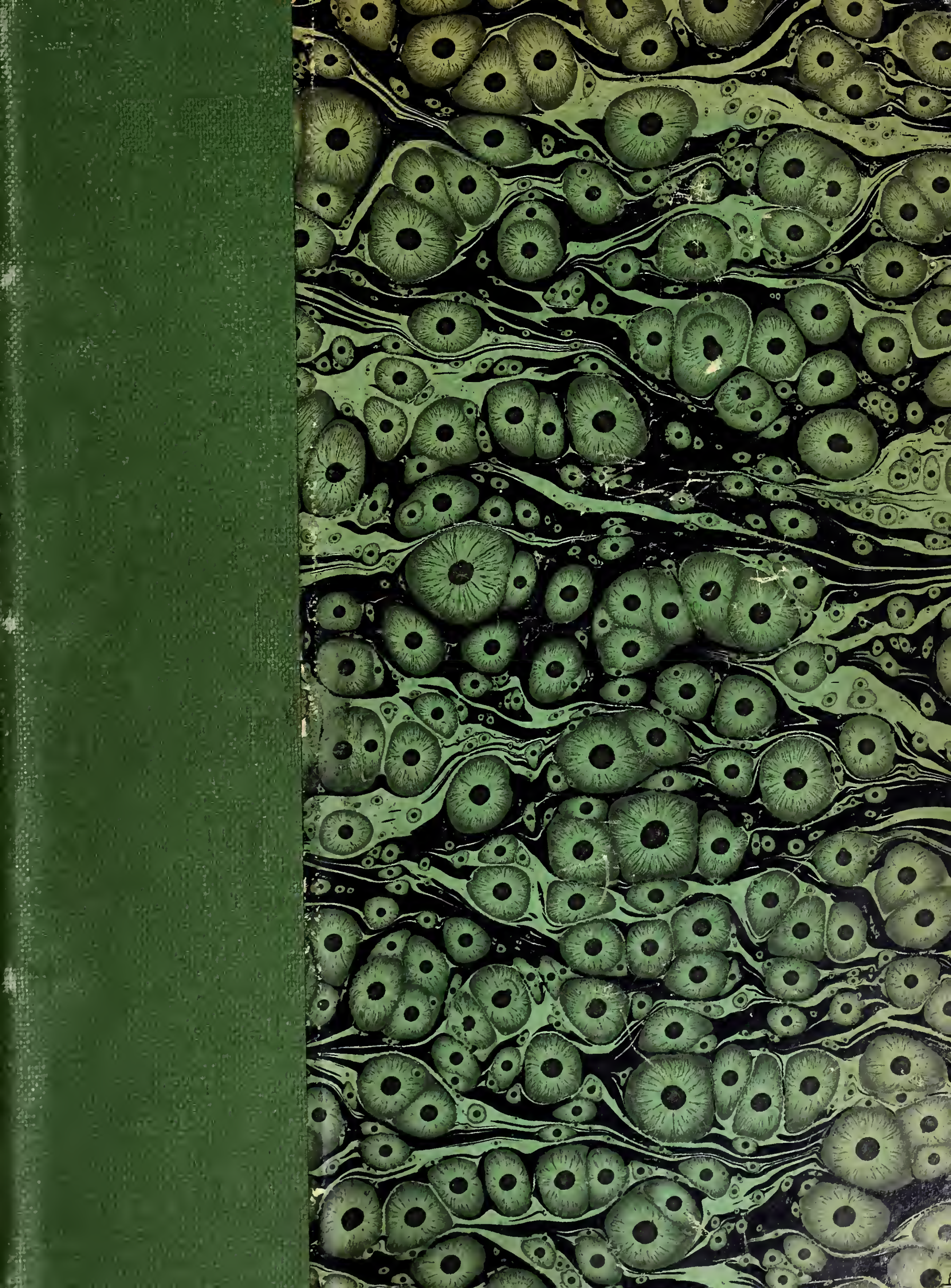
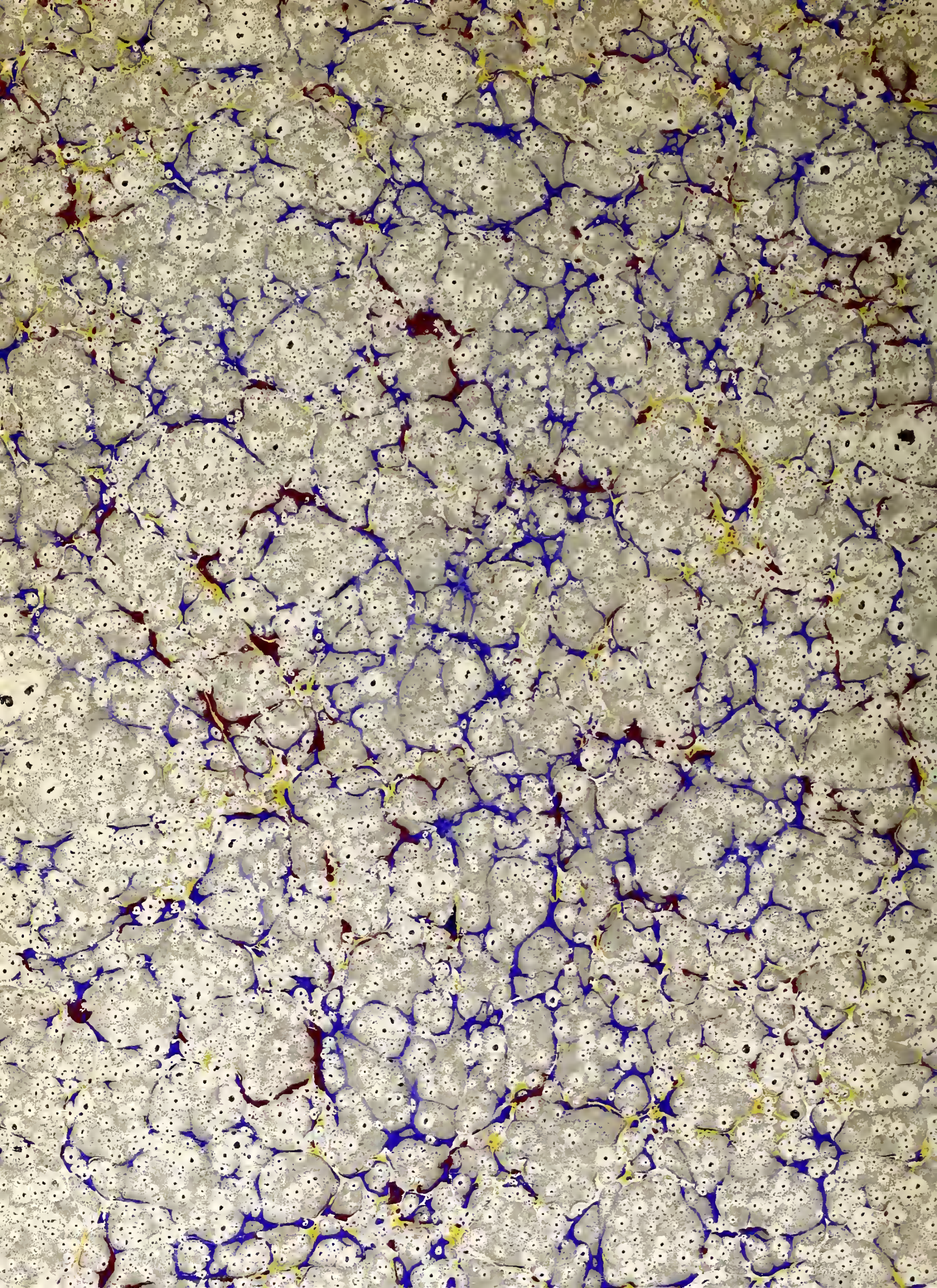
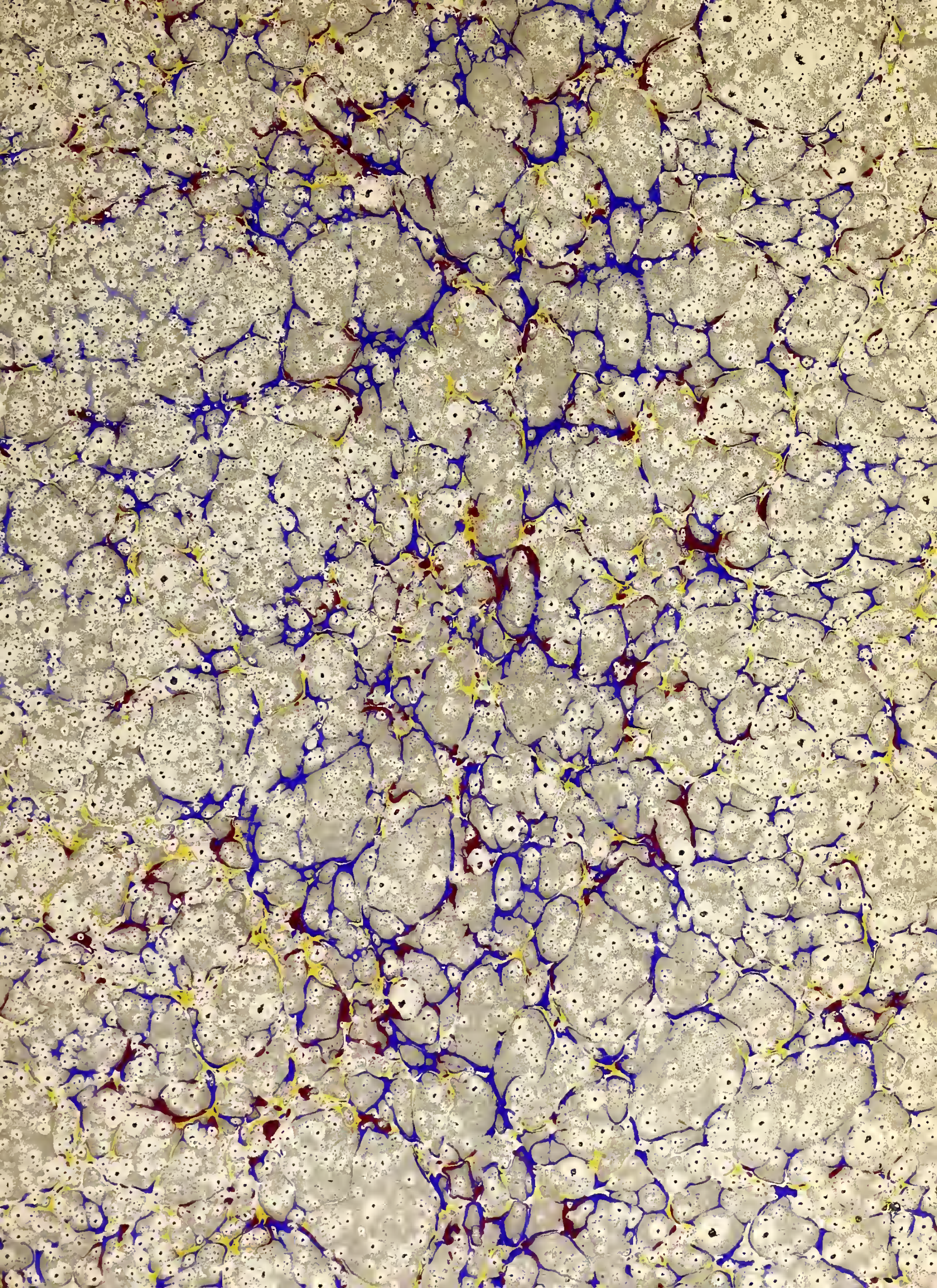






Le Livre & l'Image



J. GRAND-CARTERET
Directeur littéraire

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE
ÉMILE RONDEAU, successeur,
19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19
M.DCCC.XCIV

ÉMILE RONDEAU
Directeur-gérant

LE LIVRE & L'IMAGE

Il a été tiré de cet ouvrage 40 exemplaires numérotés :

Nos 1 à 10, exemplaires sur Japon.

Nos 11 à 20. — sur Chine.

Nos 20 à 40, — sur Hollande.

Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

LE LIVRE & L'IMAGE

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

Directeur Littéraire :
J. GRAND-CARTERET



Directeur-Gérant :
ÉMILE RONDEAU

TOME III

(Janvier-Juin 1894)

Avec articles de

MM. Jules ADELINE, Henri BOUCHOT, J. DE L'ÉZILIÈRE, A. D'EYLAC,
E. W. FOULQUES, Victor FOURNEL, Armand LODS,
Gustave MOURAVIT, Dr Léon PETIT, Dr G. J. WITKOWSKI.

Avec 220 illustrations dont 22 hors texte

et nombreuses compositions originales de

MM. Jules ADELINE, Fernand FAU, E. GRENIER, KREUTZBERGER, ROBIDA.



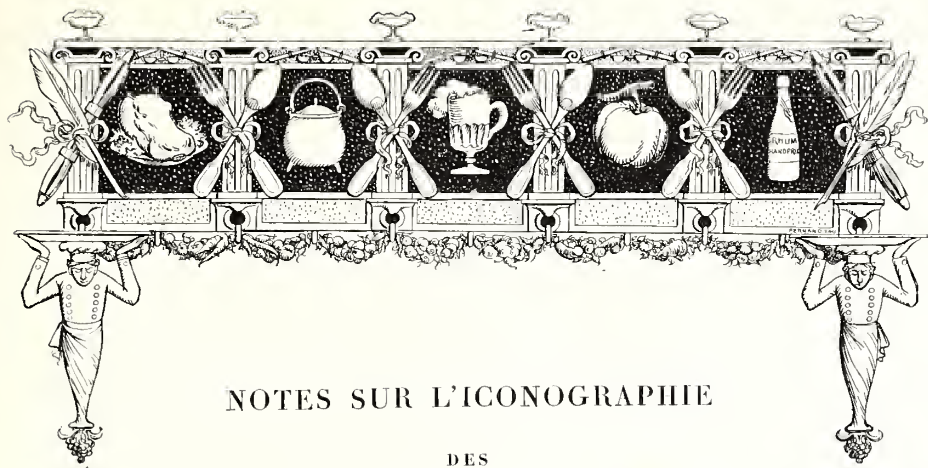
PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE

ÉMILE RONDEAU, SUCCESSEUR

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

MDCCCXCIV



NOTES SUR L'ICONOGRAPHIE

DES

DINERS DE SOCIÉTÉS

I

L'iconographie des dîners, je veux dire des invitations qui servent pour ainsi dire de passeport, de carte de légitimation aux membres d'une société, d'une association, et des menus qui chantent la gloire de la cuisine française, ce serait, à Paris tout au moins, l'histoire d'un monde spécial, pittoresque et multiple, qui se retrouve, à certains moments, autour de ces tables où l'on cause, où l'on rit, où l'on chante, où les uns vont pour se montrer, pour se faire connaître, où les autres se rendent parce qu'ils savent y trouver joyeuse société.

Cette iconographie, quelqu'un peut-être aura le courage de l'entreprendre. Pour l'instant, il ne s'agit que de continuer ce que nous avons déjà fait précédemment[1] : amasser des documents pour les travaux futurs, c'est-à-dire donner quelques curiosités rétrospectives, et reproduire, en même temps, quelques-uns des plus récents menus.

1. Voir *le Livre et l'Image,* tome I, p. 187 et 322.

La table d'autrefois, les joyeuses agapes du temps passé, c'est dans les chansonniers du premier Empire et de la Restauration qu'il faut aller les chercher, dans ce *Caveau*, dans ce *Caveau Moderne*, dans ces *Soupers de Momus*, dans ce *Nouveau Caveau* où se retrouvent toujours vivantes les vieilles chansons badines et grivoises, bien françaises, qui avaient fait le succès des *Dîners du Vaudeville*, agapes substantielles et joyeuses qui se tenaient sous l'égide de Comus et de Bacchus, pui eurent pour grand ordonnateur le célèbre Beauvilliers, quis le sieur Lemelle.

Rions, chantons, aimons, buvons,
Voilà toute notre morale,

Telle était la devise des épicuriens français, de ceux qui suivaient la bannière de Roger Bontemps, prêts à tendre aux amis la bourse, la main et le verre, passant leurs soirées à chanter des cantiques civils en l'honneur du bon roi Henri Quatre parce qu'il avait su « aimer, boire et combattre », la grande trinité des vertus françaises.

Le dîner et la chanson : toute l'ancienne société se résume en ces deux importantes fonctions.

.... qu'une ivresse unanime,
Un jour par mois nous anime.

déclare de Piis dans sa *Grande Ronde du Petit Vaudeville*, et Chazet a pu écrire avec raison :

Dans les *Dîners du Vaudeville*,
Le sel doublait le prix des mets ;
Le bon goût, la gaieté facile,
Du dîner faisaient tous les frais.

Jamais les dîners de corps, les réunions de bons et joyeux lurons, n'avaient obtenu succès pareil : sous le premier Empire, on s'était réuni parce qu'il fallait rire quand même, parce qu'on avait des victoires à chanter, parce que Mars ne pouvait

vivre sans Bacchus; sous la Restauration, l'habitude étant prise, la grosse joie ne demandait qu'à tranquillement s'épandre; et puis n'était-ce pas le meilleur contrepoids à opposer aux « ténébreuses machinations des hommes noirs »! A table, au moins, entre hommes, on pouvait chanter Voltaire et l'Ancien, celui qui restait quand même le Petit Caporal.

Du reste, réunions fixes, mensuelles, pour lesquelles point n'était besoin, comme aujourd'hui, de convocations spéciales. Un dîner, deux ou trois tout au plus; ce n'était pas la concurrence actuelle.

Après les poètes et les vaudevillistes, le rapin; peu à peu aux côtés des réunions des vieux chansonniers qui tenaient bon quand même, se contentant pour les grandes circonstances de simples convocations, se développait la pochade, l'invitation lithographiée à laquelle Horace Vernet ne craignait pas d'apporter le concours de son crayon, tout comme il l'avait fait pour quelques avis de nature purement industrielle; pour laquelle Charlet devait dessiner d'amusantes et curieuses invitations : telle celle du sieur Jacques Vincent ici reproduite.

Voilà le dîner sous sa forme déjà plus moderne, plus indépendante, plus primesautière, le dîner des Gras, qui amènera le dîner des Maigres, qui, d'invention en invention, conduira au dîner des Incohérents.

On avait beau toujours chanter le *Pater noster des Sans-Souci* :

Bon prince et chansonnier joyeux
Nous célébrons à qui mieux mieux
En buvant force punch et rhum
Nomen tuum;

on avait beau rester toujours fidèle à la vieille devise de Panard :

Bonum vinum et mediocritas,

et mettre également toujours en pratique la chansonnette d'Armand Gouffé faite en 1809, lors de l'admission de plusieurs eonvives aux dîners du Caveau, *Plus on est de fous, plus on rit*; quand même, un élément nouveau, plus fantaisiste, moins littéraire en somme, se développait ehaque jour, et le *Dîner de la Soupe à l'Oignon*, avee son enseigne ealembourdière, *l'Oignon fait la force*, ne semble pas — quoique institué, eependant, en pleine Restauration — appartenir à la même époque que les elassiques de la chanson.

Colleetives ou individuelles, les invitations dessinées, — et elles furent, à l'origine, toujours lithographiées, — se développèrent surtout sous le règne de Louis-Philippe. D'abord peu de chose : du ealembour, des attributs grotesques, une charge quelconque; on retrouve sur eertaines feuilles parvenues jusqu'à nous le fameux nez de Bouginier que les pyramides d'Égypte ont immortalisé : la tendanee nettement artistique ne se manifestera que plus tard, lorsqu'on aura modifié l'idée première, lorsque ees simples « appels à festoieries » seront eonsidérés eomme des pages d'illustrations elassiques, lorsque sur ees feuilles éphémères, destinées à amuser un instant, chaeun voudra fixer la marque de son faire personnel.

L'éeole paysagiste donnera ainsi, sous le seeond Empire, des planches gravées d'arbres et de lointains feuillus qui, vues avant toute lettre, pourraient faeilement passer pour les illustrations d'un volume de poésies.

A vrai dire, ce elassicisme d'une nouvelle espèee ne dura pas : on comprit vite que les invitations destinées à des agapes fraternelles qui n'engendrent jamais la mélancolie, qui portent rarement à la rêverie, devaient revêtir une tout autre allure, et l'on rentra dans le genre pittoresque, humoristique, qu'on n'aurait jamais dû abandonner.



Aimable ami.

Je viens enfin d'atteindre mes 350 livres (175 K^os) bon poids.

La Science s'en réjouit : elle sait maintenant jusqu'où la peau du ventre d'un mortel peut s'étendre.

Resterons-nous indifférens devant un si beau travail de la Nature ? Non !

Alors nous dinerons Samedi prochain 28. Juillet, chez Bourdon Successeur de la mère Saguet, Barrière du Maine, Rue du Moulin de Beurre

Le repas sera servi à 5 h ½ précises. J'y serai ; il y aura gras.

Du travail, des privations et de l'ordre me donnent les moyens de vous offrir ce repas à mes frais : En contribuant seulement pour votre part, de Cinq francs soixante quinze centimes environ, nous allignerons, avec mes sacrifices, les autres dépenses d'orchestre, illuminations, Bischops &c.

Pouvons-nous, cher ami, compter sur la faveur de votre présence ?

Veuillez répondre au plus tard Vendredi avant 2. heures

à votre tout dévoué

Jacques Vincent

Rue d'Assas N° 2

P.S. Que votre réponse soit franche sous tous les Rapports.

INVITATION A UN DINER JOYEUX, DESSINÉE PAR CHARLET.

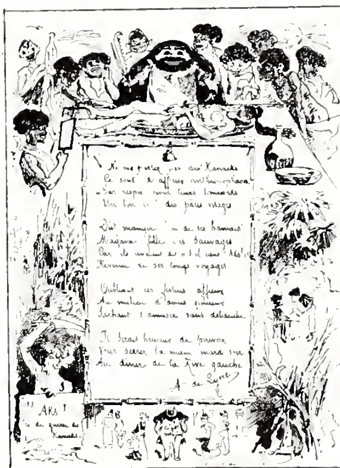
D'après une épreuve du Cabinet des Estampes, à la Bibliothèque Nationale.

* Le personnage ici représenté, Jacques Vincent, dit Belloud, ami intime de Charlet, était président de la *Société des Frileux*. Raffet, faisant allusion à cette particularité, l'a dessiné les pieds dans un poêle.

II

Diverses d'époques et de genre sont les compositions ici reproduites : elles n'ont entre elles d'autre lien que le fait d'appartenir au même ordre d'idées. Du reste, papiers d'un jour, gravures ou charges d'un instant, qui ne vivront pas plus que la plupart des convives ayant figuré à ces festins — que reste-t-il de la plus célèbre, de la plus joyeuse de ces bandes, celle de Dinochau, en dehors de la rare et pittoresque lithographie où toutes les têtes de la bohême impériale apparaissent curieusement groupées — et cependant, malgré tout, papiers qui pourront servir à établir l'histoire de nos plaisirs et de nos mœurs intimes.

En voici tout au moins d'excentriques, intéressantes soit par les tendances particulières qu'elles font entrevoir, soit par les personnages multiples qu'elles mettent au premier plan.



Carte d'invitation
au *Dîner de la Rive Gauche* (1887).

Telle l'invitation au *Dîner de la Rive Gauche* qui, vers 1877 et 1878, eut son heure de célébrité parisienne; telles *les Testes de Bois* qui se lancèrent dans la littérature de corps.

Au *Dîner de la Rive Gauche*, *vulgo* chez Laffite, en une salle où se voyaient des pochades d'artistes non sans mérite[1], on aimait à jouer au croquemitaine et à manger du bourgeois. Qu'on

1. Voir quelques-unes de ces reproductions dans le volume *Raphaël et Gambrinus ou l'Art dans la Brasserie*, par John Grand-Carteret, Paris, 1885.

en juge, et ce sera facile, par les vers suivants qui ont figuré sur l'invitation au 9[e] dîner :

Fervents amateurs des bombances,
Du rire et de l'esprit follet,
Tâchez de préparer vos panses
Pour mardi, vingt-quatre juillet.

Venez partager nos délices!
Chez nous, vous ne trouverez ni
Hommes ni femmes.... *tous artis-*
Sans pitié le sot est banni. [*ses* ;

A nos joyeux festins la grue
N'a jamais l'honneur de s'asseoir.
Fi de cette bête incongrue,
Dont l'écurie est un comptoir!

C'est pas toi non plus qu'on invite
Bourgeois obtus comme un marsoin
Aux banquets du Vatel Laffite
Où l'on a toujours d'Aymard[1] soin!



Carte d'invitation pour *les Testes de Bois*, dessinée par Ferdinandus.

Mais venez, vous tous dont la Muse
Baisa les fronts étincelants,
Fabricants de ciels en céruse,
Forgerons en vers rutilants.

Vive l'art, suprême espérance;
Dans l'idéal prenons un bain
Parfumé des vieux vins de France
Et du jeune esprit de Lubin.

ALPHONSE LAFFITE.

Cette guerre au « bourgeois obtus » ne devait pas, il est vrai, être bien féroce, et, l'année suivante, on retrouvera les mêmes sociétaires rive-gauchers déplorant en quelques vers émus,

1. Allusion à Gustave Aymard, qui, comme on le verra, faisait partie du *dîner de la Rive Gauche*. C'est à lui que se rapporte également l'invitation reproduite à la page précédente.

pleins d'une douce philosophie, la disparition des vieux murs, des demeures

Si chères où les heures
S'envolaient en chansons.

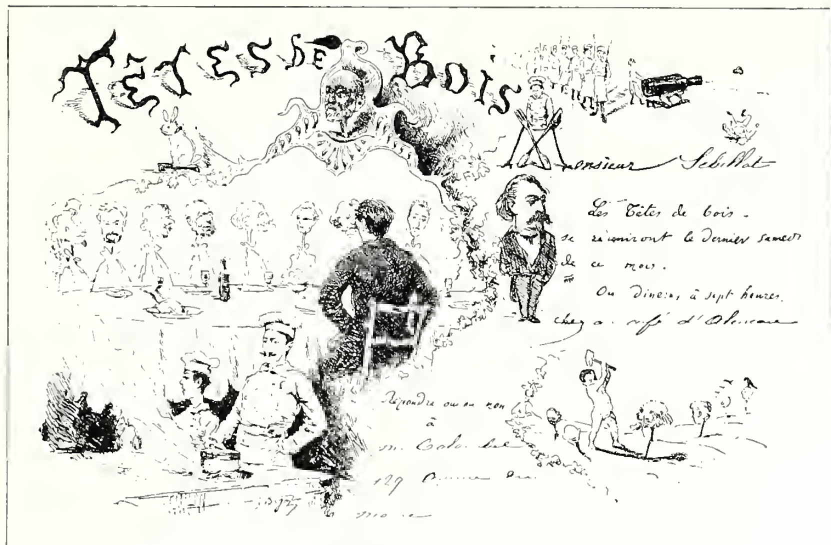
Peut-être voudra-t-on savoir qui allait à ces agapes dont le souvenir ne s'est point effacé de la mémoire des artistes.

Consultons les listes. Nous y verrons les noms plus ou moins illustres de Gustave Aymard, de Bapeaume, du *Tintamarre*, de Camille Chaigneau, de J.-B. Collignon, le dernier représentant de la vieille chanson sentimentale, d'Édouard Dantan, devenu un des peintres les plus consciencieux de l'école moderne, du docteur Dupré, de José Frappa, de A. Heullard, du général Robin, de Léonce Grasilier, de Jean Lubin, dont l'esprit faisait, paraît-il, les déliees des convives.

En somme, une réunion de gais compagnons qui ne véeut pas au delà d'une trentaine de dîners, qui, de la rue Taranne, se porta au quai des Grands-Augustins, chez Lapérouse, ce Vatel de la rive gauche, qui ne se contenta pas des joyeuses pochades en vers et au crayon ; qui, à l'occasion, sut s'intéresser aux choses du jour; qui a laissé, par exemple, un document intéressant sur les démolitions du vieux quartier latin, en 1878, un graphique que tous les collectionneurs d'estampes parisiennes ont dans leur carton.

Fondé en 1874, le dîner des *Têtes de Bois*, qui doit son nom à la célèbre pièce rimée *l'Invalide à la tête de bois,* récitée le soir même du premier banquet, appartient à la même famille. Il est un des nombreux types de ces réunions dont tous les assistants se recrutent dans le monde de l'art et de la littérature, dans lesquelles, tandis que les uns chantent, ou débitent des vers, les autres ornent l'album, ce livre d'or de toute société, de croquis plus ou moins fantaisistes.

Aux *Têtes de Bois*, ont festoyé le peintre Rapin, Edmond Schuré, Paul Sébillot, Antony Valabrègue, Albert Mérat, les



Carte d'invitation au dîner des *Têtes de Bois* dessinée par G. Bigot.

* Les huit *Têtes de Bois* attablées donnent les portraits d'autant de sociétaires : parmi eux MM. René Delorme, de Beaulieu, Georges Nardin, Jean Dolent. Celui qui fait fonction de maître des cérémonies est M. d'Osmoy, et le personnage vu de dos est M. Gaullet, secrétaire de l'éditeur Charpentier.

deux Régamey, le sculpteur Leroux, Paul Arène, Coquelin cadet, André Gill, Jean Dolent, René Delorme, l'éditeur Georges Charpentier, etc.

Et tandis que d'autres avaient eu leur album, ce petit groupe a voulu avoir ses volumes, le rêve, l'idéal, à un certain moment, de toute société littéraire et artistique. *Les Éclectiques* avaient eu leur almanach à l'eau-forte; ils lancèrent, eux, un recueil de *Nouvelles à l'eau-forte* : *les Éclectiques* avaient redoublé; ils revinrent à la charge avec un nouveau volume.

C'était trop : le public amateur répondit peu, en effet, à ces recueils qui devaient aller rejoindre dans l'oubli les volumes collectifs de la Société des Gens de lettres.

Nouvelles publiées par la Société des Têtes de Bois : si alléchant que fût le titre, les lecteurs ne vinrent point, ce qui prouve, une fois pour toutes, que les dîners feront bien de ne

point sortir de leur sphère. Peut-être seraient-ils plus heureux s'ils tentaient de publier des « chansonniers » variés à l'exemple des sociétés du premier Empire et de la Restauration, quoique les habitudes littéraires de notre époque soient bien différentes des habitudes d'autrefois.

Il y a vingt-cinq ans, les invitations illustrées étaient encore bornées, pour ainsi dire, aux dîners d'artistes : aujourd'hui, elles se sont généralisées au point que là où la convocation est purement banale, sans l'adjonction d'aucun ornement graphique, les menus, eux, se font un devoir d'apporter une note originale, d'offrir aux convives quelque vignette ou quelque pochade de circonstance. Tel, par exemple, pour me borner aux documents ici reproduits, le menu dessiné par Henri Pille et destiné au *Banquet de l'Association littéraire et artistique internationale* retour d'Espagne; telle l'amusante et pittoresque composition du toujours fantaisiste, toujours spirituel Robida, exprimant on ne peut mieux la campagne de protestation entreprise par la *Société des Amis des Monuments parisiens* contre les véritables actes de vandalisme qui chaque jour déshonorent notre capitale. Sociétés de secours mutuels, de protection ou d'avancement, chambres syndicales, associations professionnelles, réunions d'anciens élèves des grandes écoles du gouverne-



Composition dessinée par Henri Pille
pour l'*Association littéraire et artistique internationale.*

ment, corps scientifiques ou médicaux, tous veulent, et tous possèdent, effectivement, des invitations ou des menus illustrés ; déjà les vulgaires passe-partout des papetiers ne leur suffisent plus, il leur faut des compositions originales. Que sera-ce dans vingt ans?

Iconographie souvent amusante, quelquefois banale, allant de la fantaisie la plus extravagante aux objets, aux attributs les plus prosaïques, du portrait-charge aux simples armoiries parlantes. Iconographie d'un très réel intérêt artistique quand il s'agit des invitations aux dîners de *l'Hippopotame*, de *la Vrille*, du *Gratin*, de *la Soupe aux Choux*, — ces deux derniers dîners provinciaux, dans le genre de *la Cigale*, de *la Pomme*, — et de toutes les réunions qui groupent des gens d'une même contrée ; iconographie qui

Lithographie de Robida pour le menu du banquet annuel de la « Société des Amis des Monuments Parisiens », fondée par M. Charles Normand. Le dessin représentant la tête de la Ville de Paris à laquelle on scie le nez tandis qu'on démolit sa couronne murale à coups de pelles et de pioches est une allusion à l'établissement projeté d'une gare de chemin de fer sur l'Esplanade des Invalides, dont on détruirait ainsi complètement la perspective.

Carte d'invitation
au dîner de *la Soupe aux Choux* (133.).

tombe dans la banalité avec les menus de la Société des Gens de lettres aux encadrements dus à Henri de Montaut, iconographie qui a son aristocratie avec les menus gravés à l'eau-forte : tels ceux de la *Société des Éclectiques* ou de la *Société des Bibliophiles contemporains*, pour lesquels Rodolphe Piguet, Robida, Vidal et autres artistes ont exécuté de ravissantes petites compositions ; iconographie, enfin, qui a ses fantaisistes, ses grotesques, telles les invitations pour la *Tintamarmite* qui demandaient le motif, en cas de refus, et sur lesquelles des « tintamareux » s'amusaient à écrire : « Je n'irai pas — parce que ma belle-mère ne dîne pas à la maison — parce que je ne veux pas me compromettre, — parce que ma femme insiste trop pour que j'y aille, — parce que vous me dégoûtez, » et autres fumisteries plus ou moins spirituelles.

Mais pour se rendre compte de ce que peut être l'iconographie complète d'un dîner, il faut parcourir la collection du *Bon Bock*, typique entre toutes, parce qu'elle est à la fois graphique et littéraire, parce que, aux côtés de compositions d'actualité ou de pure fantaisie, se trouvent des quatrains qui, souvent, ne manquent point d'esprit.

Jadis autographiées, se composant invariablement d'un dessin à la plume entouré de détails écrits, programme de la dernière soirée et noms des assistants, les invitations du *Bon Bock* sont depuis 1887 reproduites en phototypie. Feuilletez cette collection de bientôt 200 planches, vous trouverez là, pêle-mêle, des Somm, des Régamey, des Willette, des Aimé Perret, des Frappa, des Eugène Carrière, des Steinlen, des Henri Pille, des Carrier-Belleuse, des Laurent-Gsell, des Kauffmann, sans oublier les caricaturistes comme Alfred Le Petit, Moloch, E. Cohl, Vignola, celui-là même dont on peut voir ici l'amusante composition.

Et si, après avoir feuilleté les graphiques, on jette un coup d'œil sur les productions des poètes du cru, que de joyeux

quatrains! Déjà un « tintamardier » avait chanté les hauts faits de cet essaim joyeux et fol, tout en observant ceci :

> Mais nul ne se permet ce manque de tenue :
> Venir au Bon Bock sans faux col.

Depuis, Octave Pradels, dont les œuvres légères rappellent quelquefois les *Contes* de La Fontaine, et qui, bien souvent, a laissé sa verve s'épandre librement sur les invitations, a composé ces *Commandements du Bon Bock.* Les voici pour ceux de mes lecteurs qui ne les connaîtraient point :

A sept heur's tu t'amèneras
Et te caseras bruyamment.

La soupe aux choux avaleras
Et l' gigot fatal mêmement.

L'toste officiel écouteras
Dans l'plus complet recueillement

A francs battoirs applaudiras
Les artist's frénétiquement.

Mèm' t'enschopenauerderas
Au besoin héroïquement.

A la maison retourneras
Éméché, naturellement.

A ton épouse tu feras
D'la soirée un récit charmant.

Comme ainsi tu l'allumeras
Tu l'éteindras pareillement.

Sans rechigner tu bisseras
— Si c'est dans ton tempérament.

Et d' cett' façon assureras
Au Bon Bock son recrutement.



Invitation au *Dîner du Bon Bock* (octobre 1893), dessinée par Vignola.

Au premier plan, à droite, en train de lire des vers, Étienne Carjat; derrière lui O. Pradels; à ses côtés, à gauche, Marcel Legay.

Certes, une société qui suit de tels commandements n'est

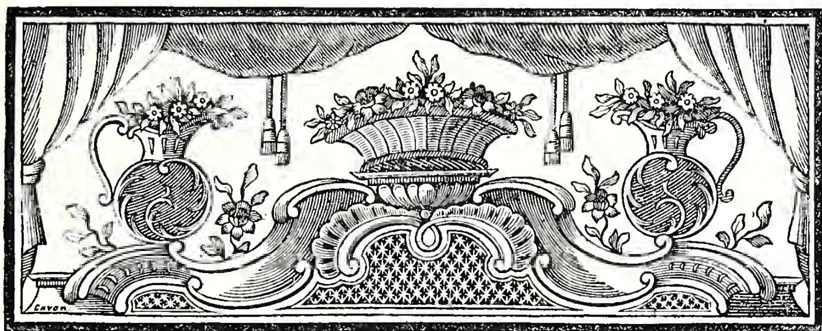
point faite pour engendrer la mélancolie. Aussi le *Bon Bock* n'appartient-il pas à ces diners, rares heureusement, où l'on s'ennuie en petit comité, où les discours sont solennels, où les présidents prennent leur rôle au sérieux et, très gravement, se figurent que l'Europe est attentive aux « clichés » qui tombent de leur bouche.

Mais ceci n'est point notre affaire. Mieux vaut signaler la place toujours plus considérable prise par le graphique, jadis si profondément méprisé du monde officiel et pénétrant, maintenant, jusque dans les repas gouvernementaux, par les écussons, par les armoiries, par nombre de compositions décoratives d'une grande allure : quelque chose comme le style sévère de la médaille.

Espérons, au moins, que les fêtes du centenaire de l'Institut et du renouvellement du siècle seront l'occasion de menus, d'invitations, conçus dans ce grand esprit de décoration.

JOHN GRAND-CARTERET.





CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

LA POÉSIE DU JOUR DE L'AN
(EMPIRE ET RESTAURATION)

On ne chante plus le Jour de l'An : on se contente de le subir. Jadis, en effet, ce jour unique donnait régulièrement naissance à toute une poésie spéciale, et chaque chansonnier prétendait faire à sa façon l'histoire de ces visites, de ces échanges de politesses, de ces cadeaux, de ces envois de bonbons qui, depuis le rétablissement officiel des étrennes, se reproduisent avec une monotonie désespérante. De 1804 à 1830, pas un recueil qui ne présente ainsi une ou plusieurs chansons de circonstance, sans parler des nombreuses *Fleurs du Sentiment* et des non moins nombreuses *Étrennes de l'Amitié* qui donnaient bouquets et compliments de fabrique à l'usage du populaire.

A vrai dire, cette poésie n'était point très variée ; on célébrait les étrennes sous toutes leurs formes : almanachs, — c'était encore la mode de ces gentils petits livres, — bonbons, schalls, — ce mot ayant conservé soigneusement la saveur de son orthographe première ; — dentelles et bijoux ; on chantait surtout les bonbons :

Les bonbons !
Tout l' monde
En veut à la ronde ;
Les bonbons
A tous les âges sont bons.

Et, après s'être bien élevé contre les grimaces et les protestations de dévouement, contre les sots et les faux amis, contre tous les solliciteurs, contre tous les faiseurs de courbettes, contre tous les gens de cour qui composent leur mine sur l'idole du moment, on terminait par quelque couplet de cette façon d'une banalité pas dangereuse :

On se quitte sans regrets
Jusqu'à l'autre année ;
Voilà l'histoire, à peu près,
De cette journée.

Si la plupart de ces pièces ne quittent point le domaine des généralités, d'autres, cependant, sont précieuses pour les renseignements qu'elles nous fournissent sur les gens et sur les choses à la mode. C'est ainsi que le *Chansonnier des Demoiselles* de 1813 publie une chanson d'Armand Gouffé « adressée à M. Guilbert, confiseur, rue Saint-Honoré, aux *Deux Palmiers*, auteur du *Bonbon à la Ninon* et de l'*Huître en sucre*, qu'il vend pour étrennes ». Si le titre est quelque peu long, du moins il est précis; et l'auteur... de la chanson, ne manque, soyez en certain, aucune occasion de faire de l'esprit sur cette Ninon qui, on le sait, « était gentille à croquer », et qui, de son vivant,

Ne faisait pas tant la sucrée.

Une belle pour étrennes! Jamais la société épicurienne de l'époque ne s'était trouvée à pareille fête : aussi tous les fins gourmets mettaient-ils vivement la main sur cette moderne Aspasie.

Précédemment, le même Armand Gouffé, dont la production fut, on le sait, considérable, avait ainsi analysé les deux impressions différentes qui se dégagent des étrennes :

Oui, facilement on conçoit
Qu'on puisse, quand on en reçoit,
S'en applaudir,
Et qu'à venir
On trouve le Jour de l'An
Lent.
. . . .
On conçoit qu'un petit rentier
Tremble à l'approche de janvier
Et qu'à part lui,
Dans son ennui,
Il trouve, hélas! l'an qui court
Court.

Heureuse époque où l'on pouvait ainsi s'amuser à rimer sur les *bonbons... bons* et le *Jour de l'An... lent à venir*, où l'on offrait encore aux hommes l'étrenne de sa barbe, aux femmes l'étrenne de son cœur, où, la paix à l'intérieur et la tranquillité dans la rue, on pouvait célébrer « Janus, exact et diligent »! Ces temps sont finis. Si aujourd'hui, comme autrefois,

Sans être aise
L'on se baise,

il n'en est pas moins vrai que toute cette littérature est déjà une curiosité rétrospective : c'est pourquoi nous avons fait choix, dans les almanachs anciens, d'un certain nombre de poésies, typiques entre toutes, que nous offrons comme étrennes à nos lecteurs; étrennes du siècle à son aurore au siècle finissant :

Le Jour de l'An.

Air : *De prendre femme, un jour, dit-on.*

A faire de sots complimens
De tous les côtés on s'exerce,
Et de l'ennui des bonnes gens
Les intrigans font un commerce.
Pour connaître votre maison,
Pour un salut on vous dérange;
Et si l'on vous offre un bonbon,
C'est pour recevoir une orange.

Les Soupers de Momus, année 1823.)

Tableau du Jour de l'An.

Air : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.*

Mil huit cent huit vient de passer,
Mil huit cent neuf va commencer;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidelle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout Paris est réveillé :
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, on resonne,
Chacun va, vient, monte et descend....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Au lever de ce jour chéri,
Lolotte, qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Un dé de sa mère,
Un psautier de la grand'maman....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

A sa Cloris, de grand'matin,
Le banquier apporte un écrin;
Moins riche, mais aussi fidelle,
Pour faire à sa belle
Un don digne d'elle,
L'employé met sa montre *en plan*....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Nous allons voir certains amis,
Quand nous savons qu'ils sont sortis;
Chez le concierge on se présente....
« Madame est absente.... »
Nouvelle accablante!...
On s'inscrit... on s'en va content....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Parens brouillés, gens refroidis,
Semblent redevenir amis....
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Le mari, tendre et complaisant,
Conduit sa femme et son enfant....

Voyez-vous le petit Pompée
Armé d'une épée;
Lui, d'une poupée,
La femme, d'un moulin à vent?...
V'là c'que c'est que l' Jour de l'An.

Voyez-vous cet homme de bien
Marchandant tout, n'achetant rien?...
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis, va plus loin en faire autant....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter;
Tous voudraient qu'il vécût sans cesse;
Mais sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent... en l'embrassant....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Le tendre amant, fort peu jaloux,
De se ruiner en bijoux,
Dès Noël néglige sa belle,
Lui cherche querelle
Pour s'éloigner d'elle....
En février, il la reprend....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

Bref, après force complimens,
Force souhaits, force présens,
Chacun regagne sa demeure,
Puis, au bout d'une heure,
Fort souvent on pleure
Ses vœux, ses pas et son argent....
V'là c' que c'est que l' Jour de l'An.

M. Désaugiers.

(*Le Caveau Moderne ou le Rocher de Cancale, année* 1809.)

Le premier Jour de l'An.

PREMIERS POINT : ÉTRENNE A CES MESSIEURS.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*
Par des *étrennes*, par des *vœux*,
Puisqu'on doit commencer l'année,
Mes *vœux* sont de vous voir heureux
En amour comme en hyménée,
De voir votre santé fleurir
Sans limonade et sans rhubarbe....
Aux *Étrennes* pour en venir,
Je n'en ai qu'une à vous offrir:
C'est l'*étrenne*... de ma barbe! (*Bis.*)

SECOND POINT : ÉTRENNE A CES DAMES
OU
LES BONS BONBONS
ronde à danser.

Air : *Amusez-vous belle aux yeux doux!*

Aujourd'hui l'an se renouvelle;
A chaque tendron,
Moi, j'aime à faire un don;
Je dis, en offrant un *bonbon* :
« Régalez-vous,
» Belle aux yeux doux!
» Régalez-vous,
» Embrassons-nous;
» Régalez-vous,
» Belles!
» Embrassons-nous;
» Régalez-vous!
» Nargue des jaloux. » *Bis en chœur.*
La *devise* la plus nouvelle
N'a souvent, dit-on,
Ni rime, ni raison;
Que doit dire un galant *bonbon*?
« Régalez-vous,
» Belle aux yeux doux! etc. »
(*On reprend le refrain.*)

La jeune Iris, froide et rebelle,
Change bien de ton,
Quand un joyeux luron
Dit, en lui montrant un bonbon:
« Régalez-vous,
» Belle aux yeux doux! etc. »

Quel jour pour la friande Estelle,
Quand de son canton
Chaque bon compagnon
Dit, en lui montrant un *bonbon* :
« Régalez-vous
» Belle aux yeux doux! etc. »

De la vieille et prude Arabelle
Voici l'oraison:
« Hélas! quand viendra-t-on
» Me dire, en m'offrant un bonbon :
« Régalez-vous,
» Belle aux yeux doux! etc. »

Si parfois la grande Isabelle
Refuse et tient bon,
C'est quand un vieux barbon
Dit, en montrant un *bonbon* :
« Régalez-vous
» Belle aux yeux doux! etc. »

CONCLUSION MORALE.

Mesdames et mesdemoiselles,
Venez sans façon;
Je suis un bon garçon;
J'ai pour chacune un gros *bonbon* :
Régalez-vous;
Embrassons-nous,
Belles!
Embrassons-nous!
Nargue des jaloux!

M. Armand Gouffé.

(*Le Caveau Moderne, année* 1811.)

Le Crieur d'Étrennes.

Air : *De la contredanse de la Légère*, ou *Toujours leste, toujours preste.*

Ma boutique
Est l'unique;
J'ai du neuf,
J'ai du gothique.
Ma boutique
Est l'unique
Pour l'an mil huit cent dix-neuf.

Tout est paillettes, rubis,
Ma boutique est *conséquente*,
C'est une image *éloquente*
De la ville de Paris :
Or ça donc, en conséquence,
Passans, marchandez d'abord,
Car chez nous, en conscience,
Tout ce qui luit n'est pas or.
Ma boutique, etc.

Entrez, papas et mamans;
Entrez, parrains et marraines;
Pour chacun j'ai des étrennes :
Choisissez, petits et grands.
Regardez, j'ai fait des niches
A ces bustes imposans.
J'ai des Anglais, des caniches,
Le tout par assortimens.
Ma boutique, etc.

Vous qu'attend le blond Hymen,
Emportez, jeunes fillettes,
Ces tendres œufs de fauvettes
Que réchauffe votre main.
Modèles des bonnes âmes,
Venez, complaisans époux;
Pour les enfants de vos femmes
Prenez ces bruyans coucous.
Ma boutique, etc.

J'ai des marchands en wiskis,
Un avocat, un Bobèche,
Mère Radis en calèche,
Que traînent des chevaux *gris*.
J'ai pour la femme pimpante
Du commis d'un gros commis,
Une *maîtresse servante*
Avec deux gagne-petits
Ma boutique, etc.

J'ai des abbés, des pantins,
Quelques évêques sans crosse,
D'*humbles* prélats en carrosse,
Des frères ignorantins.
(Gardez qu'on ne l'ébruite!)
De la robe et du rabat
Que portait un vieux jésuite,
D'un âne j'ai fait le bât.
Ma boutique, etc.

Tous mes soldats sont Français :
Regardez, ils sont sans taches;
Par les poils de leurs moustaches
Vous compterez leurs succès.
Saxon, Kalmouk et Cosaque,
L'an dernier avaient du prix :
De France et de ma baraque,
Grâce au ciel, ils sont partis!
Ma boutique, etc.

Chloé, que me voulez-vous?
— Avant que je me marie,
Pour guérir mon insomnie,
Auriez-vous quelques joujoux?
— Oui, près de ces cornemuses
Et de cet aigre crin-crin,
Prenez *l'Almanach des Muses*,
Et vous dormirez soudain.
Ma boutique, etc.

Des cabarets aux salons
Court un poète comique,
De sa verve satirique
Ajuster les aiguillons :
Sans sortir de mon échoppe
Moi j'ai des gens dont j'ai ri,
Et l'auteur du *Misanthrope*
Eût pris des masques ici.

Ma boutique
Est l'unique;
J'ai du neuf,
J'ai du gothique.
Ma boutique
Est l'unique
Pour l'an mil huit cent dix-neuf.

(*Les Soupers de Momus, année* 1820.)

Croquis du Jour de l'An.

AIR : *Que Pantin serait content!*

Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se haise ;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Baisez-vous vite, allez-vous-en!

On se pare, on se tourmente,
L'un chez l'autre on se présente,
L'un l'autre on se complimente,
Et presque toujours on ment,
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se baise ;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an
Pour revoir chaque parent!

L'un paraît chaud comme braise,
L'autre froidement vous baise ;
L'autre entre, prend une chaise,
S'assied, et vous dit... *Bon an....*
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Chacun fait son p'tit présent.

Baisant l' mari de sa mère,
L'enfant croit baiser son père ;
En l'embrassant, le compère
Croit qu'il baise son enfant.
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an,
Surtout pour le courtisan!

Lentement son pied s'avance;
Son corps fait la révérence ;
Il n' dit mot, v'là tout c' qu'il pense.
Il se retire en bâillant.
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an,
Pour le sot et le savant!

Même pour l'insouciant!
Il vous fait une visite,
Et, charmé d'en être quitte,
Il dit, en sortant bien vite :
« Bon! en voilà pour un an. »
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Baisons-nous vite et va-t-en!

FEU M. J.-C. DESPRÉAUX.

(*Le Nouveau Caveau, année* 1822.)

Les Étrennes.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Quand Janus, exact et diligent
A remplir ses messages,
Vient nous anoncer un nouvel an
Avec ses deux visages,
Par un droit cher, antique et commun,
Surtout aimé de nos Parisiennes,
Chacun veut ses étrennes,
Chacun
Chacun veut ses étrennes.

Les enfants attendent des bonbons,
Objets de leurs délices;
Le buveur attend de vieux flacons;
L'avocat, des épices.
Avec bien plus d'ardeur en ce jour,
Maints soupirans de leurs inhumaines
Attendent des étrennes
D'amour,
Attendent des étrennes

Chimène donne un bijou de prix
A Paul, qui sait lui plaire :
Paul en fait vite hommage à Cloris,
Qui le passe à Valère.
Et le gourmand Figeac, à son tour,
Dit : « Pourquoi n'ai-je pas deux bedaines,
Le beau jour des étrennes,
Le jour,
Le beau jour des étrennes? »

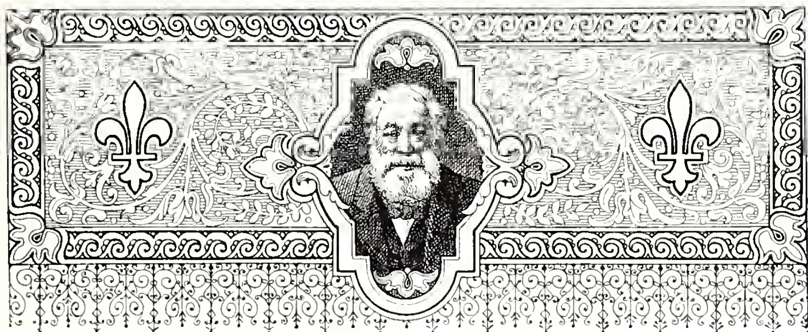
Puisque le grand jour est destiné,
Ailleurs ainsi qu'en France,
A recevoir l'objet fortuné
De sa douce espérance,
En me faisant entendre aujourd'hui
Vos refrains, vos bachiques antiennes,
Donnez-moi mes étrennes
Ici :
Donnez-moi mes étrennes.

FEU FRANÇOIS MAYEUR.

(*Les Soupers de Momus, année* 1820.)

UN VIEUX BOUQUINISTE.





LA

BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE LIGNEROLLES

La plupart des grandes bibliothèques que notre siècle avait vu édifier seront dispersées avant même qu'il ne soit révolu. A la suite de celles de de Bure, de La Bédoyère, d'A. Firmin-Didot, de bien d'autres encore, voici que la bibliothèque du comte de Lignerolles va prendre le chemin de la Salle des Ventes. C'était une des plus belles, une des plus curieuses; et non moins curieux était l'homme qui l'avait composée, volume par volume, au prix d'un labeur de près de cinquante années, sans un jour de repos et j'ajoute sans une erreur de goût.

Son nom de famille était l'Homme-Dieu du Tranchant de Lignerolles. Il naquit vers 1820; il est mort le 13 février 1893. Il traversa des temps agités et plusieurs révolutions sans connaître d'autres émotions, d'autres joies, d'autres souffrances que celles du bibliophile qui cherche toujours, qui a parfois le bonheur de trouver et, bien plus fréquemment, le regret de ne pas posséder ce qu'il désire. Vivant avec ses livres, pour eux, par eux, son histoire est la leur. Les événements de son existence furent les acquisitions qu'il réalisa ou qu'il manqua. Son exemple montre ce que peut la volonté persévérante, obstinée, constamment tendue vers un but à atteindre. Avec des ressources limitées, mais servi par deux forces qui s'appellent patience et science, M. de Lignerolles était arrivé à composer une bibliothèque incomparable.

Pendant ce demi-siècle, pas une vente de livres n'eut lieu sans qu'il y assistât ou sans qu'il eût donné ses commissions à des libraires. Mais surtout il fouillait les boutiques et les magasins, jusqu'aux boîtes des quais. Tous les bouquinistes le connaissaient, lui et sa grande barbe blanche, et ses redingotes d'une coupe spéciale, ornées de poches où les in-folios s'en-

gouffraient. Il semble que le terme d'argot : des *profondes*, ait été inventé pour désigner ces poches-là. Combien de trouvailles il fit ainsi! Il savait tout en fait de bibliographie. Il savait, en outre, dissimuler ses émotions et, en face d'un livre dont il avait envie, affecter l'indifférence. Dans les derniers temps, toutefois, il ne commandait plus à ses nerfs: devant l'objet convoité, un tremblement le saisissait, et le libraire averti se tenait sur ses gardes.

Il avait amassé des merveilles, qu'il gardait pour lui seul. Il était amoureux de ses livres jusqu'à l'extrême jalousie. Il n'en montrait que quelques-uns à de rares privilégiés; et sous quelles réserves, avec quelles précautions! Souvent il offrait au visiteur des gants; puis, lorsque les mains étaient gantées, il ouvrait un volume, mais sans le lâcher; il permettait la vue, non le toucher! Et il y avait des recoins, des « réserves », que les plus intimes eux-mêmes ne connaissaient pas. Plus d'une fois, dans des réunions de bibliophiles, auxquelles il assistait, on parlait d'exemplaires hors ligne signalés par d'anciens bibliographes : « Que sont-ils devenus? » se demandait-on. Il laissait dire. Après sa mort, on a découvert que bon nombre de ces livres d'élite, uniques ou dans des conditions uniques, revêtus de reliures historiques, étaient chez lui.

En fait de reliures modernes, celles de Trautz-Bauzonnet trouvaient seules grâce devant lui. Il fut le client assidu du célèbre artiste, qu'il assistait de ses conseils et qui exécuta pour lui ses œuvres les plus remarquables. J'entends parfois reprocher à Trautz d'avoir manqué d'imagination et de s'être répété à l'excès. Qu'on aille donc voir les livres de M. de Lignerolles, et l'on sera émerveillé de la variété des compositions que Trautz sut trouver et des effets qu'il sut obtenir sous la direction d'un amateur éclairé. Ajoutez que ces maroquins si parfaitement travaillés ont tout leur éclat, toute leur *fleur*; ils n'ont été maniés qu'avec des gants, et encore!

A peine rencontre-t-on, dans la collection, quelques volumes signés d'autres relieurs modernes. Un seul volume porte la marque de Hardy-Mesnil; une circonstance particulière avait déterminé M. de Lignerolles à l'acquérir et à le conserver dans ce vêtement, quand même. Si absorbé qu'il fût dans ses livres, comme je l'ai dit, un sentiment très noble, celui de la fidélité politique, était resté vivant en lui; il était royaliste, et c'est comme royaliste qu'il acheta, au prix de 5000 francs, à la vente de Berryer, l'exemplaire *unique* des *Oraisons Funèbres* de Bossuet, que les ouvriers typographes avaient imprimé pour le grand orateur et qu'ils avaient fait habiller richement par Hardy-Mesnil. L'exemplaire contient une feuille volante sur laquelle M. de Lignerolles a écrit, de sa large et haute écriture, les lignes suivantes que je transcris pour les conserver dans leur teneur complète : « Le 20 mars 1869, j'ai acheté ce volume de Bossuet en l'honneur de Berryer, en l'honneur de l'opinion politique à laquelle il est resté fidèle, en l'honneur des ouvriers typographes qui le lui ont offert. Ce livre est pour Berryer et pour son temps un monument national et tout français. »

Que les profanes rient tant qu'ils voudront du bon M. de Lignerolles! Il est vrai que sa passion confinait à la manie. Mais, outre que cette passion ne faisait de mal à personne, elle était respectable parce qu'elle était judicieuse et sincère.

Elle était judicieuse. Le choix des livres qu'il a collectionnés atteste des préférences littéraires qui lui font grandement honneur. Ce sont nos maîtres écrivains du XVIe et surtout du XVIIe siècle qu'il recherchait avec ardeur. Il avait toutes leurs éditions originales, et dans quel état! Les exemplaires sont généralement irréprochables; les reliures sont en maroquin ancien ou bien elles sont de Trautz. On se demande ce qu'eût produit cette vente il y a quinze ou vingt ans, à l'époque où ces sortes de livres jouissaient d'une faveur exclusive, où le goût des belles publications, soit romantiques, soit contemporaines, ne s'était pas encore emparé d'un grand nombre d'amateurs.

Et puis la passion de M. de Lignerolles était sincère. Il ne songeait pas à spéculer, le pauvre homme! Pourtant il avait des besoins d'argent — pas pour lui, mais pour ses achats de livres. — Un jour, il s'en ouvrait à un de nos grands bibliophiles; une vente allait avoir lieu, et il se lamentait d'être sans le sou : « Pourquoi, lui dit M. P..., ne vendez-vous pas afin de pouvoir acheter? Vous avez, par exemple, deux *Montaigne* extraordinaires de l'édition de 1595. Un seul ne vous suffirait-il pas? Cédez l'autre à quelque amateur qui vous donnera un gros prix. » M. de Lignerolles écoutait, la proposition lui paraissait sensée; mais il conférait avec lui-même : « Jamais, murmura-t-il, je ne me déferai du *Montaigne* aux armes de Sully. — Soit; mais l'autre, qui porte le chiffre et contient des notes de Scévole de Sainte-Marthe? — Mon exemplaire de Scévole de Sainte-Marthe? Mais j'y tiens encore plus qu'au Sully. » Il ne vendit rien. Avouez qu'il y avait dans cette tendresse du vieillard pour ses chers livres quelque chose de touchant.

Je viens de dire que les 3200 numéros dont se compose la bibliothèque de Lignerolles auraient, il y a quelques années, produit une somme énorme. Aujourd'hui, comment cette vente va-t-elle se comporter? Le sort des livres exceptionnels, hors de pair, ne doit pas nous préoccuper. Mais la masse? Mais tous ces poètes du XVe siècle? Mais toutes ces éditions originales de Molière, de Racine et des autres? Mais ces innombrables plaquettes gothiques?... L'événement nous renseignera. C'est une terrible accumulation de livres jetés en bloc sur le marché, et précisément de livres appartenant pour la plupart aux genres qui souffrent d'un abandon relatif après avoir été l'objet d'un engouement excessif.

J'exagère en parlant de vente « en bloc ». Toute la bibliothèque sera présentée aux enchères d'ici à la fin du mois d'avril. Mais il y aura trois séries; le catalogue sera divisé en trois parties dont chacune formera un volume distinct. Le soin de rédiger ce catalogue a été confié à M. Porquet; c'est lui qui dirigera les trois ventes. Une disposition expresse de M. de

Lignerolles, — qui n'était pas prodigue de sa confiance et qui ne la plaçait qu'à bon escient — l'a chargé de cette mission. M. Porquet a droit à des éloges pour la façon dont il a mené à bien — assisté par des collaborateurs en tête desquels se trouvait M. Émile Picot — le laborieux travail bibliographique de ce catalogue[1]. On doit aussi lui savoir gré d'avoir respecté et maintenu l'unité de la bibliothèque. Supposez que, divisant en trois la série des poètes, par exemple, il en eût placé une partie dans chacune des ventes : le jour où des bibliographes auraient eu à faire des recherches, ils ne se seraient plus retrouvés au milieu des catalogues. On se heurte à cet inconvénient quand on a besoin de consulter les six volumes de la vente A. Firmin-Didot. Ici, au contraire, l'ordre des séries sera absolument observé. Dans le premier catalogue — et la première vente, — on trouvera tous les manuscrits, tous les livres de Théologie, tous ceux appartenant à la classe Sciences et Arts. — La seconde vente sera exclusivement réservée aux Belles-Lettres, et la troisième à l'Histoire.

Je convie les lecteurs à me suivre dans une rapide promenade à travers les 675 numéros de la première vente. Je leur présente une sorte de Guide qui, grâce à l'autorisation octroyée par les héritiers de M. de Lignerolles, et grâce aux sacrifices consentis par *le Livre et l'Image* pour profiter de cette autorisation, est un véritable Guide illustré. Nous aurons fait ce qui dépendait de nous, non seulement pour renseigner les amateurs à la veille de la vente, mais pour conserver dans l'avenir un souvenir durable de la splendide collection dont les pièces seront, d'ici peu de mois, disséminées aux quatre coins de l'horizon.

I

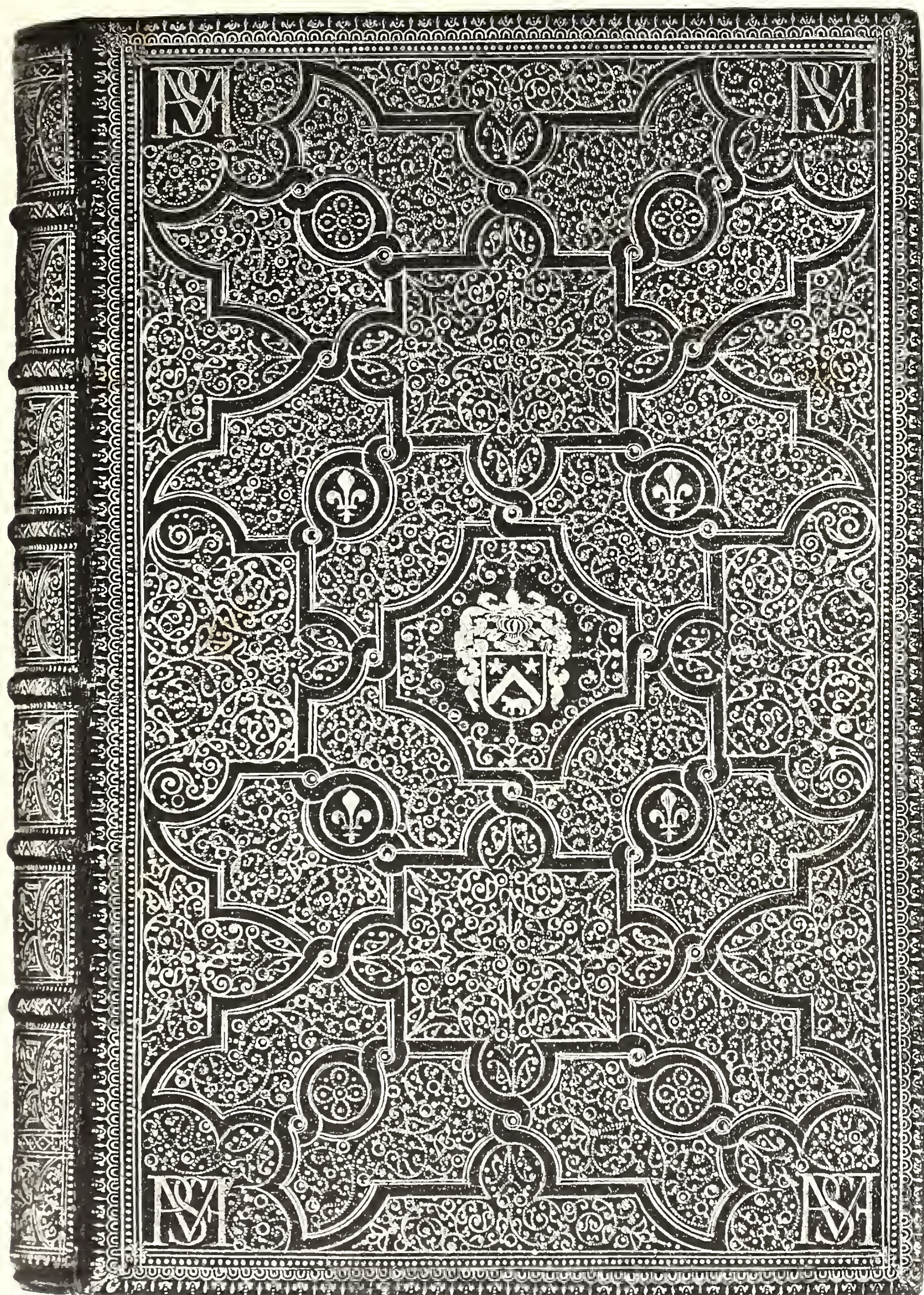
LA VENTE DU 29 JANVIER AU 3 FÉVRIER 1893

MANUSCRITS

La première vente aura lieu du lundi 29 janvier au 3 février 1894. Le catalogue, ainsi que je viens de le dire, comprend d'abord les manuscrits de genres divers, au nombre de 35. La série s'ouvre (n° 1) par un beau *Missel* que le célèbre calligraphe Jarry exécuta sur vélin, en 1639, pour le cardinal de Richelieu. La reliure est aux armes du cardinal ; elle est belle, malheureusement elle n'est pas très fraîche.

Le numéro 4 est un livre d'*Heures* de tout premier ordre, exécuté en France au xve siècle, sur vélin, et orné de 22 grandes miniatures très remarquables. Il y a, en outre, des petites miniatures, des lettres ornées, des

1 Indépendamment du catalogue proprement dit, divisé en trois volumes correspondant aux trois ventes, M. Porquet se propose de faire paraître un *Album* qui contiendra la reproduction d'un certain nombre de reliures, de titres imprimés, de miniatures, etc.



Reliure de Le Gascon

aux armes du Chancelier Seguier pour les

HOMÉLIES DU BRÉVIAIRE (1640)

Vente de Lignerolles (N° 87)

bordures d'une grande richesse. La reliure ancienne, en maroquin vert, avec une dentelle formée des instruments de la Passion, est parfaitement conservée.

Le numéro 6 est un beau spécimen d'un art moins fin et moins pur, mais très curieux. Ce livre d'Heures fut exécuté au xve siècle, en Espagne, pour un prince de Castille. Le roi Philippe V le fit décorer d'une riche reliure à ses armes. Les miniatures à pleines pages sont au nombre de 24. Les marges sont richement encadrées. C'est lourd, mais très soigné, et surtout les documents artistiques de cette école sont d'une insigne rareté.

Les numéros 9 et 12 — toujours des *Horæ* — sont splendides. Le numéro 14, intitulé *Heures de Notre-Dame* (1549), provient des bibliothèques du duc de La Vallière, puis de M. de La Roche-Lacarelle, chez qui il fut vendu, en 1888, 5405 francs. — Le numéro 15 est un des plus merveilleux travaux de Jarry; il est orné de 9 miniatures peintes par du Guernier; la reliure ancienne, maroquin vert doublé de vélin blanc, est superbe. — Aimez-vous le style flamand? Le numéro 16 — un livre de prières — vous réjouira par l'abondance de ses ornements et l'éclat de ses couleurs. — Cherchez-vous des provenances historiques? Je vous signale le numéro 17, un curieux manuscrit exécuté pour Marguerite d'York, femme de Charles le Téméraire; il figura à la vente de Ganay, en 1881; il y fut vendu 5100 francs.

Mais sortons des manuscrits liturgiques. Voici le numéro 23 : *le Débat de la Noire et de la Tasnée*; ce manuscrit, sur vélin, est joli, mais surtout la pièce est d'une haute curiosité. M. A. de Montaiglon lui a consacré une longue notice. M. de Lignerolles fit l'acquisition de ce manuscrit à la vente Didot, de 1879, pour le prix de 5900 francs; il avait précédemment appartenu à M. le baron Pichon, à Soleinne, à Méon. — Le numéro 24 est une belle copie manuscrite, exécutée à la fin du xve siècle, du *Chevalier délibéré*, d'Olivier de la Marche. — Le numéro 25 est un poème allégorique, intitulé *le Traicté de Peyne*. M. Eug. Paillet en a fait l'objet d'une très intéressante étude, publiée en 1867; 16 curieuses miniatures en grisaille ornent ce manuscrit. — Le numéro 30 est une relation manuscrite d'un voyage à Madagascar, par un sieur de Flacourt, qui offrit son ouvrage au surintendant des finances, Fouquet. La reliure, aux armes du surintendant que pleurèrent les nymphes de Vaux, est vraiment royale.

LIVRES IMPRIMÉS

Je passe aux imprimés. Je rappelle que dans cette première vente figurent tous ceux appartenant à la section *Théologie* et à la section *Sciences et Arts*. Pour éviter des énumérations fastidieuses, je dirai que les amateurs trouveront chez M. de Lignerolles presque tous les livres recherchés dans ces deux sections, et qu'on aurait plus tôt fait de citer ceux qui manquent que ceux qui ne manquent pas.

La classe des Livres d'Heures est particulièrement riche. On y remarque (nos 87 à 102) la plupart des belles éditions de Simon Vostre, de Pigouchet, de T. Kerver, d'Antoine Vérard, etc., en exemplaires parfaits. — La série des Pères de l'Église est immense ; je ne compte pas moins de 38 numéros (131 à 167) consacrés à saint Augustin; la plupart sont en maroquin ancien, souvent avec des armes. — Presque aussi nombreux sont les exemplaires des diverses éditions de l'*Imitation*. — Les ouvrages contre et pour le protestantisme, le quiétisme, le jansénisme, sont représentés par des exemplaires de choix. Il y a toutes les éditions originales de Bossuet, en maroquin de l'époque. — Il y a des livres uniques, ou presque uniques, tels que *l'Orloge de Sapience* (1493), sur vélin (n° 293) ; ce superbe volume appartint à M. A. Firmin-Didot, puis au baron Ach. Seillière ; il fut vendu 9 500 francs chez le premier, 6 900 francs chez le second.

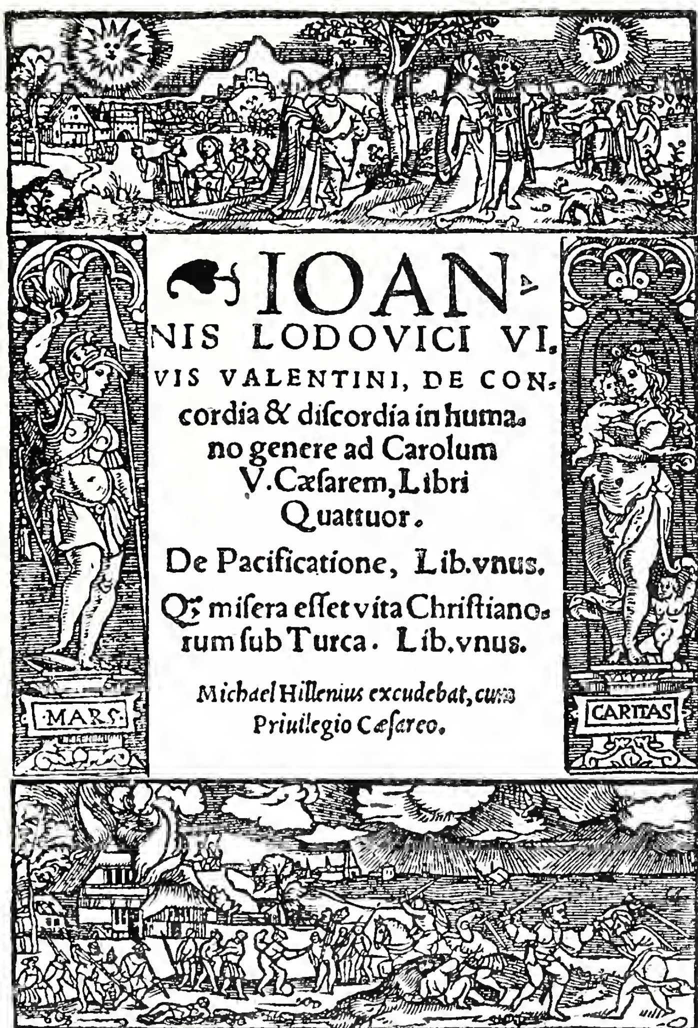
M. de Lignerolles avait également réuni quelques spécimens de cette singulière littérature spirituelle qui sévit en France à la fin du XVIe siècle et durant toute la première moitié du XVIIe. Quels titres! et sous ces titres, quels livres! Prosper Mérimée nous fait assister, dans sa *Chronique de Charles IX*, — un livre où il est question d'un Lignerolles, ancêtre du nôtre, — au sermon d'un prédicateur du temps de la Ligue. S'escrimant avec son crucifix comme avec un fleuret, l'orateur décrivait les combats du diable et de l'âme chrétienne : « Satan, disait-il, vous lui pousse en quarte une botte d'Orgueil. Le chrétien se couvre d'abord avec la Patience, puis il riposte à l'Orgueil avec une botte d'Humilité.... » Les livres de dévotion de l'époque étaient écrits dans ce goût. Qu'on prenne, par exemple, le numéro 296 du catalogue : cela s'appelle *les Allumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains*.

Plus loin (n° 300), vous trouvez *le Pèlerinage de Colombelle et Volontairette vers leur Bien-Aimé dans Jérusalem*; plus loin (n° 303), *la Tablature spirituelle des Offices et Officiers de la Couronne de Jésus, couchés sur l'état royal de sa Crèche et payés sur l'espargne de l'étable de Bethléem*. On trouve aussi des *Baisers spirituels*, des *Bouquets sacrés*, etc. J'ai même lu quelque part — je demande pardon à mes lectrices — qu'on publia dans ce temps-là une... *Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion*. — Toutefois, comme M. de Lignerolles n'avait pas ce volume, j'éprouve des doutes.

J'arrive aux *Sciences et Arts*. Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, les autres philosophes et moralistes sont représentés par toutes leurs éditions originales. J'avoue, cependant, ma surprise de constater que M. de Lignerolles ne possédait ni le La Rochefoucauld de 1664, dont un exemplaire, après avoir appartenu à M. Eug. Paillet, a été catalogué 6000 francs, en 1887, par la librairie Morgand, ni le tirage *non cartonné* des *Caractères* de La Bruyère (1688), auquel j'ai consacré une étude[1].

1. Voir *la Bibliophilie en 1891-92*, page 31.

La section des recueils d'estampes et de portraits comprend de grands livres, notamment un exemplaire de la *Grand'Danse macabre*, vers 1550 (n° 604);



TITRE DU « DE CONCORDIA ET DISCORDIA IN HUMANO GENERE » (1529)

(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 444)

une belle suite de *Tortorel et Périssin* (n° 605); un *Miroir des plus belles courtisanes de ce temps*, 1635 (n° 610).

Sous les numéros 630 à 638 se trouve une rare collection d'ouvrages

du XVIe siècle sur les travaux à l'aiguille, avec planches gravées. M. de Lignerolles avait fait habiller tous ces volumes, si recherchés, de reliures uniformes par Trautz : maroquin citron avec milieux en mosaïque dont l'effet est charmant.

Les plus précieux parmi les livres de chasse, tels *le Roy Modus*, l'édition originale de *la Vénerie* de du Fouilloux, *la Chasse royale*, etc., figurent sous les numéros 641 à 653.

Les numéros 655 et suivants comprennent les livres de cuisine. La série s'ouvre par *le Viandier* de Taillevent, que MM. le baron Pichon et G. Vicaire ont récemment réédité, et se termine par *le Pastissier françois* de 1655, — cette édition elzévirienne pour laquelle tant de folies furent faites naguère et qui ne paraît pas avoir encore absolument perdu, malgré les pronostics contraires, la faveur des bibliophiles, puisque le dernier exemplaire vendu à l'hôtel Drouot, celui de M. de Champ-Repus, a été adjugé, en janvier 1893, 3020 francs.

PROVENANCES ROYALES

Ce coup d'œil d'ensemble jeté sur le catalogue, je vais signaler des exemplaires extraordinaires, des *bibelots* précieux, qui intéresseront particulièrement certaines catégories de curieux.

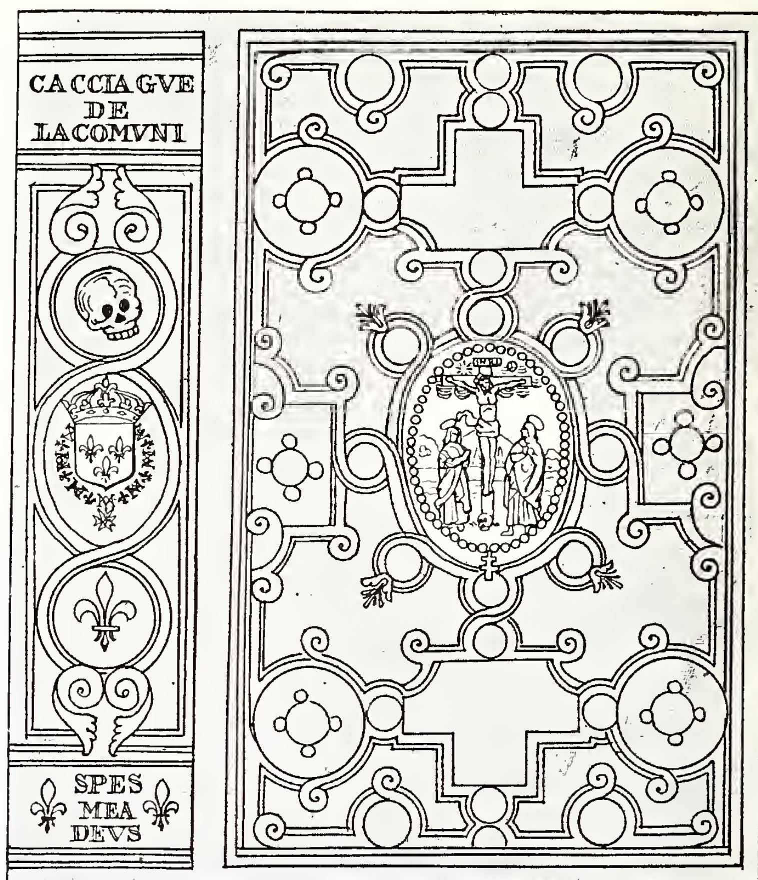
Et d'abord voici de la pâture, copieuse et de choix, pour les amateurs de *provenances* illustres. Veut-on des livres ayant appartenu à des têtes couronnées? Le numéro 585, un traité de géométrie, est un des plus beaux spécimens qui existent des livres reliés pour le roi François Ier, et à ses armes; tout y est, l'écusson de France, la couronne royale, la salamandre, les F couronnés et non couronnés; par malheur, le dos est refait, mais les plats sont intacts et leur ornementation est superbe. — Le numéro 187, un *Traité de la Sainte-Communion*, porte une reliure exécutée pour Henri III : sur le dos, on voit les armes de France, la tête de mort et la devise *Spes mea Deus*; sur les plats, un médaillon représentant les Saintes Femmes au pied de la Croix. — Le numéro 40, un *Psaultier de David*, est orné d'une de ces belles reliures à semis de marguerites qu'on attribue communément à Marguerite de Valois. — Le numéro 395 provient de Henri IV, dont il porte les armes. — Les numéros 76 et 226 sont aux chiffres de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. — Le numéro 348, un ouvrage paru en 1654, après la mort du roi Louis XIII, porte les armes d'Anne d'Autriche seule. — Le numéro 281, une *Imitation*, est une relique; la reliure est aux armes de la malheureuse Henriette de France, femme de Charles Ier d'Angleterre, celle dont la mort inspira à Bossuet la page la plus émouvante de l'éloquence sacrée; à l'exemplaire est jointe une très importante et suppliante lettre de la princesse à Mazarin. — Encore une relique et d'un prix inestimable : le numéro 105 est un *Office de la Semaine Sainte*, aux armes royales, que Louis XVI offrit à la princesse de Lamballe, le jour de sa fête, en y écri-



RELIURE AUX ARMES DE FRANÇOIS Ier POUR LE « LIVRE SINGULIER.... ET UTILE TOUCHANT L'ART DE GÉOMETRIE » (1542)

(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 585)

vant cet envoi : « Madame ma cousine, c'est aujourd'hui votre fête, je vous prie de recevoir ce livre qui me vient de ma mère et où j'ai appris à prier Dieu.... » A l'exemplaire, en outre, sont joints des billets autographes de Marie-Antoinette et de la jeune Marie-Thérèse, plus tard duchesse d'Angou-



RELIURE AUX ARMES DE HENRI III POUR LE « TRAITÉ DE LA TRÈS-SAINTE COMMUNION »
(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 187)
* Le médaillon est le même pour les deux plats.

lème. — Signalerai-je, après cela, les reliures aux armes de Marie-Antoinette seule, de Mesdames de France, filles de Louis XV, de Mme de Maintenon, etc., etc. ? — Je ne puis pourtant quitter cette série de *provenances* illustres sans noter deux volumes qui, au mérite de leur origine, joignent celui de reliures admirablement exécutées, dans le style qui fit au XVIIe siècle



RELIURE AUX ARMES ET AU CHIFFRE DE HENRIETTE DE FRANCE, REINE D'ANGLETERRE, POUR LE VOLUME DE L'« IMITATION DE JESUS-CHRIST » (1663).

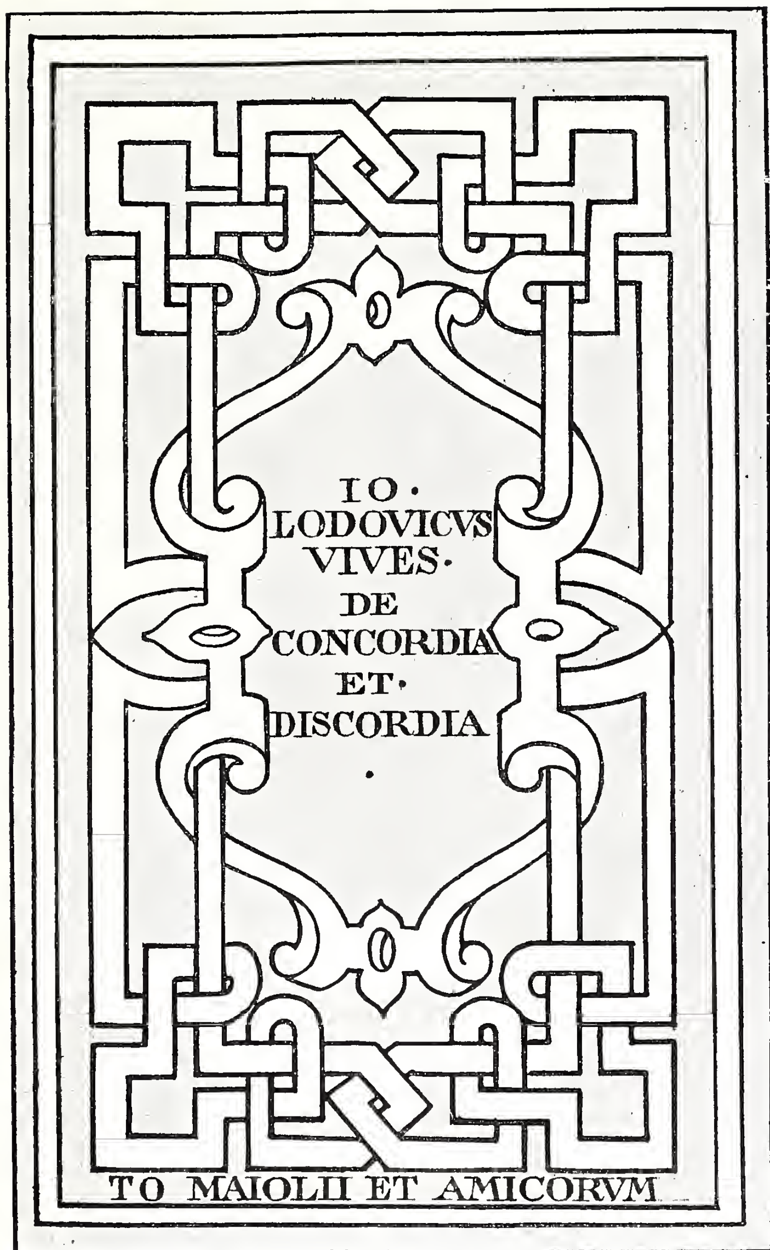
(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 281)

la réputation du grand relieur et doreur Le Gascon. L'un de ces volumes (nº 321) est aux armes du cardinal de Richelieu; l'autre (nº 670) est aux armes du cardinal Mazarin.

PROVENANCES D'AMATEURS ET D'AUTEURS

Après les rois et les grands personnages, les amateurs. Il n'y a pas, dans cette première vente, d'exemplaires venant de Grolier; nous en trouverons un, de toute beauté, dans la seconde vente qui aura lieu au début de mars. Mais, dès à présent, nous rencontrons un Maioli. Je suppose que tous mes lecteurs possèdent le *Nouvel Armorial du bibliophile*, de M. J. Guigard, un ouvrage indispensable à quiconque s'occupe de livres. — En l'ouvrant à l'article *Maioli*, ils sauront... qu'on ne sait rien sur l'existence de cet amateur du XVIe siècle, sinon qu'il fit frapper sa devise sur des volumes dont la reliure est le dernier mot de l'élégance et du bon goût. Celui que possédait M. de Lignerolles (nº 444) est admirable sous tous les rapports; les entrelacs bleus, blancs et rouges se détachent sur le fond, qui est en veau fauve, avec une perfection inouïe. Par surcroît, dans cette reliure, il y a un livre : c'est un traité de philosophie luxueusement imprimé en 1529; nous reproduisons, plus haut, le titre imprimé (voir p. 27). — Le numéro 429, une *Mesnagerie de Xenophon*, porte les armes et le chiffre de J.-A. de Thou. — Le numéro 37 est une *Bible* aux armes de du Fresnoy, ce bibliophile délicat dont M. le baron Pichon vient de reconstituer la physionomie dans une très curieuse étude. Le numéro 245 porte les insignes de Longepierre, c'est une *Apologie des Lettres provinciales*. — Les numéros 243 et 586, — *les Provinciales* et *la Pluralité des mondes*, de Fontenelle, — sont décorés de reliures doublées portant, à l'intérieur, les armes de Mme de Chamillard.

A côté des livres ayant appartenu à de grands bibliophiles, ceux qui viennent des auteurs eux-mêmes et qui, souvent, contiennent des notes ou des envois signés d'eux. J'ai mentionné, plus haut, les éditions originales de Bossuet; plusieurs sont en maroquin ancien, à ses armes. — Le numéro 218, *Panégyriques et autres sermons de Fléchier*, 1696, est l'exemplaire de Fléchier; il est en grand papier et la reliure porte les armes de l'évêque de Nîmes. — Le numéro 376 est le traité bien connu du protestant Philippe de Mornay contre la Messe; il est orné d'une reliure dans le goût des Ève, et sur une feuille de garde on lit cet envoi : « L'esprit et la force vient de Dieu. Ce livre est donné à ma fille Marthe de Mornay, à laquelle je souhaite toute bénédiction spirituelle et temporelle. » — Enfin, j'ai gardé pour le bouquet le numéro 448, qui est un livre à bon droit célèbre. Un Montaigne de 1588, presque à toutes marges — le frontispice est intact — dans sa reliure primitive en vélin blanc, et avec un long envoi autographe, presque une épître, de Montaigne lui-même!! N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour remuer toute âme de bibliophile jusque dans ses plus sensibles profondeurs?



RELIURE DE L'EXEMPLAIRE DU « DE CONCORDIA ET DISCORDIA IN HUMANO GENERE »
exécutée pour Maioli.

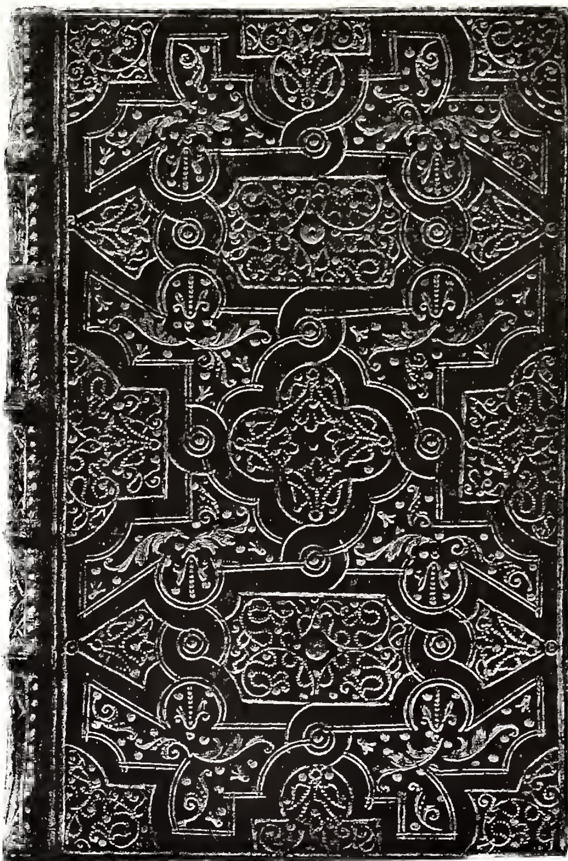
(Les entrelacs bleus, blancs et rouges se détachent d'une façon admirable sur le fond en veau fauve)

(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 444)

RELIURES

J'ai signalé, en passant, beaucoup de reliures d'une exécution excellente; mais la collection en contient un nombre bien plus considérable encore dont l'intérêt n'échappera pas aux amateurs. J'en ai remarqué quelques-unes qui méritent un examen particulier parce qu'elles peuvent être regardées comme des types achevés de l'art du relieur, dans ce qu'il a de plus parfait, à des époques différentes, et dans des genres variés.

Le numéro 39, *Liber Psalmorum*, a été revêtu pour le comte d'Hoym, par Padeloup, d'une reliure à compartiments de mosaïque, avec une riche doublure en maroquin citron, qui est une des plus belles de la collection.



RELIURE DE BOYET (XVIIe SIÈCLE) POUR LE « LIBER PSALMORUM » (SIMON DE COLINES, 1541)
(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 39)

La reliure du numéro 87 en maroquin rouge, aux armes du chancelier Séguier, est décorée d'arabesques, de compartiments et de rinceaux couvrant le dos et les plats du volume; la dorure est exécutée aux petits fers pointillés. Ce travail est certainement l'œuvre de l'admirable artiste qui vivait au milieu du XVIIe siècle, qui habilla le *La Chambre* de la Bibliothèque Nationale, les *Simulachres* de la Bibliothèque Mazarine, le *Jarry* de la collection du baron de Rothschild et celui de la collection de M. de Villeneuve, le *Justin* de la collection du comte de Sauvage, l'*Anacréon* décrit et

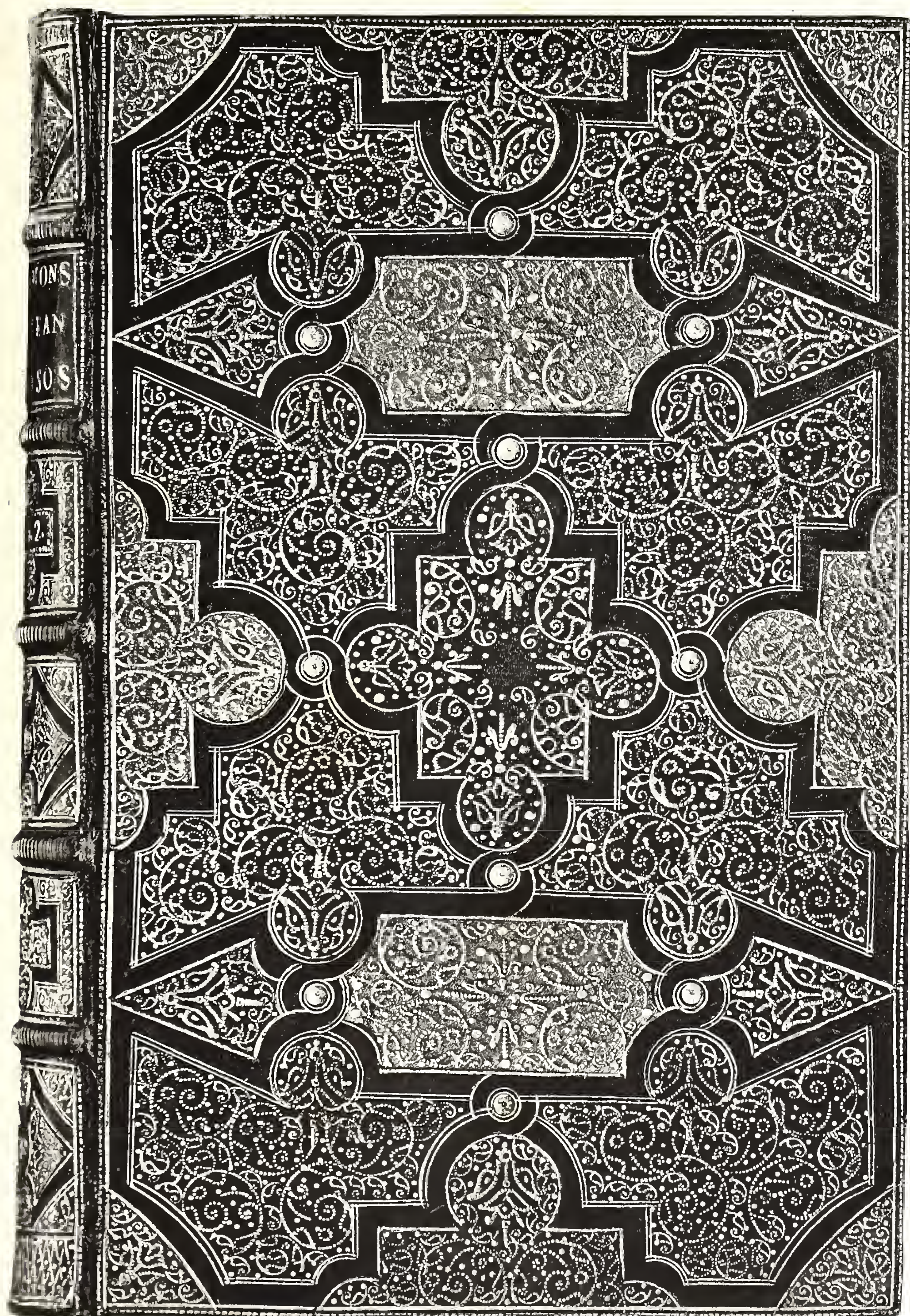


RELIURE AUX EMBLÈMES DU CARDINAL MAZARIN POUR « LA LUMIÈRE » DE LA CHAMBRE (Paris, 1657)
(Vente de Lignerolles, 1re partie, n° 670)

reproduit dans le catalogue Morgand de novembre dernier, etc., et qu'on a désigné jusqu'à présent sous le nom de Le Gascon. Tout récemment, une controverse s'est engagée sur ce nom. M. E. Thoinan, dans son livre *les Relieurs français*, a mis sa grande érudition au service de la thèse d'après laquelle Le Gascon n'aurait été autre qu'un certain Florimond Badier, reçu maître relieur en 1645. Je me suis permis de contester cette thèse, par des arguments trop longs à rapporter ici. Je constate seulement que notre exemplaire me fournit une nouvelle preuve : la date d'impression de ce livre — *les Homélies du Bréviaire*, 1640 — et sa reliure sont antérieures à l'époque où Florimond Badier entreprit l'exercice de sa profession. — Quel que soit, d'ailleurs, le vrai nom du relieur qu'on appelle depuis deux cent cinquante ans Le Gascon, sur la foi des lettres de Peiresc, des reliures comme celle-ci sont de pures merveilles.

Le numéro 121, — que complète le numéro 124 — est un *saint Jean Chrysostome*, édition de 1689-93, en quatre volumes. Il a été recouvert, à l'époque, d'une étonnante reliure en maroquin bleu, avec compartiments de maroquin rouge et citron, arabesques, dorures à petits fers et au pointillé. Le catalogue attribue cette composition à Padeloup. En tout cas, l'artiste qui l'a trouvée et exécutée n'était pas seulement un praticien d'une étonnante habileté : c'était un grand coloriste. La reproduction ci-jointe donne une idée exacte du dessin avec ses multiples combinaisons et ses arrangements d'un effet si décoratif. Mais ce qu'il faut voir, ce qui ne saurait être bien reproduit par aucun procédé, ce sont les nuances, ce sont les teintes. L'action du temps n'a fait que donner à l'œuvre plus de beauté encore : les couleurs, harmonieusement fondues, ont pris quelque chose de chaud et de velouté, tout ensemble, qui charme l'œil et lui donne une satisfaction absolue.

Le numéro 602 — *les Simulachres de la mort*, édition de 1538 — est, à la différence des précédents, recouvert d'une reliure moderne, en maroquin citron, mosaïque de maroquin noir, compartiments de feuillages et de fleurs, alternant avec les emblèmes suivants : la tête de mort, les os en croix, les vers, le sablier, les flèches et la faux. C'est une des 22 reliures à mosaïques que Trautz-Bauzonnet composa de 1838 à 1878 et dont la liste a été publiée à diverses reprises, notamment en tête du catalogue Béhague de 1880. On sait que, sur ces 22 reliures, 7 sont immobilisées soit à la Bibliothèque Nationale, soit dans les collections de Mgr le duc d'Aumale et du baron de Rothschild. Sur les quinze autres, plusieurs ont pris déjà le chemin de l'Amérique et ne paraissent pas devoir en revenir. Celle-ci, exécutée en 1857, est certainement une des plus belles; c'est peut-être la plus originale. Les prix de celles qui ont passé en vente depuis quatorze ans ont varié de 5500 francs (*Régnier* elzevier, vente Colin, 1881) à 14020 francs (*Villon*, édition de 1532, vente de Lacarelle, 1888) et à 16000 francs (*Eschole de Salerne*, elzevier, vente Béhague). Qu'on ajoute enfin qu'ici le livre est d'une haute valeur intrinsèque : l'édition originale



Reliure attribuée à Padeloup
pour les
HOMÉLIES DE S[T] JEAN CHRYSOSTOME (1693)
Vente de Lignerolles (N° 121)

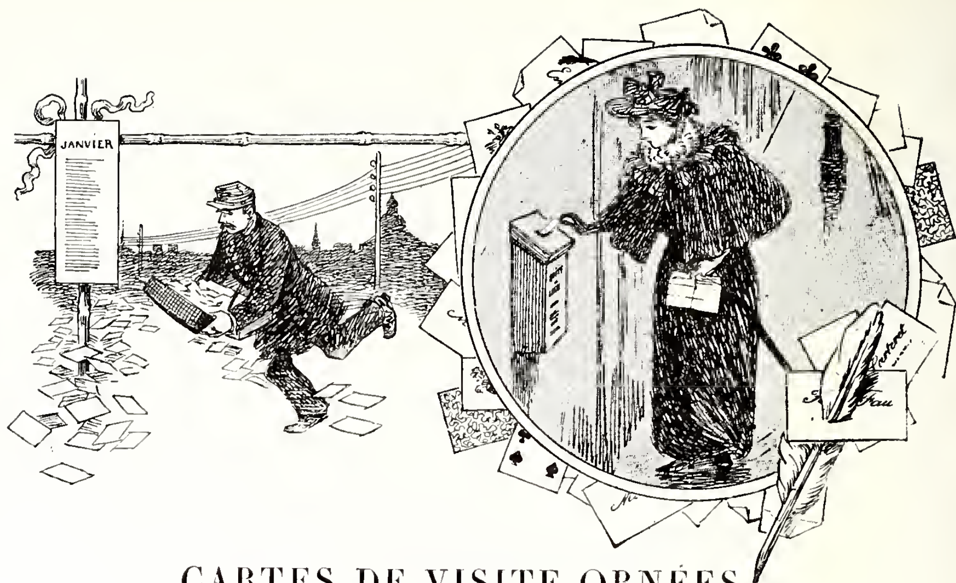
de la *Danse des morts* de Holbein, avec les 41 gravures sur bois accompagnées chacune d'un quatrain en français. L'exemplaire est absolument pur, et c'est l'un des plus grands connus. Amateurs, à vos postes! suivant la formule des commandements de l'artillerie; et aussi : A vos pièces!

Et je termine par la formule consacrée : *la suite au prochain numéro*. La suite, c'est-à-dire l'examen de la seconde partie de la bibliothèque, qui contiendra des livres non moins beaux et en quantité plus considérable, — le double environ.

D'EYLAC.

P. S. — 16 et 17 janvier : Vente des estampes anciennes et portraits (XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle) provenant de la bibliothèque de M. de Lignerolles. — Plusieurs portraits de Charette et de Stofflet, des Gautier, des de Larmessin, une importante série de Th. de Leu, 55 portraits de Moncornet, des Crispin de Passe, des Rabel, des Wierix : collection intéressante par l'état des épreuves.





CARTES DE VISITE ORNÉES

ET

CARTES DE SOUHAITS DE NOUVELLE ANNÉE

I



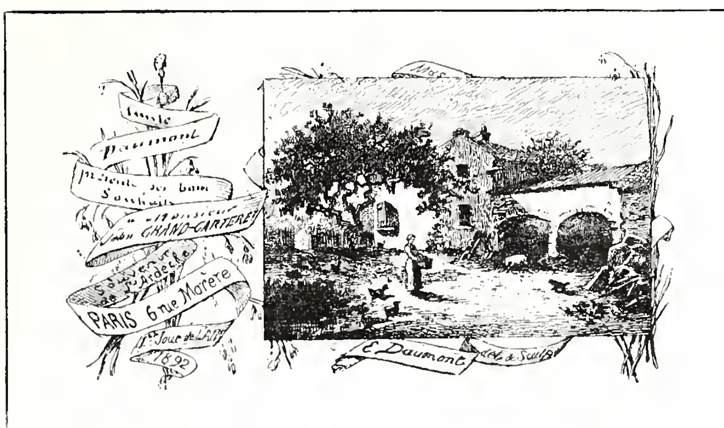
Carte de visite gravée par M. A. Robida et envoyée par lui à ses amis, pour 1894.

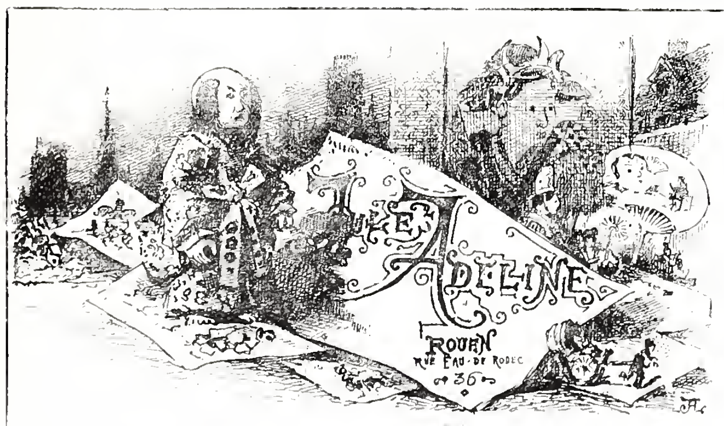
* Cette cheminée a été prise à Escarboville, près Saint-Vaast la Hougue, où l'artiste a passé l'été de 1893.

Bien souvent déjà, j'ai parlé des cartes de visite et des « valentines », c'est-à-dire de ces cartes de souhaits et de compliments ornées de compositions de circonstance, aux couleurs plus ou moins criardes, aux sujets plus ou moins allégoriques, que s'envoient jeunes gens et jeunes filles dans nombre de pays, en Angleterre et en Allemagne tout spécialement, qui sont devenues à la mode en France, et qui, maintenant, se rencontrent jusque dans certaines branches de l'administration.

De toutes parts, depuis quelques années, on cherche à s'élever contre la banalité des cartes de visite; artistes et gens de lettres ont pris l'initiative de la croisade contre le vulgaire carton blanc, très pratique lorsqu'il s'agit, en temps ordinaire, de

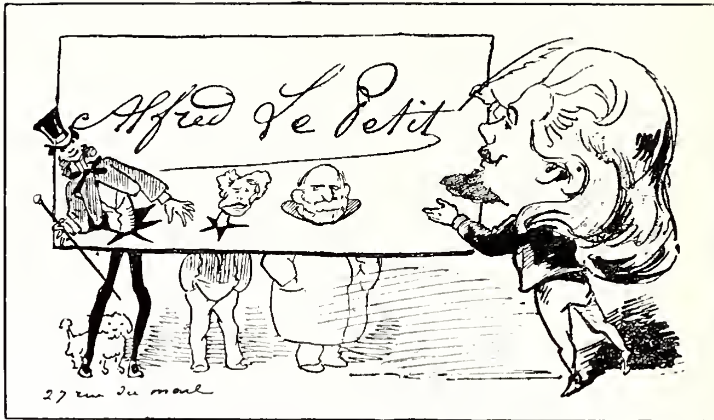






CARTES DE VISITE PITTORESQUES ET GRAVÉES A L'EAU-FORTE

(Mme A. Robida, MM. E. Daumont et Jules Adeline. — Reproduction grandeur de l'original)

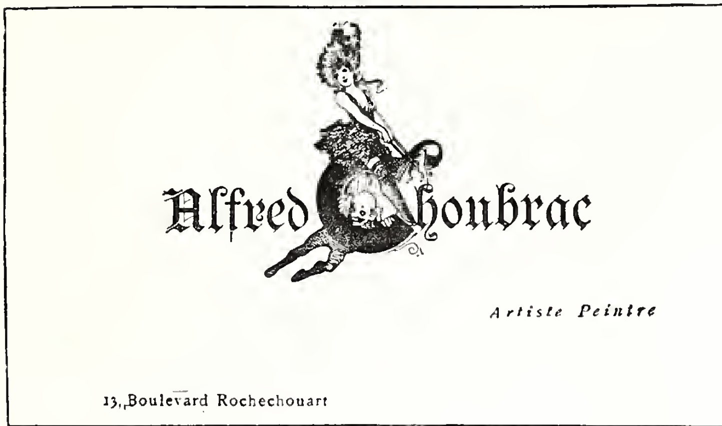


Carte de visite dessinée de M. Alfred le Petit, datant du second Empire (vers 1863)
(Grandeur de l'original)

laisser son nom au domicile de quelqu'un ou de faire annoncer sa venue par les serviteurs, mais absolument insuffisant pour envoyer ses souhaits, pour se rappeler au souvenir des gens, à l'époque du 1er janvier. Ceci est tellement vrai, ce besoin d'une originalité, d'une particularité quelconque, est tellement ressenti par tout le monde, que les bourgeois eux-mêmes se sont mis à inventer et à envoyer la carte de visite photographique, la carte de visite qui, le plus souvent, donne à ses extrémités les portraits de la personne qui vous écrit et de sa famille. Tantôt ce sont, ainsi, des bandes d'enfants qui vous souhaitent la bonne année, tantôt c'est un monsieur qui gravement vous salue le chapeau à la main! D'autres fois, des gens à table levant haut leur verre ou bien encore agitant des mouchoirs sur lesquels on écrit à la main : *Bonne Année* ou *Tous nos souhaits*. Les sujets qui plaisent dans un certain milieu, qui font le bonheur des gens pour lesquels l'idéal consiste à voir les autres sourire gracieusement devant l'objectif.

Le Livre et l'Image, tout en enregistrant cette tendance très caractéristique, doit voir plus haut au point de vue graphique.

Ce sont donc, essentiellement, des types de cartes de visite gravées que nous reproduisons ici, les unes purement fantaisistes, les autres consistant en des paysages, en des motifs d'architecture sur lesquels ou dans le coin desquels on trace simplement son nom. Dans ces conditions ce n'est plus un ornement banal, c'est, bien plutôt, une petite composition d'art dont on fait présent à ses amis. Mais tout le monde ne peut graver ou lithographier soi-même sa carte de visite; il est donc désirable que l'on revienne aux motifs décoratifs d'autrefois, à ces ravissants cadres du XVIIIe siècle dont j'ai, à plusieurs reprises, donné d'intéressants spécimens. En tout cas, ce qui se fera dans ce sens ne peut être qu'un acheminement



vers le retour au passé; puisse bientôt l'horrible carton blanc disparaître et se trouver remplacé soit par des compositions individuelles, soit par des ornements dans un style quelconque.

M'est avis qu'avant peu la carte de visite sera décorée ou qu'elle ne sera plus, dans un certain milieu tout au moins, puisque cet usage d'essence particulièrement aristocratique a gagné, aujourd'hui, jusqu'aux couches les plus démocratiques, et que la carte de visite est devenue une des industries les plus lucratives des petites boutiques du Jour de l'An.

II

Après la carte de visite, la carte de félicitations, de compliments. Jadis, il y a vingt ans, c'était chose inconnue en France, et cet usage, déjà fort répandu au XVIIIe siècle dans les contrées germaniques, à Vienne et dans les petites cours de l'Allemagne du sud, ne paraissait pas devoir jamais s'établir dans nos pays. Jadis, c'était du pur ornement : une porte, une pierre, un fruit s'ouvraient au milieu de motifs quelconques, et, dessous, on écrivait les vers destinés à aller porter les souhaits de l'expéditeur. La décoration de la carte était banale : les félicitations restaient individuelles. Aujourd'hui l'on a simplifié tout cela : c'est par douzaines que se vendent les cartes aux formules imprimées, chromos venant d'Angleterre, d'Allemagne ou de Suisse, dont les jeunes filles aiment à faire usage.

Du reste, imagerie peu intéressante, dont nous ne parlerions point si cette mode des cartes de félicitations n'avait pris un développement plus considérable, et n'était même entrée dans les habitudes de certaines administrations. Telles les cartes ici reproduites d'après les originaux mêmes qui nous sont parvenus, et qui proviennent d'administrations postales.

De tout temps, une certaine intimité a régné entre les fonctionnaires et employés des moyens de transport, poste, télégraphe, chemins de fer, intimité due très certainement à la fréquence des rapports, des relations, et qui, depuis quelques années, est devenue encore plus étroite. Tous se sentent, pour ainsi dire, membres d'une seule et même grande famille, tous, aux approches de la Noël, submergés sous les amoncellements de lettres, d'imprimés, de cartes de visite, de paquets, se trouvent travailler sans relâche. profitant à peine de ces fêtes qui leur valent un surcroît de besogne. D'où le besoin ressenti par eux de se rapprocher, de resserrer les liens qui les unissent les uns aux autres, de s'envoyer par delà les frontières, par delà les monts et les mers, des souhaits et des félicitations. Solidarité digne d'attirer l'attention et à laquelle prendront part, un jour, il faut bien l'espérer, les « postiers » français.

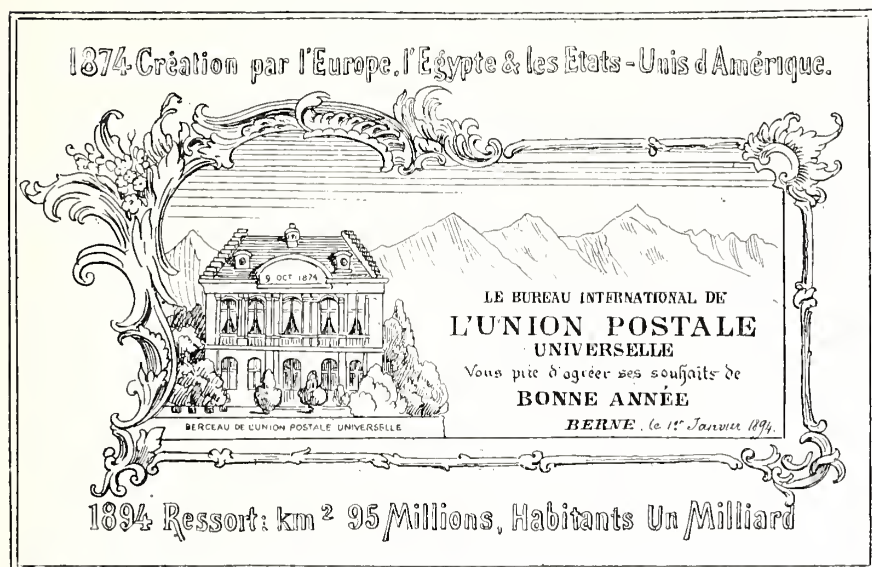
De là, tous les cartons dont le Musée des postes à Berlin a fait collection, intéressants à cause du caractère spécial que présente chacun d'eux ; soit qu'ils donnent les Hôtels des postes, monuments somptueux revêtant presque partout, maintenant, la même physionomie extérieure, ou quelque sujet se rapportant aux lettres elles-mêmes, soit qu'ils se lancent dans les allégories dont les hirondelles et les pigeons voyageurs font les frais habituels. Dans ce cas, il est vrai, une vue de ville, un coin de paysage, serviront à caractériser l'endroit. Union postale universelle à Berne, Télégraphes et postes de l'Empire allemand, Postes bavaroises et würtembergeoises. Bureau des postes de Stockholm et de Copenhague. Comptoir des postes à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Maître des postes de New-York, Coureurs postaux de l'île de Ceylan, Office général des postes à Calcutta, Ministère des Communications du Japon, Comptoir des postes à Johannesburg, dans les Républiques de l'Afrique du Sud, Direction générale des Postes à Guatemala, ou même encore services spéciaux comme les Postes allemandes à Constantinople, toutes ces administrations postales tiennent à se complimenter et à se solidariser à l'occasion du 1er janvier. Ici une joyeuse bande sur un charriot postal ; là un grand sac à dépêches tenu par des indigènes ; ailleurs une grande route sur laquelle des muletiers escortent les courriers qui transportent les correspondances à travers les montagnes.

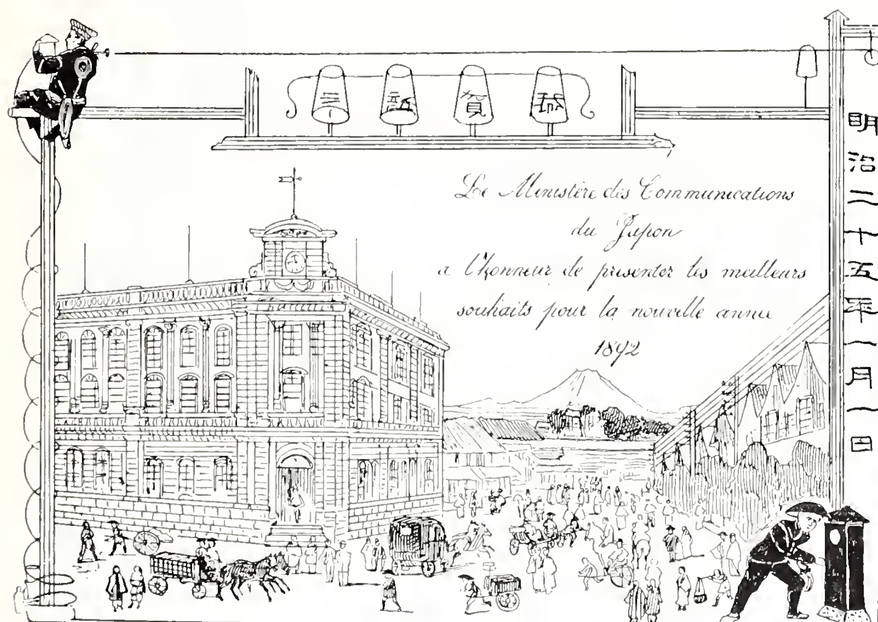


Carte de souhaits, en chromolithographie,
du Bureau des postes de Stockholm.

(Réduction au tiers)

Et chaque année, ce sont ainsi des vignettes nouvelles, les unes sentant





CARTES DE SOUHAITS EN CHROMOLITHOGRAPHIE
envoyées par les administrations de l'Union postale universelle et du Ministère des Communications du Japon.

(Les originaux mesurent 17 centimètres de large sur 11 de haut)

l'arrangement, le travail des lithographes de profession, faisant entrer la nature, les hautes montagnes dans un cadre en rocaille, les autres s'ingéniant à trouver des compositions symboliques ou à fixer le type de ce vaillant distributeur de lettres qui, dans l'histoire des progrès de la civilisation, tiendra la place du vieux grognard de l'Empire dans l'histoire des grandes conquêtes militaires du commencement du siècle. Notez que, publiées presque toujours en couleurs, elles ne sont pas moins intéressantes pour l'histoire du costume postal dans les différents pays.

Du reste, véritable union postale dont la conférence de Berne a jeté les bases en 1874, sur l'initiative des hommes d'État suisses, qui, chaque jour, devient plus nombreuse, plus étroite, et qui a déjà donné une curieuse iconographie.

JOHN GRAND-CARTERET



SUR L'ORIGINE DE LA CARTE DE VISITE

Un jeune écrivain, M. Fernand Engerand, qui s'est fait remarquer, tout récemment, par des études dans *la Nouvelle Revue*, sur les amusements des villes d'eaux dans l'ancien temps, et qui paraît vouloir se vouer aux sujets de curiosité pittoresque et documentaire, nous communique sur l'origine de la carte de visite les renseignements suivants, qui sont tout d'actualité.

« Quand et sous quel nom parut-elle en France? Il serait difficile de le préciser. Au XVIIe siècle le mot était usité. Racine, notamment, l'emploie dans l'*Histoire de Port-Royal*, mais il était assez éloigné du sens qui nous intéresse et désignait seulement le certificat de l'inspection d'un couvent passée par un évêque.

Je n'ai point davantage retrouvé le terme « billet de visite », que d'aucuns disent avoir été la dénomination primitive des cartes; ces vocables ne figurent dans aucun des dictionnaires de l'époque; les traités de civilité, qui parlent si longuement des visites, sont muets sur cet usage, et le passage suivant des *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*, du bienheureux de la Salle (1690), donnerait seul à penser que la carte de visite, si elle existait au grand siècle, était pratiquée entre gens de même rang :

« Si la personne qu'on va visiter est d'une qualité beaucoup supérieure et n'est pas au logis, il n'est pas bienséant de dire son nom, mais il faut dire qu'on reviendra une autre fois. »

Ce qui dut décider, en France, de l'adoption de la carte de visite fut le genre que l'on avait alors d'envoyer prévenir une personne du jour où l'on irait la saluer; ainsi, au XVIIe siècle, la comtesse du Maine écrivait : « Les dames de Bouillon m'envoyèrent *visiter* dès le lendemain de mon arrivée, disant qu'elles me viendraient voir. »

Les valets, auxquels incombait le soin de ces visites, s'acquittaient-ils bien de ce soin? si l'on en doutait, on pourrait alors croire que la carte de visite fut chargée de suppléer aux imperfections de leur service.

Et ce fut, sans doute, l'origine de ce qu'on nommait au XVIIIe siècle « les visites en blanc » et qui consistait à aller « se faire écrire aux portes » : la carte de visite dut remplir cet office.

Quelle que soit la conjecture qu'on adopte sur l'origine des cartes de visite, il est certain que l'usage en était général en France vers le milieu du XVIIIe siècle;

il en est fait mention, effectivement, dans une satire de 1741 sur les *Inconvénients du jour de l'an*, où l'auteur, critiquant la corvée des visites du 1er janvier, s'écrie que si l'hommage était sincère, il avouerait

> Qu'il aime qu'à la porte un zélé domestique
> Lui dise : « On est sorti. » C'est alors qu'il ressent
> Certain plaisir secret de voir qu'on est absent;
> Et son nom bien écrit rend sa visite en forme :
> Tel est le bel usage auquel il se conforme.

Et, spécifiant le cas où le visiteur trouve porte close, il ajoute :

> Sur le dos d'une carte on fait sa signature
> Pour rendre sa visite au dos de la serrure.

Voilà qui fixe l'identité de la carte de visite et son mode d'emploi.

La carte de visite ordinaire n'était donc autre chose qu'une carte à jouer retournée, ou même un simple fragment sur lequel se metttait manuscrit, et plus tard imprimé, le nom du visiteur.

Un collaborateur de *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* en eut l'assurance quand, en démontant — il y a plusieurs années — le cadre d'une ancienne glace, il trouva dans la rainure formée par le bois et le verre une vingtaine de cartes de visite, au nom de personnes de lui connues comme ayant vécu au XVIIIe siècle : c'étaient, pour la plupart, des morceaux de cartes de jeu, avec, au revers, les noms soit manuscrits, soit imprimés assez gauchement par un amateur, à l'aide d'un bloc gravé en cuivre et monté sur bois, plusieurs enfin ornées d'encadrements.





Livres d'Amateurs

ICONOGRAPHIE DES FABLES DE LA FONTAINE, LA MOTTE, DORAT, FLORIAN, AVEC UNE ÉTUDE SUR L'ICONOGRAPHIE ANTIQUE, PAR EUGÈNE LEVÊQUE. ALBUM DE 104 HÉLIOGRAVURES DE BOUSSOD ET VALADON TIRÉES EN SANGUINE [1].

Cette fois, il ne s'agit plus d'une pure bibliographie, travail toujours quelque peu aride, mais bien d'une iconographie pittoresque égayée par une succession de vignettes tirées à la sanguine. L'auteur semble s'être fait, dans ses recherches, une spécialité de la fable, ayant antérieurement publié une étude sur *les Fables Ésopiques de Babrios*, comparées aux fables d'Horace et de Phèdre, de Corrozet et de La Fontaine.

Je trouve, pour ma part, son travail fort ingénieux, fort bien conçu : on a, en le parcourant, une impression d'ensemble sur les documents illustrés relatifs à la fable depuis la plus haute antiquité. Successivement par le texte, puis par les images réunies en album, défilent ainsi sous nos yeux l'iconographie orientale (arts chaldéen, assyrien, égyptien, phénicien), l'iconographie grecque et romaine avec ses vases peints, ses lampes, ses fresques, ses mosaïques, ses bronzes, ses pierres gravées, ses monnaies, l'iconographie du moyen âge et de la Renaissance.

Puis, après les fables considérées ainsi dans leur ensemble, viennent les iconographies des fabulistes, La Fontaine, La Motte, Dorat, Florian, iconographies considérées à tous les points de vue, je veux dire dans la gravure, dans la peinture, dans la sculpture. Touchant à la fable, l'auteur aurait bien dû ne pas s'arrêter en si bon chemin et nous donner l'iconographie de tous les recueils poétiques de cette nature, moins célèbres, mais bien

1. Paris, E. Flammarion, libraire-éditeur : 150 exemplaires sur vélin à 25 francs, 30 sur chine, 20 sur japon (ces deux papiers avec double suite des figures, en sanguine et en noir).

amusants par leurs naïves illustrations lithographiques, qui parurent sous la Restauration. Rien n'est moins connu, en effet, et rien ne serait aussi intéressant à connaître : peut-être M. Levêque nous réserve-t-il un appendice sur cette partie.

L'album des illustrations a été disposé dans l'ordre chronologique, ce qui permet de voir de quelle façon la figuration des animaux a été comprise depuis l'antiquité, d'embrasser l'ensemble de l'œuvre et de comparer les éléments de chaque époque. Quelques vignettes empruntées aux fables de Corrozet, de Jean Cousin, de Faërne, de Verdizotti, de Sadeler, de Baudoin et au célèbre recueil *le Labyrinthe de Versailles*, servent, pour ainsi dire, de préface graphique aux illustrateurs connus des fabulistes en renom. Au point de vue contemporain, on ne peut regretter qu'une chose, c'est que M. Lévêque n'ait pas joint à son album quelques reproductions des Vernet, de Grandville, de Tony Johannot et autres nombreux artistes qui ont également fourni des illustrations pour les fables.

J. G.-C.



LES ARTS DE REPRODUCTION VULGARISÉS, PAR JULES ADELINE[1]

Jamais livre n'est mieux venu à son heure à une époque où les publications illustrées sont si nombreuses, où elles sont documentées par l'image de façon si copieuse, si amusante, ou accompagnées de compositions originales dont la valeur est réelle. « Les procédés de reproduction, purement mécaniques, » dit fort bien notre collaborateur, « ont donc rendu déjà d'immenses services et en rendront peut-être de bien plus grands encore. Est-ce à dire qu'ils doivent conduire à l'abandon complet des anciens procédés de gravure? Oh! que non pas! Les uns donnent un résultat et les autres en donnent un autre. C'est surtout par comparaison que l'on peut juger des résultats obtenus; aussi nous a-t-il paru utile de réunir dans ce volume les différents procédés de gravures d'interprétation et de gravures directes, en insistant avec soin sur les avantages et les inconvénients de chacun d'eux. »

S'intéressant donc à ces deux choses bien différentes, l'*estampe originale* et l'*estampe de reproduction*, Jules Adeline passe successivement en revue dans ce curieux volume — véritable bréviaire du dessinateur, de l'amateur et du directeur de périodique illustré — les reproductions par interprétation, qu'il s'agisse de procédés sur métal ou de procédés sur pierre, les reproductions directes par les moyens chimiques, les différents procédés de gravure (gravure sur bois, au burin, en manière de crayon, à la manière noire, au lavis), les méthodes d'impression et de tirage monochromes, les reproductions et les méthodes d'impression polychromes.

1. Avec 140 vignettes dans le texte et 12 planches hors texte. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz. 1 vol. in-8. Prix, 10 francs.

Mais, sans négliger les procédés autrefois en usage et déjà relégués, aujourd'hui, dans le domaine des vieilleries historiques, Jules Adeline insiste surtout, en ce volume, sur les différents modes de gravure chimique ou mécanique, et montre par de nombreux exemples les effets obtenus par des dessins à la plume ou au crayon, exécutés sur papier uni ou sur ces papiers spéciaux, — parfois désignés sous le nom générique de *papiers procédé*, — dont il a été fait si grand usage à certaine époque et qui actuellement, souvent gâchés par le premier venu, par des gens sachant à peine dessiner et n'ayant pour toute qualité qu'une connaissance approfondie des trucs du métier, paraissent avoir quelque peu perdu de leur engouement d'autrefois.

Comme le dit fort bien notre collaborateur et ami, en art il n'y a pas de genres inférieurs, il n'y a que des œuvres inférieures. « Un beau dessin est supérieur à un immense mais très mauvais tableau, une délicieuse statuette est préférable à un groupe colossal de proportions peu heureuses. Il est donc bien permis aussi de mieux aimer un léger croquis en couleurs qu'une immense épreuve en noir très mal venue. » C'est également notre opinion, et c'est pourquoi nous saluons avec un véritable plaisir l'apparition d'une œuvre conçue dans cet esprit d'éclectisme intelligent qui est de toute nécessité si l'on veut apprécier à leur réelle valeur ces procédés dont l'histoire est déjà un monde depuis les premiers essais de tirage en typographie, vers 1840, à l'aide de la « tissiérographie », depuis le *gillotage*, la *zincographie*, la *paniconographie*, les procédés Coblentz, Comte, Didot, Dulos, jusqu'aux procédés Placer, Talbot, Ch.-G. Petit; qu'il s'agisse d'opérer par le *creux*, par le *plan* ou par le *relief*. Et ce livre, personne n'était plus à même de l'écrire que celui qui, ayant une connaissance profonde du métier, pratique lui-même depuis plus de vingt-trois ans tous les genres d'illustrations.

J. G.-C.



GALERIE ILLUSTRÉE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. ALBUM DE 400 PORTRAITS REPRODUITS EN HÉLIOGRAVURE PAR LES SOINS ET SOUS LA DIRECTION DU P. ALFRED HAMY, DE LA MÊME COMPAGNIE[1].

L'idée de former une galerie illustrée de la Compagnie de Jésus date, nous apprend l'éditeur du présent ouvrage, de trois siècles. Le P. Pierre Ribadeneira, celui-là même qui fit peindre le portrait le plus ressemblant de saint Ignace, fit reproduire de 1590 à 1606, pour le collège de Madrid, où ils sont encore, les portraits des 10 premiers pères et des 102 premiers martyrs de son ordre. D'Espagne ce culte du souvenir passa d'abord

1. Paris, chez l'auteur, 14 *bis*, rue Lhomond. L'ouvrage, entièrement terminé, comprend 8 volumes in-4 raisin, chacun ayant 50 portraits et un nombre égal de notices. Le prix de chaque volume est de 31 francs, complet 248 francs; mais, à partir du 15 mai 1894, le prix total sera de 400 francs.

dans les Flandres, où les maîtres de l'école flamande et les graveurs rivalisèrent de zèle pour immortaliser, à l'aide du pinceau et du burin, les grandes figures de la Société naissante, puis la France, l'Italie, l'Allemagne suivirent l'exemple et ce mouvement ne s'arrêta qu'avec la suppression de la Compagnie de Jésus.

Au commencement du siècle, des efforts furent tentés pour réunir, à nouveau, au moins des estampes. Paris, Londres, Cambridge, Boulogne, possèdent ainsi des recueils de portraits assez rares, et la plus considérable des collections, nous apprend le P. Hamy, par lequel nous nous laissons guider — on ne saurait rencontrer un meilleur guide — se trouve être celle de Boulogne, commencée en 1862 et comprenant aujourd'hui 4000 estampes, dont plusieurs dues aux grands maîtres des XVIIe et XVIIIe siècles.

Populariser, vulgariser ces portraits, tel a donc été le but de l'éditeur de cette galerie iconographique, reproduisant en héliogravure les plus beaux, les plus rares ou les plus importants d'entre tous. Plusieurs membres de la Compagnie, ayant été naturellement représentés par un grand nombre d'artistes, le P. Hamy a, avec raison, procédé comme suit : « Pour les uns on s'est efforcé de remonter, par voie de comparaison, au portrait le plus authentique. Souvent le plus ancien est le moins dénaturé. Pour d'autres, où l'on trouve moins de différence, on a reproduit la planche la mieux gravée. » Ajoutons que des indications biographiques sommaires, mais très travaillées, correspondant à chaque portrait, ont été imprimées à la fin de tous les volumes.

Il faut féliciter, et chaudement, l'auteur de l'*Essai sur l'iconographie de la Compagnie de Jésus*, d'être entré aussi franchement dans la voie des idées nouvelles, et je ne puis mieux faire que citer ici sa conclusion, heureux de voir la thèse que je soutiens depuis tant d'années défendue par un homme de sa valeur et de son caractère : « Plus que jamais l'histoire s'applique de nos jours à être documentaire, c'est-à-dire à nous montrer les hommes du passé sans voiles et sans fard. Or la reproduction de 400 portraits de Jésuites, tels qu'ils ont paru aux yeux de leurs contemporains, sera non seulement une histoire documentaire, mais un livre formé par la photographie des documents eux-mêmes. »

J'ajouterai que les héliogravures des deux premiers volumes (les seuls que nous ayons reçus) exécutées d'après les originaux, retouchées au burin et très soigneusement tirées, constituent une intéressante galerie pour l'histoire du portrait. Si cet ensemble présente une certaine monotonie, cela tient au sujet, aux types représentés, au genre allégorique peu varié, mais il serait à souhaiter que toutes les classes sociales possédassent ainsi leur galerie iconographique. Du reste, on remarque çà et là, au point de vue du costume, des variétés assez inattendues. Ainsi, le Père Henri van Alkemade, par exemple, fondateur de la Mission catholique d'Amsterdam, au plus fort de la persécution des Gueux calvinistes, pourrait passer parmi les fumeurs et les buveurs de bière les meilleurs de Téniers. Jean-Casimir,

Charles-Emmanuel IV, et au quatrième volume, Maximilien Hell, vêtu de fourrures de la tête aux pieds pour l'observation du passage de Vénus en Laponie, etc., etc., font une agréable diversion au milieu d'un si grand nombre de *robes noires*. Mais, en dépit de la bizarrerie de ces déguisements nécessaires et de la dissimilitude des *figures*, il y a dans les *physionomies* un air de famille. A quelque point de vue qu'on se place pour juger les Jésuites, amis et ennemis reconnaîtront facilement, grâce à cette publication considérable, que les illustres personnages de la Société paraissent, d'après leurs portraits, avoir tous été des hommes doctes, d'étude et de recueillement, d'attaque et d'énergie tout à la fois.

J. G.-C.



LA DOUBLE PUCELLE, PAR LE BARON DE QUÉLERN

« Le baron de Quélern a l'honneur d'informer les nombreux amis qui honorent la mémoire de feue Noble Dame — Clélie-Geneviève, marquise de Casteljoli, — qu'en exécution des dernières volontés de cette femme distinguée, il vient de faire tirer à un nombre très restreint de numéros, un résumé des « Mémoires secrets » qu'elle lui a confiés en mourant.

« On trouvera dans ce récit, puisé à des sources authentiques, l'explication de l'incompréhensible mystère qui fit, de cette existence si étrangement malheureuse, un rébus insoluble, et détermina les catastrophes à la suite desquelles cette aimable personne crut devoir se retirer du monde.

« Ceux des intéressés qui n'auraient pas reçu ce petit livre, voudront bien agréer nos excuses : — ils pourront encore s'en procurer un exemplaire en s'adressant à notre sieur Le Hec, libraire à Paris. — qui a bien voulu se charger de parer aux oublis que nous avons pu commettre involontairement.

« JULES SELGRAND, baron de Quélern. »

C'est en ces termes et sous forme de lettre commerciale imprimée sur papier rose que l'auteur qui cache sous le pseudonyme de baron de Quélern un nom bien connu dans le monde des affaires et de la presse quotidienne, annonce aux bibliophiles, amateurs de raretés plus ou moins croustillantes, l'apparition de son volume *la Double Pucelle*, entièrement imprimé en italique, sur papier rose lui aussi, et se présentant sous une couverture verte moirée, rehaussée d'une couronne d'argent.

Amusant à regarder, à parcourir de l'œil, ce livre n'est pas moins agréable à lire en ce temps surtout où les *simples pucelles* n'encombrent point le marché.

UN CURIEUX.



UNE PROMENADE A VERSAILLES ET AUX TRIANONS, PAR PHILIPPE GILLE. ILLUSTRÉE DE 40 EAUX-FORTES PAR EUGÈNE SADOUX ET DE DESSINS DE F. PRODHOMME[1].

Promenade fort agréable en compagnie d'un cicerone aussi instruit et d'un illustrateur à la pointe aussi colorée, aussi pittoresque. Ce n'est certes point un ouvrage d'érudition savante, mais bien plutôt une aimable causerie à l'usage des gens du monde faite par un homme qui n'ignore rien des personnes et des choses de la société du XVIIIe siècle. Pas de citations, pas de longs récits historiques, et cependant assez de faits, assez de renseignements pour que cette promenade de quelques instants faite sur une table de salon par celui qui feuillette l'ouvrage, ne soit point inutile. En tête se trouve une admirable réduction du beau plan dessiné et gravé par Lepautre en 1714. J. DE L'ÉZILIÈRE.



ARRÊTS DU CONSEIL DE GENÈVE SUR LE FAIT DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE DE 1541 A 1550, RECUEILLIS ET ANNOTÉS PAR ALFRED CARTIER[2].

L'histoire de la typographie genevoise, comme le dit fort bien l'auteur en son introduction, reste encore à écrire. Toutefois, ce n'est point ce travail de longue haleine que vient entreprendre aujourd'hui M. Cartier, ce sont de simples notes pour servir de contribution à la construction de l'édifice définitif qui sera élevé quelque jour. Quant au choix de cette date, il a été guidé par le fait que M. Th. Dufour avait déjà publié, en 1878, une notice sur les livres imprimés à Genève dans les premiers temps de la Réforme, c'est-à-dire de 1533 à 1540, et que, d'autre part, l'importance de la presse se trouvait être assez restreinte antérieurement. Les mesures « douanières », si l'on ose s'exprimer ainsi, ne furent prises que lorsque le triomphe des idées nouvelles fit de cette ville un véritable centre européen et un foyer de propagande religieuse. La Réforme à Genève, soit qu'elle se trouvât amenée à cela par la lutte qu'il lui fallut soutenir contre le catholicisme, soit que ce fût également dans son caractère, montra un esprit inquisitorial et agressif. Elle aussi se mit à poursuivre au nom de la religion établie; si bien que, éternelle comédie humaine, on vit l'État réformé de Genève, copiant servilement cette Rome contre laquelle il n'avait pas eu assez d'imprécations, mettre au service de l'Église son bras séculier pour prévenir et arrêter la diffusion des doctrines contraires.

De 1539 à 1540 c'est une succession de défenses. D'abord que « nul naye az imprimer chose que soyt sans licence de Messieurs », puis obligation aux imprimeurs d' « appourter le premier lyure quil auront imprimer lequel deburaz demore en laz moyson de laz ville », enfin le dépôt préalable de la copie signée, « c'est-à-dire du manuscrit paginé et muni du visa de

1. En vente à Paris, à la librairie Émile Rondeau, 1 vol. in-4 oblong, cartonné, 36 francs. Sur whatman et sur japon avec double suite des eaux-fortes, 80 et 100 francs.

2. Genève, Georg et Cie, libraires-éditeurs, 1 vol. in-8, 7 fr. (Extrait des « Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève », et tiré à 125 exemplaires.)

l'auteur ou de l'éditeur, de manière à empêcher tout changement dans le texte au cours de l'impression. » La censure sous sa forme la plus terrible. Ce sont ces requêtes en autorisation d'imprimer, accompagnées de la décision prise, qui font l'objet de la publication de M. Cartier, l'auteur ayant eu soin, en outre, de nous donner des renseignements biographiques sur les typographes et libraires nommés dans les arrêts du Conseil.

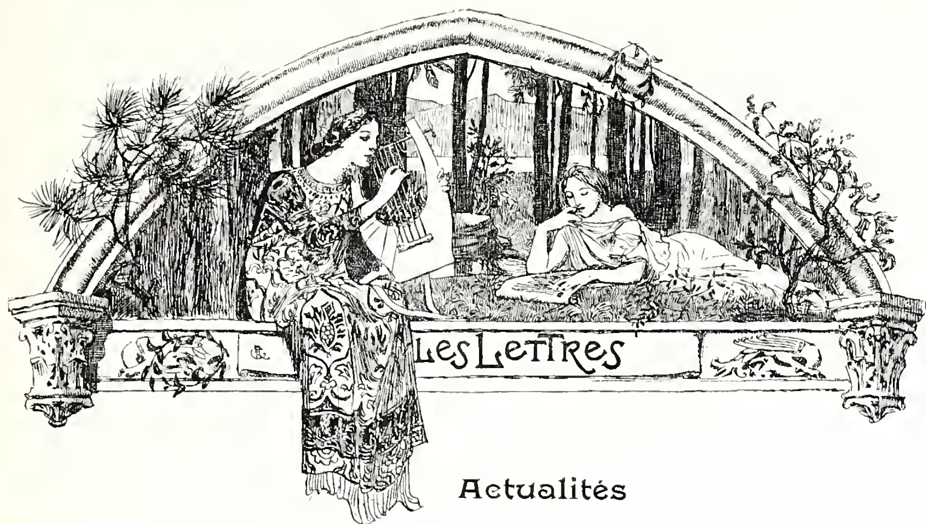
Les requêtes ou permissions accordées visent, de 1541 à 1550, trente-cinq ouvrages dont plusieurs étaient totalement inconnus, et dont il n'a pas été possible à l'auteur de retrouver trace. Tels une édition genevoise de *l'Enfer* de Clément Marot, *Pronostication contre les predicans de Geneve dans laquelle est nommé M. Calvin* (1544), — une de ces nombreuses pièces que lançaient contre « le tyran » les faiseurs d'almanachs, — *Balade à la loyange de Genève*, par le sieur François Bonivard, etc. Un appendice donne une notice détaillée de trois pièces rarissimes de Wigand Kœln, précieuses pour la bibliographie locale, *le Siège de Pavie*, *le Chien insaciable du sang chrestien*, les *Merueilles aduenir en cestuy an vingt et sis*, ayant fait partie de la collection de Lignerolles et acquises depuis pour la collection Rothschild. Ajoutons, enfin, que des planches reproduisent des lettres, marques et fleurons de l'imprimeur Jean Giraud, dont les presses furent, jusqu'à la fin, consacrées aux écrits de Calvin, de Farel et de Viret. Très substantiel, ce livre fait le plus grand honneur à M. Alfred Cartier. J. G.-C.



THE BOOK-LOVER'S ALMANAC FOR THE YEAR 1894[1].

Un almanach américain à l'usage des amateurs de livres, chaque page dans un encadrement de feuillages tiré en tons différents suivant les feuilles, avec des eaux-fortes de Robida, avec des petits croquis de Mars, avec une suite de compositions de Henriot pour ex-libris ; une illustration toute française, comme on le voit. C'est, du reste, la seconde année, ce recueil ayant rencontré de l'autre côté des mers un accueil empressé. Les quatre eaux-fortes de Robida, d'une exécution excellente et d'un charme tout particulier, représentent *Montaigne dans sa bibliothèque ; le Bouquinage dans les galeries du Palais-Royal* (XVIIe siècle) ; *le Bouquinage sur les quais* (XVIIIe siècle) ; *Une Vision du XXe siècle*. Lui-même, le texte, est frotté de cosmopolitisme, car, aux côtés d'études anglaises de MM. C. R. Hildeburn, Irving Way, John Thomson, Dexter Allen, H. Pène du Bois, sur le premier imprimeur de New-York, sur les livres exposés à Chicago, sur le bibliophilisme à Philadelphie et sur l'art des ex-libris, on y trouve un article de M. Octave Uzanne, *Bibliophiles et biblioscopes*. Toutes nos félicitations à M. Alphonse Duprat, l'éditeur de ce coquet almanach, dont nous ne possédons pas l'équivalent en France. J. G.-C.

1. New-York, Duprat et Cie, éditeurs, tiré à 150 exemplaires sur japon et 450 sur Van Gelder.



Actualités

Bibliothèques et sociétés. — Une nouvelle revue. — Tirage de journal constaté par huissier. — Verlaine et ses portraits. — Les manuscrits de Rousseau. — Catalogue de la Bibliothèque de Troyes. — La *Fille Elisa* en allemand. — Un roman allemand.

M. Faucou, conservateur adjoint de la Bibliothèque et des collections historiques de la Ville de Paris, a été nommé conservateur de la même bibliothèque, en remplacement de M. Jules Cousin, admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Nos félicitations au nouveau conservateur, qui a été à bonne école et a déjà fait ses preuves; nos souvenirs les plus affectueux à celui qui, avec une affabilité rare, avec une science toujours au service des travailleurs, avait su faire de Carnavalet la maison hospitalière entre toutes.



Quelques renseignements intéressants sur la revue de quinzaine que va faire paraître Calmann-Lévy, empruntés au nouveau correspondant parisien du *Journal de Genève* qu'on dit être M. Édouard Rod :

« Faut-il admettre, avec certaines personnes d'ordinaire bien renseignées, qu'il y a là, outre une entreprise littéraire et commerciale intéressante, une petite vengeance de quelques israélites contre *la* Revue ? Faut-il croire qu'en effet Israël a été piqué par les articles pourtant très modérés, très circonspects et souvent flatteurs de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur les Juifs et l'antisémitisme?

« Tous les israélites de talent que compte le monde des lettres, des arts et des sciences, et il y en a beaucoup, seront groupés autour de la Revue nouvelle, moderne d'allures, parisienne de ton et mondaine de prétentions. Et je crois même qu'elle s'appellera la *Revue de Paris*.

« On prétend, et cela est assez vraisemblable, que, pour prendre le contrepied de la rivale qu'on veut détrôner et qu'on accuse d'être un peu... morose et universitaire, on s'adressera aux nouvelles couches du Paris mondain et riche, à tous ceux qui demeurent entre la Madeleine, l'Arc de Triomphe, l'entrée du Bois et le Cours-la-Reine. Ce sera la Revue de la plaine Monceau. La *Revue de Paris* sera installée dans le faubourg Saint-Honoré, tandis que l'autre n'a pas quitté la rue de l'Université, rive gauche : encore une nuance.

« Je ne saurais énumérer ici tous les collaborateurs futurs de la Revue Calmann-Lévy ; on avait fait courir le bruit qu'elle avait réussi à s'attacher MM. Jules Le-

maître et de Vogüé : M. Brunetière a répondu en publiant la liste des principaux articles qui paraîtront dans sa Revue de l'année prochaine. Mais Anatole France est tout acquis à la revue nouvelle, qui donnera un roman de lui dès les commencements. Enfin la Revue sera dirigée pour la partie littéraire par M. Ganderax, qui fut autrefois critique dramatique à la Revue de M. Buloz; et pour la partie philosophique, religieuse et politique, par M. James Darmesteter, le savant orientaliste. Et M. Ludovic Halévy prêtera à la *Revue de Paris* l'autorité mondaine du nom de l'auteur des *Petites Cardinal.* »



Il vient de se fonder une « Société d'Histoire littéraire de la France » dont le but est de « fournir aux historiens les occasions et le moyen de se réunir et de s'entendre, d'échanger leurs idées, de comparer leurs méthodes », etc. Le président en est M. Gaston Boissier. Parmi les membres du conseil d'administration, nous relevons les noms de MM. Jules Lemaître, Jules Claretie, Larroumet, Lavisse.



La Société Bibliographique, qui publie, depuis plusieurs années, *le Polybiblion*, cette revue si précieuse pour ceux qui s'intéressent au livre et aux produits de l'imprimerie sous toutes leurs formes, a tenu les 14 et 15 novembre 1893, au Mans, son quatrième congrès provincial. Parmi les monographies lues à cette occasion, il faut citer *l'Imprimerie à La Flèche avant la Révolution*, par le baron de la Bouillerie.



C'est surtout à coups de recettes et à coups de tirage que directeurs et auteurs se disputent, de nos jours. Dans ce domaine, le journal *Fin de Siècle* paraît avoir trouvé le « nec plus ultra ». D'aucuns ayant, paraît-il, contesté son chiffre de vente, il s'est adressé à un huissier pour faire constater par ministère d'officier ministériel le tirage de chacun de ses numéros. Et c'est ainsi que le domaine des exploits se trouve enrichi d'un nouvel instrument : le procès-verbal de tirage. Nouveau système recommandé aux auteurs pour la publication de leurs volumes. A propos du même *Fin de Siècle*, constatons qu'il vient de changer son titre dessiné : à celui de Balluriau a succédé un dessin signé Jack Abeillé.



Décidément Paul Verlaine devient à la mode. Notre époque de déséquilibre se prend de passion — il ne faut pas s'en étonner — pour ce maladif. Comme à Bruxelles, comme à Bruges, comme à Anvers, comme à Rotterdam, comme à La Haye, comme à Amsterdam, il vient de parler à Nancy sur la poésie française contemporaine, inaugurant ainsi dans l'antique capitale de la Lorraine les « soirées littéraires » dont *la Lorraine-Artiste* a pris l'initiative. La revue de M. Goutière-Vernolle a publié à ce propos, en réduction phototypique, une série de portraits du poète du *Rêve*, depuis la charge d'Emile Cohl jusqu'au Verlaine à Broussais, cet « hôpital de plaisance, sis à Plaisance ».

De Nancy, le poète « à la voix sourde et basse comme l'écho de vieux et longs sanglots » a gagné Londres et Oxford, et c'est au tour des revues anglaises de nous le donner au physique après avoir constaté que son succès est fait surtout de curiosité. Signalons, dans le *Pall Mall Budget* du 23 novembre 1893, la reproduction de son portrait, d'après la gravure de Will Rothenstein, qui le représente étendu sur un lit.

A propos des travaux récemment exécutés à la Bibliothèque du Palais-Bourbon, les journaux ont rappelé que cette bibliothèque contenait un certain nombre de livres rares et de manuscrits, notamment ceux des *Confessions* et de *la Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. Ceci n'est pas entièrement exact. Le manuscrit original des *Confessions* exposé à Paris, lors de l'Exposition iconographique de J.-J. Rousseau, organisée par M. Grand-Carteret, appartient à la ville de Genève. Le manuscrit du Palais-Bourbon est une copie — de la main de Rousseau, il est vrai, qui, on le sait, se plaisait à répandre ces copies manuscrites, — trouvée dans les papiers du philosophe et offerte par sa veuve à la Convention, composée de deux cahiers petit in-8, l'un de 182 pages, l'autre de 172 pages, et d'une écriture plus serrée que l'original véritable.



L'achèvement du catalogue des imprimés de la Bibliothèque de Troyes. Le vingtième et dernier volume de ce travail bibliographique considérable, commencé en 1875 par M. Emile Socard, vient d'être publié par les soins de son successeur, M. Det. On sait que la Bibliothèque de Troyes, qui contient plus de 30000 volumes reliés aux armes des Bouhier et des Bourbonne, présidents du Parlement de Dijon, est une des plus riches de la province.



Sous le titre de : *Elisa, Roman einer Verlorenen* (Elisa, roman d'une fille perdue), l'éditeur Waldau, à Berlin, vient de faire paraître une traduction allemande de *la Fille Elisa*, d'Edmond de Goncourt. Auteur de la traduction : W. Lilienthal.

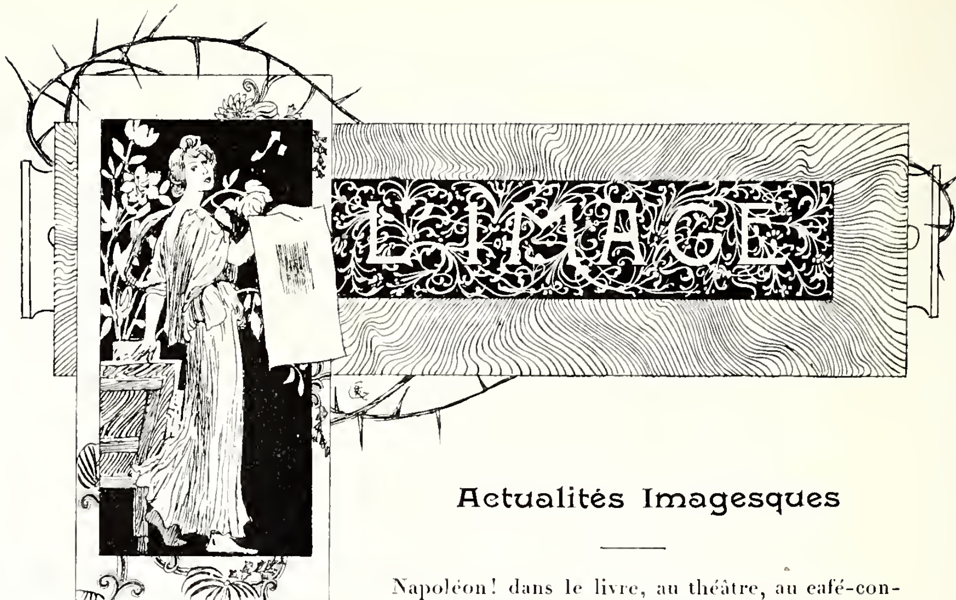


Après le *Doit et Avoir* de Freytag qui mettait en scène le monde des affaires d'il y a cinquante ans, voici *le Million*, de Théophile Zolling, auteur de lettres sur Paris et directeur du journal *Die Gegenwart*. Sujet du roman : une panique à la bourse de Berlin, ce qui permet à l'écrivain de mettre successivement en scène tous les publics de la capitale du nouvel Empire.



Le même *Million* est pour nous une occasion de donner la reproduction réduite d'un de ces « bulletins de commande de librairie » qui, depuis longtemps, circulent comme imprimés en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, — très souvent ornés, comme on peut le voir, d'une petite vignette, — et qu'une récente décision de l'administration des Postes vient également d'autoriser en France aux mêmes conditions, c'est-à-dire avec affranchissement de cinq centimes.





Actualités Imagesques

Napoléon! dans le livre, au théâtre, au café-concert, dans l'image, lui, toujours lui! si bien que le siècle, en son entier, aura été empli par cette grande figure. A côté des tableaux qui défilent dans le *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin, les tableaux qui, à leur tour, vont tapisser les murs. Et la librairie Garnier a donné le signal avec l'affiche destinée à annoncer une réimpression du *Mémorial de Sainte-Hélène*, affiche d'autant plus curieuse que, due à un jeune artiste qui a longtemps habité Londres, elle met en relief un Empereur vu avec l'œil, avec les particularités physionomiques de l'Anglais.

Napoléon en action, Napoléon en affiches et en chansons. Étrange époque qui, en tout et partout, prend l'ombre pour la proie!



Le Livre et l'Image a déjà annoncé l'*Exposition internationale du Livre et des Industries du Papier* qui doit se tenir à Paris, au palais de l'Industrie, de juillet à décembre 1894. Il tient à donner le premier, aujourd'hui, la constitution du comité de la section rétrospective, dont son directeur, M. Grand-Carteret, a été nommé commissaire. *Histoire du Livre* (format, typographie, illustration) : MM. Maurice Tourneux, Emile Picot, Claudin et Picard. — *Reliure* : baron de Claye et Gruel. — *Estampe d'art* : Henri Beraldi, Henri Bouchot. — *Autographes* (chartes et manuscrits d'écrivains) : Etienne Charavay. — *Ex-libris*, *marques d'imprimeurs*, etc. : docteur Bouland. — *Timbres-poste*, *billets de banque* : A. F. Gorguet, Arthur Maury.



Pour avoir changé de mains, pour s'être modernisé de typographie, *le Magasin Pittoresque* n'a nullement perdu de son intérêt au point de vue curiosité et collection[1]. Notons parmi les études de ce genre qui se rencontrent dans l'année 1893 : la fabrication des poupées japonaises en terre; la maison de Rabelais à Chinon; Phidias réaliste, très curieuse étude de M. Duhousset, un maître en la matière; les vignettes dans les documents officiels pendant la Révolution; de Paris à Nantes par les messageries en 1765, d'après l'itinéraire de l'*Indicateur fidèle des Voyageurs*, un almanach de chez Desnos, le plus fécond éditeur de ces raretés,

1. Paraissant par fascicules bi-mensuels, Jouvet et Cie éditeurs, l'année 10 francs.



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE PALÉOLOGUE

(Imprimée par la maison Paul Dupont.)

au XVIIIe siècle; la coiffure pittoresque, de l'aumusse à la templette; les affiches et les annonces de théâtre, par Paul Lippmann, avec documents graphiques.



Sous le titre de : *Archives de la Société française d'Ex-libris*, le docteur Bouland, président de la société récemment fondée, vient de faire paraître le premier fascicule d'un journal qui doit être spécialement consacré aux ex-libris. Bonne chance à cette tentative, d'autant plus digne d'attention que l'Allemagne et l'Angleterre ont, dans ce domaine, des publications fort intéressantes. Il fallait la patience et la science consommée du docteur Bouland, en cette matière, pour mener une pareille œuvre à bien.



A signaler dans les illustrés :

Apparition de Crafty à *l'Univers Illustré* (décembre 1893) avec deux amusants dessins parisiens : une averse place Vendôme, une rencontre aux Champs-Élysées.

Développement, de plus en plus considérable, donné à la caricature politique par le supplément en couleurs du *Petit Journal*; le 16 décembre, amusante satire sur un journaliste connu : *les Têtes de Turc de Rochefort ou la manière de se faire deux cent mille francs de rente*; le 30 décembre, *la Grenouille et le Bœuf*, caricature sur l'Italie. Et *le Petit Journal*, lui aussi, se met à faire appel au document étranger pour montrer que l'Italie est caricaturée à Berlin par ses bons amis, ce que savent, depuis longtemps, ceux qui suivent les volumes et les différentes publications de M. Grand-Carteret.

Transformation : *Paris Joyeux* se développe tout en restant à 15 centimes, sous la direction littéraire de Georges Courteline et la direction artistique de J. Belon.

Un nouveau né : *le Chambard*, socialiste, paraissant tous les samedis (n° 1 : 16 décembre 1893), directeur Gérault-Richard. Il est destiné, dit le programme, « à combattre à outrance par le crayon et la plume, par la caricature et la satire, par la charge et la polémique violente, les ennemis des travailleurs sans distinction de poil ou de plumage (*sic*) ». A débuté par un dessin, *l'Attentat du Pas-de-Calais*, signé Petit Pierre, et d'une très belle allure. Ou nous nous trompons fort, ou c'est là du Steinlein.



M. Germain Hédiard publie, depuis quelques années, dans *l'Artiste*, une série d'études documentées sur les maîtres de la lithographie : parmi ces articles, trois intéressent plus particulièrement *le Livre et l'Image* : Decamps (paru en 1891), Horace Vernet et Camille Roqueplan; ces deux derniers publiés de juin à novembre 1893. En ce qui concerne Horace Vernet, l'auteur ne signale pas les compositions lithographiques pour les planches de modes (qu'il ne faut point confondre avec les pièces gravées) et les très curieuses vignettes pour le *Souvenir des Ménestrels*. Pour Camille Roqueplan, M. Hédiard donne un catalogue de l'œuvre lithographique de cet artiste et il indique, d'après le numéro 36 des *Graveurs* de Beraldi, une caricature sur les modes qu'il dit ne point avoir vue. Or cette caricature, — *Costume romantique* 1830, — est visible pour tous puisqu'elle figure dans les cartons du Musée Carnavalet et qu'elle a été reproduite dans *les Mœurs et la Caricature en France* de M. Grand-Carteret (voir page 223). Ajoutons qu'il existe, du reste, plusieurs autres lithographies de modes et de mœurs dues à Camille Roqueplan.

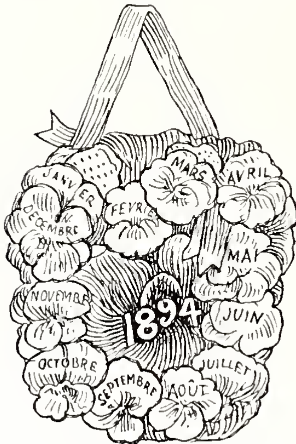


A signaler parmi les portraits d'écrivains : J.-K. Huysmans d'après une aquarelle de Raffaëlli (collection de Goncourt), publié dans *l'Artiste* d'octobre 1893.



CALENDRIERS MINUSCULES DE FIN D'ANNÉE

L'*Almanach Hachette*, cet idéal des nouvelles couches sociales, dû à un journaliste qui s'est toujours distingué par son esprit pratique, M. Victor Tissot, a attiré à nouveau 'attention sur cette branche de périodiques. Profitons de la circonstance pour donner quelques renseignements sur les calendriers minuscules qui, généralement, abondent à cette époque de l'année. Calendriers de papetiers, de confiseurs, de magasins de comestibles, de nouveautés ou de confections pour hommes, de cristaux, de cordonniers, de bouchers, d'épiciers; calendriers que les théâtres ajoutent quelquefois à leurs réclames, — telle la Gaieté, en 1888, pour la pièce à grand spectacle *Dix jours aux Pyrénées* —; que les journaux, eux aussi, ne craignent pas d'offrir à leurs acheteurs, — tel le *Calendrier de l'Écho de Paris*, dessiné, en 1891, par Louis Métivet.



Calendrier en carton
couvert de rubans et de fleurs.

Une maison qui a la spécialité des dîners et des lunchs avait distribué, en 1893, un calendrier gastronomique dans lequel chaque jour du mois était consacré à un plat quelconque. Mais parmi ces in-128 qui, quelque jour, auront leurs collectionneurs, les plus répandus sont ceux qui se placent dans les porte-monnaie et dans les sacs à bonbons. En 1891, un confiseur avait ainsi donné un calendrier gravé à l'eau-forte qui restera parmi les plus artistiques.

Notons, enfin, les calendriers avec appliques de rubans ou de dentelle, avec des fleurs en papier, qui rentrent dans la classe des éphémérides et qui nous sont venus d'Angleterre et d'Allemagne, ces deux terres classiques du bibelot bourgeois. Notons aussi la grande nouveauté pour 1894 : le calendrier et le carnet, de poche ou de bal, ayant sur la couverture une femme en toilette Empire. C'était inévitable.



Le document dans la grande peinture décorative :

La direction des Beaux-Arts a commandé à M. Jean Geoffroy, le peintre attitré des petits écoliers, une suite de cinq tableaux retraçant les diverses phases de l'instruction scolaire : 1° une classe maternelle à Paris; 2° une classe primaire de dessin à Paris; 3° une classe de filles en Bretagne; 4° une classe franco-arabe en Algérie; 5° une école professionnelle en Tunisie.

Mentionnons, d'autre part, la commande à MM. Forain et Jules Chéret de peintures et de cartons pour tapisseries destinées à l'Hôtel de Ville.



LES CURIOSITÉS DE LA RUE

Quelques Prospectus

Nous avons, en nos derniers numéros, donné quelques amusantes enseignes : voici aujourd'hui, pour varier nos plaisirs, deux prospectus qui ne manquent point de pittoresque.

Un d'abord qui ne fera pas rire les partisans de la repopulation :

MESDAMES,
Pour éviter les accidents de la grossesse,
adressez-vous, 18, rue Dubois, 18.

Puis, extrait d'une longue annonce (invraisemblable), ce passage encore d'actualité :

CLAUDIUS BOUCH...ARD
Ex-directeur et professeur de l'École nationale
de coiffure.

. . . .

« Je préviens également, Mesdames, qu'un salon *tout spécial* et *indépendant* leur est affecté ainsi qu'une organisation nouvelle pour les LAVAGES de TÊTE AU PANAMA (nettoyage complet) avec séchage instantané par le séchoir capillaire, permettant ainsi aux chevelures les plus épaisses d'être sèches en moins de 15 minutes sans aucune incommodité pour la cliente »....

. . . .

Et plus bas :

APERÇU DE QUELQUES PRIX :
Savonnage parfait (six pains) : 3 francs!...

Aïe! c'est trop cher.



Ce qui se vend dans la rue

DU 25 DÉCEMBRE AU 15 JANVIER

Ce n'est rien et c'est tout; c'est un ramassis d'objets sans nom, et c'est quelquefois une trouvaille. Un fait divers, un événement politique, un homme d'État, un criminel, deviennent ainsi à la mode, accaparent l'attention et se trouvent indifféremment représenter l'actualité. Le bain de pieds de Sarah Bernhardt, la malle à Gouffé, le nez de Jules Ferry, *les Nez-nez de la nourrice*, *Qu'est-ce que ça dit?* ont eu ainsi, successivement, les honneurs de la popularité.

C'est un morceau de carton, de bois ou de fer-blanc; c'est, souvent, grossier de


Une des figures
du jeu *l'Équilibre européen.*

fabrication, informe et, pourtant, cela amuse, occupe l'humanité, petits ou grands, deux semaines durant, parce que c'est de l'image, parce que c'est, sous un format réduit, à la portée de tous, ce qui a constitué quelque temps auparavant la chronique et même l'histoire.

L'histoire! on peut la refaire quand on voudra avec ces questions en fer ou en papier qui furent, elles, une véritable trouvaille, il y a quelques années, qui, depuis lors, remplissent certaines boutiques de leur assemblage bizarre, collections informes et pourtant curieuses.

Chose bizarre, le succès dans le domaine de l'objet populaire fut presque toujours pour ce qui crie, pour ce qui produit un bruit quelconque, pour ce qui marche; pour ce qui se remonte à l'aide d'une clef, pour ce qui se tire à l'aide d'une ficelle. La petite souris d'il y a vint-cinq ans n'a cessé de se perpétuer, de se transformer : elle a été hanneton, crapaud; que sais-je! elle se retrouve, cette année, petite bête à bon Dieu.

« Demandez la petite bête à bon Dieu qui passe tranquillement dans vos jambes sans faire de mal à personne! » Il n'en faut pas plus pour amuser petits et grands. On pouvait, que dis-je, l'on devait s'attendre à des bombes et à des petites marmites; rien de semblable n'est venu. Aucun camelot n'a crié : « Demandez la bombe éclatant sans danger, demandez la marmite anarchiste des familles! »

Serait-ce que le jouet se désintéresse de ces choses; serait-ce plutôt qu'un ordre supérieur est venu couper court à toute tentative, à tout essai de ce genre?

Aucune nouveauté non plus en russophilie : on s'est contenté, comme nous le constations déjà en un précédent numéro, de vendre les objets fabriqués depuis Toulon, depuis Cronstadt même; depuis le casse-noisette de la Dualice écrasant en ses charnières de fer la noix de la Triplice jusqu'au verre francorusse aux armoiries « en double émail, de toute solidité ».


Une des figures
du jeu *l'Équilibre européen.*

La vraie nouveauté dans ce domaine, c'est *l'Équilibre européen*, consistant à faire tenir en équilibre, en une succession de vingt positions, les trois pièces ici représentées; pure et simple application au jouet des lois de la pesanteur. « L'équilibre européen, *la vraie*! » criait un camelot convaincu, « n'est pas plus solide que *celle* que nous vous vendons ici, et *elle* est plus *dangereuse*. »


Une des figures
du jeu *l'Équilibre européen.*



Après « l'Équilibre européen », c'est l'*Apparition lumineuse de la personne qui vous aime* sous la forme d'un cœur : des violettes imprimées sur une substance phosphorescente. La personne change de sexe, cela peut même être votre belle-mère, car il y a ainsi toute une série de petits cartons rouges découpés en cœur avec explication en lettres d'or. Voici la légende qui accompagne la personne aimée : « Vous l'avez rencontrée un jour, dans une famille : depuis, elle ne pense plus qu'à vous. Un peu d'audace, et elle vous avouera son amour. » Heureux ceux qui peuvent ainsi s'amuser avec des petits cartons.

Et comme la vieille gauloiserie ne perd jamais ses droits, on a vu encore dans ce même domaine l'image à portes, je veux dire celle qui, s'ouvrant en un coin quelconque, par un morceau que l'on découpe et que l'on soulève, met à nu une partie du corps. Cette année, à la question *la Cause de divorce?* on répondait, l'objet en main : « le con(cu)binage ».

Ils sont loin, bien abandonnés, les vieux ménages, les vieux soldats en bois aux couleurs criardes : chaque année, le jouet scientifique, en attendant le jouet électrique, les repousse, et les voici dans le quinzième dessous. D'autre part, quelle richesse d'invention parmi tous les petits bibelots qui se réclament de la science !

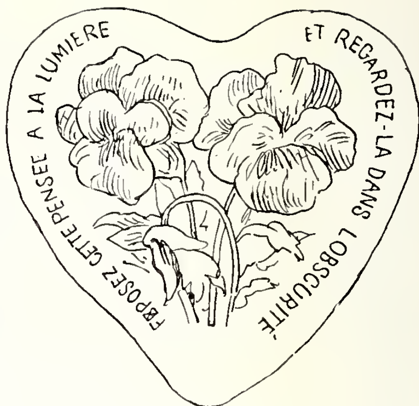
On a dit, bien souvent, que nous vivions dans le siècle de l'Ingénieur! Et effectivement, affirme *le Journal*, c'est l'Ingénieur qui a transformé aussi bien la vie matérielle que l'aspect physique du globe; c'est à lui qu'on doit la dynamite, joujou peu rassurant à l'usage des anarchistes, et le jouet scientifique destiné à amuser les enfants des bourgeois. Il est certain que l'ouvrier s'est affiné au contact permanent du mécanicien de l'Ecole, du contremaître déjà un peu savant, car dans les moindres bibelots on retrouve l'art mécanique, quelquefois même l'application chimique, que la génération précédente n'a pas connus.

Signalons parmi les nouveautés :

Le *Tambourin magique* ou la *Bombe à Ravachol*, comme dit le faiseur de boniments dans sa minuscule Collet. Une petite boîte

JOUETS ET CAMELOT DU JOUR DE L'AN
Composition de E. Grenier

en carton dont l'un des couvercles est percé de petits trous; une poudre mélangée à quelques pierres s'enflamme dès qu'on l'agite au-dessus d'une bougie éclairée ou d'un verre de lampe, en produisant l'effet d'un feu d'artifice en miniature et le bruit d'un tambourin.



La *petite locomobile* « actionnée par de la vraie vapeur », véritable innovation; elle est chauffée par de l'alcool, possède un réel tiroir, son Giffard, son excentrique, son volant, sa poulie de transmission, et grâce à son ingénieuse soupape qui sert à l'introduction de l'eau, est tout à fait sans danger : c'est la réduction Collas d'une vraie machine d'usine, et elle coûte à peine quelques francs!

Les « ballons dirigeables », qui promènent en l'air quatre voyageurs, assis dans leur nacelle, semblant résoudre le problème du mouvement perpétuel.

Le *clown écuyer* muni de sa chambrière, et faisant évoluer sur un minuscule manège un cheval lancé au galop.

Le *kanguroo*, qui fait sur un plan incliné des sauts typiques.

Le *tir à l'oiseau*, dans lequel un pantin épaule son fusil, tire et fait tomber l'animal, qui remonte aussitôt sur son perchoir pour se faire tuer de nouveau.

Les *canotiers*, qui rament avec un ensemble parfait et peuvent faire mouvoir le gouvernail grâce à un ingénieux mécanisme placé sous le bateau.

Le *perroquet*, qui se balance sur un bâton, crie, parle, et pousse la réalité jusqu'à employer le grand mot historique.

Spectacle vraiment curieux et souvent unique, que celui de tous ces petits jouets en mouvement, avec les cris des camelots, avec les explications jetées ça et là, au hasard de la foule; que ceux qui les colportent soient dans leur boutique — grands seigneurs du bitume — sur leur table improvisée, ou qu'ils se contentent de circuler, en arpentant les trottoirs de long en large.

Le jouet, l'article de Paris, l'objet d'actualité, peuvent se modifier, devenir de plus en plus compliqués; ceux qui les vendent n'ont presque pas changé de physionomie depuis cinquante ans, depuis le jour où Daumier s'amusait à crayonner ce marchand de savon à dégraisser, qui restera légendaire. Je me trompe, l'air et le costume sont moins minables : le chapeau haute forme défoncé a même disparu de la circulation; ce qui semble prévaloir aujourd'hui, c'est la casquette, la chemise de flanelle, la ceinture rouge, le costume classique du zingueur.



Demandez la toupie qui fait sa poire! A monte et à descend. Cri de Paris, pour tous ceux qu s'amusent à noter les voix de la grande cité.

UN BATTEUR DE PAVÉ.





Les Grandes Ventes

I. — LIVRES

Parmi les ventes de livres qui ont eu lieu dans les derniers jours de 1893, quelques-unes pourraient être signalées, mais, seule, la vente de la collection de feu le baron Taylor a présenté un intérêt tout à fait exceptionnel : aussi avons-nous demandé à l'un de nos collaboratenrs une étude sur cette importante bibliothèque dramatique qui paraîtra dans le prochain numéro de *le Livre et l'Image*.

Pendant tout le mois de décembre, M. Durel, ainsi que MM. C. Paul, Huard et Guillemin, ont vendu quantité de livres courants dont les prix intéresseraient peu nos lecteurs. Le 15 décembre, cependant, dans une vente faite par M. Durel, il faut relever les prix atteints par les deux ouvrages, bien connus des amateurs, *Paysages parisiens et Tableaux de Paris* et *Paris qui consomme*, adjugés chacun au prix de 250 francs. C'est, croyons-nous, la première fois qu'ils subissaient ensemble le feu des enchères ; il était donc intéressant, au plus haut point, de savoir quels prix atteindraient ces deux raretés, publiées avec tant de soin et avec un goût exquis par l'infatigable bibliophile qui a nom Henri Beraldi.

— 6 décembre. — Vente de la bibliothèque de M. E. S.... Quelques numéros à citer : N° 73. Gautier, *les Jeune France*, édition originale, en reliure doublée de Cuzin, 278 fr. — N° 186. Soulié, *le Lion amoureux*, édition Conquet, ex. sur japon, en reliure doublée de Cuzin, 407 fr. — Et une collection presque complète des œuvres de Victor Hugo en édition originale : N° 106. *Les Orientales*, 118 fr. — N° 109. *Les Voix intérieures*, 60 fr. — N° 121. *Hernani*, 93 fr. — N° 122. *Marion de Lorme*, 205 fr. — N° 123. *Le Roi s'amuse*, 110 fr. — N° 156. *Lucrèce Borgia*, ex. avec autographe et portraits ajoutés, 156 fr. — N° 125. *Marie Tudor*, 255 fr. — N° 126. *Angelo*, 150 fr. — N° 127. *Ruy Blas*, 100 fr. — N° 128. *Les Burgraves*, 65 fr. — N° 131. *Bug Jargal*, 68 fr. — N° 132. *Le Dernier Jour d'un condamné*, 79 fr. — N° 133. *Notre-Dame de Paris*, 275 fr. Le produit de cette vente s'est élevé à environ 12 000 francs.

— 26 décembre 1893. — Vente de belles reliures anciennes, almanachs de la Cour, livres minuscules, portefeuilles, etc., des époques Louis XV et Louis XVI (collection de Mme G...) (Me Sanoner et E. Gandouin).

Quelques prix intéressants au point de vue de la curiosité :

N° 14. *Calendrier de la Cour*, reliure soie blanche brodée à paillettes et ornée de strass, étui, 45 fr. — N° 15. *Étrennes mignonnes*, reliure soie rose brodée or, avec paillons et pierres de couleur, avec gouaches sous mica, 152 fr. — N° 16. *Le Souper champêtre ou l'Art de récréer la jeunesse*, reliure soie blanche brodée, avec paillons et filets or : sur chaque plat, femmes coiffées de chapeaux, gouaches sous mica, 135 fr. — N° 28. *Almanach Royal* (1786), dentelles, trophée militaire, 21 fr. — — *Calendrier de la Cour* (1783), dentelles et bouquets de fleurs, 32 fr. — N° 27. *Almanach Royal* (1788), dentelles, trophées d'instruments, 40 fr. — N° 28. *Calendrier de la Cour* (1789), armes de Mme Marie-Adélaïde, dentelles sur fond or, 26 fr. — N° 33. Almanach mar. blanc aux armes de France (1791), 39 fr. — Nos 120, 121. Deux almanachs minuscules (haut. 0m,0266), 30 fr. et 31 fr. — N° 138. Pendule de bronze et marbre avec statue équestre de Bonaparte (premier Empire), 49 fr. — Casque de gendarmerie (Restauration), 101 fr.

VENTES PROCHAINES

— 19-20 janvier. — Livres anciens. Bibliothèque de M. Lortic. Première partie. Catalogue de 240 numéros : Paul, Huard, Guillemin (*Hôtel Drouot*). — Deuxième partie, Catalogue de 114 numéros (*Salle Sylvestre*).

— 22-27 janvier. — Livres anciens et manuscrits. Bibliothèque Maglione. Première partie, Catalogue de 740 numéros (*Hôtel Drouot*).

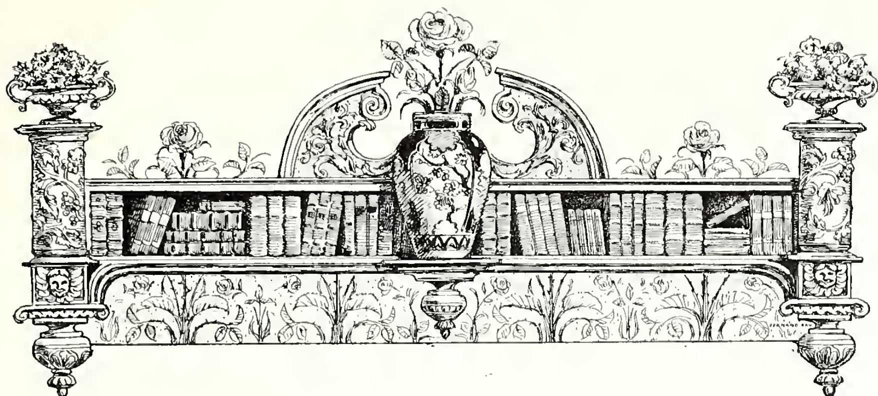


NÉCROLOGIE

Edmond Renaudin, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, auteur de nombreux travaux dont quelques-uns se rapportent à l'histoire de Paris, décédé à Paris à l'âge de soixante ans. — François Viel-Cazal, un des maîtres de la gravure typographique, décédé à Paris, le 27 novembre 1893, à l'âge de soixante-quatre ans. C'est lui qui créa pour les Hachette, en 1865, le caractère nouveau destiné à la publication monumentale des *Évangiles*, remarquable pour sa netteté, pour la pureté des lettres, pour le dessin des capitales. Et, depuis lors, il avait présidé à l'élaboration typographique de toutes les grandes œuvres de la maison, *Mireille*, *Épisodes de la Bible*, *Récits des temps mérovingiens*. — François Boussod, décédé à Paris, à l'âge de soixante-sept ans, associé à M. Goupil pour la direction de la célèbre maison d'estampes. — R. Dohme, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, décédé à Constance le 11 novembre 1893, auteur de grandes publications d'art, de très savantes et très précieuses monographies, au premier rang desquelles il faut citer *Kunst und Künstler des Mittelalters und der Neuzeit*, *Barock und Rococo-Architectur*, l'étude la plus complète et la plus richement illustrée qui ait été jamais publiée sur cette période de l'art et sur ce style français tout particulièrement goûté des Allemands.



Le Directeur-Gérant : EMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus



ÉDOUARD TRICOTEL

ET LES NOMENCLATURES DE LIVRES

DANS LES OEUVRES DES VIEUX POÈTES FRANÇAIS

Les bibliophiles et les lettrés se souviennent-ils de feu Édouard Tricotel? C'était un singulier maniaque, mais un érudit d'une érudition aussi profonde que sûre; deux qualités qui ne courent plus les rues, — sans doute parce que trop de gens leur courent après.

Édouard Tricotel allait, lui, attendre ces respectables dames à domicile et s'installait chez elles avec une rare obstination. Il n'y faisait pas que de l'eau claire. Ceux qui voudront se reporter au catalogue de sa bibliothèque [1], un document de haute saveur, qui ne sera point à négliger quand on nous donnera sa photo-biographie [2], ceux donc qui voudront se reporter à son catalogue, y pourront relever plus de *soixante-huit* volumes, cahiers ou liasses, tout entiers de son écriture, de cette minuscule et miniaturesque écriture qui donne l'instantané d'un in-octavo, en cinquante pages.

Ces soixante-huit manuscrits ne sont que les pièces à conviction de ses vastes enquêtes à travers les bibliothèques publiques de Paris

1. Paris, A. Claudin, 1878, 865 numéros.

2. J'estime qu'une étude sur Tricotel, pour offrir tout l'intérêt qu'elle comporte, devrait être aussi physiologique que biographique. Le greffier à la Cour et l'habitué des Bibliothèques donneraient matière à d'amusantes peintures. Cette étude se recommande au zèle de mes confrères parisiens. Tricotel n'est point seulement une figure fort originale, il incarne en lui et résume très curieusement le type le plus complet, le mieux en valeur, de cette pléiade d'érudits qui, avec des mérites divers et très inégaux, ont travaillé dans les bibliothèques « gauloise », « elzévirienne », « d'un curieux », et autres chantiers d'érudition française, dans le second tiers de ce XIX[e] siècle qui a vécu trois ou quatre siècles en un seul.

où il a passé, sans nul doute, les plus nombreuses journées de sa vie.

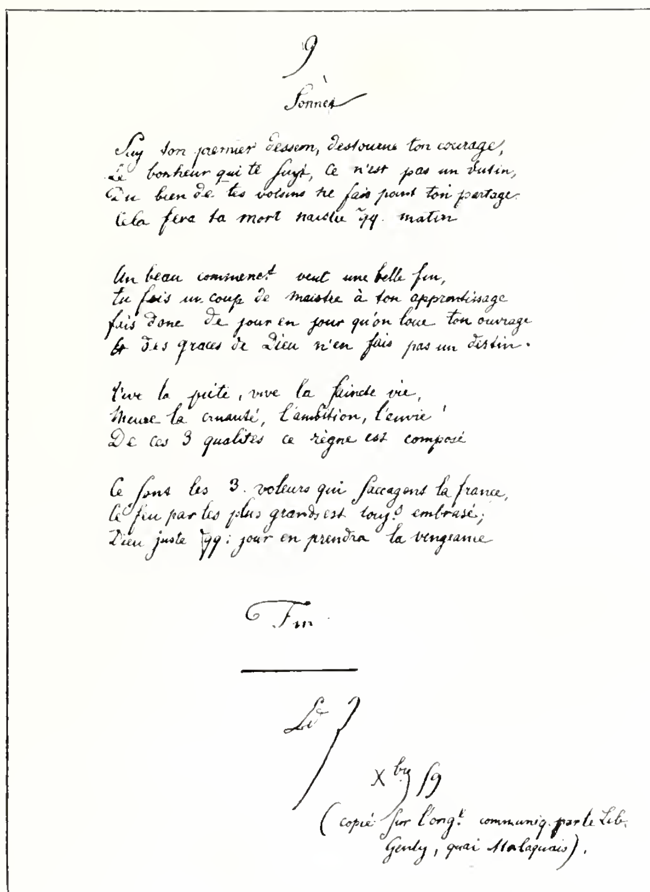
C'est à lui qu'on aurait pu appliquer « à la lettre et en vérité » le *nulla dies sine linea*. Relevé de titres de livres, spicilèges bibliographiques, analyses d'œuvres, transcriptions intégrales de volumes, — depuis l'almanach d'un sou jusqu'aux collections Cimber et Danjou, — voilà où s'emploie quotidiennement son labeur, décrivant dans les vieilles bouquineries une courbe interminable qui passe par les fatrasseries de la Chronologie novennaire ou des Leçons de Pierre Messie, pour aller trop fréquemment aboutir, non sans quelque apparence de prédilection, aux énormités sotadiques de tous les temps. On n'a jamais vu pareil glouton de livres; et, chose désespérante pour les minces dyspepsiques qui avaient des velléités de lui disputer une place à la même table, il digérait vite et bien, toujours dispos et inassouvi, poussant son grognement de fauve affamé sur sa proie, allongeant avec un égoïsme implacable sa griffe dangereuse dont les hésitants ou les maladroits de son entour se sont souvent mal trouvés.

C'était un terrible homme! Nul obstacle à son imperturbable obstination de chercheur et de dissecteur. Les archéographies les plus déconcertantes, les plus répugnantes obscénités le trouvaient également impassible. Les bibliothèques, c'était pour lui l'amphithéâtre en permanence; il y vivait avec le cadavre, jamais rebuté, toujours attentif, le scalpel, je veux dire la plume en main, tout à son affaire. Ayant, avec ses procédés rogues et rébarbatifs, ressuscité les vieux miracles de Gygès, il mettait entre lui et le reste de l'humanité bouquinière cette atmosphère parfaitement isolante qui le dérobait à l'importunité. On lui en a fait grief; on lui a aussi reproché d'être grincheux et peu indulgent aux fautes des autres. Il était l'un et l'autre, sans nul doute. Mais, minutieux et exact comme il s'était appris à le devenir, les occasions d'horripilation pouvaient-elles manquer de l'assiéger sans cesse? De plus, il avait eu quelques pénibles mésaventures, peu faites pour adoucir son humeur. Ainsi, sur le sujet même qui est l'objet de cet article, est-ce qu'un jour Janin n'avait pas cité ses « Listes en vers de livres rares » en les attribuant à Albert de la Fizelière[1], et en affublant, du même coup, le brave Albert de cette bizarre qualification : *un de nos bons connaisseurs ès-livres*? Horreur! Il est vrai que, pour se consoler, Tricotel avait pu voir, quelques pages plus haut, le « prince des critiques » con-

1. *Le Livre*, Paris, H. Plon, 1870, p. xvij et 388-92

fondre *Étienne* Durand avec *Gilles*.... N'importe, de telles déconvenues sont bien faites pour aigrir le caractère.

Aussi Tricotel vivait-il habituellement replié sur lui-même, d'autant plus acharné à sa besogne. Mais quelle rude et impeccable


9

Sonnet

Suy ton premier dessein, destourne ton courage,
Le bonheur qui te fuyt, ce n'est pas un butin,
Du bien de tes voisins ne fais point ton partage
Cela sera ta mort naistre qq. matin

Un beau commenc.t veut une belle fin,
tu fais un coup de maistre à ton apprentissage
fais donc de jour en jour qu'on loue ton ouvrage
Et des graces de Dieu n'en fais pas un destin.

Vive la piété, vive la sainte vie,
Meure la cruauté, l'ambition, l'envie !
De ces 3 qualités ce règne est composé

Ce sont les 3. voleurs qui saccagent la france,
Le feu par les plus grands est touj.s embrasé;
Dieu juste qq: jour en prendra la vengeance

Fin

Lu 7 Xbre 59
(copié sur l'orig.l communiq. par le Lib. Genty, quai Malaquais).

Reproduction fac-similé d'une page de manuscrit de Tricotel.

besogne! Avez-vous vu quelques-uns de ses plus longs manuscrits? Tout y est de même tenue; rien n'y trahit l'effort ou la moindre détente dans l'effort; pas une solution de continuité, pas une faute : c'est une œuvre de renversante impassibilité.

C'est ainsi que Tricotel a pu transcrire, sans broncher d'une

virgule, les vingt-deux volumes de son « Recueil de poésies historiques et satiriques[1] ». Aussi connaissait-il à fond nos vieux poètes, et s'il avait su mettre en œuvre les documents remués par lui à charretées, s'il en avait eu le temps, il nous aurait appris, en nous faisant bénéficier de sa rare exactitude, bien des choses lumineuses et nouvelles, en particulier sur ces xve, xvie et xviie siècles (le xvie surtout) que sa patience avait si complètement explorés.

Au début d'un recueil où notre savant bouquineur a réuni à peu près tout ce qu'il a publié[2], — ce recueil mériterait une meilleure fortune parmi les friands d'érudition française, — on trouve un article fort curieux pour les bibliographes et les bibliophiles, et qui ne saurait être sans intérêt pour les lettrés eux-mêmes. Cela est mal intitulé : « Les listes en vers de livres rares ». Ce ne sont, en effet, ni des *listes*, ni toujours des *livres rares* qu'on trouve rimaillés là. Mais ces nomenclatures d'ouvrages et d'auteurs en renom, ou censés tels, chez des poètes écrivant le plus souvent pour le grand public, quelquefois même pour le populaire, sont essentiellement suggestives. Mille jours s'y ouvrent sur le goût du temps, la hiérarchie littéraire (si différente parfois de celle qu'a établie la postérité), l'esprit critique de certains de nos vieux poètes, la connaissance de noms de littérateurs, ou d'ouvrages tombés dans l'oubli... que sais-je?

Ma curiosité s'étant portée du même côté, j'ai réuni une série de documents échappés aux recherches de Tricotel.

Ma cueillette a été exclusivement faite dans les champs de la vieille rimaillerie, si vastes chez nous, mais si peu visités.

Sans nul doute, dans le domaine de la prose, on trouverait à glaner plus d'un document[3] aussi plein de moelle, aussi curieux. Mais, comme mon devancier, j'ai cru devoir n'emprunter mes citations qu'aux seuls poètes. Être traités en vers, c'est assurément pour de tels *testimonia* le plus piquant de leurs mérites.

Je n'ai aucun scrupule à l'avouer, — car il ne faut pas que les bonnes fortunes du chercheur l'aveuglent sur le mérite de l'objet conquis, — souvent le poète, j'allais dire le photographe, a le goût mauvais, un très médiocre sentiment de l'art, des vues étroites; plus souvent

1. *Catalogue de feu Éd. Tricotel*, 1878, n° 195.

2. *Variétés bibliographiques*, par Édouard Tricotel. Paris, 1863, in-12, p. 6-38 (cette étude avait déjà paru dans le *Bulletin du bibliophile*, en 1862).

3. Ainsi le curieux chapitre « Des poetes françois les plus renommez », dans la *Versification françoise* de Richelet, 1672, in-12, p. 8 et suiv.

encore, il place mal, ou forcément, au fond de sa province, se trouve mal placé son objectif. Il présente, par suite, ses sujets dans une perspective défectueuse. Ou bien il manque de science, et son ignorance naïve le fait s'exclamer comme le jeune rat ouvrant sa paupière à l'aventure sur les taupinières d'alentour. Puis il y a le parti pris des envieux ou des sots, et la camaraderie, qui est de tous les temps.

Mais, quand on connaît le personnage dont on a surpris les vaticinations plus ou moins abstruses, c'est bientôt fait de remettre tout en place et au point.

Vous pourrez vous rendre compte de cela quand vous parcourrez le petit dossier que je vais vous laisser tout à l'heure. Dans ce dossier, il y a des œuvres peu connues, ou même inconnues. Eh bien, lorsque vous tenterez d'obtenir des informations sur leurs auteurs, il y a mille chances pour une que vous découvriez un sujet et des milieux tout nouveaux. Dans le témoignage même offert par tel obscur porte-lyre, vous surprendrez très certainement sur l'optique intellectuelle, les courants établis dans la tradition des arts d'écriture chez ses contemporains, des notions neuves, des points de vue non soupçonnés. Il serait aisé d'appuyer d'exemples ces allégations. Mais je n'entends nullement en développer le thème. Je n'ai dessein que de vous soumettre quelques documents courts et peu lourds. Je ne les allongerai ni ne les alourdirai par aucune de ces explications que le grave auteur de *l'Esperon de discipline* appelle, avec une intention peu dissimulée d'irrévérence, « gloses et additions ». J'en laisse aux amateurs le souci, ou le divertissement.

Je vais produire mes trouvailles dans l'ordre chronologique.

Voici d'abord un poète chroniqueur qui a perdu le plus illustre des maîtres; il dénombre tous les saints du paradis littéraire auxquels il faudrait se vouer pour chanter dignement le héros. Cela se lit dans *Épitaphe de Phelippes d'Austrice*, s. l. n. d. (*Valenciennes*, 1506), petit in-folio, 90 pp. Notre rimeur, Nicaise Ladam, nous dit donc : « Pour célébrer le prince, il serait nécessaire d'avoir :

L'entendement Maistre Jehan de Mun,
Lequel n'est pas au servant de chascun,
Semblablement Maistre Jacques Millet,
Après, le bon chroniqueur Chastelet,
Le sens aussi de Maistre Alain Chartier,
Le bon Gantoys, George l'adventurier;

L'invencion du composeur La Marche
Qui, par la mort, au monde plus ne marche;
Le grand poeste evesque d'Angoulesme,
Maistre Antitus. Dont chascun Dieu ait l'âme.
S'ils sont tous morts, on ne les peut ravoir.

Assurément, mon cher Nicaise. Ce trait de la fin paraît une véritable anticipation à noter sur les axiomes du sieur de la Palisse. Naïveté du vieux temps! dira-t-on. De celle-là, comme de beaucoup d'autres, je crois qu'il faut se méfier un peu. Ces prétendus naïfs étaient de rudes compères!

Quoi qu'il en soit, voilà un curieux citateur, bon Provençal aptésien, assez tranchant de ton. Mais qui lui en voudrait de sa vision optimiste, ou de ses emballements si naturels au pays de l'azur et... de Tartarin?

Lecteur, entens ce présent jugement
Que je te fais des poetes françois :
Merlin escript ce qu'il veut proprement,
En vers facile et langage courtois;

Salel fait vivre encore une aultre fois
Hector de Troyes et Achille de Grèce,
Par son vers grave; et Marot, l'un des trois,
A le vers doulx, coullant de soy, sans presse;

Mais l'argument auquel Sagon s'adresse
Fait que sa Muse au plus haut des cieux monte,
Qui l'a rendu pour renommée expresse,
Égal aux trois, si luy ne les surmonte!

Jean Charrier, d'Apt, dans les préliminaires du « Triomphe de Grace et Prérogative, etc. » Paris, 1554, in-8, f. 2.

Ce grand Sagon, ainsi célébré par Charrier, il dut être fier le jour où lui arriva ce diplôme de suprématie! Mais, juste retour des choses d'ici-bas, sa gloire immortelle s'éclipse totalement dans le sonnet connu du capitaine Lasphrise :

Je prise de Marot le chef-d'œuvre chanté;
En la Muse françoise, ores plus accomplie,
Je prise de Ronsard la science hardie,
Et du Plessis-Prevost la docte gravité.

Je prise de Bellay la grand'facilité,
Qui si scavamment flue en parfaite harmonie;

Du foudroyant Jodelle, une brave furie;
Et du profond Belleau, la gracieuseté, etc....

Les Gaillardes, Poésies du capitaine LASPHRISE (MARC DE PAPILLON), édit. P. Blanchemain, 1870, p. 205.

C'est parler, cela! Avouez avec moi que ce n'est pas précisément le fait d'un mâche-laurier polisseur de syllabes, que d'avoir, dès 1597, tenu un langage auquel il n'y a rien à retoucher en 1894.

Vous vous étonnez toutefois de voir un aussi ferme esprit mettre en si bonne compagnie, à côté de Ronsard, s'il vous plaît, et avant du Bellay, Desportes et Bertaut, le « docte et grave » le Plessis-Prevost. L'infaillible postérité aurait-elle commis quelque sottise?

Tranquillisons-nous : le Plessis-Prevost était un parent du côté maternel du gaillard capitaine. Nous verrons, du reste, ce fortuné le Plessis-Prevost trouver un autre brevet d'immortalité dans les vers d'un confrère qui n'a aucune excuse de parenté.

Mais nous voici sur le seuil du XVIIe siècle. Je ne veux pas quitter le XVIe, si féru d'antiquité classique, sans rapporter deux pièces où, dans le goût de celles que je viens de citer, figurent les grands esprits de la Grèce et de Rome. Je reproduis d'abord un sonnet perdu dans une publication aussi rare que curieuse du vaillant éditeur des correspondances de Balzac, de Chapelain et de Peiresc : c'est le vingt-cinquième des « Sonnets exotériques » de Gérard-Marie Imbert (1578), publiés en 1872 avec préface et notes par Philippe Tamizey de Larroque :

Marche, Polybadis (πολυ-βαδίζω), va-t-en dire à mon frère,
A mon frère qui est advocat pour le roi,
Que je séjourne ici plus long que ne cuidoy :
Si, me fasse tenir tous les œuvres d'Homère;

Qu'il m'envoye l'Arat, et de Procle la Sphère;
Théocrit, Callimach, apporte avecque toy;
Eschyl, Anachréon, Sophocle porte moy,
Et la Chasse adressée à l'enfant de Sévère.

Des latins, porte moy le Lucrèce et Maron,
Catulle et ses consorts, et Horace et Nason;
Sans livres ne scaurois, ni ne sceu oncques vivre.

Comme l'avare esprit fait son dieu du thrésor,
Bruslant de faire amas de blez, d'argent et d'or,
De mesme j'idolastre et la muse et le livre.

J'emprunte le second texte aux œuvres poétiques de Jean Passerat. Le célèbre écrivain, énumérant les infortunes plus ou moins tragiques des poètes de l'antiquité, fait de ceux-ci le dénombrement suivant :

Le Harpeur thracien que l'amoureuse flamme
Fit descendre aux enfers pour ramener sa femme,
Sans elle est retourné au séjour des vivans.
. . . .
Plus heureux ne fut pas ce grand poète Homère
Destitué d'amis, privé de la lumière,
Qui sans cesse endurant et la soif et la faim,
Allait chantant ses vers pour un morceau de pain....
La malheureuse fin des poètes de Grèce
A suivi les Romains, tesmoing en est Lucrèce.
Dirai-je le destin de Plaute infortuné
Qui, pour gagner son pain, a la meule tourné?....
Je passe de Lucain la malheureuse fin,
Et d'autres infinis[1]. ..

Il faudrait citer en entier cette pièce, une des belles et des plus curieuses de Passerat. Mais revenons à nos poètes nomenclateurs du début du grand siècle. En voici un bien peu connu, non des moins notables : c'est Antoine Mage, Sr de Fiefmelin. L'assourdissante fanfare des poètes de l'école ronsardienne a prolongé bien avant dans le XVIIe siècle les bruyants hallalis de ces sonneurs de sonnets[2].

Si j'enchéris l'honneur des poetes de notre âge
De ces vers que j'accorde aux vers que j'ay tenté
Et si de moy chascun n'a son los mérité,
Qu'il en prenne du monde et de soy davantage.

1. Édition Pr. Blanchemain, t. Ier, p. 89 et suiv. Une autre nomenclature de livres de l'antiquité classique se trouve dans le curieux volume de Le Jolle : « Description de la ville d'Amsterdam en vers burlesques » (1666, in-12, p. 135).

2. Parmi ces enragés sonnettistes, il faut citer un curieux et très rare volume qui se rapporte tout à notre sujet. L'auteur y célèbre soixante-huit personnages en soixante-huit sonnets. Cette héroïque sonnerie est intitulée : « *Éloge et louange des plus excellens personnages de notre tems en France*, tant de ceux qui se sont signalés en la perfection de chacun des arts et sciences, qu'ensemble les parallèles, ou conferences de la plupart d'iceux avec les plus anciens qui les ont précédez, par le Sr des Chartres, breton. *Paris, C. Hulpeau.* » — 1622, p. in-8. Mais moins de cinquante ans plus tard, Charles Sorel constate, non sans regret, la disparition du genre : « On ne voit presque plus de gens qui entreprennent de faire des sonnets, on ne voit plus que des vers irréguliers, grands ou petits. » *De la Connoissance des bons livres*, édit. d'Amsterdam, 1672, p. 258. La valeur, l'intérêt de ce livre et de la *Bibliothèque françoise*, du même auteur, n'ont pas été suffisamment compris par M. Émile Roy, l'auteur d'une étude sur Charles Sorel (1891, in-8 de 443 pp.).

Je n'en recognois nul qu'aux traits de son ouvrage;
Mais j'en prise l'auteur comme il m'a contenté.
Tels sont Matthieu, de Brach, Jamyn, le plus vanté,
Brisset, Durand, le Digne et la Noüe, le sage.

Du Peyrat, de Sonan, l'amoureux Papillon[1],
Le doux Plessis-Prevost, l'un et l'autre Trellon[2]
Et mille autres esprits qu'un feu céleste enflame.

D'un Beroalde encor j'aime l'esprit divers,
Quand poete et philosophe, il œuvre en prose et vers :
Les traits ingénieux me sont des taons à l'âme[3].

Ce sonnet est assez crâne, en son début surtout; mais, à peu de distance, on rencontre deux bons daubeurs de satiriques qui ne sont pas moins piquants :

Moy, je juge d'autrui librement, sans aveu;
Que l'on m'en fasse autant : je baille assez beau jeu!
Il suffit, en riant, que je morde et je pique,
Sans qu'à se rendre net mon esprit s'alambique.
Bon pour celui qui croit avoir seul en cet art
Ce qu'avoient Théophile, et Malherbe, et Ronsard.
Je ne dispute point la gloire de Renier,
On sait bien que je suis en date le dernier.
Plus un poète est vieux, plus on le croit habile.
Mille ans donnent la palme à l'autre sur Virgile!

Dulorens, *Satyres*, 1646.

Et voici le coup de trompette pour fermer la bouche aux pédants, réveiller et replacer en leur lustre les vrais et « bien disans » artistes:

Les poetes sont défuncts, la poesie est esteinte;
C'est assez aux rimeurs de proser sans contrainte.
Ronsard, c'est trop dormy! Des Portes, es-tu mort?
Garnier, Bartas, Renier, vous fera-t-on ce tort
De quitter vos escrits remplis de saints oracles
Pour lire ces rimeurs qu'on tient faire miracles
D'écrire une élégie ou de faire un sonnet

1 C'est notre capitaine Lasphrise, de tout à l'heure, et son parent (passant du *grave au doux*) qui le suit.

2. Je signale une bien intéressante et bien neuve étude à faire sur ces deux Trellon, si différents à tous égards, et dont les œuvres et les personnes ont été très emmêlées, très embrouillées par les commentateurs, biographes et citateurs.

3. *OEuvres divisées en deux parties.* Poitiers, 1661, in-12, f. 36.

Suivant la passion d'un jeune sansonnet?
Vers flasque, insipide et qui traisne les aisles,
Vers pour les Gueridons et les chansons nouvelles.
Et vous, fils d'Apollon, dont les fraisches vallées,
Coulantes mollement, ne sont jamais gelées,
Menard, Gombaud, Hardy, Malherbe, Saint-Amant,
Soyez des demi-dieux chez tous les courtisans.

Courval-Sonnet, *les Exercices de ce temps*; satire XII.

Les demi-dieux de Courval-Sonnet ont-ils gardé encore quelques fidèles? Hélas! leur chapelle est en ruines, le grand temple lui-même, celui de l'antiquité classique française, tremble sur ses bases,

L'esprit cherche éploré les antiques autels,
Culte, foi des aïeux, tout est cendre et poussière.

Ce qu'était devenu le culte poétique à la date où nous sommes arrivés, vous allez en lire un bien curieux témoignage dans une œuvre bizarre, écrite de verve, et qui, à un siècle de distance de la « Farce du vendeur de livres » reproduite par Tricotel, nous donne un pendant vraiment récréatif à ces fragments de notre vieux théâtre comique. J'emprunte la citation aux « Œuvres du sieur Antoine Gaillard » publiées à Paris en 1634 (in-8). En cette même année, on rencontre, — je ne veux pas perdre l'occasion de le rappeler, — une liste fort curieuse aussi, des « Poètes françois qui ont écrit depuis cent ans en-



çà ». Cette liste se lit dans un rare volume : « les Meslanges poétiques du sieur de Meynier, contenant les véritables triomphes du Roy, l'Apologie de la Poésie et autres traictés utiles pour le public » ; sa longueur seule m'empêche de l'insérer ici. Contentons-nous donc de notre Antoine Gaillard, qui a bien son prix. L'auteur, dans une *Comédie* en cinq actes, très courts, se met en scène lui-même (acte II, sc. II) :

GAILLARD

A qui dois-je exposer le travail de ma veine?

BRAQUEMART

Eh bien, qui prendrons-nous?

GAILLARD

Choisis qui tu voudras,
Je vais pour cet effet te les mettre en blancs draps.
Corneille est excellent, mais il vend ses ouvrages;
Rotrou fait bien ses vers, mais il est poete à gages;
Du Rier est trop obscur et trop remply d'orgueil;
Dorval est ténébreux, il aime le cercueil;
Bazignier est gascon, par conséquent il volle,
Marcassus est scavant, mais il sent trop l'escolle;
Gomer nous seroit bon s'il n'estoit pas si gueux,
De Coste escrit parfois, mais il est malheureux;
Auvray, ce gros camart, plaide pour les suivantes;
Claveret est rimeur, mais c'est pour les servantes.

BRAQUEMART

Quand nous y resverions d'icy jusqu'à demain,
Nous n'en trouverions point d'esgal à Neufgermain.

Gaillard et Braquemart! voilà des noms plus suspects de gauloiserie et raillardise que de science infaillible; mais Neufgermain!... L'hétéroclite Neufgermain si glorieusement évoqué, apparaît à l'instant; et je demande bien pardon à mes confrères pour l'horrifique adjuration de ce maraud à la chaste « fille d'alliance », Mlle de Gournay, mise en scène aussi; il l'interpelle tout de go, avec cette désinvolture :

Pucelle de mille ans, vieille muse authentique,
Scavante jusqu'aux dents, sage, métaphysique,
Mon esprit, consulté sur un fait important,
A promis un arrêt que tout le monde attend!
Mais pour me seconder, j'ay besoin de vostre aide,
Car enfin, de scavoir tout le monde vous cède.

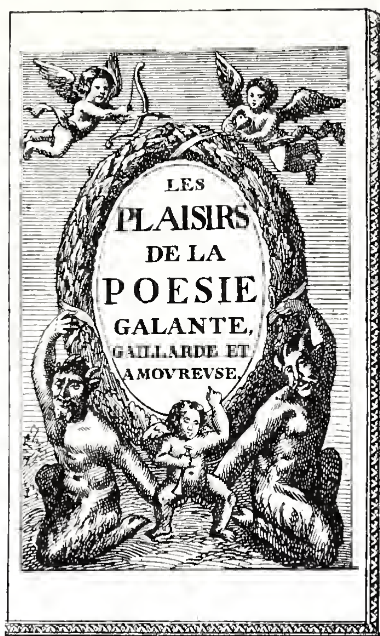
Sans rancœur, comme sans rancune, la docte fille répond :

Favory des neuf sœurs, admirable inventeur,
Et que l'on peut nommer de soy-mesme l'autheur,
Jaçoit que mon esprit doive céder au vostre,
Qui peut tout décider sans besoin d'aucun autre?
L'honneur qu'ores me fait vostre civilité,
Me fait vous accorder avec facilité
Tout ce que désirez de mon peu de science :
Pieça le grand Ronsard, l'honneur de nostre France.
Du Belay le sçavant et l'abbé de Tyron
Que j'ai tous élevés dans mon docte gyron,
Eussent fait comme vous : mais l'insolent Malherbe.
L'Estoille, Colletet, Colombi le superbe,
Racan, Godeau, Barro, Malville, Cerisé,
Alber, Faret, Gombaud et Mainard le rusé,
Ont tous voulu ternir ma bonne renommée.
Mais leurs mauvais desirs sont tournés en fumée :
Toujours les vertueux, comme Pindare dit,
Malgré les envieux conservent leur crédit! (P. 34-41.



On ne s'attendait guère à voir la vertu dans cette affaire. Mais cette attestation en faveur des *vaillans* de la rime vient fort à propos et ne doit pas être oubliée, au moment où l'ordre des dates m'amène à ouvrir un petit livre, peu vertueux celui-là, sur lequel Tricotel a écrit, dans ses « Variétés bibliographiques », une de ses meilleures études. Il s'agit des « Délices de la poésie galante », publié par Jean Ribou, en 1663, et avec succès, puisque ce recueil reparut, moins d'un an après, le texte augmenté du double ; puis en 1665 et encore en 1666. La réimpression,

en deux parties, de 1664 n'est citée ni dans le « Manuel » ni dans son « Supplément » ; c'est la plus intéressante : elle reproduit purement et simplement dans sa première partie l'édition originale de 1663, et contient, pour la première fois, une seconde partie ; deux frontispices très curieux, le second surtout, décorent chaque partie. Tout cela vint au monde à front découvert, abrité sous le manteau officiel du *privilège du Roy* ; et il faut reconnaître, une fois de plus, que, sous les tyrans, on n'eut jamais de bien terribles rigueurs pour cette bonne fille au bec salé qui se produisait, sans pruderie, avec son vrai nom, la « Poésie galante » voire « gaillarde ».



Cela dit, revenant aux « Délices », je donne la parole à une énigmatique personne fort courue, fort choyée en ce temps-là, beaucoup plus platoniquement desservie par les anémiés et les névrosés du nôtre. Voici un fragment de son discours, original et plein de fanfares :

Le Lyrique excellent de la muse romaine,
Que Mécène appeloit le Pindare latin,
Eut-il pourvu ses vers d'un si fameux destin,
Si ma douce fureur n'eût enrichy sa veine?

Le copieux Ronsard, l'industrieux Jodelle,
Le grave du Bellay, l'agréable Baïf,
Le tragique Garnier et Belleau le naïf,
Me consultoient souvent comme oracle fidèle.

Des Portes m'invitoit à ses mignards ouvrages,
J'entretenois Bertaud dans ses divins élans,
Et pour faire des vers plus forts et plus coulans,
Du Perron me mandoit par quelqu'un de ses pages.

Malherbe fut après des premiers de la liste
De ceux que j'ay placés parmi les demi-dieux,
Et si je ne poussois mon charme dans ses yeux,
Il n'en voyoit aucun dans les yeux de Caliste.

Racan, Maynard, Gombault, Saint-Amant, Théophile,
Corneille, Scudéry, Tristan, Montreuil, Rotrou
Ont plus puisé chez moi des trésors par un trou,
Qu'Ilion n'en perdit cessant d'estre une ville.

Par moi Cotin, Beys, Colletet, Benserade,
Desmaret, Hedelin, Dalibray, du Rier,
L'Estoile, de Brebœuf, Boisleau, du Pelletier,
Avoisinent les cieux d'un autre air qu'Encelade.

Ce malade plaisant dont la folastre verve
Dispute le laurier aux plus sages autheurs,
Cet aimable Scarron est de mes amateurs,
Et pour me courtiser il quitteroit Minerve.

Tous ces héros du temps, dont les rares génies
Tiennent ce que les arts ont de riche et de beau,
Ne pourroient pas sauver leurs œuvres du tombeau
Si je ne gouvernois leurs doctes harmonies!

Quelle est cette princesse magique qui opère sur les brillants esprits tant de miracles? L'auteur ne le dit pas. En notre fin de siècle, c'est une énigme que nous aurions plus de peine à débrouiller que celles qui frétillent de façon plus ou moins accorte à la quatrième page des journaux illustrés. Au temps de Saint-Amant et de Boileau, tout le monde avait le mot de cette énigme; tout le monde nommait aisément l'amie de Rabelais (que j'ai regret de voir absent de la riche compagnie plus haut dénombrée), la reine de la *Pomme de Pin*, des *Trois Entonnoirs* ou du *Mouton blanc* : la dive et sustentifique *bouteille*. Bienheureux ces vieux âges, moins natu-



ralistes que le nôtre, mais plus près de la nature je le crains bien, et en tous cas moins désolés par le phylloxéra, dans leurs vignes... et ailleurs!

C'est maintenant, si l'excellent Turquety ne m'avait devancé, que j'aurais volontiers cité une amusante nomenclature, une vraie *liste* celle-là, de l'auteur, si méchamment mis à mort par Boileau, des « Œuvres galantes tant en vers qu'en prose », 1665, 2 vol. in-12. Si vous n'avez pas ces deux volumes, ou même si vous les avez, ouvrez le « Bulletin du bibliophile » de 1862 à la page 972, et vous aurez le double plaisir de lire la spirituelle prose d'Édouard Turquety et la poésie abracadabrante et ultra-acrobatique de Cotin. Il y a là, alignée « superbement et magnifiquement » toute une bibliothèque que je me souhaiterais et que, de bon cœur, je vous souhaite sur vos tablettes. J'en ai presque voulu à Molière d'avoir appelé Trissotin l'auteur de cette ébouriffante catalogo-rythmie des plus fameux phénix de la bibliomanie au temps de P.-L. Jacob et de Charles Sorel. Voilà de ces œuvres qui rachètent bien des fautes. Mes chers confrères, voyez, dégustez, identifiez tous les merveilleux titres accumulés dans « la Requeste du poète de campagne » avec la conscience et l'exactitude peu vergogneuse d'un homme du bâtiment[1], et vous m'en direz des nouvelles. Ah! que c'est galant!

Après les témoignages que j'ai produits jusqu'ici, — tous profanes, — vous déplairait-il d'entendre une voix cléricale? Cela donnera une plus juste et plus exacte harmonie à ce concert de rimaillerie rétrospective où les rimeurs moralistes ont toujours eu leur place incontestée, et leur très large place. Donc, pour finir, voici un honnête curé, non pas celui de Meudon, mais celui « de Villecresne, au diocèse de Paris », l'auteur de l'édifiant « Dialogue moral, ou la Victoire du Cloistre par-dessus le monde ». Ce dialogue, qui a le mérite de la brièveté (88 pp.) a lieu entre *Cosmophile* et *Claustrophile* : loyal et sans détour, vous voyez que l'auteur n'enlaidit aucun de ses personnages d'un faux nez. Les deux graves interlocuteurs s'escriment en vers de douze syllabes; vous entendez d'ici la conversation, vous devinez de quel côté sera la *victoire*. Et cette victoire,

1. Après tout, ce brave Cotin, il mérite bien que nous mettions fin à notre ingratitude vis-à-vis de lui. Il eût été, de nos jours, un fier réaliste; car, parlant à la sévère Arthenice elle-même, il nommait déjà si bien toutes choses par leur nom, que Viollet-le-Duc n'en revient pas, et, tout interloqué, s'écrie, avec une admirable ingénuité : « Voila qui me passe! » (*Bibl. poét.*, 1843, p. 578). Ce bon Viollet-le-Duc, il ouvrait certainement beaucoup de livres, mais il ne les lisait pas tous.

le vainqueur la chante, il la chante « sur l'air coquet » (je n'invente rien), en un « Cantique de Cosmophile sur l'esloignement du monde », dont voici des extraits :

L'Ariane et le Polexandre
La Cléopâtre et le Cyrus,
La Clorimène et la Cassandre
Sur ma table ne seront plus.

Dans ma monachale demeure,
Je ne lyrai plus que mes heures
Et ne prendrai plus ma leçon
Que dans Busée ou dans Gerson.

Quoi qu'on me presche ou qu'on me die,
Je n'irai plus en tapinois,
Assister à la Comédie
D'Italiens ou de François ;

Voulant m'ériger en parfaite,
Je veux pratiquer la retraite
Et n'aller plus donner mon or
A Molière ou à Floridor.

Floridor..., passe ; mais Molière ! Voilà un terrible rigoriste. Il y eut pourtant de plus illustres et de plus terribles rigoristes parmi les contemporains du curé de Villecresne.

Est-ce fini ? — J'aurais regret de vous quitter, mes chers confrères, sans vous signaler deux documents qui se rattachent moins directement à notre sujet, mais qui s'y rattachent pourtant. Ils ont le mérite, le dernier surtout, de faire passer sous les yeux du bibliophile, comme à travers une lanterne magique, non plus des livres justiciables avant tout de la critique littéraire et que nos vieux poètes ont traités comme tels ; mais des volumes choyés par l'amateur. Ces deux pièces, l'une en vers latins, l'autre en très agréables vers français, sont d'une étendue qui ne me permet pas de les reproduire ici. Vous pourrez trouver, si le cœur vous en dit, leur adresse à la colonne 1056, « Dictionnaire de bibliologie » de mon vieux maître et ami, Gustave Brunet ; et dans le « Bulletin d'A. Aubry », année 1866, p. 1115-1123.

Il y a encore... (ma foi, puisque j'y suis, je dis tout !) donc, il y a encore une liste de très haute fantaisie et fort piquante (à la manière

dont les guêpes sont piquantes) dans un certain recueil de cette seconde moitié du siècle, formé, paraît-il, pour « le plaisir des honnêtes gens ». Mais, ici, donner l'adresse, devient plus difficile et... assez délicat : car c'est rue de la Santé, à l'enseigne du *Signe d'Argent* (notez *Signe* par *si* et non par *cy*), au θεατρον ερωτικον, où vont, n'en doutons pas, de fort honnêtes gens, mais où n'entrent guère les pudiques.

Prenez tout ceci en bonne part, mes chers confrères, et profit vous fasse. Pour moi, je dépouille bien paisiblement ma robe de vieux Pancrace, sachant toute cette cueillette bouquinière *oculis subiecta fidelibus. Amen.*

GUSTAVE MOURAVIT.





LA

BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE LIGNEROLLES

DEUXIÈME PARTIE

La première partie de la vente de Lignerolles, que j'ai étudiée dans *le Livre et l'Image* (voir page 21), comprenait 675 numéros. La seconde partie en comprend tout près de 1500. Elle ne remplira pas moins de 15 vacations, du 5 au 17 mars, renfermant les séries les plus riches de la bibliothèque : poètes, théâtre, romans. Plus encore qu'il y a un mois, je me sens débordé et je réclame l'indulgence pour les lacunes inévitables du travail qu'on va lire. Je n'ai pas la prétention de décrire tout ce qui mérite l'attention : autant vaudrait reproduire le catalogue, purement et simplement. Je vais du moins tâcher de faire connaître quelques-uns des articles les plus importants. Je commencerai par énumérer un certain nombre de livres extraordinaires soit par leur provenance, soit par leur condition. Puis je m'attacherai spécialement à trois catégories : celle des ouvrages de tout genre datant des XVe et XVIe siècles ; — celle des éditions originales du XVIIe siècle ; — celle des livres à figures, spécialement du siècle dernier. Ce n'est pas l'ordre du catalogue, mais c'est un classement qui permettra de s'orienter sans peine au milieu de ces notes dont l'objet, je le répète, n'est pas de se substituer au catalogue, ni de le remplacer, mais de lui servir en quelque façon de commentaire.

I

PROVENANCES. — RELIURES

D'abord, les grands amateurs du temps passé, les ancêtres et les princes de la bibliophilie. M. de Lignerolles s'était attaché, on le sait, à réunir des

reliques provenant de leurs cabinets. Voici un des premiers, et le plus grand de tous, Grolier. Ce *Catulle* (n° 792) dont les plats portent son nom et sa célèbre devise : *Jo. Grolierii et amicorum*, fut imprimé par Alde, à Venise, en 1515. La reliure dont Grolier le fit orner, en maroquin rouge, avec compartiments de filets, arabesques et coins dorés, est d'un goût exquis ; la conservation est parfaite. Ce précieux volume fut vendu 935 francs à la vente Libri de 1847 ; puis il figura à la vente Hebbelink, en mars 1856 ; il y fut adjugé 2500 francs.

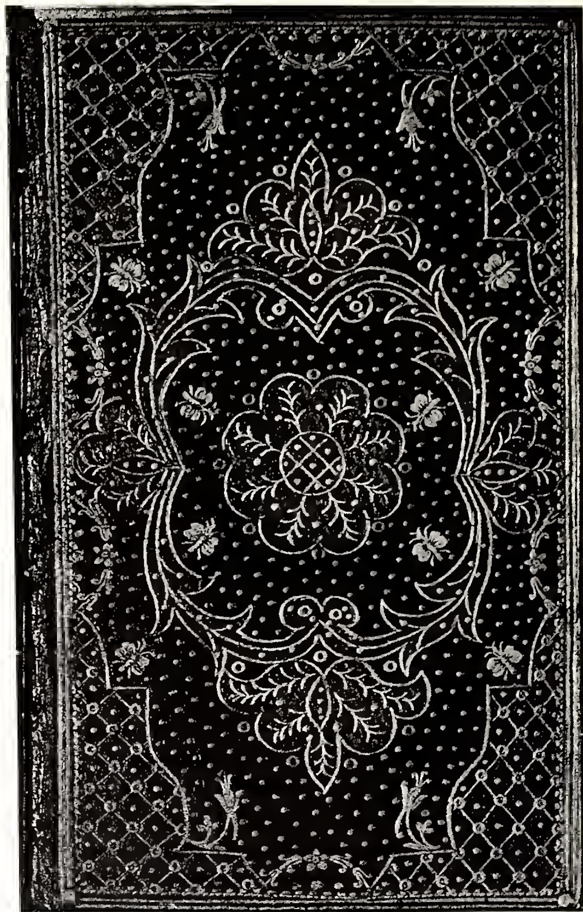
Un autre amateur célèbre du XVIe siècle fut Demetrius Canevarius, ce médecin du pape Urbain VIII qui ne dépensait d'argent que pour ses livres et pour leur reliure, étant d'ailleurs le type du parfait avare. Son emblème : « Apollon sur son char gravissant le Parnasse », s'étale orgueilleusement au centre de la reliure en maroquin noir qui recouvre un Dictionnaire de synonymes publié en 1541 (n° 681).

La splendide collection connue au XVIIe siècle sous le nom de *Bibliotheca Thuana*, est représentée dans cette seconde partie de la vente Lignerolles, comme elle l'était dans la première, par de beaux spécimens, notamment par un *Juvénal*, édition de 1585 (n° 809), par un exemplaire des *Propos Rustiques* de Noël Du Fail, édition de 1547 (n° 1 882), et surtout par un volume (n° 830) qui avait, pour la famille de Thou, la valeur d'un précieux souvenir de famille. Ce volume, édité en 1580, dans le format grand in-4, contient des poésies en hébreu, en grec, en latin, en français, par les plus fameux auteurs du temps, tels que J. Dorat, Passerat, Scaliger, Henri Estienne, du Bartas, etc., à la louange du président Christophe de Thou et de son fils. L'exemplaire, tiré sur grand papier, est orné d'une superbe reliure en maroquin brun, avec semis de larmes, aux armes de J. Aug. de Thou. Il fut acquis par M. de Lignerolles à la vente Gosford, mai 1882, au prix de 3500 francs.

Le nom de de Thou nous amène à celui de Richelieu. J'aperçois ses armes sur un volume en maroquin rouge (n° 1575). J'ouvre, et je lis sur le titre : *Sentiments de l'Académie Française sur la tragi-comédie du Cid*. C'est l'exemplaire de luxe qui fut offert au terrible Cardinal ; celui-ci savoura, en le lisant, la joie et l'illusion de croire que tout Paris se trompait en ayant pour Chimène les yeux de Rodrigue ; le vainqueur de La Rochelle se disait, en parcourant ces pages dont les rédacteurs furent Conrart et Chapelain, que *le Cid* serait oublié quand on applaudirait encore *Mirame*....

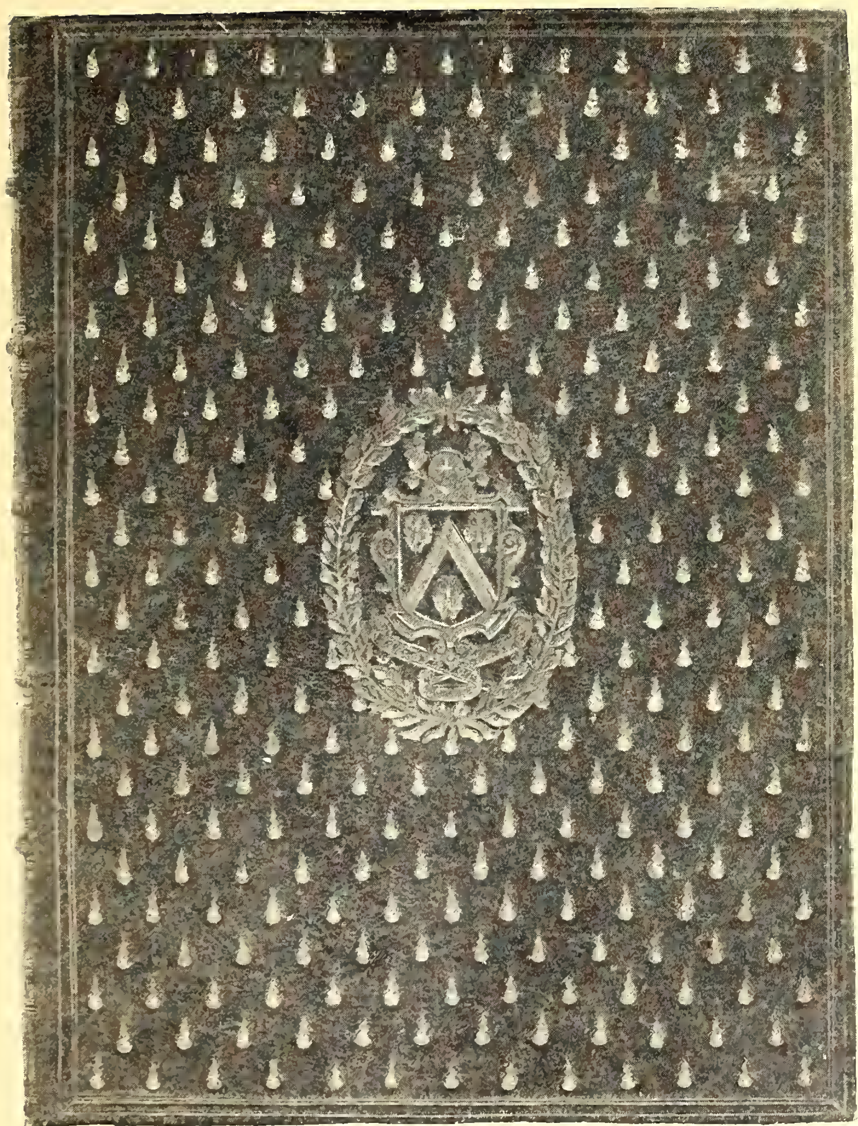
Mais je reviens aux provenances de bibliophiles. Je vous signale (n° 805) un *Lucain* elzevier, en maroquin bleu, qui porte les insignes de Longepierre. Vous remarquerez (n° 1 753) un volume très frais qui s'honore des armes du comte d'Hoym ; c'est un livre d'un très grand intérêt par lui-même : l'édition originale des *Amours de Psyché et Cupidon*, de La Fontaine. Vous trouverez plusieurs volumes en maroquin doublé de Boyet, ayant à l'intérieur les armes de Mme de Chamillard ; c'est d'abord (n° 1568) un *Corneille* en 10 volumes, édition de 1706 ; c'est ensuite (n° 2 137) un volume de *Mélanges* de Saint-Évremont et divers autres auteurs.

Si vous m'en croyez, vous ferez des haltes prolongées devant deux livres, deux bijoux, qui figurent l'un à côté de l'autre dans le catalogue (n[os] 1006 et 1005). L'un est l'exemplaire « de dédicace » d'une pièce à peu près incon-



RELIURE POUR « LA PUCELLE » DE VOLTAIRE
(édition de 1756)
en maroquin rouge, avec compartiments en mosaïque de maroquin vert et citron et arabesques de feuillages.

nue, *le Grand Ciel Empyrée*, adressée par un sieur de Kœrlec, seigneur de Meriadec, au roi Henri III et à la reine Louise de Lorraine. La couverture est en vélin blanc; les plats sont décorés de riches feuillages entourant un milieu qui représente un soleil épandant sa lumière sur un semis de chérubins;



RELIURE EN MAROQUIN BRUN AUX ARMES DE J.-AUG. DE THOU

Pour un volume contenant les poésies en toutes langues des plus fameux auteurs du temps à la louange du président Christophe de Thou et de son fils (1580).

Vente de Lignerolles (seconde partie, 5-17 mars, n° 830).

autour, se lit la devise : *Ab uno tantus splendor* ; aux angles, se trouvent les chiffres couronnés du roi et de la reine. — L'autre bijou — je répète le mot — est un *Recueil de quelques vers amoureux*, par J. Bertaut, 1602.



PLAT INTÉRIEUR DE « LA PUCELLE »
(Grandeur de l'original)
en maroquin rouge avec dentelles et aux armes d'Angran de Fonpertuis.

L'exemplaire, d'une fraîcheur parfaite, est recouvert, lui aussi, de vélin blanc. Sur le dos et les plats, les fleurs de lis sont disposées en semis ; au centre, on voit les armes et le chiffre de Henri IV. Quels admirables vélins on avait au XVIe siècle ! Et comme les Eve ou les autres artistes de l'époque

s'entendaient à les orner! Avec le temps, la teinte s'est adoucie; le ton est devenu celui des vieux ivoires: c'est délicieusement doux au regard comme au toucher.

Je suis dans les rois; j'y reste pour mentionner les *OEuvres de Plutarque*, édition de 1581-83, 2 vol. in-folio, maroquin brun, aux armes de Henri III; plusieurs volumes, notamment la *Célestine* (n° 1738) et les *Diverses Leçons* de du Verdier (n° 2120) aux armes de Louis XIII; les *OEuvres Diverses* du sieur de Balzac (n° 2124), aux armes d'Anne d'Autriche. Les mêmes armes d'Anne d'Autriche se trouvent encore sur un tout petit in-12 assez défraîchi (n° 1604) qui est un des livres auxquels, certainement, M. de Lignerolles tenait le plus. Songez donc! une pièce de Molière, en édition originale! Et une des plus importantes: *l'École des Femmes*, 1663! Il y avait une autre pièce de Molière sur laquelle des armes royales se trouvaient, mais ne se trouvent plus : c'était un *Tartuffe*, première édition, relié en veau, aux armes de Louis XIV. Pour un volume n'ayant pas eu de chance, celui-ci n'a pas eu de chance. Il gisait lamentablement dans une boîte de bouquiniste, quai Saint-Michel; le bibliophile Jacob, Paul Lacroix, l'y découvrit en 1864; il le paya... 2 francs! puis, avec une générosité doublement, triplement inouïe de la part d'un bibliomane, il l'offrit à son ami Ambroise Firmin-Didot. Qu'on lise la suite des aventures de l'infortuné volume, narrée par Paul Lacroix lui-même : « J'avais imposé comme condition de ne pas enlever cette reliure qui prouvait que Molière n'eut pas à rougir, devant Louis XIV, d'avoir fait jouer et imprimer la comédie de *l'Imposteur*. Hélas! le bibliothécaire de Firmin-Didot, ignorant la promesse formelle que j'avais exigée du donataire, n'eut garde de respecter une reliure en veau brun que les armes de Louis XIV pouvaient seules protéger, et il s'empressa de mettre à la place une bonne reliure en maroquin, dorée à petits fers, ce qui n'empêcha pas pourtant les enchères de monter à 1850 francs quand le pauvre exemplaire déroyalisé fut mis sur table, à la vente de l'illustre bibliophile que nous regretterons longtemps. » Casser une reliure historique, portant une telle marque, et sur un tel livre, pour y substituer un maroquin de Lortic! Non, pareille abomination ne nous paraît plus vraisemblable. C'est la supériorité des bibliophiles actuels que non seulement ils n'excusent pas une semblable erreur, mais que même ils ne comprennent pas qu'elle ait pu être commise. Toutefois, je sais quelqu'un que cette faute dut réjouir dans le fond de l'âme : ce quelqu'un était le comte de Lignerolles; sa pièce aux armes d'Anne d'Autriche était ainsi soustraite au danger d'une comparaison redoutable: elle devenait une curiosité unique.

Je ne quitterai pas cette catégorie des livres uniques sans rappeler l'exemplaire des *Oraisons Funèbres* de Bossuet imprimé pour Berryer (n° 733); j'ai parlé de ce volume dans mon précédent article. Je dois mentionner aussi un exemplaire des *Contes* de La Fontaine. édition de 1671 (n° 1311). contenant plusieurs corrections autographes de l'auteur, et un *Moyse Sauvé*, de Saint-Amant (n° 1154) avec un envoi signé du poète. Enfin, il y a dans

un coin un petit volume (nº 1325) que je recommande de ne pas laisser traîner entre toutes les mains. J'aime à croire que de nos jours, si un amateur s'avisait de faire luxueusement et artistement relier un livre de ce genre, il ne se vanterait pas de sa fantaisie, il lui laisserait un caractère anonyme. Au siècle dernier, le fermier général d'Angran de Fonpertuis n'eut pas de ces scrupules : après avoir commandé à un artiste, qui s'abstint de signer, des dessins coloriés pour une *Pucelle* de Voltaire, édition de 1756, in-18, il fit revêtir l'exemplaire d'une reliure en maroquin rouge avec compartiments en mosaïque de maroquin vert et citron et arabesques de feuillages, doublée de maroquin rouge avec dentelles ; puis il ordonna, bravement, de frapper ses armes sur le plat intérieur. On dit que l'art purifie tout ; ici, du moins, l'art du relieur couvre le tout.

II

ÉDITIONS DES XVe ET XVIe SIÈCLES

J'aborde à présent l'examen des grandes séries. Il y a, pour commencer par le commencement, celle de nos vieux romans de chevalerie. On dit que ce sont des livres passés de mode. Je le regrette pour la mode : indépendamment de leur rareté, ces livres commandent le respect par leur caractère ancestral : les origines de notre littérature sont là. M. de Lignerolles ne les avait pas recherchés avec la même passion que d'autres bibliophiles de son temps, notamment Amb. Firmin-Didot ; il en possédait néanmoins quelques-uns, notamment un *Tristan Chevalier de la Table Ronde* (nº 1765), bel exemplaire de la seconde édition publiée par Ant. Vérard vers 1505 ; — une *Mélusine* sans date (vers 1490) (nº 1772) ; une *Histoire et plaisante chronique du Petit Jehan de Saintré* (nº 1775), exemplaire de la première édition ; une Histoire de *Guy de Warwick* (nº 1774), en reliure ancienne aux armes du comte de Toulouse, exemplaire vendu 4 900 francs à la vente Ganay en 1881.

La collection des éditions anciennes de Rabelais est remarquable ; à noter spécialement celle du *Pantagruel* donnée à Lyon par François Juste en 1534 (nº 1781). Je mentionne aussi une plaquette gothique, *le Vray Gargantua* (nº 1780), relatant une des légendes où Rabelais puisa les éléments de son œuvre. Cet exemplaire est unique.

Un livre extraordinaire est le numéro 1871, exemplaire splendide, et le seul complet qui soit connu dans une bibliothèque particulière, de l'édition originale des *Cent Nouvelles Nouvelles*, Paris, Ant. Vérard, 1486. A la vente Solar de 1860, il fut adjugé 6 001 francs.

Un peu moins rare peut-être, mais pourtant introuvable, est l'*Histoire des Amans Fortunés* (nº 1878), un livre qui n'est autre chose, sous ce titre bizarre, que la première édition de *l'Heptaméron* de Marguerite de Valois.

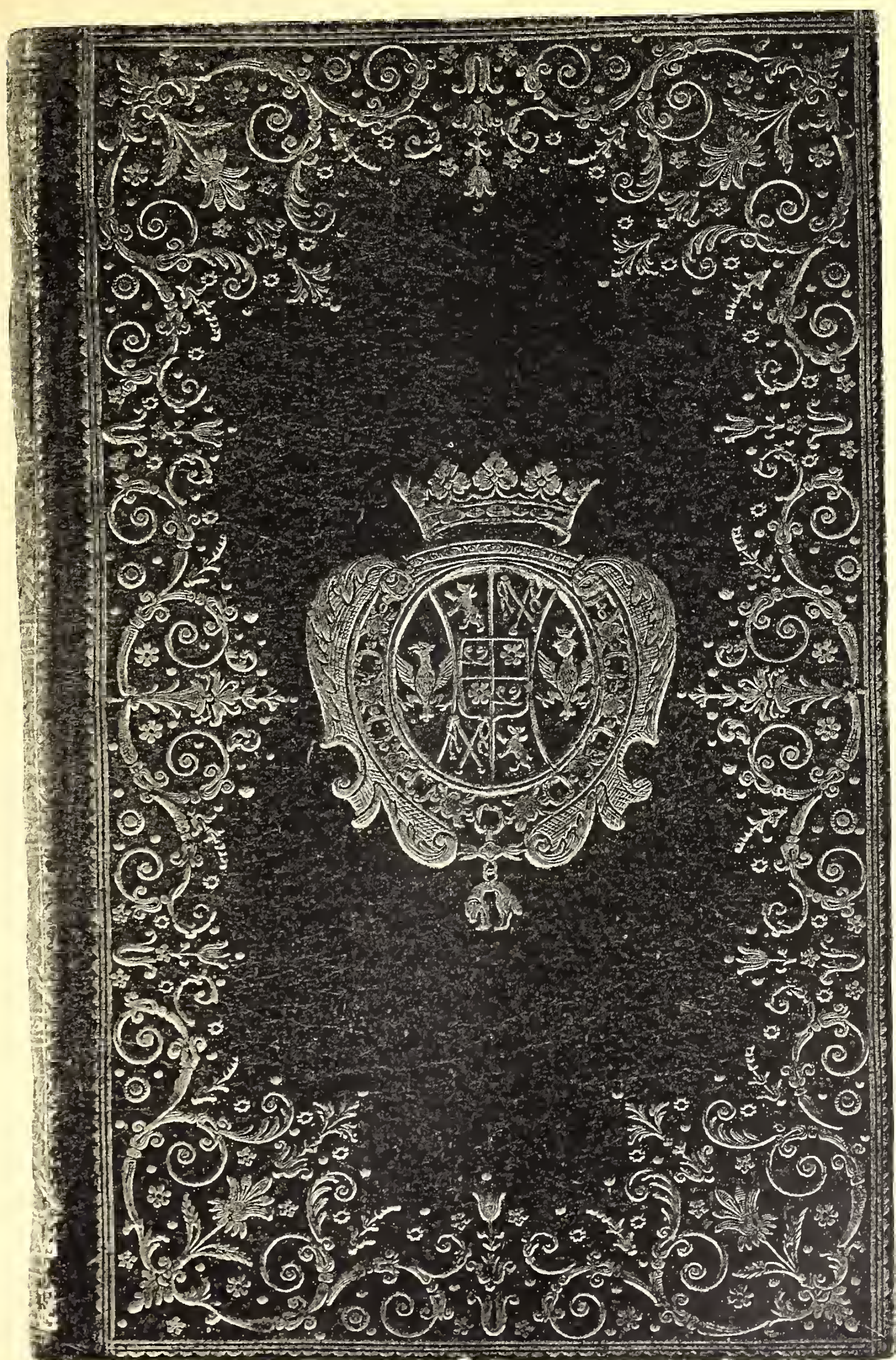
L'exemplaire de M. de Lignerolles est dans une belle reliure doublée de Trautz.

Bien d'autres livres encore seraient à mentionner dans la classe des conteurs du xvie siècle. Je me borne à citer (n° 1875) un joli exemplaire de l'édition originale des *Nouvelles Récréations* de Bonaventure des Périers, et je me hâte d'arriver aux poètes. Longue est la série; pourtant j'éprouve des déconvenues. Je m'attendais à trouver les éditions les plus rares du *Roman de la Rose*, par exemple, et je ne les trouve pas. Il n'y a qu'une seule édition d'Alain Chartier, celle de 1529. Il n'y en a qu'une de Villon, celle de 1532; mais l'exemplaire (n° 858) est de marque : il est dans une reliure ancienne en maroquin doublé; il appartint à J.-J. de Bure et il fut à sa vente, en 1853, adjugé 496 francs, — prix énorme pour l'époque. Donnons, s'il vous plaît, un coup d'œil au numéro 857, *le Résolu en Mariage*, seul exemplaire connu, sur vélin, de la première édition, — au 870, un joli *Coquillard* de 1532, — au numéro 889, les *OEuvres de Roger de Collerye*, — et nous arrivons aux éditions de Marot. Elles sont nombreuses; plusieurs sont précieuses; vous remarquerez (n° 901) un exemplaire exceptionnel de celle de 1545, dite édition du Rocher; la reliure ancienne est en maroquin doublé; au bas du dos se trouvent les armes du Dauphin, fils de Louis XIV; l'exemplaire a figuré dans plusieurs grandes bibliothèques, et en dernier lieu dans celle de Brunet, où il fut vendu, en 1868, 1 710 francs. — Numéros 920 et 929, nous trouvons deux livres de la plus extrême rareté : les éditions originales des *OEuvres de Dame Pernette du Guillet* et de *Louise Labé*, les deux Muses lyonnaises du xvie siècle. Puis nous rencontrons les diverses éditions d'Olivier de Magny, de Jean Doublet, des poètes de la Pléiade, de la Fresnaye Vauquelin, de Desportes, etc., en exemplaires généralement superbes. Ajoutez une collection extraordinaire (n°s 1333 à 1403) de recueils de chansons ou de Noëls du xvie siècle. Ajoutez enfin (n°s 1523 à 1533) de très rares *Mystères* ou *Farces* de la même époque.

III

ÉDITIONS ORIGINALES DU XVIIe SIÈCLE

Mais l'époque de prédilection de M. de Lignerolles était visiblement le « grand siècle ». Depuis Corneille jusqu'à Regnard et Le Sage, il s'intéressait à tout, il cherchait tout, et l'on peut dire qu'il avait à peu près tout, — même les raretés introuvables, même les « moutons à cinq pattes », même *l'Illustre Théâtre* de Corneille, édition de Leyde, 1644, avec le titre, — même le premier essai des *Contes* de La Fontaine, publié par lui en 1665 sous le titre : *Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste*. Longtemps on ne connut de cette plaquette que deux exemplaires seulement, celui de la Bibliothèque Nationale et celui-ci, qui fut acquis par M. de Lignerolles à la vente L. Potier,



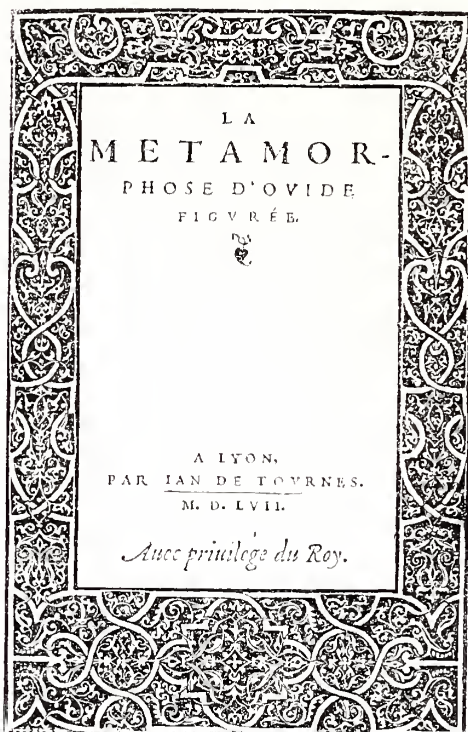
RELIURE AVEC DENTELLE ET ARMOIRIES POUR « LE DECAMÉRON » DE BOCCACE
(Édition de 1757-61.)
Vente de Lignerolles (seconde partie, 5-17 mars, n° 1929).

en 1870, au prix de 2 850 francs. Depuis lors, deux autres exemplaires ont été découverts dans un lot de vieux papiers par M. A. Claudin, le libraire et l'érudit bien connu. Ce précieux livre offre une particularité bizarre, sur laquelle l'attention n'a jamais été éveillée : le *Privilège*, qui est daté du 14 janvier 1664, ne mentionne que les deux nouvelles, *Joconde* et *la Matrone d'Éphèse*; or, il est lui-même imprimé au verso du dernier feuillet du conte *le Cocu battu et content*, par lequel débute le volume. Supercherie ou simple inadvertance?...

Molière surtout est représenté par des exemplaires de choix. Indépendamment de la collection *complète* de ses pièces de théâtre en éditions originales, indépendamment des plaquettes telles que *la Gloire du Val-de-Grâce* (nº 1278) et le *Remerciement au Roi* (nº 1075), M. de Lignerolles possédait toutes les éditions collectives, y compris celle de 1673, qui a longtemps exercé la sagacité des bibliographes. M. A. Claudin, que je nommais il y a un instant, lui a consacré dans le Catalogue de la vente Rochebilière, 1882, une longue note qui résume, rectifie ou complète ce qui avait été dit jusque-là. Il y démontre qu'en 1673 on publia un ouvrage en plusieurs volumes intitulé : *les Œuvres de Monsieur Molière*. Les deux premiers volumes étaient la réimpression de l'édition en deux volumes, avec pagination suivie, qui avait déjà paru en 1666. Les volumes suivants, portant des titres sur lesquels on lit *Tome III*, *Tome IV*, etc., n'étaient autre chose que des recueils formés avec les éditions originales des pièces publiées entre 1666 et 1673. Pourquoi cette réimpression des volumes de 1666? Pourquoi cette réunion, sous des titres collectifs, des éditions originales? M. Claudin nous l'apprend : « Le privilège de 1666 expirait le 23 mars 1673, et, d'un autre côté, Molière venait de mourir subitement en février de la même année. Il avait obtenu un nouveau privilège dès le 18 mars 1671 pour faire imprimer ses œuvres complètes. N'est-il pas naturel de supposer que les libraires associés pour l'exploitation du privilège de 1666, voulant profiter du regain de popularité qui se faisait autour de la tombe du grand comédien, aient jugé à propos d'exploiter leur privilège jusqu'au bout et fait paraître à la hâte cette édition de 1673? » Quoi qu'il en soit, il est essentiel, précisément parce que les volumes ne sont, sauf les deux premiers, que des recueils factices, de les trouver en reliure ancienne uniforme. Or, on ne connaît que cinq exemplaires en cette condition : l'un est à la Bibliothèque Nationale, et il est incomplet du tome V; trois autres appartiennent à Mgr le duc d'Aumale, à M. G. de Villeneuve, — le nouveau président des Bibliophiles Français, — à M. Taudeau de Marsac. Le cinquième est celui de M. de Lignerolles, et il se distingue entre tous les autres par les armes qui recouvrent sa vieille reliure en maroquin : les armes de Colbert! Parmi les exemplaires que je viens d'énumérer, ceux qui ont été vendus durant les dernières années ont atteint des prix variant entre 10 000 et 20 000 francs.

Tout à l'heure, quand je disais qu'en fait d'éditions originales du grand

siècle M. de Lignerolles avait tout, je me suis trompé : il n'avait pas la première édition des *Contes de Perrault*. Entendons-nous : il possédait (nos 1911 et 1912) deux exemplaires, dont un surtout est magnifique, des *Histoire ou Contes du temps passé*, Paris, 1697. Mais ces exemplaires appartiennent l'un et l'autre à la réimpression qui fut faite, dans le cours même de l'année 1697, de la vraie première édition. M. de Lignerolles ne l'ignorait pas. Qu'on me permette une anecdote. Il vivait encore à l'époque où il m'advint de signaler, pour la première fois, l'existence de deux éditions différentes sous la même date, l'une qui est la bonne, et l'autre qui est... moins bonne. On lui communiqua mon article ; il daigna en prendre connaissance avec intérêt ; puis, ouvrant un tiroir, il déplia un papier sur lequel il avait, trente ans auparavant, relevé toutes les particularités que je croyais avoir découvertes et consigné toutes les observations que je venais de publier : « Comment ! s'écria-t-on, vous saviez cela, et vous n'en disiez rien ! — Pas si naïf ! L'erreur commune pouvait me faciliter l'acquisition de la bonne édition ; seulement... je ne l'ai jamais rencontrée. » — Le trait dépeint l'homme ; en même temps, on peut se rendre compte par là du degré de rareté de la vraie édition *princeps* des *Histoires ou Contes du temps passé*.


LA
METAMOR-
PHOSE D'OVIDE
FIGVRÉE.

A LYON,
PAR IAN DE TOVRNES.
M. D. LVII.

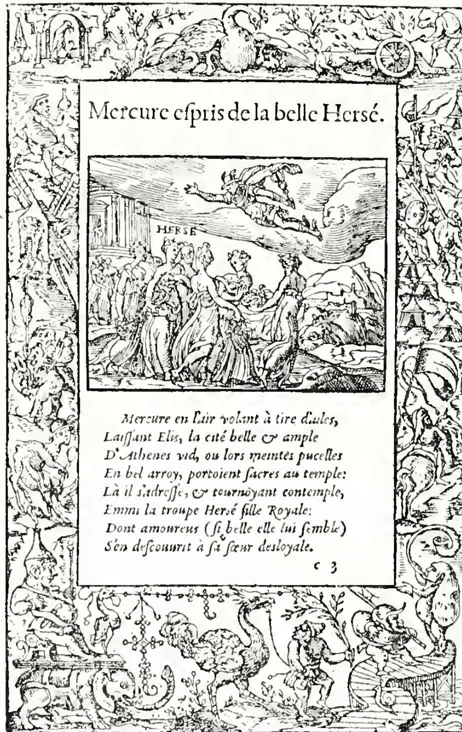
Auec priuilege du Roy.

IV

LIVRES A FIGURES

La classe des livres à figures n'était pas celle qui jouissait des faveurs de notre bibliophile ; en général, ce n'était pas devant des images que le tremblement nerveux dont j'ai parlé s'emparait de lui. Alors qu'il s'acharnait à la poursuite de tous les autres ouvrages, il négligea ceux qui figurent dans les catalogues sous la rubrique *Beaux-Arts*. En dehors des Livres d'Heures, il ne possédait que très peu de spécimens de l'art ancien de la gravure sur bois. Cependant on trouvera dans la vente de mars un bel exemplaire de *la Métamorphose d'Ovide figurée*, édition donnée par Jean de Tournes en 1557

avec les figures du Petit-Bernard (n° 799). On trouvera aussi *l'Amour de Cupido et de Psiché*, éditions de 1546 et de 1586 (n°s 1751 et 1752). Les 32 compositions qui ornent l'une et l'autre édition sont attribuées à Michel Coxie, élève de Raphaël; elles ont été gravées sur bois par Jean Maugin pour la première édition, et sur cuivre par Léonard Gaultier pour la seconde. L'intérêt artistique de ces deux livres est très grand; tous les deux sont rares.



PAGE DU VOLUME : *la Métamorphose d'Ovide figurée* avec figures du Petit-Bernard.

Chaque page se trouve dans un encadrement dont le style varie (tantôt de l'ornement pur, tantôt des grotesques).

En fait d'ouvrages illustrés du dernier siècle, M. de Lignerolles n'avait recherché que les principaux, ceux qu'on peut appeler les têtes de colonne. Mais il les avait en exemplaires excellents, tous recouverts de bonnes et fraîches reliures en maroquin ancien. Parfois, ces reliures sont toutes simples, comme sur *les Baisers* de Dorat (n° 1093), sur les *Chansons de Laborde* (n° 1357), sur les *Romans* de Voltaire (n° 1838), sur les *Contes* de La Fontaine, édition des Fermiers Généraux (n°s 1316 et 1316), — deux exemplaires, dont un porte les armes du fermier général Millin du Perreux. — Ailleurs, nous voyons sur les plats de riches et élégantes dentelles : ainsi pour les *Idylles* de Berquin (n° 1098), pour les *Contes Moraux* de Marmontel (n° 1907), pour les *Fables de la Fontaine*, édition dite d'Oudry (n° 1303), pour un exemplaire de la très rare édition des *Contes de Perrault* donnée par Lamy en 1781 (n° 1920), pour le *Boccace* de 1757-61 (n° 1929), orné d'armoiries; enfin et surtout pour *l'Heptaméron* de 1780 (n° 1881). On sait combien peu d'exemplaires de ce dernier livre furent luxueusement reliés à l'époque; la reliure de celui-ci mérite d'être mise au nombre des meilleures de Derome, et sa fraîcheur est exquise.

Puis il y a des curiosités iconographiques, notamment un exemplaire des *Amours de Psyché et de Cupidon*, par La Fontaine, édition de 1797, avec les figures avant-lettre et toutes les eaux-fortes. En 1887, le catalogue Mor-

gand annonçait un autre exemplaire contenant ces eaux-fortes et ajoutait : « Les eaux-fortes sont introuvables ; on n'en cite qu'un second exemplaire appartenant à M. Tandeau de Marsac. » Celui-ci est donc le troisième. En outre, M. de Lignerolles possédait (nos 1587 et 1588) 22 eaux-fortes, — dont 17 en double, — des figures de Moreau pour le Molière de 1773, édition dite de Bret. Il en faudrait, pour que la collection fût complète, 33. Mais où la trouver, cette collection complète ? Elle n'existe nulle part. Dans son ouvrage *Estampes et Livres*, M. Henri Beraldi raconte l'anecdote suivante : « Le duc d'Aumale citait un jour, aux Amis des Livres, un bibliophile célèbre (M. de Lignerolles) : « Lorsqu'il vient à Chantilly », disait-il, « il n'a qu'une idée : arriver à feuilleter dans un coin mon Molière de Bret pour compter combien j'ai d'eaux-fortes. Quant à savoir combien il en possède, lui, jamais je n'ai pu le lui faire dire. » — Exemple mémorable, ajoute M. Beraldi, des cachotteries de bibliophile !



TITRE DE L'ÉDITION DE 1586
avec les figures sur cuivre par Léonard Gaultier.

J'ai réservé pour la fin deux livres auxquels sont joints des dessins originaux. L'un d'eux, *Ma Philosophie*, par Dorat, suivie des *Idylles de Saint-Cyr*, contient trois dessins de Marillier, l'un à la sépia, les autres au crayon noir. Plus loin (no 1762) c'est un exemplaire sur peau de vélin du *Temple de Gnide*, édition de 1794, avec les dessins originaux d'Eisen pour le frontispice et les 8 figures de l'édition de 1772. On voit que les amateurs de figures et de dessins, quoique M. de Lignerolles ne se soit pas placé à leur point de vue, trouveront à glaner dans sa vente.

Au mois d'avril l'examen de la troisième partie, où figureront les livres d'Histoire et de Géographie.

D'EYLAC





Livres d'Amateurs

ÉTUDES SUR LES FILIGRANES DES PAPIERS LORRAINS, PAR LUCIEN WIENER, CONSERVATEUR DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN[1].

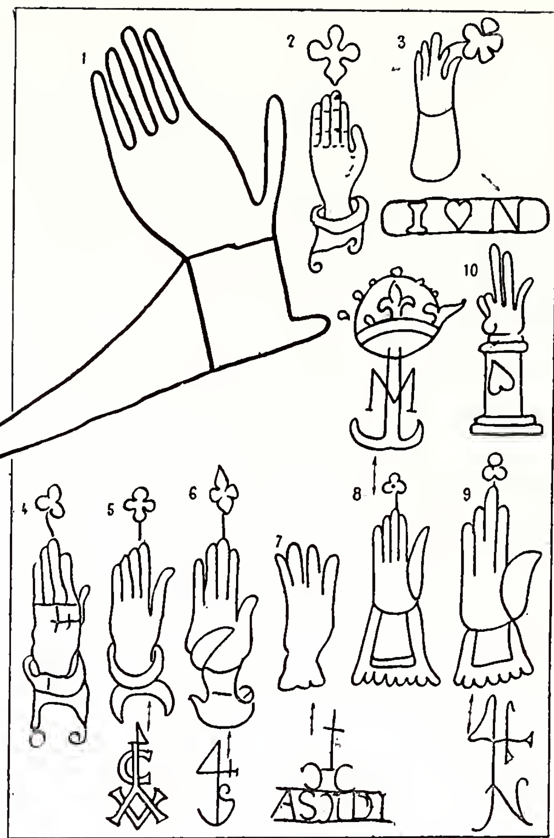
Curieuse entre toutes, l'étude des filigranes a déjà passionné nombre de consciencieux collectionneurs à l'étranger et en province. Les Anglais et les Allemands se sont surtout fait remarquer dans cette branche, tandis qu'en France le travail de MM. Midoux et Matton (*Étude sur les filigranes des papiers employés en France aux* XIVe *et* XVe *siècles*, 1846) — pour les contrées du Nord plus spécialement — reste toujours classique. De ces diverses productions locales ressort, avant tout, l'intérêt qu'il y aurait à faire un travail d'ensemble pour la France, ce qui permettrait, comme le dit fort bien M. Wiener, d'assigner d'une manière plus certaine les marques de chaque province, dont beaucoup sont difficiles à classer.

Les filigranes ont en effet une importance documentaire, on peut presque dire historique, car ils permettent de préciser la date des fabriques de papier, le nom des papetiers qui les ont dirigées, mieux encore, de reconnaître l'authenticité des manuscrits ou documents quelconques et de fixer leur date approximative, si elle manque dans le texte. En ce qui concerne Callot, par exemple, puisqu'il s'agit ici de filigranes lorrains, on peut facilement établir, de la sorte, si l'épreuve a été tirée en Lorraine ou ailleurs, si le tirage est contemporain du graveur ou postérieur.

M. Lucien Wiener est bien connu des amateurs et des collectionneurs; c'est certainement l'un des plus érudits, l'un des plus patients, l'un des plus modernes, comme esprit, parmi les nombreux iconophiles de province;

1. Nancy, chez René Wiener, rue des Dominicains, avec nombreux fac-similés. Tiré à 150 exemplaires sur papier vergé de la papeterie d'Arches. Prix, 15 francs.

ses cartons sont d'une richesse inépuisable, et nombre de sujets l'intéressent : il va, avec un égal amour, de Grandville aux documents sur l'occupation prussienne, de Jeanne d'Arc aux caricatures sur Jules Ferry. Quoiqu'il reste presque toujours Lorrain, son champ n'est pas moins vaste. J'ajoute que ses collections comme ses publications présentent, à la fois, un intérêt de curiosité et d'art.



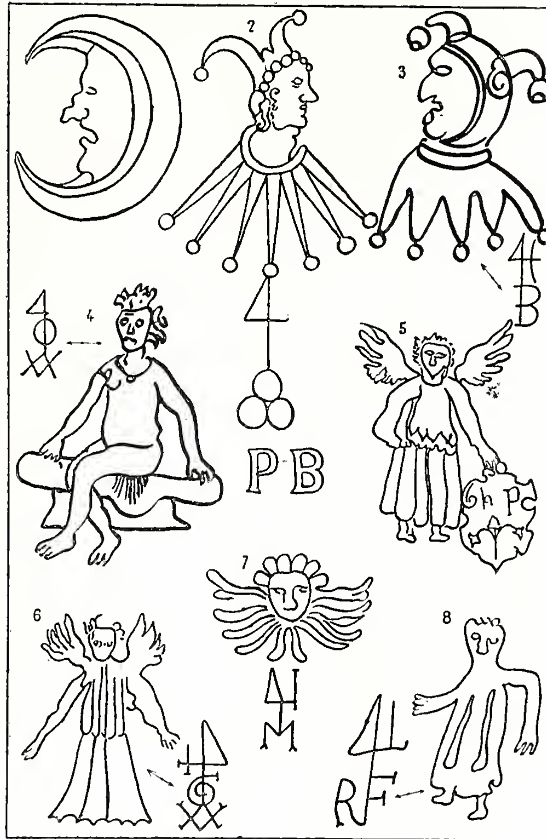
FILIGRANES A LA MAIN

Filigrane au gant, prototype du filigrane à la main (1377). — 2. Filigrane à la main (1396). — 3. Avec contre-marque : initiales séparées par un cœur (1530). — 4. A la date de 1546. — 5. Avec contre-marque : deux V croisés surmontés d'un C et du chiffre 4 (1592). — 6. Avec contre-marque, S surmonté du chiffre 4 (1624). — 7. Filigrane au gant, avec contre-marque : deux C surmontés d'une croix, nom illisible (1628). — 8. Au gant, avec contre-marque, ancre coupée par la lettre M et surmontée d'une courone fermée (1632). — 9. Au gant : N surmonté du chiffre 4 (1633). — 10. Main debout, sur un socle avec cœur.

Après ses *Recherches sur l'industrie cartière* (1884), voici donc, aujourd'hui, son *Étude sur les filigranes*, c'est-à-dire sur ces marques dans la vergure du papier, apparaissant à partir du XIV[e] siècle au milieu de la moitié de la feuille, puis se plaçant, au XVI[e] siècle, sur les deux côtés et devenant, dans la suite, la marque du format et du fabricant.

Après avoir fourni des renseignements sur la figure et le format au double ɔC qui fut en usage seulement en Lorraine (aux côtés de laquelle on trouve, très souvent, comme contre-marque, des initiales surmontées d'un signe ressemblant au chiffre 4), M. Wiener reproduit le *Tarif des grandeurs et des poids des différentes sortes de papiers se fabriquant dans le royaume, fixé par arrêt du Conseil d'État du* 18 *sep-*

tembre 1741, tarif des plus curieux par les noms qu'il rappelle des papiers dont l'emploi fut le plus répandu. On compte ainsi jusqu'à cinquante-six dénominations différentes, dont voici, du reste, le détail tout au long, les documents de ce genre étant assez rares à rencontrer.

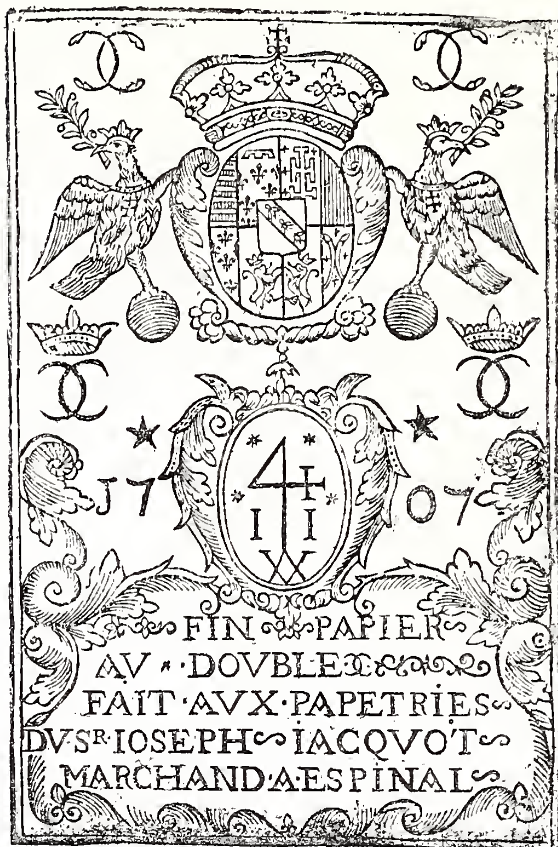


FILIGRANES A FIGURES

1. Lune (1585). — 2. Folie terminée en pointe par le chiffre 4 monté sur trois boules (1604). — 3. Folie (1587). — 4. Femme assise (1592). — 5. Ange ailé debout, la main gauche sur un écusson avec les lettres A. P. (1606). — 6. Ange debout (1628). — 7. Tête d'ange ailée et couronnée (1620). — 8. Femme? (1651) Filigrane défectueux.

Grand-Aigle, — Grand-Soleil, — Au Soleil, — Grande fleur de lis, — Grand-Colombier ou Impérial, — A l'Éléphant, — Chapelet, — Petit-Chapelet, — Grand-Atlas, — Petit-Atlas. — Grand-Jésus ou Super-Royal, — Grand-Royal étranger, — Petite fleur de lis, — Grand-Lombard, — Grand-Royal, — Royal — Petit-Royal, — Grand-Raisin, — Lombard, — Lombard ordinaire, ou Grand-Carré, — Cavalier, — Petit-Cavalier, — Double-Cloche, — Grande-Licorne à la Cloche, — A la Cloche, — Carré ou Grand-Compte ou Carré au Raisin; Sabre ou Sabre-au-Lion, — Carré très mince, — A l'Écu ou Moyen-Compte; Comple ou Pomponne, — A l'Écu très mince, — Coutelas, — Grand-Messel, — Second-Messel, — A l'Étoile ou à l'Éperon, ou Longuet, — Grand-Cornet, — Grand-Cornet mince, — A la main, — Couronne ou Griffon. — Couronne ou Griffon très mince, — Champy ou Bastard, — Tellière grand format, — Cadran, — La Tellière, — Pantalon, — Petit-Raisin ou Bâton-Royal, ou Petit-Cornet, à la Grande-Sorte, — Les Trois O, ou Trois-

Ronds, ou Gênes, — Petit Nom de Jésus, — Aux armes d'Amsterdam, *Pro Patria* ou *Libertas*, — Cartier grand format, Dauphiné, — Pot ou Cartier ordinaire. — Pigeonne ou Romaine, — Espagnol, — Le Lis, — Petit à la Main ou Main-Fleurie, — Petit-Jésus.



ENVELOPPE DE RAME DE PAPIER

(format de l'original : papier Tellière ordinaire.)

Au haut les armes pleines de Lorraine; au-dessous sur les côtés le chiffre de Charles III surmonté de la couronne ducale. Cartouche avec le chiffre 4 accosté des lettres I I, initiales de Ioseph Iacquot.

« On pourrait croire », dit M. Wiener, « que chaque nom a quelque rapport avec la forme du filigrane; il n'en est rien pour un certain nombre : par exemple, le Grand-Royal a pour filigrane une grappe de raisins que l'on trouve également sous une autre forme dans les papiers de ce nom; de même le monogramme du nom de Jésus, IHS, que nous trouvons appliqué avec raison au format Jésus, est également employé comme contre-marque de nos papiers au double ɔc fabriqués en Lorraine.

« Donc rien n'explique, d'une façon absolue, ces dénominations, et pour leur attribuer d'une manière positive les noms du tarif, il faut avoir la feuille de papier complète et non rognée et en comparer les dimensions avec celles que donne ce document. »

Après le texte, viennent les reproductions; une série de planches donnant des filigranes, depuis la fin du XVIe siècle, et des enveloppes de rames de papiers — marques au double ɔC à la Croix de Lorraine, avec ou sans couronne, Têtes de Bœuf, Fleur de Lis, Croix potencée, Monts surmontés

d'une croix, au Chiffre de Henri II, au 4, aux Armes de villes et de seigneuries, au Gant, le prototype du filigrane à la Main, au Cor ou Cornet, une des marques les plus connues dont l'emploi s'est continué jusqu'à nos jours, au Raisin, qui se rencontre si souvent dans le Midi, à la Couronne, à la Folie, à la Lune, à l'Ange ailé, au Cadran, au Cavalier, et les filigranes empruntés à l'étranger, tels la Crosse de Bâle, l'Aigle, la Croix de Bourgogne ou de Saint-André.

Et, pour que rien ne manque à ce précieux travail, M. Lucien Wiener donne, en terminant, la liste complète des anciens moulins à papiers lorrains (les plus anciens étant ceux de Ville sur Sailla (1381) et de Saint-Dié (1464) dont un grand nombre ont disparu aujourd'hui, dont les autres se sont transformés en usines, tandis que, seules, les papeteries d'Arches et de Docelles continuent à produire du papier à la cuve, suivant les procédés traditionnels.

En somme, livre indispensable à quiconque s'intéresse à l'histoire du livre et du papier. J. G.-C.



LES CRIS DE LONDRES AU XVIIIe SIÈCLE : 62 GRAVURES AVEC ÉPIGRAMMES, PRÉFACE ET BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX OUVRAGES SUR LES CRIS DE PARIS, PAR A. CERTEUX[1].

Il s'agit ici de la réimpression d'un petit volume trouvé par l'auteur, un folkloriste convaincu, un chercheur et un curieux de tout ce qui touche à la tradition populaire. *The Cries of London*, publiés en 1799, paraissent s'être vendus, comme nombre de recueils du même genre, à cette époque, à la fois en volume et sous forme de planches détachées. Les planches ne sont pas signées, mais ce sont, très certainement, des bois antérieurs, datant, selon toute probabilité, du commencement du XVIIIe siècle, ainsi qu'on pourra le voir, du reste, par les deux vignettes ici reproduites.

M. Certeux a été séduit, nous dit-il, par l'idée de mettre *les Cris de Londres* en parallèle avec *les Cris de Paris* publiés en 1887 par notre savant collaborateur Victor Fournel. L'auteur anglais ayant donné une curieuse description de la ville de Londres, il lui a également semblé intéressant de placer en regard quelques extraits du poème *le Pont-Neuf*, publié en 1822.

En ces 62 cris on trouve tous les marchands et marchandes de la grande cité londonienne,



Achetez-moi des anges de mer, des soles fraiches !
Vignette de *The Cries of London*

1. Paris, Chamuel, éditeur. 1 vol. in-12. Prix : 4 francs



Charbon de bois! Servantes, vous faut-il du charbon de bois? Vignette de *The Cries of London*.

les excentriques et les habituels, marchands de sable, de cochon à la sauce aux pommes, d'allumettes bien pointues, de baguettes et de verges, de fèvesde Windsor, de foie frais et de mou pour les chats (une industrie encore existante dans le Londres contemporain), de primevères et autres particularités locales; les autres ne différant guère des marchands parisiens.

Mais rien n'est amusant comme les épigrammes qui se lisent au-dessous des petites vignettes. Voici celles qui correspondent aux planches présentes :

Pour le marchand d'anges de mer : « Joe Pardon nous fournit des anges de mer, des soles et autres poissons. Qu'il ne s'imagine pas que j'en veuille à son nom et désire l'offenser. Mais si la terrible presse pour la marine venait le racoler, j'ai idée que ce pauvre et honnête garçon irait encore voguer sur le vaste et brumeux océan. »

Pour le marchand de bois : un dialogue entre Nell la marchande d'huîtres, du Four le marchand de bois : « Allons, sors d'ici, mon doux chéri tout noir! » — Tom, se mordant le pouce d'un air malin, répond : « Les mains sales n'en récoltent pas moins de bel argent! et malgré toute ma saleté, chère Nell, je suis un anneau de la chaîne qui relie la communauté, tout aussi bien que celui qui roule sur l'or de ses bénéfices. »

« Que les balances soient bien équilibrées, il y a tant de filouterie de par le monde! » sont des conseils que l'on donne souvent en ces épigrammes. La description de Londres, quoique, d'après l'auteur, la cité anglaise offre une plus grande variété de types que nulle autre nation, se termine par un coup de pied à l'adresse de l'aristocratie britannique.

Bref, réimpression amusante et curieuse, quoique la bibliographie des ouvrages sur les cris de Paris soit bien incomplète. M. Certeux a, en effet, donné 6 pages à ce qui demanderait un volume au point de vue livres et images.

J. G.-C.



PROPOS DE BIBLIOPHILE. — VOYAGE D'UN LIVRE A TRAVERS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, PAR HENRI BERALDI[1]

Fort goûté par le grand public, lors de sa publication dans *la Nature*, le travail de M. Beraldi ne sera pas moins bien reçu des amateurs en la nouvelle forme sous laquelle il se présente aujourd'hui, c'est-à-dire en un

1. 1 vol. gr. in-8. Paris, G. Masson, éditeur.

tirage à part à 95 exemplaires sur whatman. En moins de cinquante pages illustrées de documents graphiques d'une grande précision, on possède bien réellement la genèse d'un livre dans cet océan de papiers qui s'appelle la Bibliothèque Nationale.

Déjà, en septembre 1891, M. Léopold Delisle, le savant administrateur général de notre premier dépôt public, avait donné de très précieuses *Notes sur le Département des Imprimés*; aujourd'hui, avec M. Beraldi, on pénètre dans tous les dessous de ce mécanisme intérieur que connaissent bien les professionnels, ou, pour mieux dire, on passe par les quatre étapes du voyage circulaire que subit tout volume dès son entrée dans « l'antre » :

1° Être admis, c'est-à-dire passer par le « Bureau des Entrées »;

2° Être coté, c'est-à-dire traverser le « Bureau du Catalogue »;

3° Pénétrer dans le Dépôt, c'est-à-dire être placé sur les rayons;

4° Remplir son but, c'est-à-dire être, pour les communications au public, sans cesse déplacé, puis remis en place.

Des livres, rien à dire. Si nombreux soient-ils, même lorsqu'ils paraissent par fascicules, on en voit toujours la fin, mais le terrible ce sont les publications éternelles, celles dont on ne voit pas la fin, les périodiques.

Avec sa vision très nette des choses, M. Beraldi a compris, d'emblée, que c'était là la véritable caractéristique de la seconde moitié du XIXe siècle, la surproduction en toute chose. « Nous touchons à un fait moderne, contemporain », écrit-il, « que l'on ne connaissait en aucune façon il y a seulement un demi-siècle et qui, maintenant, va changer à bref délai l'aspect et le service de la Bibliothèque. A peine connaissait-on les périodiques au début du siècle. Aujourd'hui, à la Bibliothèque, il y en a trois mille! (en attendant pire). Trois mille périodiques à recevoir, à enregistrer par livraisons, à pointer sur fiches, à surveiller pour qu'il n'y ait nulle lacune! »

Et après les périodiques, les journaux; une bien autre affaire encore! « Si ce n'est pas manquer de respect à la Presse, il faut dire, » déclare avec raison Henri Beraldi, que « le Journal est la plaie actuelle, et surtout future de la Bibliothèque ». Des milliers de feuilles, depuis ce qui paraît quotidiennement à Paris, jusqu'à ce qui s'imprime avec des clous dans les moindres sous-préfectures. Et tout cela vient à la Bibliothèque, et tout cela se garde, et tout cela encombre, tant et si bien que bientôt la place fera complètement défaut.

Conclusion : il faudra, avant peu, agrandir les bureaux de l'état civil du papier imprimé, car la Bibliothèque traverse, actuellement, un moment de crise. Outillée pour l'ancien système, tout va lui manquer : espace, argent, personnel. Elle sera dans l'impossibilité de faire face aux nécessités nouvelles, si le gouvernement ne comprend pas l'importance de la réforme dont il est grand temps de prendre l'initiative. J. G.-C.



GLOIRES ET SOUVENIRS MILITAIRES, PAR CHARLES BIGOT[1]

Au point de vue du texte, ce livre ne présente rien de neuf, rien d'original; c'est un pur recueil, sans aucune notice bio ou bibliographique, sans notes même, des récits des écrivains militaires, aujourd'hui si fort à la mode, retraçant chacun dans son genre, chacun avec son style, les glorieuses campagnes des armées françaises modernes. Cela commence à 1786 et s'arrête à 1870, en une série de pages tragiques ou gaies, suivant les épisodes, d'après les mémoires ou les récits du canonnier Bricard, du maréchal Bugeaud, du capitaine Coignet, d'Amédée Delorme, du timonier Ducor, du général Ducrot, de Maurice Dupin, du lieutenant général duc de Fezensac, du sergent Fricasse, de l'abbé Lanusse, du général de Marbot, du maréchal Marmont, duc de Raguse, de Charles Mismer, du colonel de Montagnac, de Napoléon Ier, du maréchal de Saint-Arnaud, de Philippe de Ségur, du général de Sonis, du colonel Vigo-Roussillon. M. Charles Bigot, récemment décédé, professeur de littérature militaire à Saint-Cyr, a été tout simplement l'arrangeur de ces extraits.

Au point de vue de l'illustration, le livre constitue, au contraire, une œuvre originale. Il est accompagné, en effet, de 24 planches hors texte, tirées en couleurs, d'en-têtes et de culs-de-lampe, d'après les aquarelles de MM. Alfred Paris, Le Blant, C. Delort et Maurice Orange. Si toutes ne sont pas également bonnes, toutes se font remarquer par une certaine recherche, par l'ensemble de la composition, par de sérieux efforts pour arriver à la reconstitution exacte des types et des costumes. Quelques-uns sont de simples sujets illustrés, une phrase du texte constituant un petit tableau de genre ; d'autres peuvent prétendre à la composition historique. Je me suis déjà expliqué, à plusieurs reprises, sur le compte de ces restitutions : je n'essayerai donc pas, à nouveau, de démontrer combien plus intéressantes seraient, surtout avec un texte de cette espèce, des illustrations documentaires. Mais, le fait une fois admis, il faut reconnaître que ces illustrations, d'un très réel effet théâtral, répondent on ne peut mieux à l'esprit des récits ainsi rassemblés en un ouvrage de luxe. Quant aux compositions décoratives de Giraldon, destinées à personnifier, par un portrait et des ornements allégoriques, les périodes représentées, elles ont, comme tout ce que produit cet artiste, grande allure.

A un autre point de vue, je veux dire pour ce qui touche au côté matériel du livre, typographie, tirage, exécution des planches en couleurs, on ne saurait trop féliciter les éditeurs et leurs collaborateurs. Les Hachette ont imprimé sur beau papier couché dans la pâte, avec petites grenades comme culs-de-lampe, avec titres en anglaises d'une fonte très déliée; les graveurs, MM. Rougeron Vignerot, ont, d'après les aquarelles des artistes,

1. Paris, Hachette et Cie. 1 vol. gr. in-8, broché 15 fr., relié 20 fr.

exécuté des clichés chromotypographiques au-dessus de tout éloge comme métier. De toute façon, *Gloires et Souvenirs militaires* mérite de prendre place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent au livre moderne.

J. G.-C.



LA RELIURE. ÉTUDES D'UN PRATICIEN SUR L'HISTOIRE ET LA TECHNOLOGIE DE L'ART DU RELIEUR-DOREUR, PAR EM. BOSQUET. OUVRAGE ORNÉ DE 24 PLANCHES HORS TEXTE[1]

Sous ce titre général, M. Em. Bosquet, praticien habile, auteur d'un *Traité théorique et pratique de l'art du relieur*, fort apprécié des gens du métier, vient de réunir une série d'études par lui publiées dans les journaux spéciaux, sur divers sujets se rapportant à cet art aujourd'hui si en honneur. A côté de questions d'enseignement, à côté de notices biographiques sur les maîtres contemporains les plus célèbres, Gruel-Engelmann, Trautz-Bauzonnet, Marius Michel, Jean Engel, Charles Magnier, accompagnées de portraits qui, malheureusement, ne sont pas d'une ressemblance « frappante », à côté d'articles sur des expositions, et même sur des ouvrages de spécialité, comme le très précieux livre de M. E. Thoinan, il convient de mentionner tout particulièrement une étude sur la reliure commerciale, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sur la reliure en tous genres, fabriquée en vue d'aider à la vente d'un livre quelconque par l'éditeur lui-même, depuis le modeste et classique cartonnage à un sou, jusqu'aux reliures de luxe destinées aux ouvrages artistiques ou illustrés, et ornées le plus souvent de plaques spéciales. Dans ce domaine, M. Bosquet explique, avec tous les détails nécessaires, les dernières découvertes de la mécanique appliquées à la reliure. Très précieuses, égalemeut, les notices sur la dorure à la main, ses éléments, ses procédés, sur ses rapports avec la dorure au balancier, sur la reproduction des anciennes dorures et sur les reliures modernes imitant les reliures anciennes.

Autant d'études qui seront toujours consultées avec fruit par les amateurs.

J. DE L'E.



SAGGIO DI UNA BIBLIOGRAFIA RAGIONATA PER SERVIRE ALLA STORIA DELL' EPOCA NAPOLEONICA[2], PAR ALBERTO LUMBROSO, FASCICULE I (LETTRE A)

Sous ce titre modeste, M. Alberto Lumbroso, un collectionneur italien, a entrepris de grouper tout ce qui a trait à Napoléon et aux hommes de son temps. Le premier fascicule, que nous avons sous les yeux (XXIII-155 p.), renferme les titres, noms et pseudonymes afférents à la lettre A et il se termine par un appendice lui-même assez copieux. Livres, journaux, articles

1. Paris, 1 vol. in-8. Chez l'auteur. Prix : 10 fr.

2. Modena, tip.-lit. Angelo Namias, in-8. Tiré à 200 exemplaires. Prix : 3 fr. 50. Dépôt à Paris, à la Librairie militaire Edmond Dubois.

de revues, catalogues de bibliothèques publiques ou particulières, catalogues de livres à prix marqués, catalogues d'autographes, M. Lumbroso n'a rien négligé dans aucune langue, et ce dépouillement lui a donné une riche moisson où l'ivraie se mêle plus d'une fois au bon grain. Tout en louant le zèle de l'auteur et en l'encourageant à continuer son vaste labeur, il est permis de regretter qu'il ait adopté l'ordre alphabétique pur et simple, inconciliable avec une bibliographie vraiment raisonnée, c'est-à-dire rapprochant les documents relatifs à une même période ou à un même événement, tandis que, en vertu du plan suivi par M. Lumbroso, il faut attendre l'achèvement de son livre et les tables qui le termineront pour savoir ce qu'il convient de compulser sur telle campagne ou sur tel personnage. Une division par périodes eût été infiniment préférable. Les erreurs, inévitables en un travail de pareille nature, sont peu nombreuses et d'ordinaire vénielles : ainsi (p. 20), l'auteur avance que la majeure partie de la collection La Bédoyère est entrée à la bibliothèque Carnavalet : il n'en est rien, et tout au plus celle-ci a-t-elle reçu par voie d'échange quelques-uns des doubles que la Bibliothèque Nationale avait distraits de l'acquisition du fonds La Bédoyère et Hennequin. M. Tourneux.



LA FIN DU MONDE, PAR CAMILLE FLAMMARION[1]

Volume très curieux, très fouillé, comme tout ce qui sort de la plume du savant astronome, passionné pour les problèmes de l'infini, aimant à regarder de l'avant de la même façon que d'autres se complaisent dans le passé. C'est, si l'on ose s'exprimer ainsi, du roman par intuition de ce que seront les choses futures, et qui, si son papier couché veut bien le conduire jusque-là, fera le ravissement et l'étonnement, tout à la fois, des gens du vingt-cinquième siècle, époque choisie par l'auteur pour date de son récit. Tout cela d'une belle langue, d'une fiction généreuse, avec un large coup d'œil sur l'infini à travers toutes les créations nouvelles, non « terrestres, non maritimes, non saturniennes, non solaires, extraterrestres, surhumaines, intarissables ».

Rêverie de cerveau génial, en enfantement de monde, évoquant autour de lui, par la plume et par le crayon, je ne sais quelles civilisations bizarres, car c'est encore un talent particulier à M. Flammarion d'avoir su grouper autour de lui des dessinateurs comme Jean-Paul Laurens, Rochegrosse, Bayard, Robida, Schwabe, Grasset, Merwart, Vogel, Bach, Rudaux, Myrbach et autres, saisissant, interprétant et traduisant sa pensée avec un art parfait, avec une science surprenante. J. de l'E.

1. Paris, E. Flammarion, éditeur. 1 vol. in-8. Prix : 10 francs



L'ART DE COMPOSER ET DE PEINDRE L'ÉVENTAIL, L'ÉCRAN, LE PARAVENT, PAR G. FRAIPONT, PROFESSEUR A LA LÉGION D'HONNEUR. OUVRAGE ORNÉ DE SEIZE AQUARELLES ET CENT DOUZE DESSINS DE L'AUTEUR[1].

A la fois un volume pratique et un ouvrage de luxe, avec des notions historiques. D'abord une série d'études, de véritables leçons sur l'art de composer, sur l'art de peindre en ce qui concerne ces objets, qui, de tout temps, ont exercé sur la femme un attrait particulier et qui tiennent une si grande place dans la décoration et dans l'ameublement modernes. En écrivant ce livre, M. Fraipont, dont le talent comme décorateur n'est plus à discuter, a eu en vue surtout, non point les peintres, non point ceux qui n'ont plus rien à apprendre, mais bien les gens de goût, nombreux aujourd'hui, fort capables de composer des œuvres charmantes et qui se trouvent arrêtés par les difficultés de « métier ». « Comment doit-on préparer l'étoffe ou la peau sur laquelle on veut peindre? Quelles couleurs faut-il employer? Comment procéder enfin? » C'est à ces questions que répond l'ouvrage de M. Fraipont donnant les moyens les plus aisés pour se tirer d'affaire et accompagnant ses conseils, ses notes, d'une série de reproductions dont quelques-unes ont un charme tout particulier. Mais l'auteur n'a pas voulu se tenir à ces renseignements purement techniques, et il a, pour terminer, écrit quelques pages fort agréables qui me semblent résumer assez bien l'histoire de l'éventail, de l'écran et du paravent. J. G.-C.



DICTIONNAIRE DE LA CÉRAMIQUE (FAÏENCES, GRÈS, POTERIES), PAR ÉDOUARD GARNIER, CONSERVATEUR DU MUSÉE ET DES COLLECTIONS A LA MANUFACTURE DE SÈVRES[2]

Tous ceux qui s'intéressent à la porcelaine, et l'on sait combien nombreux ils sont, connaissent le remarquable ouvrage de M. Édouard Garnier, sur *la Porcelaine tendre de Sèvres*[3]. En un magnifique album accompagné de 50 planches reproduisant au moins 250 motifs en aquarelles, c'est l'histoire complète par l'image des produits, sans rivaux, au point de vue fabrication et décoration, de cette porcelaine célèbre dans l'Europe entière. Comme texte, M. Garnier s'est contenté des notices essentielles sur la fabrication, sur les marques et monogrammes, sur l'imitation et la contrefaçon, l'histoire de la manufacture ayant été écrite par lui bien des fois déjà.

1. Paris, H. Laurens, éditeur. 1 vol. in-4 carré. Prix : 20 fr. Reliure toile : 22 fr. 40 exemplaires numérotés sur japon.

2. Paris, librairie de l'Art, 8, boulevard des Capucines. 1 vol. in-8 avec aquarelles, marques et monogrammes, publié dans la Collection des « Guides du Collectionneur ». Prix : 30 fr.

3. Splendide album in-4 colombier de 50 planches, publié en 10 livraisons. Prix de l'ouvrage complet : 200 fr. Paris, Imprimeries réunies.

Comme reproductions, on peut dire que ce recueil est la perfection même : les tons de Sèvres y sont avec une exactitude, avec une intensité de coloration qui, jamais encore, n'avaient été obtenus : les ors, les ornements, les bouquets de fleurs, les décors polychromes, les teintes plates, tout est à sa réelle valeur. C'est absolument l'original, transporté sur papier : l'illusion est d'autant plus grande que, tirés sur couché, ces plats, ces jardinières, ces vases, ces services, ces pièces d'usage domestique apparaissent, pour ainsi dire, avec le brillant de la porcelaine.

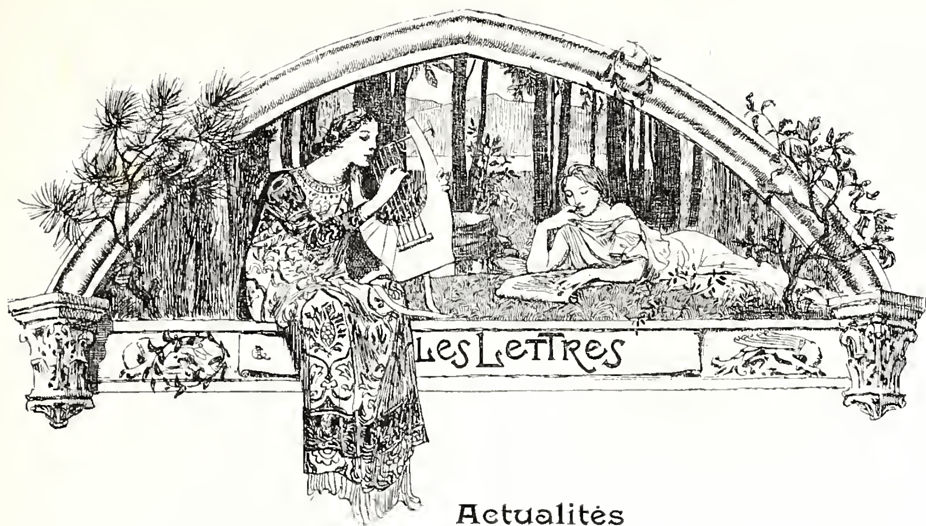
Or, voici que M. Garnier vient de faire pour la céramique, en général, ce qu'il avait fait pour Sèvres en particulier, c'est-à-dire qu'il a publié un *Dictionnaire de la Céramique*, — faïences, grès, poteries, — pour lequel des aquarelles ont été exécutées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude. Mais ce dictionnaire est précédé, lui, d'une très copieuse et très substantielle introduction dans laquelle l'auteur s'est efforcé de faire ressortir les caractères distinctifs de chaque fabrication et les différences d'exécution existant entre des produits paraissant, au premier abord, de même provenance, quoique sortis, souvent, d'ateliers très éloignés les uns des autres. Après quoi, il en étudie l'histoire, il en suit la marche chronologique, recherchant quelles en ont été les applications industrielles et artistiques dans les principales contrées de l'Europe.

Les vingts planches en couleurs qui accompagnent le texte donnent des fragments de décoration plutôt que des ensembles, afin que les particularités des détails puissent être mieux retenues. On peut suivre, de la sorte, l'école de Nevers, l'école de Rouen, l'école de Moustiers, Paris, Saint-Cloud, les Islettes, Marseille, Montpellier, Bordeaux, Lille, Saint-Amand, Saint-Omer, Niederwiller, l'école de Strasbourg, les faïences italiennes, l'école de Delft, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, la Hongrie, la Suède, les poteries vernissées et les grès-cérames. Une seule chose est regrettable : c'est qu'aucune place n'ait été faite parmi ces reproductions aux faïences hispano-mauresques.

Ce Dictionnaire s'arrête à la période moderne. Un jour, peut-être, M. Garnier continuera son travail en s'occupant des modernes manifestations de la céramique, soit de celles qui, faisant revivre les anciens procédés, livrent au commerce des vaisselles d'un goût charmant, soit de celles qui, touchant au domaine de la céramique architecturale, produisent des œuvres d'une perfection à laquelle on n'avait pas encore atteint. On ne saurait trop louer la partie matérielle, ce livre ayant été exécuté avec le soin particulier que la Librairie de l'Art apporte à toutes ses grandes publications.

J. G.-C.





Actualités

LA CRISE DU LIVRE, D'APRÈS M. CIM

Sous le titre de : *Auteurs, Éditeurs et Libraires*, M. Albert Cim a publié dans la *Revue Bleue* (20 janvier) une étude sur la crise actuelle du livre ou, bien plutôt, sur le « krach du roman », car M. Cim est de ceux pour qui la littérature française réside en quelque sorte tout entière dans ce genre. Quant aux causes de cette baisse caractéristique, il les attribue à la surproduction de la librairie, à l'importation étrangère, à la multiplicité des journaux et surtout de leurs suppléments ou recueils similaires, à la passion de plus en plus répandue des courses et du *pneu*. Ceci est fort bien, mais il est encore d'autres raisons, une surtout, qui prime toutes les autres, le mépris des couches nouvelles pour le livre, en lui-même d'essence aristocratique ; or le roman, dans son ensemble, s'adresse à la grosse moyenne, dont les préférences marquées sont pour le journal.

Si M. Cim avait voulu poursuivre plus loin son enquête, il aurait acquis la conviction que jamais les volumes d'histoire, de mémoires, de documentation par le texte et par l'image, ne se sont vendus à des chiffres aussi élevés. Qu'il nous suffise de mentionner les ouvrages publiés par les libraires Plon, Perrin, Armand Colin, C. Lévy et autres, les études comme celles de M. Frédéric Masson, du comte d'Hérisson, de M. Henry Houssaye, ou les recueils imagesques de Forain et de M. Grand-Carteret, pour citer quelques noms.

La vérité est que ce qui baisse, ce qui tend à disparaître, c'est le livre sans valeur, le roman de fabrique à tant la ligne, les productions incolores de tout un *rastaquouérisme* de lettres écrivant non par conviction, mais dans un pur esprit commercial.

Et, vraiment, on ne saurait s'en plaindre. Peut-être les marchands de papier y perdront-ils, mais à coup sûr les bibliothèques y gagneront.

Du reste, M. Albert Cim le reconnaît, lui aussi, quand il dit : « Les livres « d'auteurs », pires en cela que le cothurne de l'Auvergnat, non seulement prennent de la place, mais encore ternissent et discréditent tout ce qui les avoisine ».

Depuis vingt ans tous les parvenus de la demi-instruction ont voulu écrire, se figurant de très bonne foi qu'ils avaient accouché de quelque chef-d'œuvre : leur marchandise ne se vendant pas, ils écriront moins et tout sera dit.

Les amateurs ont assez du « faux livre de luxe », et ils ont raison ; les lecteurs d'œuvres d'imagination ont assez du même roman servi pour la vingtième fois, et ils n'ont point tort.

Le baron Jérôme Pichon, le si sympathique et si érudit bibliophile, qui, depuis longtemps déjà, avait émis le désir de se voir remplacé, en raison de son âge et de son état de santé, a donné définitivement sa démission de président de la *Société des Bibliophiles français*, dont il est le doyen; son admission remontait au 5 avril 1843. Les sociétaires, réunis le 10 janvier chez M. le duc d'Aumale, président d'honneur, dans l'hôtel de la rue Montalivet, ont élu, pour le remplacer, M. Guyot de Villeneuve, membre adjoint de la Société depuis 1868 et membre permanent depuis 1871.

La Société fut, on le sait, fondée en 1820, par M. Coulon, de Lyon, remplacé comme président en 1830 par le comte de Saint-Manais. Ce dernier, ayant démissionné en 1848, eut comme successeur le comte Foy, prédécesseur direct du baron Pichon.



Le nombre des volumes imprimés en France pendant l'année 1893 est sensiblement le même que celui de l'année dernière : 20 000 volumes en chiffres ronds.

Sur ce nombre Paris compte, pour sa part, 6 200 volumes, c'est-à-dire une centaine de plus que l'an dernier.



La nouvelle orthographe vient de faire son entrée dans le monde. L'organe qui la prône ainsi sérieusement est le « Buletin des somaires des journaus scientifiques (pourquoi l'*s* en tête? cela est une superfétation), litéraires, financiers, artistiques, politiques, industriels », qui se fait, du reste, un titre de gloire de son initiative, car il ajoute, afin que nul ne l'ignore, la mention : « le premier journal français imprimé en nouvèle orthografie ». Allons, soit, mais pour un journal de renseignements, cela est vraiment peu pratique.



Attraction toujours plus considérable exercée par l'image dans tous les domaines et même sur la littérature. Ici, c'est un romancier qui intitule son œuvre : *Images sentimentales*; là, c'est un quotidien, *le Journal*, qui prend pour rubrique de nouvelles parisiennes : *Images à l'instar d'Épinal*. Il y a vingt ans, personne n'eût fait appel à l'emploi de termes graphiques. C'est là un signe des temps.



Le mystico-symbolisme continue à s'affirmer. Après tout, cela n'est pas plus étrange que le « troubadourisme » de la Restauration avec les pages, les troubadours, les bergers en veste abricot et les pèlerines à limousine coquillagée. Signalons l'*Album des légendes*, publication mensuelle avec aquarelle, dirigée par A. et J. des Gachons. On nous promet des images de MM. Grasset, Léonce de Joncières, Alex. Séon, Alph. Germain et autres; des contes et nouvelles de MM. Jean Carrère, G. Docquois, Mæterlinck, Stuart Merrill, Adolphe Retté, George Vanor, et autres également.

Avec le 1er janvier 1894, *la Plume* a inauguré une couverture illustrée dans la note décorative mystico-moderne. Auteur : M. Emile Causé.



Autre curiosité dans le même domaine :

M. le comte de Montesquiou-Fezensac, auteur de *les Chauves-Souris* et de *le Chef des odeurs suaves*, — sans doute le chef qui préside aux préparations culinaires de M. le comte, — a donné, dans le courant du mois de janvier, à la salle dite la Bodinière, une conférence sur les contes et les fables d'une oubliée, subitement redevenue à la mode, M[me] Desbordes-Valmore, conférence à l'usage de ceux qui recherchent les façons du jour de celui qui s'est défini ainsi :

Je suis le souverain des choses transitoires,
Étant le courtisan du Rare et du Ténu;
L'Infinitésimal en mon terme a tenu,
Et des Mutations je dirai les histoires.

Grâce, mon prince! comte, soyez moins loquace! Aux préposés du cordon laissez le soin des histoires!

Du reste, le *Chef des odeurs suaves* me semble appartenir, et par droit de fumisterie symboliste, et par droit de mièvrerie esthète, à la galerie des graphomanes si bien dépeinte par Max Nordau en son remarquable volume : *Dégénérescence*. « A la magie d'un Guaïta et d'un Papus, à l'androgynie d'un Péladan, à l'anxiomanie d'un Rollinat, au radotage idiot d'un Mæterlinck, » il faudra désormais ajouter l'esthétisme suranné du gentilhomme officiant qui aime à se moquer de ses contemporains en des vers rocaille, — par la rime tout au moins :

Un kiosque parqueté d'écaille,
Et de coquille lambrissé,
Et de coquillages, où qu'aille
Le regard, partout hérissé.

Pauvre langue française!



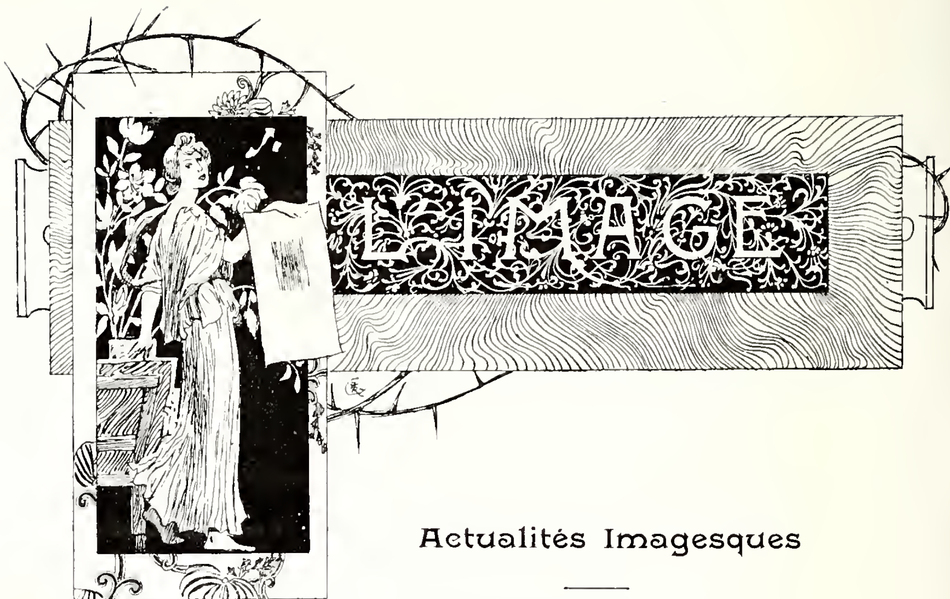
Sous le titre de *Répertoire des Ventes*, M. Pierre Dauze entreprend la publication d'un recueil périodique qui s'adresse, à la fois, à ceux qui vendent des livres et à ceux qui en achètent. Ce travail sera divisé en trois parties : 1° la *Gazette des Ventes*, paraissant tous les mardis, donnant les nouvelles intéressantes de la semaine, les résultats principaux des grandes ventes à l'étranger, l'annonce des enchères françaises et étrangères; 2° le *relevé complet des prix d'adjudication* aux ventes de Paris, avec les numéros d'ordre des catalogues originaux, également hebdomadaire; 3° une *table alphabétique* par noms d'auteurs et ouvrages anonymes, donnant l'indication sommaire des titres des ouvrages, de leurs éditeurs, du lieu et de la date de leur publication, de leur condition, de leur reliure et de leur prix. Le tirage de cette table, qui sera publiée par fascicules en juillet, août et septembre, doit être limité à 700 exemplaires numérotés et paraphés en face du titre.

La *Gazette des Ventes* aura un titre en-tête dessiné par Valloton.



Les Archives de l'Imprimerie, recueil typographique mensuel imprimé et publié à Lausanne en Suisse, avec un goût et un soin parfaits, a commencé dans son fascicule de janvier un travail d'un attrait tout particulier pour ceux qui s'intéressent au livre : l'histoire des presses et machines typographiques depuis Gutenberg.





Actualités Imagesques

LES IDÉES SUR LE NU ET LA DÉCENCE EN 1806

A notre époque où la grave question du nu et du déshabillé paraît vouloir prendre les proportions d'un véritable débat, il n'est point sans intérêt de rechercher de quelle façon l'on considérait la chose autrefois, en France même, au moment surtout où les femmes, les Parisiennes particulièrement, accusaient le nu par leurs draperies, c'est-à-dire serraient leur robe si exactement sur le corps que le vêtement en traduisait ainsi tous les contours.

A ce moment, je veux dire au commencement du siècle, les Musées se réorganisaient, s'ouvraient, et, sous l'influence de l'école classique, la sculpture, prenant une grande place, affichait partout la nudité des Grecs et des Romains.

Beaucoup considérèrent cela comme une licence déplorable, et des polémiques assez violentes s'engagèrent sur la question. Voici, notamment, de quelle façon s'expriment, au cours d'une promenade au Luxembourg, les auteurs d'un *Voyage aux faubourgs Saint-Marcel et Saint-Jacques*, sorte de dialogue entre deux amis, publié en 1806 :

« Je n'ai qu'une chose a blâmer dans tout ceci, dit Théodore d'un ton fort sérieux : c'est l'immodestie des statues. Ah ! messieurs du faubourg, qui criez contre l'immoralité du siècle, qui vous permettez de temps en temps de petites satires contre les mœurs de la *Chaussée d'Antin*, vous n'avez plus rien à nous reprocher. Quand on veut mordre sur les autres, il faut être à l'abri de la critique. Je ferai placer des *feuilles de vigne* sur vos statues. — Votre réflexion est juste, et tout en plaisantant, vous voilà d'accord avec les gens sensés, qui, sans être bigots, se plaignent que partout on offre aux yeux des jeunes personnes des nudités révoltantes ; qui, malgré leur amour pour les Beaux-Arts, voudroient qu'on *fermât* la porte du *Musée Napoléon* au vulgaire ignorant, lequel ne retire aucun fruit d'un coup d'œil rapide, et n'en rapporte que des idées obscènes ou ridicules. — N'auroit-on pas, en adoptant votre plan un peu sévère, n'auroit-on pas à craindre de priver la France d'artistes capables de l'illustrer ? — Ne redoutez rien de semblable ; le génie triomphe sans peine de toutes les difficultés, et en adoptant ce parti, l'on n'auroit point à se reprocher d'éveiller trop tôt les passions ; et l'entrée des jardins publics ne seroit plus interdite à ceux qui ne se sont point encore familiarisés avec nos nouvelles idées sur le *nu*. »

C'étaient, en effet, de nouvelles idées, ou plutôt la reprise de principes qui, autrefois déjà, avaient prévalu et qui cadraient on ne peut mieux avec les modes du jour.

Dans ses chroniques réunies en volume en 1813, J.-B. Salgues, qui fut journaliste et préfet, revient souvent, lui aussi, sur la question. A propos des statues exposées au Muséum il avait même écrit toute une étude qu'il n'est point sans intérêt de reproduire en son intégralité.

« J'avais jusqu'à ce jour traversé rapidement la première salle des Antiques, pour aller au Muséum contempler les nouvelles productions de nos Apelle et de nos Phidias. Pressé par le désir de satisfaire ma curiosité, je m'étais hâté de monter les escaliers sans faire attention à la beauté et aux inconvénients du passage ; j'avais même, dans un premier mouvement, loué la sagesse des administrateurs, qui, pour éviter les embarras de la foule, avaient sagement ordonné qu'on entrât par une porte et qu'on sortît par l'autre. Ce trait de prévoyance m'avait frappé, et je me sentais disposé à autant de bienveillance que le docteur Pangloss. Aujourd'hui, la première chaleur de mon admiration commence à se refroidir ; je vois les choses d'un œil plus reposé, et je sens mon optimisme se ralentir fortement.



LES STATUES DRAPÉES
(D'après les *Wiener Caricaturen*)

« Il faut veiller à la sûreté et à la conservation des personnes ; mais la loi doit veiller aussi à la sûreté et à la conservation des mœurs.

« Or, je demande si les mœurs sont en sûreté quand de jeunes personnes, qu'une curiosité innocente, et même souvent louable, amène au milieu des chefs-d'œuvre de nos artistes, sont forcées de promener leurs regards sur ces nudités dont une mère vertueuse doit dérober le spectacle à sa fille ? Je dis forcées, car nul autre passage ne conduit au Salon que la galerie des Antiques.

« Que les arts contribuent à la gloire des nations, c'est une vérité reconnue ; mais ne serait-il pas plus glorieux encore de concilier les mœurs et les arts ? Vous opposerez l'exemple des Grecs et des Romains ; mais je vous demanderai si c'était à l'époque où les Grecs et les Romains avaient des mœurs sages et austères, que les statues qu'ils nous ont transmises étaient exposées aux yeux du public ? Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que le respect des bienséances a été regardé comme une petitesse d'esprit, une hypocrisie de mœurs indigne d'un esprit élevé. Ce sont quelques artistes qui ont publié cette doctrine et fondé cette coutume. C'est depuis qu'ils ont acquis dans la Société une influence qu'ils n'avaient pas, que nos jardins et nos monuments publics ont offert des images que réprouve la pudeur ; et c'est ainsi que les arts qui devraient rehausser la gloire des nations, les corrompent et les dégradent. Nous avons des règlements qui défendent, sous des peines graves, à un homme ou à une femme de se montrer nus en public.

« Ces règlements sont-il tombés en désuétude ? Et je demande ce que ferait le magistrat de police s'il arrivait qu'un homme accusé d'avoir enfreint ces règlements, l'invitât à se rendre avec lui à la galerie des antiques, inondée d'une foule de spectateurs de tout âge et de tout sexe ?

« Je ne chercherai point à examiner ce qui se passe dans le cœur de la jeune vierge qui, pour la première fois, traverse ces salles si périlleuses. De quelles mœurs pourrions-nous parler, quand il se trouve des mères qui ne rougissent pas de profaner ainsi les regards de l'innocence ? Que sais-je même ? peut-être ces réflexions seront-elles un appât pour celles qui n'ont point encore parcouru ces magnifiques dépôts des arts ; et peut-être qu'en reclamant en faveur de la décence, j'aurai moi-même provoqué des naufrages qui sans cela n'auraient pas eu lieu. »

Cette amusante et quelque peu prudhommesque sortie contre la nudité des statues, qui eussent été bien surprises de se voir « déshabillées à la mode du jour », montre que la *Ligue contre la licence des rues* n'est point une invention moderne. Seulement, au commencement du siècle, on visait les Musées et l'on s'attaquait aux œuvres de la sculpture, tandis que, à la fin du siècle, ce sont les spectacles extérieurs, les plaisirs de la folle jeunesse, et les manifestations graphiques, l'image surtout, que l'on poursuit et que l'on voudrait vêtir à la façon quackerienne. L'homme dans une immense redingote à petits boutons ; la femme dans un sac, tel est l'idéal esthétique rêvé par les « Passystes ».

Ainsi, à près de cent ans de distance, on retrouve les mêmes idées, les mêmes préjugés, la même tendance à s'élever contre la « licence des artistes ». J.-B. Salgues concluait en disant : « Voudriez-vous peindre Fénelon nu ? » Un chroniqueur contemporain écrivait l'autre jour : « Je ne me représente point les meneurs de la campagne actuelle en Adam avant le péché ! »



LES CALENDRIERS MURAUX

Très intéressant article dans la *Revue des arts graphiques* (numéro du 27 janvier), sur « les calendriers de 1894 », c'est-à-dire sur les calendriers de carton exécutés en chromolithographie, souvent d'après les maquettes d'artistes en renom, destinés à prendre place sur les murs, qu'on peut voir dans certains établissements publics, dans les grands ateliers et jusque dans les bureaux d'omnibus.

La *Revue des arts graphiques* joint à son article la reproduction des calendriers exécutés, cette année, par les maisons parisiennes qui se sont fait une spécialité dans ce genre, MM. Champenois, Minot et Vieillemard, sans oublier la maison Lorilleux, qui, de fondation, donne, elle aussi, à ses clients un calendrier de cette espèce.

Les femmes idéales de MM. Champenois et Minot, qu'elles soient dans la note vaporeuse de certaine école du XVIIIe siècle, ou qu'elles popularisent les types de l'élégance fin-de-siècle, tirent l'œil des passants à toutes les vitrines, dans tous les endroits où l'on fait antichambre, tandis que M. Vieillemard sacrifie au dieu du jour, le Mousquetaire, remis à la mode par l'édition illustrée des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. La *Revue des arts graphiques* nous apprend, à ce propos, que l'on doit à ce chromolithographe émérite les premiers calendriers perpétuels à rubans affectant, aujourd'hui, les formes les plus diverses et dont *le Livre et l'Image* a lui-même parlé tout récemment.





« ENTREPRISE GÉNÉRALE D'INTERVIEWS
CÉLÉBRITÉ, INDISCRÉTION.

M...

« Voulez-vous nous permettre, avec l'indiscrétion inséparable de notre profession, de vous demander de quelle façon vous étudiez et vous composez les rôles qui vous sont confiés, pour arriver à les rendre avec ce talent merveilleux qui vous assure une place au premier rang parmi les notabilités du théâtre contemporain?

« Dans l'espoir que vous voudrez bien répondre à cette question, agréez, M. , avec les remerciements anticipés de nos lecteurs, l'assurance de notre respectueuse et admirative sympathie, XANROF, BAC. »

C'est sous cette forme amusante que s'ouvre l'album des deux humoristes du crayon et de la plume qui, dès son apparition, a mis en joyeuse humeur tous ceux qui s'intéressent aux choses du théâtre[1]. Vingt portraits de célébrités de la rampe et du monologue, Coquelin, Rose Caron, Got, Sibyl-Sanderson, Mounet-Sully, Sarah Bernhardt, Jean de Reszké, Réjane, Dupuis, Hading, Dailly, Reichenberg, Baron, et plusieurs autres grands seigneurs et non moins nobles dames tenant au monde des planches. Pour 3 fr. 50 vous aurez le portrait et une épître de toutes les célébrités qui font courir Paris et l'étranger. Demander plus serait faire preuve de trop d'exigence.

Les portraits humoristiques compteront parmi les bonnes compositions de Bac ; quant aux missives, elles rappellent les « boquillonades » d'Humbert à l'époque où ce genre, aujourd'hui bien dégénéré, triomphait de toutes parts. Ajoutez à cela les devises toujours piquantes, toujours bien dans l'esprit du personnage :

Pour Mounet-Sully :

C'est pas d'la chair, ça, c'est du marbre
C'est moi qui suis l'acteur à barbe.

Pour Rose Caron :

Reyer est Dieu, Caron est son prophète.

Pour Coquelin :

Nous entrerons dans la carrière
Avant que l'aîné n'y soit plus.

A quelques semaines de distance, Bac nous permet ainsi d'apprécier son talent sous deux faces bien différentes. Le mois dernier c'était, avec *Nos Petits*



LA BONNE SOEUR, PAR BAC
Planche coloriée pour *Nos petits Aïeux*.

1. Album oblong. Prix 5 fr.

Aïeux, une évocation pittoresque du passé, un XVIIIe siècle très savant, tout imprégné des restitutions actuelles; aujourd'hui, c'est la vie factice et bruyante des personnalités du théâtre.



Jamais encore le livre de documentation historique n'était arrivé au point de perfection qu'il vient d'atteindre avec la *Bibliothèque illustrée de l'Enseignement secondaire*, que publie la librairie Collin. Cela laisse bien loin en arrière l'*Histoire de France illustrée*, de M. Victor Duruy, qui pourtant avait fait époque, comme introduisant dans l'enseignement le côté graphique, jusqu'alors complètement négligé. Voici, pour la première fois, le *Siècle de Louis XIV*, le *Précis du siècle de Louis XV*, tous deux par Voltaire, illustrés de gravures d'après les originaux, portraits et estampes du XVIIIe siècle. Costumes, batailles, figures, curiosités de l'époque, tout se trouve ainsi en images aux côtés du texte du grand écrivain. Cela est vraiment bien, et présente de l'intérêt même pour les amateurs.



Comme elle l'avait fait précédemment, à propos de Marie-Antoinette, *la Vie Contemporaine* vient de consacrer tout un numéro à Napoléon. Ce numéro, dont il a été fait un tirage sur japon à cent exemplaires, pour les amateurs, avec pagination spéciale, se compose d'études de MM. Frédéric Masson, Albert Vandal, Lucien Perey, Henri Bouchot, Maurice Loir, d'une série de *Boutades militaires*, par le général Drago, et d'un article du général Von der Goltz, *Napoléon et Moltke*. Quant aux illustrations, elles sont empruntées à différents ouvrages : deux proviennent, notamment, du *XIXe Siècle*, de M. Grand-Carteret.



Le *Journal Officiel* a publié les conditions du concours ouvert le 3 février entre artistes français pour le nouveau timbre-poste. D'après le programme, ce timbre devra comprendre dans sa composition les mots, en toutes lettres, *Postes* et *République française*, et l'emplacement pour l'indication de la valeur. Aucun genre d'exécution n'est prescrit. Le concurrent dont le projet aura été choisi pour devenir le type du timbre-poste recevra un prix de 3 000 francs. Les projets placés en deuxième et troisième rang recevront, l'un une indemnité de 1500 francs, l'autre une indemnité de 1000 francs.



Comme toujours, à cette époque de l'année, les bals masqués viennent de faire florès, les redoutes des établissements où l'on s'amuse ont groupé dans les grandes salles parisiennes tout ce qui, de près ou de loin, tient au monde du plaisir; suivant une habitude nouvelle, les journaux à tendances légères ont eu leur fête costumée, avec invitations illustrées envoyées à domicile ou distribuées en bonnes mains parmi le public des cabarets dits artistiques.

Fouillant dans les cartons des collectionneurs, *le Livre et l'Image* profite de la circonstance pour reproduire une invitation à un bal particulier dessinée par André Gill.



INVITATION DESSINÉE PAR ANDRÉ GILL EN 1869
D'après un original appartenant à M. Paul Sébillot.

Ceux qui donnaient ce bal, MM. Piton et Castellani, ont eu leur instant de célébrité parisienne. Tous deux peintres, tous deux grands amateurs du décor théâtral, recherchant, à la fois, les intimités bruyantes de l'atelier et la renommée tapageuse des échos quotidiens. Le peintre Castellani s'est fait surtout connaître par un panorama qui ne manquait point de mérite ; quant à Piton, « jeune homme fort riche qui faisait de la peinture en amateur », il fut un des membres les plus en vue de cette joyeuse société des *Trop serrés* ou *de l'Arche de Noé* qui, de 1867 à 1870, amusa Paris de sa gaieté et de ses farces macabres, donnant des représentations de pièces aux titres amusants. Tel *Abraham ou le patriarche qui trompe sa femme*. Voici, du reste, les renseignements que donne sur ce festival et sur le nommé Piton Auguste Lepage dans *les Dîners artistiques et littéraires de Paris* :

« Il y avait des chœurs dans cette pièce, qui eut un succès fou. Elle fut jouée dans une maison du boulevard Montparnasse appartenant à un des sociétaires, le peintre Piton. On démonta des cloisons pour avoir une salle assez vaste. Sculpteurs, hommes de lettres, peintres, artistes dramatiques, se transformèrent en menuisiers, en charpentiers, en maçons, pour démolir et reconstruire. Mis en goût par cette fête, M. Piton donna des bals masqués qui eurent une grande vogue dans le monde des artistes. Nous l'avons dit, ce garçon était riche et il pouvait se permettre bien des fantaisies; malheureusement, il avait placé toute sa fortune dans une maison de banque; le banquier se sauva laissant sa caisse vide et ruinant ceux qui avaient eu confiance en lui. Le jeune Piton, frappé de ce coup inattendu, liquida sa situation et quitta Paris sans prévenir personne. »



Le graphique dans les quotidiens de janvier. Supplément illustré du *Journal* : *les Clous de l'Année*, par Caran d'Ache : Napoléonite, la manie du jour; la Marmite, dessin anarchiste; le Grand Match de mille heures; Athalie-Rousseil; le Moribond

de Bournemouth ; Essai de végétarisme (l'histoire de Sarcey et de son chien). — Numéro de *l'Écho de Paris* sur Sarah-Bernhardt ; numéro du *Figaro* : *le Péril Anarchiste* (13 janvier), dans lequel se trouvent plusieurs spécimens intéressants de la propagande par l'image, des dessins d'Ibels, le Ravachol symbolique, et la reproduction du titre de *l'Almanach du Père Peinard*, devenu une rareté depuis sa confiscation. — Numéro du *Gaulois* (7 février) sur *Madame Sans-Gène*.



La mode est, plus que jamais aux concours photographiques. Ici, c'est le *Journal des Voyages* qui a proposé comme motif à ses concurrents « Ruine ou monument historique » ; là, c'est la Librairie illustrée qui se lance dans la composition d'art avec le sujet suivant : La fête de grand'mère.

Les personnages de cette sorte de tableau vivant, dit le programme, peuvent aussi bien être des enfants travestis et grimés que des personnes d'âge respectable ; le costume moderne est aussi bien de mise que le costume historique. Un *tableau*, fictif ou réel, voilà tout ce que l'on demande.



La *Revue Monégasque*, que publie à Monaco, non sans succès, M. Maurice Guillemot, nous introduit, en ses derniers fascicules, dans les intérieurs des artistes. « Connaître l'homme dans l'ambiance de son entour habituel, le déduire du décor au milieu duquel il se plaît, arracher aux confidences de ses lettres, de ses entretiens, les projets qu'il nourrit, prévoir ce qu'il deviendra, rappeler au public ce qu'il a déjà prouvé, pressentir l'œuvre de demain », tel est le but que s'est proposé l'auteur de ces biographies pittoresques, illustrées de croquis par les artistes eux-mêmes. Ont ainsi paru Jules Adeline et Henri Boutet.



Les Expositions actuelles :

Au Cercle de la Librairie, exposition de la *Société des Artistes Graveurs au burin* (1er au 25 février), où figurent en un choix d'estampes plus ou moins attrayantes, sans compter une vingtaine de dessins originaux, tous les maitres de la partie. — Dans les galeries de *la Plume*, le *Salon des Cent* (1er au 28 février), réunion d'œuvres de peintres, statuaires, graveurs et dessinateurs. Parmi ces derniers : Henri Boutet, Jules Chéret, Fernand Fau, André des Gachons qui s'intitule « imagier », Eugène Grasset, Ibels, Gustave Jossot et Félicien Rops. A propos de Jossot, *la Plume* du 1er février donne de lui une amusante image coloriée. Le catalogue de l'Exposition a une couverture de H.-G. Ibels.

Les Expositions futures :

A Budapest, du 15 au 24 mars, exposition de tous les journaux graphiques du monde organisée par le Club des Imprimeurs hongrois, à l'occasion de sa fête.

A Paris, en mars, exposition d'objets rappelant Marie-Antoinette et son temps.



On n'a certainement pas oublié le succès jadis rencontré en France par les billets de banque de la Sainte-Farce et autres transformations humoristiques du papier-monnaie. Des magasins de teinturerie ou de poudre insecticide s'étaient amusés à faire distribuer dans les rues des imitations grossières des billets de cent ou de mille francs, tandis que des brasseries à femmes costumées reproduisaient, au verso d'une réclame pour les consommations de la maison, des types d'assignats.

En Amérique ce genre de publicité, défendu depuis peu, fut aussi pendant long-



temps à la mode. Tous les présidents des papiers-monnaie vinrent prendre place sur des prospectus d'eaux infaillibles pour faire pousser les cheveux.

Or les Allemands ont agi pareillement avec certaines coupures de leur papier-monnaie. C'est ainsi que le billet de cinq marks a été, dans son texte et dans sa décoration, torturé, caricaturé de façon assez amusante par une maison de change de Hambourg. Au lieu des mots *Empire allemand*, on lit dans l'encadrement du haut : « La fortune ne nuit point ». Puis le texte est libellé ainsi : « Je te souhaite cinq cent mille fois (*Mal*, fois, remplaçant le mot *Marks*) que l'original de cette copie ne soit pas aussi faux pour toi et pour moi. » Et au-dessous : « Qu'en tout temps, cher ami, ta vie soit riche en bonheur, en santé et en contentement ! »



A PROPOS DU CONCOURS DE RELIURE EN 1893

La *Revue des Arts Décoratifs* a publié dans son fascicule de décembre 1893 les rapports des concours ouverts l'année dernière par la Société de l'Union Centrale. Retenons parmi ces documents, d'autant plus intéressants qu'ils sont accompagnés de la reproduction des objets primés, le rapport de M. Henri Beraldi sur la reliure. Le concours, dit des « artistes et des industriels », visait, on le sait, comme premier sujet, le décor traité à filets ou à petits fers d'une reliure en maroquin pour un volume de littérature. Or, à la grande surprise de tous les amateurs, ce sujet n'avait pas été traité du tout, si bien qu'on avait dû se contenter d'attribuer une prime à deux dessins, l'un de M. Rudnicki pour *les Oiseaux* de Theuriet, l'autre de M. Dobrzycki pour *Dernières Feuilles* d'Holmès. Le jury a en effet trouvé que ces dessins s'éloignaient absolument du programme, qu'ils avaient moins l'aspect d'une reliure que celui d'un vitrail, ou d'une affiche, ou d'une couverture en chromo. Et voici ce que dit, à ce sujet, M. Beraldi dans son rapport :

« Comme tentative imprévue, un concurrent a proposé pour un de nos classiques du XVIIe siècle un décor pseudo-japonais. Nouveauté qui n'en est pas une, étant donné le décor dit « au chinois » déjà imposé, il y a plus d'un siècle, à un certain exemplaire de Malherbe par le relieur Lemonnier. Le jury remarque d'ailleurs que pour beaucoup de concurrents le dernier mot de l'originalité c'est l'imitation immédiate ou dénaturée du Japon.

« Quant à de nouveaux entrelacs et compartiments de filets, décors qui sont l'essence même de l'ornement de la reliure, aux dessins réguliers symétriques, aux combinaisons géométriques, beaucoup plus difficiles à imaginer qu'on ne le croit, les concurrents y ont renoncé, peut-être même en raison de la difficulté. »

Nous sommes entièrement de l'avis de M. Henri Beraldi. On a donc lieu d'être surpris de certaines décisions, je dirai plus, de certaines hésitations qui se manifestent parmi les membres de l'Union Centrale. Ces messieurs en sont-ils encore à craindre les articles de quelque critique tapageuse, toujours à la recherche de réclame?

Espérons que dans le prochain concours on ne viendra point défendre la fantaisie japonaise sous prétexte d'invention, alors qu'il s'agit de filets ou de petits fers.



UNE EXPOSITION INTERNATIONALE D'AFFICHES A BRUXELLES

Mardi, 20 janvier, s'est ouverte dans le *Palais provisoire des fêtes* de la rue Joseph Lebeau, à Bruxelles, une exposition d'affiches illustrées organisée en vue de créer des ressources à plusieurs œuvres charitables, dignes d'intérêt, spécialement l'*Union française de bienfaisance* et la *Caisse de secours des victimes des accidents du travail.*

Les collectionneurs ont répondu avec un louable empressement à l'appel qui leur était adressé : presque tous les États d'Europe, l'Amérique et le Japon, sont représentés dans les dix ou douze vastes salles d'exposition où les envois se trouvent groupés par genre et par pays.

L'affiche française a été la plus admirée : la critique a été unanime pour célébrer Chéret, « le dessinateur étourdissant de brio et d'invention, le coloriste par oppositions franches, le boulevardier humoriste qui caractérise tout, le roman nouveau et l'invention récente »; Toulouse-Lautrec, « l'homme aux taches rudimentaires, aux contours larges, aux silhouettes diverses également étranges et réussies ». On a universellement proclamé la fantaisie charmante, la souplesse de crayon des Forain, des Willette, des Steinlein, de Guillaume, Bac, Royer, Choubrac, de Feure, Ibels, « rivalisant tous de verve et de geste ».

L'affiche allemande est représentée par des pièces sur les cirques et les cafés-concerts. Citons l'œuvre pleine de style de Doeplerd : Un héraut, au premier plan d'un paysage rhénan, annonçant une exposition d'arts industriels. L'affiche suisse, comme toujours, célèbre les lacs et les glaciers, en tons mal fondus, un peu froids et criards.

La collection italienne n'est point très riche : quelques spécimens consacrés aux sports : cyclisme et courses. A noter, cependant, la collection des affiches de l'*Opéra* de Turin : teintes fines et harmonieuses.

Les Autrichiens se rapprochent davantage de l'école française : très admirée une grande *Pierrette*, en rouge et noir, de Zeuner.

Les affiches anglaises et américaines visent plutôt à tirer l'œil par leurs dimensions extraordinaires qu'à retenir le regard par le fini de l'exécution. Nous y rencontrons de l'habileté, du coloris, — ou pour mieux dire de la couleur, — mais non cette vie, cette observation des affiches françaises. Parmi ces annonces babyloniennes, les réclames du *Constantinople exhibition*, signées Morgan Thomas et Wylie. Comme œuvres, une danseuse *To Day* de Dudley Hardy et un *Robert Macaire* très vivant.

Les affiches japonaises, qui, contrairement aux affiches européennes, ne portent aucun texte, se placent au premier rang par la finesse du dessin et par la splendeur du coloris.

La participation des artistes belges à cette exposition n'a pas fourni des résultats très brillants. Il suffit de citer Duyck, Crespin, Bataille, Herbo et Dardenne; mais ces œuvres trahissent les hésitations des débuts : les artistes nationaux tâtonnent dans les obscurités d'une voie nouvelle pour eux. A cet égard l'exposition exercera une très heureuse influence. Elle a forcé l'attention de tous sur un art des plus vivants et d'un charme très particulier.

A. Wauwermans.

Mille moins un petits papiers

LES NUMÉROS DE NOEL. — MAITRES HOLLANDAIS ET MAITRES ALLEMANDS DANS LES REVUES ANGLAISES. — CATALOGUES ILLUSTRÉS D'ÉTRENNES. — LES « ANNUAL » DE PHIL MAY ET LES SATIRIQUES ANGLAIS. — UN ÉLÈVE DE W. CRANE. — ON DEMANDE UN TEXTE. — LE TIRAGE DES GRAVURES EN ENCRES DE COULEURS. — LE NAPOLÉONISME DANS LES REVUES ANGLAISES. — ARTICLES CONCERNANT LA FRANCE.

Un mot d'abord sur ces nombreuses et hétérogènes publications qui ont pris naissance en Angleterre et qui, de fin novembre à fin décembre, encombrent, aujourd'hui, toutes les librairies sous le titre plus ou moins exact de *Numéro de Noel*, *Christmas numbers*, *Weihnachts Nummer*, *Strenna*, *Natali e Capo d'Anno*.

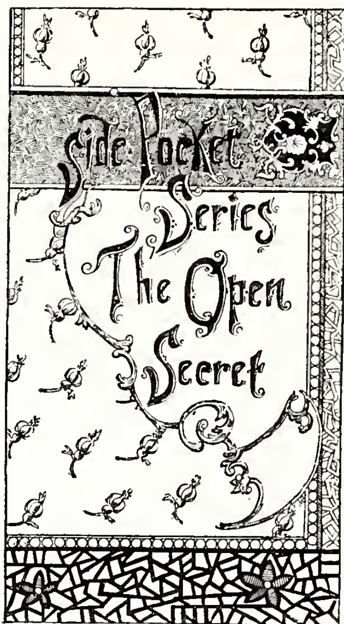
En Angleterre, en Amérique et en Allemagne, la Noël tient toujours une certaine place dans ces fulgurants météores aux couvertures spéciales, triomphe de la chromo et de la confiture; il y a invariablement un Noël du château et de la mansarde ou de la maison et de la rue, un Noël des quartiers élégants et des quartiers pauvres; un Noël des faits divers (ceci c'est l'affaire de la *Police Gazette* de New-York) et un Noël du théâtre (cela est publié par le *Dramatic Mirror*, également de New-York), quelquefois des monographies intéressantes, mais, plus souvent, la vieille banalité déjà tant de fois servie! Le *Pall Mall Budget*, qui, comme nombre d'autres revues anglaises, donne des hors-texte en couleurs, d'après les procédés Boussod et Valadon, a publié en manière de lavis d'assez bonnes compositions « noëlesques ». Du reste, tiré maintenant avec un soin tout particulier, sur beau papier, il est très en progrès et fait une large place aux illustrateurs modernes, comme Louis Wain, Raven-Hill, Hartrick, Sullivan.

Nouveau venu pour la littérature « christmasienne », le *Sketch*, dont l'exécution est de tous points parfaite, a eu un numéro qui peut compter parmi les meilleurs. Les dessins de pleine page dus à Dudley Hardy, conçus en ce genre qu'on est convenu d'appeler fin-de-siècle, sont admirablement reproduits.

Mais au point de vue du *puffisme*, la première place appartient au *Pear's Annual*, annuellement publié par le grand fabricant de savons qui remplit Londres et l'Europe de ses réclames. Chaque année il reproduit ainsi les peintures exposées dans ses magasins, qui doivent, par la suite, servir à ses annonces. Les éditeurs dudit *Annual* veulent bien nous apprendre que sa confection a exigé 213 tonnes de papier, et que ses 320 000 exemplaires de tirage, mis bout à bout, couvriraient 2228 milles. Quel record! Quel excellent criterium pour la valeur artistique et littéraire!

En Italie, les chromos aux couleurs intenses du fascicule publié par l'*Illustrazione Italiana*, la belle publication des frères Trèves, ne manquent pas d'un certain charme. Ce *Natale et Capo d'Anno*, dû à un seul artiste, Arnaldo Ferraguti, et à un seul écrivain, G. Verga, ne s'occupe du reste nullement de Noël, ce qui n'est peut-être point un tort.

Les *Strenna du Fischietto*, de Turin, étaient autrefois un almanach-livre. Maintenant, c'est un énorme fascicule avec caricatures de Caroute et Caramba tirées pour la plupart en rouge et noir. Une année comique, qui, elle aussi, n'a rien de particulier à Noël. Mais, partout, dans ces publications italiennes, de la musique.



Couverture d'un volume de M. Priest publié par la *Arena Publishing Company*, à Boston, copieusement illustré et vendu 75 cents.

(Réduction au quart superficiel)

Des numéros de Noël! même en Russie où la *Strekoza* et le *Chout* font, pour la circonstance, des numéros spéciaux sur le théâtre, sur les particularités de la vie du pays. A Bruxelles, c'est *le Diable au Corps* qui a mis en mouvement tous ses dessinateurs, Léon Dardenne, Amédée Lynen, De Feure, dont le très suggestif Noël de l'horizontale, un lapin sortant de la chaudière, mêle aux qualités flamandes la note ultra-parisienne.

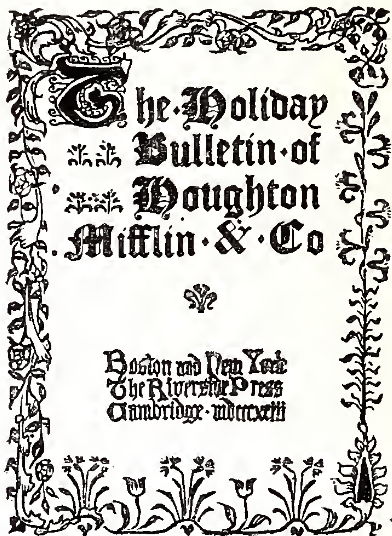
Je vous le dis en vérité : L'esprit-saint descendra sur la tête de celui qui achètera ce numéro.

Evangile selon saint LYNEN.

La mode des catalogues illustrés annuels sous la forme de celui qui fut entrepris, il y a quelques années, par l'éditeur Le Soudier, est encore peu répandue en France. Il n'en est pas de même à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique tout particulièrement. Parmi les fascicules qu'éditeurs à l'envi expédient ainsi à tout l'univers, les moins indignes de figurer dans une collection sont le *Holiday Bulletin* de la *Riverside Press*, de Boston, avec ornements de W. Crane, et le *Weihnachts-Almanach* de MM. Herder, à Fribourg. Les couvertures anglaises et américaines de ces publications sont invariablement conçues dans un esprit décoratif, ainsi qu'on peut le voir par le titre ici reproduit.

La reliure, de l'autre côté de l'Océan, se complaît également dans les décorations et dans les fleurs ornementales, avec un singulier mélange de tous les styles. Ce n'est peut-être ni très heureux, ni très épuré comme goût, mais cela indique une certaine recherche d'élégance, et il ne faut pas être trop difficile : il s'agit de volumes vendus 75 cents.

L'ouvrage de M. Michel a, partout, ramené l'attention sur Rembrandt :



Couverture du catalogue publié par une maison d'édition de Boston

(Réduction au quart superficiel)

The Art Journal annonce un article sur le maître hollandais, et *The Century* ne lui consacre pas moins de seize pages encadrées par des dessins de A. Cole et ornées de reproductions gravées sur bois par T. Cole, d'après les originaux. *Le Philosophe en méditation* est plongé dans les ténèbres, les figures du *Souper à Emmaüs* sont massacrées, *la Ronde de nuit* est un peu mieux traitée, mais ce n'est guère que dans *la Fête de saint Nicolas* que nous retrouvons et l'esprit de Rembrandt et le savoir-faire du graveur.

A en juger par *Unsere Zeit*, *Universum*, *Velhagen und Klasings Monatshefte*, il semble que les revues d'outre-Rhin abandonnent la vieille pratique d'illustrer le texte pour publier hors texte des reproductions d'œuvres d'art. C'est la conséquence de l'emploi, toujours plus grand, des nouveaux procédés, les similigravures tirées avec le texte n'étant souvent qu'un informe gribouillage.

A travers les satiriques anglais :
Judy, le vieux *Judy*, aussi classique, aussi populaire que *Punch*, avec son amusante couverture, a survécu à la déconfiture de ses patrons, et à voir les belles filles symboliques des saisons qu'a dessinées F. Chasemore, nous pouvons espérer qu'il n'a pas une santé moins florissante.

Fun, bien amusant avec ses modes caricaturalement excentriques, avec ses planches signées Cruikshank, montre trop l'influence de ses concurrents américains; une scène de Hal Hurst paraît tirée de *Life* : les Américains seuls ont le privilège d'être si *tall*.

Deux fois par an, *Phil May*, « le prince de la caricature » suivant certains journaux anglais, publie un Annual — *Summer* et *Winter*. — Le dernier (*Winter* 1893) contient l'usuelle proportion de dessins « philmayesques », tous les articles se terminant par une tête de Triboulet anglais, qui, répétée avec diverses expressions, devient une obsession. C'est, du reste, une succession de types, de portraits, de croquis de gens dessinés à la plume et d'un faire très personnel. La couverture avec le fou habituel est gravée par Florian.

Question bibliophilesque :
L'édition de Maud que W. Morris a imprimée à sa *Kelmscott press* justifie-t-elle le prix élevé, 2 guinées, qu'en demande l'éditeur? Un ouvrage de 46 feuillets, dont 37 imprimés, tiré à 500 exemplaires non numérotés, ne saurait prétendre au titre de rareté.

Le numéro specimen du nouveau journal illustré de M. Stead : *The Daily Paper*, n'offre rien de remarquable, sinon une manière toute nouvelle d'annoncer les cycles.

M. W. Crane, dont *The Studio* publiait, en novembre 1893, un intéressant portrait, a recruté un disciple nouveau en M. Winifred Smith : les illustrations que ce dernier a exécutées pour *Lily and Waterlily* montrent que les leçons du maître ne sont pas demeurées stériles. Le « cranisme » prend décidément racine en Angleterre.

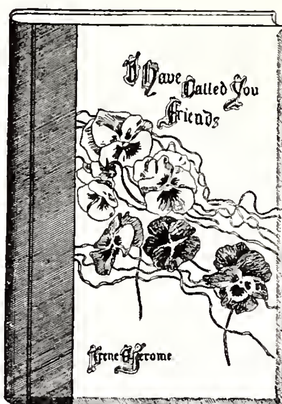
On demande un texte!
The Cloister and the Hearth, orné de 550 illustrations. — *Knickerbocker's history of New York*, 235 illustrations, etc. Allons! un ban pour les courageux artistes et un concours entre littérateurs afin de leur fournir la matière nécessaire.

Le tirage des gravures dans une teinte autre que celle du texte est passé dans l'usage courant ; or, les effets n'ont souvent pas été étudiés, et il n'est rien de plus désagréable, sur un papier blanc, qu'une image en bistre, en vert ou en rose, auprès d'un texte en noir. Dédié aux revues allemandes qui, comme le *Vom Fels zum Meer*, abusent, quelquefois, de ces coloris.

Le napoléonisme aigu qui sévit en ce moment sur la France paraît avoir passé le détroit et même l'Océan, car les revues américaines donnent, elles aussi, et ont en préparation des études de MM. Frédéric Masson et Grand-Carteret. Notons dans le *Pall Mall Magazine* une étude de lord Wolseley sur le déclin et la chute de Napoléon (attribuée, selon l'auteur, à une maladie qui minait la santé du grand homme), étude illustrée d'après les estampes de l'époque, dans le *Harper's Magazine*, *le Capitaine Napoléon-Bonaparte au siège de Toulon*, par Germain Bapst. D'autre part, *The Art Journal*, en son fascicule de février, reproduit le tableau de Orchardson, *Napoléon dictant ses mémoires à Sainte-Hélène* (1816), lequel fait partie de la collection James Keiller. Jusqu'à ce jour les revues allemandes paraissent vouloir rester en dehors du mouvement.

En dehors du napoléonisme, la France continue à tenir une place considérable dans les périodiques anglo-américains. Presque en même temps le *Pall Mall Budget* et le *Scribner Magazine* viennent de consacrer de curieuses études aux célèbres gargouilles et animaux fantastiques de Notre-Dame de Paris, ceux-là même que Victor Hugo a immortalisés. A Londres, *The Devils of Notre-Dame*, texte de M. Stevenson avec de très remarquables compositions originales de Joseph Pennell ; à New-York, *Stories in Stone from Notre-Dame*, par Théodore Andrea Cook, avec des illustrations d'après des photographies. Ici, dans le *Scribner*, c'est une étude sur *Mme Roland à la Conciergerie*, avec portraits et documents graphiques par Ida M. Tarbell ; ici, dans le *Cosmopolitan*, qui continue à demander des notules à MM. Francisque Sarcey, Geffroy et autres, c'est un article de M. Crawford sur *le Réveil de la Pantomime* (*l'Enfant prodigue* du Théâtre des Bouffes). Ailleurs (dans le *Harper's Magazine*), ce seront des croquis graphiques de Richard Harding Davis, sur Paris. Qui donc disait, dernièrement, que la France n'intéressait plus l'étranger ?

UN BOOK-TROTTER.





RÉDUCTION DE LA GRANDE AFFICHE DE CHÉRET
Coloriée au patron par l'artiste lui-même.

LES CURIOSITÉS DE LA RUE



Quelques Affiches

AFFICHES MURALES ET AFFICHES CIRCULANTES

Faire le catalogue des affiches qui garnissent en ce moment les rues de Paris serait, peut-être, un travail fastidieux, mais à coup sûr, point inutile [1]. Car jamais ce Salon de la rue n'a été aussi garni, aussi varié, et surtout aussi graphique. Il y a quelques années encore, l'affiche entièrement typographique tenait une certaine place aux côtés de l'affiche illustrée; aujourd'hui, si, par hasard, ils s'en rencontre une, elle produit l'effet d'une égarée qui aurait oublié de se vêtir d'un costume décent.

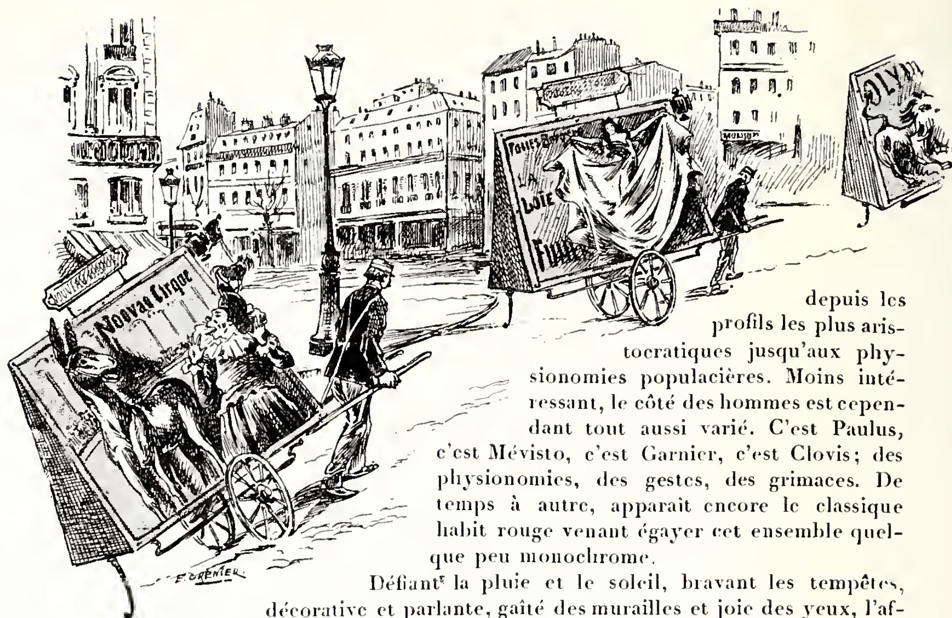
Le côté très curieux de l'affichage actuel réside surtout dans le mélange des genres et des séries. Réclames industrielles, qu'il s'agisse de spécialités pharmaceutiques, de liqueurs, ou de vêtements; étoiles des cafés-concerts; images pour les fêtes, les théâtres et les bals, tout cela se coudoie, constituant sur les murs et sur les palissades une galerie pittoresque de l'effet le plus heureux. Des Chéret, des Guillaume, des Lautrec, des Lefèvre, des Choubrac, il y a de tout.

Ici c'est le kiosque à réclames, quelquefois purement banal; d'autres fois, entre les mains d'un artiste habile, devenu motif à composition amusante : là, c'est la femme de Chéret aux gestes toujours si explicatifs, aux cambrures si troublantes, aux couleurs si intenses, si joyeuses.

Ici, l'affiche qu'il faut aller chercher; là, l'affiche qui fait tache, qui, plaquée sur son mur, raccroche les passants, les tenant sous le charme et comme hypnotisés : telle l'*Emilienne d'Alençon au bal des Quat'Z'arts* du maître Chéret, avec un parapluie rouge aux effets irrésistibles; telle la *Madame Sans-Gêne* que publie *le Radical*, d'après la pièce de Sardou; ici le roman, là le journal ou l'exposition; ailleurs, le théâtre : *la Gigolette* de l'Ambigu, si bien saisie sur le vif par Guillaume; le « 1814 » du Cirque d'Hiver, qui, quoique d'un dessin banal, ne manque cependant pas d'un certain effet, et enrichira les cartons des collectionneurs napoléoniens.

Le Salon des portraits de la rue brille, lui aussi, par sa variété. Comme femme, on peut voir depuis la blonde et élancée Anna Thibaud, jusqu'à la grosse Bonnaire,

1. Notre ami et collaborateur Jules Adeline a eu, lui, le courage et l'excellente idée d'entreprendre ce catalogue imagesque. Voici deux années qu'il publie des articles de cette espèce dans le *Journal des Arts*, et ces articles constitueront, quelque jour, une véritable iconographie du tableau de la rue en France et à l'étranger.



depuis les profils les plus aristocratiques jusqu'aux physionomies populacières. Moins intéressant, le côté des hommes est cependant tout aussi varié. C'est Paulus, c'est Mévisto, c'est Garnier, c'est Clovis; des physionomies, des gestes, des grimaces. De temps à autre, apparaît encore le classique habit rouge venant égayer cet ensemble quelque peu monochrome.

Défiant la pluie et le soleil, bravant les tempêtes, décorative et parlante, gaîté des murailles et joie des yeux, l'affiche a ainsi définitivement conquis sa place dans la société moderne, opposant aux Salons payants et fermés des salles d'expositions, le Salon public et gratuit de la rue.

Et elle ne s'est point contentée de ce Salon, il lui a fallu encore la publicité ambulante. Après les murs, les voitures-réclame, les pousse-pousse, tout ce qui circule. D'abord, de simples affiches collées sur des châssis, puis, découverte récente, des cartons-pâte en relief, soyons polis, du *staf* vernis dont l'idée, malgré son apparence germanique, revient, dit-on, à une artiste du grand monde parisien, une vraie vicomtesse, s'il vous plaît; soutenus par de puissantes armatures intérieures, les sujets et les personnages ainsi reproduits prennent l'illusion de la réalité. *Yvette Guilbert*, *la Loïe Fuller*, *Aristide Bruant*, *le Kangourou boxeur* et autres personnages célèbres voient quotidiennement leurs figures en ronde-bosse, — pour certains ceci est une image, — parcourir rues et faubourgs. La publicité passe ainsi par les mêmes transformations que le soldat de plomb. Toutefois, il ne faudrait point souhaiter à l'affiche elle-même un sort pareil, car ce carton-pâte ne me dit rien qui vaille. La tentative peut être curieuse, intéressante même, je doute fort qu'elle laisse une réelle impression d'art.

En attendant, c'est ainsi que vont de par les rues de Paris, tirant l'œil, grâce à leurs couleurs éclatantes, quelquefois même criardes, les réclames vivantes de tous les spectacles publics, *Folies-Bergère*, *Olympia*, *Nouveau-Cirque*, *Panoramas.* L'éternelle promenade des pousse-pousse, maintenant divisés en deux classes, ceux à affiches collées, ceux à affiches en relief, les uns comme les autres offrant un mur portatif à cette réclame qui, sous ses formes diverses, est une des grandes voix de la célébrité ou, tout au moins, du succès dans les cités modernes.

Et l'affiche qui marche n'est point, comme on pourrait le croire, une invention nouvelle : née sous la Restauration avec les hommes-sandwichs des diligences de la place des Victoires, elle se développe durant tout le siècle, envahissant la chaussée, menaçant la libre circulation par ses formes, par ses avancées extraordinaires, se montrant, jadis, à la célèbre promenade de Longchamps, avec le dentier énorme de Fattet, avec les bouteilles d'encre et les pots à moutarde, avec les soufflets de forge vantant quelque poudre à punaise; faisant, aujourd'hui, les frais des chars de la Mi-Carême.

Hommes, voitures, chevaux, elle a tout employé; elle s'est servie de toutes les surfaces et de tous les reliefs, célébrant les mérites des insecticides et des boules à pot-au-feu, popularisant les succès des cirques, des bals et des cafés-concerts. Image vivante et toujours croissante du puffisme moderne. Monde aux propor-



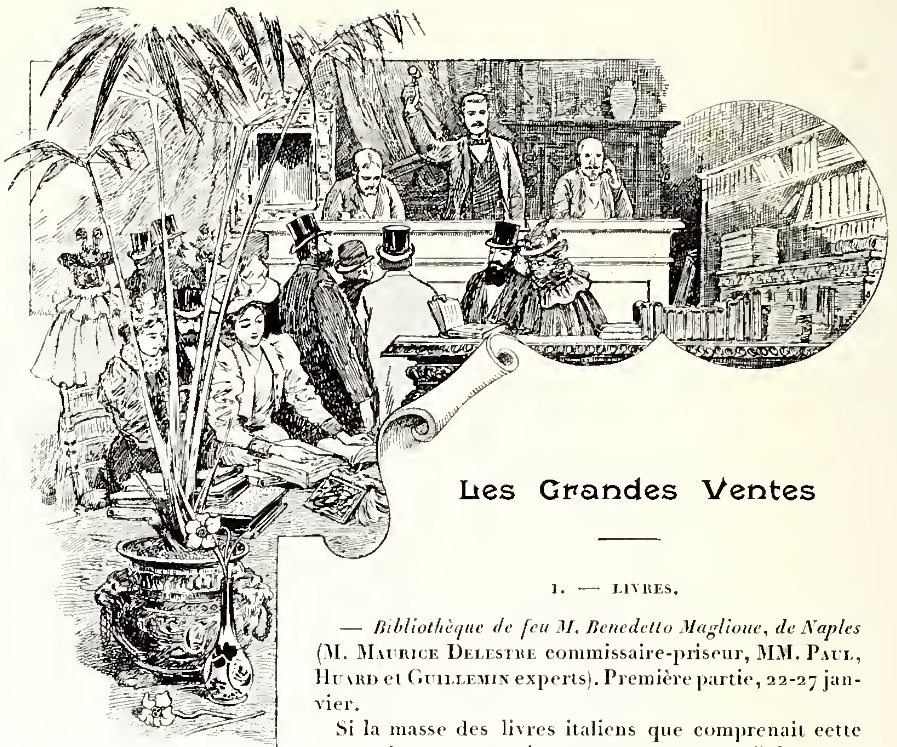
POUSSE-POUSSE AMBULANTS AVEC IMAGES EN RELIEF, Croquis de E. Grenier.

tions colossales qui embrasse à la fois l'art et l'industrie, qui va des créations idéales de Chéret aux reliefs des pousse-pousse.

Mais, quoi qu'on puisse faire, l'art véritable sera toujours sur les murs. Quand bien même les reliefs de Yeldo seraient des chefs-d'œuvre, ils produiraient toujours l'impression d'une exposition qui voyage, d'une galerie d'œuvres peintes ou sculptées qu'on fait circuler de par les rues. Et je ne vois pas un Salon s'offrant en pareille posture aux regards des humains.

Les pousse-pousse ne pourront jamais être que la réclame ambulante de l'art. Qu'il soit exposé dans la rue ou dans un Salon, qu'il soit sur toile ou sur papier, original ou reproduit à des miliers de copies, il faut au tableau l'immobilité du mur.

JOHN GRAND-CARTERET.



Les Grandes Ventes

I. — LIVRES.

— *Bibliothèque de feu M. Benedetto Maglione, de Naples* (M. Maurice Delestre commissaire-priseur, MM. Paul, Huard et Guillemin experts). Première partie, 22-27 janvier.

Si la masse des livres italiens que comprenait cette vente s'est, comme le constate notre collaborateur M. de Claye dans ses excellents articles du *Moniteur universel*, assez mal vendue, en revanche les articles de premier ordre ont atteint des prix comparables à ceux des plus beaux jours. A mentionner, parmi les prix les plus notables : N° 1. *Bible* de 1462, la première imprimée avec date certaine : adjugée 21 000 fr. — N° 12. *Horæ*, manuscrit sur vélin du xve siècle, orné de dix-huit jolies miniatures, 5 003 fr. — N° 27. *Heures*, de Geoffroy Tory, édition de 1527, à l'enseigne du « Pot Cassé », dans une reliure mosaïque de Thibaron-Joly, 2 960 fr. — N° 40. *Acta scitu dignissima docteqz concinnata constantiensis concilii*, ouvrage sur le concile de Constance, exemplaire de Grolier, avec son nom et sa devise sur les plats, 3 110 fr. — N° 67. *Arte di ben Morire*, beau manuscrit sur vélin du xve siècle, avec miniatures en grisaille, 4 005 fr. — N° 121. *Les Simulachres et historiées faces de la Mort*, 1538, première édition de la célèbre *Danse des Morts* avec les 41 figures d'Holbein, reliure mosaïque de Thibaron Joly, 2 700 francs. — N° 125. *Boccace*. Suite des figures de Gravelot et autres, pour l'édition de 1757-1761, en épreuves d'artiste, 3 500 fr. — N° 129. *Chansons de Laborde*. Suite des 25 figures de Moreau en épreuves avant la lettre, à toute marges, 4 800 fr. — N° 153. *Le Tasse*. Suite de 82 dessins originaux de Cochin pour *la Jérusalem Délivrée*, 8 600 fr. — N° 275 *Le Rommant de la Rose*, première édition de ce poème, imprimée en 1485, reliure doublée de Trautz-Bauzonnet, 3 000 fr. — N° 308. *Triompho dello Amore*, poème de Pétrarque, manuscrit exécuté au xve siècle pour Laurent de Médicis, orné de six miniatures d'Attavante, 6 600 fr. — N° 345. *La Comedia di Dante...*, édition de 1481, avec les superbes figures de Botticelli, 8 000 fr. — N° 551. *Œuvres de Rabelais*, édition de 1741, exemplaire en grand papier dans une belle reliure ancienne, 7 000 fr.

La vente a atteint le chiffre total de 239 810 fr.



RÉDUCTION D'UNE AFFICHE-RÉCLAME

Dessinée par Albert Guillaume et imprimée par Camis.

Les Murs de Paris

— *Livres rares et précieux, manuscrits et imprimés, composant la bibliothèque de feu M. le comte de Lignerolles.* Première partie, 29 janvier au 3 février (M. Maurice Delestre, commissaire-priseur, M. Ch. Porquet, expert).

Les vacations de cette première vente ont fourni des indications précieuses sur l'état présent du marché des livres anciens. D'une façon générale, dit notre collaborateur M. de Claye, dans le *Moniteur Universel*, les exemplaires défectueux n'ont plus aucune valeur; on n'en veut à aucun prix. Les livres ordinaires se vendent mal. Les livres exceptionnels, soit comme provenance, soit comme reliure, se vendent plus cher qu'à aucune autre époque.

Les exemplaires en maroquin ancien des éditions originales d'auteurs du XVIIe siècle, La Rochefoucauld, Bossuet, Pascal, La Bruyère, etc., se sont relativement défendus; ceux en reliure moderne ont subi une baisse de 50 pour 100 par rapport aux prix d'il y a quelques années. Sans aucun doute, le fléchissement des cours est dû en partie à ce qu'il y a trop de livres de cette catégorie dans la bibliothèque de Lignerolles; il eût été de l'intérêt de tout le monde que la vente fût répartie sur deux ou trois années; seuls les amateurs à l'affût des occasions ne doivent pas se plaindre. Mais à côté de cette cause de dépréciation, il convient d'en signaler une autre sur laquelle j'ai souvent insisté : on avait, il y a quelques quinze ans, absolument surfait la valeur des éditions originales d'auteurs français. Une réaction était inévitable; elle se produit et elle dépasse — comme il advient presque toujours — les limites raisonnables.

S'agit-il, au contraire, d'exemplaires uniques par leur condition et présentant l'attrait d'une haute curiosité? Aussitôt les enchères se raniment, elles montent; on sent que d'ardentes convoitises sont aux prises, et l'on se rend compte que si les goûts des bibliophiles se sont modifiés, il y a toujours des bibliophiles passionnés, vaillants, prêts aux grandes luttes....

Les adjudications les plus notables ont été les suivantes, dans l'ordre du catalogue : N° 39. *Liber Psalmorum*, petit in-16 (1541), charmante reliure en mosaïque reproduite dans *le Livre et l'Image*, 2 500 fr. — N° 162. *Les Confessions de saint Augustin* (1686), belle reliure ancienne en maroquin doublé, riche décoration intérieure, 2 000 fr. — N° 281. *L'Imitation de Jésus-Christ* (1663), in-8; reliure aux armes et au chiffre de Henriette de France, reine d'Angleterre, qui avait été adjugé 700 fr. lors de la vente de Bure, 6 000 fr. — N° 284. *L'Imitation....* édition de 1692, célèbre par la figure du second livre qui représente Mme de Maintenon priant dans la chapelle de Versailles. Exemplaire aux armes de Mme de Maintenon et donné par elle à Mlle de Gentil La Jonchapt (encore un précieux *bibelot*) 3 110 fr. — N° 293. *L'Horloge de Sapience*, première édition française (1493), orné de seize miniatures, 4 520 fr. (Au rebours des numéros précédents, il y a eu perte sur ce livre (voir *le Livre et l'Image*, p. 26). — N° 444. *Joannis Ludovici Vivis Valentini : de Concordia*, etc., 1529, reliure reproduite ici même (voir page 33), 2 700 francs. — N° 448. *Les Essais de Montaigne*, précieux exemplaire de l'édition de 1688, dans sa reliure primitive, avec envoi autographe de Montaigne à « Monsr Loysel », 8 000 fr. — N° 449. *Les Essais*, du même; édition de 1595; exemplaire ayant appartenu à Sully, 3 500 fr.

Série des Livres d'Heures : N° 87. *Les Homélies du Bréviaire*, 1640, 2 vol. in-8; reliure de Le Gascon (voir le *Livre et l'Image*, héliogravure de la page 24), 10 000 fr. — N° 91. *Heures à l'usage de Rome* (1503), un des plus beaux parmi les livres d'Heures de cette époque; imprimé pour Jean Pychore et Remy de l'Aistre, 5 050 fr. — N° 96. *Horæ in laudem Virginis Mariæ* (1541), bois de Geoffroy Tory, sur vélin, 2 320 fr. — N° 100. Autre *Livre d'Heures de la Vierge*, publié par Antoine Vérard, vers 1488, reliure ancienne, 6 250 fr. — N° 105. *L'Office de la Semaine*

sainte, aux armes de Louis XVI, 30000 fr. Ce volume, qui était une précieuse relique, n'avait jamais passé en vente. Il avait été, en 1858, coté 2 000 fr. dans un catalogue du libraire Potier, lequel l'avait trouvé parmi les livres d'un collectionneur dont il avait acheté la bibliothèque en bloc. — N° 121. *Homélies de saint Jean Chrysostome*, 1693, 3 vol. in-8 (voir *le Livre et l'Image*, héliogravure de la page 36), 8 550 fr. — N° 124. Un quatrième volume distinct des trois précédents, mais les complétant, et recouvert, lui aussi, d'une reliure mosaïque non pas identique, mais semblable, 3 500 fr. — N° 243. *Les Provinciales*, 1685, édition quelconque, mais dans une reliure doublée aux armes de M[me] de Chamillart, 6 020 fr. On sait combien les livres de cette provenance sont rares, et surtout à quel point ils sont excellemment reliés. Toutefois on n'avait jamais vu encore un prix aussi élevé.

La vente de cette première partie a atteint le chiffre de 318 420 fr.

— *Bibliothèque de feu M. Lortic.* — Vente faite les 19 et 20 janvier par M[e] Delestre et MM. Paul, Huard, Guillemin (J. Bouillon et E. Lortic, experts).

Voici les principaux prix, le total ayant produit 36 766 fr.

N° 1. *La Saincte Bible*, selon la traduction de Sainct Hierome.... En Anvers, pour Antoine de la Haye. Édition rare de la première traduction française de la Bible entière; donnée par Jacques Le Fèvre d'Estaples et censurée par le Parlement Superbe exemplaire, couvert d'une reliure de Lortic, ornée de riches compartiments à mosaique de mar. rouge, bleu et citron avec volutes, rinceaux, feuillages et fers azurés, couvrant entièrement les dos et les plats du volume, motifs du XVI[e] siècle : 3 050 fr. — N° 8. *Horæ in laude Beatiss. Virginis Mariæ* (1531), tr. dor. (Rel. du XVI[e] siècle, fatiguée). Édition très rare des Grandes Heures de Geofroy Tory; ornée de 13 planches gravées sur bois. Curieuse reliure de l'époque, dont les plats, richement ornés, portent la marque du *Pot Cassé* : 980 fr. — N° 9. *Horæ in laudem beatissimæ Virginis Mariæ*, Reginaldi Calderii et Claudii ejus filii (1549). (Lortic), rarissime édition : 1 215 fr. — N° 110. *Les Quatre Filz Aymon.* A Paris, pour Jehan Bonfons, libraire : 440 fr. — N° 114. *Les Quatre Livres de maistre François Rabelais.* A. de Montaiglon et Louis Lacour. Paris, Académie des Bibliophiles, 1868. Un des deux exemplaires sur peau de vélin, non mis dans le commerce; celui-ci porte le nom de M. le prince Alexandre Bibesco : 285 fr. — N° 121. *La Peau de chagrin*, par M. de Balzac. Paris, Gosselin, Canel, 1831. Curieux exemplaire formé des épreuves de l'édition originale. Corrections et annotations écrites de la main de Balzac, et signées, ainsi que plusieurs bons à tirer, de ses initiales H. B. ou Bc. : 269 fr. — N° 123. *L'Eldorado, ou Fortunio*, par Théophile Gautier. Paris, imprimé pour les Amis des Livres, par Motteroz, 1880 : 640 fr. — N° 124. *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo, Paris, Charles Gosselin, 1831. Édition originale, fort rare. Précieux et unique exemplaire formé des épreuves de ce volume, avec variantes, corrections et bons à tirer autographes de Victor Hugo : 2 000 fr. — N° 143. *Œuvres de Voltaire.* Paris, Lefèvre, 1829-1844. Magnifique et précieux exemplaire sur grand papier jésus vélin, auquel on a ajouté des dessins originaux : 9 350 fr. — N° 153. Le premier et second volume de la *Thoison d'Or* : 450 fr. — N° 165. *Cest lordre qui a esté gardée à Tours.* Livre de la plus grande rareté, qui parut probablement l'année même dans laquelle furent tenus les États de Tours, en présence du roi Charles VIII, en 1483 : 315 fr. — N° 166. *C'est l'ordre qui a esté tenu à la nouvelle et joyeuse entrée.* Le plus beau livre d'entrée des Rois de France qui ait été publié, couvert d'une riche reliure : 470 fr. — N° 167. *Bref et sommaire recueil.* Paris, imprimerie de Denis du Pré, pour Olivier Codoré, 1572. Première édition, ornée de remarquables figures dues à Olivier Codoré. Riche reliure (Lortic) d'une exécution parfaite : 600 fr.

II. — ESTAMPES.

— *Collection du comte de Lignerolles.* — Estampes anciennes et portraits (XVIe, XVIIe XVIIIe siècles.) Vente faite les 16 et 17 janvier (Me M. Delestre, commissaire-priseur, MM. Porquet et Jules Bouillon, experts).

Voici quelques prix atteints par cette intéressante collection, qui contenait 387 numéros :

N° 26. Anselin (J.-L.). *Pompadour (la marquise de), en jardinière*, d'après Carle Vanloo. Epreuve avant la lettre, grande marge, 400 fr. — N° 28. Barbary (J. de), dit le Maître au Caducée. *Le Satyre jouant du violon.* Superbe épreuve d'une pièce extrêmement rare, 690 fr. — N° 42. Briot (J.). *Henri IV, mort sur un lit de parade*, 1610, d'après Quesnel. Superbe épreuve entourée d'une bordure, modèle de dentelles et guipure, 700 fr.

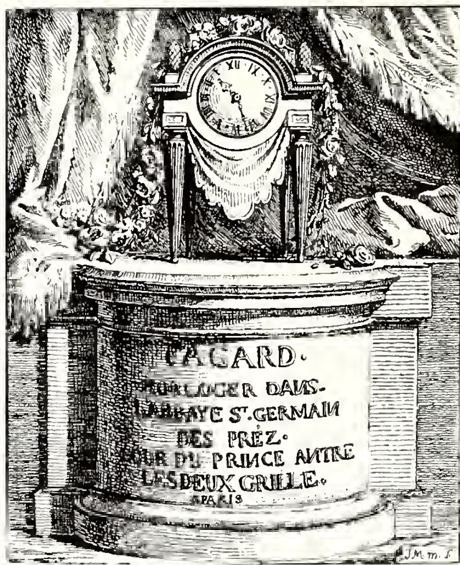
N° 76. Durer (Albert). *La Vierge assise, embrassant l'Enfant Jésus*, 285 fr. — N° 78. *La Vierge assise au pied d'une muraille*, 241 fr. — N° 79. *La Vierge à la poire*, 161 fr. — N° 80. *La Vierge au singe*, 300 fr. — N° 81. *La Famille du satyre*, 200 fr. — N° 83. *L'Oisiveté*, 255 fr. — N° 86. *Le Petit Cheval*, 201 fr. — N° 92. Elstrake (R.) *Elisabeth, reine d'Angleterre*, représentée jusqu'aux genoux, en grand costume de cour, six vers anglais au bas, 240 fr. — N° 93. *Darnley (prince Henry, lord)*, et *Marie Stuart, queen of Scotland*, représentés en pied sur une même planche, armoiries en haut, 246 fr. — N° 95. *Frédéric V, comte palatin du Rhin*, et *Elisabeth, fille de Jacques Ier*, représentés en pied sur une même planche, 246 fr. — N° 117. Gaucher (Ch.-Et.). *Piis (A.-P.-A. de)*, secrétaire interprète de Monseigneur, comte d'Artois, d'après François. Très rare épreuve à l'état d'eau-forte, avant toute lettre, 200 fr. — N° 153. Gheyn (J. de). *Henri IV jeune*, 100 fr.

N° 172. Janinet (F.). *Portrait de Marie-Antoinette d'Autriche*, reine de France et de Navarre, 1777. Belle épreuve avec marge, cadre ornementé et rehaussé d'or, 1 205 fr. — N° 191. Le Clerc (à Paris chez). Figure représentant *le Supplice et arrêt de mort donné contre le très meschant, très abominable et très détestable parricide Ravaillac, le 29 may* 1610. Pièce gravée dans le goût de Ziarnko, avec légende explicative, 150 fr. — N° 226. Leu (Th. de). *Estrées (Gabrielle d'), marquise de Monceaux et duchesse de Beaufort*, 270 fr. — N° 249. Leu (Th. de). *Henri IV, roi de France*, d'après F. Quesnel, 170 fr. — N° 342. Rigaud (à Lyon, par Benoist). *L'Exécution et supplice faict par sentence judiciaire, à l'encontre des nobles et illustres chevaliers de la Toison, des comtes d'Aiguemont et de Horne.* Au-dessous, *la Scène des funérailles et leurs portraits*, avec légende. Pièce curieuse gravée sur bois, 120 fr. — N° 348. Savart (P.). *Deshoulières (Madame)*, d'après Mlle Chéron, 107 fr. — N° 386. Ziarnko. *Tableau et emblèmes de la détestable vie et malheureuse fin de maistre Coyon.* Pièce très curieuse divisée en six compartiments où sont représentées *les Scènes de la mort du marquis d'Ancre.* En bas, une légende en vers avec bordure (1617), 159 fr.

La vente a produit : 15 125 fr.

— *Vente d'estampes anciennes*, des 11, 12 et 13 janvier (M. Delestre, commissaire-priseur, Jules Bouillon, expert). Une série intéressante d'adresses, cartes de visite et curiosités diverses, XVIIIe siècle et premier Empire, a passé à cette vente. Voici les prix les plus importants :

N° 1. Trois pièces adresses, 10 fr. — N° 2. Six pièces adresses, 18 fr. — N° 3. Cinq pièces, 23 fr. — N° 4. Cinq pièces, 28 fr. — N° 5. Neuf pièces (adresses de chapelier, tabletier, tapissier, couturier, etc.), 22 fr. — N° 6. Six pièces dont une



ADRESSE DESSINÉE PAR MOREAU, GRAVÉE PAR CHOFFART
(Collection de M. John Grand-Carteret)

de Gaucheé, entrepreneur de jardins, 31 fr. — N° 7. Six pièces, dont celles de Macret graveur, et de Magny, ingénieur pour l'horlogerie, d'après Eisen, 31 fr. — N° 8. Carte de Merlin, graveur sur métaux, d'après Prud'hon, 12 fr. — N° 10. Deux adresses du libraire Quillau, par Aug. de Saint-Aubin, 23 fr. — N° 11. Carte de visite de Sir Joshué Reynolds, par Bartolozzi, 17 fr. — N° 12. Deux pièces, Sergent, maître-imprimeur en taille-douce, et Theuveny, apothicaire, 15 fr. — N° 14. Vingt-huit pièces, cartes de visite encadrements, billets de bals et soirées, 40 fr. — N° 17. Vingt-sept pièces (assignats et deux billets de la banque de Law) : ceci pourra intéresser les auteurs de *l'Intermédiaire* qui demandaient, dernièrement, quelle pouvait être la valeur des billets de ladite banque, 12 fr. — N° 18. 12 pièces de curiosités diverses, 19 fr.



NÉCROLOGIE

César Daly, architecte et archéologue, décédé à Paris le 12 janvier, fondateur, en 1840, du recueil *Revue de l'Architecture et des Travaux publics*, qui, depuis, n'a cessé de paraître sous sa direction; auteur de nombreux ouvrages d'architecture. — Jacques Claude Demogeot, littérateur, mort le 9 janvier, auteur d'une *Histoire de la littérature française depuis ses origines*, publiée en 1851, qui a eu un très grand nombre d'éditions. — Maxime Du Camp, décédé à Paris, le 8 février 1893, écrivain de grande concience et de réel talent, véritable bénédictin, infatigable dans l'étude des sujets qu'il avait adoptés, effleurant dans son œuvre multiple la poésie, l'esthétique, le roman, l'histoire. De son immense labeur est né un monument, vivante image de notre état social dans la seconde moitié du XIXe siècle : *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*, qui sera pour notre époque ce qu'est Mercier pour le XVIIIe siècle. Rapprochement assez curieux, du reste, ces deux écrivains auront touché à la période révolutionnaire et laissé, l'un sur 1793, l'autre sur 1870, des enquêtes précieuses. M. Maxime Du Camp, qui avait succédé à l'Académie française à Saint-René Taillandier, est également l'auteur de *Souvenirs littéraires* fort appréciés, puis de *Paris bienfaisant* et de la *Charité privée à Paris* (1885), qui complètent d'une façon si heureuse son ouvrage sur les fonctions de Paris.



Le Directeur-Gérant : EMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.



RÉDUCTION D'UNE AFFICHE DE GRÜN

Pour le Concert des Décadents.



RÉDUCTION D'UNE AFFICHE COMMERCIALE DE GUILLAUME

Pour une maison de chapellerie.

Les Murs de Paris



FRISE DÉCORATIVE DE AUBREY BEARDSLEY
pour *Morte d'Arthur* (Londres, Dent, éditeur)

LE LIVRE ILLUSTRÉ A L'ÉTRANGER

ANGLETERRE — ALLEMAGNE — SUISSE

I

Dans un certain public, je veux dire parmi les gens qui ne savent pas ou ne veulent pas savoir, il est de bon ton d'afficher le plus profond mépris pour le livre illustré étranger. A entendre les uns, il vivrait de clichés français; d'après les autres, il serait fait sans goût et accuserait, à l'extérieur, la même lourdeur que dans sa fabrication.

Assurément le livre étranger, qu'il soit anglais ou allemand, n'est point établi de la même façon que le livre français; assurément, il a sa forme particulière, il a sa typographie, sa mise en pages, son ornementation, on peut même dire, suivant les pays, son papier, mais ce livre n'en est pas moins intéressant et d'une fort belle exécution. En un mot, il y a, à l'étranger comme en France, des livres bien faits et des livres « sabotés »; les uns visant un public d'amateurs et de délicats qui existe aujourd'hui dans tous les pays, les autres destinés au plus grand

nombre et naturellement conçus dans un esprit de vulgarisation.

L'échange des clichés est devenu, il est vrai, chose commune, mais cette opération se pratique en France comme à l'étranger. Nous avons vu, par exemple, les Hachette publier *l'Italie* et *la Suisse* de Jules Gourdault avec des illustrations provenant de publications allemandes, de même que la maison Cassell à Londres publiait, tout récemment, pour les étrennes de 1894, un volume sur la cité parisienne : *Old and New Paris, its History, its People, and its Places*, écrit par M. Sutherland Edwards (celui-là même à qui l'on doit *les Allemands en France, les Russes chez eux*) et illustré de compositions empruntées, pour une bonne part, aux grands ouvrages de la maison Quantin sur Paris. L'internationalisme du livre après l'internationalisme des rapports et des échanges.



ILLUSTRATION DE LAURENCE HOUSMAN
pour *Goblin Market*
(Londres, Macmillan, éditeur)

Et, à ce sujet, il me faut observer ceci : les Anglais, qui impriment admirablement et leurs textes et leurs clichés, qui ont des papiers excellents et des fontes d'elzevir qui feraient plaisir à voir chez nous, paraissent ignorer les habiletés, les recherches de certains tirages. Ainsi les compositions sur papier procédé dont la maison Quantin avait su tirer des effets si lumineux, des colorations si intenses, apparaissent dans le *Paris* de la maison Cassell noirs et bitumineux. Les valeurs et tous les

dégradés sont remplacés par un tas uniformément noir. S'agit-il de dessins en manière de crayon lithographique, le tirage est déjà meilleur, et lorsque ce sont des bois, nos voisins d'outre-Manche se montrent réellement supérieurs. Question d'habitude et de métier.

Laissons cela. Voyons le livre anglais entièrement fabriqué en Angleterre. Le livre purement documentaire, — celui que conçoivent les Swann Sonnenschein, les Cassell, les Puttnam, les Chatto et Windus, les Kegan, Paul Trench, Trübner, les Fisher Unwin et bien d'autres, — n'a peut-être pas tous les raffinements esthétiques auxquels nous sommes habitués : la mise en pages est lourde, les chapitres n'ont ni en-têtes ni culs-de-lampe, les planches de gravures, toujours tirées hors texte, sont de toute grandeur et rassemblent quelquefois les clichés les plus hétérogènes, sans tenir compte d'aucune justification typographique, les cartonnages même, malgré un certain caractère, accusent une simplicité trop primitive. Mais à côté de ces ouvrages qui ne voient réellement dans l'image qu'un document, il y a le livre illustré de compositions originales, et celui-là, il faut le proclamer bien haut, présente un cachet très individuel et très particulier, une saveur tout à fait britannique.



ILLUSTRATION DE A.-J. GASKIN
pour *Stories and Fairy Tales* d'Andersen
(Londres, S. Allen)

La raison, du reste, en est simple. C'est d'Angleterre, quoiqu'on n'ait point l'air de s'en douter, que vient la tendance actuelle dans l'illustration du livre français, aussi bien le trait



ILLUSTRATION DE A.-J. GASKIN
pour *Stories and Fairy Tales* d'Andersen
(Londres, S. Allen)

sommaire de Forain que l'esthétique savante et si profondément fouillée des Grasset, des Gorguet, des Carloz Schwabe, tous appartenant à cette école de rénovation qui sera considérée un jour, vis-à-vis de l'art moderne, comme une Renaissance aussi profonde que celle du XVIe siècle pour le moyen âge.

Depuis longtemps déjà, les Anglais étaient familiers avec ces nouvelles formes idéales; depuis longtemps, ils publiaient des compositions dont la fraîcheur était bien faite pour empoigner ceux qui continuaient à se traîner dans les mêmes sentiers, par routine de procédé et de métier, sans chercher à rompre avec les vieilles formules, à briser les vieux moules.

Depuis Walter Crane c'est chez les insulaires, nos voisins, une succession d'artistes distingués, tous excellant dans la décoration, tous regardant à la fois du côté du vieux monde et vers un avenir idéal encore imparfaitement entrevu, mélangeant, accouplant quelquefois d'une façon bizarre le mysticisme ancien avec les aspirations vers la liberté que 1830 et 1848 devaient, peu à peu, faire pénétrer dans le domaine des arts. Hier, c'était Aubry Beardsley; aujourd'hui, c'est Granville Fell; le premier plus complexe, mélangé de germanisme et de japonisme, le second continuant, serrant de plus près le « crânisme ». L'art social et l'art mystique, tous deux ayant germé dans des cerveaux saxons.

Qu'il s'agisse de romans de chevalerie, — très à la mode sur les bords de la Tamise, — d'œuvres classiques ou d'historiettes à l'usage de l'enfance, une même pensée, une même

façon de voir la nature, de traduire les choses, unit entre eux tous ces illustrateurs. Ici, les compositions de M. Arthur J. Gaskin, professeur à l'école des Arts de Birmingham, pour les *Contes* d'Andersen[1]; là, de simples illustrations pour des albums enfantins que dessinent Winifred Smith, Leslie Brooke ou Edith Ellison[2], et, d'un côté comme de l'autre, la tradition paraît avoir inspiré les crayons. Prenez de simples couvertures, celles que l'éditeur George Bell met sur sa collection des « Aldine Poets », ou des volumes de fantaisie, tel *Goblin Market*, magistralement illustré par Laurence Housman, ce sera encore et toujours la même tendance. Et pourtant l'ancienne école de l'anecdote graphique cultivant le tableau de genre et les scènes à la Henri Pille n'a point encore dit son dernier mot : cette année même, la maison Macmillan a fait paraître une édition des *Poèmes humoristiques* de Thomas Hood, illustrée, dans cet esprit, de compositions d'un jeune artiste de Cambridge, M. C. E. Brock, qui continue Caldecott et Hugh Thompson, qui, comme eux, marie d'une façon souvent plaisante la grâce et l'humour.

Une dernière particularité, c'est la présence constante parmi cette production livresque d'ouvrages sur la caricature, tant le grotesque est considéré, là-bas, comme un des éléments essentiels de la littérature ! Ce serait, depuis vingt ans, une bibliographie nourrie : contentons-nous de mentionner le dernier venu : *English Caricaturists and Graphic Humorists of the*



ILLUSTRATION DE C. E. BROCK
pour *Hood's Poems*
(Londres, Macmillan, éditeur)

1. Londres, George Allen, éditeurs.
2. Londres, A. D. Innès et Cie, édit.

nineteenth Century, étude de M. Graham Everitt, englobant la période qui va de Napoléon Ier à la mort de John Leech en 1864, et donnant des reproductions de tous les maîtres durant cet espace de temps, même des dessins de Gustave Doré empruntés à *Rabelais*, et placés là pour servir de point de comparaison entre le rire français et le rire anglais.

Différent de forme et d'apect, mettant ici, au premier plan, la recherche de l'ornementation typographique, trouvant des décorations nouvelles d'un goût exquis, inventant une flore à la fois pleine de réminiscences anciennes et de hardiesses nouvelles; là, au contraire, se contentant de publier des images, de donner des documents graphiques, sans autre souci que l'enseignement, la vulgarisation, le livre anglais a cependant une façon spéciale de se présenter. Il n'est pas quelconque, il est lui, par ses cartonnages comme par l'arrangement de ses titres : j'ajouterai même que de son ensemble se dégage une odeur tout à fait spéciale, bien *sui generis*, due au papier et aux encres employés, odeur que reniflent avec délices les délicats, les cosmopolites de la bibliophilie, et qui se dégage aussi bien du volume à l'état d'unité mélangé dans une bibliothèque française que lorsqu'on se trouve dans une *library* anglaise.

II

Des bords de la Tamise transportons-nous en Allemagne. Là, que le livre vienne du Nord ou du Sud, qu'il porte l'estampille d'un éditeur de Berlin, de Leipzig ou de Munich, le côté documentaire l'emporte généralement sur les autres préoccupations. C'est cette recherche constante de la précision, de l'illustration venant appuyer et éclairer le texte, qui préside à la confection de tous les ouvrages d'art, d'histoire, de littérature, dotant la librairie soit de grandes publications d'ensemble

bourrées de documents graphiques, — portraits, estampes, autographes, — soit de savantes monographies sur les hommes et les choses du passé. Rien de ce cachet d'excentricité, de haute fantaisie, qui distingue la jeune école anglaise du livre; mais bien plutôt quelque chose comme les publications de la maison Plon enrichies d'une succession d'images. Ici, ce sera encore l'antique vignette gravée sur bois; ailleurs, ce seront, à l'aide de la photographie et des procédés modernes, de véritables musées des hommes, des choses et des mœurs.

Tout, dans cet ordre d'idées, tend à l'histoire : *Histoire de la Gravure sur bois*, *Histoire des Anciens Procédés de Gravure*, *Histoire du Style Rococo*, *Histoire du Portrait historique* (*Allgemeines historisches Porträtwerk*). Sur les Hohenzollern et la patrie allemande, sur la Germania elle-même, les ouvrages ont abondé depuis 1870. Sur Gœthe et Schiller, sur Scheffel et Shakespeare, les éditions, les « galeries » se succèdent sans arrêt. Photographie, phototypie, cuivre, acier, bois, tout a donné. *Faust*, *Hermann et Dorothée*, *la Cloche*, *Ekkehard* et *le Trompette de Seckingen*, *Psyché et l'Amour*, ne sauraient plus compter leurs illustrateurs, depuis Wilhelm Kaulbach et A. von Kreling jusqu'à Paul Thumann, Beyschlag ou Lindenschmidt, Karl von Piloty ou Ed. Grützner, A. Schrœdter ou Friedrich Preller. Autant de publications pour les tables des salons auxquelles sont venus s'adjoindre, il y a quelques années, les albums des *peintres de boudoir*, — c'est-à-dire les *Triomphe de Vénus*, les *Vénus et son cortège*, toutes les académies anciennes ou modernes que signent les Lossow, les Ziek, les Piglhein, les adeptes du nu.

Parmi tout cela, au milieu de ces in-folio ou in-4, triomphe l'in-8 classique, allant de 10 à 20 marcks; tels l'*Histoire de l'État prussien*, par Ernest Berner, publié par le célèbre éditeur Bruckmann, la *Deutsche Geschichte,* de Stacke, publiée chez Velhagen et Klasing, ou *Hans Sachs und seine Zeit*, édité par

J. J. Weber, celui-là même qui, comme imprimeur et libraire, dirige la très belle publication *Illustrirte Zeitung*, digne pendant de notre *Illustration*.

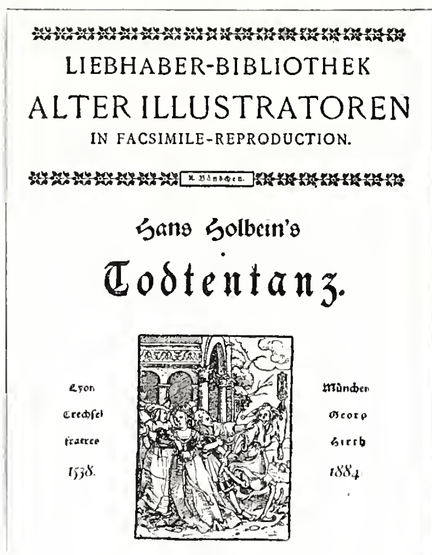
C'est là le livre-type au point de vue de l'illustration documentaire.

Dans *Hans Sachs*, étude due à Rudolph Genée, un des grands vulgarisateurs en l'espèce, de l'autre côté du Rhin, et publiée à propos du quatrième centenaire du poète de la Réformation que l'Allemagne doit célébrer en novembre prochain, c'est une véritable profusion de vignettes : costumes, armoiries, estampes, scènes de mœurs, portraits, feuilles volantes, vues de monuments, médailles, fac-similés de livres ou d'autographes, frontispices, reproduction de notations musicales. On voit réellement défiler par l'image l'homme et l'époque que l'auteur se complaît à définir. C'est un enseignement et un amusement perpétuel, sans parler de toutes les additions, bibliographiques ou iconographiques, qui donnent à l'ouvrage sa portée scientifique.

A côté du livre de vulgarisation littéraire le livre de vulgarisation artistique qui a trouvé en Georg Hirth, à Munich, je ne dirai pas seulement un éditeur de goût et de ressources, mais presque un père, un protecteur. Visant, avant tout, les réimpressions d'estampes et de gravures anciennes, cet éditeur, à la fois imprimeur et écrivain, lettré et artiste, est arrivé à faire pénétrer ses belles et utiles réimpressions jusqu'en France.

Les Grands Illustrateurs sont un livre absolument unique, une de ces publications qui font date, qui marquent dans l'histoire de l'imprimerie. C'est par l'image sous toutes ses formes, par la gravure sur bois, par le burin, une évocation vivante et pittoresque de la vie d'autrefois; c'est bien réellement, comme le sous-titre l'indique, « trois siècles de vie sociale »; — un véritable panorama du passé dans ses mœurs intimes, dans ses plaisirs, dans ses occupations, dans ses costumes, en

même temps qu'une galerie des grandes figures historiques doublement intéressante, — pour les personnages reproduits et pour la façon dont on a conçu le portrait durant ces trois grands siècles, XVIe, XVIIe, XVIIIe, qui ont laissé, chacun, une empreinte si individuelle.


LIEBHABER-BIBLIOTHEK
ALTER ILLUSTRATOREN
IN FACSIMILE-REPRODUCTION.

Hans Holbein's
Todtentanz.

Lyon
Trechsel
fratres
1538.

München
Georg
Hirth
1884.

TITRE RÉDUIT
de la collection des *Anciens Illustrateurs*
(Munich, Georg Hirth, éditeur)

Toutes les écoles et tous les pays sont là : tantôt l'Allemagne, tantôt la Hollande, tantôt l'Italie ou la France : s'il fallait adresser une critique au restituteur, au metteur en scène de ces glorieuses périodes, ce serait d'avoir, peut-être, maintenu l'Angleterre un peu trop à l'arrière-plan, elle qui, au XVIIIe siècle, tint une place si considérable avec ses dessinateurs et graveurs à l'aquatinte, elle qui arriva à constituer, dans ce domaine, une école de portraitistes d'une habileté sans égale.

L'intérêt de cette publication, aujourd'hui complète en six gros volumes, est donc à la fois historique et artistique : depuis Dürer, Hans Burgkmair, Cranach, Virgile Solis, Jost Amman, — ces premiers grands artistes de l'école allemande, — jusqu'à Boucher, Lancret, Greuze, Eisen, Saint-Aubin et Watteau, — ces maîtres incontestés de l'école française triomphante, — c'est une longue liste d'illustrateurs, c'est une succession ininterrompue de personnages et de sujets empruntés à toutes les publications, à tous les genres. Pour ceux qui ne peuvent avoir en leur possession les épreuves originales, pour ceux qui n'ont

cherché à collectionner ni un ensemble ni une période donnée, c'est un véritable musée à demeure; pour les amateurs, pour ceux qui ont ramassé dans tous les genres ou qui se sont contentés d'un siècle et d'un genre, c'est, en quelque sorte, un répertoire usuel, une table graphique aidant aux recherches, permettant de parcourir en un seul coup d'œil ce qu'on ne pourrait, autrement, voir d'ensemble.



RÉDUCTION D'UNE PLANCHE
de *Die Deutsche Bücher-Illustration*
(Munich, G. Hirth, éditeur)

Georg Hirth est un de ces infatigables dont l'activité toujours en mouvement s'est étendue sur tout, cherchant sans cesse à vulgariser, à donner aux curieux et aux chercheurs les instruments qui leur manquent : le premier, il a conçu ces catalogues illustrés des grands musées d'Europe, *Der Cicerone in den grossen Kunstsammlungen Europa's*, idée reprise depuis, à Paris, par la maison Quantin. Qu'il se place au point de vue purement allemand ou qu'il entreprenne des publications d'un intérêt général, la pensée prédominante est toujours identique : ce sont de savantes monographies après lesquelles plus rien n'est à reprendre. Ici, l'illustration du Livre allemand à l'époque du gothique et de la première Renaissance (1460-1530); le mobilier, l'appartement allemand depuis la période gothique, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; là, *Quatre Siècles de Gravure sur bois*, l'histoire même de cet art depuis ses premiers tâtonnements, à toutes les phases de son développement dans les

divers pays, et en prenant surtout comme types, comme spécimens, des feuilles rares ou uniques. Histoire curieuse à parcourir, pour qui voudra rechercher les origines de certaines tendances, de certains renouveaux dans l'art, qu'il s'agisse des bois de la période romantique ou des bois gravés, aujourd'hui, par Vallotton avec une connaissance si profonde des procédés anciens. Mais, en somme, ici, le titre de l'ouvrage se trouve un peu pompeux, car sur les deux cents planches qu'il contient, neuf seulement sont pour le XVIIIe et le XIXe siècle, alors que de nombreux spécimens eussent été à emprunter à cette curieuse époque de décadence, durant laquelle, entièrement au service des publications populaires, le bois se fit remarquer par sa naïveté; qu'il ait servi aux canards des rues ou à l'ornementation des petits livres de colportage. Peut-être faut-il reprocher à M. Hirth de voir trop en Allemand du XVIe siècle, de ce siècle, certainement grand entre tous, mais en lequel on ne saurait, cependant, enserrer l'humanité.

A côté de ces savantes monographies, c'est la *Bibliothèque d'amateur des Anciens Illustrateurs*, reproduisant en facsimilé certaines publications imagesques connues du XVIe siècle : telles *la Danse des Morts* de Holbein (édition de Lyon), le *Livre des Armoiries* de Virgile Solis (1555), les recueils célèbres de Jost Amman, si précieux pour l'histoire du costume, *la Bible* de 1576 avec les encadrements de Tobias Stimmer, *la Vie et les Souffrances du Christ*, de Burgkmaïer, *la Petite Passion*, d'Albert Dürer, *la Chute de l'Homme et sa Rédemption*, de Altdorfer. Les chefs-d'œuvre de l'ancienne xylographie défilant ainsi en épreuves de choix, dans un format commode et à la portée de toutes les bourses.

Et voici que, non content de restituer, de réimprimer, Georg Hirth se lance dans le moderne, se met à éditer des œuvres originales, débutant par un coup de maître, par un ouvrage qui, sous cette forme, n'existait encore dans aucune langue :

l'*Histoire de la Peinture au* XIX[e] *siècle* de Richard Muther, le savant conservateur du Cabinet des Estampes, à Munich, et son collaborateur dans bien des publications déjà.

Une œuvre admirablement conçue, divisée par périodes, à la fois précieuse au point de vue historique et bibliographique ; — car ce sera un répertoire unique pour les sources — montrant l'école du siècle dans ses tâtonnements, dans ses premiers essais de rupture avec le passé, dans sa marche à la conquête du moderne, pour finir avec les peintres de la vie et les nouveaux idéalistes. Une histoire conçue dans un esprit tellement large qu'elle fait place aux illustrateurs, même aux satiristes du crayon et de la plume ; une histoire dégagée de tout esprit d'école ou de parti pris, mettant l'art français au pinacle, plaçant sa première livraison sous les auspices de Rousseau et de Millet, ces deux découvreurs de la nature à une époque où le paysage va prendre un si grand développement.

Je m'arrête, car ce n'est là qu'un coin de la librairie allemande, qu'un spécimen de l'activité incroyable dont font preuve les officines d'outre-Rhin dans le domaine de la réimpression et des grandes publications d'art. Nombreux seraient les éditeurs à citer aux côtés de Hirth, qu'il s'agisse de ceux qui, comme Warnecke à Berlin, Heitz à Strasbourg, se cantonnent dans les reproductions des *ex-libris*, des marques typographiques, ou de ceux qui, comme Amstler et Ruthardt, reproduisent en fac-similé de curieux albums artistiques dans le genre du célèbre voyage de Chodowiecki à Dantzig. Le jour où, faisant œuvre d'internationalisme intellectuel, le ministre des affaires étrangères voudra récompenser les vulgarisateurs de l'art graphique, c'est à Georg Hirth et à Richard Muther que devront aller les deux premiers rubans.

III

Nous venons de voir l'Allemagne savante : voici, à l'opposé, une autre Allemagne, si différente, qu'on pourrait se demander, quelquefois, comment tant de sérieux s'allie à une telle dose de comique, si l'on ne savait, déjà, que c'est ce contraste qui constitue justement la caractéristique de l'esprit germanique.

Voici, comme en Angleterre, l'école du rire et de l'humour ayant pour organe, à Londres le *Punch*, à Munich les *Fliegende Blætter*. Mais, en Angleterre, les journaux comiques illustrés sont légion, dans tous les formats et dans tous les prix ; en Allemagne, au contraire, il semble que les *Fliegende Blætter* aient pris comme une espèce de monopole, laissant les autres organes se vouer à la caricature politique ; tenant bon, toujours illustrées d'une façon irréprochable malgré les tentatives pour leur faire concurrence. D'autres peuvent joindre à leurs satires politiques les histoires en images, genre créé par elles ; elles seules représentent réellement, dans toutes ses particularités, l'humour germanique.

Depuis 1845 elles ont donné l'impulsion ; elles ont formé une école de dessinateurs et de graveurs se complaisant dans les intimités de la vie, dans la caricature des mœurs et des classes sociales, mêlant une pointe d'observation même aux satires les plus extravagantes. Vraiment comique, jamais méchante, leur fantaisie va s'exerçant sur toutes choses.

Comme idées et comme images elles ne sont ni fin-de-siècle ni néo-idéalistes ; elles se contentent de donner des petits chefs-d'œuvre de dessin et de reproduction. Rarement du croquis esquissé à grands traits ; presque toujours des compositions très achevées, aux personnages multiples, aux détails innombrables.

Et après avoir paru dans les *Fliegende Blætter* tout cela va

constituer des albums et des volumes aux couvertures affriolantes, dessinées et composées avec un art parfait; de petits morceaux d'un graphique impeccable, conservant leur netteté,



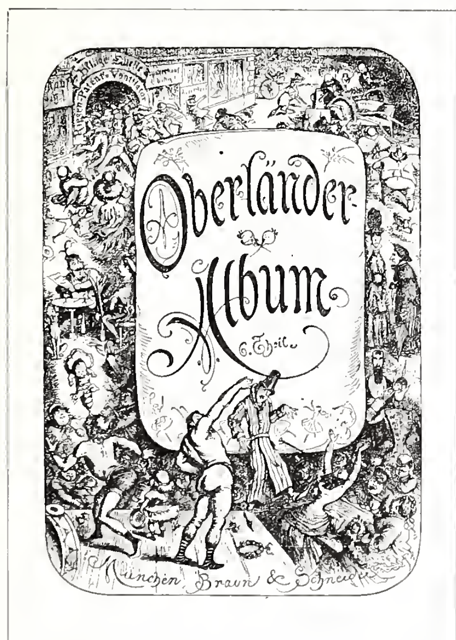
TITRE RÉDUIT DES « FLIEGENDE BLÆTTER »
composé pour le 100e volume de la collection.

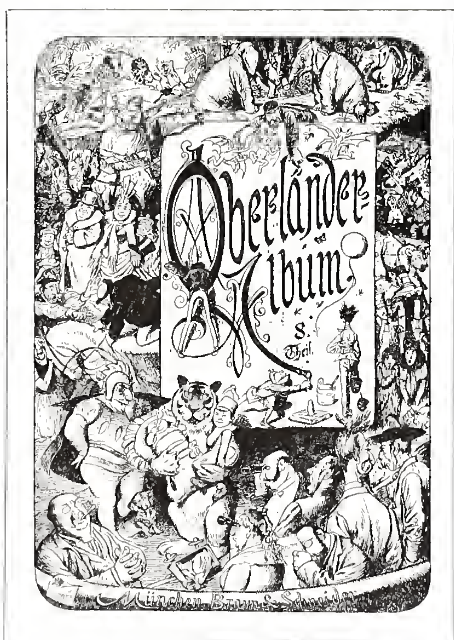
leur précision de détails, alors même que réduits aux proportions les plus minimes. Tels les titres ici reproduits dont les auteurs, Herman Schlittgen, Herm. Vogel, Oberländer, Henzeler, tiennent le premier rang parmi cette pléiade d'artistes.





COUVERTURE DE DEUX VOLUMES : « IM FRIEDEN » (EN TEMPS DE PAIX)
« Manuel militaire publié par l'état-major des *Fliegende Blætter*. »





COUVERTURE DE DEUX DES ALBUMS D'OBERLÆNDER

RÉDUCTION DE COUVERTURES DE PUBLICATIONS ÉDITÉES PAR MM. BRAUN ET SCHNEIDER, A MUNICH

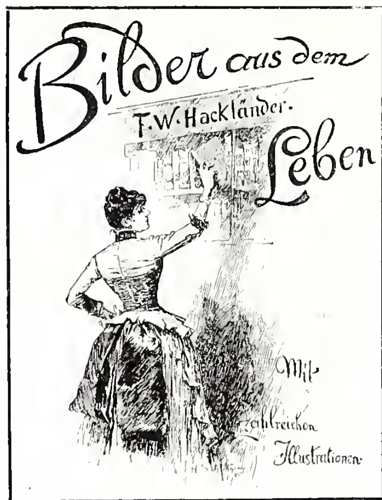
Chose caractéristique, l'école munichoise, jadis formée par Kaspar Braun et Schneider, est restée longtemps fidèle au bois et, même après avoir abandonné le genre dans lequel les Allemands excellèrent de tout temps, elle a encore conservé le faire, l'aspect de ce procédé. Que l'on examine de près un titre d'Oberländer dans ses détails les plus infimes et l'on sera surpris de cette parenté. Mais, par exemple, les formes se sont affinées. Les bois de 1832 à 1860 avaient encore cette rudesse germanique, cette âpre saveur de taille qui constituaient déjà la caractéristique des illustrateurs du XVIe siècle. Certains personnages taillés par Braun, — tels les fameux bonshommes de convention, Eiselè et Beiselè, dont l'Allemagne politique devait s'amuser si longtemps, — ont la naïveté des anciens bois populaires, avec leurs angles bien aigus. Aujourd'hui, que ce soit du bois ou du procédé, les dessinateurs de la jeune école sont devenus souples et délicats, empruntant à Paris et à Vienne la grâce qui leur manquait. Si les femmes qui viennent prendre place sous leur crayon restent bien allemandes, ce dont on ne saurait se plaindre, elles ont une liberté de mouvements encore inconnue à la génération qui dessinait en 1870. La dernière guerre aura eu ce résultat assez inattendu d'agir dans le domaine artistique; de faire pénétrer peu à peu, en France, l'humour germanique avec les histoires en images de Caran d'Ache, et d'inculquer aux artistes de l'autre côté du Rhin le sens de la grâce féminine, de la souplesse du corps, qu'ils ont presque toujours ignorée jusqu'à ce moment. C'est ainsi que Schlittgen est venu



RÉDUCTION DE LA COUVERTURE
In der Sommerfrische (Durant les fraîcheurs de l'été). — Munich, Braun et Schneider, éditeurs.

prendre à Paris l'enveloppant de la femme sans pour cela donner à ses Allemandes le chic et les allures de la Parisienne.

Le développement considérable pris par cette école a suggéré à quelques éditeurs l'idée heureuse de faire illustrer, et il faut les en féliciter, les œuvres de certains écrivains allemands tenant à la fois du roman et du récit intime, telles les nouvelles humoristiques de Hackländer publiées par un éditeur de Stuttgart, Carl Krabbe[1], et ornées par Schlittgen, Langhammer, Albrecht, E. Horstig, Emil Rumpf, L. Marold, — tous artistes ayant fait leurs preuves, — de milliers de vignettes reproduisant soit des scènes de mœurs, soit des épisodes militaires, les deux tendances les plus caractéristiques de l'écrivain dont il s'agit. Depuis les célèbres croquis de Menzel pour *Frédéric le Grand*, je ne crois pas qu'il ait été publié œuvre pareille; cela mériterait d'être connu et répandu en France. On traduisit jadis certains volumes de l'humoriste allemand accompagnés de quelques croquis plus ou moins ordinaires; ce ne serait point une mauvaise idée, ce me semble, d'entreprendre, aujourd'hui, une traduction complète offrant en plus le charme de croquis vraiment remarquables.



RÉDUCTION DE LA COUVERTURE
de *Scènes de la Vie*,
composition de H. Schlittgen (C. Krabbe, éditeur, Stuttgart).

1. Tout Hackländer a ainsi, depuis 1885, passé sous le crayon des illustrateurs allemands, en une succession de volumes vraiment à bon marché. Citons les *Soldatengeschichten* (3 volumes avec 600 illustrations, se vendant 9 marcks 20 pf.), *Europäisches Sklavenleben* (également 3 volumes avec le même nombre d'illustrations, 12 marcks); *Humoristische Schriften* (3 volumes, 18 marcks); *Krieg und Frieden* (1 volume, avec 175 illustrations, 4 marcks); *Bilder aus dem Leben* (1 volume avec 150 illustrations, 3 marcks); *Der letzte Bombardier* (2 volumes, 500 illustrations, 10 marcks); *Illustrierte Reiselektüre* (17 plaquettes à 1 marck ou 50 pf.).

IV

Toute l'Allemagne ne tient pas entre le livre documenté graphiquement et le livre agrémenté d'amusantes vignettes ; il est un troisième genre qui fleurit là-bas, qui a même pris naissance chez les éditeurs de Stuttgart, de Leipzig et de Berlin, le grand volume de voyages, d'excursions, en Italie, en Suisse, en Égypte, en Turquie, en Russie, accompagné de nombreux paysages, de sites agrestes et de vues de villes. *L'Égypte* de Ebers a ainsi traversé les frontières, et les bois très habilement gravés de toutes les *Suisse* ayant vu le jour de l'autre côté du Rhin ont servi un peu partout.

Il y a même la note paysannesque dans laquelle excellent nombre d'artistes.

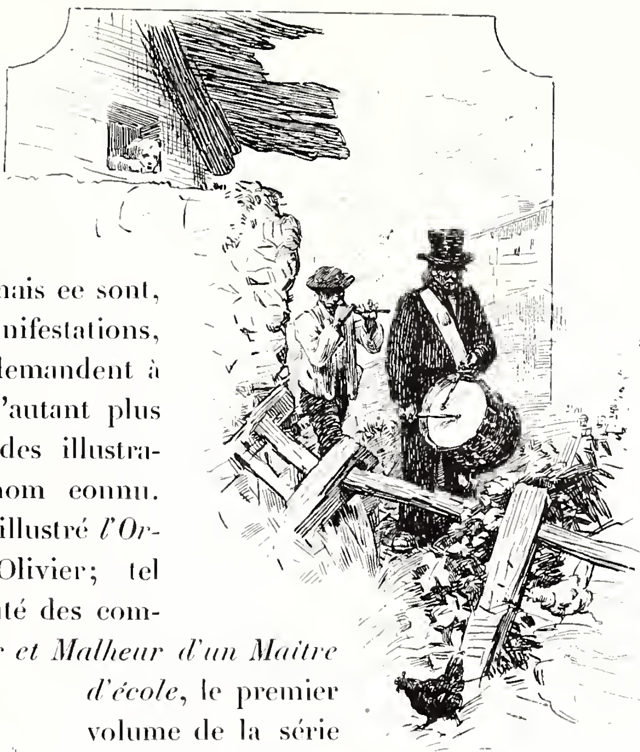
De l'Allemagne, le mouvement a gagné la Suisse, une renaissance est en train de s'affirmer dans ce pays, qui, avec Bâle, Berne et Zurich, tint jadis une si grande place dans la gravure sur bois, mais qui, depuis des années, à part quelques tentatives locales, semblait avoir complètement perdu le sens de l'illustration.

Au siècle dernier, il influa sur la poésie allemande ; il se pourrait bien, aujourd'hui, qu'il continuât la note pittoresque et champêtre venue de la Bavière et du Wurtemberg.

La vérité est que la Suisse se met à illustrer ses auteurs, que, coup sur coup, apparaissent des éditions ainsi ornées de ses conteurs les plus aimés : Urbain Olivier, Jérémias Gotthelf, Louis Favre, Auguste Bachelin, Alfred Cérésole. Volumes imprimés avec soin, en jolies fontes d'elzevir, sortant pour la plupart des presses de Lausanne ou de Neuchâtel, tandis que Genève, jadis encore célèbre avec les réimpressions de Fick, semble avoir abandonné toute prétention à l'art typographique.

Exemple curieux des modifications que le temps peut amener dans l'esprit des cités.

Certes, ces éditions ne sont point des chefs-d'œuvre, mais ce sont, très intéressantes manifestations, des tentatives qui demandent à être encouragées, d'autant plus que quelques-uns des illustrateurs portent un nom connu. Tel Burnand, qui a illustré *l'Orhel in* d'Urbain Olivier; tel Anker, qui a exécuté des compositions pour *Heur et Malheur d'un Maître d'école*, le premier volume de la série des œuvres du romancier populaire Bitzius (Jérémias Gotthelf), que doit faire paraître l'éditeur Zahn, à la Chaux-de-Fonds. Mais tandis que les dessins de Burnand ont été gravés sur bois par Florian et Th. Girardet, Anker, qui, exception faite de quelques vignettes traitées à la plume, a exécuté de grands lavis, s'est vu nterpréter par la photogravure, et le résultat ainsi obtenu n'est pas des plus satisfaisants, que ceci doive être



EN-TÊTE DE E. RAVEL
(*Croquis valaisans*)
(Lausanne, E. Payot, éditeur)



VIGNETTE DE E. RAVEL
(*Croquis valaisans*)
(Lausanne, E. Payot, éditeur)



COIN DE PAGE DE E. RAVEL
(*Croquis valaisans*)

imputé aux clichés ou au tirage. Les bois qui ornent *l'Orphelin* sont admirablement tirés, dans la note grise aujourd'hui à la mode ; il faut signaler parmi eux une vue d'une transparence très remarquable. Malheureusement, ces deux volumes pèchent par la mise en pages : presque toutes les planches sont en travers, — système définitivement condamné, — et les justifications sont mauvaises pour le format. Ces observations une fois faites, il faut s'incliner devant la façon magistrale dont M. Eugène Burnand a rendu les types et les paysages décrits par le conteur : les uns et les autres sont pris sur nature, et constituent un document aussi fidèle qu'artistiquement rendu.

Et voici le 3 fr. 50 qui, lui aussi, se met de la partie, lancé par un éditeur de Lausanne, M. F. Payot. Les volumes que j'ai sous les yeux : *Deux Portraits*, par Auguste Bachelin, *Un Vieux Pays*, *croquis valaisans*, par Mario, *Croquis jurassiens*, par Louis Favre, sont vraiment dignes d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent au graphique. Les croquis, de valeur inégale, sont signés Aug. Bachelin, E. Vuillemin, Ed. Jeanmaire, E. Ravel, tous quelque peu connus à Paris, mais les compositions de ce dernier, — petits croquis à la plume, et scènes très habilement traduites en simili, — méritent de ne point passer inaperçues. Il y a en M. Ravel un illustrateur de premier ordre qui tiendrait certainement sa place à Paris. Le jour où l'on entreprendra quelque édition des œuvres champêtres de George Sand, il me paraît être l'artiste tout indiqué.

Il semblait bien peu croyable que la Suisse, qui a eu, au

sièele dernier, ses peintres gouacheurs d'une habileté ineomparable, ne eherehât pas à revenir au eulte de la nature, surtout avee les proeédés nouveaux de photographie direete. Une maison de photogravure réeemment eréée à Genève, la maison Thévoz, a été l'initiatriee de ee mouvement, en publiant différents volumes d'exeursions montagnardes, notamment *Zermatt et la vallée de la Viège*, texte d'un savant genevois, M. Émile Yung.

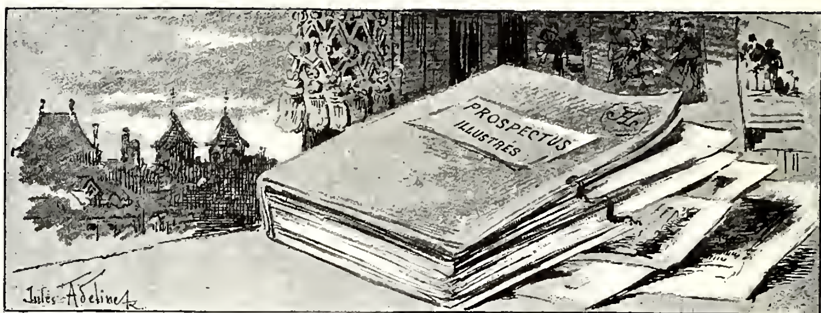
Les eent einquante reproductions photographiques sont loin d'être parfaites, beaueoup sont dures, sans transparenee, la mise en pages est souvent mauvaise, les eoupures des eliehés montrent le manque d'expérienee des éditeurs, mais il est eertain que le proeédé par lui-même est appelé à rendre de très grands serviees pour la reproduction des paysages alpestres.

Nous terminerons iei notre lointain voyage à travers les livres ornés de eompositions graphiques. S'il n'a pas toujours été d'un intérêt eapital pour le bibliophile, du moins il nous a initiés aux procédés, aux tendanees de eertains éditeurs, et *le Livre et l'Image* se devait de jeter ee rapide eoup d'œil sur le dehors, alors que tant d'artistes étrangers travaillent à Paris, apportant ainsi dans le livre des éléments de eosmopolitisme artistique.

JOHN GRAND-CARTERET.



VIGNETTE DE E. JEANMAIRE
pour *Croquis jurassiens.*



HISTOIRE DU LIVRE PAR LES PROSPECTUS

II

LES ÉDITIONS NAPOLÉONIENNES DE 1840 A 1848[1]

« Voilà bien longtemps, me semble-t-il, » disait l'autre jour François Coppée dans une de ses chroniques, « que nous n'avons rien dit du *Petit Caporal* et de sa sublime épopée, qui sont, comme vous le savez, fort à la mode plus que jamais. C'est un tort, parlez-nous de lui, grand'mère. »

Voilà bien des prospectus qui ont déjà défilé devant nos yeux, vont dire les abonnés de cette revue, et pas *un* n'a encore évoqué la légende napoléonienne. C'est aussi un tort, évidemment.

Réparons-le, en tant que cela est en notre pouvoir, et disons donc quelques mots — tout de suite — d'un certain nombre, mais d'un certain nombre seulement, de ces propectus. — car vouloir même les mentionner tous serait abuser du lecteur.

Partons-nous de l'anecdote pour arriver à l'histoire, suivons-nous une progression ascendante du fait intime au bulletin de victoire? en ce cas l'une des premières places appartient à l'*Histoire de Napoléon*, de Louis Lurine, *racontée aux Enfants petits et grands* et illustrée de vignettes de Markl gravées par Brugnot, publiée en 20 livraisons — *environ* — à 25 centimes, — contenant 16 pages de texte, avec une gravure à part dont le prospectus donne un spécimen : une grand'mère, — mais pas sous le chaume, — dans un salon décoré d'un Napoléon — sur la cheminée. — et

1. Voir *le Livre et l'Image*, tome II, p. 272.



Vignette du prospectus de l'*Histoire de Napoléon* par Louis Lurine.

d'un tas d'autres caracolant ou solitaires qui servent de fond au décor, en avant duquel toute une famille, — grognards et romantiques mélangés, enfants en veston et collégiens en habit à boutons de métal, — écoutent religieusement la vénérable aïeule, tous suppliant, et répétant le refrain :

Parlez-nous de lui grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Pour les *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, vignettes de Jules David, — c'est d'abord un prospectus avec *Perrinette la Vivandière* qui brandit drapeau et pistolet, tandis que, dans le lointain, Napoléon, comme en un de ces drames militaires de l'ancien Cirque, caracole suivi de son brillant état-major. Trois volumes enrichis de 63 sujets tirés à part, — gravés par Verdeil sur les dessins de Jules David, — d'un *alphabet militaire* (?) et d'une *infinité* de *lettres ornées*, *etc.*, telles sont les attractions de cet ouvrage qui, publié en 60 livraisons, chacune de 32 pages de texte avec jolie gravure, va paraître deux fois par mois chez les frères Fellens, éditeurs de la *Revue historique et littéraire*, 201, rue Rambuteau, — au prix de 50 centimes le fascicule.

Si nous devons retrouver plus loin d'autres ouvrages illustrés du *célèbre* (!) Émile Marco de Saint-Hilaire, avant d'y arriver, notons au passage — dans le

FELLENS FRÈRES, ÉDITEURS,
Rue Rambuteau, 20

SOUVENIRS INTIMES
DU TEMPS DE
L'EMPIRE
PAR
ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Perrinette la Vivandière

PROSPECTUS.

L'illustration typographique a manqué jusqu'à ce jour aux *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, intéressante et pittoresque histoire de Napoléon, qui a fourni

même ordre d'idées ou à peu près, — *les Veillées du Vieux Sergent*, de J. Bousquet, éditées par Migeon.

Ces « Veillées » renfermaient, disait le prospectus, « l'histoire succincte, mais complète et fidèle, de l'empereur Napoléon ; c'est la vérité *toute pure* placée dans la bouche d'un vieux soldat, qui s'exprime avec une franchise militaire, qui sent comme un homme qui a vu, et qui peint comme il sent ».

Ces veillées étaient illustrées de quatorze gravures sur acier d'après les dessins de Henry Scheffer, Alph. Testard et Martinet... mais le prospectus était lithographié, — par amour de la vignette sans nul doute, — lithographié non pas au crayon, mais à la plume, c'est-à-dire avec cet aspect

20 Livraisons à 25 centimes.

HISTOIRE

DE NAPOLÉON

RACONTÉE AUX

ENFANTS PETITS ET GRANDS

PAR LOUIS LURINE

Prospectus.

Des historiens, des poëtes et des romanciers ont raconté tour à tour la vie merveilleuse de Napoleon Bonaparte ; mais l'histoire a dû ressembler à un jugement, la poésie au chant d'une apothéose, le roman à une fiction impossible qui essayait d'embellir une admirable réalité ; le petit livre que nous publions aujourd'hui ne doit

HISTOIRE DE NAPOLÉON.

ressembler qu'à un simple récit, mêlé de regrets, de cris d'admiration et de larmes.

La pensée de notre modeste *Histoire*, racontée par une vieille dame de l'Empire, et recueillie par un jeune écrivain, se trouve tout entière dans une chanson... dans un poëme de Béranger.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume, bien longtemps
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille,
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère !...
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Les *Souvenirs du Peuple*, célébrés par le chansonnier populaire, ne s'adressent ni aux politiques, ni aux savants, ni aux philosophes, ni aux juges de l'histoire ; ils ne parlent qu'aux naïfs admirateurs d'un homme de génie qui vécut en songeant à la grandeur et à l'avenir de la France.

de dessin particulier aux étiquettes de chocolat et aux boîtes de parfumerie qui font les délices des amateurs du « fini ».

Le vieux sergent, sous un maigre palmier dissimulant un obélisque plus maigre encore, fait pendant à un grenadier à cheval le bras en écharpe ; au sommet, un aigle sans style domine des nuages sans caractère ; dans le soubassement, des gens attablés sous la treille écoutent un récit ; le tout, signé : *E. Desvignes, lith.*, est au-dessous du médiocre. C'est un titre de romance à quatre sous, des plus mauvais, et cela cependant sortait d'une maison qui mettait en vente la *Charlotte Corday*, gravure à la manière noire de Sixdeniers d'après Henry Scheffer ; — « la plus belle œuvre de ce peintre, reproduite admirablement », pour employer les propres termes du prospectus.

50 C.
la Livraison.

500
Gravures.



MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE
par le Cte de Las Cases.

Illustré de 500 Dessins

PAR CHARLET.

SUIVI

DE NAPOLÉON DANS L'EXIL,

Par MM. O'Méara et Antomarchi.



ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,
rue de Seine, 51.

CH JACQUE del.   HEBERT sc.

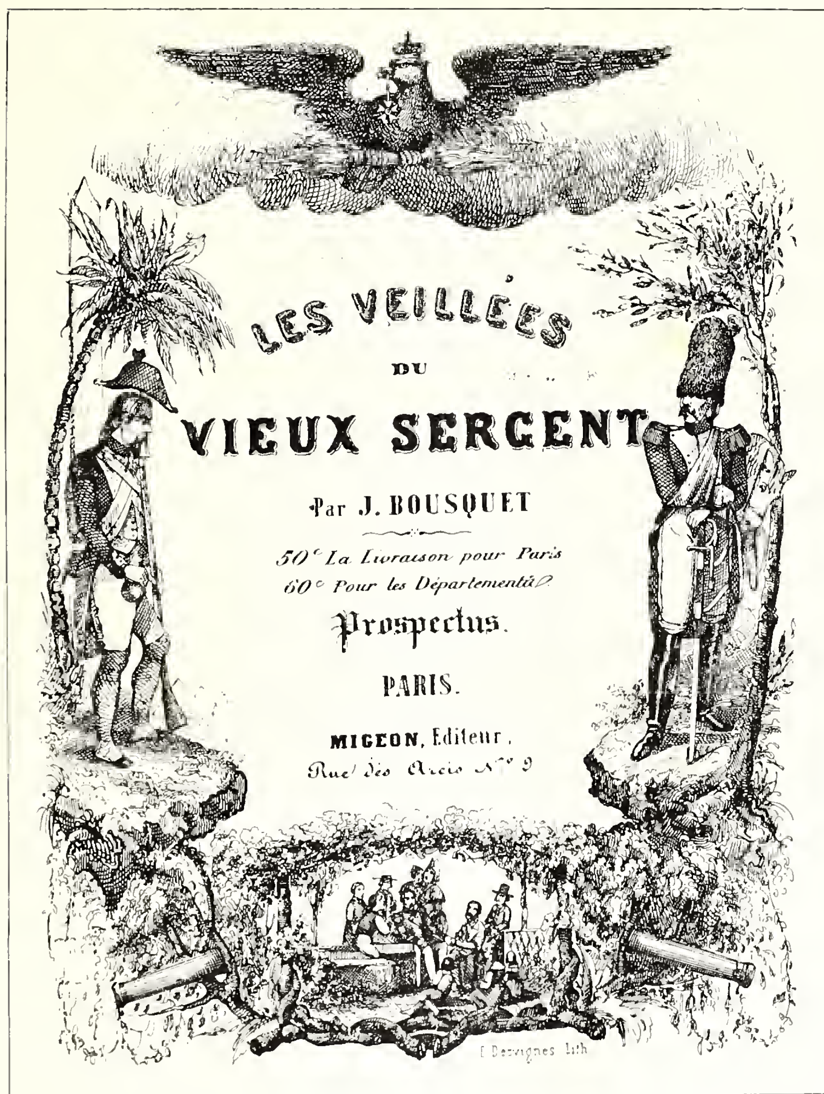
Les quatre premiers mille souscripteurs recevront GRATIS une très-belle médaille en bronze de l'EMPEREUR NAPOLÉON.

Toute personne réunissant cinq souscriptions recevra la sixième gratuitement.

PROSPECTUS DU « MEMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE. »

Dessin de Ch. Jacque gravé par Hébert.

L'*Histoire anecdotique, politique et militaire de la Garde impériale*, par Émile Marco de Saint-Hilaire, — auteur des *Souvenirs intimes du temps de*



l'Empire, — était illustrée par Hippolyte Bellangé, Eugène Lami, Ch. Vernier, Gagniet et Guérin.

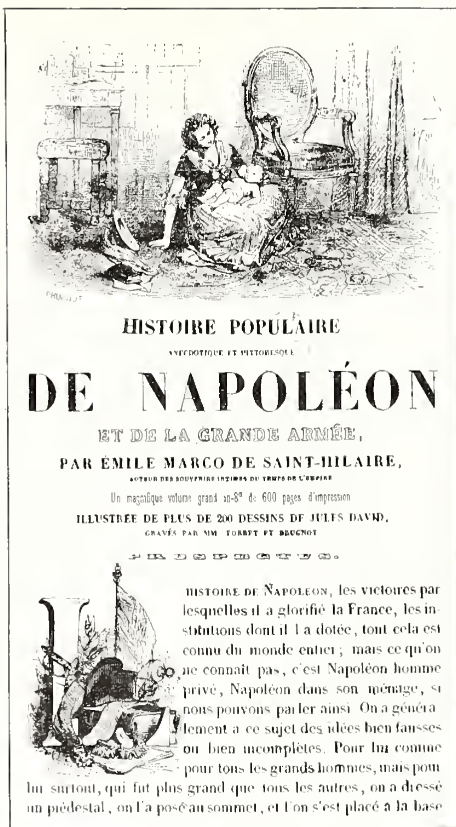
« Si jamais nous en avons le loisir, » disait Napoléon, — d'après le

prospectus, — « il nous faut écrire l'histoire de ma Garde. » Ce que le grand homme, — ou plutôt, suivant le prospectus, toujours respectueux, — « ce que les illustres lieutenants du grand homme n'ont pas cru devoir faire *jusqu'à présent*, — un écrivain qui..., un écrivain que..., etc., etc., l'a fait, et il a entrepris l'histoire de cette Garde impériale, comprenant cette période si riche d'événements militaires qui commence à 1800 et se termine en 1815, c'est-à-dire depuis sa formation sous la dénomination de *Garde consulaire*, jusqu'à son licenciement comme Garde impériale. » Soixante-six uniformes imprimés à part et coloriés, des bois tirés à part également, des aciers exécutés aussi avec le plus grand soin, des tableaux synoptiques avec les noms de tous les officiers, leurs grades et leurs décorations, devaient rendre ce volume d'un attrait irrésistible.

Mais, en plus de ces attractions, on avait ajouté au texte les partitions des marches et fanfares écrites — *dans les temps* — pour la Garde impériale, spécialement arrangées pour piano par Alexandre Goria. Parmi les morceaux reproduits ainsi « à l'usage des jeunes filles », le prospectus citait : *la Charge de la Garde consulaire* à Marengo, l'air si populaire : *la Victoire est à nous*; la *Grande Marche funèbre* exécutée en 1810 aux obsèques du duc de Montebello; *la Favorite*, *Pas accéléré des Pupilles*, cette autre Garde impériale du Roi de Rome; la *Fanfare de l'Étendard des Guides*; le *Pas de Course* connu (!) sous le nom de *Branle-bas général des Marins de la Garde*; l'air *Veillons au salut de l'Empire*; et enfin la *Marche des Grenadiers de la Vieille Garde à Waterloo*.

« Sous plus d'un rapport, » disait l'éditeur Eug. Penaud en terminant, « ce livre sera, en outre, un *mémorial patriotique*; pour les braves dont le nom y figurera, ce sera une sorte de *blason de famille*. » — Et tout cela, ne l'oubliez pas, le volume complet, 5 francs avec les figures noires, 20 francs avec les figures coloriées. A la fin de l'ouvrage les *cinq cents premiers souscripteurs* devaient voir publiés « leurs noms et qualités », et la souscription était ouverte « chez tous les dépositaires de publications pittoresques, chez tous les libraires de la France et de l'étranger ».

Le prospectus de l'*Histoire populaire anecdotique et pittoresque de la Grande Armée*, par Émile Marco de Saint-Hilaire, — toujours, — auteur *des Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, — illustrée de 200 dessins de Jules David, veut faire connaître une note intime : « ce qu'on ne connaît pas, c'est *Napoléon homme privé*, *Napoléon dans son ménage*, si nous pouvons parler ainsi. On a généralement, à ce sujet, des idées bien fausses ou bien incomplètes. Pour lui comme pour tous les grands hommes, mais pour lui surtout, qui fut plus grand que tous les autres, on a dressé un piédestal, on l'a posé au sommet, et l'on s'est placé à la base pour le contempler.... Approchons-nous donc avec respect, mais aussi avec *cette curiosité pieuse qui porte son excuse en soi, car elle est fille de l'enthousiasme* et n'a qu'un but, celui de faire connaître sans réserve son héros, et par conséquent de le glorifier plus complètement. »



HISTOIRE POPULAIRE
ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE
DE NAPOLÉON
ET DE LA GRANDE ARMÉE,
PAR ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE,
AUTEUR DES SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE
Un magnifique volume grand in-8° de 600 pages d'impression
ILLUSTRÉE DE PLUS DE 200 DESSINS DE JULES DAVID,
GRAVÉS PAR MM. FORREST ET BRUGNOT
PROSPECTUS.

L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, les victoires par lesquelles il a glorifié la France, les institutions dont il l'a dotée, tout cela est connu du monde entier ; mais ce qu'on ne connaît pas, c'est Napoléon homme privé, Napoléon dans son ménage, si nous pouvons parler ainsi. On a généralement à ce sujet des idées bien fausses ou bien incomplètes. Pour lui comme pour tous les grands hommes, mais pour lui surtout, qui fut plus grand que tous les autres, on a dressé un piédestal, on l'a posé au sommet, et l'on s'est placé à la base

La vignette du prospectus — nous voulons parler de la grande vignette — est celle que l'éditeur devait choisir comme frontispice du volume, et elle porte pour légende ces mots : *Ils sont morts, ceux-là.*

C'est l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Erfurth, en 1808, que Jules David a dessinée de son crayon acéré et sec, ou qui le paraît singulièrement tout au moins, tant le graveur a pris soin de conduire ses tailles comme des tailles de burin, croisées, losangées et parallèles suivant les plans, ce qui est d'une parfaite monotonie et d'une sécheresse agaçante, encore que les noirs ne soient pas trop mal venus.

Mais cette vignette — ou mieux — ce frontispice, est-il bien prudent de le reproduire au lendemain de notre accès aigu du : Tout à la Russie ? Que dirait-on, cependant, de la légende ainsi expliquée au chapitre VIII :

« Que pensez-vous, Sire, mon Frère », demande Napoléon, qui avait passé amicalement son bras sous celui d'Alexandre, « que pensez-vous de soldats qui ont de pareilles blessures ! », — car les deux souverains descendant un escalier vont passer devant un grenadier de la Garde qui présente les armes et dont le visage est « orné » — dit le texte — d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue, — simple détail absolument invisible sur la vignette.

« Et vous, Sire, mon Frère », répond Alexandre, « que pensez-vous des soldats qui les font ? »

A coup sûr la réponse valait la demande ; mais le chauvinisme ne pouvait pas rester sur cette impression. « *Ils sont morts, ceux-là !* » murmure le grenadier d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité, et Napoléon, demeuré bouche close devant une telle riposte, est encore content d'entendre le Czar lui dire avec une courtoisie, exagérée aussi, à coup sûr : « Mon Frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste, mon Frère, c'est

qu'ici comme ailleurs vos grognards ont donné ». Et sur cela, l'Empereur s'éloigne, non sans faire, dit Marco de Saint-Hilaire, un geste de remerciement au factionnaire, « qui ne détourna même pas les yeux ». Les perles — et quelles perles! — se rencontrent ainsi à chaque page de cette édition.

Le prospectus — fait d'ailleurs assez commun aux ouvrages de l'époque — parle indifféremment d'ouvrage *in-8* et d'ouvrage imprimé sur papier *grand aigle*, — ce qui peut se comprendre pour un ouvrage napoléonien, diraient de mauvais plaisants, mais ce qui laisserait à supposer des formats invraisemblables. — En revanche, ce même prospectus est muet concernant les exemplaires sur chine, aujourd'hui si recherchés des bibliophiles. Un tirage spécial en était-il fait? Personne n'eût pu le dire. Cinquante livraisons à 30 centimes, 35 centimes par la poste, voilà tout ce que les éditeurs annonçaient.

De nos jours, on annonce d'abord les exemplaires de luxe, nous dirions même volontiers que l'on ne semble se préoccuper que des acheteurs de ces exemplaires rares : le menu fretin qui se précipite sur les autres n'est guère digne d'intérêt, d'égards à peine. Et lorsqu'on peut *distribuer* un prospectus sur lequel figurent comme *vendus* ces exemplaires de choix, alors le succès est complet et l'éditeur est au comble de ses vœux....

« Tombé, pour ainsi dire, des hauteurs humaines dans la religion du peuple, le nom de Napoléon présente un problème que sa vie entière peut seule expliquer. » Ainsi commençait le prospectus de l'*Histoire de Napoléon* par M. de Norvins, éditée par Furne, avec vignettes par Raffet; et le prospectus de cette « Histoire », qui comptait déjà « en France plus d'un million de lecteurs », — enfoncé *le Petit Journal*! — nous apprenait en outre que, chaque année, — nous n'inventons rien, — « elle avait une armée de lecteurs nouveaux, — comme une conscription de l'intelligence appelée à connaître le grand homme dont la gloire planera éternellement sur la France ».

Et en vérité, écrivaient les éditeurs : « on se demande comment ce nom, si souvent prononcé comme un symbole de despotisme, grandit à mesure que la France marche en avant dans la voie de la liberté. »

C'est que, répondaient-ils, « une sorte d'instinct fait comprendre à chacun que l'empereur Napoléon ne voyait dans l'exercice d'une autorité toujours active, toujours puissante, *quelquefois même acerbe*, *qu'un moyen de fonder sur une base de granit* CES LIBERTÉS TOUJOURS MOUVANTES que la Révolution française nous avait léguées. »

Ah! oui, elles sont mouvantes, pensera-t-on avec raison, aujourd'hui, ces libertés, elles remuent même parfois avec tant de vivacité qu'elles éclatent au nez des premiers venus, — ceci n'étant pas dit pour messieurs les députés, mais bien pour la pauvre foule inoffensive qui n'en peut mais. Après des lignes aussi emphatiques, Furne cependant éprouvait encore le besoin de donner quelques explications sur *cette nouvelle édition*, dont les « longueurs ralentissant la marche de la narration » seraient « rem-

placées par des anecdotes caractéristiques », et comme « autre élément de succès » il était heureux d'annoncer qu'il avait chargé d'illustrer ces 80 livraisons à 25 centimes M. Raffet, placé au premier rang des artistes par « ses belles compositions sur le siège d'Anvers, les campagnes d'Afrique et tout récemment sur le siège de Constantine ».

Certes, les vignettes de Raffet sont charmantes, mais dire aux « bons et naïfs souscripteurs » que l'artiste qui a fait tant de choses ravissantes *de visu* est capable, par cela même, de restitutions fidèles, n'est-ce pas délicieux ? Les éditeurs contemporains n'ont pas changé : ils vous annoncent solennellement — ou mystérieusement — cela dépend des natures — que leur édition prochaine sera confiée au célèbre X...., Médaille d'honneur au Salon de..., ou au non moins célèbre Y..., Première Médaille à l'Exposition Universelle... Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? Que ces artistes — excellents — ont fait des œuvres dignes d'être récompensées, soit, mais quoi de plus? Tel qui brille au premier rang, en art surtout — s'éclipse souvent au second. Ne peut pas le moins qui a pu le plus.

Cela semblera, sans doute, bizarre, et pourtant nombre d'illustrations contemporaines viendraient facilement à l'appui de cette théorie — indiscutable.

Et puis, il y a encore autre chose : en illustration les originaux peuvent être délicieux et les gravures sur bois abominables. Parbleu, dira-t-on, *tradutore traditore*. Pas toujours vrai ce dernier proverbe.

Pourquoi les vignettes de Gigoux dans le *Gil Blas* sont-elles d'un coloris intense ? Parce que l'effet est franc et d'une simplicité magistrale. Pourquoi nombre de vignettes modernes sont-elles médiocres — *vues en gravure* ? — Parce que le dessinateur n'a eu pour objectif que des dessins *fignolés à l'excès* et que le graveur sur bois, ne pouvant *faire plus fin, malgré sa loupe*, a été obligé de simplifier et de rendre, à l'aide de points qui paraissent grossiers, des teintes qui étaient légères. Les originaux de Raffet étaient, en général, de petites merveilles d'une extrême finesse de touche, — Henri Beraldi le sait bien, lui qui en a fait de si délicieux recueils ! — mais enfin ils n'étaient pas — comme bien des dessins contemporains — impossibles, littéralement impossibles à graver; aussi l'édition de Furne — imprimée par Lacrampe — tandis que le prospectus était imprimé chez Fournier — fut-elle une très belle édition avec ses très nombreuses vignettes dans le texte et ses 75 sujets tirés séparément, à cause de « leur développement et de leur importance ».

Le Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las Cases, eut deux éditions, la première chez Bourdin, la seconde, en 1846, chez Furne et Bourdin.

Le prospectus de la seconde édition est, comme texte, calqué sur celui de la première, avec de très légers changements, — à peine les petites retouches délicates.

Ainsi dans la liste des illustrations de la première édition on cite David,

Gros, Gérard, Girodet, Carle Vernet, Prud'hon, Isabey, Chaudet, Canova, H. Vernet, Steuben, Cogniet, Gudin, Morel-Fatio, et « au milieu de cette illustre cohorte on annonce que « notre national Charlet, ce peintre naturel, facile, inspiré, souvent sublime, se présente avec cinq cents nouveaux et admirables dessins ». Au reste, sur le titre, c'est le nom seul de Charlet qui figure, en gros caractères, au milieu d'une vignette de Ch. Jacque, dont le nom ne se trouve pas dans l'énumération des artistes.



25 cent. la livraison.

600 dessins

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

PAR LE COMTE DE LAS CASES

ILLUSTRÉ

DE 600 DESSINS PAR CHARLET.

L'Angleterre prépare en ce moment et a grands frais la publication des *Mémoires posthumes de sir Hudson Lowe*, le geôlier de l'Empereur, et c'est pourquoi il nous a paru convenable de publier une nouvelle édition du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Ce livre est encore la dernière histoire de l'empereur Napoléon, écrite sur le bord du dernier abîme où il soit tombé.

« M. Thiers, dans son merveilleux style, a explique avec une admirable clarté la popularité du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

« Lorsque Napoléon fit ses adieux a la » vieille garde dans la cour du château de » Fontainebleau, il lui adressa ces paroles memorables « Maintenant que nous n'avons » plus de grandes choses a faire, je vais raconter celles que nous avons faites en- » semble. » Il n'eut pas le temps d'accomplir ce vœu a l'île d'Elbe, car il lui restait

Réduction de la 1re page du prospectus de la seconde édition.

Sur le prospectus de la seconde édition : Carle Vernet, Chaudet et Canova ont disparu de la liste, mais toujours « au milieu de cette illustre cohorte » notre artiste national, Charlet, ce peintre, naturel, inspiré, souvent sublime, ce *grand artiste que la France vient de perdre* dans tout l'éclat de son talent, se présente avec cinq cents nouveaux et admirables dessins.[1]

Le prospectus de la seconde édition — sur feuillet simple — n'en est pas moins précédé d'un en-tête de Sandoz, — dont le nom ne figure pas, non plus, dans la nomenclature des artistes, — gravé par Dujardin et d'un joli caractère.

C'est le masque célèbre de Napoléon, aux méplats fortement accusés, apparaissant sur un ciel sillonné de figures funèbres : la tête ceinte de lauriers émerge de croix, de chaînes, de fleurs et de palmes, avec le nom seul de Waterloo sur le drapeau. La lettre ornée poursuit le même rêve : un aigle est enchaîné au sommet d'un pilastre de pierre, à ses pieds un tigre déchire à belles dents le drapeau de la France.

La première page du prospectus de la première édition est bien plus typique — et aussi la dernière, pourrions-nous-dire — avec ses neuf petits bois dont quelques-uns sont de charmantes vignettes. Mais la composition de Ch. Jacque, gravée par Hébert, est des plus amusantes comme agencement. On y trouve tout : le Cuirassier blessé et le vieux Porte-Drapeau, la

Colonne Vendôme et les Invalides, Fontainebleau et le Retour de l'île d'Elbe, les Pyramides et Sainte-Hélène ; un aigle supporté par de légers branchages domine ces différents sujets, et le fleuron séparant le nom des éditeurs du titre proprement dit est formé du petit chapeau et de la petite épée.

Et toujours pas d'annonce spéciale pour les exemplaires de luxe ; deux volumes publiés en 116 livraisons à 30 centimes pour la première édition — soit 35 francs — et deux volumes publiés en 120 livraisons à 25 centimes — soit 30 francs — pour la seconde édition, — légère différence, on le voit, qui ne valait guère, ce semble, le petit boniment annonçant que M. Furne voulait « mettre ce volume à un prix plus accessible aux cent mille souscripteurs censés posséder déjà l'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers et *l'Histoire de Napoléon* de M. de Norvins, — et qu'ainsi serait rempli le vœu de l'empereur Napoléon Ier lorsqu'il désirait que son *Mémorial* eût une place marquée dans toutes les chaumières de France ». Un pareil boniment pour cent sous de différence, ce n'était vraiment pas cher.

Et encore faut-il dire que les quatre premiers mille souscripteurs payant vingt livraisons d'avance recevaient, — tout de suite et *gratis*, — une « très belle médaille en bronze de l'empereur Napoléon, faite tout exprès pour cette édition, et *gravée par notre illustre M. Bovy* »[1].

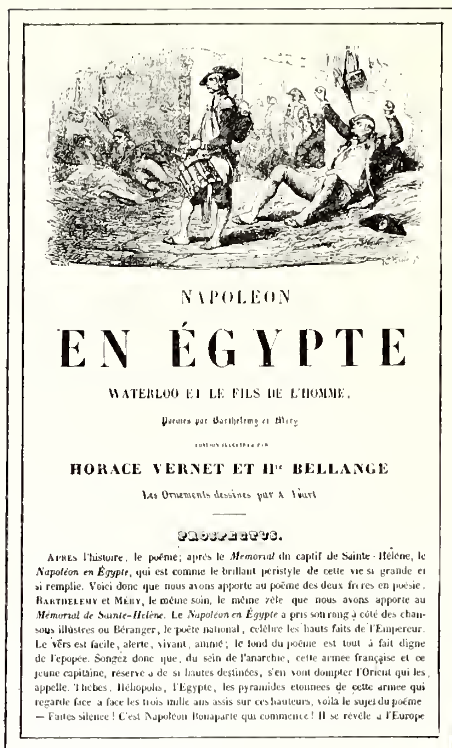
Ainsi se terminait le prospectus de la première édition du *Mémorial* de M. de Las Cases, « qui n'embrassait que dix-huit mois de la vie de Napoléon », c'est-à-dire l'espace de temps qu'il était resté à Sainte-Hélène, mais dont « le récit était continué par les ouvrages de MM. O'Meara, Antomarchi, etc..., ceux qui sont restés auprès de lui jusqu'à sa mort, et enfin par le récit de ce voyage victorieux à travers la mer étonnée plus que jamais de se voir traversée *dans des appareils si divers*, — si bien » — mais la phrase a été supprimée dans le prospectus de la seconde édition, — « si bien que ce livre des supplices s'achèvera par un chant triomphal ».

Le *Napoléon en Égypte*, *Waterloo*, et *le Fils de l'Homme*, — poèmes par Barthélemy et Méry, — ceci est plus que microscopique, lettres gothiques sur le prospectus, — est un des jolis ouvrages illustrés, publié par Ernest Bourdin, en 1842. Aussi le nom des illustrateurs, Horace Vernet et H. Bellangé, apparaît-il en gros caractères, tandis que le nom des auteurs est presque dissimulé.

« Après l'histoire, le poème », dit l'éditeur, et Thèbes, Héliopolis, l'Égypte et les Pyramides « étonnées » de l'armée, — qui, non moins stupéfaite, regarde face à face les trois mille ans assis sur ces hauteurs, — défilent dans la brillante improvisation de l'éditeur, ajoutant avec lyrisme : « Faites silence ! c'est Napoléon Bonaparte qui commence ! Il se révèle à l'Europe entière dans tout l'éclat de son courage !.... Faites silence ». Et surtout,

1. Antoine Bovy, le célèbre graveur dont l'œuvre contient tant de pièces sur Napoléon III et la famille impériale.

ah ! surtout « ne nous parlez plus de l'*Iliade.* » — Enfoncé ! le vieil Homère, on n'est pas fils du Romantisme pour rien. Et, en vérité, l'éditeur a raison : qu'est-ce que l'*Iliade*, « un poème qui aboutit à une ruine ? » Parlez-nous, au contraire, du poème de Napoléon en Égypte, *qui commence en général Bonaparte et qui finit Empereur maître du monde*, *maître de l'Avenir !*


NAPOLEON

EN ÉGYPTE

WATERLOO ET LE FILS DE L'HOMME,

Poèmes par Barthélemy et Méry

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

HORACE VERNET ET H^{te} BELLANGÉ

Les Ornements dessinés par A. Téart

PROSPECTUS.

Après l'histoire, le poème ; après le *Memorial* du captif de Sainte-Hélène, le *Napoléon en Égypte*, qui est comme le brillant péristyle de cette vie si grande et si remplie. Voici donc que nous avons apporté au poème des deux frères en poésie, Barthélemy et Méry, le même soin, le même zèle que nous avons apporté au *Memorial de Sainte-Hélène*. Le *Napoléon en Égypte* a pris son rang à côté des chansons illustres où Béranger, le poëte national, célèbre les hauts faits de l'Empereur. Le vers est facile, alerte, vivant, animé ; le fond du poème est tout à fait digne de l'épopée. Songez donc que, du sein de l'anarchie, cette armée française et ce jeune capitaine, réservé à de si hautes destinées, s'en vont dompter l'Orient qui les appelle. Thèbes, Héliopolis, l'Égypte, les pyramides étonnées de cette armée qui regarde face à face les trois mille ans assis sur ces hauteurs, voilà le sujet du poème — Faites silence ! C'est Napoléon Bonaparte qui commence ! Il se révèle à l'Europe

Ceci est, sans doute, le couplet que l'éditeur devait aux auteurs, pour les dédommager de l'inscription microscopique de leurs deux noms, dont les caractères lilliputiens semblent encore diminués par les lourdes majuscules des dessinateurs.

Mais patience, le boniment des illustrateurs va commencer. Attention !

« Les deux artistes associés s'appellent tout simplement : Horace Vernet et Hippolyte Bellangé. » — Et que sont ces deux artistes ? « *deux vieux grognards de la Vieille Garde*, élevés l'un et l'autre dans toutes les émotions, dans toutes les descriptions (*sic*) du champ de bataille ».

C'est déjà très bien, mais il faut distinguer, se dit l'éditeur ; donc distinguons :

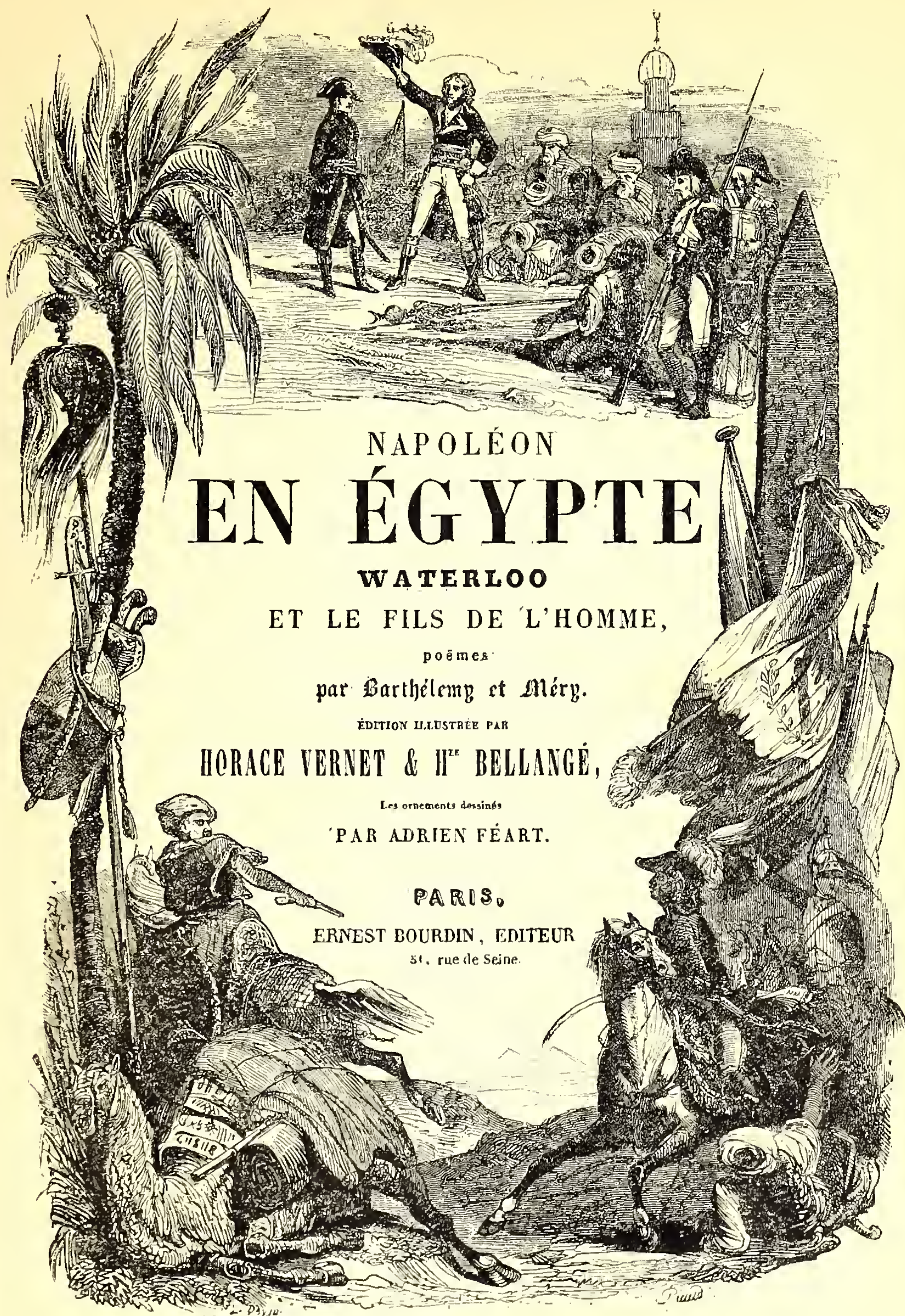
Horace Vernet, « c'est un des historiens de l'Empereur Napoléon » ; mais Bellangé, « c'est l'homme du bivac, de la caserne, de la tente militaire, des récits variés de corps de garde. »

Au premier donc « les capitaines » ; au second les « soldats ». Pauvre Bellangé ! Alors toujours au second rang, au moins lui sera-t-il permis d'introduire quelque sous-officier ou quelque adjudant dans ses compositions ? Horace Vernet ne fit, au surplus, pour cette édition, qu'une seule vignette : un capitaine *de navire*, c'est-à-dire Napoléon pensif et solitaire sur le pont d'un vaisseau, et il laissa le soin à son collègue Bellangé de dessiner tous les Napoléon nécessaires à l'illustration des poèmes.

Mais la prime, mais la médaille ?

Soyons tranquille, l'éditeur pense à tout.

Avec *le Mémorial* on a eu « S. M. l'Empereur et Roi » ; avec le *Napoléon*



COUVERTURE DES LIVRAISONS DU « NAPOLÉON EN EGYPTE. »

Dessin de L. David gravé par Piaud.

en Égypte, on aura : le Portrait du général Bonaparte, « deux médailles qui se tiennent comme le poème tient à l'histoire », et M. Ch. Bovy, « l'artiste excellent, a bien voulu se charger de ce nouveau coin, qui sera frappé en bronze et que *seuls* recevront les souscripteurs qui auront tout à la fois adopté *le Mémorial* et le *Napoléon en Égypte* ».

Et l'appel au public se termine par une phrase bien sentie, dans laquelle l'éditeur assure que si, de son côté, il a témoigné autant qu'il était en lui sa reconnaissance « aux nombreux amis de notre gloire nationale et de nos beaux-arts », le public, lui aussi, n'aura pas en vain prêté appui et protection « à cette longue et dispendieuse entreprise à laquelle la librairie moderne ne peut rien comparer ». Longue et dispendieuse entreprise, c'est peut être excessif; « à laquelle on ne peut rien comparer », c'est probablement pour finir dans la note emphatique — comme le prospectus avait commencé — et pour prouver que le souffle du rédacteur n'était pas éteint, car il s'agissait purement et simplement d'un ouvrage du prix de 12 francs complet, et que l'on publait en 40 livraison à 30 centimes, — 10 centimes en sus par la poste.

Les 110 dessins de Bellangé sont, pour la pupart, de fort jolies compositions. Les planches hors texte sur chine ont été gravées avec grand soin et remarquablement bien tirées. Au point de vue de la curiosité, il ne sera pas inutile de rappeler — le chiffre ayant été déjà donné par nous, dans une note du volume consacré, il va y avoir bientôt quinze ans, à *Hippolyte Bellangé* et à *son œuvre* (Paris, Quantin, 1880), — que ces cent dix dessins, ont été payés en bloc, à l'artiste : six mille francs, soit une cinquantaine de francs environ, et parmi les grandes compositions il en est de traitées comme de véritables tableaux et d'une précision de rendu très curieuse ! Que vont penser de ces prix de 1830 certains aquarellistes modernes qui exigent un billet de mille francs « par figure » et ne négligent pas de stipuler leurs conditions aux amateurs !

Peut-être, en voyant ainsi analyser par le menu, et aussi un peu irrévérencieusement, ces prospectus sur lesquels flamboie si brillamment le nom de Napoléon, quelques esprits chagrins seront-ils attristés ?

Ce serait fâcheux en vérité.

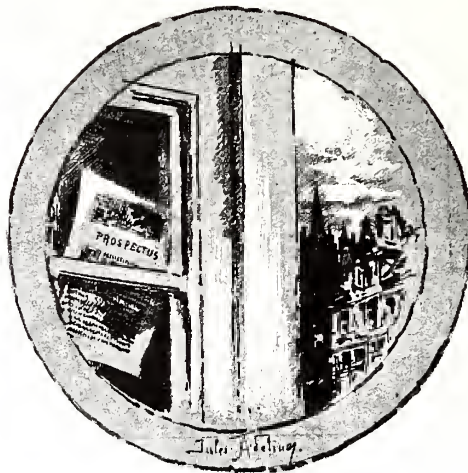
Nous sommes bien de l'avis de François Coppée, lorsque, légèrement agacé par les Napoléon « trop intimes » qui nous sont exhibés chaque jour, il s'écrie : « Ah ! ne cherchons pas à rapetisser, à altérer, à détruire, l'épique et merveilleuse légende : elle est notre plus précieux patrimoine. Je dirais même plus vulgairement, — car je me méfie du style soutenu, — que le plus beau de notre nez en est fait. »

Mais si l'idéal a du bon, parce que souvent il console, il n'en est pas moins vrai que le document précis est aussi fort utile et très suggestif pour ceux dont le moral est bien trempé. On ne s'illusionne pas, soit, mais on ne désespère pas non plus pour cela. Et alors, on ne peut vraiment pas lire sérieusement des phrases comme celles-ci — extraites encore des

prospectus de l'*Histoire de la Garde impériale* : « La Garde ne rentrait dans ses palais de l'École militaire, de Babylone et de Pantemont (car jadis ces vastes casernes étaient des demeures princières) » — bien audacieuse affirmation pour ceux qui ont connu les infects taudis où l'on entassait des soldats n'ayant pas d'ailleurs une idée bien nette du sens du mot « confortable » — « la Garde ne rentrait ainsi dans ses palais qu'après avoir passé sous des arc de triomphe improvisés, s'être assise à de somptueux banquets, où le premier magistrat de la cité s'énorgueillissait de remplir le rôle d'amphitryon » ; — et l'on sent que, pour peu qu'on l'eût encouragé, le rédacteur du prospectus eût certainement remplacé le dernier mot par celui de « maître d'hôtel ». « C'est ainsi que les soldats de César, vainqueurs des Gaules et des Germains, rentraient dans la ville éternelle par la porte Prétorienne et allaient suspendre aux voûtes du temple de Mars les palmes de la Victoire et les trophées de leur conquête. »

Et c'est ainsi, dirons-nous en terminant, qu'avec de l'enthousiasme on glorifie, quand cela paraît nécessaire, « ceux qui bouleversaient la carte d'Europe à coups de canon ».... sauf à trouver plus tard, quand les circonstances l'exigent, que les coups de canon ne sont pas des arguments.

JULES ADELINE.





Les Billets de Part

Notre collaborateur le Dr Witkowski, qui s'est fait une spécialité des ouvrages d'érudition et de curiosité médicales, va publier sous le titre de : *les Accouchements dans les Beaux-Arts, dans la Littérature et au Théâtre*[1], un intéressant volume qui fait suite, en quelque sorte, à ses précédentes publications sur le même sujet, *l'Histoire des Accouchements chez tous les peuples l'Arsenal obstétrical, les Accouchements à la Cour, Accoucheurs et Sages-Femmes célèbres, Anecdotes et Curiosités historiques sur les Accouchements.*

En ce livre, qui sera certainement recherché de tous les amateurs de *curiosa medicalia*, se trouve un chapitre consacré à plusieurs particularités philologiques et littéraires dont une, tout particulièrement, *les Billets de Part*, est du domaine de l'image. Nous sommes heureux de pouvoir en détacher les quelques pages qu'on va lire :

Billets de part ! Jamais expression ne fut mieux choisie pour désigner l'annonce d'une naissance. *Part*, du latin *partus*, signifiant accouchement, rien n'empêche d'interpréter la locution au sens de *billet d'accouchement*. O grande puissance de l'homonymie !

Quoi qu'il en soit, on ne commença à envoyer, pour le cas qui nous occupe, de billets de part, ou, sans ellipse prêtant au calembour, de billets de faire part, que vers le milieu du XVIIIe siècle. Avant cette époque on annonçait une célébration nuptiale et aussi une naissance par une visite ou par une lettre manuscrite. Les premiers billets de part furent souvent illustrés. La

1 Chez Steinheil, éditeur, 2, rue Casimir-Delavigne. 1 vol. in-8. Prix 15 fr.

collection de M. Stern, le graveur bien connu, renferme un billet de la fin du siècle dernier, sortant de chez Demaisons, peintre, rue Galande; on y voit en tête un enfant nu, hochet à la main, et dans une corbeille de fleurs.

De nos jours, les billets de part portent assez souvent des vignettes plus ou moins originales.

Ici, l'Amour trace avec la pointe d'une flèche l'annonce d'une naissance. Mais pourquoi sur un mur? C'est une concurrence déloyale à la maison Bonnard-Bidault. D'autre part, pourquoi le même Amour a-t-il le pied sur son carquois? Veut-il donner à entendre par là qu'aucun trait n'en sortira plus? Serait-ce quelque symbole malthusien?

Là, deux papillons semblent voler amoureusement l'un au-devant de l'autre. Emblème des deux époux dont le rejeton sommeille, au-dessous, dans une barcelonnette? Peut-être aussi simple fioriture de dessinateur. Le reste est clair : l'Amour, entré pour la circonstance dans l'administration des postes, s'élance, vêtu d'une simple boîte aux lettres, pour distribuer la bonne nouvelle aux amis et aux indifférents.

A ces conceptions d'un goût plus ou moins contestable, qui sont, du reste, des poncifs du commerce, nous préférons quelque aimable concert dans le genre du suivant.

Des musiciens ailés, oiseaux et amours, ravissent le nouveau-né, et cette harmonie évoque assez gracieusement l'idée de la joie de vivre qui est le charme du premier âge. Bébé, puisse plus tard un affreux charivari ne pas succéder à cette aubade!

Mieux encore : un bébé faisant son entrée dans le monde sur un bicycle — bonne occasion à réclame pour les nombreux fabricants de cette espèce de véhicule — et muni d'un appareil photographique — non moins bonne occasion pour les fabricants d'instantanés. A la bonne heure, par ce temps de vélo et de photomanies, voilà un baby qui est dans le mouvement.

Une charmante composition japonaise nous montre toute une famille de gallinacés dans la joie : le coq chante et annonce *urbi et orbi* que sa poulette vient de pondre. L'œuf de poule joue, d'ailleurs, un rôle important dans la décoration des billets de part, sans doute en raison du fameux axiome d'Harvey : *omne vivum ex ovo*, et par respect de la vérité physiologique, qui s'infiltre partout. Quoi qu'il en soit, on voit souvent sur des cartes de naissance des enfants sortir d'un œuf, après en avoir brisé la coque, tout comme un petit poussin, et envoyer gentiment, avec leurs petites menottes, des baisers à la ronde.

Souvent aussi, les fées, les bonnes fées de la légende, ornent les billets de part dans les vignettes qui sortent de chez les graveurs attitrés de ce genre de communications.

Mais voici qui vaut mieux : ce sont les manifestations de l'art dues aux crayons souples et gracieux de Chéret, de Willette et autres; mentionnons dans cette série illustrée un curieux billet de décès qui a servi en même

temps de billet de naissance; c'est celui d'une enfant morte quelques heures après avoir vu le jour. La composition macabre de Steinlen qui accom-



Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de :

Camille Lucienne COTAIN

décédée le jour de sa naissance, chez sa Mère, 212 rue Saint Jacques, qui se feront le Samedi 15 Juillet 1893, à NEUF HEURES PRECISES en l'Église Saint-Étienne-du-Mont.

L'Inhumation se fera au Cimetière Montmartre.

Laudate !

REPRODUCTION D'UNE LETTRE DE PART
Dessinée par Steinlen.

pagne ce document lui donne un cachet artistique tout particulier et ajoute encore à son originalité.

Après l'image, la lettre, la rédaction même du billet.

Un certain style pseudo-gothique s'est, comme on sait, introduit partout. De braves gens ont cru élégant de faire rédiger des lettres de part en style

moderne, mais en caractères dignes d'une enseigne de tapissier, le chef-d'œuvre étant, par surcroît, décoré de figures copiées sur quelques méchants vitraux.

Voici une rédaction dudit genre prétentieux, avec l'aggravation d'un style et d'une orthographe soi-disant archaïques :

> A donc Messire et Dame... esprouvent moult joye plaisir rejouissance, vous apprenant la venue en certain moyde de jolye mignonne Damoiselle Marthe.
>
> Icelle nasquit doulcement en la maison du boulevard de Saint Michel Archange 94 le 15 janvier 1884.

Quelquefois l'enfant annonce lui-même son entrée dans le monde :

> *Mon papa et ma maman sont heureux de vous faire part de ma naissance :*
>
> *André D...*
>
> *138, Bd Diderot.*

Ou bien :

> *J'ai l'honneur de vous annoncer mon arrivée en ce monde, ce matin, à 5 heures et demie. Petite mère et moi, nous nous portons très bien.*
>
> *Henri Lucien G...*

Il y a, là encore, quelque mièvrerie déplaisante. L'enfant fera bien de laisser ce soin à ses parents, dans la forme ordinaire :

Monsieur et Madame ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils. L. R.

Paris, le 20 octobre 1889.

C'est la rédaction dont, à notre sens, doivent user les gens sensés.

Souvent, aussi, le père annonce seul l'heureux événement, et termine par la formule consacrée : « La mère et l'enfant se portent bien. »

Un seigneur de la vieille roche n'annoncera jamais la naissance de son rejeton Georges ou André; sa formule préférée est celle-ci :

Madame X... est heureusement accouchée d'un garçon.

Monsieur X... a l'honneur de vous en faire part.

Le dernier grand genre est d'envoyer la carte du père et de la mère en fixant à l'un des coins, avec une faveur rose ou bleue, suivant le sexe de l'enfant, une petite carte portant le prénom du nouveau-né, accompagné de ces mots : « Né ou Née le... »

Quant aux missives diplomatiques, gravées avec une recherche toute particulière des lettres héraldiques, elles contiennent souvent trois ou quatre lignes de noms et prénoms et deux lignes seulement d'information : « Je vous annonce l'heureuse délivrance de Mme la comtesse de..... » ; le catéchisme du savoir-vivre mondain l'exige ainsi.

Les couches des actrices sont annoncées dans le *Courrier des théâtres* sous des rubriques tout à fait particulières, telle la suivante : « Mme Réjane Porel vient de faire une brillante création; elle a accouché d'un gros garçon »[1]. Assez souvent, du reste, la rédaction s'écarte du commun, surtout

1. Souvent, ce qui ne manque pas d'un certain piquant, des courriéristes se complaisent à annoncer malicieusement que Mademoiselle X.... ou Z...., vient d'accoucher d'un gros garçon.

dans le monde des lettres et des arts; nous citerons la suivante comme étant un des plus curieux modèles du genre :

Jacques-Louis-Jean-Rodolphe SALIS,
seigneur de Chatnoirville-en-Vexin, né le 24 août 1886, à deux heures, a l'honneur de présenter ses salutations vives et empressées à tous les gens d'esprit de la connaissance de son père.

Bien entendu, après « de son père » il faut sous-entendre : « qui lui-même est un homme d'esprit ».

Cette autre se distingue par son originalité prudhommesque et laïque :

Monsieur Ernest George, vice-président fondateur du comité de souscription pour le monument au sergent Bobillot, et Mme Ernest George, ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils,

EDMOND-LOUIS-ANATOLE
A la date du 23 *juin* 1888.

Comme pour son frère Édouard, actuellement âgé de 3 ans, nous réservons à cet innocent la libre disposition de sa conscience, en ne lui délivrant le baptême d'aucun culte.

18, Faubourg-Saint-Martin.

Quelques esprits fantaisistes ont recours à la poésie :

Fusier (Léon), le gai compère,
Fusier (Léon), natif d'Amiens,
Fait à savoir aux Parisiens
Qu'il a le bonheur d'être père!
Son fils est extraordinaire,
C'est un superbe citoyen.
L'heureux père, l'heureuse mère
Et l'enfant se portent très bien.

Fusier a si souvent chanté le couplet de facture que cette forme devait lui être naturelle.

Un autre huitain du genre simple :

Je vous fais part de ma naissance.
Mon père est ravi de bonheur.
Maman n'est plus dans la souffrance,
Moi, je vais téter de bon cœur.
C'est près la place Vintimille,
Au cinquante, rue de Douai,
Que j'habite avec ma famille.
Baisers de Madeleine Habay[1].

Les quatrains suivants, dus à Charles Ségard, d'allure parfois un peu rococo, ont néanmoins quelque grâce :

Bonjour monsieur, bonjour madame !
Je suis vieille de quelques jours,
Et chez nous chacun me proclame
Aussi fraîche que les Amours.

En effet, je suis blanche et rose
— On ne saurait le contester —
Et je ne sais guère autre chose
Que grogner, dormir ou téter.

On prétend que l'on m'a trouvée
Dans le jardin, sous un chou vert,
Il paraît qu'à mon arrivée
Petite mère a bien souffert....

Elle recommence à sourire ;
C'est fini, ce ne sera rien ;
Et je puis enfin vous écrire :
Maman va mieux... Papa va bien.

D'autres écrivent leur facétie en prose :

La fille du sculpteur Bosio, la marquise de la Carte, habitait, avec Jules Janin, un grand appartement de la rue de Tournon, où ils faisaient parler d'eux tant qu'ils pouvaient.

Un beau jour, tous leurs amis reçurent la lettre que voici ;

« Madame la marquise de la Carte vient d'accoucher d'une fille. M. Jules Janin a l'honneur de vous en faire part[2]. »

Cette lettre est, du reste, une contrefaçon de celle que Balzac fait écrire à

1. Fille du chanteur.
2. Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps.*

Lousteau, personnage de *la Comédie humaine*, pour annoncer la naissance d'un fils, né d'une liaison avec Dinah de la Baudraye :

« Madame la baronne de la Baudraye est heureusement accouchée d'un fils. Monsieur Etienne Lousteau a l'honneur de vous en faire part. »

Nous terminerons par un billet qui est le comble de la discrétion :

« Mademoiselle Irma a l'honneur de vous faire part de la naissance de son neveu Adolphe.

« La tante et l'enfant se portent bien. »

Après cela il faut tirer l'échelle.

Dr G.-J. WITKOWSKI.

Geneviève Delsaut
a la joie de vous faire part
de la naissance de sa petite sœur
Marie Thérèse Syliane Lydie

Paris, 24 mars 1889





Livres d'Amateurs

LE « BIBLIOMANE » DE CHARLES NODIER. VINGT-QUATRE COMPOSITIONS DE MAURICE LELOIR GRAVÉES SUR BOIS PAR F. NOEL, PRÉFACE DE R. VALLERY-RADOT[1].

Voici pour le bonheur des bibliophiles contemporains, qu'ils soient *nodiérisants* ou *antinodiérisants*, une nouvelle et fort gentille édition du *Bibliomane*, une des nouvelles les plus caractéristiques de celui qui pratiquait avec ferveur la religion de l'elzevier et qui voyait en Thouvenin, tout comme Lesné dans son poème *la Reliure* (1820), « un de ces hommes extraordinaires qui, semblables à ces corps lumineux que l'on est convenu d'appeler comètes, paraissent une fois en un siècle ».

Le Bibliomane est, on le sait, une caricature tracée avec esprit et d'un trait léger.

« Le portrait », dit excellemment M. de Claye dans une de ses intéressantes causeries bibliographiques du *Moniteur universel*, « n'en est pas moins amusant, au contraire. Son bibliomane, qu'il a baptisé Théodore, était un malade atteint d'une affection aiguë. Apercevait-il un pied de femme, bien chaussé : « Voilà du maroquin perdu ! » gémissait-il. Il exigeait que son tailleur lui fît des poches *in-quarto*. Le pont des Arts lui paraissait dépourvu de toute utilité, puisque son garde-fou ridicule, de quelques centimètres de largeur, ne se prêtait pas aux étalages de bouquinistes. Il fut pris d'une attaque, et il en mourut, le jour où il apprit qu'il existait un *Virgile* elzevier de 1676 plus grand que le sien d'un tiers de ligne.... »

Certes le bibliothécaire de l'Arsenal pouvait bien se ranger lui-même parmi ces *bibliomanes*, car il ne quittait guère sa bibliothèque que pour aller flâner chez les bouquinistes ayant, il l'a écrit lui-même, « l'incurable manie d'acheter des livres ».

1. Paris, librairie Conquet. 1 vol. in-16, tiré à 500 exemplaires, 150 sur chine et sur japon, dont 80 avec deux états des illustrations, 350 exemplaires sur vélin teinté. Prix : 25 fr.

Le bibliomane Théodore, a-t-on dit souvent, ressemble de bien près au bibliophile Charles Nodier, qui, loin de vouloir faire rire aux dépens de quelque confrère, peut-être de quelque rival heureux en ses chasses quotidiennes, se serait contenté de tracer d'après lui, en le poussant à la charge, le type éternellement vrai du collectionneur. Dans l'intéressante étude qui sert de préface à la réimpression donnée par Conquet, M. Vallery-Radot cherche les types auxquels pourraient le mieux s'appliquer certains traits du personnage imaginé par Nodier, et il cite ainsi, successivement, Boulard, un notaire de la Restauration qui, propriétaire, expulsa de son immeuble tous les locataires pour y loger ses livres et finit par acheter six maisons qu'il transforma en vastes greniers à bouquins; le Hollandais de Westreenen van Tielland, qui enferma sa bibliothèque sous triple serrure pendant quarante ans; évoquant encore les figures toujours si sympathiques de Silvestre de Sacy et de Saint-Marc Girardin, le vrai type à tous ses degrés, bibliophile, bibliomane, bouquiniste, bouquinailleur. M. Vallery-Radot ne conclut pas, et peut-être n'a-t-il point tort.

C'est, du reste, un fort joli morceau que cette préface en laquelle il fait le procès au plus dangereux ennemi du livre, « le plus difficile à vaincre, ennemi de tous les jours, de toutes les heures, furetant partout, décidé à toutes les luttes ouvertes ou à toutes les luttes sournoises : la femme ». Bien dit, mon cher confrère, mais il eût été juste aussi d'opposer à ces femmes préférant un ruban à une belle reliure, les femmes qui laissent leur mari emplir la maison de livres et d'estampes, sans jamais élever la moindre protestation contre cet envahissement. Et vous devez savoir combien nombreuses elles sont.

Un autre charme de la réimpression que M. Conquet a eu soin de faire coïncider avec le cinquantième anniversaire de la mort de l'auteur, ce sont les illustrations de Maurice Leloir, vingt-quatre compositions gravées sur bois par F. Noël, conçues dans le style et dans le goût de 1835, ayant la saveur et quelquefois même la lourdeur du dessin de l'époque. Jusqu'à ce jour, Maurice Leloir ne s'était fait connaître que comme évocateur des siècles d'élégance; le voici qui se présente à nous, habile restituteur d'une époque plus rapprochée, mais peut-être beaucoup plus difficile à saisir. Imprimé avec soin par Lahure, édité par Conquet avec goût, *le Bibliomane* a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui, à un degré quelconque, aiment et chérissent le livre. J. G.-C.



LA BIBLIOPHILIE EN 1893, PAR D'EYLAC (DEUXIÈME ANNÉE)[1].

Dans les quelques lignes servant d'entrée en matière à ce nouveau volume d'une œuvre dont la collection sera quelque jour fort recherchée,

1. Paris, librairie Rouquette, 1 vol. in-8, tiré à 300 exemplaires sur hollande, tous numérotés, dont 220 mis dans le commerce.

M. de Claye, notre précieux collaborateur, dit que deux critiques lui ont été faites, l'une de ne pas parler de tous les livres qui paraissent, l'autre d'avoir la louange trop facile pour ceux dont il rend compte. A cela il répond, assez justement, qu'il n'entre pas dans son cadre de parler de toutes les publications, qu'il signale celles qui lui semblent dignes d'être recommandées, et que, s'il y a matière à blâmer plutôt qu'à approuver, il préfère s'abstenir. M. de Claye n'appartient pas, en effet, à l'école des critiques éplucheurs, de ceux qui, suivant la spécialité d'une certaine revue, notent jusqu'aux accents qui manquent, ou, suivant le procédé de certain fier-à-bras, se font une renommée d'homme à craindre en tombant tous les confrères. Ce n'est point nous qui blâmerons M. de Claye de cette preuve de bon goût et de délicatesse, deux choses rares à notre époque.

En revanche, nous le féliciterons bien vivement d'avoir, dans sa « Chronique des ventes », beaucoup plus développée en ce volume, cherché à faire surtout l'historique des exemplaires au lieu de se contenter de la sèche nomenclature des prix. De la sorte, suivant sa propre expression, on pourra arriver, au bout de quelques années, à reconstituer « l'état civil » d'un grand nombre de livres précieux.

C'est, à tous les points de vue, une sélection, et c'est là surtout ce qu'il fallait offrir au public amateur. Comme études, on lira avec intérêt un essai sur la première édition des *Satires* de Boileau et sur le premier texte de *la Belle au bois dormant*. J. G.-C.

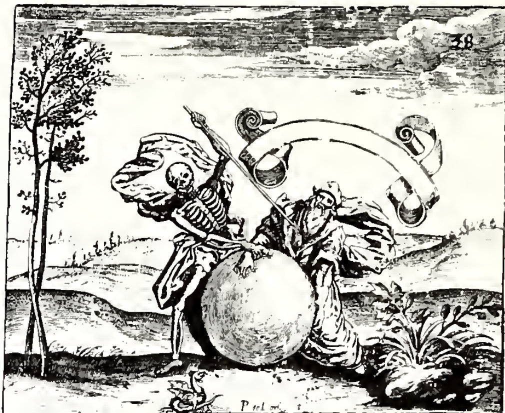


SONNETS FRANCS-COMTOIS INÉDITS ÉCRITS AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE ET PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL AVEC UNE INTRODUCTION HISTORIQUE ET DES NOTES ET LA DESCRIPTION DES GRAVURES INÉDITES DE PIERRE DE LOYSI, GRAVEUR FRANC-COMTOIS, PAR THÉODORE COURTAUX[1].

Il s'agit, ici, d'un fort curieux recueil d'emblèmes composé à Besançon dans le premier quart du XVIIe siècle, de 1612 à 1615; pour mieux dire, d'une série de gravures au burin formant têtes de pages et s'ouvrant par le portrait de Clériadus de Vergy, alors gouverneur de la Franche-Comté. Quelques-unes de ces planches étant signées *Petrus de Loysi fecit*, feu M. Castan, le savant conservateur de la bibliothèque de Besançon, en a conclu que cette suite devait être, dans son ensemble, attribuée audit Loysi. Jusqu'à ce jour, du reste, le seul exemplaire connu de ces estampes était celui de la bibliothèque de Besançon. Mais voici qu'un travailleur consciencieux, M. Théodore Courtaux, se trouve être, maintenant, en possession d'un second exemplaire accompagné d'un

1. Paris, chez l'auteur, 93, rue Nollet. 1 vol. in-12, tiré à 300 exemplaires. Prix : 4 francs.

texte en vers manuscrits, et ce texte écrit au-dessous des emblèmes gravés, commentant pour ainsi dire le sujet de la vignette, il l'attribue au poète franc-comtois Jean-Baptiste Chassignet. « Cette opinion », dit-il, « repose sur un examen approfondi des œuvres publiées de Jean-Baptiste Chassignet et sur la comparaison de ces œuvres avec ces sonnets ». Sur ce point, je ne le contredirai pas; je me contente d'enregistrer son affirmation.



NEQUIT PRÆVISUS OBESSE
(Danger prévu ne peut nuire)
Un vieillard se cramponnant à un globe (personnification de la Terre), la mort le perce d'un coup de lance : au premier plan un basilic.
23e estampe du *Recueil d'Emblèmes et de Sonnets francs-comtois*.

Il estime également que le texte de ces sonnets était destiné à être gravé comme les estampes, et, cette fois, il appuie son dire sur le fait que, dans l'exemplaire de la bibliothèque de Besançon, le quatrain qui accompagne le portrait de Clériadus de Vergy se trouve gravé au burin. Mais assurément cela ne serait point une raison, car ce portrait existe en feuilles détachées.



CUNCTA VIDENS OCULUS NESCIUS IPSE SUI EST
(L'œil voit tout excepté lui-même)
69e estampe du *Recueil d'Emblèmes et de Sonnets francs-comtois*.

D'autre part, il faut se demander si l'on ne se trouve pas en présence d'un de ces recueils factices, comme il en a tant existé au XVIIe siècle, composé à l'aide de planches d'emblèmes gravés qui, avec leur grande page blanche réservée au texte que l'on voulait y joindre, jouaient quelque peu le rôle de passe-partout. Donc, les vers manuscrits qui se trouvent dans

Inconcussa quatit

23

Qui se prend a plus grand que soy
Aysément tombe en desarroy
Nabothz audacieux regarde ce vaisseau
Qui rade de nepthun les roches solitaires
Veut il choquer de front les rochers adversaires
Les rochers tiennent bon et luy coule en morceau
Nabothz audacieux qui preste d'un cerveau
Vole plus hault que l'aigle et vouloirs temeraires
Dresse contre les grands vos desseins volontaires
Les grands que les Roys ont aussy chers que leurs peau
Naboth audacieux estes vous point en crainte
Que ces fermes rochers de leurs premiere attainte
Ne crevent vostre audace et vous mettent en bris
La navelle se rompt et la roche s'en mocque
Les grands demeurent grands, mais dommage et mespris.
Suit ordinairement celuy qui les provocque

INCONCUSSA QUATIT (INÉBRANLABLE, ELLE ÉBRANLE)
(Reproduction, légèrement réduite, de la 23e estampe du *Recueil d'Emblèmes et Sonnets*, publié par M. Théodore Courtaux)

l'exemplaire de M. Th. Courtaux et qui donnent lieu à la publication de ce dernier, peuvent fort bien avoir été composés pour un album offert à Clériadius de Vergy sans qu'il ait jamais été question d'en constituer un volume imprimé d'emblèmes.

Ces 90 planches et les vers qui les accompagnent sont, du reste, du plus haut intérêt. Le texte, précieux, au point de vue de la langue, contient souvent des vers d'une très grande allure, d'une rare profondeur de pensée, et l'on ne peut que remercier M. Courtaux de cette publication.

J. de l'E.



Livres d'Histoire

CAMBRONNE. SA VIE CIVILE, POLITIQUE ET MILITAIRE, ÉCRITE D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS, PAR LÉON BRUNSCHVICG [1].

Le général Cambronne aura eu une singulière fortune. Il a été popularisé par un mot, qu'il n'a peut-être pas dit, mais qui a fait oublier ses glorieux états de service, dont le dernier fut de tomber, couvert de blessures, sur ce même champ de bataille de Waterloo, qui devait attacher une légende immortelle à son nom. La célèbre réponse aux Anglais est devenue tellement inséparable du héros et de sa personne, que deux gamins, arrêtés, un jour, devant la statue du maréchal Ney, sur la place de l'Observatoire, et ne voyant que le sabre en l'air et la bouche largement ouverte, en conclurent que c'était Cambronne, criant ce que les gens polis se contentent de désigner par... *le mot de Cambronne*. Et voilà l'histoire arrangée.

D'autres, plus sérieux, veulent que Cambronne ait trouvé la fameuse phrase qui est aussi bien dans l'esprit que dans le style du temps. Elle n'est pas, dans tous les cas, plus extraordinaire que celle de Napoléon : « Soldats, du haut de ces pyramides... », ou que la lettre dans laquelle, se rendant à bord du *Bellérophon*, l'Empereur évoque le souvenir de Thémistocle. Il ne faut pas trop rire de ces choses ; et, quoi qu'ait répondu Cambronne, il n'en reste pas moins une vaillante figure qui méritait d'être restituée, dans son intégrité, à l'histoire.

C'est ce que vient de faire, dans un livre très fouillé, M. Léon Brunschvicg, avocat nantais, ancien rédacteur du *Phare de la Loire*. Comme le lui écrit, dans une lettre-préface, un autre Nantais, M. Paul Chauvet : « Cambronne n'appartient pas seulement à notre région, il appartient à la

1. Documents provenant des Archives nationales et des archives du Ministère de la Guerre. Ouvrage orné de deux portraits : 1° portrait au crayon signé H. Jacob d'après l'original, offert par le général à Berryer, son défenseur, au lendemain de sa liberté ; 2° d'après une miniature faite après Waterloo et portant la cicatrice au-dessus de l'œil gauche — et d'une reproduction des armoiries de Cambronne d'après un dessin colorié fait par lui-même pour décorer sa voiture. 1 vol. in-8. Nantes, Vve Vier, libraire-éditeur, et G. Schwob et fils, imprimeurs, 1894.



Ce portrait du général Cambronne
m'a été remis de sa part le 8 mai 1816
lendemain du jour où son jugement a été
confirmé au conseil de révision.

Berryer fils

France. » M. Brunschvicg n'a rien négligé pour le lui rendre. Il a pu dresser l'arbre généalogique du général, dont le père était né à Saint-Quentin; la mère, Françoise-Adélaïde Druon, à Noyon. Deux communes de l'Oise portent le nom de Cambronne, ce qui atteste bien, sinon le berceau, du moins l'origine picarde. Le mariage avait eu lieu à Noyon, le 31 janvier 1769. Le père, Pierre-Charles, mourut à Nantes, le 6 octobre 1784, âgé de 45 ans seulement. Qu'est-ce qui l'y avait attiré? Probablement son commerce de marchand de bois du Nord. Il eut huit enfants : Pierre-Jacques-Étienne, le futur général, né à Nantes le 26 décembre 1770, était le second; un autre, le sixième, Constant-Louis-François, né le 15 août 1778, fut tué à Austerlitz à l'âge de 28 ans; il était sous lieutenant au 46e de ligne, dans la compagnie même où avait servi La Tour d'Auvergne. Ce qui nous amène tout de suite à dire que celui qui illustra la famille, servant dans la même demi-brigade, refusa toujours de prendre la succession et le titre de *premier grenadier de France*, qu'on voulait lui faire porter. Il s'en défendit comme un beau diable, et enjoignit même, vers la fin de sa vie, à un biographe de La Tour d'Auvergne, qui lui lisait son manuscrit, encore inédit, où il lui donnait cette belle qualification, d'effacer cela de son papier. « Mon cher monsieur, lui dit-il, cela n'est pas exact, et je désire que ce passage soit supprimé de votre écrit. »

Était-ce pure modestie? se demande M. Brunschvicg. Cambronne en était bien capable. Il fit preuve, en effet, de cette réserve pendant toute sa carrière militante, et elle est inscrite à son actif, autant que sa vivacité qui domine en toute circonstance. Napoléon disait de lui : « Voilà un vrai et noble soldat. Que ne ferait-on pas avec de tels hommes! » Mais comme on a toujours les défauts de ses qualités, Pons de l'Hérault, qui avait eu l'occasion de l'apprécier à l'île d'Elbe, a porté sur lui ce jugement qui démêle bien ce phénomène observé déjà de natures primesautières, soumises, quand elles ont adopté un maître de prédilection : « Le général est d'un caractère extrêmement violent, et il y avait à craindre que quelque contrariété n'excitât son emportement naturel; mais telle est la force de son dévouement à l'Empereur qu'il était devenu d'une douceur extraordinaire, et ce n'est pas un des traits les moins remarquables de l'influence de S. M. le Roi de l'île d'Elbe. » Celui-ci, d'ailleurs, eut un jour à réprimer l'excès de zèle de son trop fidèle serviteur, qui voyait des espions partout. Comme il avait la surveillance de la police de l'île, il reçut mal des officiers napolitains qui n'avaient d'autre envie que de saluer le souverain, prisonnier de la Sainte-Alliance, et les fit rembarquer de suite. Napoléon blâma la vivacité du général et voulut réparer son peu de courtoisie en envoyant à bord du vaisseau. Mais il n'était plus temps, et il fut impossible de rejoindre les visiteurs.

Ce qui n'empêchait pas Napoléon de rendre justice à Cambronne après Waterloo. En apprenant la blessure dont peut-être ses propres commandements avaient été cause, il s'écria : « Ah! le brave! il avait bien dit que la garde mourait et ne se rendait pas! »

Ce n'est pas précisément le mot à la mode dont la Porte-Saint-Martin fait recette, mais les deux peuvent avoir été entendus à la fois. Dans la clameur des combats, tout n'est pas réglé par un maître de ballets.

La vie de Cambronne, telle qu'elle est exposée par M. Brunschvicg, est un modèle de vertu, de courage et de patriotisme. Elle mérite de figurer dans les bibliothèques scolaires, populaires et militaires. Elle est pleine d'enseignements. Sans doute, comme le dit l'auteur, né à toute autre époque, Cambronne eût été amené à auner du drap dans quelque boutique de la rue de la Poissonnerie, à Nantes, ou à s'engager comme commis marchand sur le quai de la Fosse. Sa bonne étoile décida de sa vocation militaire au début de la plus formidable épopée qui eût jamais bouleversé le monde. L'épreuve est-elle terminée? Nul ne saurait l'affirmer. En attendant, les états de service de Cambronne sont là pour donner du cœur à ceux qui ne craignent pas les assauts.

En commençant le 27 juillet 1792 par l'enrôlement volontaire du grenadier au 1er bataillon de Mayenne et Loire, le rideau tombe le 18 juin 1815 à la suprême bataille; mais, dans l'intervalle, par combien de coups de feu et de coups de mitraille ce nouveau Cid gagne-t-il ses éperons! « Son corps était couturé de cicatrices », a dit le général Mellinet, qui s'était baigné tout enfant avec lui dans la Loire.

On sait la fin. Il fut une des causes célèbres de la Restauration. Berryer père plaida éloquemment pour lui devant les conseils de guerre et fut plus heureux que pour Ney. Il est vrai qu'il n'y avait pas les mêmes charges contre lui. Cambronne, rentré en grâce, se maria, se rallia et redevint commandant de corps à Lille en 1820. Il ne se crut pas délié de son serment envers la branche aînée par l'avènement de la branche cadette, et resta désormais étranger à toute manifestation politique. Il ne s'en était jamais mêlé, à proprement parler, même au débarquement de Cannes, où il ne se considérait que comme une sorte de fourrier d'un souverain étranger, qu'il avait suivi dans sa principauté de l'île d'Elbe. La conscience du soldat était en repos. Louis-Philippe fit graver son nom sur la partie nord de l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Monselet disait avoir gardé de lui le souvenir d'un homme fort laid. Sa physionomie, d'après le curieux portrait placé en tête du livre de M. Brunschvicg, témoigne moins de la laideur que de l'énergie et d'une bienveillante et sarcastique finesse. Les yeux grands, expressifs, la bouche large, le nez fort, reflètent admirablement le caractère énergique du héros de Waterloo.

A peine mort (29 janvier 1842), la ville de Nantes lui éleva une statue sur un emplacement qui porte son nom et qui se trouve au milieu de la cité bretonne. Une grille dont les angles sont surmontés d'aigles entoure le piédestal. Cambronne étreint sur sa poitrine un drapeau déchiré, criblé de balles. Il résiste toujours quoique blessé et paraît vouloir se réserver pour linceul le précieux emblème. Telle est l'attitude que lui a donnée le sculpteur De Bay.

Au point de vue du livre lui-même, on ne s'aurait trop féliciter M. Brunschvieg de la façon dont il a conçu son œuvre. A la suite de la biographie, pleine de détails curieux, se trouvent plusieurs chapitres donnant l'historique de la statue, les hommages publics ou privés, rendus à la mémoire du général, les détails de la succession de Mme Cambronne, une bibliographie, une iconographie et une généalogie. C'est le type parfait de ce que doit être un ouvrage en tenant compte des procédés actuels de documentation. Une seule chose est à regretter : pourquoi M. Brunschvieg n'a-t-il pas donné la reproduction d'une ou deux des nombreuses estampes populaires représentant Cambronne à Waterloo ? Cela eût dignement complété l'ouvrage.

Paul Eudel.



SALONS DE T. THORÉ (1844-1848), AVEC UNE INTRODUCTION PAR W. BURGER.
SALONS DE W. BURGER (1861-1868), AVEC UNE INTRODUCTION PAR ÉMILE LECLERQ[1].

Né à la Flèche en 1807, mort à Paris en 1869, Théophile Thoré appartenait à la génération politique et intellectuelle dont deux des derniers représentants, Considérant et Schœlcher, ont récemment disparu à quelques jours d'intervalle. En dépit de sensibles divergences de doctrine, Thoré avait eu, comme eux, une foi inébranlable dans l'avenir et les progrès de l'humanité, et il laisse, comme eux encore, une renommée intacte de générosité et de désintéressement. Il a laissé entre autres — la part la plus durable de sa gloire — une trace profonde dans la critique d'art, dont Diderot fut le père, et c'est à dessein que j'évoque ce grand nom, car il y avait entre le philosophe de la rue Taranne et le penseur dont les revers de la politique firent un cosmopolite, plus d'une affinité, mais les *Salons* de Diderot, écrits à l'usage exclusif des abonnés royaux et princiers de la *Correspondance littéraire* de Grimm, n'exercèrent, en réalité, aucune influence sur ses contemporains immédiats, tandis que Thoré prit en mains, dès 1837, la cause de l'art moderne, et la défendit jusqu'à sa mort. Eugène Delacroix et Théodore Rousseau lui durent, notamment, un appui dont les générations actuelles ont peine à comprendre l'audace, mais qui contribua pour une large part à les faire tout au moins « accepter » d'un public rebelle ou ignare. Quand, après dix ans d'exil, Thoré, ou plutôt W. Burger, revint en France, les grandes luttes avaient cessé, les noms bafoués jadis étaient devenus glorieux à leur tour, les révoltés faisaient école, les insurgés briguaient et obtenaient les suffrages de leurs anciens juges : chez Thoré-Burger, rien n'avait vieilli, ni le cœur, ni l'esprit, ni la plume, et il avait acquis, en outre, une érudition technique dont ses monographies de l'*Histoire des Peintres* et des études de la *Gazette des Beaux-Arts* attestaient la variété et la solidité. Dans les comptes rendus de Salons qu'il fournit

1. Bruxelles, Lamertin, 1893, 3 vol. in-12.

alors au *Temps* et ailleurs, Burger, qui aurait pu prendre pour devise la célèbre définition de l'art donnée par Bacon : *Homo additus naturæ*, bataille toujours pour la bonne cause et prédit avec sa clairvoyance habituelle le sort fatal de la plupart des vainqueurs d'alors.

Peu de temps avant sa mort, Thoré se décida, sur les instances de ses amis, à pratiquer un choix dans ses *Salons* (1844-1848), précédés de quelques pages d'introduction du pseudo Burger et de son médaillon gravé par Jules Jacquemart d'après David d'Angers. Les *Salons* posthumes *de Burger* (1861-1868) furent groupés par ses amis en deux volumes et ornés d'un portrait dessiné et gravé *ad vivum* par M. Léopold Flameng. Ce sont les derniers exemplaires de ces trois volumes qui viennent d'être remis en circulation à Bruxelles avec une remarquable étude de M. Émile Leclercq.

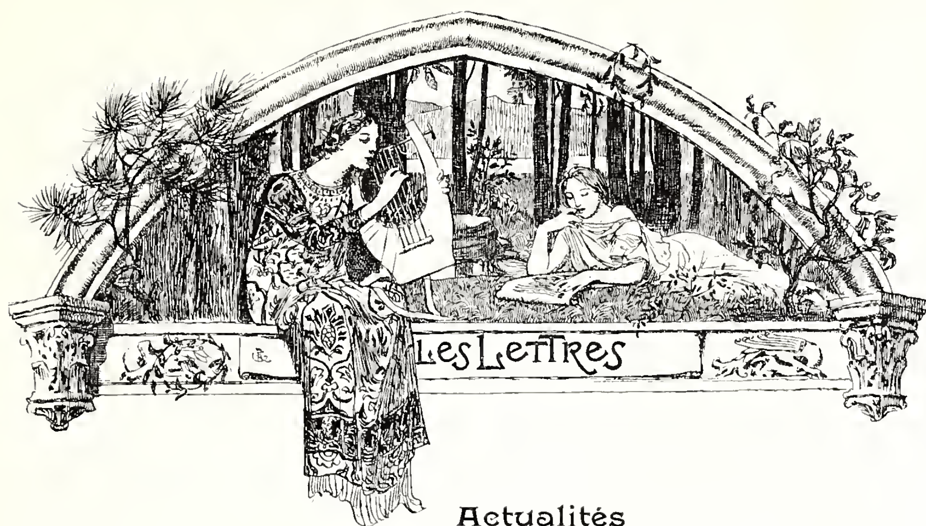


THORÉ
D'après la caricature de Benjamin.

Thoré a semé un peu partout un nombre immense d'articles de tout genre, mais non de toute valeur, car il n'a rien écrit où il n'ait mis l'empreinte de sa personnalité. A défaut d'une réimpression générale de ses écrits, il est un autre hommage qu'il serait plus facile et absolument légitime de leur rendre : ce serait d'en dresser la bibliographie. M. Félix Delhasse, le frère de cœur et d'âme de Thoré, et M. Lucien Jottrand, petit-fils de M. Delhasse, ont entre les mains tous les éléments de cette bibliographie et aussi ceux d'une étude biographique d'après ses papiers et sa correspondance. A voir le dénombrement de ses labeurs et à suivre ce noble esprit dans ses luttes et dans ses déboires, il n'est pas un lecteur, j'en suis sûr, qui ne ratifierait l'épitaphe empruntée à Shakespeare et inscrite par des mains pieuses au-dessous du médaillon encastré dans la pierre de son tombeau : *He was a man* (c'était là un homme).

MAURICE TOURNEUX.





Actualités

M. de Spœlberch de Lovenjoul doit faire paraître en brochure le catalogue chronologique des œuvres de Paul Féval (éditions originales et travaux non réimprimés en volumes), précédemment publié par lui dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* de 1893.



M. Maxime Du Camp a laissé deux volumes de *Mémoires* manuscrits qui ne seront publiés qu'en 1910. A cet effet, *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* dit : « C'est à tort qu'une note parue dans les journaux a prétendu qu'ils avaient été rédigés à l'aide des dossiers de la Préfecture de police. »

« Nous sommes autorisé à affirmer que ce n'est pas une œuvre de scandale. D'ailleurs, à diverses reprises, les lecteurs de *l'Intermédiaire* en avaient lu des extraits, comme il sera aisé à nos collaborateurs de s'en rendre compte en consultant notre collection.

« En ce qui concerne les papiers qui se trouvent à la Bibliothèque de la Ville de Paris, ce sont des documents et des pièces justificatives, annexes de son grand ouvrage sur *Paris*, et qui ne seront communicables au public qu'en 1904. »



Deux nouvelles publications spéciales d'un très réel intérêt :

1° *Revue d'Histoire littéraire de la France*, publiée trimestriellement par la société d'histoire dont nous avons annoncé dernièrement la fondation (voir page 54), avec un comité composé de MM. Paul Bonnefon, F. Brunot, maître de conférences, A. Chuquet, René Doumic, P. de Nolhac, Henri Omont, Petit de Julleville, E. Picot, Alfred Rébelliau, Maurice Tourneux. Sont à signaler dans le premier fascicule une étude sur Béat Louis de Muralt et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIIIe siècle, et un essai sur le sentiment de la nature avant J.-J. Rousseau, par A. Gazier.

2° *La Correspondance historique et archéologique*, dirigée par deux archivistes, MM. Fernand Bournon et Mazerolle, publication destinée à faciliter les relations entre érudits historiens ou archéologues.



Un document bibliographique indispensable pour ceux, curieux ou professionnels, qui s'intéressent au journal sous toutes ses formes : l'*Annuaire des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris en* 1893 (Le Soudier, éditeur). Intéressant surtout par la variété, la multiplicité et souvent la bizarrerie des titres, cet annuaire présente bien des côtés faibles : d'abord l'ordre strictement alphabétique n'est pas toujours respecté, ensuite nombre de nouveaux organes importants manquent totalement, alors que des journaux paraissant tous les 36 du mois, ou, mieux encore, ne paraissant plus, s'y étalent avec force renseignements; enfin, les publications ne sont pas numérotées, ce qui est toujours regrettable, en matière bibliographique.

Autre document pour ceux qui veulent suivre le mouvement du livre : le *Catalogue annuel de la Librairie française pour* 1893, rédigé par M. D. Jordell, publié par Nillson, donnant, comme toujours, la nomenclature de tous les ouvrages parus en France et à l'étranger, par ordre alphabétique des noms d'auteurs et des titres.



A signaler parmi les périodiques ayant vu le jour depuis la nouvelle année : *le Vélodrôle*, satirique et vélocipédique, *les Cabotins de Paris*, *journal universel*, lanterne à couverture rose imprimée sur papier vert, faisant suite à *la Lanterne infernale* et *le Pompier*, *organe républicain... irrégulier de Damville*, *paraissant toutes les fois qu'il faut combattre pour le droit* (!!!).



A travers les périodiques.

Dans le *Bulletin de la Chambre syndicale des Imprimeurs-typographes*, sous forme d'éphémérides, une série de mélanges d'histoire, de biographie, de bibliographie, précieux pour les arts graphiques. — Dans *l'Imprimerie*, une intéressante nomenclature des livres typographiques allemands, parmi lesquels figure une *Description du royaume de l'Amour*, recueil de plaisanteries typographiques. — Dans *le Ménestrel*, une série d'études de notre collaborateur Julien Tiersot sur les fêtes de la Révolution. — Dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, une très intéressante notice de M. Foulon de Vaulx sur « les rois de France au théâtre » depuis Pharamond, étude à propos des nombreuses adaptations actuelles de Napoléon.



M. BRUNETIÈRE ET LE JOURNALISME A L'ACADÉMIE

Le mois de février aura été fertile en bombes. Après la bombe du café Terminus, presque en même temps, la bombe de l'Institut, et l'anarchiste qui opérait sous la coupole du bâtiment relié au monde habité par le pont des Arts était le nouvel académicien, M. Brunetière.

Ayant à parler de John Lemoinne, un journaliste à la manière d'autrefois, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* a fait le procès du journalisme moderne avec une verve, un brio, un bon sens qui ont mis en joie tous les écrivains ayant souci de l'honneur et de la dignité de la profession.

Naturellement il y a eu grand bruit dans le Landerneau de la presse boulevardière, cette presse aux mains des tripoteurs d'affaires, et devenue une arme au service de toutes les basses ambitions, de toutes les rancunes personnelles.

En deux mots, M. Brunetière a caractérisé les ancêtres, ceux de la presse littéraire et aux convictions sincères :

« Dans ce temps-là, pour devenir journaliste, il fallait quelque étude et d'assez

longues préparations. La connaissance de l'histoire, celle d'une ou deux langues étrangères, la connaissance des intérêts généraux de la politique européenne, une certaine expérience des hommes, une instruction littéraire étendue, telles étaient les moindres qualités que réclamaient de leurs collaborateurs le journal d'Armand Carrel et celui des Bertin, *le National* et *les Débats.* »

Et en quelques phrases, il n'a pas moins bien photographié le journalisme actuel

« Nous ne souffrons pas que le chroniqueur nous fasse tort des moindres détails du crime ou du procès dont la marquise, en son salon, n'est pas moins curieuse ou plutôt moins avide que la portière dans sa loge. Mais quels cris enfin ne pousserions-nous pas s'il tombait quelque part un ministère ou un fonds d'Etat, un 3 pour 100, sans que notre journal eût l'air d'en rien savoir....



A TOI, Ô « LEUR » FERNAND!

Ce Brunetière est fort méchant :
Contre notre presse il fulmine....
Elle, bonne fille et gamine,
Quand on l'attaque se défend.

(Charvie, *La Silhouette*, 25 févr. 1894.)

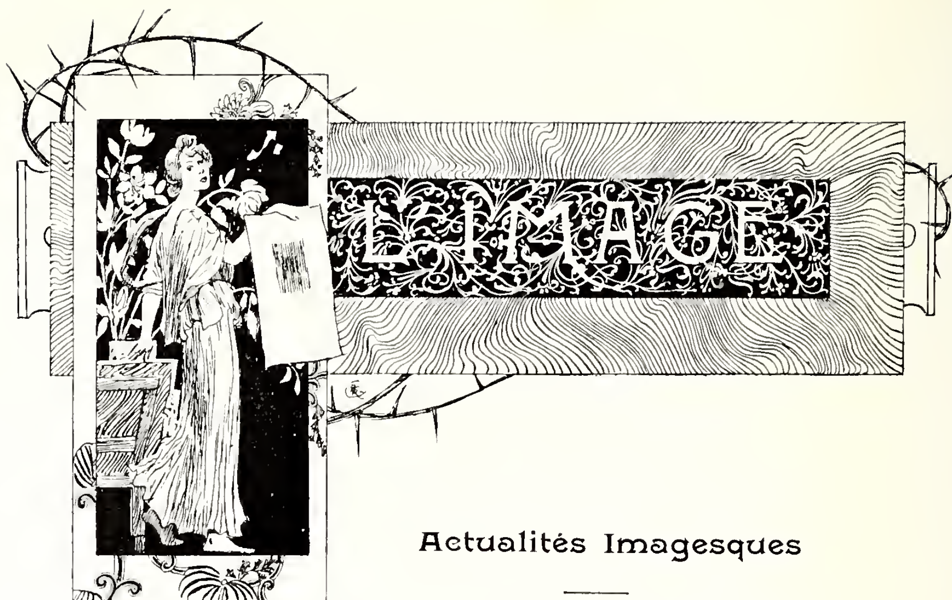
« On avait autrefois le goût des idées générales : on s'efforçait de convertir son lecteur à celles que l'on s'était formées par l'expérience, par l'étude, par la méditation ; — et tout cela c'était encore, c'était vraiment de la littérature.

« Ce qui en était, également, c'était de s'occuper des actes ou des œuvres plutôt que des personnes, et, — passez-moi le mot, qu'il faudra bien que vous insériez dans une prochaine édition de votre *Dictionnaire*, — le *reportage* n'était pas né. La description du mobilier de Scribe ou l'hygiène de Victor Hugo ne faisait point une partie nécessaire du compte rendu des *Burgraves* ou de *la Camaraderie.* C'était un tort, évidemment; et la suite l'a bien prouvé! De savoir ce que valent *Jocelyn* ou *Indiana*, *Chatterton* ou *les Nuits*, ce sont aujourd'hui questions secondaires, bonnes pour amuser quatre pédants entre eux, tenues d'ailleurs pour fort indifférentes aux lecteurs de Musset et de Vigny, de George Sand et de Lamartine. »

M. Brunetière s'est contenté de la constatation d'un fait, c'est-à-dire de la différence considérable existant entre le journalisme du premier quart du siècle et le journalisme de la fin du siècle. Il serait intéressant de pousser la comparaison plus loin et de faire avec la même franchise, avec la même crânerie, avec la même ironie mordante, le procès de la société elle-même. Un peuple a la presse qu'il mérite, et quand il a élevé le cabotinage le plus effronté à la hauteur d'une institution, il ne faut plus lui demander autre chose que des réclames éhontées.

Ce que M. Brunetière vient de faire au point de vue littéraire serait également à faire au point de vue artistique, car, là aussi, les mœurs ont considérablement changé et l'on n'ignore pas à quels procédés ont recours certains critiques d'art tapageurs pour faire parler d'eux. Cabotinage et rien que cabotinage!





Actualités Imagesques

Caran d'Ache vient de faire sa rentrée dans la presse quotidienne en reprenant dans *le Journal* ses histoires graphiques qui, jadis, avaient obtenu tant de succès au *Figaro*. La première « image à l'instar d'Epinal », publiée dans le numéro du 26 février, représente *Pierre Loti en voyage* et montre que le joyeux caricaturiste n'a rien perdu de sa verve d'autrefois.



Mettant à profit l'engouement actuel, le journal *la Plume* a entrepris la publication d'une série d'affiches dans le format quart colombier, dues à des artistes différents, et qui paraîtront régulièrement à raison de une par mois.



L'*Annuaire illustré de l'Armée française*, par Roger de Beauvoir, qui en est à sa sixième année, se présente pour 1894 avec une couverture nouvelle. Comme illustration, des séries de petits militaires en silhouette, servant de vignettes aux documents officiels, quelques grandes compositions de Louis Malteste et Pierre Comba, une amusante planche de coiffures militaires depuis 1780 due à Draner et la reproduction de la célèbre estampe de Steuben, *les Huit Époques de Napoléon* par une succession de chapeaux couchés dans des attitudes différentes suivant qu'il s'agit de victoires ou de défaites. Cette image a été déjà reproduite en 1885 d'après l'original dans *la Caricature en Allemagne*, de M. Grand-Carteret.



Les périodiques illustrés :

L'Univers illustré avait ouvert un concours pour un calendrier destiné à l'an 1894. Il a publié comme ayant obtenu le premier prix un dessin signé J. Papoint, avec la devise *Au guy l'an neuf*. C'est du moderno-rétrospectif et sans grande allure.

L'Illustration (10 mars) : très curieux croquis sur le cours de M. Brunetière (types d'assistants et le conférencier lui-même dans différentes attitudes).



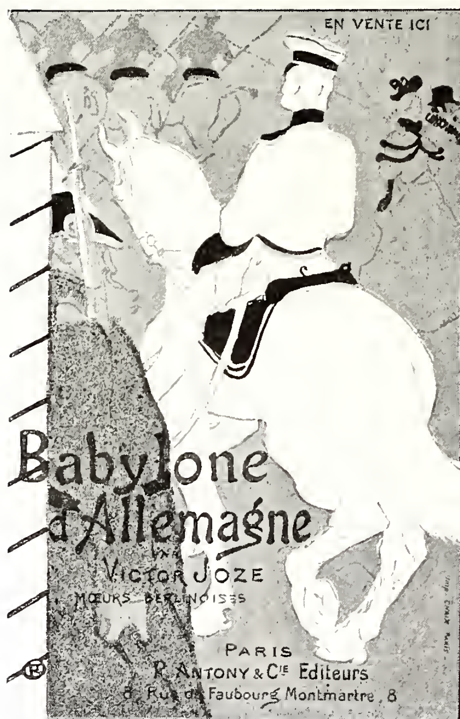


Couvertures et affiches de livres : Voici deux spécimens bien différents de l'art si moderne de décorer, d'orner l'enveloppe extérieure des livres. Ici, l'illustration sur la couverture, genre qui prit naissance sous le second Empire, remplaçant avantageusement la vignette plus ou moins typographique et, en tout cas, toujours banale, de la Restauration et de Louis-Philippe. Là, la composition couvrant entièrement le livre, genre inauguré par Chéret, produisent l'effet d'un papier peint qu'on aurait pris pour ornementation. Dans le premier cas le titre composé typographiquement domine toujours : il faut que la gravure compte avec lui pour l'arrangement général, que ce soit une simple petite vignette ou une composition de plus grande importance. Dans le second cas, le titre vient se placer sur l'image elle-même, d'où les couvertures avant toute lettre ou avec lettre que les amateurs voient annoncer sur les catalogues des marchands d'estampes.

Cette différence dans la façon de présenter le livre apparaît on ne peut plus clairement sur les deux types de couverture ici reproduits. Ce ne sont pas seulement deux écoles au point de vue du dessin, ce sont, dans l'histoire du livre lui-même, deux phases absolument distinctes et qui, quelque jour, pourront servir à préciser les périodes de l'influence purement littéraire et de l'influence imagesque.

C'est le besoin du décor, de la couleur, très certainement le contre-coup du japonisme, qui a ainsi transformé l'antique couverture; c'est la manie, devenue à notre époque une véritable nécessité, de présenter tous les objets sous des dehors enluminés. De même qu'on a vu certains commerces de luxe prendre pour l'empaquetage de leur marchandise des papiers de fantaisie, de même le livre a éprouvé le besoin de prendre, extérieurement, une forme plus élégante, une tonalité plus colorée, de façon à faire meilleure figure sur les tables des boudoirs ou des salons, de façon à jeter une note plus gaie dans les bibliothèques, à devenir, comme nombre d'autres petits objets, un complément de la décoration, à entrer dans l'ameublement lui-même.

Côté tout extérieur du reste, qui n'a rien à voir avec la valeur littéraire de l'œuvre, qui ne peut ni lui en donner, ni lui en retirer, mais qui montre bien l'importance prise par le décoratif en notre société contemporaine, qu'il s'agisse simplement de la couverture illustrée comme celle des *Contes en Omnibus* donnant une vignette de Gorguet, ou de la couverture-décor comme celle dessinée par Lautrec pour *Babylone d'Allemagne*, roman de M. Victor Joze ; l'une gentille, amusante, avec son dessin correct, précis, presque photographique, l'autre d'une saveur



RÉDUCTION DE L'AFFICHE-COUVERTURE
dessinée par Toulouse-Lautrec.

toute spéciale, d'une impression réellement gaie et d'une très jolie tonalité en sa grisaille que relève la lettre rouge du titre.



Une Exposition internationale de Publicité, jointe à une Exposition italienne des Arts graphiques, doit s'ouvrir à Milan de mai à octobre 1894. Elle comprend les classes suivantes : Histoire de la réclame. — Publicité permanente. Matériel et mécanisme. — Affiches-réclames. Enseignes. — Journaux de réclame. — Annuaires et guides. — Types et clichés pour affiches et annonces dans les journaux. — Autres moyens de publicité, calendriers, horaires. — Il y aura aussi une Exposition sommaire des moyens de publicité employés dans la pratique commerciale par les industriels et commerçants.



L'administration des postes belges a mis en vente le 27 février un des nouveaux timbres-poste émis à l'occasion de l'exposition d'Anvers et qui ne seront débités que jusqu'au 31 décembre. C'est le timbre de 5 centimes (rose sur vert). Il porte au centre le légendaire blason de la ville (forteresse et mains coupées), entouré des mots *Belgique-België* et *Anvers-Antwerpen*, ces derniers en caractères gothiques. A la partie supérieure du timbre, un profil de Mercure fait face au Lion de Belgique, tandis que la date 1894 leur sert de trait d'union.

Le timbre est pourvu de la formule dominicale. Quant à l'exécution artistique, pourtant le point capital, elle a été fort négligée. La gravure est si peu soignée qu'on croirait plutôt avoir devant soi quelque estampille remontant aux premiers jours de l'emploi du timbre-poste. Les Belges nous ont pourtant habitués à mieux.



On sait qu'il existe dans certains pays, en Allemagne et en Suisse particulièrement, toute une littérature de carnaval composée de journaux et de placards spéciaux. Tout porte à croire que la France, elle aussi, va avoir à l'avenir sa littérature carnavalesque. On a vu, en effet, apparaître cette année un fascicule, *Au Quartier Latin*, sous une couverture de Chéret avec illustrations de Henri Pille, Merwart, F. Régamey, Bac, Guillaume, Henriot, Mars, Draner et Berthère, — publication sans grand caractère, il faut le reconnaître, — et à Lyon un journal, *Bal des Étudiants*, avec deux dessins de Girrane.





Les Grandes Ventes

NOTES SUR LA BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE
DU BARON TAYLOR

Notre collaborateur M. d'Eylac constatait récemment, ici même, que des grandes bibliothèques formées en ce siècle pas une ne devait parvenir dans son intégrité au siècle suivant, et ce qu'il remarquait à propos des ventes de Bure, La Bédoyère, Didot, Lignerolles, etc., se vérifie une fois de plus au sujet de la dernière partie de la bibliothèque du baron Taylor. Sans doute, ainsi que me le disait un jour l'un des plus fins connaisseurs du temps, on ne lègue pas plus sa bibliothèque qu'on ne songerait à léguer ses habits, car on choisit les premiers pour son propre usage, de même qu'on commande des vêtements à sa taille et non à celle d'autrui, mais si cette dispersion a sa raison d'être quand il s'agit d'objets de pure curiosité sans liaison réelle entre eux, combien elle est regrettable lorsque les enchères réduisent à néant un ensemble constitué lentement, parfois à grands frais et tel qu'on n'en reverra plus! C'est précisément le sort de la collection dramatique du baron Taylor.

On savait qu'à diverses reprises, en 1848 et en 1876 notamment, de larges coupes avaient été pratiquées dans la vaste bibliothèque formée par le curieux, le voyageur, l'administrateur et le philanthrope dont le nom est inséparable de quelques-unes des grandes œuvres de ce siècle, mais on savait aussi qu'en dépit d'autres ventes amiables, toute la portion consacrée au théâtre était restée entre les mains d'un libraire bien connu, mort aujourd'hui; c'est celle que MM. Leclerc et Cornuau, successeurs de Léon Techener, ont vendue à la salle Silvestre du 27 novembre au 13 décembre dernier; il n'en subsiste donc plus actuellement qu'un catalogue, fort bien rédigé d'ailleurs et bon à placer tout à côté de ceux de Soleinne, de Filippi, de M. Léon Sapin et de quelques autres. Les curieux à qui la bibliographie

théâtrale est quelque peu familière, ont retrouvé chez le baron Taylor nombre d'« articles » sortis en droiture de la collection Soleinne et que nul n'avait revus depuis 1844; aussi MM. Leclerc et Cornuau ont-ils pu se contenter souvent de renvoyer aux notes rédigées par Goizet, un spécialiste, et apostillées de remarques où le bibliophile Jacob donnait un libre cours à la fertilité de son imagination. Tels ces volumes s'alignaient, habillés de solide veau fauve par Thouvenin et Bauzonnet, sur les rayons du vieil hôtel de la rue Plumet où M. de Soleinne entassait ses trésors, tels ils ont reparu au grand jour, et il faut bien reconnaître que cet uniforme n'est pas ce qui les recommandait le plus aux yeux des fantaisistes et des blasés actuels.

Néanmoins, quelques « romantiques », ainsi vêtus et par suite dépouillés de leurs couvertures, ont atteint des prix honorables, comme la *Mosaïque* de Mérimée (nº 1337), qui a *fait* 141 francs, ou *Mes heures perdues*, d'Arvers (nº 1380), qu'on a payées 206 francs. Par contre, un exemplaire *broché* de l'édition originale de *Lucrèce* n'a coûté que 1 franc à l'audacieux qui rêvait d'en orner sa demeure. Rien ne rappelait d'ailleurs dans ce catalogue que Taylor administrait le Théâtre-Français aux âges héroïques, et les exemplaires que Dumas et Hugo durent certainement lui offrir de *Henri III* et de *Hernani*, joués sous sa direction, manquaient à l'appel. En revanche, toutes les branches de l'art dramatique y étaient représentées, depuis le théâtre indien et chinois jusqu'aux parades des boulevards et aux affabulations vertueuses dont la tradition ne s'est pas tout à fait perdue dans les pensionnats de demoiselles.

La seconde partie du catalogue, exclusivement consacrée aux écrits relatifs au théâtre, était pour le moins aussi riche, et quelques-uns des principaux articles qu'elle renfermait ont été adjugés fort cher. Les plus grosses enchères ont d'ailleurs porté sur des livres français, et la série du théâtre italien a subi un échec comparable à celui qu'elle avait déjà éprouvé lors de la vente Piot (1891); mais la Bibliothèque Nationale, qui avait, il y a deux ans, racheté à l'amiable ces curiosités trop dédaignées, n'a pas cette fois donné signe de vie.

Voici quelques-uns des plus gros prix atteints, soit par des livres, soit par des manuscrits : une *Moralité* inédite en vers *sur les Abus du temps présent*, à cinq personnages (nº 258, ms. de la fin du XIVᵉ siècle), 305 francs; *les Marguerites de la Maguerite* (Lyon, Jean de Tournes, 1547) [265], 141 francs; un recueil sur vélin de la fin du XVᵉ siècle [276], de la farce de *Maistre Pathelin*, 195 francs; une *Farce novelle nommée la Folie des Gorriers*, à quatre personnages [287], ms. du XVᵉ siècle [287], 310 francs; un *Dialogue noveau à trois personnages* (Binch, 1544, in-4, 8 feuillets) [304], pièce politique sur la rivalité de Charles-Quint et de François Iᵉʳ, 325 francs; *la Tarantole* (*sic*) [932], ballet dansé en 1705 à Châtenay, près de Sceaux, devant le duc et la duchesse du Maine et à leurs armes, 300 francs; un autre recueil [1539] de ballets de 1612 à 1726, formé par Caumartin Saint-Ange, 251 francs; *le Ballet comique de la Royne*, de Balthazar de Beau-

joyeux [1540], 505 francs, bien que le titre fût un peu court et fortement raccommodé; un bel exemplaire de l'édition originale du *Malade imaginaire* [1570], 401 francs; un lot de livrets des ballets dansés par Louis XIV [1573], 162 francs; *la Fête au château* [1726], intermède joué en 1781 au château de Millemont et qui a, croyons-nous, fait retour aux successeurs actuels de Rigoley d'Ogny, 401 francs; une description (en allemand) des fêtes célébrées le 12 novembre 1613, en l'honneur des fiançailles du duc et de la duchesse de Bavière [2523], 745 francs; six sonates autographes de Mozart [2729], écrites à dix-huit ans pendant son second séjour à Paris, 2 750 francs; c'était, pour parler l'argot courant, le *clou* de la vente Taylor; néanmoins l'adjudication la plus élevée a été celle d'un splendide exemplaire en grand papier et en reliure ancienne des *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, de Levacher de Charnois [2847], que M. Morgand a poussé jusqu'à 4 000 francs. Les autres recueils spéciaux ou spécialement iconographiques ont excité une fructueuse émulation : on a payé 299 francs *le Courrier des spectacles* [2675] ; 180 francs *le Monde dramatique* [2854] ; 165 francs un *Recueil de costumes de tous les ouvrages représentés sur les grands théâtres de Paris*, lithographiés chez Engelmann [2850] ; 155 francs 70 lithographies coloriées d'Alexandre Colin (acteurs et actrices de divers théâtres).

MM. Nuitter, Monval et Faucou n'avaient pas failli à leur mission, et désormais on pourra consulter à l'Opéra des *Mémoires* manuscrits et inédits sur l'Académie royale de Musique depuis son établissement jusqu'en 1758 [2564], ainsi que les documents recueillis par Gueullette en vue d'une histoire du Théâtre-Italien [2570]; à la Comédie-Française, des *Annales* inédites de Lemazurier sur la période qui s'étend de l'an VII à l'an XIV et une liste annotée et anecdotique du répertoire de 1825 à 1829 [2559-2560]; à la bibliothèque Carnavalet, enfin, deux curieuses comédies manuscrites et inédites : *le Marchand ridicule* et *l'Isle de la Volupté* [1654 et 1664]; le répertoire de Taconet [1665], celui du Gymnase des enfants [1675], deux recueils de *Parades* et de *Lazzis* [1692-1693], un très important album de portraits et de costumes du théâtre de l'Opéra [2857]. Si la collection Taylor est à jamais démembrée, les travailleurs auront du moins, eux aussi, on le voit, leur part de ces dépouilles opimes.

Maurice Tourneux.



VENTES RÉCENTES

— *Quelques-uns des livres contemporains en exemplaires choisis, curieux ou uniques, revêtus de reliures d'art et de fantaisie, tirés de la Bibliothèque d'un écrivain et bibliophile parisien*, dont le nom n'est pas un mystère et qui seront livrés aux enchères les vendredi et samedi 2 et 3 mars 1894, en l'Hôtel des Ventes, Paris, chez le libraire expert A. Durel.

En d'autres termes ou plutôt, pour employer des expressions d'un langage plus naturel, cela veut dire : « Vente d'un choix de livres faisant partie de la biblio-

thèque de M. Octave Uzanne. » Imprimé sur papier vergé rose, le catalogue est en lui-même un monument, ne riez point, le catalogueur très sérieusement intitule cela : *Notes pour la Bibliographie du* XIXe *siècle*. Cela pourrait être, cela n'est point; c'est toujours le système des titres pompeux, des façades tout en décor qui vous reservent de profondes désillusions.

En une « simple déclaration » l'auteur chante sur mode majeur « sa légitime progéniture, même les cadets qui ont eu à peine le temps de conquérir la fortune et le succès, extraordinairement dotés, en superbes équipages, habillés par les maîtres de l'élégance moderne, munis de certificats somptueux et si diversement enveloppés de leurs langes originels qu'on n'a pu détailler l'inventaire réel de leur équipement, auquel il ne manque assurément ni un bijou, ni un sachet, ni une dorure, ni une dentelle. » Décidément cet auteur avait en lui du Mangin, et c'est avec une maëstria magistrale qu'il s'acquitte du boniment.

De l'extérieur passons à l'intérieur et voyons les trésors que nous révèlent ces « notes pour l'histoire de la bibliophilie du XIXe siècle ».

« Il y a là, en effet, » dit M. de Claye dans un très spirituel article du *Moniteur universel*, « quelques renseignements bibliographiques ou littéraires, telle la page consacrée au « Père Coignet », l'auteur de ces si curieux *Cahiers* que M. Lorédan Larchey a réédités chez Hachette. Mais, en somme, M. Uzanne aura moins enrichi la bibliographie que... la langue française. Il tient à avoir son idiome à lui; il l'a; je ne le lui conteste pas, puisque je le lui laisse. Veut-il définir le genre du caricaturiste Forain? Il nous apprend que « Forain, de sa voix fifrée, lance le mot strident qui térèbre la victime ». Veut-il tourner un compliment délicat à l'adresse de M. Henri Beraldi? Il nous informe que ses livres « sont de la quintessence de bibliofolie française avec de l'esprit courant sans cesse à fleur de maroquin. Beraldi a, pour ainsi dire, browu-séquardé les vieilles basanes », etc. Il salue dans Grévin « le grand fresqueur des cocoteries du second Empire ». Il congratule Richepin pour avoir donné « un livre détonant qui fit explosion dans les veuleries sentimentales et préjugistes d'il y a dix ans ». On croit peut-être que je choisis mes citations? Pas du tout; je prends au hasard.

« M. Uzanne appelle cela « s'autocatalographier », et il désirerait que tous les amateurs en fissent autant. Oh non! Bien entendu, les seuls amateurs qui existent pour lui sont ceux qui professent, à son exemple, le mépris de la « bibliographie perruquière ». Je suppose que c'est un trait dirigé contre les bibliophiles *vieux jeu*; littéralement, cela signifierait la bibliographie des ouvrages sur l'art capillaire.

« Ces vieux bibliophiles, comme notre auteur les accable de son dédain! Il les « térèbre », pour parler sa langue. Il se moque de leurs goûts. Ainsi, à ses yeux, leur relieur de prédilection, Trautz-Bauzonnet, n'est « qu'un affreux poncif ». Le vrai relieur de notre époque, — pardon, le mot relieur est hors d'usage, il faut prononcer « bibliopégiste », — donc, le vrai bibliopégiste de ce temps-ci, c'est.... un nommé Amand. « Soyez-en sûr, affirme M. Uzanne, Amand dégotera ce vieux bonze de Bauzonnet.... » Il faudra voir.

« Au fond, M. Uzanne est un habile homme. Il y a des catalogues qui attirent l'attention par la valeur des livres qu'ils décrivent; lui, il l'attire par le style de ses descriptions. Au surplus, on trouve dans sa collection, uniquement formée d'ouvrages contemporains, des volumes qui réunissent tout ce qu'il faut, par le temps qui court, pour se bien vendre : envois d'auteurs, correspondances privées et même intimes, figures ajoutées, dessins originaux.... On remarquera surtout un lot important d'ouvrages de luxe dus à M. Uzanne lui-même. Par l'importance qui leur est donnée dans le catalogue, par les soins donnés à leur reliure, on se rend compte que l'auteur préféré de M. Uzanne est... M. Uzanne. L'Amérique s'extasia devant

les exemplaires de *Son Altesse la Femme* et de *la Française du Siècle.* Le « bibliopégiste » qui les a habillés est M. Magnin, de Lyon. On y rencontre jusqu'à *neuf* états de certaines planches, — sans compter les dessins originaux, — de telle sorte que les volumes ont la forme tout à fait attrayante d'un Bottin.... »

Ajoutons que, toujours modeste, M. Uzanne a soin de nous avertir dans ses notes chaque fois que le Bibliophile (n'oublions pas le grand B, car s'il y a des bibliophiles, il n'y a qu'un seul Bibliophile, *Lui*) a, ou donné des conseils, ou apporté une sorte de collaboration effective, ou « contribué à l'édition artistique d'un livre aujourd'hui épuisé », épuisé parce qu'il y a collaboré, naturellement.

Et maintenant, sous le feu des enchères, suivons le marteau :

N° 7. Avril (Paul). Huit dessins originaux ayant servi à l'illustration de *l'Éventail*, 200 fr. — N° 8. Avril (P.). Dix dessins pour l'illustration de *Trilby* et *la Fée aux Miettes*, 215 fr. — N° 12. Balzac, *le Père Goriot*, sur japon avec aqua. orig. de Lynch, 420 fr. — N° 31. Beraldi (H.), *les Graveurs du* XIXe *siècle*, papier vergé, avec portrait et autographe de l'auteur, 275 fr. — N° 65. Félix Buhot, par Octave Uzanne. Extrait du *Livre*, auquel sont ajoutées de nombreuses lettres autographes avec dessins, et 25 eaux-fortes, 520 fr. — N° 156. Dumas fils (Alex.), *la Dame aux Camélias*, exempl. sur japon, avec autographes de l'auteur et dess. orig., 257 fr. — N° 157. Dumas fils (Alex.), *Un Cas de rupture*, avec dess. orig. de Courboin et autographes, 310 fr. — N° 234. *Histoire des Quatre Fils Aymon*, aqua. de Grasset, reliure sur fond noir et mosaïqué, représentant les chevaliers, 525 fr. — N° 317. Musset (Alf. de), *la Confession d'un enfant du siècle*, avec aqua. de Rudnicki, 10 dessins de Jazet, des autographes et gravures, 678 fr. — N° 334. *Petits Conteurs du* XVIIIe *siècle*, etc., avec 18 dess. orig. de P. Avril, 12 de Gery-Bichard et 1 sanguine de Milius, 800 fr. — N° 379. Félicien Rops. Seize aqua. orig. : 1° *Le Lait de poule*, 375 fr. — 2° *La Belle et la Bête*, 435 fr. — 3° *Plaisir d'hiver*, 305 fr. — 4° *Le Bobo de la novice*, 350 fr. — 5° *Inutilités*, 205 fr. — 6° *Les Habilleuses de saint Joseph*, 300 fr. — 7° *Le Rêve de la paysanne*, 455 fr. — 8° *Le Chemin de la Cour d'assises*, 200 fr. — 9° *Spectre de la loi*, 350 fr. — 10° *Myopie*, 300 fr. — 11° *La Leçon d'hygiène*, 205 fr. — 12° *Les Gaillards d'arrière*, 205 fr. — 13° *Demangeaison*, 160 fr. — 14° *Quatre heures du matin*, 255 fr. — 15° *La Perquisition*, 300 fr. — 16° *Passé minuit*, 365 fr. — N° 393. Sand (George), *la Mare au diable*, avec autographes et croquis originaux de Edm. Rudeaux, 300 fr. — N° 401, *Souvenirs de Jean Roch Coignet*; édition originale avec autographes du père Coignet et de deux camarades de Coignet ainsi qu'une aqua. de L. Morin, 175 fr. — N° 414. Uzanne, *le Livre*, 20 vol., 1880-1880, avec dessins, autographes, etc., etc., des collaborateurs, 700 fr. — N° 420. Uzanne, *le Bric-à-brac de l'amour*, contenant le manuscrit autographe de la préface de J. Barbey d'Aurevilly, des aqua. orig. de Fimin Bonnisset et autres dessins originaux, 202 fr. — N° 435. Uzanne, *Son Altesse la Femme*, avec dessins orginaux de Albert Lynch, Gervex, Gonzalès, Kratké, F. Rops, etc. Reliure maroq. mosaïque, de Louis Magnin, de Lyon, récompensée à l'Exp. de 1889, 2 500 fr. — N° 436. Uzanne, *la Française du siècle*; autre exempl. unique, avec dessins originaux, et également relié en maroq. mosaïque, 3 205 fr. — N° 446. Uzanne. *le Paroissien du célibataire*, avec dessins originaux dont 18 de Lynch; rel. de Ruban, mar. brun, semis d'hirondelles et marottes, 423 fr. — N° 447. Uzanne, *Bouquinistes et Bouquineurs*, avec quatre pages manuscrites du livre avec dessins originaux et non employés, 402 fr. — N° 450. Uzanne, *la Femme à Paris*, *Nos contemporaines*, contenant dessins originaux de Pierre Vidal, Rudnicki et lettre autographes de P. Vidal; rel. polychrome, mar. et cuir de Ch. Meunier, 2 000 francs.

— *Livres rares et précieux manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de feu*

M. le comte de Lignerolles. Deuxième partie : Belles-Lettres, 5 au 17 mars (Maurice Delestre, commissaire priseur, Ch. Porquet, expert).

Voici les plus grosses enchères des cinq premiers jours :

N° 681. *Julii Pollucis Onomasticon* (Dictionnaire de synonymes, imprimé à Bâle en 1541), ex. de Canevarius, médecin du pape Urbain VIII, 909 fr. — N° 733. *Oraisons funèbres de Bossuet*, imprimé pour Berryer (1863), 1 500 fr. — N° 767. *Virgilius* (imprimé par Alde, 1501), 955 fr. — *Catulus, Tibullus, Propertius* (1515), ex. de Grolier, 10000 fr. — N° 1911. *Contes* de Perrault, 1697, très belle reliure doublée de Trautz-Bauzonnet : 1 800 fr., vendu 1000 fr. chez Solar en 1860, puis 1 475 fr. à la vente Double de 1881. — N° 1920. *Contes des Fées*, par Perrault, 1781, figures; superbe exemplaire sur hollande, dans une charmante reliure de Derome, avec larges dentelles : 4950 fr. Avait été vendu 400 fr. chez de Bure, puis 661 fr. chez Solar. — N° 1929. Le *Décaméron* de Boccace, édition de 1757-61, exemplaire beau d'épreuves, très frais et recouvert d'une riche reliure de Dérome, reproduite dans le *Livre et l'Image* (page 88) : 6960 fr. — N° 1950. Le *Livre des Connoilles*, in-4° gothique, une des plus anciennes éditions de cette facétie qui fut célèbre; reliure doublée de Trautz : 1000 fr., au lieu de 970 fr., chez M. de La Roche-Lacarelle, en 1888. — N° 2116. Les *OEuvres* de Plutarque, édition bien connue de Vascosan, 1567-74. Treize volumes in-8°, dans une très riche reliure ancienne de Padeloup, maroquin bleu, doublé de maroquin citron : 6 500 fr. — N° 2124. Les *OEuvres diverses* du sieur de Balzac, 1644, 1 vol. in-4° : 6 000 fr. Le volume avait été payé 1 700 fr. par M. de Lignerolles. — N° 2137. *Mélange curieux*, ou recueil d'écrits de Saint-Évremond, 1706, 2 vol. in-12, reliure ancienne, doublée aux armes de Mme de Chamillart : 1605 fr.

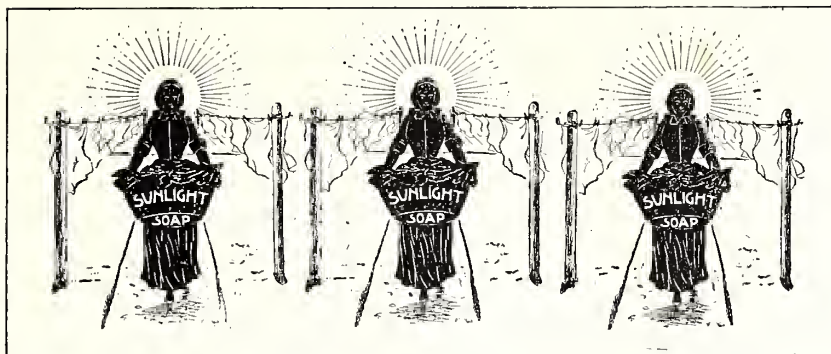
— *Ventes anglaises en* 1893. — D'après l'*Athenæum* de Londres, les ventes de livres précieux effectuées en 1893 en Angleterre se seraient montées à cinquante, comprenant 50000 numéros environ, et n'auraient pas dépassé le chiffre de 1 661 750 francs. Les éditions originales avec couverture des œuvres de Walter Scott, de Lytton, de Dickens, se sont vendues avec des hausses sensibles. Une collection de *The Cries of London* de F. Wheatby a été adjugée 2 875 francs. Quant aux publications illustrées par Rowlandson, Alken et Leech, elles continuent à atteindre des prix élevés. Le *Life of Napoleon* de Combes avec les 30 planches de Georges Cruikshank (1815), non rogné, a atteint 7 liv. 2/6.



NÉCROLOGIE

Louis Dussieux, décédé à Versailles, le 10 février, dans sa soixante-dix-neuvième année, qui dans le domaine de l'histoire de l'art fut quelque peu un initiateur. Associé à MM. Eudore Soulié, Ph. de Chennevières, Anatole de Montaiglon et Paul Mantz, il a publié un certain nombre de travaux et d'ouvrages documentaires du plus haut intérêt. Citons, entre autres, les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture*, d'après les manuscrits conservés à l'Ecole des Beaux-Arts ; *les Artistes français à l'étranger, recherches sur leurs travaux et leur influence*, livre publié en 1856, qui peut offrir aujourd'hui certaines lacunes, mais qui n'en donne pas moins, avec des détails biographiques assez nombreux, la liste et le catalogue des œuvres de nos maîtres, dans les grandes collections de tous les pays, le *Château de Versailles*, ouvrage très estimable et d'une érudition sûre. — Edouard Forest, bibliophile rémois, qui, en outre de ses livres, avait collationné un certain nombre d'estampes et de plans relatifs et l'histoire locale.

Le Directeur-Gérant : ÉMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.



Annonce pour le SUNLIGHT SOAP (savon de la lumière du soleil).

LA RÉCLAME ILLUSTRÉE DANS LA PRESSE

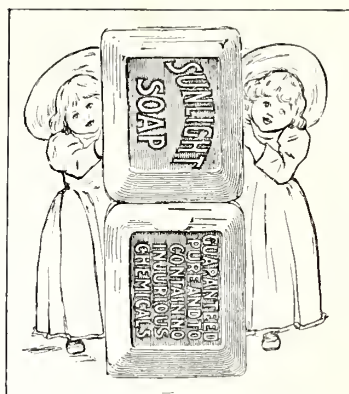
EN ANGLETERRE

L'histoire de la publicité n'est pas encore faite et ce n'est point l'ouvrage publié tout récemment sous ce titre même, par un nommé Datz, qui pourra jamais nous donner l'historique désiré.

La publicité est, du reste, multiple; l'on a pu dire, non sans raison, qu'il y avait eu une publicité seigneuriale comme il y a une publicité commerciale; le tout est de s'entendre sur le sens, sur la valeur réelle du terme.

Ici, je ne m'occuperai que de la publicité graphique, d'invention relativement récente, née en Angleterre comme toutes les autres, et devenue une des formes les plus pittoresques, les plus amusantes, les plus curieuses de l'annonce destinée à lancer de par le monde les produits industriels.

Peut-être serait-il intéressant de pouvoir établir la date exacte de l'apparition de la première annonce illustrée dans les journaux ; à défaut de renseignement précis, il faut se contenter de simples présomptions. Eugène de Mirecourt et d'autres chroniqueurs français qui furent à Londres pour



Annonce pour le SUNLIGHT SOAP.

l'Exposition de 1852 parlent bien d'annonces avec des bois, vues par eux à la dernière page des journaux, mais ce serait, je crois, commettre une grossière erreur que de faire rentrer ces réclames dans la catégorie des annonces illustrées, c'est-à-dire ornées d'une composition dessinée spécialement en vue du produit à écouler.

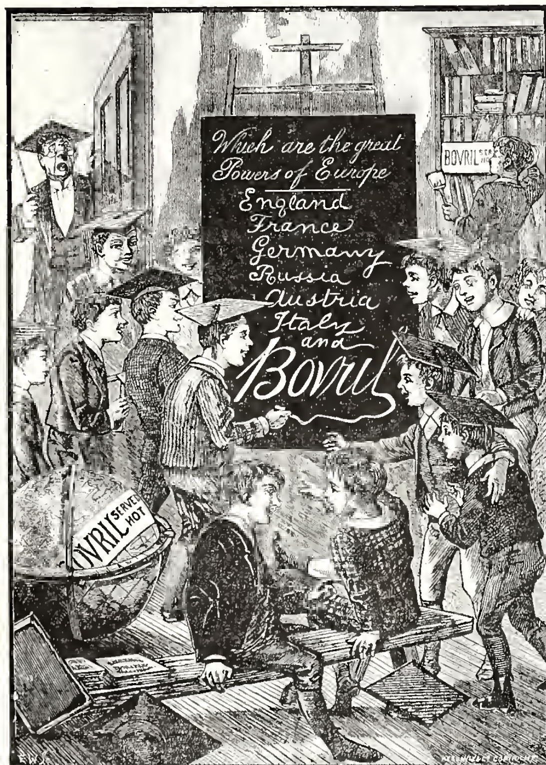
La vérité est que l'annonce illustrée fit son apparition vers cette époque ; qu'elle donna lieu tout d'abord, en France comme en Angleterre, à quelques amusantes vignettes, que l'on vit des Gargantua prêter leur ventre à des réclames de restaurateur, des boules de résine se livrer à des combats singuliers, que des albums furent même publiés joignant à des caricatures empruntées aux journaux des séries de réclames illustrées. Aux approches de 1860, la publicité sous cette forme spéciale eut une première période d'éclosion, de courte durée, mais de brillante production. Il fallut attendre 1872, en France tout au moins, pour voir ce genre spécial s'essayer à nouveau, en suivant une progression qui, dès lors, ne se ralentira plus.

Ces considérations générales une fois posées, pénétrons en Angleterre, pays classique de l'annonce. L'imagerie anglaise a son caractère particulier qui se retrouve là comme partout ailleurs : sous prétexte de réclame elle met en scène tout son personnel habituel, ses



Annonce pour eau de Cologne.

enfants et ses marins, ses ladys et ses gentlemen, ses canotiers et ses jeunes gens assouplis aux exercices physiques. Imagerie intime; tantôt sérieuse, tantôt humoristique, qui, souvent, se contente de simples personnages, qui, d'autres

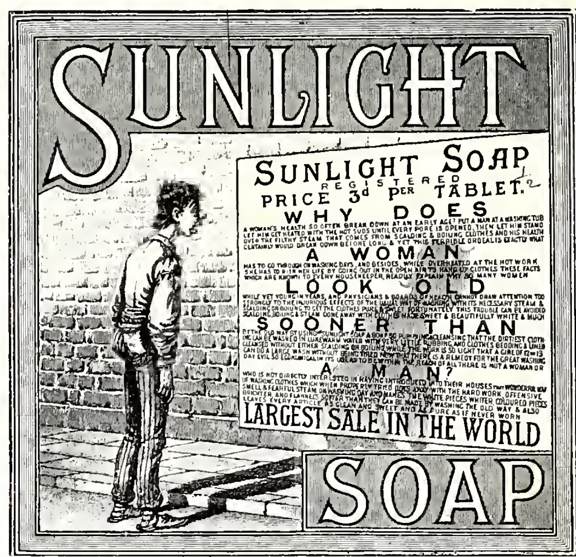


— Quelles sont les grandes puissances de l'Europe ?
— L'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, et Bovril.
Surprise du maître d'école en voyant les bambins de sa classe ajouter au tableau noir un pays qui lui est inconnu.

ANNONCE PUBLIÉE A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

fois, a recours au sujet de genre, qui va, pour ainsi dire, du tableau d'histoire à la scène purement caricaturale, aux têtes à double expression physionomique, — tels les fameux *Avant* et *Après*, — qui jouirent d'un si grand succès sous la Restauration.

Quelques industriels feront servir à leurs besoins personnels des œuvres célèbres connues dans l'univers entier; d'autres, encore plus entreprenants, commanderont pour eux des tableaux qui, une fois en leur possession, recevront en quelque sorte leur marque de fabrique. C'est ainsi que le célèbre Pear s'est constitué un véritable musée de la



ANNONCE POUR LE « SUNLIGHT SOAP ».

L'affiche posée au mur que lit le jeune garçon chante les mérites du *Sunlight Soap*. Les lettres en grosses capitales signifient : « Pourquoi une femme paraît-elle plus vite vieille qu'un homme ? » et la conclusion inévitable c'est que, pour ne pas vieillir, il faut se servir du *Sunlight Soap*.

réclame que feront bien de visiter les amateurs de la publicité par le graphique, car c'est véritablement l'introduction de l'affiche, de la « raison commerciale » dans la peinture, dans le grand art. En ces vitrines-musée on peut contempler tout à l'aise, comme s'il s'agissait d'une Exposition particulière ou de la devanture d'un marchand de tableaux, des œuvres signées de noms connus : eux-mêmes,

UNITED KINGDOM TEA COMPANY'S TEAS.

OFFICES – 21, MINCING LANE, London, E.C.

nothing like them anywhere!!

1/3 1/6 1/9 & 2/- a lb.

First Hand direct from the Mincing Lane Market effecting a very Large Saving in Cost.

No one should delay a moment in Writing for Samples (free of charge) or Sending a Small Trial Order

7, 10, 14 & 20 lbs. Packed in Canisters (without extra charge)

"UNITED KINGDOM TEA COMPANY'S TEAS ARE USED ALL OVER THE WORLD."

Annonce pour une maison de thés, *United Kingdom tea Company*.

The "LOUIS" VELVETEEN

Genoa Face and FAST WOVEN PILE

The wear of this Velveteen is guaranteed by the Manufacturer & full compensation will be made by him in the event of any defect in wear. The "LOUIS" VELVETEEN.

TRADE MARK.

None is genuine unless stamped in plain letters on the back The "LOUIS" VELVETEEN.

Annonce pour une grande maison de confection (sorte de défilé de l'histoire du costume).

REPRODUCTIONS D'ANNONCES ILLUSTRÉES ANGLAISES PUBLIÉES, SOIT DANS LES FEUILLES SUPPLÉMENTAIRES DES REVUES, SOIT A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

les membres de la Royal Academy ne craignent point d'y figurer.

En France, ces mœurs et ces idées choqueraient très certainement; on n'admettrait même pas, au nom du soi-disant respect de l'art, au nom du classicisme sacro-saint, que pareil usage fût fait de la peinture. En Angleterre, et à plus forte raison encore en Amérique, cela paraît tout naturel : l'artiste, quelle que soit sa valeur ou sa situation, ne se



Bonjour, vous êtes-vous servi du savon Pear?
ANNONCE PUBLIÉE A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

refuse point à travailler pour les besoins de la réclame industrielle. L'Amérique, elle, a souvent profité de sa situation exceptionnelle au point de vue de la propriété artistique pour s'emparer de certaines œuvres connues — telles, par exemple, les figures de Jean Van Beers — et pour les faire servir à des usages auxquels elles n'étaient point destinées. Et c'est vainement que la France a protesté contre cet emploi abusif, contraire, dans tous les cas, aux idées qui ont prévalu jusqu'à ce jour.

Pour les Anglo-Américains tout est matière à réclame :

des oiseaux, — hirondelles, canaris ou perroquets, — porteront aux quatre coins du monde les mérites, les vertus des pastilles Bovril, tandis que Pear fera apparaître des têtes de toutes sortes, homme à lunettes, enfant à blonde chevelure, actrice connue, qui, toutes, vous diront, le sourire aux lèvres : « Bonjour, avez-vous usé du savon Pear? » Les personnages illustres, — que dis-je, les têtes couronnées elles-mêmes, — se verront ainsi accommodés aux besoins, aux exigences de la publicité.

Contrairement à nos idées françaises qui font du chef du pouvoir, quel que soit son titre, un être pour ainsi dire inattaquable, insaisissable, la reine d'Angleterre, la plus caricaturée de toutes les souveraines, a vu quelquefois son auguste profil servir à de pures réclames. Et personne, parmi ses gracieux sujets, ne s'élève contre un pareil emploi des traits du chef de l'État. Cela semble chose tout aussi naturelle que de la voir figurer en vignette sur les timbres-poste.

La réclame industrielle se trouve donc avoir chez les Anglo-Américains, grâce surtout à la publicité considérable des « magazines », un arsenal imagesque dont on pourra voir défiler ici quelques-uns des spécimens les plus curieux. Le « magazine », avec sa succession d'articles illustrés, est un puissant véhicule qui nous fait défaut. Même chose pour les innombrables recueils graphiques voués à la satire politique et à l'humour, qui, toutes les semaines, moyennant un penny, offrent aux fantaisies de l'industrie un champ plus vaste encore.

Si donc l'annonce illustrée n'a point pénétré si avant dans les mœurs françaises, c'est que, jusqu'à ce jour, certains moyens de publicité fort répandus en Angleterre, n'ont pas trouvé chez nous leur équivalent.

Le journal quotidien, quelle que soit son importance, ne se

THE Potter BRACE

Willst Du, mein Freund, mit Anmuth, Leichtigkeit und Behagen den Körper wenden, dann lass es Dir ans Herz legen: Trage die „Potter" Hosenträger!"

THE Potter BRACE

Der Kopf spricht: „Wackerer Junge, ohne Deine Potter Hosenträger hättest Du mich nicht besiegt!"

Elasticität ohne Gummi! Die an dem Potter Brace angebrachten Spiralen sind durch ihre besondere Umhüllung unübertrefflich.

ANNONCES POUR LES BRETELLES POTTER, AVEC LÉGENDES EN ALLEMAND

— Veux-tu, mon ami, obtenir la grâce, le charme et la légèreté du corps, alors laisse-moi te dire du fond du cœur : « Porte les bretelles Potter. »

La tête dit : « Vaillant jeune homme, sans tes bretelles Potter, tu ne m'aurais point vaincu. »

PEARS Soapmakers to H^is^ Majesty the KING

SHOPPING IN SEDAN CHAIRS IN THE LAST CENTURY.

Queen Charlotte's Visit to Pears', for Soap for her Complexion, a Hundred Years Ago

La promenade aux boutiques, en chaise à porteur, au siècle dernier. Visite de la reine Charlotte à Pear, pour son savon relatif à la beauté du teint.

Pears' Soap

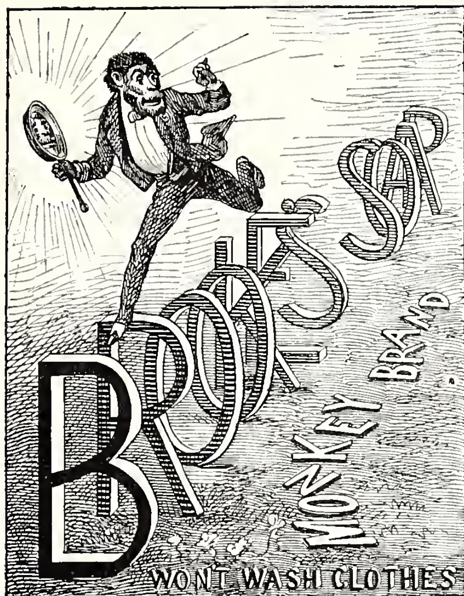
"THE SHAVER'S DELIGHT."

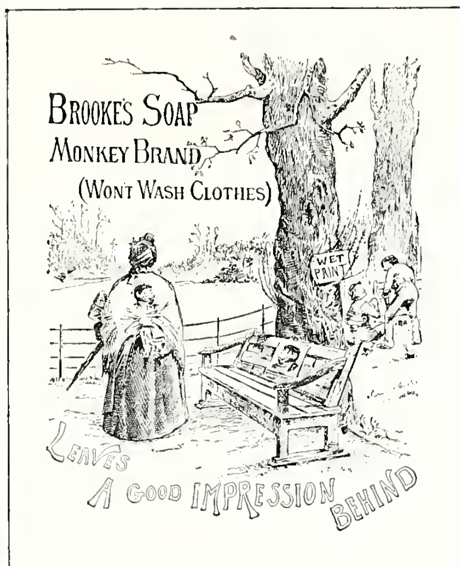
12 MONTHS LUXURY FOR 12 PENCE

(a shilling shaving stick lasts a year.)

Les délices du barbier.
12 mois de volupté pour 1 fr. 20.
Un bâton de savon à barbe de 1 shilling dure 1 an.

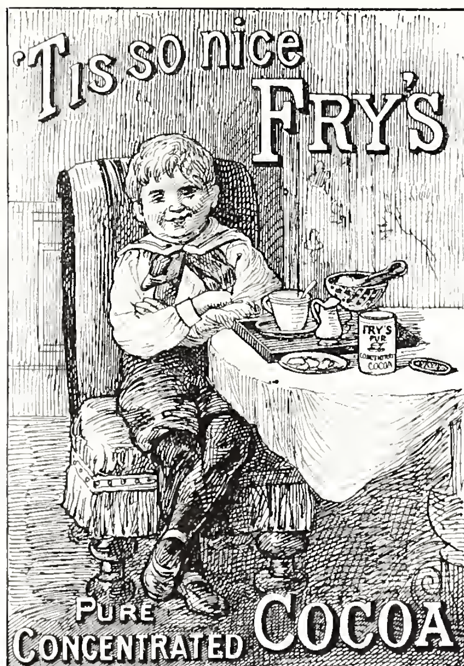
ANNONCES PUBLIÉES A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.





Annonces pour le savon de Brooke (servant à faire reluire les casseroles et laissant une « bonne impression » à ceux qui viennent s'asseoir sur un banc où la réclame a été placardée).

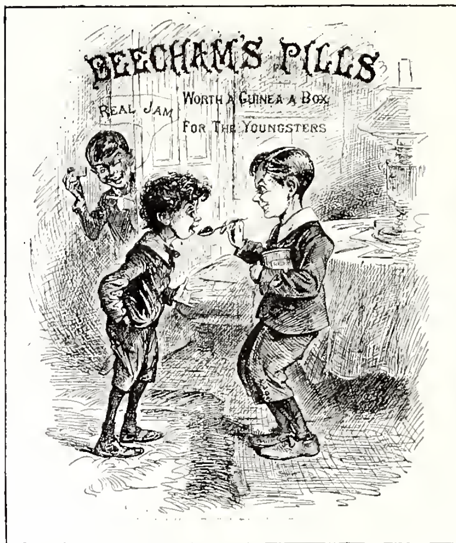




Annonces pour les cacaos de Cadbury et de Fry.

REPRODUCTION D'ANNONCES ILLUSTRÉES ANGLAISES, PUBLIÉES SOIT DANS LES FEUILLES SUPPLÉMENTAIRES DES REVUES, SOIT A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

prête pas, en effet, au graphique. D'abord, il ne peut guère publier que des compositions au trait, étant donné ses conditions de tirage, ensuite il n'offre pas à l'annonce illustrée le cadre qui lui est nécessaire. Si c'est une petite vignette, elle apparaît souvent incompréhensible; si c'est une sorte d'affiche comme les pages publiées, il y a quelques années, par les pastilles Géraudel ou l'élixir Godineau, la grandeur même du sujet fait qu'on ne s'y arrête pas autrement.



ANNONCE POUR LES PILULES DE BEECHAM
Le moutard qui déguste dans le fond s'écrie : « C'est de la vraie confiture. »

Un instant, la thèse contraire fut soutenue par ceux dont c'était l'intérêt : on se prit à faire ressortir tous les avantages d'une publicité illustrée dans un journal non illustré, c'est-à-dire là où il n'y avait à craindre la concurrence d'aucun autre dessin. A la vérité, c'était une erreur dont ne furent point dupes, longtemps, ceux qui avaient eu recours à ce moyen de réclame. De même que l'illustration appelle l'illustration — trois ou quatre clichés jetés à tort et à travers au milieu d'une série d'études purement littéraires ne signifient absolument rien — de même, l'annonce illustrée appelle l'annonce illustrée. Chaque chose a besoin de son cadre, de son décor spécial : ce qui convient à l'une ne fait point l'affaire de l'autre.

Parcourez les annonces du *Scribner*, du *Century Magazine*,

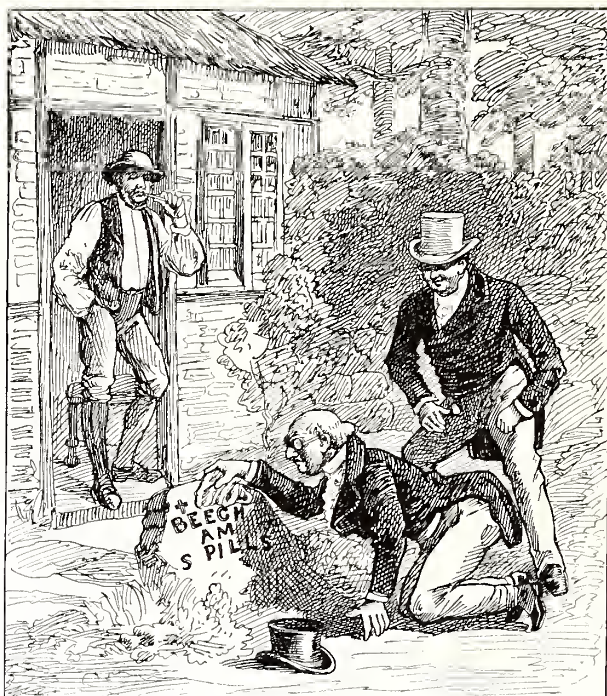
du *Harper*, du *Cosmopolitan*, de toutes ces revues qui foisonnent dans les contrées anglo-américaines, vous serez surpris de trouver un ensemble combiné, arrangé en vue de la seule réclame. Chaque fascicule contient ainsi un supplé-



Le savon de Brooke qui fait reluire la maison (textuellement : qui éclaire comme le sourire d'un enfant).
« Il ne lave pas les habits », lit-on au-dessous du singe qui se mire dans une casserole.
ANNONCE PUBLIÉE A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

ment de 50 à 100 pages ayant son titre courant spécial, — *Advertiser*, *Miscellaneous Articles* ou même *Advertising Department* — et ces annonces de toutes sortes arrivent, soit par la multiplicité des vignettes, soit par l'arrangement et le mélange des caractères, à constituer un véritable paysage typographique. Cela se regarde, cela se parcourt,

cela même se lit : l'œil étant attiré, le but cherché par l'industriel se trouve atteint. Vers, calembours, dialogues, encadrements décoratifs, caricatures, allégories, les formes diverses de la publicité pittoresque et graphique sont, du reste, mises en action pour atteindre au but désiré. Celui-ci

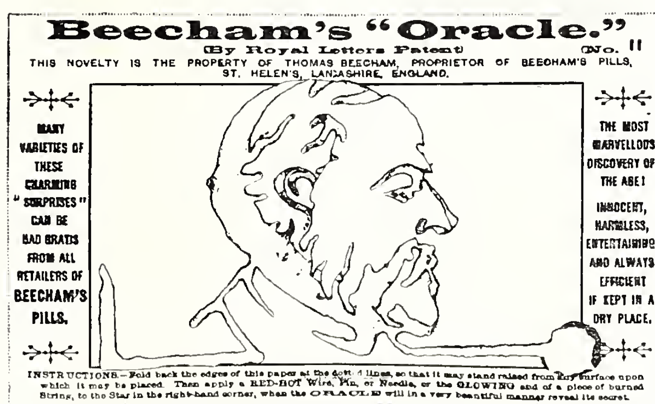


ANNONCE POUR LES PILULES BEECHAM PUBLIÉE A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

emploiera tous les genres : sa pommade, son savon, son élixir, ses bretelles seront accommodés aux sauces les plus différentes. Celui-là, au contraire, se cantonnera dans une publicité dont il ne sortira jamais : la même grosse tête servira éternellement d'enseigne à ses produits.

Comme certain chocolatier parisien Pear aimera à faire valoir l'antiquité de sa maison, et, mettant un fait divers en

image, il montrera la reine Charlotte d'Angleterre honorant de sa visite la boutique du « Savonnier-parfumeur ». Bovril qui ne recule devant rien comme audace réclamière, qui se complaît à vanter ses qualités dans l'usage intime, se fera placer parmi les grandes puissances de l'Europe. Brooke démontrera par d'amusantes vignettes que son savon ne sert pas seulement à faire reluire les cuivres, mais qu'il blanchit aussi les nègres. Le *Sunlight soap*, pour rester



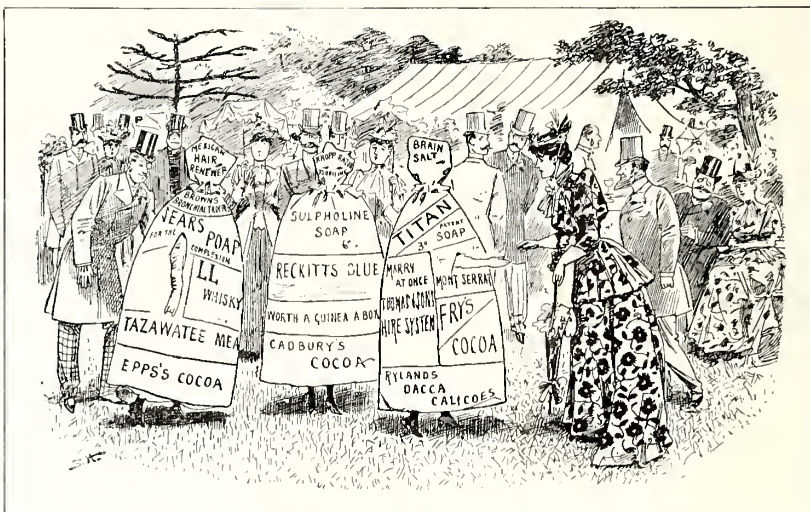
Réclame sur papier imbibé d'amiante pour les pilules Beecham.
Figure obtenue à l'aide de l'allumette posée au point rond du coin droit.

REPRODUCTION DE RÉCLAMES VOLANTES ANGLAISES.

conforme à son nom, apparaîtra au milieu des rayons d'un soleil éclatant.

Les pilules de Beecham auront recours à toutes les ressources d'un esprit inventif pour attirer sur elles l'attention publique. Ici, de vieux savants en excursion archéologique découvriront une pierre, quelque vieux monument druidique sur lequel se détacheront en caractères ultra lisibles les mots *Beecham's Pills*. Là, des enfants se précipiteront vers un arbre de Noël chargé de petites boîtes ornées dudit qualificatif.

Mieux encore. Le même industriel, toujours à la recherche



Nouvelles réclames ambulantes. — D'après une caricature du *Funny Folks* (1893).

BOVRIL THE MOST INVIGORATING AND STRENGTHENING **WINTER DRINK.**

A COMPLETE CONQUEST

ACHIEVED BY **BOVRIL**

Bovril. La plus fortifiante des boissons d'hiver. Une vraie conquête obtenue par Bovril.



CONCOURS DE RÉCLAMES ILLUSTRÉES.

D'après une caricature du *Funny Folks* (1893).

* Cette figure donne la reproduction exacte des dessins des annonces publiées dans les journaux.



Le passage du Savon de Vénus (allusion au passage de Vénus observé par les astronomes de tous les pays; toutes les nations viennent, de même, prendre leur morceau de savon.). — Sur les côtés, se trouvent des réclames chantant les merveilles dudit savon, conçues dans l'esprit suivant : « Les vêtements conservés, jamais abîmés, rendus souples et sans taches, comme de la neige. — Le savon de Vénus surpasse en éclat tous les autres savons. — Le savon de Vénus dispense de frotter. »

REPRODUCTION D'ANNONCES ILLUSTRÉES ANGLAISES PUBLIÉES, SOIT DANS LES FEUILLES SUPPLÉMENTAIRES DES REVUES, SOIT A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

d'invention nouvelle, trouvera pour sa publicité courante, pour la distribution dans les rues, pour l'envoi à domicile le *Beecham's Oracle :* une feuille de papier extra mince avec un cadre de réclame, le milieu étant blanc. Dans ce papier

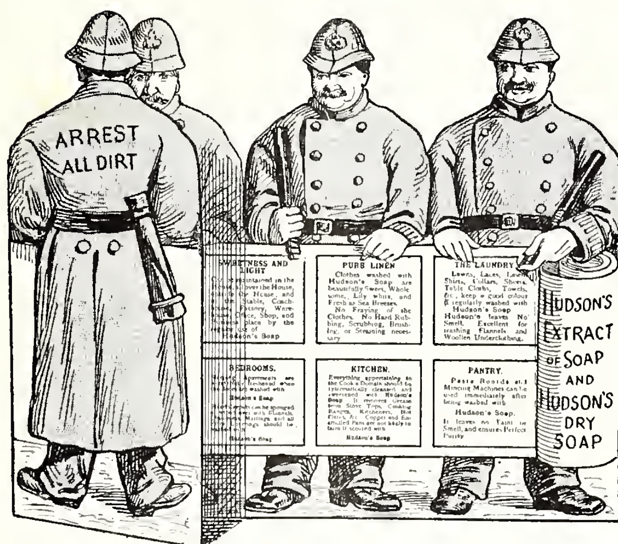


Composition pour les « Bretelles Argusy ».
ANNONCE PUBLIÉE A LA DERNIÈRE PAGE DES PÉRIODIQUES.

entre de l'amiante, matière comme on le sait incombustible, mais cette composition a été disposée de façon à ne pas pénétrer partout, si bien que lorsqu'on présente à un point indiqué le bout encore rouge d'une allumette, le feu se com-

munique, coulant comme un ruisseau enflammé, à toute la partie réservée dans la pâte et l'on voit alors apparaître, soit le portrait de M. Beecham lui-même, soit les portraits de grands personnages anglais. La réclame mise forcément entre toutes les mains; la réclame devenant un sujet d'amusement sur les tables des salons!

Du reste, qu'il s'agisse de publicité fixe ou de publicité



PLUS DE GENS SALES.

Reproduction d'une réclame volante pour les savons Hudson encartée dans les revues anglaises. Ce cartonnage colorié se plie, ainsi qu'on peut le voir par la reproduction donnée, et se tient debout.

volante, je veux dire que les annonces soient publiées dans les pages même du « magazine » ou simplement encartées, les Anglais se montrent également maîtres. Les fleurs qui s'entr'ouvrent, les papillons qui battent des ailes n'ont plus de secrets pour eux : bientôt, très certainement, ils trouveront le moyen d'adapter à ces cartonnages des petits récipients contenant des échantillons de la marchandise annoncée et alors, les « magazines », déjà si volumineux avec leurs

suppléments multiples, accuseront des proéminences dangereuses.

Que n'inventent-ils pas, que ne cherchent-ils pas à propager dans cet ordre d'idées, depuis l'affiche aux proportions immenses étalée sur les murs, jusqu'aux réclames ambulantes placardées sur le dos d'hommes ou de femmes sandwich! Paris a vu un spécimen de ce dernier système avec les femmes que le Picotin lança, un instant, dans les rues, en véritables processions, et qui, avec leurs vêtements gris sombre ou couleur de muraille, apparaissaient comme des bandes de pénitents! Cela ne prit qu'imparfaitement. A Londres, cela triomphe, ainsi qu'on peut en juger, du reste, par une spirituelle caricature du *Funny Folks* laissant entrevoir l'époque où les êtres humains — murs d'affiche, — promèneront sur leur dos de multiples casiers destinés à annoncer les produits les plus divers.



« LE TEMPS ÉPROUVE TOUTES CHOSES »
Annonce illustrée pour des pilules.

Ici, la Réclame, véritable puissance moderne, quel que soit le point de vue auquel on se place; là, l'annonce illustrée devenue pour le journal hebdomadaire ce que l'affiche est pour le mur, qui anime, qui colore les recueils les plus monotones. Non seulement ces deux éléments ont pénétré partout; mais, chose plus extraordinaire, ils ont su façonner tout à leur guise. L'histoire et l'art, le passé et l'actualité leur paient tribut. Voyez donc ce que vous disent les légendes des nombreuses vignettes destinées à vanter les mérites des bretelles Potter. Si David a triomphé de Goliath, si les Romains ont vaincu les Gaulois, c'est parce qu'ils portaient ces bretelles sans pareilles; si François Ier fut fait prisonnier à Pavie, c'est parce qu'il avait omis de se précau-

tionner dudit article. C'est, en somme, au point de vue graphique, ce que les gens du *Tintamarre* avaient trouvé, il y a plusieurs années déjà, au point de vue littéraire, avec les fameuses petites annonces qui, un certain temps, amusèrent le tout-Paris des boulevards. Mais, comme toujours, l'image donne à ces sortes de travestissements, de mascarades, un intérêt que le texte seul serait impuissant à faire naître. Et puis, jadis, il fallait lire ; aujourd'hui, il suffit de regarder toutes ces illustrations commerciales qui remplissent les dernières pages des hebdomadaires anglais comme autant de verres d'une lanterne magique.

Déjà plus d'un collectionneur s'amuse à rechercher et à classer ces annonces auxquelles une partie du public n'accorde encore qu'un regard furtif; c'est dire que le côté documentaire desdites vignettes n'a pas échappé à ceux qui savent combien précieuses pour l'histoire des idées sont les choses les plus minimes.

Une annonce illustrée, c'est, aujourd'hui, la carte de visite pittoresque, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un commerçant quelconque : demain, ce sera tout comme l'affiche, un document précis ou fantaisiste qui renseignera sur l'esprit inventif des gens de l'époque. Et en parcourant l'ensemble des vignettes ici reproduites, on acquerra la conviction que l'art commercial, comme je le disais en commençant, n'aura pas été un vain mot en ce siècle finissant.

Jadis, la peinture et la gravure se contentaient d'enregistrer les hauts faits des souverains et des vaillants capitaines; aujourd'hui, on les voit se mettre au service de tous les savons, cacaos et autres produits dont l'humanité fait un plus ou moins grand usage.

Un industriel de la nouvelle école ne s'est-il pas amusé à prendre comme vignette une Vénus de Milo agrémentée, pour mieux vanter ses appareils, d'un bras caoutchouqué,

ce bras factice tenant, pour comble, une tasse de cacao d'une marque connue, si bien que la déesse se trouve ainsi sacrifier à deux produits différents.

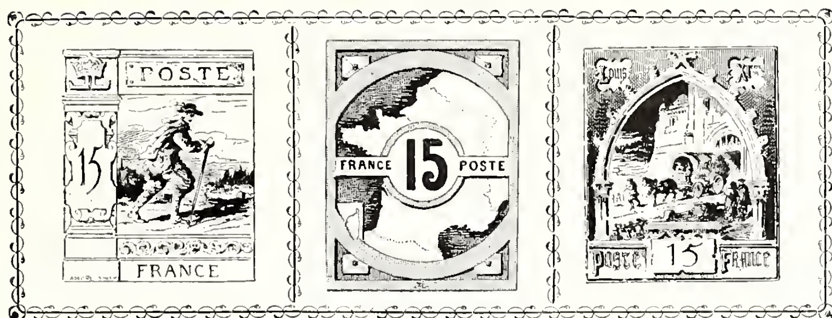
Ce n'est plus la Belle Hélène au théâtre, ce n'est ni la Vénus Hottentote, ni la Vénus aux carottes ; c'est Vénus déesse de la réclame !

Voilà ce qui s'appelle servir les idées de son temps.

JOHN GRAND-CARTERET.



Réclame pour cigarettes.



Réduction à l'état de timbre des maquettes de Jules Adeline.

L'ART DANS LE TIMBRE

PROJETS POUR LE TIMBRE-POSTE FRANÇAIS

Tout a été dit, et fort bien dit, par M. Roger Marx sur le timbre-poste, cette monnaie de papier aussi intéressante, aussi précieuse que la monnaie de métal ; on ne saurait donc discuter à nouveau le côté historique de la question sans revenir sur des arguments déjà présentés et développés sous toutes les formes ; or, tel n'est point le but des brèves notes destinées à accompagner les reproductions que donne ici *Le Livre et l'Image*.

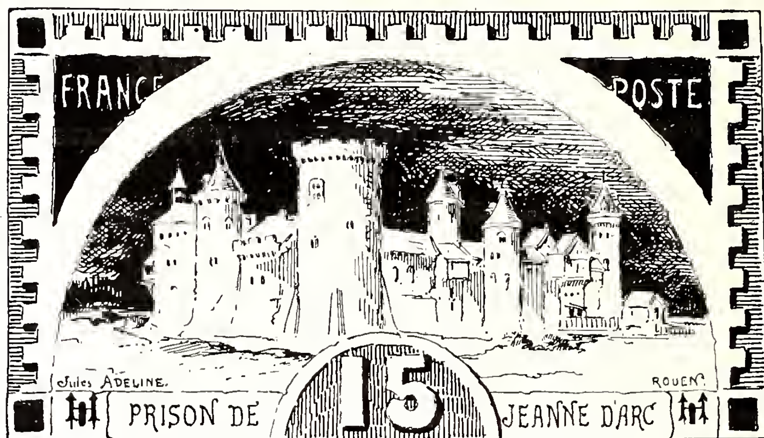
Ce que nous avons voulu, au moment où l'on fait appel à l'art français pour une nouvelle vignette postale, c'est venir défendre le timbre historique, encore à peine connu dans cette vieille Europe où, pourtant, chaque pays a son passé alors que les deux Amériques, contrées de traditions plus récentes, ont déjà accordé sur leurs vignettes une grande place aux sujets de cette espèce.

Et voici pourquoi nous reproduisons, en petit et en grand, en couleur et en noir, les dessins signés Adeline, Fau et Robida, qui présentent des types de timbres appartenant à ce domaine.

Bien entendu, nous n'avons nullement la prétention d'avoir trouvé le *timbre idéal* suivant les données de M. Maury, un spécialiste en la matière, qui résume ainsi la formule générale de ses *desiderata :* « Il doit être beau, au point de faire disparaître l'exiguïté de son cadre. Il doit être difficile sinon impossible à contrefaire, difficile aussi à faire servir une seconde fois, et enfin, il ne doit pas coûter cher de fabrication ».

Très certainement, ces considérations d'ordre économique et pratique n'ont point guidé les artistes dont nous reproduisons les projets conçus d'après les données mêmes du directeur de cette revue, M. Grand-Carteret. Tout autre a été notre but.

Au nom de l'estampe, au nom de l'image postale, nous avons tenu à protester contre les allégories banales, contre les emblèmes sans caractère, contre l'arsenal conventionnel des faisceaux, haches et piques, contre le bric-à-brac romain dont le monde n'a pas encore pu se débarrasser, contre les figures mythologiques, contre tous les



TIMBRE-POSTE HISTORIQUE : LA PRISON DE JEANNE D'ARC
D'après une maquette de Jules Adeline.

personnages en pied représentant des République, des Liberté, des Génie qu'on vit autrefois sur les cartes, avant qu'ils aient pu songer à venir s'asseoir sur les timbres.

Sentant tout le ridicule de cet arsenal, d'aucuns voudraient revenir au portrait ou, du moins, à la tête, en se basant sur cet argument que la gravure des timbres offre le grand avantage de permettre la reproduction de portraits de face avec des yeux vivants, tandis que les monnaies ne donnent que des effigies de profil. Le portrait, employé presque partout dans les pays monarchiques ainsi que dans les Républiques des deux Amériques, présente, aux yeux de ses partisans, un avantage considérable, qui est de constituer, pris de face, le timbre le plus difficile à contrefaire. Mais, comme d'autre part, ses partisans reconnaissent l'impossibilité de donner l'effigie du

Président de la République, vu les idées actuelles sur l'impersonnalité du poûvoir, ils préconisent une tête de femme ornée d'attributs « à même d'exprimer par sa physionomie la majesté et la grandeur, de refléter dans ses yeux l'âme de la République française » *(sic)*. C'est, sans doute, beaucoup d'ambitieuse prétention et ce style emphatique nous ramène quelque peu à certains décrets inoubliables de la Convention; mais il faut savoir gré aux partisans de la tête féminine de ne point se tenir uniquement au type conventionnel



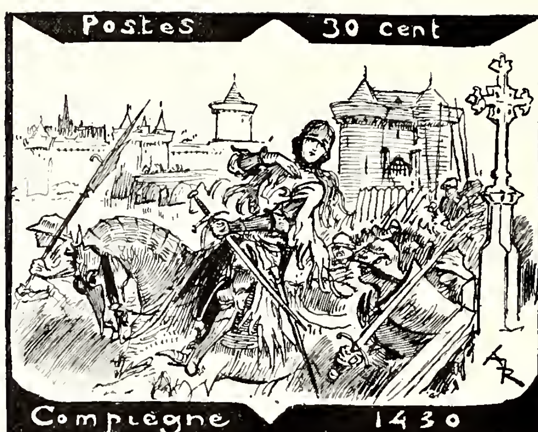
TIMBRE-POSTE HISTORIQUE : LA PRISE DE LA BASTILLE
D'après une maquette de Fernand Fau.

gréco-romain et de bien vouloir admettre le type moderne, un modèle pris en France, en ville ou à la campagne.

C'est ce que M. Maury, déclarant avec raison qu'il ne manque point de femmes dont la rayonnante beauté serait digne de personnifier la Patrie, appelle le timbre « réellement moderne, républicain et français ».

Tout autre est le sentiment de ceux qui, comme nous, cherchent à faire du timbre une image d'art, et non point la reproduction photographiquement banale de quelque concours de Beauté.

L'image postale, vous ne sortirez point de là, doit se tenir dans



TIMBRE-POSTE HISTORIQUE : JEANNE D'ARC A COMPIÈGNE
D'après une maquette de A. Robida.

cette trinité : ou la tête du souverain, ou les armoiries du pays, ou les sujets historiques. Et comme la France n'a pas plus de souverain qu'elle ne possède d'armoiries, il faut donc forcément en venir à l'histoire.

Le timbre-poste historique, voilà l'avenir, et l'histoire de France est assez riche pour fournir tous les types, tous les modèles désirables. Donc, ou des événements empruntés soit au domaine général, soit à un domaine particulier, ou des grandes compositions symboliques résumant en quelques traits graphiques tout le glorieux passé du pays. Tel le timbre dessiné par Fernand Fau et ici reproduit; mais déjà ceux qui s'occupent du concours ouvert par l'État se demandent si le bonnet phrygien sera du goût du jury, et argutient pour savoir si le coq gaulois est républicain ou orléaniste.

Que diraient-ils le jour où on leur apprendrait que le coq gaulois figurait sur certains emblèmes de la monarchie avant 1789; que penseraient-ils le jour où l'on oserait leur présenter une effigie postale ayant, comme fond, un semis de bonnets phrygiens, d'aigles et de fleurs de lys. Et ce serait pourtant l'idéal, le timbre qui pourrait ainsi résumer le passé et le présent du pays, qui serait à la fois une leçon d'histoire et de philosophie, qui rattacherait les grandeurs d'autrefois à la forme gouvernementale actuelle, qui réconcilierait la Monarchie et la République.

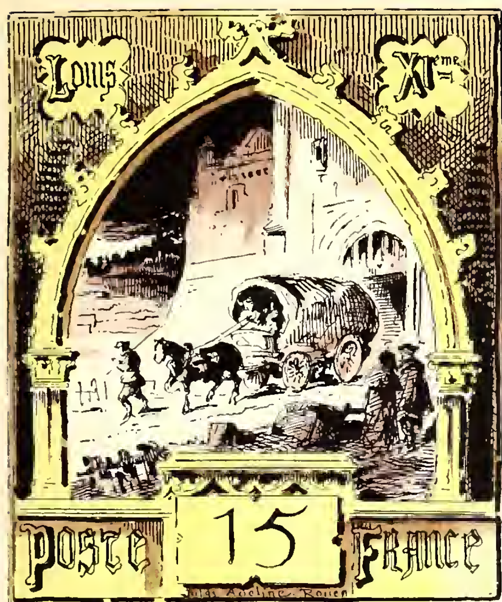


Réduction à l'état de timbre.

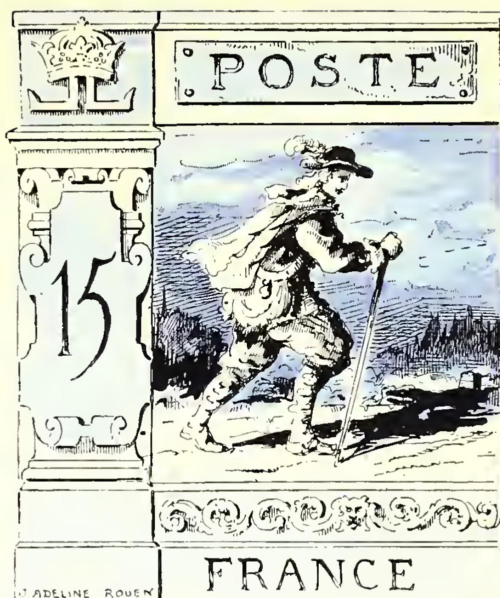


Réduction à l'état de timbre.

Historique, le timbre doit être multiple et se renouve-



La première poste aux chevaux sous Louis XI.



Le premier facteur sous Louis XIII.

TIMBRES-POSTE HISTORIQUES



Timbre-poste géographique.



Timbre-poste allégorique.

LE TIMBRE-POSTE COMME IMAGE

Maquettes de MM. Jules Adeline et Fernand Fau.



Réduction à l'état de timbre.



Réduction à l'état de timbre.

ler souvent, comme chez les Américains, par des émissions fréquentes, en mettant largement à contribution l'arsenal du passé, les grands hommes et les grandes choses. Symbolique, dans l'esprit moderne que nous venons d'indiquer, il offre, au contraire, le précieux avantage de pouvoir se conserver de longues années durant, sans perdre son caractère et son cachet d'actualité.

C'est aux artistes du jury que nous faisons appel : il faut que, rompant avec les vieilleries conventionnelles, la France ait enfin un timbre digne d'elle, un timbre imprégné d'une grande allure d'art; il faut, en même temps, que cette vignette soit, pour tous, une leçon de choses, qu'elle soit parlante comme une monnaie, qu'elle personnifie l'esprit du pays d'une manière saisissante. En un mot, il faut que ce soit le timbre français, la reproduction du génie, du caractère ou du sol national, et non une vignette quelconque. Si non, autant garder l'étiquette actuelle.

L'art nouveau doit s'appliquer aux choses nouvelles, à tous ces petits objets, aujourd'hui d'un usage courant, qui n'existaient pas autrefois. Il a fait naître l'affiche, le prospectus, la réclame sous ses formes multiples; il a introduit partout la décoration, le sens du pittoresque. A lui donc de s'emparer aussi du timbre-poste et de faire de cette monnaie, comme du billet de banque, un véritable document graphique.



TIMBRE-POSTE HISTORIQUE : JEANNE D'ARC A ORLÉANS
D'après une maquette de A. Robida.

Comme le XVIe siècle, le XIXe siècle à son déclin traverse une période de transformation, une de ces époques difficiles à définir, où ce qui n'existe plus que de nom se trouve en contact constant avec ce qui n'existe encore qu'à l'état de germe.

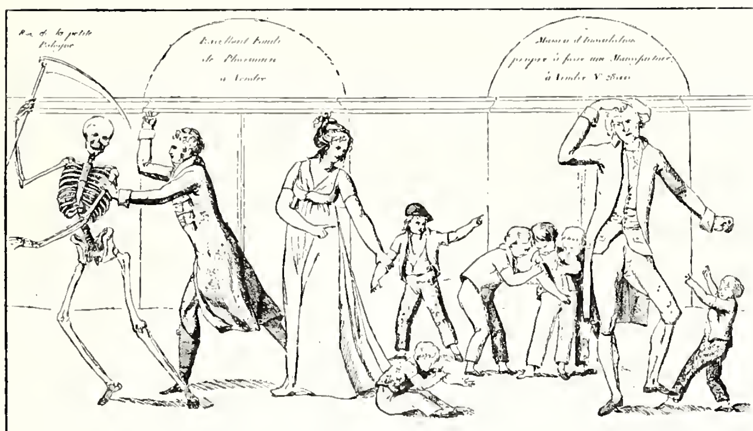
Tout ce qui constitue l'organisme

social à un point de vue quelconque, tout ce qui contribue à la gloire et à l'éclat du pays, se trouve ainsi amené par la force des choses à voir vers l'avenir, et c'est pourquoi l'art dont la mission spéciale est d'orner, d'embellir les objets qui, de près ou de loin, touchent au papier, ne saurait rester indifférent à l'ornementation de la plus répandue, de la plus populaire de toutes les estampilles dont fasse usage la société moderne.

J. DE L'ÉZILIÈRE.



Réduction à l'état de timbre.



LES MALHEURS DE LA VACCINE

Estampe relative aux difficultés subies par les partisans du système de Jenner, un pharmacien connu de l'époque (très probablement Cadet de Gassicourt) et le duc de La Rochefoucauld.

ESTAMPES MÉDICALES

I

LA VACCINE

Ce sont ici, de simples notes, de pures gloses, suivant le qualificatif qu'on voudra bien leur appliquer, de courtes notices destinées à accompagner, à expliquer les images curieuses à plus d'un titre, qui rappelleront les luttes ou les curiosités du domaine médical.

Aujourd'hui la vaccine; demain l'homéopathie; aujourd'hui, les satires sur les médecins, sur les spécialités; demain, les épidémies, qu'il s'agisse du choléra ou de l'influenza, toutes ayant laissé des traces profondes dans la chronique illustrée.

La vaccine étonna, surprit, fut comme toute chose nouvelle, chansonnée et figurée. A l'origine, c'étaient encore des compositions empreintes d'un certain diabolisme; après 1830, on verra Devéria, Grevedon, Maurin et autres représenter sérieusement *la vaccine*. Avec cela on fera tableau, comme, de nos jours, les grandes découvertes médicales ou les opérations chirurgicales qui, à la façon du XVIe siècle, fixent à nouveau sur les grandes toiles peintes le personnel scientifique de l'époque.

Pour l'instant, restons dans le domaine de la vaccine.

La variole semble avoir fait son apparition en Europe dans les temps modernes. Venue de Chine où elle paraît avoir existé de temps immémorial, elle se répandit vers le xe siècle sur le monde civilisé.

Les expéditions militaires en favorisèrent l'extension. L'histoire des grandes épidémies a toujours été liée à celle des grandes guerres.

Ce fléau, dit Lorrain, fit des ravages terribles. Il inspirait une terreur profonde et provoquait des cruautés sans nom. En Sibérie, à une époque rapprochée de nous, la moitié des enfants en mourait; lorsqu'un homme en était attaqué, on l'abandonnait à lui-même en laissant à côté de lui quelques vivres. En Abyssinie, si la variole se montrait dans une maison, on brûlait maison et habitants. Les mémoires datant du xvie au xviiie siècle permettent de mesurer l'étendue du mal : ils montrent quelle place considérable occupait cette maladie parmi les préoccupations du public. La variole, fléau égalitaire, ne respectait ni les gens de distinction, ni même les rois et ceux qui n'étaient point tués restaient marqués et défigurés.

Aussi la découverte de Jenner fut-elle pour l'humanité un immense bienfait. Et cependant, elle se heurta à des résistances, à peine vaincues à l'heure actuelle. Il y a loin de l'admiration platonique à l'exécution utile, et, comme les progrès vraiment indiscutables, la vaccine a dû lutter longtemps contre le parti pris des uns et l'inertie des autres avant d'entrer réellement dans la pratique.



La légende raconte que la découverte du cowpox par Jenner est due entièrement au hasard. Mais l'histoire montre que la vaccination a été précédée par des pratiques qui, logiquement, devaient tôt ou tard aboutir à la vaccination.

Bien avant la naissance de Jenner, les Turcs, les Arabes, les Chinois combattaient la variole par des inoculations préventives de virus pris sur les pustules des malades et pratiquées sur les personnes saines, en particulier sur les enfants.

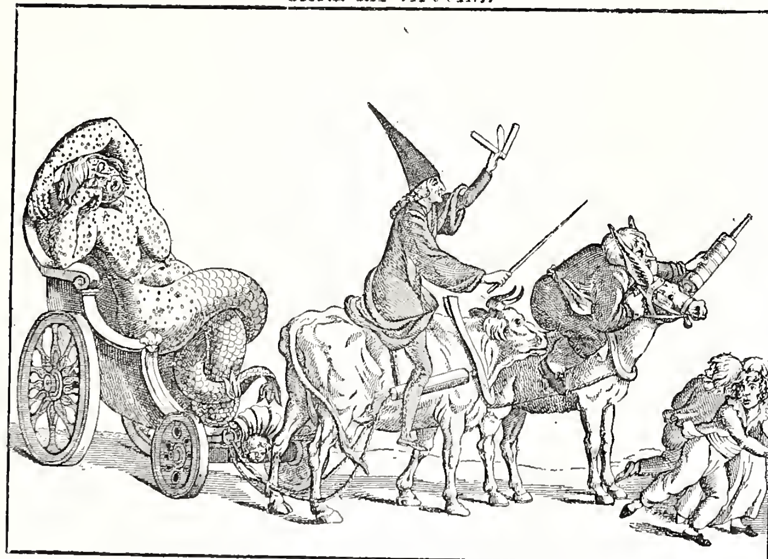
Voltaire explique plaisamment dans son *Dictionnaire philosophique* comment l'intérêt commercial se mêlait naïvement à l'amour paternel chez ces bons Orientaux, lesquels avaient de solides raisons de tenir à la beauté de leurs filles. Dans le recrutement de leurs harems, les Turcs choisissaient de préférence les Circassiennes et



SEPT CONTRE UN, OU LE COMITÉ DE LA VACCINE.

Caricature sur le « Comité des Sept » chargé d'examiner la méthode de Jenner (1800). Les personnages ici figurés appartiennent à l'Institut et à l'École de médecine. Celui qui tient l'estampe « l'origine de la vaccine » paraît être soit Jenner, soit Aubert. Le papier qui sort de la boîte placée au premier plan donne le chiffre des inoculations pratiquées en Angleterre en moins de deux années.

GARE LA VACCINE



TRIOMPHE DE LA PETITE VEROLE

Deux médecins, montés l'un sur un âne, l'autre sur une vache, conduisent la petite vérole, figurée par une femme-sirène, se tordant dans les démangeaisons des boutons dont elle est couverte. L'un tient en main un canif, soit un bistouri, l'autre une seringue.

ESTAMPES SUR LA VACCINE (1800).

les Géorgiennes qui avaient échappé à la variole. Acheteurs et vendeurs avaient donc intérêt à ce que cette marchandise précieuse ne fût pas avariée par le fléau. Aussi la pratique de l'inoculation se



LA VACCINATION DANS LE MONDE
Réduction d'une gravure de Tofani publiée par le supplément illustré en couleurs du *Petit Journal* (Janvier 1894).

répandit-elle de plus en plus. On inoculait au bras, à la main ou à la cuisse : les procédés étaient grossiers; c'était l'enfance de l'art.

Quelques vieilles femmes en avaient le monopole. Parmi elles, deux sont restées célèbres : l'une s'appelait la vieille de Philippopolis, l'autre la Thessalienne.

Cette dernière, particulièrement adroite, avait compris tout le parti que la médecine peut tirer d'une alliance avec la religion. Elle ajoutait à l'inoculation certaines pratiques de haute dévotion : les prières, les cierges allumés accompagnaient la piqûre bienfaisante dont elle prétendait tenir le secret d'une révélation d'en haut. Elle inoculait en croix, faisant une piqûre au front, une sur la poitrine et une à chaque aisselle. Elle eut des succès retentissants et, en quelques années, inocula près de 40 000 personnes.

Vers le milieu du xviiie siècle, en Angleterre où l'inoculation s'était propagée, cette pratique était devenue d'usage courant.

En 1774, Louis XVI se fit inoculer avec toute sa famille. Ce fut un grand événement. Favart le mit en musique, dans un divertissement donné au Théâtre Italien sous le titre : *L'Inoculation ou la fête au château*. Il devint de mode pour les dames de porter des rubans couleur inoculation. Le procédé était passé dans les mœurs anglaises, quand Jenner, commençant l'exercice de la médecine, fut nommé inoculateur du comté de Gloucester.

Dans la pratique de son art, il fut frappé d'un fait : c'est que les gens occupés à traire les vaches étaient souvent réfractaires à l'inoculation. D'un autre côté, il connaissait la tradition populaire que ces mêmes individus traversaient les épidémies de variole sans payer leur tribut. Eux-mêmes attribuaient leur immunité à ce qu'ils avaient contracté accidentellement une maladie des trayons des vaches présentant quelque analogie avec l'éruption variolique et connue sous le nom de cowpox (variole des vaches).

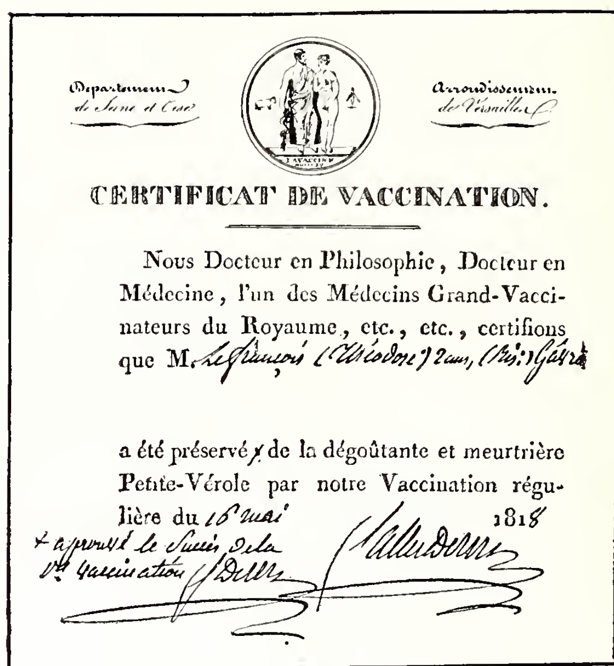
Ce fut pour lui un trait de lumière. Et le 14 mai 1796, à un enfant de huit ans, James Phipps, il inocula le liquide des pustules de cowpox dont une vachère Sarah Nelmes était atteinte. Au point des piqûres se développèrent des pustules semblables. Deux mois après il soumit l'enfant à l'inoculation de la variole. L'enfant était réfractaire ! La vaccine était découverte !



Plusieurs adversaires surgirent. L'un d'eux, le docteur Jugenhous, qui se disait médecin des têtes couronnées avait inoculé la variole à la famille impériale de Vienne et au grand-duc de Toscane. Un autre, Woodville, dont le nom se trouve inscrit sur une des estampes ici reproduites, fut un ennemi acharné de Jenner et de

son œuvre. Néanmoins, la nouvelle doctrine eut rapidement des adeptes fervents, presque des fanatiques.

En France dès 1800, le docteur Colladon, de Genève, apportait à Paris du vaccin pris à Londres et l'on faisait à la Salpêtrière, dans le service de Pinel, des essais. Un comité, *le Comité des Sept*, formé de membres de l'Institut et de l'École de médecine, dépêcha à Londres, Aubert qui revint insuffisamment éclairé.



Département de Seine et Oise

Arrondissement de Versailles

CERTIFICAT DE VACCINATION.

Nous Docteur en Philosophie, Docteur en Médecine, l'un des Médecins Grand-Vaccinateurs du Royaume, etc., etc., certifions que M.

a été préservé de la dégoûtante et meurtrière Petite-Vérole par notre Vaccination régulière du 16 mai 1818

Reproduction d'un certificat de vaccination extrait du volume : *L'argot de l'X* (Émile Testard, éditeur).

Un personnage riche et bienfaisant, M. de La Rochefoucauld-Liancourt, qui avait résidé à Londres, fonda à Paris un institut vaccinal; le ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte, souscrivit et le 5 avril 1800, la maison du Dr Colon s'ouvrait à la vaccination publique. A ce même moment, le préfet de la Seine décrétait la fondation d'un hôpital central pour la pratique de la vaccination.

Depuis, la méthode Jenner a suivi sa marche en avant, mais non sans de rudes assauts auxquels les estampes du temps font allu-

sion. A l'heure présente, bien que la vaccination ne soit pas obligatoire de droit, elle l'est devenue de fait puisque la formalité est imposée à tout citoyen et à tout âge, pour entrer à la crèche comme pour être admis à l'asile des vieillards, pour entrer dans une administration comme dans une école; témoin le curieux certificat que nous reproduisons ici et qui date de la première période de l'application de la méthode.

Quel chemin parcouru depuis!

En 1818, les estampes sur la vaccine effrayaient encore les enfants et les jeunes élégantes à la devanture des marchands; à la fin du siècle, voilà cette opération devenue un intermède mondain.

Pendant l'épidémie de juin 1893, une maîtresse de maison n'a pas craint de convier tous ses amis à une séance de vaccination en commun, entre deux figures de cotillon. La vaccine consacrée par la mode : malgré sa foi en l'avenir, Jenner n'eût pas osé, dans ses rêves les plus beaux, espérer pareil triomphe!

Dr LÉON-PETIT.



Mon Oncle je vous la Souhaite bonne, accompagnée de plusieurs autres

Reproduction d'une des nombreuses caricatures de l'époque sur la petite vérole.
D'après l'original en couleurs (Restauration).



A la salle n° 2 durant la vente de Lignerolles (Croquis de E. Grenier).

LA

BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE LIGNEROLLES

TROISIÈME PARTIE

La vente de la troisième partie de la bibliothèque du comte de Lignerolles aura lieu du 16 au 26 avril. Elle comprendra les livres appartenant aux sections Histoire et Géographie ; elle se composera de onze cents numéros. Comme dans les deux précédentes ventes, les amateurs de reliures anciennes et de provenances illustres trouveront amplement à puiser dans celle-ci. Ils peuvent d'avance se préparer aux joies qui accompagnent l'acquisition d'un trésor convoité, aux émotions des enchères chaudement disputées, aux amers regrets des défaites qui sont, quoi qu'on fasse et quoi qu'on ose, le lot du plus grand nombre. Plusieurs luttent, et il n'y a qu'un vainqueur!

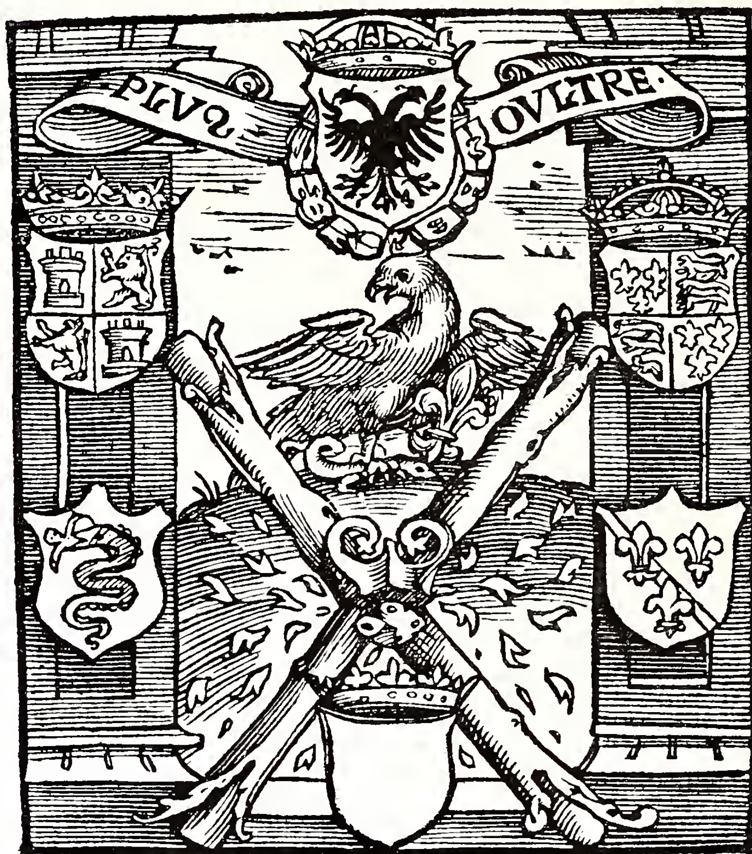
Veut-on des volumes portant les insignes de ces derniers Valois dont M. Quentin-Bauchart nous a fait si bien connaître les collections? Voici (n° 2723) un précieux volume couvert d'un velin blanc sur lequel se détachent, au milieu d'un semis de fleurs de lys, les armes de Charles IX : c'est la relation, en latin, puis en français, de fêtes données en son honneur et à l'occasion de son mariage. — Voici deux magnifiques reliures, admirablement conservées, aux armes et au chiffre de Henri III. L'une d'elles (n° 2440) est en maroquin brun ; elle recouvre une traduction de Thucydide, in-folio. L'autre (n° 3201) orne les *Statuts de l'Ordre du Saint-Esprit* qui fut, précisément, fondé par Henri III. — Je signale pour mémoire (n° 2492) une curieuse reliure datée de 1562 et portant au milieu de compartiments et d'élégantes arabesques les trois croissants de Diane de Poitiers : reliure et volume sont, malheureusement, en mauvais état.

Nous passons aux Bourbons. Le n° 2865 est aux armes de Henri IV. Le livre, cependant, est postérieur à la mort du « Béarnais », puisqu'il fut tout justement écrit par un religieux nommé Pelletier, à l'occasion de son assassinat et pour démontrer que les régicides devraient, de leur vrai nom, s'appeler des parricides. Au surplus, l'auteur fit diligence : Henri IV avait péri en mai 1610; dès le 14 juillet suivant, Pelletier obtenait l'autorisation d'imprimer et à la fin d'août l'impression était terminée. Évidemment, le présent exemplaire fut offert au Roi, et le relieur, entre les mains duquel était resté le fer représentant les armes de Henri IV, apposa sans plus de réflexion ce fer sur le velin de la couverture. Toutes ces circonstances augmentent encore l'intérêt de ce livre. Le n° 2206 porte également le chiffre de Henri IV, accolé à celui de la reine Marie de Médicis : c'est l'exemplaire de dédicace d'un ouvrage curieux, la *Description du premier voyage fait aux Indes Orientales par les Français,* 1609. Les armes de Marie de Médicis se trouvent seules sur un magnifique exemplaire des *Éloges et Vies des reines, princesses, etc., illustres en piété,* 1630. Celles de Louis XIII et d'Anne d'Autriche rehaussent la valeur d'une reliure (n° 2908) qui est, par elle-même, une œuvre importante. Ajoutons que le livre est rare : c'est l'ouvrage connu sous le nom de « Mascurat » ; l'exemplaire est sur grand papier. Une singularité analogue à celle que j'ai relevée tout à l'heure pour le volume aux armes de Henri IV est à constater ici : Louis XIII était mort depuis plusieurs années quand ce volume, dont les plats portent ses armoiries, fut imprimé. Signalerai-je les livres aux armes de la reine Marie-Thérèse d'Autriche (n° 2275, un exemplaire sur grand papier de l'*Histoire Universelle* de Bossuet); — ceux aux armes du Grand Dauphin (n° 2858), de la « Grande Mademoiselle » (n° 3048), de la Duchesse de Bourgogne (n° 2277), du Dauphin, fils de Louis XV (n° 2469)? Cette simple énumération sommaire, et surtout bien incomplète, suffira pour montrer que cette troisième partie de la bibliothèque ne le cède pas, sous ce rapport, aux deux autres.

Les provenances de grands bibliophiles sont pareillement nombreuses. On remarquera sur beaucoup de volumes les insignes du comte d'Hoym, notamment sur un *Quinte-Curce* (n° 2444), sur une *Histoire Universelle* de de Thou, édition de 1684, 16 volumes in-4, grand papier, reliure en maroquin bleu d'une fraîcheur parfaite (n° 2573), sur un exemplaire des *Mémoires de Martin du Bellay,* 1592 (n° 2610). La marque de Longepierre orne un beau *Salluste,* de l'édition dite *Variorum,* (n° 2464) et une *Vie de Monsieur Molière,* par Le Gallois, sieur de Grimarest, 1705 (n° 3251). Les armes et le chiffre de J.-Aug. de Thou décorent le numéro 3135, un ouvrage connu sous le nom de *Recueils d'Arétophile* et qui est d'une grande importance pour l'histoire des Pays-Bas.

D'autres volumes se recommandent, indépendamment des armoiries qu'ils portent, ou même en l'absence de toutes armoiries, par l'excellence de leurs reliures. Ainsi les numéros 2453 et 2454, deux éditions différentes,

¶ La bataille faicte par
de la les mons deuant la
ville de pauie le.xxiiii.iour de feurir Lan
M.ccccc.xxv.



REPRODUCTION DU TITRE D'UN OUVRAGE IN-4 GOTHIQUE

imprimé à Anvers, en 1525, par Guillaume Vorsterman et se rapportant à la bataille de Pavie. Armes et emblèmes de Charles-Quint.
[N° 2630 du catalogue de Lignerolles.]

mais toutes deux en latin, des *Commentaires de César,* recouverts de ces maroquins doublés qui ont fait la réputation de Boyet, le plus parfait



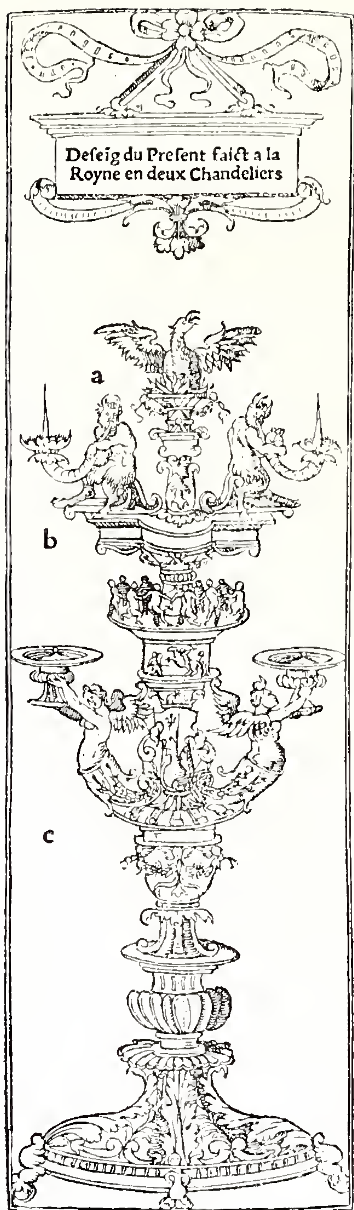
Lentree de la Royne en sa ville & Cite de Paris, Imprimee par le Commãdemẽt du Roy nostre Sire.

NON PLVS

On la vend a Paris en la Rue Sainct Iacques deuant Lescu De Basle, & deuant Leglise de la Magdaleine, A Lenseigne du Pot Casse. Auec Priuilege.

Reproduction du titre *L'Entrée de la Royne* (1531), avec encadrements de Geoffroy Tory Petit in-4°. [N° 2655 du catalogue de Lignerolles.]

ouvrier relieur du siècle dernier ; — ainsi les numéros 2541 et 2542, superbes exemplaires des *Mémoires de Commines,* et le numéro 2516, les *Chroniques de Froissart,* reliure de Padeloup avec son étiquette ; ainsi le



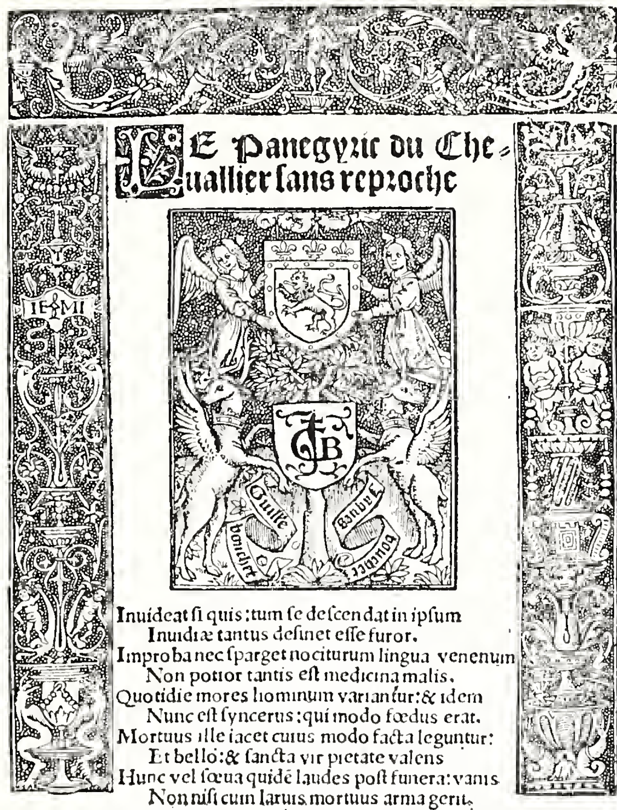
Reproduction d'une remarquable gravure sur bois de Geoffroy Tory : les Chandeliers offerts à la Reine, extraite du volume *L'entrée de la Royne en sa Ville et Cité de Paris* (1531).

numéro 2579, un exemplaire du *Journal de Henri III,* relié par Derome, qui fut adjugé 4 700 francs chez M. de La Roche-Lacarelle en 1888; ainsi encore les riches reliures du XVIe siècle qui sont décrites sous les numéros 2686 et 3060. Je mentionne enfin, pour sa fraîcheur et son éclat qui se peuvent presque qualifier d'invraisemblables, la reliure du numéro 3247. Elle est en maroquin citron, avec larges dentelle et doublure de maroquin rouge. Elle fut exécutée pour le duc d'Aumont, dont elle porte les armes. J'ai eu la curiosité de savoir ce qu'elle fut vendue lors de la mise aux enchères de sa bibliothèque, en janvier 1783 : le prix fut de 33 livres ! Les temps et les prix sont changés.

Mais surtout on trouvera dans le catalogue de cette troisième vente un choix très considérable de documents et plaquettes historiques d'une extrême rareté. Il y a plus de dix ans, un des rares privilégiés que M. de Lignerolles avait admis à visiter sa bibliothèque, M. Quentin-Bauchart, écrivait : « C'est la plus riche collection qui existe en éditions originales et en documents précieux sur l'histoire de France. » Les précédents catalogues, surtout le second, avaient justifié cette appréciation en ce qui concernait les éditions originales; celui-ci la justifie pleinement en ce qui concerne les pièces historiques.

Le XVIe siècle, cet âge tourmenté et pittoresque, l'avait spécialement attiré. Il avait assemblé tout ce qu'il avait pu rencontrer d'écrits imprimés sur François Ier et les événements de son règne. Tous ces livres ou livrets sont précieux; beaucoup sont des exemplaires uniques; la plupart présentent, en dehors du mérite documentaire, un inté-

rêt artistique. Le lecteur en jugera par les titres reproduits ici de quelques-unes de ces plaquettes. L'une d'elles (n° 2630), est une relation de la bataille de Pavie. Cette mémorable bataille donna lieu à toute une littérature où les ennemis du roi de France qui, du moins, avait sauvé l'honneur, exhalèrent leurs sentiments. Une des brochures les plus rares de la série


Le Panegyric du Che-
uallier ſans reproche

Inuideat ſi quis: tum ſe deſcendat in ipſum
Inuidiæ tantus deſinet eſſe furor.
Improba nec ſparget nociturum lingua venenum
Non potior tantis eſt medicina malis.
Quotidie mores hominum variantur: & idem
Nunc eſt ſyncerus: qui modo fœdus erat.
Mortuus ille iacet cuius modo facta leguntur:
Et bello: & ſancta vir pietate valens
Hunc vel fœua quidē laudes poſt funera: vanis
Non niſi cum laruis mortuus arma gerit.

Titre du volume : *Le Panégyric du Chevalier sans reproche* (Louis de La Trémoïlle, tué à Pavie en 1525). Paris, 1528. In-4 goth. Avec la marque de Jacques Bouchet.
[N° 2632 du catalogue de Lignerolles.]

est celle qui parut à Genève en 1525, et à laquelle un savant bibliographe genevois, M. Alfred Cartier, vient de consacrer une étude. M. de Lignerolles la possédait (n° 2629). — Non moins curieux sont les titres des numéros 2632 et 2642, encore des ouvrages se référant à la bataille de Pavie et à ses conséquences. En outre, nous reproduisons le titre du numéro 2655, un des livres importants de cette partie de la collection, intitulé : L'*Entrée de la Reine en sa ville et cité de Paris,* 1531. Le volume

est orné de plusieurs beaux encadrements dus à Tory et d'une merveilleuse gravure sur bois représentant le « Deseing du présent faict à la royne en deux chandeliers ». Il nous a paru tout particulièrement intéressant de donner ici cette figure, qui est un document d'une haute valeur pour l'histoire de l'orfèvrerie.

La réunion des ouvrages sur les périodes qui suivirent, — celle de la Saint-Barthélemy, celle de la Ligue, celle des campagnes de Henri IV, — n'est pas moins riche. Mais il faut se borner. Mentionnons seulement d'importants ouvrages sur l'histoire de Paris, sur celle de diverses provinces, sur des pays étrangers ; il y a, pour ne citer que celles-là, des *Chroniques de Bretagne* et *de Normandie* qui méritent l'attention ; il y a de précieux ouvrages sur Marie Stuart, sa vie et sa mort. Il y a de grandes publications d'art, — l'*Entrée de Henri II* (n° 2684), les *Tableaux du Temple des Muses* (n° 2286), etc., etc. ; il y a des incunables introuvables, comme la *Chronique Saint-Denis* (n° 2358) et les *Chroniques de France,* 1476, premier livre imprimé à Paris avec date (n° 2490). Il y a (n°s 2219 et suivants) de rarissimes ouvrages sur la découverte de l'Amérique et les voyages des premiers explorateurs qui la visitèrent.



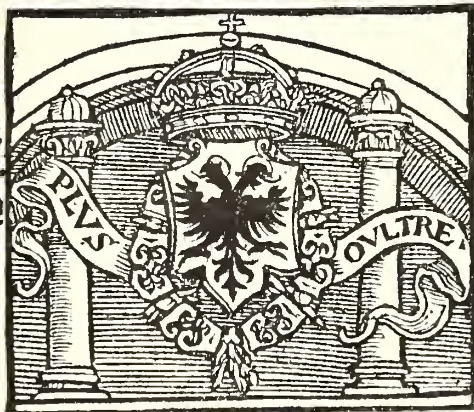
Quand cette troisième partie de la bibliothèque du comte de Lignerolle aura subi à son tour ce qu'on est convenu d'appeler « le feu des enchères », il est certain que la somme d'un million sera dépassée, et de beaucoup. On est actuellement au chiffre de 850 000 francs, — la première vente ayant produit 330 000 francs et la seconde 520 000. Une question se pose : le produit total aurait-il été plus considérable il y a quelques années ? Certes, il y a quinze ans, les éditions originales des classiques français et les poètes de la Renaissance étaient recherchés avec une passion qui s'est refroidie. Si, dès cette époque, les romans de chevalerie et les elzeviers avaient une tendance à la baisse, depuis lors cette baisse s'est accentuée. Enfin « les bibliophiles de 1875 », — pour employer l'expression par laquelle on désigne la génération d'amateurs à laquelle appartenait M. de Lignerolles — professaient le culte des reliures de Trautz — si largement et si brillamment représentées dans cette collection ; — actuellement, on discute Trautz, ce qui est le droit de chacun ; certains même le dénigrent à l'excès, ce qui est un tort. Je sais tout cela, je me rends compte de tout cela ; et cependant je ne tiens pas pour démontré que la vente eût donné vers 1880 un résultat très notablement supérieur à celui d'aujourd'hui. Les prix se seraient répartis d'une façon différente ; l'ensemble n'eût pas été beaucoup plus élevé. Il y a eu perte sur de nombreuses et importantes séries ; par contre, il y a eu, sur les livres exceptionnels, une plus-value que M. de Lignerolles lui-même ne prévoyait pas.

J'invite les lecteurs à un rapprochement ; je biffe cinquante ans de

¶ La deffiãche faicte au trespui
sant et noble Empereur Charles/depar le Roy de
Frãche et Roy Dẽgleterre Et aussy la respõ
se du tresnoble Empereur sur la dit
te deffianche



¶ Imprime en
pont de la Chã
Darthoys de p
de Lies.



Anuers sus le
bre porte a lesm
moy Jaques
uelt

REPRODUCTION DU TITRE DE LA PLAQUETTE CONTENANT LA RELATION DU DÉFI PORTÉ A CHARLES-QUINT PAR LE HÉRAULT DU ROI DE FRANCE ET LA RÉPONSE ÉCRITE AU NOM DE L'EMPEREUR PAR SON SECRÉTAIRE

Plaquette imprimée à Anvers, en 1528. et dont le titre se trouve rempli de formes picardes. In-4 gothique.
[N° 2642 du catalogue de Lignerolles.]

l'histoire ; je suppose que nous sommes au mois d'avril 1844 ; on vient de vendre à la salle Sylvestre les livres du pauvre Nodier, mort le 27 janvier de cette année-là. Le catalogue énumérait d'innombrables plaquettes gothiques d'une insigne rareté, de très nombreux poètes du XVIe siècle, à peine connus, et dont les œuvres étaient très difficiles à rencontrer, des recueils bizarres de chansons ou de noëls : les amateurs se sont vivement disputé ces curiosités bibliographiques, ces livrets introuvables ; on les a payés 100 francs, 150 francs, parfois 200 francs, prix énorme pour l'époque. Dans un coin, il y avait un livre intitulé : *Recueil de quelques vers amoureux*, par Bertaut, 1602 (nº 441 du catalogue). L'édition n'était pas très rare par elle-même ; mais l'exemplaire était dans une condition sur laquelle Nodier, en décrivant ses chers volumes, avant de mourir, avait appelé l'attention par une note ainsi conçue : « Si l'on se rappelle l'étroite liaison du monarque et du poète, on ne sera pas étonné de trouver les *Vers Amoureux* de Bertaut dans la bibliothèque de Henri IV. Ce précieux exemplaire est timbré, en effet, par le doreur, des armes et du chiffre du bon roi, et on peut présumer que ce n'est pas celui de ses livres qu'il a le moins feuilleté. Il me semble qu'il faudrait être bien insensible aux douceurs de la bibliomanie pour ne pas trouver quelque charme à un pareil souvenir. » Nous devons croire que ce charme fut peu compris, car le *Bertaut* aux armes de Henri IV ne fut adjugé que 71 francs.

Et maintenant, revenons à notre année 1894, reprenons le catalogue de M. de Lignerolles. Nous y retrouvons plusieurs de ces plaquettes qui avaient appartenu à Nodier : les prix, en général, n'ont pas été très supérieurs à ceux d'il y a cinquante ans ; or, nul n'ignore combien ils avaient monté dans l'intervalle. Je peux même citer des numéros — comme le numéro 1121 — qui se sont vendus moins cher qu'en 1844. Par contre, le *Bertaut* aux armes de Henri IV, a été adjugé non plus 71 francs, mais 7 450 francs !

Cet exemple en dit plus long que toutes les dissertations sur les courants actuels de la bibliophilie. Il y a autant d'amateurs qu'aux autres époques, et ces amateurs consacrent à des achats de livres autant d'argent que leurs prédécesseurs, et même beaucoup plus. Mais la plupart ne se préoccupent pas de fonder des bibliothèques proprement dites. Divers motifs les en ont détournés ; un premier motif est l'exiguïté des appartements ; un autre motif, — le plus grave de tous — est le prix exorbitant qu'avaient atteint, à un moment donné, les beaux livres de toutes les catégories et de tous les genres. M. de Lignerolles avait pu créer une bibliothèque parce qu'il avait commencé dans le bon temps, il y a près d'un demi-siècle ; mais il n'eût pas tenté l'entreprise s'il avait débuté durant la période de 1875 à 1880 ; il lui aurait fallu dépenser non des centaines de mille francs, mais des millions !

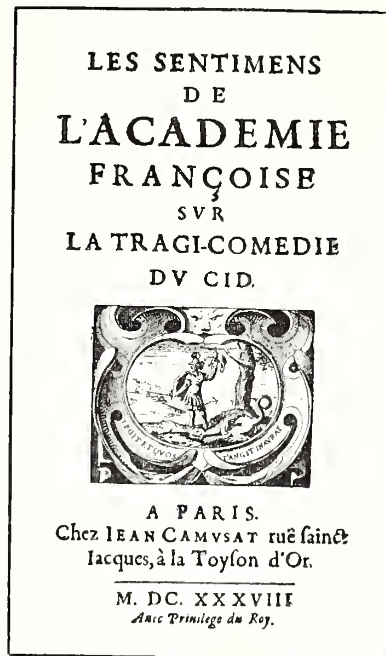
Or, ces plaquettes, ces éditions originales, ces poètes après lesquels on courait du temps de Nodier offrent surtout de l'intérêt s'il viennent

prendre leur place dans une grande collection et y combler des lacunes. A l'état d'unités éparses, ces livres ne signifient pas grand'chose. Ce ne sont pas des *bibelots* de vitrine. La vitrine! Voilà ce qui a remplacé la bibliothèque. On n'y mettra qu'un très petit nombre d'objets, mais ce seront des objets de choix, qu'on n'hésitera pas à payer des sommes énormes. Ce seront des volumes d'une provenance illustre, comme le *Bertaut* dont je viens de parler, — comme le *Montaigne* de 1588 avec envoi de l'auteur, vendu 8000 francs dans la première vente, — comme le *Catulle* de Grolier, vendu 10000 francs alors qu'il n'avait été payé que 2500 francs en 1856, — comme la *Semaine Sainte*, avec autographes de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de leur fille Marie-Thérèse, une relique que M. de Lignerolles avait payée 2000 francs et qui s'est vendue 30000! Ou bien encore ce seront des livres d'un grand caractère artistique : jamais les beaux manuscrits, les grands Livres d'Heures imprimés, les très beaux livres à figures, tels que le *Molière* de 1773, avec les eaux-fortes (incomplètes) de Moreau-le-Jeune, n'avaient atteint des prix plus élevés. Ou bien encore ce seront des reliures d'une beauté exceptionnelle : telles les diverses reliures reproduites dans le *Livre et l'Image* de janvier et de février, à savoir les *Homélies du Bréviaire* (10000 francs), les *Homélies de saint Jean Chrysostome* (les quatre volumes ensemble, 12000 francs), le *Décaméron* de 1757-61 (6960 francs), l'*Heptaméron* de 1780 (8320 francs), etc., etc.

M. de Lignerolles avait, en s'attachant à la recherche de ces provenances ou de ces reliures étonnantes, devancé son époque. Au contraire, il avait sacrifié au goût et aux préventions des bibliophiles, ses contemporains, en excluant par système de ses rayons tout ce qui était moderne. Notre brillant collaborateur, M. Maurice Tourneux, vient de mettre ce point en lumière dans la remarquable préface qu'il a écrite pour le *Manuel des Livres du XIXe Siècle* de M. Gabriel Vicaire : « Vous pouvez, dit-il, feuilleter les catalogues de Cigongne ou Solar, Armand Bertin ou Brunet, La Roche-Lacarelle ou Lignerolles sans vous douter que ces grands amateurs furent les contemporains de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Musset, de Dumas, de Balzac, de Gautier, de George Sand, de Mérimée. » La remarque est très juste et la critique adressée à cette génération d'amateurs est fondée : leur exclusivisme, qui les privait de livres qu'ils auraient dû avoir, privait en outre les auteurs, les éditeurs, les artistes, de conseils et d'encouragements dont tout le monde eût profité. Deux écrivains seulement de notre siècle avaient trouvé grâce devant M. de Lignerolles : le premier était Chateaubriand, représenté par son seul roman d'*Atala*; l'autre était Béranger. Dérogeant à toutes ses habitudes, M. de Lignerolles avait enrichi son *Béranger* de la double suite, en épreuves avant-lettre et à l'état d'eaux-fortes, des figures de Raffet, Charlet, Johannot, etc.; or l'exemplaire a été vendu 5000 francs! Le chiffre eût étonné M. de Lignerolles, mais ne l'eût pas consolé des pertes éprouvées sur les éditions gothiques des romans de chevalerie.

L'influence de cette grande vente sur le marché des livres aura été heureuse. Elle inspirait d'avance de vives alarmes dans le monde des libraires : n'allait-on pas être submergé, pour ainsi dire ? Les cours n'allaient-ils pas s'effondrer ? Et si l'on faisait des efforts désespérés pour empêcher la « marchandise » d'être dépréciée et de sombrer à raison de son accumulation, parviendrait-on ensuite à s'en défaire ? Ces craintes n'ont pas été réalisées. Qu'on aille chez nos grands libraires : on n'y trouvera plus que fort peu de volumes provenant de chez M. de Lignerolles. Presque tout a été revendu ; presque tout est définitivement classé. Le retentissement des enchères a été si grand qu'on en a parlé dans des milieux où jamais il n'était question de livres et que des journaux s'en sont occupés qui, jusque-là, n'ouvraient pas leurs colonnes aux choses de la bibliophilie. De nouveaux amateurs ont surgi. Et qui sait ? Divers indices permettent de croire que, parmi ces amateurs jeunes, le goût des éditions originales, dont les prix sont redevenus abordables, commence à renaître et que beaucoup vont se remettre à ce qui est, en somme, le but vrai de la bibliophilie : la formation de bibliothèques.

A. D'EYLAC.


LES SENTIMENS
DE
L'ACADEMIE
FRANÇOISE
SVR
LA TRAGI-COMEDIE
DV CID.

A PARIS.
Chez IEAN CAMVSAT ruë sainct
Iacques, à la Toyson d'Or.

M. DC. XXXVIII.
Avec Privilege du Roy.



Livres d'Amateurs

« UN CŒUR SIMPLE », PAR GUSTAVE FLAUBERT. COMPOSITIONS D'ÉMILE ADAN, GRAVÉES A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION. PRÉFACE PAR A. DE CLAYE[1].

M. Ferroud poursuit ses réimpressions de Flaubert et de Théophile Gautier, pour la plus grande satisfaction des amateurs de beaux livres. Il vient de publier *Un Cœur Simple;* il nous annonce comme devant paraître prochainement : *Une nuit de Cléopâtre.* De l'œuvre de Flaubert rien à dire, elle est suffisamment connue des lettrés et des amateurs depuis 1877, première édition des *Trois Contes;* c'est donc la réimpression actuelle, l'illustration et l'illustrateur surtout, qu'il convient d'étudier, au moment même où les aquarelles originales de l'artiste viennent de remporter un très réel succès au Salon des aquarellistes.

Et je ne saurais mieux faire, en cette circonstance, qu'en laissant la parole au préfacier, mon collaborateur d'Eylac.

« On peut être un grand peintre et n'avoir pas le sens de l'illustration du livre. M. Émile Adan possède ce sens. Le regretté éditeur Jouaust, qui s'y connaissait, avait remarqué ses aptitudes à ce point de vue spécial; il l'avait poussé dans cette voie, il avait fait de lui un de ses principaux collaborateurs artistiques ; et de cette coopération avec un praticien du livre, M. Émile Adan est sorti armé de toutes pièces pour les tâches difficiles.

« Dès 1880, il se signalait par son illustration des *Fables de La Fontaine,* édition dite « des bibliophiles ». Ses douze dessins, gravés par Lerat, font

1. Paris, A. Ferroud. Tirage à 500 exemplaires, dont 20 sur Japon ou grand vélin d'Arches, avec 3 états des eaux-fortes et un motif à l'aquarelle d'Emile Adan, 500 fr.; 80 sur les mêmes grands papiers, sans aquarelle originale, 200 fr.; 100 sur les mêmes papiers avec 2 états des eaux-fortes, 120 fr.; 50 sur grand papier, avec eaux-fortes avec la lettre, 70 fr.; et 250 sur petit papier vélin, tirage avec la lettre, 60 fr.

seulement regretter qu'un plus grand nombre de sujets n'aient pas été traités; mais Jouaust, on le sait, n'abusait pas des figures dans ses publications; les amateurs n'avaient pas encore les exigences qu'il a contribué, d'ailleurs, à faire naître. L'appétit, dit-on, vient en mangeant. Jouaust fut un de ceux qui réveillèrent le goût des éditions d'art; maintenant, il faut aux bibliophiles les régals abondants et savoureux que leur sert M. Ferroud.

« Je serais entraîné trop loin si je m'étendais sur les autres travaux de M. Émile Adan; cependant je demande à mentionner un livre qui fait également partie des collections Jouaust, les *Filles du feu*, de G. de Nerval : notre artiste a placé en tête des cinq nouvelles dont la réunion forme l'ouvrage cinq compositions qui sont des chefs-d'œuvre.

« Mais jamais encore M. Émile Adan n'avait déployé ses qualités aussi largement, aussi brillamment, aussi complètement, que dans l'illustration de *Un Cœur simple*. Ses vignettes sont de véritables tableaux : voyez plutôt la jeune gardienne de troupeaux buvant à plat ventre l'eau des mares; voyez la procession de Pont-l'Évêque. Parmi les planches hors texte, je vous signale celle où le jeune homme d'apparence « cossue », à *l'assemblée* de Colleville, fait à la fille de basse-cour l'honneur de l'inviter à la danse. Et la scène de la première communion! Et celle du reposoir! Et toutes les autres! L'esprit est jeté à pleines mains; il n'est pas jusqu'au perroquet qui n'ait des jeux de physionomie réjouissants. La poésie déborde; contemplez, par exemple, Félicité arrosant les fleurs sur la tombe de la pauvre petite Virginie : c'est merveilleux de sentiment.

« Ces compositions où l'on admire d'abord la sûreté de la main qui semble les avoir tracées en se jouant, ont été patiemment travaillées, consciencieusement étudiées. Les costumes sont ceux de Pont-l'Évêque; les maisons, les paysages sont ceux de la petite ville et de la région normande où l'action se déroule; cette terrasse, jonchée de feuilles tombées, où M[me] Aubain se promène avec sa fille malade, est bien celle du couvent des Ursulines de Honfleur; le peintre s'y est rendu afin de reproduire fidèlement le panorama décrit par Flaubert en deux traits de plume : « Il y a dans le jardin une terrasse d'où l'on découvre la Seine... Virginie regardait les voiles au loin et tout l'horizon, depuis le château de Tancarville jusqu'aux phares du Havre. »

« Le soin d'interpréter ces compositions par le burin a été confié à M. Champollion, qui s'en est acquitté avec le talent supérieur dont il avait déjà donné la mesure dans la gravure d'*Hérodias*. Avant d'avoir attaché son nom à ces deux grandes œuvres, *Hérodias* et *Un cœur simple*, M. Champollion était au premier rang de nos aquafortistes; il est désormais hors de pair. »

Je n'ajouterai qu'un mot, et ce sera pour annoncer qu'avant peu, l'éditeur doit nous donner le troisième conte de Flaubert, la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*, illustré par Luc-Olivier Merson. L'ensemble sera alors

complet; les trois nouvelles du maître ciseleur en prose auront donné lieu à trois chefs-d'œuvre artistiques; notre époque sera enrichie de trois livres qui resteront parmi les plus beaux; les trois illustrateurs, MM. Rochegrosse, Em. Adan, Luc-Olivier Merson, auront ajouté un nouveau titre à tous ceux qu'ils possédaient déjà; enfin, M. Ferroud aura conçu et mené à bien une de ces difficiles et grandes entreprises qui assurent à un éditeur la reconnaissance des vrais bibliophiles, de ceux qui croient encore au livre orné de compositions gravées.



« DICTIONNAIRE DES FIGURES HÉRALDIQUES », PAR LE COMTE THÉODORE DE RENESSE, MEMBRE SUPPLÉANT DU CONSEIL HÉRALDIQUE. TOME I[1].

C'est, en quelque sorte, un catalogue raisonné de toutes les figures contenues dans les cent et cinq mille descriptions d'armoiries que donne l'*Armorial Général* de Rietstap lequel, on le sait, s'était imposé le problème suivant : *Étant donnée une famille trouver les armoiries qu'elle porte.* Dressé dans un ordre spécial, figure par figure, le Dictionnaire du comte de Renesse permettra dorénavant à tous ceux que la chose intéresse comme héraldistes, généologistes, collectionneurs, marchands d'objets anciens, de donner un nom, sinon à toutes les armoiries, chose encore impossible, au moins à toutes celles qui ont été décrites par Rietstap.

Deux mots, maintenant, sur l'ordonnance de l'ouvrage. Chaque figure héraldique — lévrier, chien, merlette, canard, licorne, cor de chasse, fusée, renard, poisson, tour, autruche, grue, écrevisse, paon, etc... — a son catalogue, lequel est divisé en trois grandes sections, les armes *complètes*, les armes *non-complètes,* les armes *écartelées*.

Si la pure langue héraldique n'y est pas toujours respectée, cela tient à ce que l'auteur a eu surtout en vue de faciliter à ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement ce langage spécial, l'intelligence des termes dont, la plupart du temps, ils ignorent la signification; du reste, c'est là simple affaire de forme. Ajoutons que le volume est accompagné de six planches portant quelques écussons qui donnent la représentation des figures principales, choisies, bien entendu, parmi les moins connues.



BULLETIN DE LA RÉUNION DES SOCIÉTÉS DES BEAUX-ARTS DES DÉPARTEMENTS (DIX-SEPTIÈME SESSION; DU 4 AU 8 AVRIL 1893). OUVRAGE ORNÉ DE 36 PLANCHES ET PUBLIÉ PAR LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS.

Il y a dix ans c'était un modeste recueil sans illustrations : aujourd'hui, c'est un énorme volume de plus de 800 pages, accompagné de reproduc-

1. Bruxelles, Société belge de librairie (Oscar Schepers, directeur), 16, rue Treurenberg. 1 vol. in-8, 24 fr. L'ouvrage complet comprendra trois tomes.

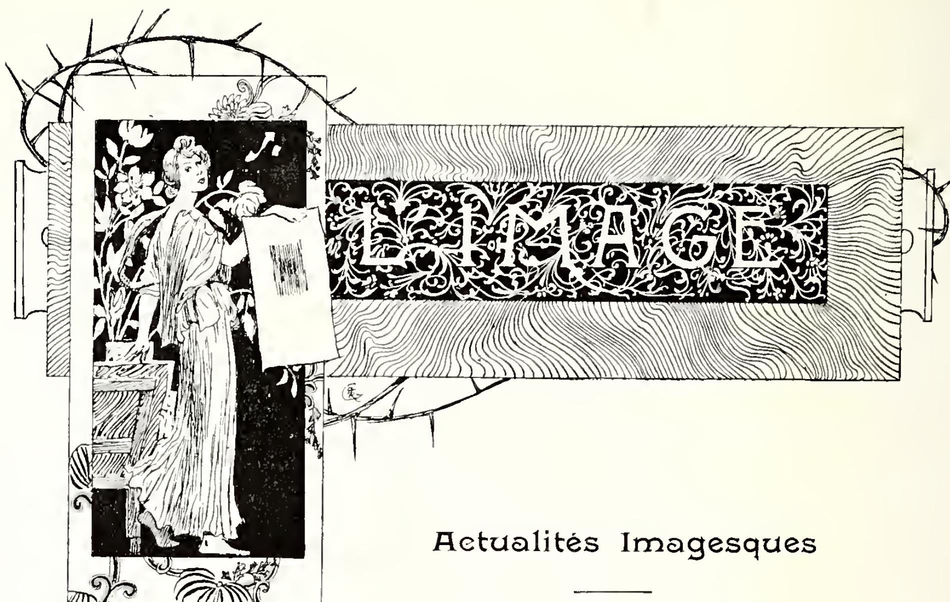
tions nombreuses, une sorte de revue de l'art et de la curiosité départementale pour ne pas dire le Panthéon de l'activité provinciale dans ce domaine particulier. Ce sera l'honneur des directeurs des beaux-arts sous la troisième République, d'avoir su donner à cette publication un pareil développement, d'avoir fait d'elle, en quelque sorte, un recueil unique donnant la crème des travaux intellectuels de la France.

Doivent être mentionnées parmi les études de ce dix-septième volume : — *L'histoire et l'Art dans les cérémonies et les fêtes publiques aux Pays-Bas* par Mgr Dehaismes, très intéressant travail consacré aux principales cérémonies à caractère historique de ces contrées depuis les processions de pénitence et les fêtes joyeuses des XIe, XIIe et XIIIe siècles jusqu'aux grandes processions historiques du XIXe siècle ; telles les Incas à Valenciennes, les fêtes en l'honneur du B. Charles le Bon à Bruges, la reconstitution des fêtes anciennes à Bruxelles et à Anvers, la marche historique de Lille en 1892. — *Samuel Bernard, peintre du Roi*, académicien : son œuvre, son iconographie, sa descendance et, en particulier, Samuel-Jacques Bernard, son petit-fils, surintendant de la maison de la Reine, amateur d'art, par M. Victor de Swart déjà connu pour ses travaux sur les financiers du XVIIIe siècle. — *Contribution à l'histoire de l'art des rocailleurs* (grottes décorées de rocailles et de coquillages) par l'abbé Bouillet à Caen. — *La Chalcographie de la Ville de Reims* (1618-1892), catalogue accompagné de notices sur les monuments, les vues, les portraits, les sujets divers, armoiries et ex libris relatifs à Reims et les graveurs rémois, par notre collaborateur Henri Jadart, l'historien consciencieux et infatigable de l'histoire rémoise — *Les Maisons anciennes de Mâcon* par M. L. Lex. — *Une fausse miniature concernant la ville de Lille* (relative à l'entrée de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et de la duchesse sa femme) par L. Quarré-Reybourbon. — *Le testament de Léonard de Vinci* par M. Anatole de Montaiglon.

Quant à l'illustration, comme toujours documentaire, elle se trouve, cette année, enrichie d'eaux-fortes qui donnent au volume, dans son ensemble, un caractère d'art qu'il ne possédait pas autrefois.

J. G.-C.





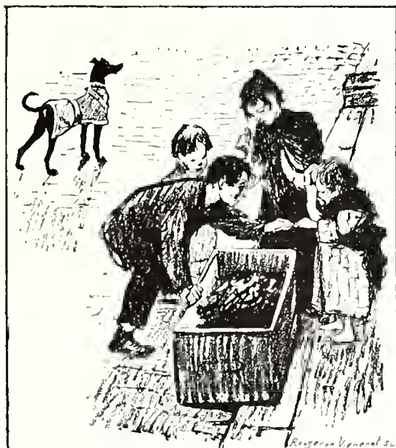
Actualités Imagesques

L'ART CONSIDÉRÉ AU POINT DE VUE SOCIAL

Le Livre et l'Image avait mentionné, au moment de l'apparition du *Chambard*, les remarquables compositions signées Petit Pierre, pseudonyme sous lequel il faut voir un de nos jeunes artistes les plus puissants, Steinlen. Voici, aujourd'hui, pour répondre au désir de nos lecteurs, la reproduction de deux compositions empruntées à ladite collection. Mieux encore : voici quelques appréciations de Max Nordau, dans le tome II de son curieux ouvrage : *Dégénérescence*, qui s'appliquent on ne peut mieux aux compositions actuelles et aux tendances affichées par certains artistes à l'égard des classes miséreuses.

L'idée de Max Nordau est que l'élargissement des *cadres artistiques* n'a consisté jusqu'ici que dans l'introduction de nouveaux sujets et de nouvelles figures et non dans l'invention de nouvelles formes. A vrai dire, ceci n'est pas absolument exact, ou plutôt, ceci n'est qu'un côté de la question, car la jeune école qui remplace le dessin par de simples impressions, la ligne précise et serrée par des taches aux contours plus ou moins vagues, cherche bien à donner à l'art des formes non encore employées. Mais ce point une fois établi, il est très vrai que, comme à différentes époques déjà, nous assistons aujourd'hui à une évolution ou, pour mieux dire, à l'introduction de nouvelles figures dans le personnel de l'art. Au XVIe et au XVIIe siècles ce fut, avec les Hollandais et avec les Suisses, les scènes de l'intimité bourgeoise et les représentations de fêtes civiques, les tableaux montrant des dissertations, des conférences, des cours d'anatomie, des leçons de dissection, — tableaux sur lesquels figure, en portraits fort ressemblants, tout le personnel scientifique de l'époque. Au XVIIIe, ce fut avec une certaine école française, les plaisirs des petites gens et les scènes idylliques d'une campagne malheureusement encore trop enrubannée. Et voici qu'apparaît maintenant, après avoir passé par la période enthousiaste de 1848, où tout était à la fraternité, à la réconciliation des classes, l'ouvrier en sabots et en bourgeron, le miséreux, l'homme du quatrième État, celui que les peintres avaient déjà introduit dans leurs tableaux sur les grèves et les réunions publiques. C'est à propos de ces jeunes, doués d'un talent incontestable et ayant bien compris le rôle de l'art dans la société moderne, que Max Nordau écrit ce qui suit :

« Ils ont donné au prolétaire droit de cité dans l'art et la littérature. Ils montrent l'ouvrier non sous une figure grossière ou ridicule, en vue d'un effet comique ou repoussant à atteindre, mais comme un être sérieux, digne de notre sympathie, fréquemment tragique. C'est là un enrichissement de l'art, de même que le fut jadis l'introduction de coquins et d'aventuriers, d'une Clarisse, d'un Tom Jones, d'une Julie *(Nouvelle Héloïse)*, de Werther, de Constance *(Le Fils naturel)*, etc., dans le cycle de ses représentations. Seulement, quand des têtes confuses exclament après cela : « L'art de demain sera socialiste ! », elles profèrent une sottise insondable. Le socialisme est une conception des lois qui devraient déterminer la production et la répartition des biens. Avec cela l'art n'a rien à voir. L'art ne peut faire de politique de parti. Ce n'est pas non plus son rôle de trouver et de proposer des solutions de questions économiques.



JOLIE SOCIÉTÉ

Où les chiens des riches sont plus heureux que les enfants des pauvres.

(*Le Chambard*, 28 janvier 1894.)



SANS LE SOU

— Ah ! si au lieu d'un pain j'avais volé cent millions.....

(*Le Chambard*, 3 mars 1894.)

Sa tâche est de représenter les causes éternellement humaines du mouvement socialiste, la souffrance des pauvres gens, leur aspiration au bonheur, leur lutte contre les puissances hostiles de la nature et de la structure sociale, leur irrésistible poussée de l'abîme dans une atmosphère intellectuelle et morale supérieure. Quand l'art remplit cette tâche, quand il montre le prolétaire tel qu'il vit et souffre, tel qu'il sent et aspire, il éveille en nous une émotion qui deviendra la mère de projets de changements, de réformes et d'améliorations. C'est en excitant de telles émotions fécondes, et, par elles, le désir de guérir des maux, que l'art coopère au progrès, et non par la déclamation socialiste, et peut-être moins encore par la peinture illusive de tableaux de l'État et de la société de l'avenir. »

En disant que l'art ne peut faire de politique de parti, Max Nordau me semble méconnaître tout un côté de la production graphique : la caricature, et cette omission paraît encore plus frappante au moment juste, où, dans le *Figaro*, Forain publie à nouveau ses satires si cruellement observées, et dont le

titre lui-même, *Doux Pays*, porte l'empreinte de la plus amère ironie. Ce qui est vrai, c'est que les deux côtés se trouvent aujourd'hui en présence, c'est que les deux faces de la question sont maintenant envisagées par le crayon ; c'est que les malheureux, les révoltés, les insurgés sont à la fois poétisés par l'estampe d'art et ridiculisés par la satire graphique. Avec Steinlen, c'est la grande marche des miséreux, vieille comme le monde ; avec Forain, c'est le scepticisme éclectique des possesseurs de la fortune publique, des détenteurs du pouvoir devant les prétentions ridicules et les révoltes irraisonnées des souffreteux, des insoumis et des déséquilibrés.



Réduction d'un croquis de Forain dans le *Figaro*.

Ici, l'art interprétant, symbolisant la révolte ; là, le crayon répondant par la satire aux prétentions des révoltés. Que Max Nordau étudie l'image et il acquerra la conviction que, de tout temps, il en fut plus ou moins ainsi, que toujours l'art a été, au contraire, l'arme la plus puissante, la plus concluante au service des partis politiques.

Au tableau des « meurt de faim » esquissé par Steinlen avec un art si personnel, Forain oppose cette page toute pleine de mœurs anarchistes — (dialogue entre un anarcho et un « cipal ») — « C'est pas la peine d'me regarder comme ça... Js'rai peut-être ministre avant qu'tu sois seulement devenu brigadier. »

Le crayon regardant dans l'avenir et se faisant prophète !

J. G.-C.



Les couvertures illustrées :

Le Bûcher, recueil de nouvelles de M. Albert Verly avec un dessin signé de la vieille signature anagrammatique, jadis si souvent rencontrée, Xileff — lisez Félix Régamey — une femme nue, les cheveux au vent, un peplum sur les épaules, dansant sur des cœurs ; image amusante parce qu'elle montre combien les hardiesses de l'école formée à la fin du second Empire sont peu de chose auprès des audacieuses nudités des jeunes. — *Souvenirs intimes d'un lancier de la garde impériale*, de Marcel de Baillehache, un livre plein de bonnes choses, précieux pour ceux qui ont encore vivant le souvenir du second Empire, avec un dessin de Detaille restituant l'élégant lancier d'alors.



Les « Années » et les « Annuaires » ; toute une littérature ! Voici, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, *L'Année Musicale et Dramatique* que publie un cri-

tique compétent, Camille Belleigue, l'*Année Fantaisiste*, dont le toujours calembourdier Willy rédige le texte tandis que les illustrations sont dues à Albert Guillaume — deux volumes que la librairie Delagrave lance sous des couleurs à la mode. — *L'Année en Images* de notre directeur, M. Grand-Carteret, qui inaugure la publication d'un recueil destiné à rappeler les événements au moyen de l'humour et de la satire crayonnés et qui se présente au public sous une élégante couverture de Girrane, le jeune dessinateur lyonnais déjà connu des lecteurs du *Livre et l'Image*.



Réduction de la couverture de *L'Année en Images* (May et Motteroz, éditeurs).

Voici l'*Annuaire Universel*, revue illustrée de l'année 1893, énorme volume qui doit constituer, suivant le mot de François Coppée, « l'examen de conscience de l'histoire ». Peut-être un peu lourd, mais si renseigné, si documenté ! Au point de vue graphique, l'illustration se compose de portraits et d'en-têtes devant servir aux différentes divisions du volume. Pour l'étranger, ces ornements sont toujours assortis aux particularités de chaque pays. Quoiqu'il en soit, cette encyclopédie annuelle manque quelque peu de pittoresque.



EXPOSITIONS GRASSET ET STEINLEN

Les expositions succèdent aux expositions et c'est vraiment plaisir délicat que de parcourir ces petits groupements d'œuvres individuelles avant les grands bazars éternellement identiques du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées. Rive gauche, à *la Plume*, Grasset; rive droite, à la Bodinière, Steinlen. Ici, un véritable bénédictin travaillant en dehors du mercantilisme et de la réclame, remarquable surtout par ses qualités imitatives, par une incroyable facilité d'assimilation, passant avec une maîtrise inouïe du moyen âge au romantisme, en même temps connaissant son Orient et tout imbu de japonisme. Un sincère d'une réelle impeccabilité de dessin et de coloration, commençant en 1879 avec des illustrations pour un conte de fées, de Saint-Juirs, se mettant en lumière en 1881, avec ses dessins pour l'*Histoire des quatre fils Aymond*, — une merveille qui fit un four noir — tout en donnant des maquettes pour des fers forgés, (telle la lanterne d'une brasserie de la rue de Rivoli) pour des meubles, pour des vitraux. Et depuis, ce furent des couvertures de livres et des prospectus de magasins ou des affiches, toutes remarquablement appropriées à leur sujet qui firent époque : affiches des fêtes de Paris, affiches pour l'Odéon, affiches

pour *Jeanne d'Arc*, à la Porte Saint-Martin, affiches de la place Clichy et de l'encre Marquet, couvertures pour des numéros de Noël, de publications anglaises ou françaises, (celle de l'*Illustration* a été reproduite ici même). Et, dans cet ensemble, un chef-d'œuvre inconnu, refusé par ceux auxquels il était destiné, un dessin pour la Belle Jardinière. Tout cela net, ordonné, d'une remarquable coloration, d'un dessin très sûr; tout cela, ce que personne n'a su voir, procédant de Walter Crane et de l'école de la renaissance en Angleterre. Forain c'est un certain trait londonien; Grasset c'est le mysticisme poétique anglo-saxon.

Et maintenant, à l'opposé, rive droite, voici Steinlen vivant lui, en pleine mêlée, en plein bruit, « apte à exprimer les gestes des enfants, les attitudes des bêtes, le drame et la comédie qui circulent à pleine rue et au long des routes », Steinlen à la fois chroniqueur et penseur du crayon, commentant avec esprit les chansons de Bruant, les poésies de Richepin, les fantaisies de Xanrof et de Maurice Bouchor.

« Symboliste à sa manière », dit fort bien M. Pierre Sandoz dans le *Monde Artiste*, « dès qu'il s'agit d'exprimer l'idée mère d'un roman, d'un conte ou d'un poème, il se montre personnel, surtout par la vision très juste qu'il possède des types faubouriens. Il faut avoir vu le *Rôdeur de Paris*, *Fleur de cinq-pierres*, *Côtier*, *Boitelle*, le *Noël des petits sans souliers*, les *Fortifications* (le jour, le soir et la nuit), *les Boueux*, *Un trimardeur*, *Crâneuse*, *Au Bat'-d'Af'*, *Fruit vert*, *Caresses*. *le Jour des Morts* et cent autres compositions remarquables pour se rendre compte très exactement de la valeur du mouvement vrai, de la couleur sobre chez ce consciencieux qui sait peindre tour à tour la vie de misère, le vice ardent, la tranquille enfance et les ruses de tous les animaux y compris certains humains grotesques. »



Réduction de l'affiche pour l'Exposition Grasset (de Malherbe, éditeur).

Ici même on verra, plus loin, le Steinlen seconde manière, ayant dû s'élever dans l'art graphique à une hauteur peu commune, et le Steinlen dessinateur d'affiches. A la Bodinière, triomphe le Steinlen première manière, celui du *Chat Noir* et du *Gil Blas*, tous deux également personnels, tous deux également penseurs.

J'ajoute, chose intéressante au point de vue documentaire, que les deux Expositions possèdent chacune un catalogue, illustré au goût du jour, qui complète d'une façon admirable cet ensemble graphique.

J. GRAND-CARTERET.



UNE ACTUALITÉ NAPOLÉONIENNE

Comme en 1850 on voit réapparaître à nouveau, de tous les côtés, non seulement Napoléon, mais encore le simple « Poléon » privé de son *Na* : du moins,

c'est le titre d'une revue en images découpées qui vient de se jouer au Concert des Décadents, et pour laquelle le fournisseur attitré de cet établissement, Grün, a dessiné une affiche dont on aura plaisir à trouver la réduction ici, car c'est un



amusant document pour l'iconographie napoléonienne. Napoléon, au bras de Madame Sans-Gêne, se présentant devant les célébrités *montmartro-pigallaises* du jour, au premier rang desquelles figure Xanrof et son lorgnon.



UN RECUEIL DE LITHOGRAPHIES

Sous le titre de *Les Peintres-Lithographes* MM. Léonce Benedite, Henri-Patrice Dillon et Jean Alboize ont fondé, en octobre 1892, une publication ou, pour mieux dire, un album de lithographies originales et inédites tiré à cent vingt exemplaires.

Le prospectus annonçait dans les termes suivants le début de la publication :

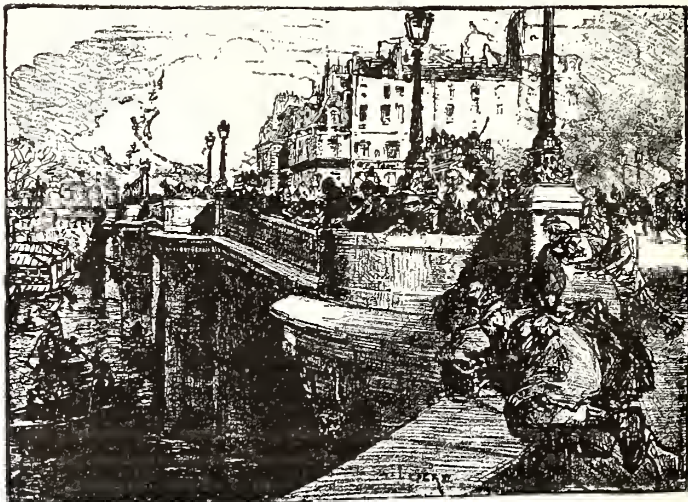
« Préoccupés depuis plusieurs années de l'avenir de cet art dont ils n'étaient pas seuls à pressentir la renaissance, les éditeurs des « Peintres-Lithographes » avaient conçu, presque au début de ce prompt réveil, la pensée de grouper les efforts isolés des artistes et d'appeler comme collaborateurs à cette œuvre tous ceux qui ont encore le souci du dessin. Ils s'étaient dit, en effet, que la lithographie ne constitue guère, à proprement parler, un art spécial, une sorte de ramification de la gravure, ainsi qu'on a coutume de la considérer, mais qu'elle est, en vérité, l'art même du dessin, auquel se trouve attachée, par une bonne

fortune exceptionnelle, la faculté de pouvoir se reproduire directement sans l'intermédiaire plus ou moins fidèle d'aucun interprète étranger.

« Ils ont donc sollicité le concours de ceux qui ont été les promoteurs de ce mouvement et, en même temps, l'aide de tous les artistes, peintres, sculpteurs, dessinateurs, qui ne dédaignent pas de se servir du crayon et auxquels l'absence d'une éducation technique originelle, l'ignorance des recettes, des habiletés apprises, du procédé, en un mot, donnaient une virginité précieuse devant la pierre et promettaient à la lithographie le bénéfice d'effets nouveaux et variés. »

A l'heure actuelle deux fascicules, c'est-à-dire vingt planches, ont paru et il est permis de juger l'œuvre dans son esprit, quoique, à vrai dire, les lithographies qui nous ont été ainsi données soient d'une très inégale valeur.

Voici, composition au-dessus de tout éloge, le portrait de Marcellin Desboutin,



« C'EST UN NOYÉ »
Reproduction de la lithographie de A. Lepère, pour le recueil : *Peintres lithographes.*

interprétation par la lithographie de la belle pointe-sèche connue de tous les amateurs; *Etude d'enfants*, de J. Geoffroy, amusantes physionomies d'autant plus précieuses que les croquis n'abondent point dans l'œuvre de cet artiste; *C'est un noyé*, de A. Lepère, scène de la rue, d'un très puissant effet, avec des allures presque « robidaesques »; *Le Christ à la colonne*, de Willette, façon assez neuve de voir la grande scène historique dont le graphique a passablement usé sous toutes les formes; *Place Pigalle*, de Anderson, effet de nuit qui, par ses colorations d'un gris verdâtre et ses taches rouges, rappelle quelque peu les lithographies du temps jadis aux fonds préparés que l'on grattait pour obtenir des blancs.

Les fervents du « jacquisme » pourront contempler *Un Troupeau mouillé*, de Dubois Menant, les admirateurs de Fantin-Latour verront une *Chasseresse* traitée en manière de maquette pour tapisserie; les amateurs d'originalités, de bizarreries fin de siècle se complairont dans *Parfum*, d'Aman Jean, une tête ayant

le nez dans une rose que tient une main — cela pourrait être une frise décorative. — Citons encore : *Au Cabaret*, de G. Jeanniot; un évêque (vu de dos), étude de Jean-Paul Laurens qui se met à la lithographie comme il avait fait, jadis, du procédé, qui cherche la tache, les traînées des essences, et *Souvenir de la colonne du Fouta*, de Marius Perret, croquis militaire enlevé avec verve. Il est même, en ces fascicules, des compositions qui sentent la photographie : telle *Un coin de mon jardin*, par Paul Maurou.

En somme, l'idée de cette publication est excellente; — faire revivre la lithographie, rien de mieux — mais, jusqu'à ce jour, les planches publiées sont trop restées dans le domaine de la fantaisie : ce qu'il faudrait, ce que demande le public, ce sont des pages vécues, observées, typiques au point de vue de la vie et des mœurs; des compositions sortant de ces éternels sujets d'album — paysage, allégories, têtes ou types de femmes, — qui, aux approches de 1840, finirent par faire tomber la lithographie dans la banalité de métier dont elle a tant de peine à se sortir.

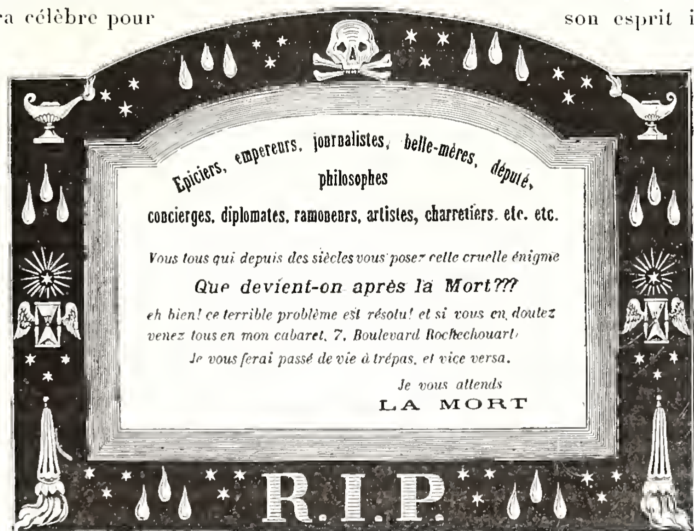
Il ne suffit pas de publier des lithographies : encore faut-il que ces planches présentent un réel attrait et, surtout, répondent aux tendances actuelles.

J. G.-C.



UNE NOUVELLE BRASSERIE FANTAISISTE

Il y eut une époque dans l'histoire des brasseries décorées, où l'on recherchait avant tout le rire et la folle gaîté. A part la fameuse *Taverne du Bagne*, la première invention de l'ex-communard Lisbonne qui restera célèbre pour son esprit inventif



dans ce domaine spécial, à part quelques mauvaises copies de bastilles ou de souterrains, les fantaisies macabres ne semblaient pas répondre au goût du moment.

Aujourd'hui, c'est autre chose : la fumisterie fin de siècle a pénétré dans ce

domaine; après le *Cabaret des catacombes*, voici le *Cabaret de la Mort* où l'on est servi sur des corbillards, singulière façon de pousser à la consommation. Quoi qu'il en soit, le prospectus de cet étrange établissement mérite d'être conservé, d'autant plus que, distribué dans la rue avant l'ouverture du cabaret, il se trouve être, maintenant, une rareté. Et puis ce sera un document pittoresque le jour où quelqu'un aura, lui aussi, l'idée macabre, mais bien humaine en même temps, de dresser l'iconographie de la Toussaint et de la Mort.



EXPOSITIONS PROFESSIONNELLES DU BARREAU EN BELGIQUE

L'esprit documentaire et graphique dans le monde de la basoche :

La Conférence du jeune Barreau d'Anvers a organisé, au mois de novembre dernier, une *Exposition du Souvenir professionnel* dont les exigences de l'actualité ne nous ont malheureusement pas permis de parler plus tôt.

« Nous n'avons eu qu'un but, » écrivaient les organisateurs, « manifester par l'exposition de quelques portraits, de quelques publications plus ou moins connues, plus ou moins curieuses, de quelques objets d'intérêts divers, le pieux désir de voir peu à peu se réunir au Palais, dans les salles occupées par le Barreau, tout ce qui peut perpétuer les affections et les admirations, les luttes et l'esprit, la vie même de notre ordre. »

« L'Exposition du Souvenir professionnel », strictement limitée aux hommes et aux choses du Barreau d'Anvers, et qui comprenait 197 numéros, présente un véritable intérêt documentaire. Très habilement, elle avait groupé, en effet, les publications juridiques, œuvres des avocats anversois ou résumés des travaux de leurs conférences, les portraits des anciens maîtres, médailles, tableaux et photographies et ces mille petits riens qui disparaissent d'autant plus facilement qu'ils sont entre les mains de tous à leur apparition : menus de banquets, programmes d'excursions, lettres de décès, circulaires, convocations, croquis oubliés sur la barre entre deux plaidoiries. C'est ainsi que le catalogue étiquetait sous le numéro 157 une vieille toque dont l'historique mérite de ne point être perdu : « Bonnet d'avocat acheté à Paris par Me Franz de Maertelaere en 1858. Lorsque Me Franz de Maertelaere parut à l'audience du tribunal d'Anvers coiffé de ce bonnet, il produisit un émoi tel que le président l'invita *gracieusement* à renoncer à cette coiffure. Me de Maertelaere déféra à ce désir. »

Infiniment petits, dédaignés aujourd'hui, qui demain, — si une main pieuse se trouve pour les sauver de la destruction, — éclaireront le tableau des mœurs, fourniront le cadre vivant des accessoires de l'histoire.

Mais il est bon de rappeler, également, que semblable exposition avait été déjà tentée en 1891, lors du cinquantième anniversaire de la fondation de la Conférence du jeune Barreau.

L'exposition n'était plus locale : elle avait réclamé le livre, l'image et le bibelot de tous pays, de toutes époques, se bornant à considérer le rapport plus ou moins éloigné avec l'exercice de la profession, « le matériel et l'accessoire de la Justice, et aussi tout ce qui orne et embellit la profession d'avocat ». Neuf sections comprenaient 369 numéros : manuscrits, anciennes pièces de procédure, autographes, diplômes, thèses; livres rares ou curieux; médailles, tableaux, dessins, sculptures, estampes, portraits et caricatures, souvenirs de procès célèbres ou de banquets.

C'est ainsi que l'on retrouvait, à côté du glaive qui avait servi à l'exécution



RÉDUCTION D'UNE DES AFFICHES DE MISTI (BLANC SUR FOND NOIR)

des comtes d'Egmont et de Hornes, un vieux reliquaire d'argent avec la relique de saint Yves, patron des plaideurs. C'est ainsi que les vieilles toques du XVIIIe siècle, coiffures des baillis d'opéra-comique, surmontaient les majestueux *Corpus juris* de Plantin. Ici, les diplômes et les thèses avec leurs sceaux en médailles ou en grelots de cire ; là, les médailles des juristes flamands et italiens, la monnaie des rois de la basoche.

Les tableaux nous révélaient une peinture de l'école de Breughel, l'image d'un avocat du XVIe siècle au centre de ses sacs à procès ; les clients apportant les œufs, la volaille, les fruits et légumes, seules *provisions* exigées au temps jadis.

Lorsque le ministre de la Justice vint inaugurer l'exposition, il reconnut en bonne place les croquis, jadis crayonnés par lui, pendant les débats de la célèbre affaire Peltzer, alors qu'il était simplement Me Lejeune.

Ces deux tentatives, à deux ans d'intervalle, paraissent devoir amener un résultat positif : la création d'un véritable « musée professionnel ».

Musée, mot bien gros sans doute, et des sourires accueilleront certainement le projet, qui consiste à recueillir des infimes riens, sans valeur actuelle. Mais ne désespérons pas : un jour viendra où il faudra bien reconnaître que l'histoire elle-même est constituée à l'aide de ces petits riens. P. WAUWERMANS.



Les expositions prochaines :

L'exposition dite de « Marie-Antoinette et son temps », galerie Sedelmeyer, rue La Rochefoucauld, ouverte à partir du 15 avril. Réunion d'objets appartenant à des collectionneurs : souvenirs personnels de la Reine, livres ou objets familiers, meubles, vêtements ou accessoires de toilette lui ayant appartenu à elle ou à quelqu'un des siens ; puis portraits de la Reine, du Roi, de leur famille ou des principaux personnages qui ont vécu dans leur intimité ; tapisseries de l'époque prêtées par l'État, et enfin la grande horloge du Conservatoire des Arts et Métiers qui fut exécutée au moment du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette.



L'image dans les expositions :

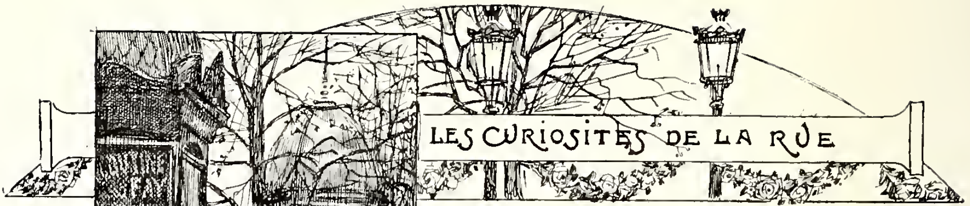
Aux Artistes Indépendants une série de dessins de M. Valton pour l'*Amour de Jacques*. livre de M. Ch. Fuster, des aquarelles pleines de verve et d'un dessin facile d'Alfred Le Petit, aux types caractéristiques, *Un Camelot calligraphe, Chanteur des rues,* les nettes et expressives figures de Toulouse-Lautrec, les pastels d'Hermann Paul, un jeune qui vient de publier un album sur lequel nous reviendrons.

Au Salon du Concours Hippique, des Gyp, des Caran d'Ache, et des Crafty.

A la Rose + Croix qui, on le sait, bannit nombre de sujets, toute représentation de la vie contemporaine, toute peinture d'histoire prosaïque, toute peinture militaire, toute scène rustique, etc., etc., les images hiératiques d'Andhré des Gachons, pastiches figés.

A la galerie Durand-Ruel, les productions fantastiques du rêveur Odilon Redon avec ses étranges et macabres évocations à travers l'inconnu, des images quelque peu genre Victor Hugo, pour les *Fleurs du Mal* et autres « livres-lumière » (*sic*).







Glose sur quelques Affiches

Les chats étaient partout; sur le papier à lettre, sur les menus, sur les faïences, sur les mille objets que fabrique l'industrie parisienne; ils n'avaient encore apparu sur les murs que d'une façon tout à fait incidente avec les affiches de cirque destinées aux exercices de félins dressés. Les voici, maintenant, au Salon de la Rue, attirant tous les regards avec la ravissante affiche de Steinlen pour le *lait naturel stérilisé*, Steinlen le maître dessinateur qui ne se contente pas seulement de « croquer » les types parisiens, qui est encore un chatophile convaincu, qui avait déjà montré dans *Folle Journée*, — un de ces ravissants petits albums *de l'Encyclopédie enfantine* publiée par la maison Quantin, — combien il s'entend à saisir dans leur vie intime, dans leurs escapades folichonnes, les petits tigres en chambre, aux mouvements toujours si gracieux, dont raffolent artistes, écrivains et penseurs.

Un baby, aux blonds cheveux bouclés, vêtu d'une robe au rouge triomphal, boit goulûment un bol de lait, ayant à ses côtés trois félins aux regards fulgurants, au poil soyeux, désireux, eux aussi, de plonger leur petite langue dans la tasse pleine de lolo. Ravissante composition, justement remarquée, servant en quelque sorte de trait d'union entre les Chéret toujours si colorés, et les banales affiches d'expositions, de concerts, de feuilletons de journaux, comme l'*Espion Rabe*, de femmes à la mode, comme la belle Otero, avec ou sans fourrures mais jamais sans diamants, et de vélocipèdes. Bicycles et tricycles ne se contentent plus, en effet, d'encombrer les rues, de prendre possession des magasins, de mettre en vitrine ce qu'on eût laissé jadis à sa vraie place, dans des ateliers, il leur faut étaler sur les murailles étonnées leurs annonces charlatanesques vantant à qui mieux leur supériorité, leur vitesse, chantant leurs exploits, proclamant bien haut leur victoire sur les chevaux au trot, sur les chevaux au galop, et même sur l'Américain Cody. On passe ainsi du cycle Ouragan au tandem Gladiator, du cycle des amoureux au vélocipède des familles, des frictions spéciales pour coureurs aux *pneus* increvables. Toute la lyre vélocipédique!

Mais voici autre chose. Une nouveauté pour nos rues, implantant ici, un genre depuis longtemps populaire à Londres, opposant à la riche polychromie de



LITHOGRAPHIE DE STEINLEN POUR UNE AFFICHE DU « LAIT STÉRILISÉ »

Réduction d'après une épreuve d'état avant toute lettre.

Chéret et de son école, la plus stricte monochromie, l'affiche aux figurines, aux lettres en blanc se silhouettant sur un fond absolument noir, quoique, cependant, les personnages et les objets soient dessinés avec toutes leurs valeurs. Ces affiches, existant sous la forme de quatre compositions différentes, sont destinées à populariser l'*Ondine*, produit d'une société qui a pour nom « Amidonnerie de France ».

Ici, c'est une dame, dans le plus simple appareil, poudrant ses bras menus d'un impalpable nuage ;



Reproduction de la dernière affiche de Chéret pour la *Halle aux Chapeaux*.

Là, devant une glace, c'est un Monsieur qui fait voltiger la houppette sur sa joue de frais rasée ;

Du visage nous passons au corps lui-même, aux détails de la toilette intime. Et voici une bonne nourrice passant la houppette amidonnée de poudre, « garantie pure », sur les membres grassouillets de son poupard ; tandis qu'ailleurs une autre dame exulte en sa baignoire, présentant au public un petit paquet du produit en question.

Par une originalité particulière aux affiches anglo-américaines, les personnages ont des faces épanouies de soleil. A l'intérieur de circonférences irradiées, les

nez s'épatent, les bouches se fendent rigoleuses et les yeux ingénus s'écarquillent, cependant que les sourcils, bienheureusement arqués, donnent aux physionomies une expression infinie de béatitude solaire.

C'est, en quelque sorte, l'affiche comique prenant possession de nos murs, implantant la caricature là où, à quelques rares exceptions près, n'avaient encore prévalu que la recherche de l'effet et le désir de créer un art nouveau.

L'affiche, à notre époque, mériterait vraiment une chronique spéciale, d'autant que, comme toute chose humaine, elle a ses heurs et malheurs. Jadis, on ne lui faisait la guerre que lorsqu'elle laissait percevoir des dessous trop légers; voici, maintenant, qu'on se met à la taquiner sous les prétextes les plus futiles. Hier, à cause d'une ressemblance évidemment cherchée avec le chef du pouvoir; aujourd'hui, pour une pure question de papier.

Du reste, voici les choses :

Premier incident. — Le mois dernier, un industriel avait fait placarder un peu partout une immense affiche-réclame prônant une nouvelle liqueur; sur cette affiche se trouvaient deux personnages, un monsieur et une dame, qui, assis à une table, dégustaient la liqueur dite *Château-Cognac.*

L'auteur de l'affiche avait eu l'idée de prêter au dégustateur les traits de M. Carnot et, afin qu'aucun doute ne fût permis, il avait inscrit sur la nappe qui recouvre la table le chiffre du président de la République, un S. C. entrelacés.

La chose, pourtant fort innocente, déplut en haut lieu et sur les ordres les plus formels, venus de l'Élysée, le ministre de l'Intérieur prescrivit de faire recouvrir d'un morceau de toile peinte la tête des personnages. Et d'un.

Deuxième incident. — Steinlen avait, pour annoncer l'exposition de son œuvre, composé une affiche en couleur sur fond blanc, représentant des chats. « Des chats » dit fort spirituellement le chroniqueur du *Monde artiste* « c'est osé déjà comme symbole de volupté, n'est-ce pas? mais ce qui l'est énormément plus, c'est le fond blanc de l'affiche. »

Et là encore, le gendarme est intervenu et a fait assavoir à l'artiste qu'il ait à se servir d'un papier tout autre, teinté de *couleur franche.*

Moralité : Guerre aux chats blancs, vivent les chats noirs!

A quand une revue intitulée : *les Drôleries de l'affichage?*

Un Musard.



C'était inévitable. La russophilie aiguë de ces derniers temps, qui a si profondément marqué en politique, qui a donné naissance à tant d'objets dans le domaine de l'article de Paris, devait avoir son contre-coup dans l'agencement et la décoration des boutiques. Aussi, tandis que disparaissait le restaurant russe de la rue Richelieu, on a vu apparaître, faubourg Montmartre, une taverne franco-russe, avec des plafonds décorés et des vitraux reproduisant les personnages et les principaux événements de cette période politique. 1894 n'a pas voulu rester au-dessous de 1816.





Les Grandes Ventes

I. — LIVRES.

Livres rares et précieux, manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de feu M. le comte de Lignerolles. (Voir pour le commencement, p. 191.)

799. *La Métamorphose d'Ovide figvrée.* A Lyon par Iean de Tournes (1557); figures gravées sur bois par Bernard Salomon dit le Petit Bernard, accompagnées de vers de Barthelemy Aneaud, relié par Boyet : 3 700 fr. — 830. *V. Ampliss. Christophori Thvani Tvmvlus.* Lutetiæ, apud Mamertum Patissionum (1583), contenant des poésies en grec, latin et français, des plus célèbres auteurs du temps; exempl. sur grand papier, aux armes de Jac. Aug. de Thou : 1 980 fr. — 850. *Mémoires historiques de Raoul de Coucy.* A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres (1781), exempl. sur vélin, avec reliure dite à l'oiseau, exécutée par Derome le jeune : 1 455 fr. — 852. *Les Poesies du Roy de Navarre.* Paris, H.-L. Guérin (1742), rel. de Padeloup, exempl. provenant des bibl. Radziwill et La Roche Lacarelle : 770 fr. — 856. *Le Livre de Matheolvs* (Paris, 1492), exempl. très gr. de marges, ayant appartenu au baron de La Roche Lacarelle : 800 fr. — 857. *Le Resolv en mariage.* Paris, Antoine Verhard (vers 1500). Cet ouvrage dont il a été publié des éditions postérieures et abrégées sous le titre de *Rebours de Matheolus* est le seul connu, il est impr. sur vélin et prov. de la bibl. La Roche Lacarelle : 2 800 fr. — 858. *Les œvvres de maistre Françoys Villon.* Paris, Galliot (1532), édition rare contenant différentes pièces rejetées comme étrangères à Villon, par Clément Marot, exempl. de J.-J. de Bure : 2 000 fr. — 861. *La Dance des Aveugles* (imprimée à Lyon vers 1480), rare édition du poème de Pierre Michault : 1 450 fr. — 869. *Le Contreblason des Favlces Amovrs.* Imprimé à Paris pour Symon Vostre, libraire, reliure de Lortic enfermée dans un étui en mar. rouge : 695 fr. — 870. *Les œuvres de maître Gvillavme Coqvillart.* Paris, Galliot du Pre (1532), édition rare et recherchée : 900 fr. — 873. *Les Fortvnes et Adversitez.* Paris, Iehan (1526), l'auteur est Jean Regnier qui mourut en 1464. Ce vol. dont on ne connaît que deux ou trois exempl. prov. de la bibl. du baron Jerome Pichon : 2 500 fr.

— 883. *Les Fatasies de Mere Sote.* Paris, Iehan Petit (1516) avec acrostiche à la fin du vol. donnant les deux noms de Pierre Gringore : 1 220 fr. — 888. *Lhonnevr des Nobles* (reproduit d'après cet exempl. dans le Recueil de Poésies françaises de MM. de Montaiglon et Rothschild) rel. de Lortic : 1 055 fr. — 889. *Les œvvres de Maistre Roger de Collerye.* Paris, à l'enseigne Faulcheur (1536), exempl. d'une grande rareté, déclaré presque introuvable, on n'en connaît que deux autres dont un incomplet à la Bibl. Nat. : 2 950 fr. — 901. *Les œvvres de Clément Marot.* A Lyon à l'enseigne du Rocher (1545), première édit. où les poésies de Marot soient classées dans l'ordre adopté depuis. Exempl. rel. pour Louis, dauphin fils de Louis XIV dont les armes se trouvent au bas du dos du vol. Des bibl. du duc de La Vallière, de Coulon, de Bruyère-Chalabre, de sir Richard Heber et de J. Ch. Brunet : 4 000 fr. — 920. *Rymes de gentille et vertvevse dame D. Pernette dv Gvillet.* A Lyon, par Iehan de Tournes (1545), superbe exempl. non rogné : 6 310 fr. — 929. *Evvres de Lovize Labé Lionnoize.* A Lïon, par Ian de Tournes (1555), rel. du xvi[e] siècle, première édition très rare avec prose en lettres rondes et poésies en italiques : 3 000 fr. — 930. *Evvres de Lovize Labé.* A Lïon, par Iehan de Tovrnes (1556), seconde édition aussi rare que la première, rel. de Trautz-Bauzonnet : 2 020 fr. — 1005. *Recveil de qvelqves vers amovrevx,* par J. Bertaut. A Paris, par la veufue Mamert Patisson (1602), exempl. d'une conservation parfaite aux armes et chiffre de Henri IV, dont Bertaut était un des auteurs favoris : 7 450 fr. — 1006. *Le grand ciel Empyrée,* de Claude de Kærlee. A Paris, pour Félix le Mangnier (1585), portraits de Henri III et Louise de Lorraine, très finement gravés, aux angles du volume chiffre du roi et de la reine surmonté de la couronne royale, exempl. de dédicace : 2 300 fr. — 1045. *Les OEvvres du sievr de Saint-Amand.* A Paris, de l'impr. Rob. Estienne, pour François Pommeray et Toussainct Quinet (1629) exempl. sur grand papier contenant un sonnet autographe de Saint-Amand et orné d'une charmante reliure du xvii[e] siècle : 2 020 fr, — 1069. *OEuvres de M. Boileau Despréaux.* A Paris, chez David et Durand (1747), exempl. sur papier fin, rel. anc. prov. la bibl, J.-J. de Bure : 1 380 fr. — 1073. *Poésies de M[me] et M[lle] Deshoulières.* A Paris, chez Villette père (1732), rel. de Padeloup. Exempl. aux armes de Brancas, duc de Lauraguais, et de Diane-Adelaïde de Mailly, sa femme : 4 000 fr. — 1093. *Les Baisers.* A la Haye, et se trouve à Paris chez Lambert et Delalain (1770), figure, vignettes, etc., desssinés par Eisen et Marillier, grav. par Aliamet, Baquoy, Binet, Delaunay et autres ; exempl. sur Hollande, titres en rouge et en noir, rel. anc. : 2 560 fr. — 1120. *Le Doctrinal des nouvelles mariées* (vers 1490). *Le Doctrinal des nouvaulx mariés :* rares éditions impr. avec les caractères de Pierre Alain et André Chauvain : 600 fr. — 1170. *Lentree dv Roy nostre Sire...* etc. *Cy fine le Sacre dv Roy nostre Sire a Rains* (1484), avec pièce de vers inconnue : 1 100 fr. — 1195. *Fossetier de la glorieuse victoire* (Anvers 1525), seul exempl. connu de ce précieux volume : 750 fr. — 1197. *Le Venite* (Paris 1530), poème adressé à la seconde femme de François I[er] : 645 fr. — 1265. *Ode mezvrée* (1602), exempl. aux armes de Marie de Medicis : 2 050 fr. — 1278. *La Gloire du Val-de-Grâce.* A Paris, chez Pierre le Petit (1669) par Molière, fig. gr. par Chauveau d'après Mignard : 520 fr. — 1279. *La Gloire du Val-de-Grâce.* A Paris, chez Jean Ribou (1669), sur le titre la signature de Papillon; portrait de Molière ajouté : 520 fr. — 1300. *Fables choisies mises en vers par La Fontaine.* Paris, chez Denys Thierry (1668), portr. de l'auteur gr. par Dupin d'après H. Rigault, ajouté : 1 000 fr. — 1301. *Fables...* etc. A Paris, chez Denys Thierry (1628) édit. orig. : 599 fr. — 1303. *Fables...* etc... Paris, chez

Desaint, Saillant et Durand (1755-1759), exempl. sur Hollande, épreuves de premier tirage; aux armes du duc d'Aumont : 6,000 fr. — 1304. *Fables nouvelles* (par Dorat). A La Haye et se trouve à Paris chez Delalain (1773), exempl. sur Hollande, superbes épreuves d'après les dessins de Marillier : 3 050 fr. — 1306. *Novvelles en vers tirées de Boccace* (sic) *et de l'Arioste* par M. de L. F. (La Fontaine). A Paris, chez Claude Barbin (1665), premier essai de publ. des *Contes* de La Fontaine, on n'en connaît que 2 ou 3 autres exempl. : 1 120 fr. — 1307. *Contes et novvelles en vers de M. de La Fontaine*. A Paris, chez Claude Barbin (1665), édition originale des deux premiers livres : 3 060 fr. — 1311. *Contes et novvelles en vers de M. de La Fontaine*. A Paris, chez Claude Barbin (1671), édit. orig. de la troisième partie des *Contes* avec corrections autographes de La Fontaine : 1 505 fr. — 1312. *Nouveaux contes de Monsieur De La Fontaine*. A Mons, chez Gaspar Migeon (1614), édit. orig. rarissime de la 4e partie des *Contes* : 800 fr. — 1316. *Contes et nouvelles en vers de La Fontaine*. A Amsterdam. [Paris, Barbou] (1762), portrait de La Fontaine et d'Eisen gr. par Ficquet, superbes épreuves : 1 530 fr. — 1317. *Contes et nouvelles en vers de La Fontaine*. A Amsterdam [Paris, Barbou] (1862), exempl. aux armes de Millin du Perreux, receveur général des finances : 1 400 fr. — 1318. *Les Trocqueurs*. Conte de M. D. L. F. (La Fontaine) édit. orig. portr. de La Fontaine ajouté : 985 fr. — 1319. *Recueil des meilleurs contes en vers* par La Fontaine, Voltaire et autres. Londres, [Paris, Cazin] (1778) fig. de Duplessis-Bertaux, exempl. non rogné avec portr. ajoutés de La Fontaine, Voltaire et Grecourt : 1 100 fr. — 1322. *La Naissance et les Triomphes*, par messire Honorat de Meynier, Provensal. vol. rarissime : 610 fr. — 1343. *Chansons de P. de Ronsard*. A Paris, par Adrian le Roy (1580) et à Caen, par Iacques Mangeant (1580-1610). Recueil très rare d'airs mis en musique : 1 160 fr. — 1357. *Choix de chansons mises en musique* par M. de la Borde. A Paris, chez Delormel (1773), rel. anc. Recueil contenant le portrait de M. de la Borde gr. par Masquelier d'après Denon et autres superbes épreuves : 4 620 fr. — 1358. *Œuvres complètes de P.-J. de Béranger*, 1847-1858, 5 volumes in-8o, avec les figures de Charlet, Raffet, etc., à l'état d'avant-lettre et d'eaux-fortes : 5 000 fr. Une remarque à faire : Béranger et Chateaubriand étaient les seuls anteurs de notre siècle que M. de Lignerolles eût admis dans sa bibliothèque. — 1361. 103 vignettes en taille-douce pour les œuvres de Béranger (Paris, Perrotin, 1829-1833) épreuves avant la lettre et eaux-fortes sur Chine : 3 470 fr. — 1568. *Le Théâtre de P. Corneille*, édition de 1706, 10 volumes in-12, dans une reliure de l'époque en maroquin doublé, aux armes de Mme de Chamillard : 3 630 fr. — 1575. *Les sentiments de l'Académie françoise sur la tragi-comédie du « Cid »*, 1638, précieux exemplaire en grand papier, aux armes du cardinal de Richelieu à qui il fut offert; ce superbe exemplaire, adjugé 5 000 fr., enrichit désormais la collection de M. de Villeneuve, où abondaient déjà les merveilles de ce genre. — 1584. *Les Œuvres de Monsieur Molière*, 1673, 7 volumes in-12, en maroquin ancien, aux armes de Colbert, édition d'une insigne rareté : 16 200 fr. — 1587. *Œuvres de Molière*, édition de 1773, avec les figures de Moreau avant la lettre, et 22 planches à l'état d'eaux-fortes : 22 100 fr. — 1651. *Œuvres de Racine*, édition de 1697, la dernière donnée du vivant de l'auteur, dans une excellente et très fraîche reliure en maroquin ancien : 4 120 fr. — 1761. *Le Temple de Gnide* (par Montesquieu). A Paris, chez Le Mire (1772), titre gr., front. avec portr. de Montesquieu en médaillon, exempl. aux armes de la comtesse de Provence : 2 700 fr. — 1762. *Le Temple de Gnide*, par Montesquieu. A Paris, de l'impr. de Didot jeune (1794), exempl. unique impr. sur vélin avec dessins orig.

d'Eisen et Le Barbier, fig. peintes à la gouache : 14 000 fr. — 1765. *Tristan, Chev. de la Table ronde.* Paris, pour Anthoine Verard (vers 1705); magn. exempl. sur papier fort : 1 500 fr. — 1772. *La Melvsine.* Impr. à Lyon, par maistre Mathieu Nusz, imprimeur (vers 1490), prov. de la bibl. du prince d'Essling et de Yemeniz : 3 500 fr. — 1775. *Lhystoire et plaisante chronicqve dv petit Iehan de Saintre.* Impr. par Michel Le Noir, libr. à Paris (1518), exempl. de prem. edit., des bibl. de La Vallière et F. Solar : 2 000 fr. — 1779. *Baudoin, comte de Flandres.* Impress. à lion sur le rosne, prem. édit.; double de la bibl. royale : 1 800 fr. — 1780. *Le vroy Gargantva,* seul exempl. connu de cette redact. decouvert en Allemagne par les frères Tross : 1350 fr. — 1801. *Le Romant comiqve* (par Scarron). Paris, A. de Sommaville (1654) et Guill. de Luyne (1657), précieux exemplaires aux armes et chiffre du comte d'Hoym, sur le dos du vol. l'aigle couronnée de Pologne : 1 750 fr. — 1828. *Histoire de Manon Lescaut.* A Paris, de l'impr. P. Didot l'aîné, exempl. sur vélin avec 8 fig. gr. par Coiny d'après Lefèvre, épr. en double état : 2 005 fr. — 1881. *Heptaméron François,* 1780, 3 vol. in-8, ravissante reliure de l'époque, en maroquin rouge avec larges dentelles, un chef-d'œuvre de Derome : 8 320 fr.

— *Dessins originaux de Maurice Leloir pour l'illustration des Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. (Vente faite à la galerie Georges Petit, les 14 et 15 mars.)

Le total de la vente comprenant 250 dessins s'est élevé à 75 830 francs. La plupart des dessins ont fait entre 2 et 300 francs; deux ou trois ont dépassé 600 francs, quelques-uns ont fait 500 francs; un seul a atteint 1 600 francs, celui qui représente d'Artagnan filant avec sa compagnie et ne voyant point Milady. En revanche, deux seulement n'ont pas atteint 100 francs, et encore faut-il compter parmi l'*Achevé d'Imprimer.*

Ces chiffres se passent de tout commentaire : le dessinateur a fait une mauvaise opération, l'éditeur ou plutôt celui qui a racheté à Calmann Lévy et organisé la vente a fait une bonne affaire. En attendant, les vitrines des grands libraires et des marchands de gravures regorgent de Maurice Leloir : on ne saurait s'en étonner.

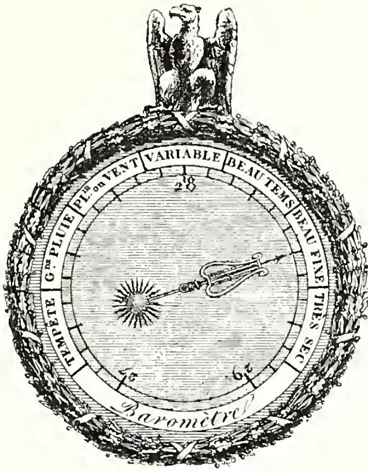


NÉCROLOGIE

Eugène-Michel-Joseph Abot, graveur au burin et aquafortiste, décédé le 1er avril, qui depuis 1877 avait donné au Salon de nombreux portraits et sujets de genre d'après les maîtres contemporains. Nombre de collectionneurs et d'amateurs ont pris place dans sa galerie de portraits gravés à l'eau-forte qui, malgré la monotonie du pointillé employé par lui pour le modèle des figures, présentent cependant un certain intérêt. Abot venait de faire ainsi tout récemment, le portrait de Séverine. Il a exécuté de nombreuses compositions pour l'illustration du livre; notamment pour *Madame Bovary* et la *chanson des époux.*



Le Directeur-Gérant : ÉMILE RONDEAU. Paris. Impr. PAUL SCHMIDT, 20, rue du Dragon.





Celui-ci annonce les beaux jours. Napoléon les donne.

BAROMÈTRE IMPÉRIALISTE INVENTÉ PAR FORESTIER, INSPECTEUR FORESTIER A DREUX

NAPOLÉON

DANS LA RÉCLAME COMMERCIALE ET POPULAIRE

I

Napoléon! Napoléon! Partout, avec fracas, ce nom résonne comme la fanfare du clairon, mieux encore, comme le bruit du canon; dans les lettres, dans la peinture, au théâtre, à la vitrine des libraires ou sur les affiches des colonnes réservées.

Dès 1893 la littérature historique ouvrait l'ère du « napoléonisme »; le siècle à son déclin, paraissant vouloir remonter à ses origines, trouvait je ne sais quelle satisfaction particulière à opposer aux piteuses comédies contemporaines le côté extraordinaire, épique, théâtral du drame qui servit, en quelque sorte, de transition entre la France ancienne et la France nouvelle. La *Madame Mère* du baron Larrey,

Les fournisseurs de Napoléon Ier de Maze-Sencier, le *Napoléon Intime* de M. Arthur Lévy, le *1814* et le *1815* de M. Henry Houssaye, Les *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon Ier*, du baron de Méneval, le *Napoléon et les Femmes* de M. Frédéric Masson ouvrirent la voie à toute une littérature qui a pris, depuis, des proportions considérables.

Dans le journalisme quotidien, dans les périodiques, dans les plaquettes d'amateurs, partout l'on retrouve l'écho du grand nom, partout on voit apparaître la grande figure du sphinx : Napoléon.

Et voici que, continuant son œuvre de psychologie intime, étudiant chaque ligne, détaillant chaque ride, photographiant pour ainsi dire, de face, de profil, de trois quarts, ne négligeant ni les méplats ni les angles, prenant l'homme dans tout ce qu'il a pu présenter de particulièrement humain, marquant les points de repère, faisant ressortir les faits caractéristiques, s'évertuant à constituer l'Histoire vraie du personnage aux côtés de la Légende du héros, voici que M. Frédéric Masson nous donne *Napoléon chez lui*[1], c'est-à-dire la description, par le menu, de la journée de l'Empereur aux Tuileries, notant tout, n'oubliant rien, ni l'étiquette, ni la surveillance des appartements, ni la toilette, ni le lever, ni le déjeuner, ni le cabinet particulier, ni le travail, ni le dîner, ni la soirée, ni même la journée du dimanche, accumulant, d'autre part, documents sur documents, traçant de la garde-robe du souverain l'inventaire le plus minutieux, estimant que le *privé* éclaire de

1. *Napoléon chez lui* (E. Dentu, éditeur; prix : 7 fr. 50) est accompagné d'illustrations de Myrbach visant à reconstituer certaines des scènes décrites par l'auteur : *Napoléon et Corvisart. Audience avant le lever, La barbe. Le lever, Les audiences. Le Conseil d'État. Le café*. etc. Quoique ces compositions soient d'une excellente facture, elles n'offrent aucun intérêt documentaire, et je m'étonne que M. Frédéric Masson n'ait pas tenu à accompagner son texte si consciencieusement documenté de la reproduction d'estampes ou tout au moins de renseignements graphiques de l'époque.

façon merveilleuse la vie publique d'un homme de telle envergure.

A côté de cette littérature documentaire, toute une peinture : c'est à croire que les Salons Napoléoniens de 1850 vont revenir. Assurément beaucoup de convention, souvent même une méconnaissance complète de l'homme. Je ne sais rien, en ce domaine, qui soit plus grotesque que le Napoléon de M. J.-P. Laurens, se tenant debout devant le Pape ainsi qu'un énergumène. Pose, attitude, physionomie, tout est mauvais. Partout des batailles; partout des souvenirs de la dramatique époque. La raison en est simple. « Las de représenter depuis dix-sept ans les désastres de l'année terrible, les peintres militaires » dit fort bien M. Frédéric Masson, « voulurent en sortir, et allèrent tout droit à ce fonds inépuisable de gloire, où les épisodes abondent, où tout est pittoresque, hommes et chevaux, et donne matière à compositions intéressantes. Virent-ils plus loin? Non, mais en faisant leur métier en conscience, en exécutant d'excellents tableaux ou de merveilleux dessins, ils se trouvèrent avoir servi singulièrement le mouvement qui se préparait. Reproduits à l'infini, leurs tableaux vinrent frapper l'esprit des foules et lorsqu'on ouvrit devant elles, en 1889, sur l'Esplanade des Invalides, l'Exposition du Ministère de la guerre, ce qu'elles y virent acheva la conversion. »

Bref, le napoléonisme est venu parce que, forcément, il arrive un jour où l'on sent le besoin d'opposer la Volonté, l'Énergie d'un Homme à l'Impuissance des foules, et il triomphe dans les Lettres, dans les Arts, au Théâtre, parce que la vie active lui est fermée, parce que la société se complaît dans cette lutte sans issue des intérêts mercantiles.

Le moment me semble donc opportun pour pénétrer dans certaines curiosités du passé, pour étudier cette popularité

dans un domaine où personne n'a encore eu l'idée de pénétrer; la réclame commerciale et populaire.

Dès l'instant qu'on veut bien admettre ceci, que le napoléonisme est un culte, il ne faut point s'étonner que ce culte ait eu et ait encore ses images, ses fétiches.

Malgré les savantes arguties des philosophes et des pédants, Napoléon est dans tout, ce ne sont point les réquisitoires des parlementaires, des universitaires, des gens de robe sous toutes leurs formes qui viendront à le démolir, à le faire disparaître de l'Image, cette langue dont la portée est autrement grande que les exposés filandreux des tortureurs de texte. Dans le meuble, dans le bronze, dans le bijou, dans la faïence, sur le papier peint, dans le bois, en broderies comme sur le tableau à horloge il règne sans conteste. Il est pipe, il est verre, il est bouteille — comme le général Boulanger vont répondre les sceptiques, ceux qui ne connaissent pas l'image, ceux qui méprisent les véritables manifestations de la célébrité. Avec cette différence, répondrai-je, qu'on essaya de créer la popularité du général Boulanger au moyen d'une réclame éhontée, sans rime ni raison, tandis que la popularité dont jouit, aujourd'hui encore, Napoléon est la résultante de la place considérable qu'il occupe dans l'histoire.

Boulanger est une entreprise financière lancée par un groupe, par un syndicat de rastaquouères appartenant à tous les mondes; Napoléon est une de ces grandes et éternelles figures, un de ces symboles qui synthétisent les aspirations, les idées d'un peuple. Le bronze, le marbre, le burin, le pinceau, célèbrent sa gloire parce qu'il est dans l'ordre naturel des choses que les arts servent à garder le souvenir des hommes qui ont laissé dans l'histoire une trace profonde. Il personnifie dans l'estampe le respect des croyances, tandis que Boulanger, gonflé comme un ballon

par toutes les trompettes de la Réclame, représente le Mercantilisme élevé à la hauteur d'une institution, spéculant sur les hommes comme il spécule, quotidiennement, sur les choses.

Napoléon a été abandonné par les siens gorgés de gloire et de richesses : on n'a pas fait la cote sur lui comme sur Boulanger. Il n'a pas été, comme ce dernier, ravalé au rang d'un cheval ou d'un vélocipède. En un siècle les choses ont ainsi marché que la gloire est devenue, elle aussi, pure affaire commerciale.

II

Voici donc, sans nullement chercher à donner ici une iconographie détaillée, quelques spécimens amusants de cette popularité napoléonienne toujours grandissante, spécimens pris à dessein dans les domaines les plus différents.

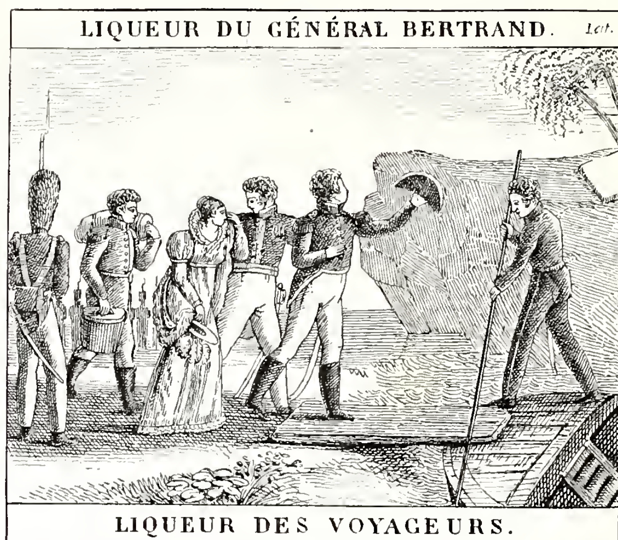
D'abord, du vivant même du souverain, la fameuse étiquette pour l' « Eau de la Paix » de Claude Brun et le baromètre impérialiste de Forestier.



La paix d'Amiens avait marqué profondément dans les esprits, et fut considérée de toutes parts comme le signal d'une ère de prospérité et de rénovation. L'on vit des magasins prendre pour enseigne : *A la Paix*, *A la Paix désirée*, *au Paci-*

ficateur; le distillateur Claude Brun ne fit que suivre le mouvement. J'ajoute qu'il ne fut point le seul, car, en cette même année, c'est-à-dire en l'an IX, d'autres fabricants annonçaient, eux aussi, leurs produits sous ce même vocable : telle la *liqueur de la paix d'Amiens* due à un certain Michaud.

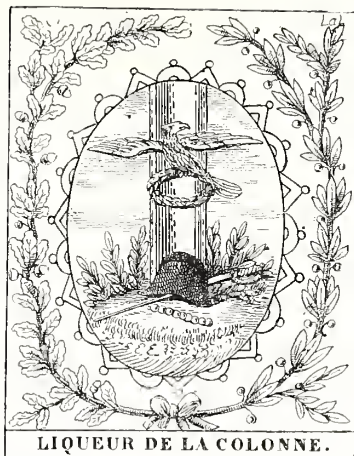
De l' « Eau de la Paix » au baromètre annonçant « les



Reproduction d'une étiquette coloriée.
(D'après l'original au Cabinet des Estampes.)

beaux jours que Napoléon donne », il y a quelques années d'intervalle. Le premier Consul est devenu le grand Empereur, mais l'esprit inventif des industriels ne s'est point modifié, il rend au souverain tout-puissant les mêmes hommages qu'au général victorieux, et ce sont, alors, de nombreux petits objets qui tournent également à la gloire du monarque, seul dispensateur des biens de ce monde. C'est lui qui prédit l'avenir en devin impeccable; c'est lui qui résoud la chaîne d'or de la destinée ; c'est lui qui apparaît

en sauveur au fond des boîtes à surprises ; c'est lui qui se transforme en aigle articulé.



Reproduction d'une etiquette coloriée.
(D'après l'original
au Cabinet des Estampes.)

La captivité à Sainte-Hélène, la mort, le retour des cendres, autant d'événements qui, dans tous les domaines, donneront libre cours à l'esprit inventif des industriels.

Alors, on verra apparaître la *liqueur de la Colonne*, la *liqueur du général Bertrand* dite *liqueur des Voyageurs*, la *liqueur du Souvenir*, la *liqueur des Braves*, la *liqueur immortelle* dite *liqueur de la Garde*, la *liqueur du Champ d'honneur*.

Alors viendront, de 1830 à 1848, les rébus, les jeux de mots, les découpages, les figures en relief obtenues par la superposition de trous d'aiguilles, les fleurs symboliques, les étuis, les tabatières, les petits chapeaux à surprises, les pots en grès, toutes choses que je me contente de signaler, ne retenant, aujourd'hui, dans cet arsenal si riche et si pittoresque de la curiosité populaire, que les *jeux d'oie*.

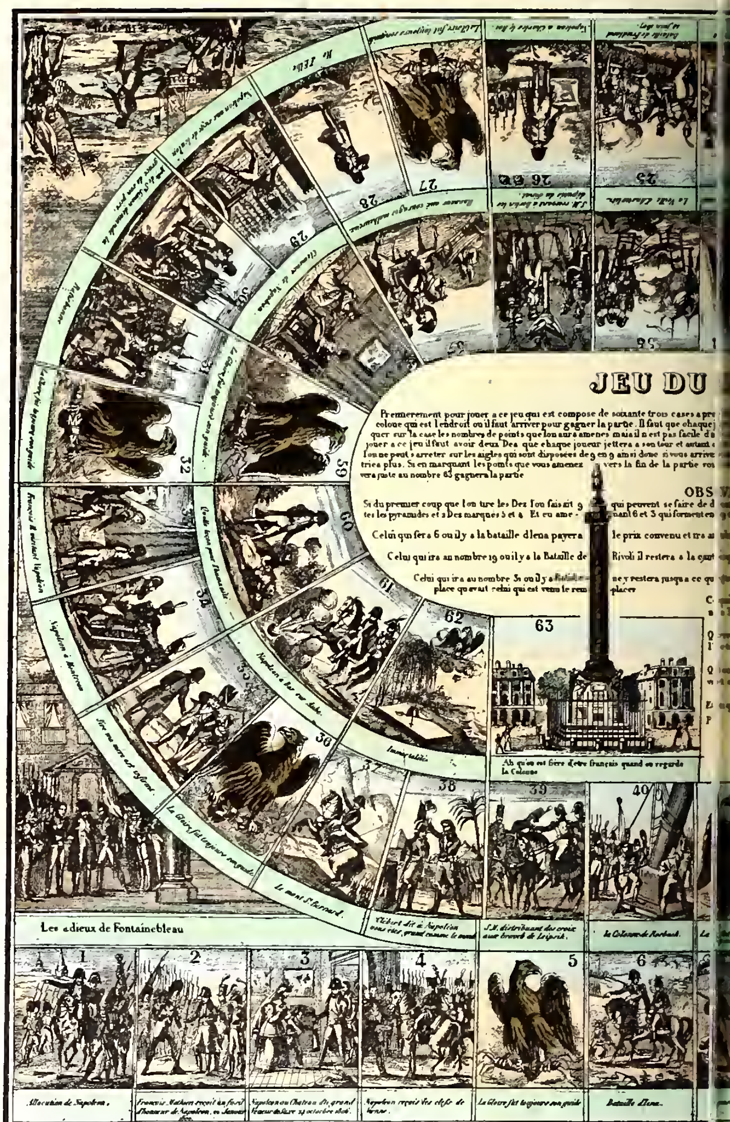
Les jeux d'oie, ceux qui ont tout vu, qui ont été accommodés à toutes les sauces, qui ont subi toutes les transformations imaginables, qui redisent avec un charme particulier les événements et les engouements des époques les plus diverses ; les jeux d'oie, tour à tour monarchiques et révolutionnaires, européens et français, géographiques et chronologiques, religieux et légers, égrenant des chapelets, suivant des chemins de Croix ou conduisant les amoureux à travers les bosquets ombreux.

Du vivant de l'Empereur, on chercherait vainement parmi

eux la note personnelle; c'est le militaire, ce sont les guerriers et les institutions nouvelles qui prédominent. Tels le *Jeu impérial de l'Aigle,* le *Jeu des Guerriers français favoris de la Victoire* qui fait défiler tous les uniformes de la Garde, le *Jeu des fortifications de la Guerre,* entouré d'N couronnés, d'aigles et de drapeaux, le *Jeu de l'École militaire de l'Empire français donnant les premiers pas de S. M. le roi de Rome, au palais de Meudon,* et nombre d'autres dont l'énumération serait fastidieuse. A partir de 1816, les *Jeux de l'Histoire de France,* de tout temps fort nombreux, présentent cette particularité que certains d'entre eux négligent à dessein de faire figurer Napoléon parmi les souverains. Caractéristique le *Nouveau jeu historique et chronologique de la monarchie française* dont le titre indique suffisamment l'esprit.

Napoléon mort, les jeux d'oie prennent une nouvelle direction; ils célèbrent les actions d'éclat, ils rappellent la vie de celui qui n'est plus.

C'est le moment où l'on voit apparaître — nous sommes sous Louis-Philippe — le *Jeu historique de la Vie de Napoléon* avec 50 cases, où l'on reste prisonnier à Sainte-Hélène, et qui se termine par l'apothéose; le *Jeu du Grand Homme,* ici reproduit, avec ce cri du cœur orthographié d'une façon si pittoresque : « Ah ! qu'on est *fière* d'être Français quand on regarde la colonne ! »; le *Jeu des actions d'éclat du grand Napoléon;* le *Jeu des Victoires de l'Empereur;* le *Jeu de l'Immortalité;* le *Jeu de l'Histoire de Napoléon*, une mauvaise lithographie datée de 1844 qui se termine au 63, avec le sarcophage des Invalides; le *Jeu des Grandes Conquêtes;* le *Jeu des Triomphes de Napoléon* — et, plus tard, après 1850, le *Jeu des deux Empereurs*, le *Jeu des deux Napoléon*, tous les *Jeux des Militaires Français* dont la maison Verronnais, de Metz, inondait le pays depuis 1832



REPRODUCTION RÉDUITE D'UN DES NOMBREUX JEUX D'OIE R

[D'après une épreu du

ND-HOMME

l est represente une allocution de Napoléon jusqu'au nombre 63 on l'on voit la
arque distinctive afin de ne pas se tromper avec celle de son adversaire pour mar-
ne, car plusieurs empechements se présentent avant qu'on puisse y aborder. Pour
Des ameneront il les marquera sur le jeu avec sa marque, il faut bien faire attention que
blez le nombre de point que vous avez amené jusqu'à ce que vous n'en rencon-
bre 63 vous redoublerez vos points et retournez en arrière, et enfin celui qui arri-

NS

voir 5 et 4 ou 6 et 3 en amenant 5 et 4 on irait au nombre 53 on sont represen-
nombre 26 ou ce trouve l'empereur a Charles le roi, et deux Dez marques 6 et 3.

est la bataille de la Moskowa

e les autres joueurs aient tiré chacun deux fois

nt au meme nombre vienne l'en délivrer, celui qui sortira de Ratisbonne ira occuper la

ombre 42 ou il y a la santinelle en défaut payera le prix convenu et retournera au

ombre 52 ou il y les Pyramides, payera le prix convenu et y restera jusqu'à ce qu'un autre

a au nombre 58 ou est representé la clémence de napoléon on payera le prix con-
mencera tout le jeu

rencontre par un des joueurs payera le prix convenu et ira se mettre a sa

Le ciel les rassemblent

Dépose 2405

A NAPOLÉON Ier, PUBLIÉS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

binet des Estampes.]

et qui se terminaient invariablement par la gravure du grenadier disant à son Empereur portant une bouteille à ses lèvres : « Après vous, sire ! » Imagerie bien faite pour entretenir dans les masses, pour répandre parmi l'enfance, le culte du Grand Homme, imagerie, jadis encore assez soignée, qui finit par se trouver réduite aux proportions du plus simple Épinal.



Cette estampe a également servi à des adresses qui venaient se placer sur ou derrière la figure.

Que d'hommes au petit chapeau et à la redingote grise durant l'espace de vingt ans; que de découpages de toutes sortes, que d'ombres portées, que de figures laissées en blanc ! Tout cela pour amuser le peuple ou pour tromper la censure. Un cartonnage articulé représente César s'envolant dans les airs porté sur son aigle : il monte au ciel prendre sa place aux côtés des héros de l'antiquité. Un autre avec des grenadiers et des aigles sert à construire des boucliers sur lesquels rayonne la figure du grand Empereur.

Voilà ce que la popularité naturelle, voilà ce que l'imagerie au service d'un parti savaient faire avec cette légende napoléonienne toujours vivace.

III

Nous sommes sous le Second Empire. La réclame a pris une forme nouvelle : elle a une direction, elle est officieuse quand elle n'est pas officielle. Appuyée en haut lieu, elle a pour mission, non plus de lutter contre un état de choses

devenu odieux à toute une fraction du pays, mais bien d'entretenir le culte, le souvenir du Grand Homme, du fondateur de la dynastie. C'est Épinal, c'est Metz, c'est Strasbourg, c'est Nancy, c'est Montbéliard qui se chargent de fournir aux campagnes les images conçues dans cet esprit.

Mais, à côté de cela, une forme nouvelle de la publicité apparaît, ou plutôt l'enseigne commerciale qui, sous la Restauration notamment, avait été tout entière au gothique et au troubadourisme, se tourna vers les souvenirs de l'Empire, faisant revivre à la fois le souverain et les grandes actions du passé. Le percement de nouveaux quartiers, l'ouverture de nombreuses boutiques, l'agencement de magasins sous une forme jusqu'alors inconnue, aidèrent à cette diffusion du culte napoléonien par l'enseigne. Ce furent surtout les grandes cordonneries, les magasins de confections, les bazars qui entrèrent dans cette voie : on vit ainsi successivement *A la Redingote Grise*, cette « Vieille Redingote Grise » qui, tout récemment, annonçait au public sa disparition, sa transformation, *Au petit Caporal*, *Au Grand Monarque*, — titre ancien, du reste, que rajeunissait l'actualité, — *Au Grand Napoléon;* et dans un autre domaine, *A Rivoli*, *A Marengo*, *Au pont d'Arcole*, *Au siège d'Anvers*, etc. Le prince Eugène et tous les maréchaux de l'Empire devaient, eux aussi, terminer leur carrière sous forme d'enseigne ou de tableau-réclame.

Combien nombreux les prospectus distribués dans les rues, des années durant, sous ces différents vocables ; combien oubliés aussi par les millions d'êtres humains qui daignaient à peine les recevoir, s'empressant de rendre à la rue ce que la rue leur donnait !

Savez-vous bien que la seule *Redingote Grise* a ainsi publié plus de trente types différents sur lesquels figure toujours la classique vignette de Raffet : « On ne passe

pas! » ; qu'elle a eu ses vignettistes et ses chansonniers, ces

A LA REDINGOTE GRISE

45, RUE DE RIVOLI, 45

PARIS AU COIN DE LA RUE SAINT-DENIS PARIS

CHANSON DE LA REDINGOTE GRISE

Salut à toi, Redingote immortelle!
Rare souvenir d'un siècle glorieux :
En te voyant notre cœur se rappelle
Les beaux exploits de nos vaillants aïeux
Sous le canon, la poussière et la bise,
Quand leur drapeau se brisait triomphant,
C'est en voyant la Redingote grise
Qu'ils s'écriaient : Les Français en avant. } *bis.*

Ce vêtement méprisant la richesse,
Le grand héros s'habillait simplement.
Autour de lui, la cour et la noblesse
Brillaient toujours d'un luxe étincelant;
Mais lui, sévère et simple dans sa mise,
Faisait trembler devant lui plus d'un roi.
Rien qu'en voyant sa Redingote grise,
Ses ennemis étaient saisis d'effroi } *bis.*

Sous le tissu de cette Redingote,
Il a bravé le feu de l'ennemi.
A Marengo, Wagram et Montenotte,
A Friedland, Austerlitz et Lodi.
Mais pour lui seul, la mesure en fut prise,
La gloire fit du drap un talisman;
Car pour porter la Redingote grise
Il faut avoir la taille d'un géant. } *bis.*



ON NE PASSE PAS! — Ignores-tu qui je suis? — Quand bien même vous seriez le petit Caporal avec sa Redingote grise, je vous répète que l'on ne passe pas. — Le soir même S. M. fit appeler le soldat **Baptiste COURRIR**, et attacha la croix à sa boutonnière.

AIR : T'en souviens-tu, etc.

Illustre enfant que la France révère,
La Redingote, elle fut ton berceau;
Si l'ennemi nous déclarait la guerre,
Ses nobles plis formeraient ton manteau.
C'est une armure à qui gloire est promise,
Du grand vainqueur, héritier valeureux,
Tu porteras sa Redingote grise
Et reviendras toujours victorieux. } *bis.*

Au Muséum, nos braves invalides
Viennent parfois t'adresser leurs adieux.
J'ai vu fléchir même les plus solides,
En contemplant tes restes glorieux.
Pour eux ce drap, dont le cœur s'électrise,
Vaut mieux que l'or et que les diamants,
Rien qu'en voyant la Redingote grise,
Nos vieux soldats retrouvent leurs vingt ans. } *bis.*

Gloire au commerce, honneur à l'industrie,
Remercions l'habile fondateur
Par qui renaît la mémoire chérie
D'un souvenir si doux à notre cœur.
A son commerce, il donne pour devise
Le vêtement du premier Empereur :
Présage heureux, la Redingote grise
A sa maison assure le bonheur. } *bis.*

FERDINAND GAULTIER.

POUR 49 FRANCS

ON A

Un HABILLEMENT COMPLET composé des cinq articles suivants :

Un Paletot en drap noir ou une Redingote drap Sedan.
Un Pantalon noir ou haute nouveauté.
Un Gilet Valencias ou nouveauté.
Une Paire de Souliers vernis.
Un Chapeau de soie.

LE TOUT POUR **49** FRANCS.

MISE EN VENTE D'UN CHOIX CONSIDÉRABLE DE **VÊTEMENTS**, TELS QUE :

DORSAY, nouveauté, goût du jour	32 »	**PANTALON** haute nouveauté	15 »
JAQUETTE anglaise, cheviotte	29 »	**PANTALON** cuir laine, très-fort	9 »
SOLFERINO, nouveauté, pointillé	26 »	**PANTALON** satin noir fin	13 »
REDINGOTE doublée soie, depuis	27 »	**GILET** casimir noir, fin	9 »
PARDESSUS doublé chaudement, depuis	25 »	**GILET** nouveauté, depuis	4 50
GRAND CHOIX DE MAC-FARLANES ET CABANS		**GILET** pareil au Pantalon, depuis	8 »

ARTICLES EXCLUSIFS

2650 HABILLEMENTS COMPLETS en cheviotte anglaise, à **52** fr

GRAND CHOIX DE VÊTEMENTS DOUBLÉS TRÈS-CHAUDEMENT, de **13** fr. à **16** fr.

RAYON SPÉCIALEMENT RÉSERVÉ POUR LES VÊTEMENTS SUR MESURE

DIRIGÉ PAR DE BONS COUPEURS

HABILLEMENT SUR MESURE EN 24 HEURES	CÉRÉMONIAL
PALETOT, PANTALON & GILET, haute nouveauté, Elbeuf, le tout pour. . . . 62 fr.	**HABIT** noir, Sedan, **GILET** blanc, piqué anglais, **PANTALON** casimir fin, pour. . . . 70 fr.

Assortiment de Robes de Chambre, Coins de Feu et Vêtements pour jeunes gens

UNIFORMES POUR LYCÉES

UN HABILLEMENT COMPLET en velours pour la chasse ou pour le travail, au prix incroyable de 21 fr.

PALETOTS & VAREUSES pour travail, à . . . 9 fr

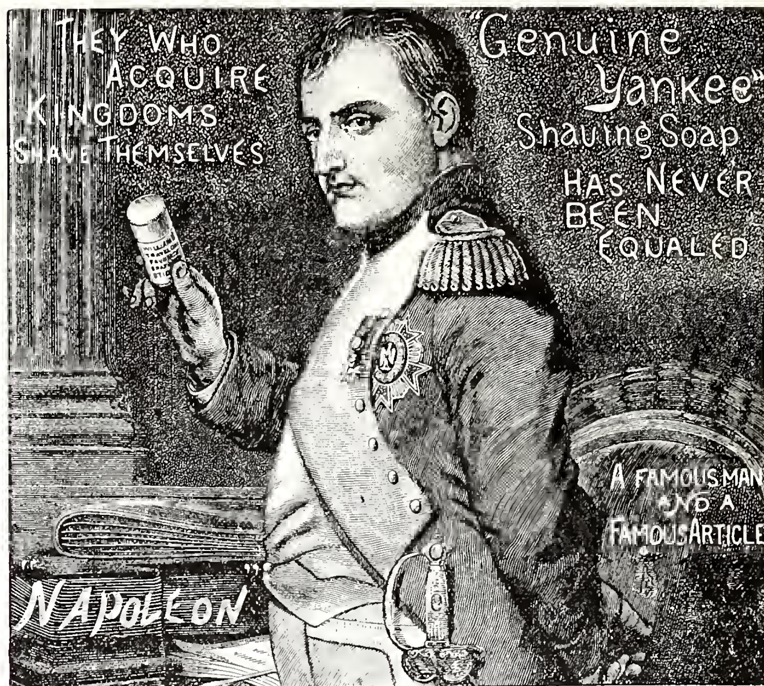
Entreprise générale d'Uniformes et d'Équipement pour la **GARDE NATIONALE** et pour les **ADMINISTRATIONS PUBLIQUES**.

ON DONNE POUR RIEN UN PARDESSUS doublé soie à la personne qui prouvera qu'un seul des Articles de la REDINGOTE GRISE se vend meilleur marché ailleurs.

Reproduction d'un des prospectus distribués dans les rues par les magasins : *A la Redingote grise.*

derniers faisant souvent rimer *Napoléon* avec *pantalon* et

Empereur avec *bonheur*, allant même jusqu'à offrir des « redingotes d'honneur » en guise « de Légion d'honneur ». Publicité historico-commerciale bien faite pour amuser les masses, inaugurant le puffisme à l'américaine dont on trouvera, ici même, un curieux spécimen.



Talleyrand, *the French statesman, and friend of the great Napoleon, being asked if Napoleon shaved himself, replied: "Oh, yes! They who are born to Kingdoms have some one to shave them, but they who acquire Kingdoms shave themselves."*

ANNONCE DU SAVON AMÉRICAIN, SANS ÉGAL, POUR LA BARBE — UN HOMME CÉLÈBRE ET UN PRODUIT CÉLÈBRE

Voici la traduction de la légende qui figure au-dessous : « Talleyrand, l'homme d'État français, ami du grand Napoléon, auquel on demandait si Napoléon se rasait lui-même, répondit : Oh oui! Ceux qui sont nés pour gouverner des royaumes ont quelqu'un pour les raser, mais ceux qui conquièrent les royaumes se rasent eux-mêmes. »

Voici, en effet, le dernier mot du napoléonisme commercial inventé en Amérique avant même que le mouvement ait pris naissance en France : le Napoléon de David tenant en main, présentant au public un savon pour la barbe.

Dans notre vieille Europe on n'avait pas encore osé cela : l'Américain, pratique, use à sa guise des rois de France.

Et voilà comment, à travers tout un siècle, sous la pression de certains courants, de certaines idées dominantes, se transforme une grande légende historique; comment, après « avoir été prince, empereur et roi », on peut se retrouver, plus tard, montrant, en guise de réclame, le bâton de savon qui doit servir à vous faire la barbe. Un jour peut-être, le même Napoléon que se disputeront les industriels sera représenté offrant aux gens affaiblis un flacon de pilules réconfortantes. Bizarres adaptations qu'il était intéressant de signaler aux curieux, à tous ceux qui recherchent le côté pittoresque des hommes et des choses.

Et puisque le « napoléonisme » est à la mode, peut-être trouvera-t-on quelque plaisir à le voir sous un jour où peu de gens se complaisent à l'étudier.

JOHN GRAND-CARTERET.





Palissade d'affiches au coin du boulevard et de la rue Le Peletier.

LES AFFICHES DE WILLETTE

L'affiche illustrée est devenue, depuis quelques années, un moyen de réclame fort à la mode. Les murs sont couverts de grandes compositions aux couleurs éclatantes qui donnent une physionomie toute spéciale à certains coins de Paris. De véritables artistes travaillent à cette décoration, et les pièces signées par Chéret, par Forain, par Steinlen, par Guillaume, par Willette deviendront des documents de toute rareté qui seront consultés avec fruit pour la reconstitution des petits coins de l'histoire ou de la vie intime de cette fin de siècle.

Dans le but de faciliter les recherches des collectionneurs, nous avons donc pensé qu'il y aurait quelque intérêt à décrire brièvement la série des affiches crayonnées par Adolphe Willette, ce dessinateur mystique, au talent d'une si grande finesse et d'une si puissante originalité.

Disons immédiatement qu'il y a deux parts bien distinctes à faire dans cet ensemble ; ici, les affiches gillotées, là, les affiches lithogra-

phiées. Quelques-unes, parmi les premières, peuvent être inférieures : les autres sont de véritables petits chefs-d'œuvre, Willette s'étant, dès l'origine, montré un lithographe remarquable.

Son premier essai date de 1882. Une grande affiche à fond jaune et bleu annonçait que *l'Événement Parisien*, ee journal de plus ou moins mauvais lieux, qui eut tant de malheurs judieiaires, paraîtrait à l'avenir « deux fois par semaine, à cause de l'été ». Une blonde fille d'Ève, des roses dans les cheveux et des ailes au dos, chante ce boniment au son d'un accordéon et si elle ne fait pas, d'enthousiasme, accourir les abonnés, elle charme les amours qui tombent désarmés à ses pieds.

Quoique cette affiehe soit un peu banale, quoiqu'elle ait été coloriée à la main d'une façon vulgaire, cependant déjà, dans les chairs, dans le nu, l'on sent la main de quelqu'un qui eonnaît son aeadémie.

Le *Courrier Français* continuera avee plus de sueeès et, disons-le aussi, avec plus de talent, l'œuvre légère commencée par l'*Événement Parisien* et c'est également Willette qui présentera le nouveau journal au public. Cette enfant des Batignolles nonehalamment assise dans son lit, prenant avee déliees le chocolat du matin tandis que l'amour fatigué sommeille à ses côtés, qui, des mois durant, tira l'œil des amateurs, est encore exposée dans eertains kiosques de Paris et sur quelques murs dénudés de banlieue ayant échappé, par miracle, à la vigilance des colleurs.

Las de dépenser son talent en réclames pour les journaux des autres, Willette annonee ses propres compositions réunies dans l'album *Pauvre Pierrot*, cette œuvre qui dénote chez son auteur une soif inextinguible d'idéal. Pierrot-Willette est à genoux devant une rose, il implore, il supplie, mais il est pauvre, aussi suffit-il au frelon de faire reluire au soleil son corselet aux reflets d'or pour remporter la victoire.

Désillusionné, Pierrot se lance dans la politique, il pose sa candidature aux *Élections Législatives* de 1889 et sollicite les suffrages des électeurs du IXe arrondissement. Alors que tous parlaient de Boulanger, il dénonce le péril sémitique et devient novateur en ornant sa profession de foi de dessins allégoriques. Tout simplement du noir sur du blanc, mais quelle couleur, quelle envergure ! Un Gaulois sonne un chant de triomphe, il est porté sur le pavois, il a vaincu les enfants d'Israël. Un autre guerrier franc présente triom-

phalement la tête du veau d'or désormais impuissant; à cette vue, les usuriers aux doigts crochus, s'enfuient et quittent la France.



PREMIÈRE AFFICHE DESSINÉE PAR WILLETTE POUR LE JOURNAL « L'ÉVÉNEMENT PARISIEN » (1882)
[Réduction d'après l'original colorié.]



AFFICHE DE WILLETTE POUR L' « EXPOSITION INTERNATIONALE DES PRODUITS DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE »

[D'après une épreuve avant toute lettre.]

Cette tentative esthétique, très remarquable, n'eut aucun résultat, l'électeur admira l'affiche, — espérons-le, tout au moins, pour lui — mais continua à voter pour ceux que Willette attaquait avec tant de verve.

Plusieurs affiches sont consacrées aux théâtres. Dans une immense pièce les exercices du *Nouveau Cirque* sont interprétés d'une ma-



Réduction de l'affiche en couleurs de Willette pour l'Élysée-Montmartre.

nière fort spirituelle : une écuyère montée sur un porc gros et gras se livre à des exercices de haute école, tandis que deux clowns en habits de croque-morts portent triomphalement le fameux cercueil dans lequel Sarah Bernardt se fit autrefois photographier et que deux nymphes du quartier Bréda saisissent par les jambes un gommeux ébahi.

Les fêtes de nuit de l'*Élysée-Montmartre* sont annoncées par deux affiches de format différent. Un pschuteux en habit rouge, gardenia à la boutonnière, monocle à l'œil, exécute un cancan avec une Grille d'Egout décolletée, admirablement cambrée, la jambe frétillante au milieu d'un fouillis de dentelles.

Une sémillante beauté assise au milieu des fleurs prend au passage, dans un filet de gaze, l'Actualité qui s'envole comme le papillon et convie les passants à se rendre à la *Salle des Capucines* où sont traitées en une succession de conférences toutes les questions à l'ordre du jour. Un coloris discret, les traits étant tirés à la sanguine, mais des détails charmants et spirituels au possible. Tel le perroquet qui se tient sur l'épaule de la femme, rappelant les oiseaux moqueurs du caricaturiste allemand, Wilhelm Busch.

Voici pour la reprise de l'*Enfant Prodigue*[1], cette délicieuse pantomime de Michel Carré et d'André Wormser, une lithographie de grande allure, tirée en bistre. Pierrot abandonné, trahi par sa maîtresse, retourne au foyer de son enfance et, encouragé par sa mère, vient à deux genoux implorer le pardon paternel.

En même temps, l'*Exposition internationale des produits du Commerce et de l'Industrie* annonce son ouverture au Champ-de-Mars par une ingénieuse allégorie, signée Willette, et aux teintes également bistrées. Casquée d'or, l'Industrie aux bras robustes ouvre de nouveaux sillons, tandis que sa charrue traînée par des amours se transforme en une lyre harmonieuse.

C'est encore Willette qui, s'associant à l'hommage rendu à *Charlet*, invite les Parisiens à venir admirer dans les galeries Durand-Ruel les lithographies du maître. Un vieux grognard de la garde, un homme du peuple qui vient de quitter les barricades, une accorte fillette des faubourgs qui, elle aussi, a fait le coup de feu, s'unissent pour saluer le buste de l'artiste puissant qui a retracé à grands traits les scènes de l'épopée impériale et les révoltes de Paris.

Le *cacao Van Houten* célèbre ses triomphes judiciaires dans une grande composition symbolique. Un envieux, que Willette transforme en un bandit espagnol, se dispose à jouer de la navaja et va frapper mortellement une charmante Hollandaise, quand la Justice, majestueusement drapée dans son hermine, intervient et protège l'innocence et la pureté. Il était impossible de résumer avec plus

1. Cette composition avait déjà servi pour annoncer la partition de l'*Enfant prodigue*.

LE

PETIT NATIONAL



TRANSFORMATION
COMPLÈTE

REVOLUTION
DANS LA PRESSE

LE

PETIT NATIONAL

Journal Républicain Radical
PUBLIE

TOUS LES JOURS

UN ARTICLE SUR
LA POLITIQUE
LES ARTS — LA LITTERATURE
LES AFFAIRES
ET

UN DESSIN D'ACTUALITÉ

OU

UNE CARICATURE
DESSINÉS PAR
CARAN-D'ACHE — LUNEL — WILLETTE
TIRET-BOGNET — H. DE STA
ROËDEL — HENRI RIVIÈRE
ETC., ETC.

5 centimes — PARIS et Province

BUREAUX ET RÉDACTION :
12, rue Paul-Lelong, 12
PARIS

5 centimes — PARIS et Province

Paris, — Imprimerie des Arts et Manufactures, 12, rue Paul-Lelong. — M. Barnagaud

d'esprit les débats qui se sont déroulés devant le tribunal de la Seine.

Mais il ne suffisait pas au célèbre industriel d'avoir, pour ainsi dire, fait interpréter graphiquement le procès qu'il eut à soutenir, il lui fallait également, et par le même moyen, constater son triomphe, apparaître dans toute la majesté de son rayonnement. D'où une seconde affiche, la Hollandaise, une tasse sur un plateau, disant au public : « Prenez du cacao Van Houten », affiche déjà reproduite dans *Le Livre et l'Image* (voir tome II, page 125).

Pour être complet, mentionnons encore l'affiche du *Petit National*, qui, en 1888, annonçait une révolution dans la Presse. Une gracieuse et pimpante Pierrette, vêtue du costume des volontaires de 89, se dresse sur ses ergots, entr'ouvre sa tunique et sachant que nul ne résistera à ses charmes, s'écrie : « Et moi, quand je veux!... »

Willette aussi sait, quand il le veut, être un grand artiste, un artiste incomparable, d'un charme inouï, d'une esthétique irréprochable. Ses placards destinés à la rue n'ont peut-être pas toutes les qualités nécessaires pour attirer les regards; ils ne se remarquent pas à plusieurs mètres de distance, mais on est véritablement charmé par les délicatesses du dessin, par l'intensité des noirs, par la douceur des blancs. Si Chéret a su donner à l'affiche commerciale illustrée la forme qui lui convenait, on peut dire que Willette a trouvé le caractère de l'affiche d'art, d'ordre plus élevé, d'extérieur plus discret.

ARMAND LODS.





AFFICHE DE WILLETTE POUR LE « CACAO VAN HOUTEN »

[Première affiche publiée après le jugement du Tribunal.]

Roma – Corso 160 – Roma

don Chisciotte della Mancia

PUBBLICITÀ

A. Taboga

LES JOURNAUX ILLUSTRÉS EN ITALIE

Les périodiques et les quotidiens. — Les suppléments illustrés. — Les journaux à caricatures.

Il y a en Italie beaucoup de journaux illustrés, et il y en a fort peu.

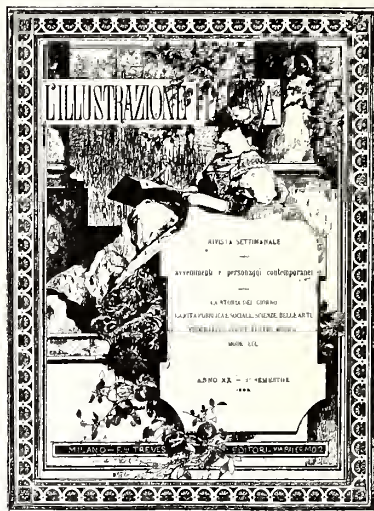
L'explication de ce paradoxe, de cette contradiction apparente est très facile à donner : si par « illlustration » on entend une gravure quelconque, mise là comme simple réclame, comme une enseigne qui tire l'œil de l'acheteur et pas pour autre chose, il faut dire que le nombre des périodiques illustrés est, effectivement, très grand; mais si, au contraire, on prétend que la partie graphique fasse un tout avec le texte, qu'elle l'accompagne, qu'elle le suive, qu'elle le complète, en un mot que le burin soit le couronnement de la plume, on peut affirmer qu'il n'y a que trois ou quatre publications dignes de ce nom.

La première place parmi les *vrais* illustrés appartient, sans contredit, à l'*Illustrazione italiana* de MM. Trèves de Milan, journal hebdomadaire conçu et exécuté sur le type de l'*Illustration* française. L'*Illustrazione italiana* en est, aujourd'hui, à sa vingtième année et fait le plus grand honneur à ses éditeurs, car elle a péniblement et glorieusement gagné la faveur du public et elle mérite cette faveur. Sous la direction littéraire de l'un des éditeurs, M. Emile Trèves et, pour la partie artistique, d'un peintre de grand talent, M. Hector Ximenes, elle recrute ses collaborateurs parmi les meilleurs écrivains italiens du jour. Ainsi, elle publie dans chaque numéro un courrier de la semaine par MM. Léon Fortis, Emile Trèves et autres ; des critiques littéraires par MM. Gaetano Negri, Raphael Barbiera; des études historiques de R. Bonfadini, Ghirardi, G. Livi; des critiques d'art par MM. Archinti, Boïto, Molmenti; des récits et des nouvelles par MM. Giovanni Verga, Edmondo De Amicis, Corrado Ricci, Domenico Ciàmpoli, Mme Mathilde Serao et beaucoup d'autres, sans compter les correspondances, de Paris par R. Stop, de Londres par R. Alt, de Berlin par Hus, etc., etc. Le tout richement illustré de portraits et de dessins d'actualité dus à des artistes de renom, tels que Dalbono, Matania, D'Amato, Paolocci, Postiglione, Sezanne, Ximenes, etc., etc., gravés ou reproduits

en phototypie et en zincotypie, à Milan même, dans les ateliers de la maison Trèves. Parmi les graveurs, il en est deux qui méritent une mention spéciale, ce sont MM. F. Cantagalli et E. Maneastroppa. Chaque numéro de l'*Illustrazione italiana* est de 16 pages, sans compter les 4 pages de la couverture réservées aux annonces, et coûte 50 centimes.

M. Edouard Sonzogno, également de Milan, publiait, il y a quelques années, plusieurs journaux illustrés, notamment *Spirito Folleto* avec les grandes compositions lithographiques de Guido Gonin; aujourd'hui, il n'a plus que le *Secolo illustrato* qui, certes, ne vaut pas l'*Illustrazione*, mais qui a un tirage beaucoup plus élevé, d'abord parce qu'il coûte moins





Réduction des titres-couverture de la *Scena Illustrata* et de l'*Illustrazione Italiana.*

cher (10 centimes le numéro de 8 grandes pages), puis parce qu'il est envoyé, comme supplément gratuit, à tous les abonnés de la feuille quotidienne *Il Secolo*, le journal italien le plus répandu.

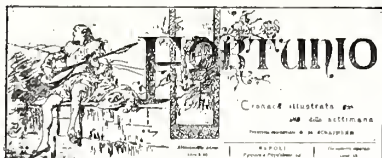
Le *Secolo illustrato* a, cependant, un peu perdu de sa vogue depuis l'apparition de la *Tribuna illustrata*, supplément, elle aussi, de la *Tribuna* quotidienne de Rome, le plus important des journaux politiques de la Péninsule. La *Tribuna illustrata* a également 8 pages (plus une couverture consacrée à la réclame) et se vend de même 10 centimes. Sa première et sa dernière pages donnent deux dessins coloriés, tandis que les autres pages ont des gravures en noir. Quelque chose comme le supplément en couleurs du *Petit journal* de Paris, dont elle est, du reste, une imitation fidèle, pour ne pas dire servile. Chaque numéro contient « la Semaine », des récits et nouvelles, des préceptes d'hygiène, de savoir-vivre, des notes mondaines

et des romans. En ce moment, la *Tribuna illustrata* publie *la Fin du monde* de Flammarion et *Aline* de Jules Lermina.

Outre la *Tribuna illustrata* hebdomadaire, il y a aussi la *Tribuna illustrata* mensuelle, toujours publiée par le même journal. C'est une revue littéraire et artistique à l'instar des *Magazine* anglais, assez bien faite et d'une allure tout aristocratique. Chaque numéro a une couverture illustrée, de nombreuses vignettes dans le texte et deux ou trois planches en couleurs, pas mal exécutées par l'établissement Danesi de Rome. Ses écrivains attitrés sont MM. Bovio, Gabriele d'Annunzio, Luigi Capuana, Vincenzo Morello, Enrico Panzacchi, la comtesse Lara (pseudonyme de Mme Ève Cattermole-Mancini, belle-fille du défunt ministre P. S. Mancini, auquel, soit dit entre parenthèse, nous devons la politique africaine) et quelques autres, mais son prix trop élevé (1 franc le numéro) nuit à sa diffusion.

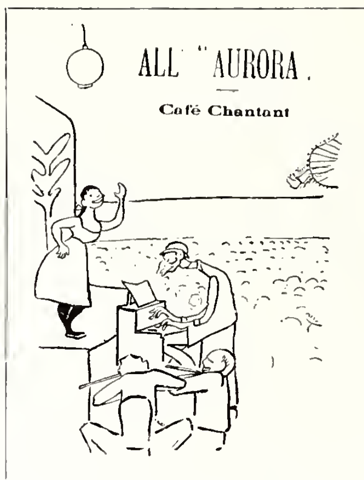
Après ces quatre journaux, on peut encore citer l'*Illustrazione popolare* des frères Trèves de Milan, qui vit des miettes..... pardon! des *clichés* de l'*Illustrazione italiana*, et c'est dommage, parce que dirigée par M. R. Barbiera, un lettré et un critique de race, elle n'est pas dénuée de mérite et vaut, dans tous les cas, bien plus que les deux sous qu'elle coûte.

Puis vient tout un essaim de feuilles, à 5 et à 10 centimes, grandes et petites, qui d'*illustré* n'ont que le nom, parce qu'elles ne font que reproduire de vieux clichés étrangers — allemands pour la plupart du temps — qu'elles achètent ou qu'elles louent à leurs premiers éditeurs, et qu'elles placent pompeusement en première page. Quelquefois, pas toujours, elles y ajoutent un article ou une nouvelle, *fabriqués* par quelque pauvre diable d'écrivain accouchant parfois, sur son lit de Procuste, des choses les plus saugrenues, et qui vont à la gravure « comme une bague à un chat », aurait dit le maréchal de Saxe.



Telles sont la *Farfalla* (le Papillon), la *Stella* (l'Étoile), la *Rondinella italiana* (l'Hirondelle italienne); le *Corriere delle famiglie* (le Courrier des Familles), de Milan; le *Fortunio* de Naples, et quelques autres qui ne valent vraiment pas la peine d'être cités.

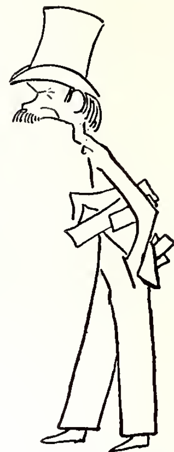
Parmi ces *faux* illustrés, l'un des plus lus est la *Farfalla*, non pas qu'il soit de beaucoup supérieur aux autres, mais parce que son éditeur, M. Aliprandi de Milan, a eu l'ingénieuse idée, pour lui donner une plus grande diffusion, de le faire paraître en 11 éditions, c'est-à-dire qu'il change onze fois le titre du journal — le texte est toujours le même — en ajoutant au mot *Farfalla* celui de *Milanese, Napoletana, Sarda, Siciliana, Egiziana,* etc., selon qu'il en envoie des exemplaires à Naples, en Sardaigne, en Sicile, en Égypte, et ainsi de suite. Le truc lui a, paraît-il, réussi, car tous ces *Papillons* qui ne paraissaient d'abord que le dimanche, sortent maintenant tous les dimanches et tous les jeudis.



Caricature au trait d'un journal populaire italien.

Il est pourtant, parmi ces journaux soi-disant illustrés qui vivent de clichés de seconde et quelquefois de troisième main, une honorable exception, la *Scena illustrata* de Florence, qui se sert du même système, mais qui, en même temps, sait si bien choisir ses gravures et les tirer, qu'elle leur donne un certain cachet d'originalité. Aussi la *Scena* a-t-elle la réputation bien méritée d'être le journal le mieux imprimé d'Italie. Son texte est aussi de beaucoup supérieur à celui des autres feuilles citées, et ses critiques, surtout celles qui se rapportent au théâtre, sont sérieusement écrites, presque toujours consciencieusement impartiales, — ce qui n'est pas peu dire par le temps qui court... La *Scena illustrata* se compose de 16 grandes pages avec trois ou quatre gravures, dont une grande occupant ordinairement les deux pages du milieu. Elle coûte 50 centimes le numéro.

Une place spéciale doit être faite aux journaux satiriques illustrés, assez nombreux et de deux genres bien différents : les uns anciens, très répandus au dehors, donnant une grande place à la lithographie coloriée, les autres plus ou moins éphémères, locaux, rédigés souvent en patois et remplis de dessins au trait. Parmi les premiers, il faut distinguer deux types; le type turinois *Il Fischietto* (bi-hebdomadaire), *Il Pasquino* (hebdomadaire), 8 pages gr. in-8 ou in-4, et le type bolonais, *Il Papagallo*, *La Rana*, 4 pages, rien que de la couleur (une grande composition ou plusieurs sujets toujours à la page du milieu), avec la fantaisie tout à fait particulière d'avoir des éditions françaises, rédigées, Dieu sait en quelle langue. Tels le *Perroquet*, la *Grenouille* — il y eut ainsi la *Toupic*, la *Lanterne* et bien d'autres. — Il y a eu et il y a encore des feuilles satiriques illustrées à Rome, à Milan, à Florence, à Naples, dans toutes les villes italiennes, mais Turin et Bologne sont, en somme, les deux véritables centres de la caricature italique, venue au jour avec la lithographie et qui n'a, pour ainsi dire, jamais cessé d'employer ce procédé. Cette caricature qui a eu Mata — une sorte de Cham — compte, aujourd'hui, des artistes comme Téja et Caronte. Je juge inutile,



Caricature au trait d'un journal populaire italien.

du reste, de m'étendre plus longuement sur une partie qui a déjà fait le sujet de nombreuses études du directeur même de cette revue (voir, notamment, le volume *Crispi, Bismarck et la Triple alliance en caricatures*).



Réduction de la couverture en couleurs du Numéro-Étrennes du *Fischietto*.

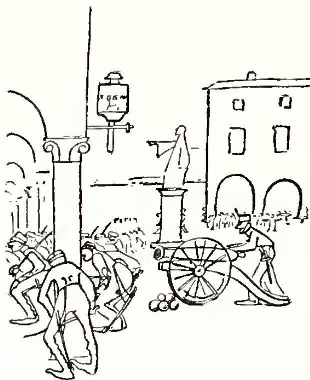
L'illustration n'existe pas seulement dans les recueils hebdomadaires, caricaturesques ou documentaires, le côté graphique est fort répandu en Italie et nombre de journaux quotidiens donnent au dessin une place toute spéciale. Tels le *Secolo,* l'*Epoca,* le *Don Chisciotte;* ce dernier, une vaillante feuille qui, durant plus de deux ans, lança contre Crispi les satires les

plus mordantes sous la forme de petites vignettes au trait tandis que l'*Epoca* publiait, elle, chaque jour, de grandes compositions lithographiques d'une réelle allure. Dans ce domaine, en somme, c'est le trait graphique qui prédomine, c'est lui qui couvre les colonnes des quotidiens ou hebdomadaires populaires d'amusants croquis pittoresques.

Ceux qui voudraient en savoir plus sur ce côté spécial pourront consulter et lire avec fruit le *Guida della Stampa periodica italiana,* un ouvrage fort bien fait, à la fois historique et bibliographique, publié par l'avocat Nicola Bernardini, avec une préface de Ruggero Bonghi (Lecce, 1890).

Il y aurait bien encore de nombreux journaux de mode, lesquels, sont plus ou moins illustrés; mais, outre qu'ils tirent tous leurs clichés de France ou d'Allemagne, il ne vaut guère la peine d'en parler, puisqu'il s'agit d'une spécialité un peu exclusive et non pas du vrai journal, de celui qui s'adresse à tout le monde. Quant aux revues et publications illustrées pour enfants — et il en est beaucoup — je me réserve d'en faire le sujet d'un autre article.

E.-W. FOULQUES.





Livres d'Amateurs

LA « CURÉE » PAR ÉMILE ZOLA. COMPOSITIONS DE GEORGES JEANNIOT COLLECTION CHARPENTIER [1].

Après les volumes Charpentier à 3 fr. 50, si volumineux et aux pages si serrées; après les éditions illustrées publiées par Marpon et Flammarion, dont quelques-unes resteront typiques — telles *l'Assommoir* avec les illustrations d'André Gill et *le Rêve* avec les compositions mystiques de Carlos Schwabe, — voici pour Zola un triomphe peut-être inespéré. Émile Testard a pensé, en effet, que le moment était venu, alors que le puissant romancier vient de compléter par la publication du *Docteur Pascal* la magistrale série des Rougon-Macquart, d'offrir au public spécial des lettrés et des bibliophiles, une édition soigneusement imprimée et luxueusement illustrée, en un mot, une édition de bibliothèque, de tous les volumes qui composent ladite série et qui ont la prétention d'être « l'histoire naturelle d'une famille sous le Second Empire ».

Chaque volume comprendra environ 80 compositions inédites qui seront demandées, dit l'éditeur, « aux illustrateurs les plus caractéristiques » et qui seront reproduites par la gravure sur bois; chaque volume doit être également publié sous deux formes, comme livre d'amateur sur beau papier vélin, dans le format in-8 jésus, avec des compositions gravées à l'eau-forte, et dans le format raisin avec réimposition, par conséquent, et sans planches hors texte. C'est, naturellement, *La Curée* qui ouvre la série avec 75 compositions de Georges Jeanniot gravées sur bois par Ruffe

1. Tiré à 691 exemplaires, tous numérotés à la presse, dont 10 sur Japon et 130 sur Chine, l'édition ne devant jamais être réimprimée. Paris, Émile Testard, éditeur.

et 6 compositions à l'eau-forte par Louis Muller; puis doit suivre *Une page d'Amour* avec compositions du peintre Thévenot.

Assurément Jeanniot a apporté à l'illustration de cette œuvre tout son talent et son sens très complet du graphique, mais il sera bien permis à quelqu'un qui a connu le Second Empire, qui n'a pas oublié le charme et le cachet particulier de cette époque, de dire qu'il n'a point saisi le luxe, l'élégance et même l'attitude particulière des hommes et des femmes du moment. C'est encore, il est très vrai, la première période, la période de transition, la moins individuelle, mais c'est déjà, au point de vue des



RENÉE ET MAXIME AU RETOUR DU BOIS
Gravure pour *La Curée*.

formes extérieures, de la mode surtout, une période à part qui a marqué profondément dans l'histoire du siècle. Or, dans leur ensemble, les personnages mis en scène par Jeanniot sont trop quelconques; ils ne datent pas, ils ne sont pas typiques, notamment au point de vue du costume. Le dessinateur a, dans cet ordre d'idées, commis les mêmes erreurs que l'écrivain quand il parle, en 1859, de plantes qui ne devaient faire que bien plus tard leur apparition dans l'ornementation intérieure des appartements. Les femmes dessinées par lui sont des mannequins habillés de toilettes plus ou moins exactes; ce n'est pas la femme du moment.

Voilà ce qu'il faut dire comme impression générale.

Telle gravure même, — notamment celle qui représente l'arrivée de l'empereur dans le grand salon des Tuileries, « au bras d'un général gros et court, qui soufflait comme s'il avait eu une digestion difficile » — apparaît un peu comme une caricature. Il est vrai que l'écrivain — car ce sont

ses propres termes que je reproduis ici — a, lui-même, ouvert la voie aux vignettes de ce genre. Quoiqu'il en soit, je choisis cette composition à dessein, pour que ceux, encore nombreux, qui ont assisté à un bal des Tuileries, puissent voir de quelle façon la génération de la fin du siècle comprend la documentation graphique des choses du Second Empire.

Ce n'est point là « l'histoire naturelle » que le dessinateur pouvait, lui aussi, chercher à faire revivre par le crayon, en se plaçant à son point de vue personnel; ce ne sont point là les types élégants et viveurs, ayant laissé dans l'histoire la trace indélébile de leur passage. Et voilà pourquoi l'empereur mis sur pied par Jeanniot, malgré une certaine ressemblance physique, n'est pas l'Empereur, qu'on pouvait s'attendre à voir apparaître, l'Empereur personnifiant en lui un régime et une époque.



NAPOLÉON III FAISANT SON APPARITION AU BRAS D'UN GÉNÉRAL GROS ET COURT

Gravure pour *La Curée.*

L'édition à 25 francs, bien imprimée, tirée avec soin, d'une mise en pages habile, peut compter dès à présent sur le concours empressé des amateurs, mais je ne sais si l'édition à 10 francs trouvera un public parmi les gens qui ont lu Zola, mais qui tiennent peu à le conserver, en édition illustrée ou non, par l'excellente raison qu'ils ne sont point bibliophiles et considèrent, en général, le livre comme un meuble parfaitement inutile. Allez donc parler d'un Zola illustré aux gens qui font du vélocipède ou jouent aux courses !

J. G.-C.

« L'ARGOT DE L'X » PAR ALBERT LÉVY ET G. PINET, ILLUSTRÉ PAR LES X. PRÉFACE D'ARMAND SILVESTRE. EAU-FORTE ORIGINALE DE BRACQUEMOND[1].

L'École Polytechnique doit, on le sait, célébrer, cette année même, le centième anniversaire de sa fondation; un Comité ayant à sa tête M. Faye, le savant astronome, s'occupe depuis longtemps des cérémonies, c'est-à-dire de la grande manifestation nationale qui sera, pour ainsi dire, le couronnement du plus grand édifice légué par la Révolution.

Mais aucune commémoration si solennelle soit-elle, ne vaudra, pour aller au cœur des affiliés à l'X — officiers, fonctionnaires, hommes politiques, écrivains et même... président de la République — le volume que deux de leurs camarades, MM. Albert Lévy et G. Pinet, viennent de consacrer à la langue spéciale de la vieille maison et à ses us et coutumes les plus pittoresques.



CARICATURE DE M. FAYE A LA SÉANCE DES OMBRES

(Vignette de *L'Argot de l'X.*)

L'Argot de l'X n'intéressera pas moins les linguistes qui ne dédaignent pas les créations spontanées accomplies sous nos yeux par l'instinct logogénique : la tournure très particulière de l'esprit polytechnicien, fait à la fois de mathématique et de fantaisie, se reflète dans l'espèce de « langage maçonnique » où se reconnaissent ses initiés, langage riche en termes scientifiques tronqués et en déductions ingénieuses. Ce patois savant de la rue Descartes aurait même donné des mots à la langue commune de la conversation parisienne; il n'est personne qui ne sache, non seulement ce que désignent l'expression d'X ou le terme de *pipos*, mais dans quel sens il faut employer les locutions de *laïus* ou de *topo*.

Les jeux, les fêtes, les cérémonies, les airs, les chansons, les poésies, tout le côté joyeux du temps des études laborieuses, se retrouve vivant en ce vocabulaire de l'Argot original à l'aide duquel se sont transmis les souvenirs et perpétuées les traditions, et cela non seulement par le texte, par les anecdotes multiples, mais encore par l'illustration essentiellement documentaire, qu'il s'agisse des portraits, des croquis ou des caricatures semés à tous les coins du livre. Une histoire complète par le côté pittoresque, plume et crayon, comme devraient en avoir, non seulement toutes les grandes institutions, mais aussi toutes les classes sociales. Et, pour

1. Paris, Émile Testard, éditeur. 1 vol. in-8. Prix : 6 francs. — 25 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Chine.

mieux conserver à l'ouvrage son caractère, voici, reproduites ici même, quelques-unes des vignettes qui lui donnent une allure particulièrement amusante.

Ici M. Faye, un des professeurs les plus aimés, les plus appréciés, ce qui ne l'empêche pas d'être caricaturé *con amore* lorsqu'il veut bien assister à la séance dite des *Ombres*, petite fête annuelle ayant lieu vers le mois de février, dans laquelle les silhouettes des officiers, des professeurs et de tout le personnel, tracées par les plus habiles crayons de la promotion,

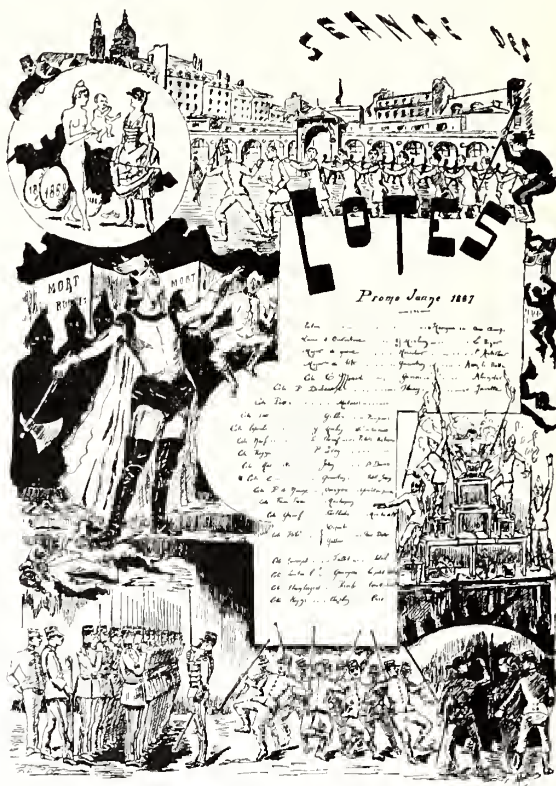


M. FRÉMY A L'AMPHITHÉATRE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
(Vignette de *L'Argot de l'X.*)

défilent en ombres chinoises devant tous les élèves réunis à l'amphithéâtre avec accompagnement de discours comiques pleins de verve et d'esprit gaulois.

Là, M. Frémy, l'éminent professeur de chimie qui, dans l'argot de l'école, a donné son nom au pot à moutarde, M. Frémy, fidèlement représenté dans ses diverses attitudes à l'amphithéâtre, qui, par l'inclinaison donnée à sa tête, par l'agitation de ses longs cheveux flottants rappelait l'attitude de Thénard et celle du grand Dumas, tous deux toujours solennels.

Enfin le programme illustré est un programme de la séance dite *des cotes,* cérémonie burlesque qui, chaque année, clôture le temps du *bahutage* et met fin à toutes les brimades. La cote étant, on le sait, la note obtenue à un examen et l'habitude de tout coter par des chiffres, même les jeunes filles à marier, étant très enracinée parmi les polytechniciens, la *séance*



UN PROGRAMME DE LA « SÉANCE DES COTES »
(Vignette de *L'Argot de l'X.*)

des cotes est donc une espèce de charge grotesque des examens, pour laquelle, chaque fois, on dessine un programme nouveau.

« Au jour désigné », nous disent les auteurs du volume, « les deux promotions se réunissent dans l'ancien amphithéâtre de chimie. La commission prend place sur un plancher volant recouvrant le bureau du professeur.

« Les membres en grande tenue, claque et épée, ceints d'une grande écharpe rouge sont assis face au public; les bourreaux, armés de leurs

instruments de supplice, sont derrière eux, la tête couverte de leurs cagoules rouges; des anciens étrangement costumés avec des berrys retournés, des dominos de papier, des grosses têtes, des masques d'escrime, armés d'une queue de billard, entourent l'estrade au pied de laquelle est installé l'orchestre des élèves amateurs.

« Le président ouvre la séance par un discours burlesque, nourri des épithètes les moins aimables à l'adresse de la nouvelle promotion, résumant le travail de la *commis,* et concluant à l'exécution des *cotes.* Après ce discours, tous les *conscrits,* gratifiés d'une *cote,* défilent successivement sur l'estrade, amenés par un ancien qui y va lui-même de son *laïus* de circonstance; la lecture de chaque cote est suivie d'un air de musique. »

C'est ainsi que les destinées de l'argot de l'X symbolisent celles de la brillante corporation qui l'a créé et répandu. Quand on dit que la Révolution a détruit en France l'esprit corporatif, on oublie de regarder ce qui est né d'elle, pour ne songer qu'à ce qui a disparu par elle. Si l'on calculait, dit fort bien un écrivain étranger, le rôle joué depuis un siècle dans nos affaires privées et publiques par ce produit d'une forte éducation spéciale et d'une étroite camaraderie professionnelle : le polytechnicien, on montrerait aisément, grâce à cet exemple illustre et à celui de l'École normale, que la Révolution a mis au monde au moins quelques organismes nouveaux.



JOSEPH DE MAISTRE AVANT LA RÉVOLUTION. SOUVENIRS DE LA SOCIÉTÉ D'AUTREFOIS (1753-1793), PAR M. FRANÇOIS DESCOSTES[1].

Les *Considérations sur la France* parurent en 1796. Le succès en fut très grand. On s'étonna de trouver dans une brochure de circonstance, sortie d'une plume inconnue, tout un système de philosophie morale et politique. Pour ceux que l'édition des œuvres complètes[2] a rendus familiers avec Joseph de Maistre, qui ont assisté au travail de sa pensée, qui en ont noté les premières expressions dans les Lettres d'un royaliste savoisien, dans le Discours à la marquise de Costa, dans la Correspondance datée de Lausanne, dans l'Étude sur la Souveraineté, et qui savent, par conséquent, quelle profonde et méthodique élaboration cette pensée avait subie avant de se présenter au grand public sous l'aspect définitif des « Considérations », la surprise est moindre aujourd'hui. En parcourant une fois de plus ce petit livre dont la nouveauté fit en partie le succès, nous saluons au passage, sous le tour différent que l'auteur leur a donné, bien des idées que nous connaissons déjà; la formule de quelques autres n'a

1. 2 vol. in-8, avec les portraits en héliogravure de François-Xavier de Maistre et de Joseph de Maistre. Prix : 15 fr. Paris, librairie Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte. 1893.

2. Publiée à Lyon, chez Vitte et Pérussel. 14 vol. in-8.

Jeudi 4.

Madame la Marquise

En ma qualité de femme audacieux je mourrois d'envie de débuter avec vous par un tête-à-tête, et je ne saurois vous peindre l'indescrivable anxiété avec laquelle j'ai compté tous les momens qui l'ont retardé. Hier je dis à votre Portier (o qualsisia altro) dites à Mme La Marquise que j'ai passé à sa porte pour demander de ses nouvelles et que je les attends ici. Pour vous faire ma confession, Mme la Marquise, j'avois un léger espoir que si vous n'étiez pas tout-à-fait souffrante vous me feriez dire que vous pouviez me recevoir; mais le domestique vint me répondre tout simplement que Mme la Marchesina

se pourroit beaucoup mieux et pour le surplus me
remercioit de mon attention cette formule de
courtoisie me sembla une déclaration claire
que vous ne receviez pas je filai donc, Mme
la Marquise et voilà comment je n'ai point
eu l'honneur de vous voir pouvez-vous vouloir-
vous m'en consoler aujourd'hui, demain quand
vous le voudrez : je suis à vos ordres écrivez
seulement tel jour, telle heure pas davantage
le porteur de ce billet me rapportera ces deux
mots — je voudrois fort que ce fût aujourd'hui
car je brule d'envie de converser un peu
avec votre Excellence. — vous dites que
je ne connois pas votre cœur ! — ah ! c'est
une autre question ! agréez mon tendre et
respectueux dévouement.

V. T. h. et T. ob. Servi.
M.

AUTOGRAPHE INÉDIT DE JOSEPH DE MAISTRE : LETTRE A LA MARQUISE DE BAROL
[Collection de M. Cl. de Paillette.]

pas changé. Nous nous trouvons donc en pays de connaissance. — Notre admiration pour ces pages immortelles se trouve-t-elle par là diminuée? Notre plaisir même est-il moins vif? Non; car si l'on éprouve une grande jouissance en contemplant pour la première fois quelque belle toile, on n'est pas moins heureux de revenir vers elle après avoir examiné dans une salle voisine les croquis, les ébauches, les études partielles dont l'artiste s'est servi pour la composition de son œuvre. En reconnaissant tel ou tel détail qu'on n'avait pas d'abord distingué de l'ensemble, on apprécie mieux sa valeur propre; en même temps, on admire davantage l'art avec lequel le peintre a su grouper les divers éléments qui forment son tableau et les faire concourir, chacun dans la mesure convenable, à l'effet général qu'il se proposait d'obtenir.

Mais si l'on excepte quelques Lettres et un « Discours sur le caractère extérieur du magistrat », composé en 1784, aucun des écrits publiés par les comtes Rodolphe et Charles de Maistre ne remontait plus haut que l'année 1793. Or, à l'époque de son départ pour Lausanne, le futur auteur des « Considérations » était âgé de quarante ans. Comment avait-il vécu jusqu'alors? A quelle famille appartenait-il? Quels étaient son père et sa mère, ses frères et ses sœurs? Dans quel milieu, sous quelles influences son esprit s'était-il développé? Quelles avaient été ses amitiés, ses habitudes, son régime de travail? De quelle manière avait-il rempli ses fonctions? Comment vivait la société qui l'entourait? Quels étaient les princes qui régnaient alors sur la Savoie et quel régime lui imposaient-ils? Autant de questions que M. Raymond, dans un Éloge funèbre prononcé à Turin le 3 janvier 1822, Sainte-Beuve, au Tome 1 de ses Portraits littéraires, le comte Rodolphe dans la Notice biographique mise en tête des Lettres et opuscules, avaient effleurées plutôt que traitées. Si l'on connaissait, dans ses lignes essentielles, l'histoire de Joseph de Maistre pendant ces quarante premières années, cette histoire, en somme, n'avait pas été écrite : il faut remercier M. François Descostes, avocat à la Cour de Chambéry, de nous l'avoir donnée; il faut également féliciter M. Ducloz, imprimeur-éditeur à Moutiers-Tarentaise, bien connu des amateurs pour ses curieuses et intéressantes rééditions, du soin tout particulier qu'il a apporté à la publication de ce travail.

A peine lui reprocherons-nous de s'être trop écarté de son sujet en deux ou trois chapitres; une digression amusante est bien souvent une digression permise. Très agréable d'un bout à l'autre, le livre de M. Descostes nous fournit, en outre, un point de départ très important pour l'étude de Joseph de Maistre. Beaucoup de critiques, en effet, se sont trompés sur le caractère de l'homme et sur la signification de ses ouvrages, faute de connaître assez bien sa vie, les événements auxquels il s'était trouvé mêlé, les circonstances qui lui avaient mis la plume à la main.

En outre, ce livre est précieux par les détails qu'il nous fournit sur la vie provinciale d'autrefois, l'*antique vie patriarcale* qui fut celle de nos pères,

et sur le double caractère de Joseph de Maistre ayant toutes les énergies du tempérament savoyard, toute la vigueur et toute la générosité d'un esprit et d'un cœur français.

Comme nous le disions, la carrière littéraire du comte de Maistre ne commence vraiment qu'en 1793. Mais pour la juger, pour la comprendre même, il faut remonter plus haut. A quarante ans, on a l'esprit et le cœur formés. Tel il s'était montré à Chambéry, tel il se montrera toujours; ou, s'il y a dans l'histoire de sa doctrine, dans la prédominance de plus en plus exclusive de tel ordre d'idées sur tel autre, quelque insensible modification, du moins l'analyse découvre-t-elle dans les premières compositions du jeune homme, dans ses premières lettres, tous les germes, tous les éléments du système que devait développer ensuite l'écrivain mûri par l'expérience et le malheur.

On ne saurait donc trop recommander le travail de M. Descostes aux amis de J. de Maistre, et bien plus encore à ses détracteurs, s'il en reste. Plus que tout autre, il me paraît propre à dissiper jusqu'à l'ombre des préjugés qui, naguère, étaient répandus sur l'auteur des « Considérations », du « Pape » et des « Soirées », et qui, aujourd'hui même, en dépit de leur fausseté cent fois établie, s'interposent quelquefois encore entre cette noble figure et le regard de ses critiques.

Cl. de Paillette.



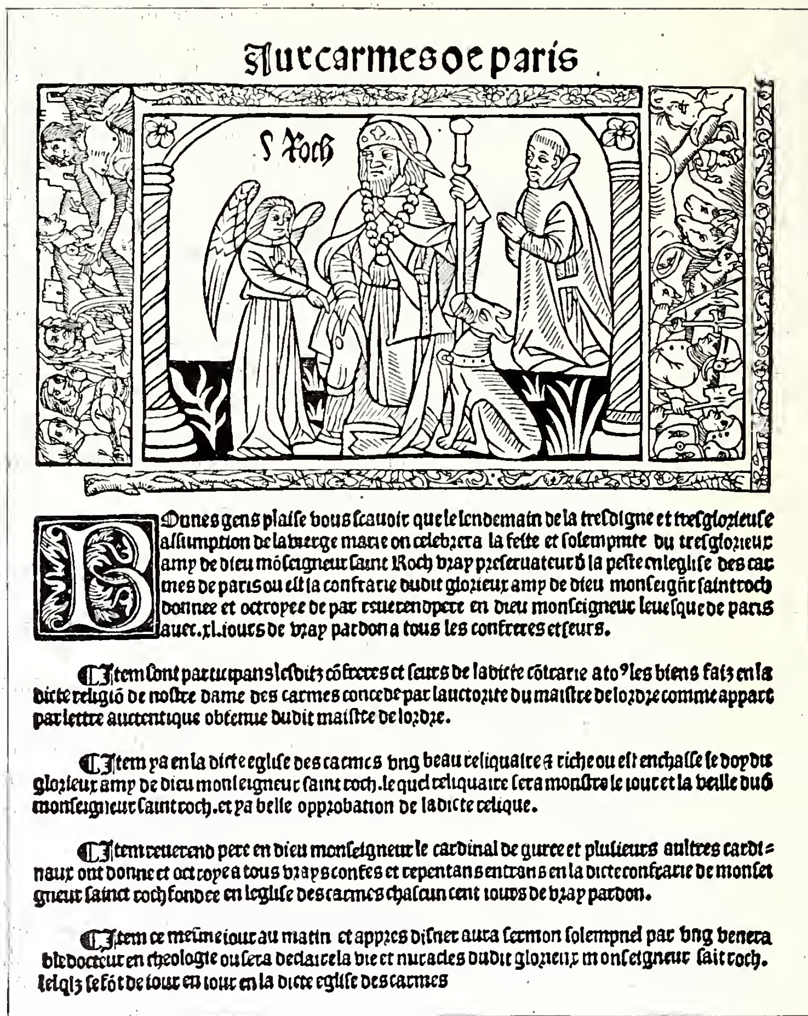
MANUEL DE L'AMATEUR DE LA GRAVURE SUR BOIS ET SUR MÉTAL AU XVe SIÈCLE PAR W. L. SCHREIBER[1].

Il s'agit ici d'un travail considérable, en six volumes, publié et imprimé en français à Berlin, d'une très bonne exécution typographique, mais malheureusement rempli d'incorrections de langage auxquelles l'auteur M. Schreiber, iconophile distingué, travailleur acharné pouvait facilement remédier en demandant à un de ses confrères français d'opérer une révision générale de son texte.

Quoi qu'il en soit, le travail rendra de grands services à ceux qui collectionnent les estampes de cette époque, car il abonde en notes critiques, bibliographiques et iconologiques. Voici, du reste, quelques détails sur les nombreuses matières successivement étudiées dans ces volumes. D'abord, pour les gravures sur bois : Représentations de sujets de l'ancien et du nouveau Testament, sujets apocryphes et légendaires; Dieu le Père et la sainte Trinité; Jésus-Christ, la sainte Vierge (seule avec l'enfant et avec les saints et les saintes); saints et saintes; représentations pieuses et mystiques; les sept âges et la mort; calendriers et illustrations médicales et scientifiques; histoire, géographie, mythologie, satires et mœurs, alphabets

1. Berlin, Albert Cohn, éditeur, 53, Mohrenstrasse. 5 volumes in-8, plus un atlas in-4, tirés à 300 exemplaires.

et ornements; portraits, armoiries et ex libris. Les mêmes sujets se retrouvent plus ou moins dans la gravure sur métal divisée par l'auteur en



Bonnes gens plaise vous scavoir que le lendemain de la tresdigne et tresglorieuse assumption de la vierge marie on celebrera la feste et solempnite du tresglorieux amy de dieu mõseigneur saint Roch vray preservateur d' la peste en leglise des carmes de paris ou est la confrarie dudit glorieux amy de dieu monseignr̃ saint roch donnee et octroyee de par reverend pere en dieu monseigneur levesque de paris avec .xl. iours de vray pardon a tous les confreres et seurs.

¶ Item sont participans lesditz cõfreres et seurs de ladicte cõfrarie a to⁹ les biens faiz en la dicte religiõ de nostre dame des carmes concede par lauctorite du maistre de lordre comme appert par lettre auctentique obtenue dudit maistre de lordre.

¶ Item y a en la dicte eglise des carmes ung beau reliquaire ꝛ riche ou est enchasse le doy du glorieux amy de dieu monseigneur saint roch. lequel reliquaire sera monstre le iour et la veille dud monseigneur saint roch. et y a belle approbation de ladicte relique.

¶ Item reverend pere en dieu monseigneur le cardinal de gurce et plusieurs aultres cardinaux ont donne et octroye a tous vrays confes et repentans entrans en la dicte confrarie de monseigneur sainct roch fondee en leglise des carmes chascun cent iours de vray pardon.

¶ Item ce mesme iour au matin et apres disner aura sermon solempnel par ung venerable docteur en theologie ou sera declaire la vie et miracles dudit glorieux monseigneur sait roch. lesqlz se fõt de iour en iour en la dicte eglise des carmes

SAINT-ROCH. PLACARD IMPRIMÉ A PARIS VERS 1500, POUR L'ÉGLISE DES CARMES, AVEC TYPES MOBILES, ET RELATIF AU TRAFIC DES INDULGENCES

Réduction d'après *Le Manuel de l'amateur de la gravure sur bois.*
(Original à la Bibliothèque de Brunschwick.)

grandes séries : I interrasiles; II empreintes en pâte; III empreintes en noir à hachures en blanc. Puis vient une description des livres xylogra-

phiques et une étude historique sur la gravure en taille d'épargne, dans laquelle l'auteur ne néglige rien, ni l'enluminage, ni le papier et les filigranes, ni la recherche de l'esprit général et de l'iconologie du xve siècle.

A un manuel de cette époque, il fallait forcément des reproductions graphiques. En outre de celles qui figurent dans le volume consacré aux anciennes éditions xylographiques, les éditeurs ont donc joint un atlas de 35 fac-similés de bois, de cuivres et d'empreintes en pâte, donnant l'idée des procédés et des progrès en ces différents genres, et cela à l'aide de documents jamais encore publiés. C'est donc une œuvre doublement précieuse, puisqu'elle joint aux détails iconographiques les plus complets, l'attrait de l'inédit. J. G.-C.



PLAQUETTES BIBLIO ET ICONOGRAPHIQUES.

Livres minuscules. La plus grande bibliothèque des plus petits livres du monde. Collection de M. Georges Salomon par Gaston Tissandier. Intéressante étude sur les nains de la typographie, extraite de *La Nature*, ornée de 7 figures, imprimée sur Hollande et présentée sous une couverture café au lait en un papier aux reflets soyeux. — *Les Portraits de Michel Montaigne*, par Charles Marionneau. Etude ayant pour frontispice le portrait gravé par Thomas de Leu en 1611, rectifiant et complétant la partie iconographique de la notice biographique du docteur Payen (1837) lue précédemment, comme discours d'ouverture, le 24 novembre 1892, à l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. — L'*Art du trompe-l'œil et l'art provincial* par Jules Adeline. Très intéressante plaquette ornée d'un frontispice gravé à l'eau-forte et d'une couverture lithographique, composée des deux études mentionnées sur le titre. C'est la première fois que cet art du trompe-l'œil, jadis si en honneur, se trouve étudié d'une façon aussi complète sous tous ses aspects, dans tous ses genres (tracé perspectif, modelé, éclairage, relief). Quant au plaidoyer pour l'art provincial il sera lu avec intérêt par tous ceux qui croient encore à la théorie de l'influence des milieux. — *La bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène*, par Victor Advielle (Paris, Lechevalier. Prix 2 francs). Plaquette d'actualité au moment où un certain nombre desdits volumes viennent de passer à nouveau en vente à Londres. M. Advielle reproduit le catalogue de la première vente également faite à Londres, le 23 juillet 1823, et donne quelques détails sur les livres ayant appartenu en propre à Napoléon Ier ou frappés soit de l'aigle soit de l'N, acquis par lui en 1875 et en 1890. Ajoutons que la plaquette est imprimée avec filet bleu à chaque page.





Les lacunes du « Vapereau »

« On a compris depuis longtemps, qu'il ne s'agit pas ici d'une publication ayant en vue la vanité ou l'intérêt de quelques-uns, mais d'un livre d'une utilité générale s'adressant au public lui-même, destiné peut-être à faciliter, dans l'avenir, la tâche de l'historien, et surtout à satisfaire au milieu du mouvement universel de la vie moderne, une curiosité légitime. Aujourd'hui, ce répertoire des hommes et des choses du présent, créé par nos labeurs, est devenu un besoin, et à chacune de ses éditions, plus promptes à s'épuiser que facile à refaire, s'accroît en nous la conscience d'être utile. »

Ainsi s'exprimait il y a dix ans, M. G. Vapereau; ainsi s'exprime, aujourd'hui encore, le consciencieux éditeur du *Dictionnaire universel des Contemporains* dont la sixième édition « entièrement refondue et considérablement augmentée » a paru, il y a quelque temps, à la librairie Hachette. Et assurément, cette édition comprend un nombre assez considérable de notices nouvelles consacrées aux derniers venus de la notoriété, de la célébrité ou de la gloire, mais ces adjonctions sont encore bien insuffisantes pour répondre aux transformations actuelles, pour donner satisfaction à la marée montante des jeunes couches et des idées contemporaines en art et en littérature.

Si, en cette dernière édition, M. Vapereau a fait preuve de la même conscience, de la même honnêteté littéraire que précédemment — deux qualités de plus en plus rares à notre époque — il a, d'autre part, trop sacrifié les éléments nouveaux. Généreux, presque prodigue à l'égard des illustres inconnus de la politique. — Thivrier, l'homme à la blouse, a sa notice tout comme une personne notable — il s'est montré parcimonieux, avare même, vis-à-vis de ceux qui, dans le domaine intellectuel, représentent les principes nouveaux.

En cette édition où M. Paul Bourget, « un de nos prosateurs les plus goûtés », ne figure que dans l'appendice comme s'il était seulement parvenu à la notoriété durant l'impression du *Dictionnaire*, vous chercheriez vainement nombre d'artistes et d'écrivains dont plusieurs ont déjà profondément marqué, dont quelques-uns figureront parmi les notabilités du siècle. Ne sont là, parmi les icono-bibliophiles, en même temps icono-bibliographes, ni Henri Beraldi qui avec *Les Graveurs du* XIXe *siècle* a réellement trouvé une forme nouvelle du catalogage artistique, ni Henri Bouchot qui sait comme pas un faire revivre les intimités et les élégances des époques passées; ni Gabriel Vicaire, ni Léon Vallée,

ni Spœlberch de Lovenjoul, ni Paul Cottin, bibliographes passionnés qui ont su se créer des spécialités ; ni Quentin-Bauchart, ni Maindron tous deux voués à l'iconographie, ni Jules Le Petit le collectionneur d'autographes qui a fait revivre par la reproduction de leurs titres les ouvrages les plus célèbres de la littérature française, ni Frédéric Masson qui, avant son Napoléon, s'était fait connaître par des travaux importants sur les diplomates de la Révolution, par la publication de la grande revue des Goupil, *Les Lettres et les Arts*, ni Victor Champier qui a donné les anciens almanachs feuilles, une publication album intéressante surtout par ses reproductions, ni Edouard Garnier le conservateur du Musée de Sèvres dont les ouvrages sur la porcelaine dénotent une science profonde, ni de Ménorval qui s'est constitué l'historien de Paris, ni Emile Goudeau qui, après des volumes quelquefois étranges, s'est mis à écrire le texte du *Paris qui consomme* de Beraldi, ni de Fourcaud et Geffroy écrivains d'art, ni Edmond Bonnaffé dont les plaquettes sont justement estimées des collectionneurs, ni Amédée Pigeon qui a écrit sur l'Allemagne des choses autrement sensées, autrement étudiées que les romans à jet continu de Victor Tissot, ni Eugène Mouton dont les histoires désopilantes font le bonheur des grands et des petits, et qui, avec la *Zoologie morale*, a doté la littérature française d'un véritable chef-d'œuvre, ni Antoine Guillois l'auteur d'un *Napoléon* souvent consulté avec fruit et qui se complaît tout particulièrement dans le XVIIIe siècle littéraire et philosophique, ni les romanciers et chroniqueurs de la nouvelle école comme Marcel Prévost, Paul Bonnetain, Oscar Méténier, Octave Mirbeau, Félicien Champsaur, Henry Céard qui avaient, pour figurer dans ce Panthéon, des droits autrement sérieux que les fumistes Peladan et Maurice Barrès. Mêmes lacunes dans les arts — et combien regrettables, combien incompréhensibles ici, puisqu'il s'agit de personnalités comme Willette, comme Forain, comme Grasset, comme Chéret, comme Giraldon, comme Jeanniot, comme Desboutin, comme Rodolphe Piguet, — c'est-à-dire de ceux qui ont marqué le plus profondément durant la dernière période du siècle. Presque pas un dessinateur caricaturiste, à part Gill, Grévin, Gilbert-Martin et Robida. Pourquoi pas Draner dont le nom restera lié intimement pourtant, aux opérettes de la fin de l'Empire ; pourquoi pas Blass qui, dès à présent, peut être considéré comme le premier caricaturiste de la troisième République ; pourquoi pas Caran d'Ache le véritable importateur en France de l'histoire en images ! Ni Job, ni Mars, ni Henriot, ni Luque, ni Fraipont, ni Boutet de Monvel, ni Le Mouël, ni Sahib : décidément M. Vapereau ne veut pas connaître les dessinateurs, pas plus, du reste, qu'il ne mentionne les chefs des jeunes écoles de peinture à l'étranger. Ne cherchez chez lui, ni Fritz Auguste Kaulbach, ni Schlittgen, le premier, certainement, des illustrateurs allemands, ni Juch qui, depuis vingt ans, par ses satires d'un crayon inépuisable fait l'admiration de tous ceux qui savent regarder et penser, ni Lossow, ni Pighlein. Walter Crane lui-même qui a donné à l'art anglais une allure si personnelle, n'existe pas pour lui. Et le même ostracisme vient frapper Joseph Grego le savant iconophile, l'historien des Rowlandson et des Gillray.

En revanche, chaque page voit apparaître le nom parfaitement inconnu d'un sénateur ou d'un député ; c'est une véritable galerie de politiciens, comme si le fait d'appartenir à cette caste, à cette *aristocratie* de la *démocratie* suffisait à vous octroyer un brevet de notoriété. Il y a quarante ans, alors que l'art n'avait pas encore pris la place considérable aujourd'hui occupée par lui, un tel Dictionnaire pouvait suffire : aujourd'hui, il est parfaitement insuffisant ; il lui faut un supplément immédiat pour l'honneur de l'auteur et des éditeurs.

M. Vapereau qui est un consciencieux, qui déclare avoir « accueilli les noms des personnages qui se sont imposés plus ou moins récemment à l'attention et à la curiosité par la valeur l'éclat ou le bruit de leurs œuvres dans les lettres et les arts », ne saurait faillir à cette tâche.

Ce supplément s'impose.

UN ÉCRIVAIN QUI FIGURE DANS LA 6e ÉDITION DU « VAPEREAU ».



Les actualités dans la chanson :

D'abord, — à tout seigneur tout honneur, — le napoléonisme! *Sous Napoléon Ier* par Delormel et Rimbault, *Poléon* paroles de Briollet et Mortreuil, *Napoléon à Paris*, chanson promenade par les mêmes; — un napoléonisme fin de siècle peu respectueux de la grande légende :

Qui qu'avait le nez d'un aiglon
Le regard fixe d'un faucon
Avec un grassouillet menton
A rend' jaloux un p'tit cochon?
C'est Napoléon!

Puis les chansons inspirées par le socialisme ou le 1er mai, et celles-là sont nombreuses : *A l'approche du 1er mai.* — *L'Avenir, chanson nouvelle.* — *La justice bourgeoise.* — *Le chant du soldat socialiste.* — *A l'œuvre, camarades!* — *L'écho du peuple.* — *Chant de l'insurgé.* — *La rapacité patronale* (en patois de Lille) — *La marche des prolétaires*; — toute une collection de chants de vengeance ou de revendication sortant des imprimeries de Lille.

Le vélocipède, autre dieu du jour, tient également une certaine place dans ces compositions musicales. Notons entre autres : *Les deux vélocipédistes en villégiature*, fantaisie champêtre, *La leçon de vélo. Derrière la bicyclette.* Enfin, au moment où Jacques Normand, en son nouveau et spirituel recueil de petits vers, *La Muse qui trotte*, rime une charmante fantaisie « Pour les jeunes filles », où il engage les auteurs à nous donner des œuvres telles qu'on ne puisse plus entendre partout l'affreux : « ce n'est pas pour les jeunes filles », il n'est pas sans intérêt de mentionner une série de monologues spéciaux pour jeunes filles les uns dus à un Monsieur E. Lacmard : *Diplômée, Ma maîtresse de géographie Un beau petit mari. Un fiancé pêcheur. Un mari chasseur, Voyage barbassonnesque de Madame Cannapêche,* — les autres à un Monsieur Silph : *Mariez-vous! ne vous mariez pas! Si j'étais éligible! Un fiancé avocat.*



La bibliographie à l'étranger :

Ici, c'est la *Bibliographie du Socialisme et du Communisme*, par M. J. Stammhammer (Jena, Gustave Fischer); une bibliographie allemande des ouvrages, pamphlets et journaux sur cette question publiés dans tous les pays. Ce travail peut être appelé à rendre de grands services, à notre époque surtout.

Là, c'est une bibliographie garibaldienne. Auteur, M. Vismara, qui, depuis près de vingt ans, s'est voué à la bibliographie de personnages italiens plus ou moins illustres : Manzoni, Cantu, M. d'Azeglio, Guerrazzi. Ces « matériaux pour la bibliographie du général » — c'est le titre pris par l'auteur — constituent un répertoire de tout ce qui a été publié sur Garibaldi, et notamment à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Côme.



Die Gegenwart a publié le 27 janvier un article sur Bourget considéré comme le traducteur par excellence des tendances cosmopolites de notre temps, si vivaces dans *Sensations d'Italie* et *Cosmopolis*. Pour l'auteur, L. H. Mann, Bourget n'est pas seulement le maître du roman psychologique, il est encore un des écrivains sur lesquels l'avenir doit le plus compter.



Les éditeurs Schmidt et Carl Günther à Leipzig viennent d'entreprendre une édition allemande des grands ouvrages de Paul Lacroix, ou plutôt, avec l'aide des illustrations du bibliophile Jacob, ils publient une série de volumes du même titre et du même aspect, dont le texte, écrit par Kleinpaul, se trouve conçu dans un esprit moins fantaisiste et en tenant compte des derniers travaux de la science historique.



On connaît la querelle retentissante provoquée par un groupe de Teutons farouches qui regardent le plus grand poète lyrique allemand après Gœthe, Henri Heine, comme indigne de la statue qu'on lui prépare dans une ville située sur le Rhin, et chantée par le poète qui aimait à s'appeler un « Prussien libéré ». D'abord, c'était la ville natale de Henri Heine, Düsseldorf, dont la municipalité s'est couverte de ridicule en refusant l'autorisation d'ériger la statue qui lui était offerte, ce qui lui valut, du reste, de la part d'une société littéraire allemande un volume d'épigrammes aussi justes que mordantes contre les philistins dusseldorfais. Des écrivains français furent même invités à collaborer à cette publication et l'on trouve en tête du livre des mots français aussi spirituels que laconiques. Émile Zola dit : « La décision du conseil communal nous remet quelques siècles en arrière : ces messieurs doivent regretter le moyen âge et la torture. *Pendre* l'homme et *prendre* son bien, telle est la morale de cette fin de siècle. » Alphonse Daudet ne signe que ces mots : « La France qui donna l'hospitalité au vivant ne la refuserait pas au mort. » Ces épigrammes n'auront pas été inutiles puisque, à Mayence, la municipalité va délibérer sur la même question, Les poètes allemands ont de nouveau voté pour et contre. M. de Wildenbruch, le soi-disant poète de la Cour, a lancé des flèches contre les adversaires de Henri Heine en tête desquels se trouvent le poète aussi teutonique qu'ennuyeux, Félix Dahn, et l'Autrichien Rosegger. Henri Heine ne s'en portera pas plus mal.



Le Livre et l'Image a, souventes fois déjà, constaté la place toujours plus envahissante prise par la réclame couvrant les murs d'affiches bariolées, courant les rues sur les épaules des hommes-sandwichs ou sur les roues des voitures de publicité, ornant de broderies discrètes les parois des compartiments de chemins de fer, encombrant les journaux de proses fallacieuses et de vers insinuants.

Mais voici mieux dans cet ordre d'idées : la plus récente invention des Américains, telle qu'elle est rapportée dans une conférence faite à Philadelphie. Un ingénieux entrepreneur de réclames s'est déclaré prêt à fournir gratuitement des livres de cantiques aux communautés religieuses s'il lui était permis, çà et là, d'y glisser quelques petites annonces. Une communauté a accepté ces propositions ; et, depuis ce temps, elle célèbre la gloire du Seigneur en des

hymnes étranges. On en jugera par l'échantillon qui suit et qui, pris tout à fait au hasard, remplace la beauté du rythme et des rimes par la cocasserie de la réclame religioso-commerciale :

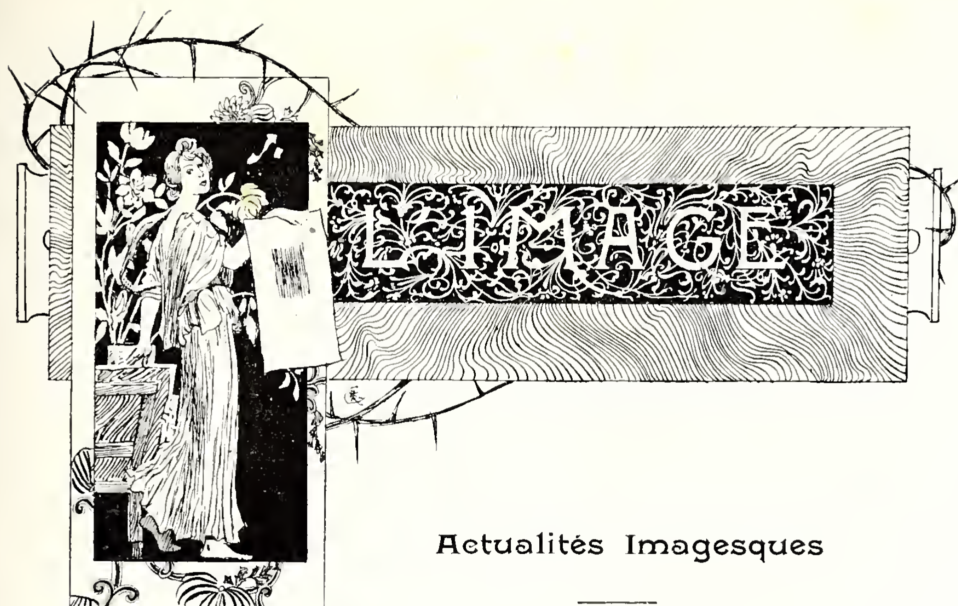
Écoutez : les anges de la nuit de Noël chantent
Les pilules de Beecham; ils apportent
Aux justes la paix sur la terre :
Deux pour les hommes faits, une pour les enfants.



Papyrus anciens :

Au musée de Vienne (Autriche) sont exposés actuellement les 10000 papyrus égyptiens qui furent découverts à El-Fayoum et achetés il y a quelques années par l'archidue Rénier. Les documents qui composent cette collection, unique en son genre, sont rédigés en onze langues différentes et couvrent une période de 2 500 ans. Tous ont été déchiffrés; ils contiennent des renseignements sur la culture des anciens Égyptiens à différentes époques et sur leur vie publique et privée, tels que : lettres de commerce, contrats, reçus d'impôts, testaments; des manuscrits de romans, enfin une lettre d'amour datant de l'an 1200 avant Jésus-Christ. On y a trouvé certains fragments d'auteurs grecs perdus, et, tout récemment, un curieux document, une attestation officielle donnée par des magistrats locaux à un de leurs concitoyens pour prouver qu'il a, conformément à un décret impérial, sacrifié aux dieux. Le professeur Harnack, de Berlin, qui a publié et commenté ce document, a démontré qu'il s'agit d'un *libellus* donné à un chrétien timide, de ceux qui ne voulaient ni s'exposer au martyre, ni tenir positivement leur foi, et qui ont tant occupé l'Église primitive sous le nom de *libellatici*, au temps de la persécution de Dèce, au milieu du IIIe siècle.



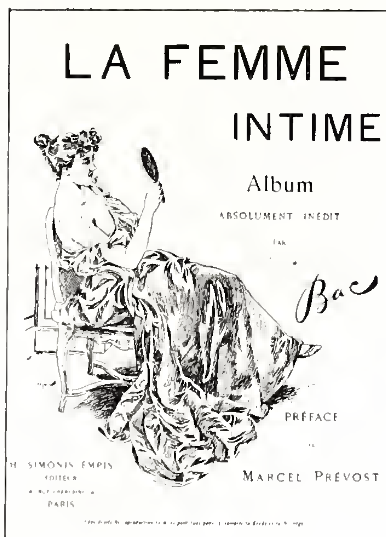


Actualités Imagesques

Le coin des albums.

Jadis, c'étaient les chroniqueurs qui garnissaient les vitrines des libraires de recueils d'articles auxquels l'actualité seule avait pu donner un intérêt quelconque; aujourd'hui, ce sont les dessinateurs dont les albums multiples constituent autant de chroniques ou de documents graphiques sur nos idées, nos mœurs, nos tendances. L'album triomphe et se propage, qu'il soit inédit comme *La Femme intime* de Bac, ou constitué de dessins ayant déjà paru dans les illustrés, comme *Parisiennettes* de Henry Gerbault, et *Des Bonshommes* de Guillaume.

Après tout, n'en fut-il pas toujours ainsi. Autrefois, c'étaient les Gavarni, les Cham, les Daumier, aux formats plus petits, aux couvertures d'une simplicité primitive; puis vinrent les Marcelin, les Grévin, les Randon et les Léonce Petit, ceux-ci inaugurant le format oblong, ceux-là se montrant sous des cartonnages illustrés ou plaçant bien en vue une vignette quelconque de l'intérieur.



Aujourd'hui, que l'album soit inédit ou non, la couverture jouera un grand rôle; il faut toujours pour attirer l'acheteur une composition nouvelle, et ce n'est point *Le Livre et l'Image* qui s'en plaindra.

Souvent ces albums sont précédés de préfaces, je veux dire de gloses purement littéraires, car, chose vraiment singulière, les dessinateurs se font généralement présenter au public par des écrivains qui n'ont ni l'éducation, ni le sens du graphique. Là où l'on voudrait

trouver les pages colorées que nous sentons tous, signées de Goncourt, Henri Beraldi ou Bouchot, — pour citer des noms, — ce sont Marcel Prévost, Henri Lavedan, Francis Chevassu qui préfacient comme si d'être un romancier psychologue suffisait à vous donner la connaissance, la sensation du pittoresque. De cela, du reste, le public s'inquiète peu : seul, le coin des graphistes y porte quelque attention.

La Femme intime de Bac demande une mention spéciale, tant au point de vue de la forme que du procédé, deux choses dont le préfacier ne s'est même pas douté. Comme graphique c'est un très singulier mélange de xviiie et de xixe siècle, une recherche de coups de crayon, d'ornementation, de draperie rappelant le Louis XV, mélangés à des vulgarités de poses et de détails qui





indiquent bien leur fin de siècle ; j'ajoute que, souvent, les chairs et les attaches de sa femme sont lourdes et donnent la sensation exacte de cette professionnelle que d'aucuns appelèrent l'oie grasse. Comme procédé ce sont des camaïeux d'une facture très habile, qui permettent d'arriver à l'illusion complète de la couleur avec du noir et de la sépia sur fond blanc, le grisé ou les traits de la plume venant accentuer les fonds et indiquer les valeurs.

A Gerbault, artiste érudit, esprit observateur et profondément philosophe, un seul reproche peut être adressé : l'abus du pointillé. Tous en usent, dira-t-on, et vraiment sans mesure. Raison de plus, ajouterai-je, pour ne point si souvent y recourir. Ses pensées et ses proverbes illustrés sont pour réjouir les plus moroses et ses « Parisiennettes » connaissent toutes les roueries du moderne bataillon de Cythère.

Quant à Guillaume la deuxième série de *Des Bonshommes* continue servilement la première. Lui ne cherche ni les réminiscences, ni l'observation philosophiques ; il se contente de crayonner, dans leur perpétuel besoin de mouvement, les messieurs et les chères petites dames qui ne demandent qu'à s'amuser, passant des chahuts aux cascades, et des cascades aux ta-ra-ra-boum. A l'opposé

de Bac se complaisant à faire revivre les nus du siècle passé, il use et abuse, lui, du bas noir, des jarretières bouillonnées, de la neige des jupons et des pantalons. Si la femme de Bac est d'un demi-monde qui s'assagit, qui cherche à devenir Régence, les femmes de Guillaume sont en plein dans le tourbillon de la vie amoureuse.



Les couvertures illustrées : toute une série. Dans la collection des « auteurs gais » de chez Flammarion, *Ah ! Jeunesse !* de Georges Courteline habillé par Steinlen ; *Vous m'en direz tant !* présenté au public sous un vêtement amusant par Jean Veber ; *Lit de Cabot* de Kistemeekers, avec composition en couleurs de Mantelet. Chez Dentu, *La Vie, Scènes de tous les mondes,* nouvelles vécues, de Paul Ginisty, avec une très pittoresque couverture coloriée de Heidbrinck qui a, du reste, exécuté pour le même ouvrage, une série d'illustrations d'une profonde et pénétrante impression au point de vue des misères et des drames de la vie. Quelquefois il cherche à se rapprocher de Forain ; d'autres fois, il reste bien lui et n'a point tort, puisqu'il a su trouver une note à lui. Chez Strauss, *La Vie au Café-Concert* par Ouvrard, couverture et dessins de Louis Oury : la couverture représente le défilé des artistes des concerts. Chez Dreyfus, *La Jambe,* avec un Guillaume, — une danseuse — qui tend à se rapprocher de Chéret.



Un livre illustré par un prince, cela se voit assez souvent en Autriche, plus rarement en France, d'autant plus qu'il s'agit ici d'un livre doublement amusant et pittoresque comme texte et comme illustrations : *Vieux Souvenirs* (1818-1848) dû au prince de Joinville. Sans parler de petits croquis jetés çà et là, un peu partout, 32 compositions hors texte, interprétées, toutes, par la simili-gravure et dont plusieurs ont une saveur particulière. *Ma naissance, Escalier des Tuileries, Louis XVIII. Arrivée d'un précepteur, Billard du château de Neuilly, Au collège Henri IV, Bal au Palais-Royal, La Garde royale, les Suisses, Une héroïne de barricade, Grand bal aux Tuileries,* sont autant de pages qui font revivre avec bonne humeur, avec un grain d'observation et de naïveté piquante une époque bien particulière dans l'histoire du siècle, tandis que le récit écrit sans prétention, annote d'une façon charmante ces sortes de tableaux du passé. Le prince de Joinville pourra désormais compter au nombre de nos bons humoristes de la plume et du crayon.



Relevé parmi les nouveaux journaux :

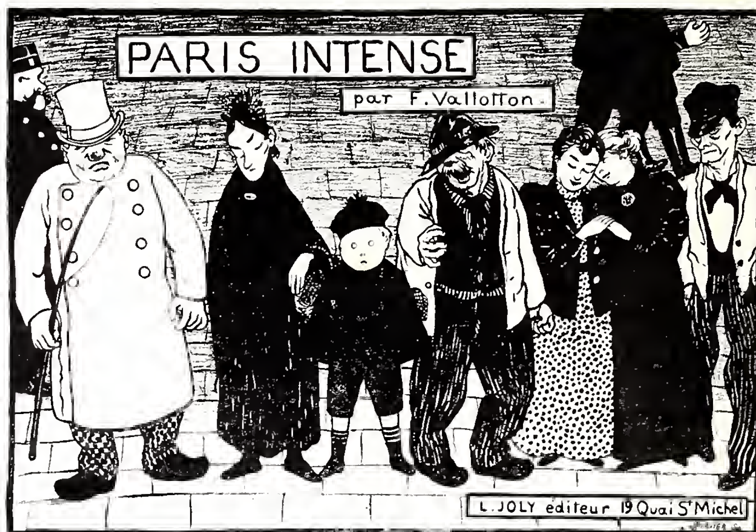
Paris amusant qui, par la typographie de son titre et par son aspect général, cherche à copier le *Journal amusant ; L'affichage artistique* paraissant tous les trois mois (1er numéro, 15 mars) ; toute une série sur la pyrogravure, un des engouements du jour, *Le Pyrographe. La Pyrographie. Le Pyrograveur ; — La Gazette des Amoureux,* pour cinq centimes ; — des Velo accommodés à toutes les sauces, je veux dire à toutes les villes, *Vélo-Paris. Lyon-Vélo. Marseille-Vélo. — La Tomate,* journal littéraire et artistique de Lyon qui prend ainsi pour drapeau le titre de la fameuse société fantaisiste de la spirituelle pièce de Pailleron, *Cabotins.* — et, en Suisse, *le Pioupiou genevois* accompagné de croquis humoristiques.

Une nouvelle tentative de quotidien plus ou moins illustré : on annonce, du moins, l'apparition prochaine du journal *L'Actualité*, ayant pour directeur M. Denéchaud, l'ancien fondateur de *L'Éclair* et devant faire une large part à l'illustration.

Du reste, le côté graphique entre de plus en plus dans la presse : après les Forain du *Figaro* qui sont, quelquefois, de véritables petits chefs-d'œuvre, voici les Tiret-Bognet de *L'Événement* à cinq centimes.



Après Grasset, après Steinlen, nous aurons, sans doute, quelque jour, l'exposition de l'œuvre de Vallotton, lithographe, dessinateur et graveur en bois dont *le Livre et l'Image* a déjà reproduit quelques vignettes caractéristiques, Vallotton qui s'était fait remarquer aux Salons de 1885, 1886 et 1887 par des portraits d'une bonne allure, qui, depuis, semble avoir abandonné la peinture pour chercher avec le dessin, par le noir sur le blanc, sa formule définitive, un *impressionisme* particulier, composé à la fois de l'étude de la vie intérieure et de la vie extérieure; des exagérations de traits et de ligne et des visions de l'homme interne. La reprise de la grande tradition de cette école suisse du XVI[e] siècle qui eut avec Holbein et Josse Amman ses représentants les plus illustres. Voici, aujourd'hui, le titre de son *Paris Intense*, une série de six planches remarquables, publiées par l'éditeur-iconophile Jolly et toujours consacrées aux incidents pittoresques, aux petits faits de la rue : tels l'averse, l'accident, le deuxième bureau. Au contraire de ceux qui voient dans tout événement un prétexte à tableau, une occasion de se livrer à leur science du décor et de l'ornementation, Vallotton, lui, ne cherche à noter que le fait même, ne s'occupe que des gens et des choses qu'il a devant les yeux. C'est un local et, par conséquent, un observateur attentif et profond.





Après Willette, dessinateur d'affiches, étudié plus haut par notre collaborateur, Armand Lods, voici Willette dessinateur de cartes d'adresses, toujours artiste impeccable, ayant trouvé pour un marchand d'estampes, au lieu de la banale convention, une idée assez hardie et assez neuve. Certes, les portefeuilles des marchands comme ceux des amateurs, du reste, sont rarement feuilletés par des femmes en toilette aussi primitive, mais son académie assise sur la roue de la fortune avec son manteau de plumes de paon, personnifie bien et la vanité du collectionneur paré des plumes des autres et les variations pécuniaires que subissent les plus belles estampes d'art.



LE CONCOURS DU TIMBRE-POSTE

Mardi 8 mai a été ouverte l'Exposition des projets présentés au concours pour la modification du timbre-poste. On a pu voir ainsi plus de 700 maquettes.

Parmi les concurrents les uns ont mis à contribution leurs réminiscences de la glyptique antique; les autres se sont appliqués surtout à moderniser le sujet soit en donnant des têtes de personnages connus, contemporains ou historiques, soit en réunissant dans leurs compositions les emblèmes de la vie industrielle du dix-neuvième siècle. Les locomotives, les ballons, les figures allégoriques du Commerce et de l'Industrie abondent; puis viennent les insignes maçonniques; le Coq gaulois n'a pas été oublié, et le lion sous différents aspects rappelle le suffrage universel. Le télégraphe et le téléphone ont aussi leurs figurations. Puis vient l'élément féminin; il y a des femmes nues avec des amours, d'autres femmes qui font penser à la Loi de Baudry, d'autres qui jouent à la gravure de mode. Enfin, l'actualité a également sa part avec les marins russes et Jeanne d'Arc.

L'EXPOSITION DE MARIE-ANTOINETTE ET SON TEMPS.

L'exposition de Marie-Antoinette et son temps obtient un succès considérable, C'est d'ailleurs à tous les points de vue, une merveille bien faite pour éblouir les fervents de l'art français de la fin du XVIIIe siècle.

Citons, parmi les souvenirs personnels, la robe de baptême du dauphin, plus tard Louis XVII, le soulier de satin noir « que Marie-Antoinette perdit en montant à l'échafaud », une montre ornée du chiffre en diamants de la reine, un éventail, des cheveux de Louis XVI, un petit jeu de quilles contenu dans un tambour ayant appartenu au dauphin, une aquarelle de la main de la reine, une ceinture d'amazone en soie jaune qu'elle porta dans ses promenades à cheval et qui donne le tour de sa taille : cinquante-deux centimètres.

Dans la nombreuse collection des portraits, il faut citer celui de Louis XVI, alors dauphin de France, fait par Guérin, peu de temps avant le mariage du jeune prince et remis à l'impératrice Marie-Thérèse par M. de Choiseul, notre ambassadeur à Vienne. Ce portrait a été prêté par l'empereur d'Autriche qui a envoyé également trois curieux portraits de Marie-Antoinette — deux toiles et un pastel — montrant la Dauphine à quatorze ans, assise à son clavecin.

A côté d'autres portraits de la reine, — il y a galerie Sedelmeyer une intéressante série d'œuvres de Madame Lebrun depuis la première image qui remonte, on sait à 1779, — on voit ceux de la comtesse de Provence, de la duchesse de Guiches, de Madame Elisabeth, de la princesse de Lamballe, de Madame de Polignac, de la Dubarry, du général Lafayette, de M. de Sèze; les bustes de Cagliostro, d'Adrienne Lecouvreur et quantité d'œuvres remarquables dues au pinceau de Nattier.

La lugubre série des portraits de Marie-Antoinette s'ouvre avec le pastel de Kocharsky, commencé en 1790 et interrompu par le voyage de Varenne. Il a été donné, inachevé, par la reine à Madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France et appartient, aujourd'hui, à M. le duc des Cars. Puis, c'est un autre portrait de Kocharsky, esquissé de souvenir après une visite du peintre à la prisonnière de la Conciergerie. Et enfin, le célèbre croquis tracé par David, d'après nature, au moment où la reine passait en charrette pour se rendre à l'échafaud.

Parmi les livres ayant appartenu en propre à la reine ou qui firent partie de la bibliothèque du Petit-Trianon, il en est un qui réveille dans le cœur des adorateurs de la Souveraine de douloureux souvenirs. C'est l'*Office de la divine providence*, où Marie-Antoinette écrivit de sa main, au crayon, sur la première page, ces lignes désolées : — « Ce 16 octobre, 4 h. 1/2 du matin. Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mes yeux n'ont plus de larmes pour prier pour vous, mes pauvres enfants ! Adieu ! adieu ! »...

Voici encore : le *Traité de l'Oraison* et de la *Méditation* dont la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI, faisait sa lecture habituelle. Sur la première page sont écrits ces mots : « Ces livres ont appartenu à ma belle-mère. Marie-Antoinette. »

L'impératrice Eugénie considérait, on le sait, ces volumes comme de précieuses reliques, et elle les emporta avec elle en Angleterre, au 4 septembre 1870. Elle les conserva précieusement jusqu'au jour où, martyre à son tour, elle se résolut à ce voyage du Cap, où elle devait visiter les lieux témoins de la mort du prince impérial. L'esprit rempli de tristes prévisions, ne sachant si elle reviendrait de ces fatales et lointaines contrées, elle voulut, avant de partir, remettre ce souvenir auquel elle attachait tant de prix, à quelqu'un qui sût l'ap-

précier. C'est ainsi qu'elle l'offrit à Mme la duchesse de la Rochefoucauld-Doudeauville, qui les conserve toujours dans une vitrine spéciale au milieu de son salon.

Nous ne parlons ici que du livre et de l'image, mais cette collection éphémère abonde encore en meubles, tapisseries et bibelots de toutes sortes dont il faut renoncer à donner, même la nomenclature.



L'EXPOSITION INTERNATIONALE DU LIVRE.

D'un article de M. Paul Bluysen dans la *Revue des Arts graphiques* sur l'Exposition internationale du Livre qui doit s'ouvrir au Palais de l'Industrie, fin juillet, nous extrayons les renseignements et les considérations qui suivent comme pouvant être d'un certain intérêt pour *le Livre et l'Image :*

« C'est la foule que nous aurions voulu voir prendre plaisir à visiter nos sections exilées et solitaires, en 1889; mais le bourgeois qui se promène, quoiqu'il aime les livres, certes, ne se contente plus de les apercevoir réunis en tas, ou étalés dans des bibliothèques; il désire apprendre comment ils se font, de quelle manière le papier se noircit, se colorie, se transforme, et il laisserait de côté une exposition purement théorique qui n'aurait d'attraits que pour les professionnels. On doit lui dire comment et par quelles voies on a atteint le degré de perfection actuelle de l'industrie graphique; on doit la lui montrer évoluant, se développant, se perfectionnant de siècle en siècle, en un mot, on lui doit des leçons de choses qui frappent ses yeux et fixent son attention sur des sujets moins spéciaux que les qualités de tel ou tel produit actuel. Il n'y a pas lieu de craindre même de mêler l'anecdote, l'arrangement scénique, un peu théâtral, à ces leçons de choses. C'est pourquoi on verra, au Palais de l'Industrie d'un côté, la reproduction exacte d'anciennes imprimeries, notamment des imprimeries clandestines des catacombes, dit-on; d'un autre côté, des machines typographiques et lithographiques modernes tirant nos journaux et nos livres.

« Enfin, il convient de compter avec les bibliophiles, les collectionneurs, les amateurs d'art, etc. On a songé à eux comme aux autres. MM. Sénéchal et Layus font une exposition des originaux (dessins, aquarelles, etc.) qui ont servi à l'illustration d'ouvrages de luxe ou des affiches à la mode. C'est une commission d'artistes qui organisera cette section : elle fonctionnera sous la présidence de M. Luc-Olivier Merson, autour duquel nous relevons les noms de MM. Jean-Paul Laurens, José Frappa, Georges Jeanniot, Maurice Leloir, Julien Le Blant, Henri Pille, Emile Testard, etc., etc. Ce sera là un pendant à une exposition rétrospective du livre, de l'estampe, de l'imagerie qu'organise un groupe d'amateurs et collectionneurs, sous la direction de M. Grand-Carteret comme commissaire, et qui affectera tout particulièrement le caractère d'une histoire du livre et de son illustration par la juxtaposition des pièces uniques qui s'y trouvent coordonnées et présentées. »

A ces renseignements ajoutons que la section rétrospective ne sera point bornée au livre et à son illustratiou, qu'elle comprendra également la reliure, les cartonnages, les marques d'imprimeurs, les ex libris, les couvertures illustrées, les filigranes, les autographes, les manuscrits, la grande estampe d'art, les types de journaux, l'imagerie populaire, l'affiche et la réclame illustrée sous toutes leurs formes, les cartes à jouer, les éventails en papier, les titres de musique, les menus et invitations, les billets de part, le papier peint, le papier

à lettres, le timbre-poste historique, l'histoire du portrait par la photographie. Ce sera la première grande Exposition d'ensemble du livre et de l'image faite au double point de vue de l'histoire et du document.



Images et littérature socialistes. *Les Trois-Huit* « organe officiel de la Commission d'organisation de la manifestation internationale du Premier Mai » (1894). Ouf!! Quatorze portraits (genre photographies de *l'Eclair*) des apôtres du culte nouveau, commençant par le frère-marquis de Rochefort, et une fort belle composition de Willette, *L'Aumône à la fortune vaincue*, que les amateurs feront bien de placer, sans attendre, dans leurs cartons.



L'ouverture de l'Exposition internationale de Lyon a été, pour la plupart de nos illustrés, l'occasion de publier les monuments et vues de la première ville de France. L'*Illustration* a même demandé à M. Félix Desvernay, administrateur de la bibliothèque, une étude — fort intéressante — sur les beautés pittoresques, les richesses artistiques et archéologiques de Lyon. Mais l'on est réellement surpris qu'au lieu de commander les illustrations de cet article à Gustave Girrane tout indiqué pour un tel travail par ses croquis sur le Lyon pittoresque publiés dans *le Progrès*, M. Lucien Marc dont le goût artistique est pourtant si sûr, se soit contenté de banales gravures d'après des photographies.



QUELQUES IMPRESSIONS SUR LA PEINTURE ACTUELLE

Les grandes attractions mondaines de la peinture, les grandes salles-omnibus du Champ de Mars et des Champs-Elysées sont ouvertes, les quotidiens ont tous, lutté de vitesse, pour publier des suppléments de circonstance, pour donner au public des guides à travers ces mètres de peinture, des répertoires par genres, des catalogues par salles, — il y en a pour tous les goûts, de plus ou moins succincts, suivant la tournure d'esprit particulière à la clientèle du journal, — les illustrés ont, eux aussi, commencé leurs salons comiques; mais, au milieu de tout ce « catalogage » sans intérêt d'œuvres que l'actualité fait naître et disparaître, on chercherait vainement une étude sérieuse, soit sur les conditions présentes de la peinture, soit sur le rôle qu'elle joue dans la société contemporaine. C'est pourquoi nous nous faisons un véritable plaisir de reproduire ici les réflexions suivantes suggérées au correspondant parisien du *Journal de Genève* par le vernissage du Champ de Mars :

« D'une course de simple reconnaissance à travers ce que l'on nomme le *vernissage* et qui est une cohue bien plaisante, j'ai rapporté ces impressions sommaires, j'entends sur les œuvres exposées; car l'âme, les propos et la toilette des visiteuses et visiteurs mériteraient aussi quelque mention. Mais on ne peut suffire à tout. Donc, des toiles, statues, objets d'art, vitraux, cartons d'architecture, aquarelles, dessins et gravures, aperçus dans un défilé vertigineux, il me reste ceci : le sentiment de beaucoup de talent inutile, irritant, mesquin; une rare absence de simplicité; peu de bons ouvriers faisant honnêtement la tâche humble ou haute pour laquelle la nature en sa sagesse les marqua; chez presque tous, la cruelle manie de chercher midi à quatorze heures, mais pourtant de chercher cette heure introuvable non pas à sa montre à soi, ce qui aurait

quelque mérite et quelque intérêt, mais à la montre du voisin qui a réussi, de l'habile homme qui lance les modes ; dans l'ensemble, une extrême incohérence et une très grande aptitude de la plupart à nager parmi cette anarchie comme un poisson dans l'eau, faisant du naturalisme hier, du mysticisme aujourd'hui, du japonisme à l'occasion, et, s'il le faut, du classique et du poncif, quand de lassitude on reviendra au classique et au poncif; nul grand parti pris, pas de belles vocations intraitables ; par-dessus tout, cependant, une note commune, un penchant général à verser dans la peinture *musicale* à symphonies de couleurs, lignes mélodiques, harmonies combinées et suggestives, impressions plutôt modulées que traduites, un flottement universel, et, si j'osais parler ma pensée en ces notes sans prétention, un *avachissement* progressif.

« Voilà la première impression. Elle est déplorable. Ouvrez un vieux compte rendu de Salon : vous y verrez que ç'a été, en tout moment de l'histoire des arts, l'impression des contemporains sur eux-mêmes. Le fond d'une exposition annuelle est médiocrité, vanité, mode, et ne peut être que cela. Depuis le xve siècle, tout au moins, la foule des artistes a désappris la sincérité et la modestie, qui, seules, soutiennent les petits talents, les demi-génies. Elle a contracté l'habitude désolante de penser, en créant, à autre chose qu'à se satisfaire soi-même, et une douzaine de gens du métier ou de gens de goût qui aiment et recherchent la besogne bien faite. Les temps de naïveté ne reviendront plus pour le commun des hommes... »

Voici des considérations aussi vraies que sérieusement pensées alors qu'un mysticisme bruyant touchant souvent de bien près à la fumisterie est en train de remplacer un certain réalisme de non moins tapageuse mémoire.

Toujours la concurrence commerciale et la recherche voulue des excentricités.



Littérature « Salonière ». Catalogue illustré des Champs-Élysées, comme toujours chez Baschet, avec des croquis de plus en plus vides : catalogue du Champ de Mars fort bien tiré par Georges Petit et publié par Nilsson. Le succès est toujours pour les volumes de Bernard, *Le Nu au Salon*, ou plutôt aux deux Salons, dont les phototypies tirées en plusieurs teintes, rendent assez bien l'impression générale de tous ces nus peints.

A signaler encore *Les Salons de 1894*, publiés par le *Journal des Débats*, avec autographes, portraits, et surtout une amusante couverture en couleurs de Steinlen.



DU DROIT DES DESSINATEURS SUR LEURS ŒUVRES

Une intéressante question relative au droit du dessinateur sur la publication intégrale d'une composition graphique vendue par lui à un directeur de journal vient d'être, à la suite d'un procès récent, judiciairement décidée.

Voici les choses :

M. Doës, dessinateur-caricaturiste, avait été chargé par le journal *l'Illustration* de retracer en traits comiques l'histoire d'un invalide à la tête de bois que sauvait un pêcheur à la ligne. Sur ce thème, M. Doës créa un petit drame en huit tableaux, et les remit à M. Marc, directeur de *l'Illustration*. M. Marc, restreint par la place, crut pouvoir supprimer, sans en prévenir l'auteur, deux de ces huit dessins.

Le dessinateur protesta, disant qu'on avait mutilé sa pensée. Le directeur

invoqua son droit d'agir selon les nécessités du journal en cette circonstance.

Il y eut procès. L'avocat de M. Doës, M. Pierre Baudin invoqua dans sa plaidoirie l'opinion de dessinateurs connus près desquels il avait fait ou fait faire une enquête, Willette, Forain, Steinlen, Guillaume, Gerbault, Pille et autres et qui, tous, s'étaient prononcés pour M. Doës.

De toutes les opinions émises, la plus sensée me paraît être celle qui est ainsi formulée par M. A. Guillaume :

« Un directeur ne doit pas avoir le droit de retrancher, dans une œuvre artistique formant un tout, ce qui peut lui déplaire pour une raison ou pour une autre, car le fait d'acheter pour un journal un dessin constitue un engagement tacite de le faire paraître tel qu'il a été accepté et vendu. »

Le tribunal, lui, a jugé ainsi et c'est ce jugement qu'il importe de reproduire dans son intégralité :

« Attendu que Doës ayant cédé à Marc, pour être publiés dans le journal *l'Illustration*, une série de huit dessins de sa composition intitulée : « Une heureuse inspiration », ce dernier les a fait paraître dans le n° 2476 de son journal, en en supprimant deux, le premier et le cinquième de la série;

« Attendu qu'il s'agit, dans l'espèce, non de dessins isolés et indépendants les uns des autres, mais de huit dessins dont le sens et dont l'ensemble représentent les péripéties successives d'une même scène;

« Attendu que la suppression de deux de ces dessins lors de leur publication constitue de la part de Marc une altération ou, tout au moins, une modification de l'ensemble de l'œuvre à laquelle, en principe, il ne pouvait procéder, sans l'assentiment de l'auteur; qu'en agissant ainsi, il a causé à Doës un préjudice dont il lui doit réparation;

« Mais attendu qu'à raison des circonstances de la cause du peu d'importance du dessin et de l'altération presque insensible causée à l'œuvre par la suppression du premier et du cinquième de ces dessins, le demandeur recevra une réparation suffisante par l'allocation de ses dépens;

« Par ces motifs;

« Condamne Marc aux dépens de l'instance à titre de dommages et intérêts. »

En ce qui concerne l'histoire en images de Doës c'est peut-être beaucoup de bruit pour rien, mais au point de vue du principe du droit de propriété du dessinateur sur son œuvre ce jugement présente un intérêt capital et peut avoir des conséquences multiples. Peut-être pourra-t-il, en effet, arrêter dans ses mutilations, le commerce des clichés que l'on vend en les tronquant afin de les faire mieux servir à tous les besoins de l'actualité.



LES PAMPHLETS ET ESTAMPES DE M. BÉGIS

On connaît le différend qui s'est élevé entre M. Bégis, ancien syndic de faillites, et la Bibliothèque nationale.

M. Bégis réclamait des livres ou pamphlets politiques et des estampes « graveleuses » saisis chez lui, en 1866, lors d'une visite domiciliaire ordonnée par la magistrature impériale, et envoyés pour la plupart à la Bibliothèque, qui les plaça dans le local réservé aux publications légères.

M. Bégis obtint, en première instance, la nomination d'un expert, M. Reichel, qui reçut mission de rechercher à la Bibliothèque les ouvrages et estampes revendiqués.

Mais, sur appel de l'administration de la Bibliothèque, la première chambre de la

cour, présidée par M. le premier président Périvier, a infirmé ce jugement et a débouté complètement M. Bégis de ses demandes, fins et conclusions.

Son arrêt porte en substance :

« Quand les livres et estampes, saisis par voie judiciaire, sont remis à la Bibliothèque nationale à titre de don, et non de dépôt, frappés de son estampille et inscrits dans son catalogue, l'administration, qui les a possédés de bonne foi, comme propriétaire, et en a eu la jouissance paisible, publique et dénuée de tout caractère de précarité, pendant un long espace de temps, est fondée, pour répondre à une réclamation, à s'abriter derrière les dispositions de l'article 2279 du code civil sur la prescription.

« Et il en est surtout ainsi lorsque le réclamant, comme dans l'espèce, a connu le projet d'envoi, et qu'il y a lieu de croire qu'il l'a ratifié pour éviter de plus grands ennuis. »

M. Bégis a été, en conséquence, condamné aux dépens de première instance et d'appel.

Étant de ceux qui, dès l'origine, ont défendu les droits de M. Bégis en la circonstance, nous ne pouvons qu'enregistrer le jugement définitif, tout en déplorant cette façon de s'emparer de livres et de gravures connus, provenant d'une saisie faite dans des circonstances également connues.



UNE EXPOSITION DE TRANSPARENTS HUMORISTIQUES A BRUXELLES

Bruxelles a, l'autre soir, transformé en salle d'exposition une de ses grandes voies de communication, les *galeries Saint-Hubert*. Il y a deux mois environ, au *Cercle des Arts et de la Presse*, M. Eugène Brœrman proposait de recouvrir toutes les vitrines du « Passage » d'illustrations fantaisistes sur papiers ou toiles transparentes, les sujets de ces dessins devant se rapporter aux commerces exercés dans les magasins ainsi transformés. Le projet fut adopté d'enthousiasme par le *Cercle* et par les locataires des galeries, et la date du 27 avril choisie pour la dite exhibition.

Le programme a été réalisé à la lettre : les apprêts de la fête ont été exécutés sans que la circulation ait été interrompue un seul instant. Un décorateur a d'abord transformé le Passage en suspendant à profusion des lanternes vénitiennes, à hauteur du deuxième étage. Leur lumière tamisée devait remplacer tout autre éclairage, dont la vivacité eût atténué les transparences des toiles. Celles-ci roulées sur des bâtons de stores ont été mises en place à la partie supérieure des vitrines, sans qu'aucune indiscrétion révélât, avant l'heure, le secret des artistes.

A six heures du soir, cependant, le dimanche 27 avril, les galeries ont été évacuées : en moins de deux heures la transformation était complète. Les Bruxellois ne retrouvaient plus leur Passage dans ce musée original.

Mais si l'organisation a été parfaite, l'exécution artistique n'a guère répondu à l'attente générale. Tous les journaux belges sont d'accord sur ce point.

Les décorateurs réunis à la hâte, un peu partout, ont fourni un ensemble très inégal. Aucun — ou fort peu — ont compris ce que ce genre décoratif absolument nouveau exigeait d'eux. Les croquis-affiches ne répondaient pas à la destination qu'ils devaient recevoir, le dessin ne fournissait pas des silhouettes assez hardies, les tons n'étaient pas assez éclatants : il fallait beaucoup d'esprit et pas trop de savoir. L'une et l'autre qualités ont généralement fait défaut. Le public était en droit d'attendre des caricatures humoristiques, des pochades

spirituelles ; or, à côté de quelques transparents fort réussis, la grande masse des dessins étaient d'une invention lourde, grossière jusqu'à la trivialité. Certains sujets étaient absolument déplacés, et ont fait l'objet de vives critiques, dont la sévérité était pleinement justifiée.

Les œuvres exposées devaient être appréciées par le suffrage universel des artistes ayant prêté leur concours à la fête. Une série de transparents installés aux vitrines d'un pelletier a recueilli la majorité des voix. L'artiste, M. Van den Peereboom, avait imaginé que l'administration communale de Bruxelles avait concédé à son client la libre dispositions des places publiques pour l'élevage des bêtes à fourrures. Il avait disposé une garenne devant le *Palais de Justice*, des moutons paissaient *place de Brouckère* et des ours prenaient leurs ébats *place Rogier*, devant la gare du Nord.

Parmi les autres transparents remarqués citons celui d'une marchande de dentelles : une jeune déesse — moderne — tissant une toile d'araignée en dentelles, dans les rets de laquelle quelques jeunes gommeux viennent s'emprisonner. Un marchand de timbres-poste a figuré les timbres d'émissions futures : à côté du timbre dominical on voyait le timbre à l'effigie de M. Wœste, — chef de l'extrême droite — « ne pas livrer en carême », celui à l'effigie de M. Buls, l'austère bourgmestre de Bruxelles, « ne pas s'amuser même le dimanche ». Les timbres français, émission de 1896, « Anarchie française, port gratuit, 0 centimes », avec la vignette d'un anarchiste lançant une bombe, ou l'effigie de « Laurent Ier, anarque de France. »

Voici la décoration d'un magasin de chemiserie : un Pierrot blanc danse le cancan, offrant les bras à une série de chemises toutes droites dans leur amidon... Le « bazar des jouets » possèdait deux transparents, dont l'exécution rachetait un peu la banalité : une nounou sur un banc, avec le troupier traditionnel ; un grand-père succombant sous le faix d'une kyrielle de polichinelles. Un magasin de japonaiseries avait représenté M. Janson — le leader radical — et M. Wœste, en magots chinois prêts à se battre à coups de massues. Le nouveau régime électoral avait fourni matière à caricatures au journal la *Chronique*, l'électeur à trois voix étant représenté par un gros monsieur, très opulent, à trois têtes, le citoyen à deux votes par un citoyen bicéphale, tandis que l'ouvrier seul conservait son unique visage. Un armurier avait présenté la carte de la Belgique ; au centre, un « garde civique » pêche à la ligne dans la Meuse, tandis que les boulets allemands et français déroulent leurs trajectoires au-dessus du pays. Cette allégorie voulait sans doute dire que la neutralité de la Belgique se trouve assurée par l'adoption des armes à longues portées......

Mais, à côté de ces rares croquis, que de réclames nulles d'idées, sans aucune valeur d'exécution ! On avait essayé de corser le spectacle en étendant des toiles blanches devant les portes des vestibules conduisant aux appartements. Des réflecteurs avaient été disposés au fond de ces vestibules et les locataires avaient été invités à jouer « ombres chinoises ».

Ce serait mentir à la vérité qu'affirmer que la distinction la plus absolue présida aux ébats des soubrettes laissées au logis.

Le projet était certes original, mais il a été trop hâtivement mis à exécution, et la faute est regrettable, parce qu'une telle fête ne peut être renouvelée avec succès, sinon à très lointains intervalles. La recette a dépassé toute attente : elle ne couvrirait plus les frais en cas de prochaine répétition.

Il serait à souhaiter que l'idée fut reprise ailleurs, à Paris, par exemple, où elle pourrait facilement être réalisée avec le « chic », l'élégant, le joyeux, qui manquent aux artistes flamands, plutôt peintres que décorateurs. P. W.

Mille moins un petits papiers

RÉFLEXIONS BIZARRES SUR LES OUVRAGES PAR LIVRAISONS. — « THE QUATERLY ILLUSTRATOR ». — LES MAGAZINE ANGLAIS. — UN OUVRAGE DOCUMENTAIRE ANGLAIS. — NOUVEAUX ARTICLES DE REVUES SUR NAPOLÉON Ier. — LA POÉSIE AMÉRICAINE EN 1893. — ÉDITIONS D'ART ANGLAISES : SHAKESPEARE ILLUSTRÉ PAR WALTER CRANE. — LES MAGAZINE ALLEMANDS. — LES « IMAGES ALSACIENNES ». — LE « LOÏE-FULLÉRISME ».

Les bizarreries du « retapage » :

Une revue anglaise avait besoin d'un portrait de Puvis de Chavannes : à qui s'adresser ? à l'artiste ? à un photographe parisien ? Fi donc ; ce fut le cliché de la maison H. und K. qui fut choisi ! Et l'on a pu jouir de ce spectacle admirable : une étude écrite en anglais sur un artiste français par un Prince slave et illustrée de clichés allemands ! ! !



A propos de deux publications américaines, par livraisons, sur la grande « World's Fair », *The Modern Art*, d'Indianapolis, fait les réflexions suivantes, qui sont, tout au moins, curieuses à enregistrer :

« Tous les livres par livraisons qui ne donnent pas en premier lieu une table des matières, contiennent une masse de peintures insignifiantes, simple remplissage. Quand les trente parties d'une publication artistique de cette importance sont finalement arrivées, après avoir traîné leur embarrassante longueur douze mois ou plus, ne jugez-vous pas toujours que vous avez quelques petites choses dont vous aviez réellement besoin et un grand nombre dont vous ne vous êtes jamais souciés ? La faute n'en est pas à l'éditeur : la raison est que les meilleurs artistes vendent les droits de reproduction de leurs meilleurs tableaux non aux éditeurs de livres, mais aux éditeurs d'estampes — qui les gardent. »

Et nunc, erudimini, fratres mei, librorum imaginumque emptores.



The Quarterly Illustrator, la revue trimestrielle américaine de M. Harry C. Jones, continue à être un véritable mammouth avec ses numéros gros de 338 et 377 illustrations. Jusqu'à des cinq gravures à la page, et des simili à voir tout en gris pendant un mois, malgré la perfection du procédé, des carrés — trop de carrés — des vignettes en silhouette, des paysages et des portraits, des galeries d'Américains artistes et écrivains, jusqu'à neuf à la page — l'égalité devant le portrait — mais, comme toujours, une merveille d'impression et de tirage. Toutefois, M. Harry C. Jones fera bien de se méfier de ses rédacteurs. Annoncer gravement en 1894 que « A large and valuable picture by the late Leonard D. Vince has been placed on view in Milan's art gallery » relève de la Revue de fin d'année et non de la critique artistique.



Avec le printemps, un souffle de renaissance a passé sur la librairie magazinesque anglaise. *The Studio*, contre une augmentation de 1 d., promet une lithographie par numéro et un « heavier paper. » Heureux Post-office londonien !

Saint Paul's s'annonce comme devant s'occuper exclusivement de l'art religieux.

The Yellow Book est assez mystérieusement décrit comme consacré à la poésie et à la prose!!! Il y aura pourtant une place pour la critique... Mais alors?

Plus sérieux, mais moins original, *Bibliographica, Quarterly Magazine of Bibliography* que publient les célèbres éditeurs, Kegan Paul, Trench Trübner et Cie, n'aura qu'une existence éphémère. Ses promoteurs ont eux-mêmes limité sa durée : 1894 le voit naître, 1896 le verra mourir, à moins que d'ici là...

Bibliographica dont le premier fascicule vient de paraître, a pour collaborateurs tous les grands bibliophiles anglais, Charles Elton, Maunde Thompson, Laurence Housman, Austin Dobson, A. W. Pollard, W. J. Hardy, William Morris, Andrew Lang, R. C. Christie et nombre d'autres. Parmi les collaborateurs étrangers il faut mentionner Henri Beraldi. Imprimé luxueusement, avec de nombreuses illustrations reproduites par les meilleurs procédés, dans le format impérial octavo et sur *hand-made paper*, il ne s'écartera pas de ce qui concerne le livre, la reliure et les manuscrits.

En Belgique apparaît *Durendal* à la couverture réséda, au papier rosé et au texte bien fait pour les yeux fatigués.



Un ouvrage illustré suivant la méthode recommandée par le Directeur de cette Revue — et la seule rationnelle — est la nouvelle édition de la *Short history of the English people*, par J. R. Green. L'illustration est entièrement documentaire et l'on ne peut que féliciter Miss Kate Norgate de son goût et Mme J. R. Green du choix de son auxiliaire.



Aux articles de Revues relatifs à Napoléon Ier, déjà mentionnés ici (p. 120), il faut ajouter dans *The Cosmopolitan :* « Les quadrilles à la cour de Napoléon Ier », par Fr. Masson, avec illustrations d'après les documents rétrospectifs consistant en portraits de personnes vêtues à la grecque, c'est-à-dire fort peu.

C'est encore *The Century* promettant, pour novembre, une *Vie complète de Napoléon Bonaparte* par le Professeur W. M. Sloan et donnant, en guise de préface, quelques souvenirs des Tuileries sous le second Empire accompagnés de reproductions de photographies de l'époque *crinolinesque* et *raglandesque,* d'une saveur toute particulière. Il est seulement regrettable que l'on ne nous explique pas sur quels principes sera basée l'illustration — abondante — de l'ouvrage de M. Sloan.



Du *The American Bookmaker* pour lequel M. W. Moseley a dessiné une série d'initiales ornées qui ne manquent pas d'originalité, j'extrais les renseignements suivants relatifs à la poésie américaine. En 1893 ont été écrits, aux Etats-Unis, 2 888 954 poèmes. L'Illinois, à lui seul, en a fourni 853 344, consacrés pour la plupart à chanter la Grande Foire. Sur le nombre total, l'espoir n'a rencontré que 864 aèdes, alors que la désespérance pouvait se flatter de 10 864 guitaristes Le printemps atteignait le chiffre de 254 321 poèmes et le Savon perfectionné de Scroggin non loin de 10 000.

J'espère bien qu'après des chiffres aussi positifs, l'on n'osera plus dénier aux esprits d'Outre-Atlantique de la largeur et de l'envergure!



A part les productions de la Chiswick Press, des Kegan, des Bell et Sons, à part le *Book Lover's Almanach* (ce dernier plutôt français que vraiment américain)

les typographies anglaise et américaine nous ont peu gâtés sous le rapport des belles impressions. Il convient donc de citer ici élogieusement *The Bibelot Series* et *The English Reprint series* publiées par un éditeur de Portland (Maine), M. Th. B. Mosher; et la nouvelle édition de Shakespeare « The Temple Shakespeare » publiée à Londres par M. J. M. Dent.

Pour cette édition, M. Walter Crane a dessiné un frontispice à chaque pièce et de plus préparé une suite d'illustrations que se disputeront les innombrables admirateurs du maître dessinateur. Heureux Anglais! Nous pûmes en France nourrir quelque temps l'espoir que, nous aussi, nous posséderions un Shakespeare illustré par un maître, mais, hélas! G. Doré est mort. Moins fougueux que l'illustrateur de l'Arioste et du Dante, W. Crane possède au plus haut degré la connaissance du xvie siècle, et n'est pas moins au courant des procédés modernes. Et il sera fort curieux de rapprocher Abbey de Crane et de comparer l'art du maître américain au génie du maître anglais.



M. Georges du Maurier le dessinateur qui, depuis fort longtemps, collabore au Punch, vient de se faire romancier dans *Harper's Monthly*; s'il me fallait juger *Trilby*, son nouvel essai en ce genre, je serais fort embarrassé : comment médire des illustrations? quel détour prendre pour louer le texte?

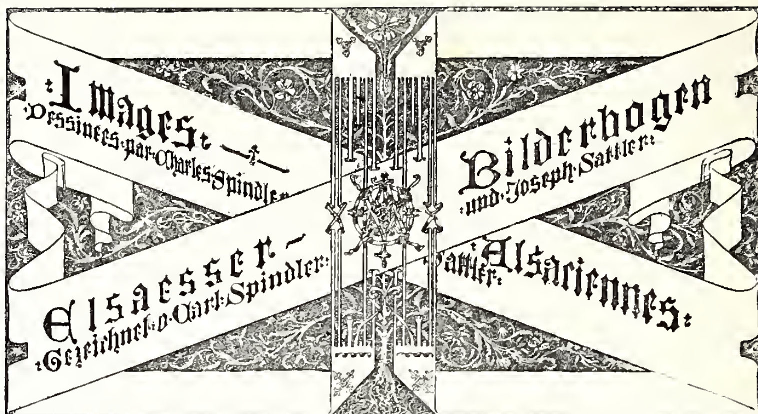


Quelques notes sur les revues allemandes, toutes un peu conçues sur le même modèle, c'est-à-dire composées partie d'articles non illustrés, partie d'articles illustrés. Études de mœurs, excursions géographiques, archéologie historique, intimité, biographie, tout y a place. Comme hors texte toujours une préférence marquée pour les sujets de genre, les scènes campagnardes les paysages, tout cela tiré aux encres de couleur, du vermillon au bistre, en passant par le vert, le violet et quelquefois même le jaune. Comme texte, très curieux mélange de sentimentalité et de documentation : comme images, de l'art élevé, de la vignette genre ancien *Magasin Pittoresque*, de la chromo à l'usage des petits bourgeois. *Vom Fels zum Meer* tient très certainement la première place; puis viennent *Velhagen et Klasing's Monatshefte* et *Kunst Salon* qui, fondé en 1893, atteint à son huitième fascicule. Jusqu'à ce jour toutes ses illustrations, même celles destinées aux articles, étaient tirées hors texte : il a renoncé depuis 1894 à cette idée quelque peu singulière. *Nord und Süd* la revue de Paul Lindau continue toujours à donner, dans chaque fascicule, un portrait gravé à l'eau-forte.



En feuilletant les *Images alsaciennes*, l'intéressante publication que MM. Carl Spindler et Joseph Sattler ont créée, l'année dernière, à Strasbourg, on est frappé de l'heureux mélange que ces deux artistes, pleins d'avenir, ont su souvent faire du passé et du présent. Telle scène moderne se trouve encadrée dans un ornement du plus pur style des Dürer ou des Holbein, et les personnages actuels apparaissent comme s'ils étaient taillés dans des bois du xvie siècle. Excellente idée, ces *Images Alsaciennes* retraçant sous toutes les formes, les scènes et les mœurs de la vie locale, et comme il ferait bon voir les illustrateurs français suivre cet exemple.

De l'image, toujours de l'image : en fait de texte juste le nécessaire pour expliquer, lorsque besoin est, la scène reconstituée ou les personnages mis en scène. La véritable publication pour les gens affairés de cette fin de siècle.



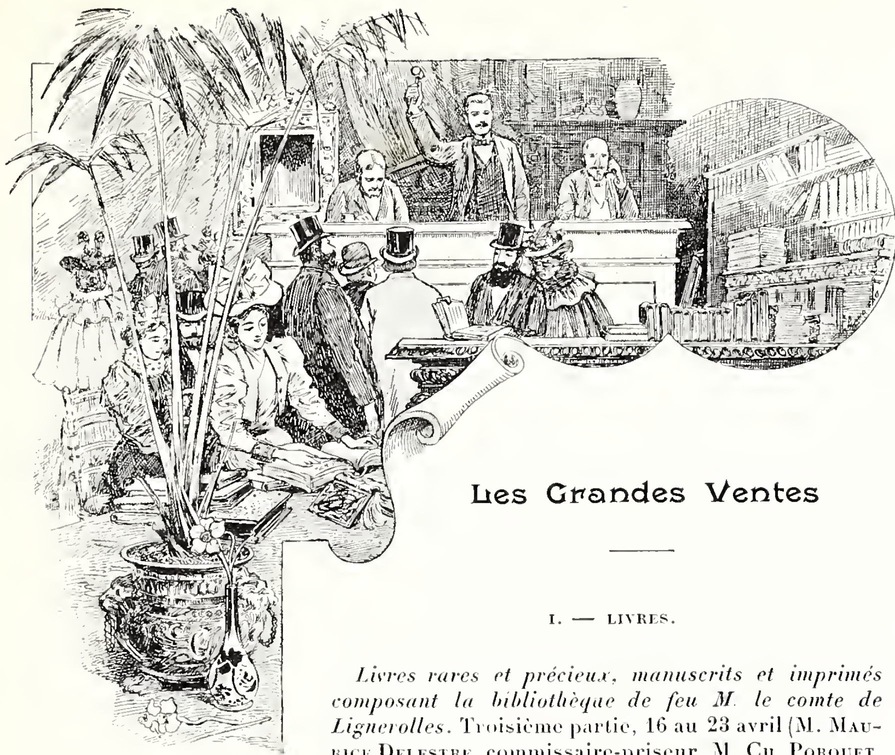


Reproduction du titre et d'une des planches des *Images alsaciennes*.

Les applications de la danse serpentine au dessin politique. Presque en même temps, M. Spuller, à Paris, et le chancelier de Caprivi, à Berlin, ont eu les honneurs du *loïe-fullérisme*, le premier exécutant dans *La Silhouette*, la danse de l' « esprit nouveau », le second, dans les *Lustige Blätter*, le « grand pas de triomphe » du traité de commerce russo-allemand.

Un book-trotter.





Les Grandes Ventes

I. — LIVRES.

Livres rares et précieux, manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de feu M. le comte de Lignerolles. Troisième partie, 16 au 23 avril (M. MAURICE DELESTRE, commissaire-priseur, M. CH. PORQUET, expert.)

N° 2161. *Cosmographiae introdvctio*, mar. rouge jans., dent. int., tr. dor. : 1 600 fr. — N° 2219. *Mvndvs novvs*, mar. rouge jans., dent. int., tr. dor. : 3 000 fr. — N° 2220. *Sensvyt le Novveav mõde et nauigations ;* faictes par Émeric de vespuce Florentin (vers 1520) : 1 305 fr. — N° 2221. *SEnsvyt le Novveav monde et nauigations :* faictes par Émeric de vespuce Florentin (vers 1521) : 1 250 fr. — N° 2222. *Les iles et pays découverts et conquis par le capitaine du très illustre, très puissant et invincible Charles, empereur romain*, imprimé à Anuers par Michiel de Hooestraten, mar. rouge jans., fil., dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 1 700 fr. — N° 2226. *Extraict ov Recveil des Isles nouuellemẽt trouuees en la grand mer Oceane ou temps du roi Despaigne Fernad et Élizabeth sa femme*, faict premièrement en latin par Pierre Martyr de Millau. Imprimé à Paris par Simon de Colines, mar. rouge jans., dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 1 400 fr. — N° 2242. *Histoire dv Canada et Voyages qve les Freres Mineurs Recollects y ont faicts pour la conuersion des Infidelles.* A Paris, chez Claude Sonnius, 1636. Mar. rouge jans., dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 1 255 fr. — N° 2251. *L'Histoire Notable de la Floride située es Indes Occidentales*, mar. rouge jans., dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 1 300 fr. — N° 2260. *Les Singvlaritez de la France antarctique, autrement nommée Amerique :* par F. André Theuet, natif d'Angoulesme. A Paris, chez les Héritiers de Maurice de la Porte (1557) : 985 fr. — N° 2270. *Le Voyage et Navigation faict par les Espaignolz es Isles de Mollucques, des isles quilz.....* mar. vert (Trautz-Bauzonnet) : 1 755 fr. — N° 2275. *Discours sur l'Histoire Universelle*, par Messire Jacques Benigne Bossuet. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, 1681. Mar. rouge, fil., dos

fleurdelisé, tr. dor. : 1 805 fr. — N° 2277. *Discours sur l'Histoire Universelle*, par Messire Jacques-Benigne Bossuet, troisième édition. A Paris, chez S. Mabre-Cramoisy, 1691. Réglé, mar. rouge, fil., dos fleurdelisé, doublé de mar. rouge, dent., tr. dor., ex. aux armes de la duchesse de Bourgogne : 4600 fr. — N° 2294. *La Vie du Pape Alexandre VI, et de son Fils Cesar Borgia*, à Amsterdam, chez Pierre Mortier, 1732, rel. de Padeloup : 1 145 fr. — N° 2299. *Mémoires de Gaudence de Luques, prisonnier de l'Inquisition:* A Amsterdam, 1753, ex. aux armes de la marquise de Pompadour : 1 200 fr. — N° 2310. *La Vie de Dom Bartheleuy des Martyrs, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique*. A Paris, chez Lambert, Roulland, 1679. Ex. aux armes de la duchesse de Bourgogne : 1 665 fr. — N° 2403. *Les Éloges et Vies des Reynes, Princesses, Dames et Damoiselles illustres en piété, courage et doctrine*, A Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1630. Mar. rouge, fil., semis de fleurs de lis, couvrant le dos et les plats du volume, tr. dor., armes de Marie de Médicis : 1 355 fr. — N° 2440. *L'histoire de Thvcydide Athénien*, A Paris, de l'Imprimerie de Michel de Vascosan; armes au chiffre de Henri III : 2 000 fr. — N° 2489. *Les Genealogies, Effigies et Epitaphes des Roys de France*, on les vend à Poitiers en la Boutique de Iacques Bouchet, près les Cordeliers, et à l'enseigne du Pelican. Par Jehan et Enguilbert de Marnef frères (1545) : 1 000 fr. — N° 2490. *Les Chroniques de France, appelées Chroniques de Saint-Denys*, (1476) : 2 450 fr. — N° 2516. *Le Premier [Le Second, Tiers et Qvart] Volume de l'Histoire et Cronique* de messire Iehan Froissart. A Lyon, par Iean de Tournes, 1559-1561, 4 tomes, reliure de Padeloup : 2 610 fr. — N° 2542. *Mémoires de Messire Philippe de Comines, Seigneur d'Argenton*, A Londres. Et se trouve à Paris, chez Rollin (1747), reliure de Derome : 4 530 fr. — N° 2559. *Lêtree dv Roi de France tres chrestien Loys douziesme de ce nom a sa bonne ville de Paris* (1498), rel. de Trautz-Bauzonnet : 1 550 fr. — N° 2579. *Journal de Henri III, Roi de France et de Pologne*. A La Haye et se trouve à Paris, chez la veuve de Pierre Gandouin. — *Journal du Règne de Henri IV, Roi de France et de Nauarre*. Par M. P. de l'Ètoile, A la Haye [Paris]. Chez les frères Vaillant 1741, 9 vol. : 5 500 fr. — N° 2616. *Lentree dv Treschrestien et Tresvictorieux Roy de France Francoys Premier de ce nom*, Faicte en sa bonne ville et cité de Rouen le second iour daoust (1517), rel. Trautz-Bauzonnet : 1 100 fr. — N° 2655. *Lentree de la Royne en sa ville et Cite de Paris* (1531), rel. de Cuzin : 3 000 fr. — N° 2684. *C'est l'ordre qvi a este tenv a la nouuelle et ioyeuse entrée, que treshault, tresexcellent et trespuissant Prince, le Roy treschrestien Henry deuzieme de ce nom* a faicte en sa bonne ville et cité de Paris, reliure du xvie siècle : 8 000 fr. — N° 2700. *Mémoires de Condé servant d'eclaircissement et de Preuves à l'Histoire de M. de Thou*, A Londres, et se vend à Paris, chez Rollin, fils (1743), rel. de Padeloup : 5 400 fr.

II. — ESTAMPES.

— *Vente des Dessins originaux provenant du Courrier Français*, 13 avril 1894. (M. Jules Plaçais, commissaire-priseur, M. Ed. Kleinmann expert). — N° 2. *Dessin original* (Anquetin) : 100 fr. — N° 62. *Enfin seule*, dessin original (Forain) : 200 fr. — N° 63. *Croquis original* (Forain) : 55 fr. — N° 64. *Dessin pour une invitation au bal du « Courrier Français »* (Forain) : 55 fr. — N° 100. *Dessin* (Louis Legrand) : 80 fr. — N° 105. *Dessin* (Louis Legrand) : 75 fr. — N° 129. *Le Jour des Morts au village* (Henri Pille) : 60 fr. — N° 134. *Le Départ des*

vendangeurs (Henri Pille) : 240 fr. — N° 150. *Boulevard de Grenelle* (Roëdel) : 40 fr. — N° 164. *Les Chanteurs* (F. Valloton) : 60 fr. — N° 170. *Les Hercules* (F. Valloton) 60 fr. — N° 173. *Je suis la sainte Démocratie, j'attends mes amants* (Adolphe Willette) : 995 fr. — N° 174. *Charité* (Adolphe Willette) : 105 fr. — N° 176. *Le Protestant en voyage* (suite). — « *Ça coûte donc bien cher, un pantalon, ô ma sœur?* » (Adolphe Willette) : 140 fr. — N° 177. *Le Protestant en voyage* (suite). — « *Parfait! mais 80 francs un pantalon!... Je vais être grondé à la Ligue.* » (Adolphe Willette) : 145 fr. — N° 178. *Le Protestant en voyage* (suite). — *Lui* : « *Décidément, le pantalon est incommode, rangeons-le comme un objet de propagande.* » — *Elle* : « *Mais il est rigolo pain de seigle, son bouquin.* » (Adolphe Willette) : 100 fr. — N° 183. *Heliogabale* (Adolphe Willette) : 120 fr. — N° 187. *Regarde Pierrot... Eh! Pierrot... écoute donc, regarde mon joli linge blanc.* (Adolphe Willette) : 170 fr. — N° 188. *Le meilleur des professeurs. — A jeudi, ma couvée chérie!* (Adolphe Willette) : 300 fr. Le total de la vente s'élève à 6 994 fr. 50.

— *Vente d'aquarelles par Giacomelli et autres, et de dessins par divers* faite à l'Hôtel Drouot (salle 7), le 17 avril, par Me Léon Tual et M. Eugène Féral.

Voici quelques prix intéressants pour les maîtres de l'illustration :

Henri Monnier : Série d'aquarelles gouachées. — N° 40. Après les Élections : 175 fr. — N° 41. Si Bonaparte fût resté lieutenant d'artillerie il serait encore sur le trône : 500 fr. — N° 42. Le Pharmacien, sergent-major, trésorier de la fabrique : 205 fr. — N° 43. Les diseurs de rien : 165 fr. — N° 44. En Toilette du Dimanche : 202 francs. — N° 45. Les Mains dans les poches, aquarelle : 115 fr. — N° 46. En Villégiature, aquarelle : 111 fr.

Edmond Morin : N° 48. Les Boulevards, aquarelle : 205 fr. — N° 49. L'arrivée de la Châtelaine, aquarelle gouachée : 140 fr.

Raffet : N° 51. Le Toréador, aquarelle : 125 fr. — N° 52. Chasseur catalan, aquarelle : 180 fr. — N° 53. Musiciens arabes, à Tanger, aquarelle : 310 fr. — N° 55. Épisode de la retraite de Russie, encre de Chine rehaussée de blanc : 490 fr. — N° 56. Napoléon Ier à cheval, encre de Chine : 150 fr. — N° 57. Épisode de la Révolution en 1848, mine de plomb : 150 fr. — N° 58. Charles le Téméraire, jolie aquarelle pour une illustration de Walter Scott : 340 fr.

— *Vente Edgar de Pommereau*, 10 mai 1894 (MM. Chevalier, commissaire-priseur et Mannheim, expert). — *Gravures encadrées.* — N° 135. Debucourt. Promenade de la Gallerie du Palais-Royal (1787). Épreuve en couleur : 720 fr. — N° 136. Debucourt. La Promenade publique (1792). Épreuve en couleur : 530 fr. — N° 138. De Longueil. Les Dons Imprudents. Le retour à la vertu. Deux pendants en couleur : 300 fr. — N° 139. Taunay (d'après). Foire de village. Noce de village. Le Tambourin. La rixe. Quatre pièces gravées par Descourtis, en couleurs : 800 fr. — N° 140. Wille fils (d'après P. A.). La Noce de village. Le Repas des moissonneurs. Deux pendants en couleur : 265 fr.



NÉCROLOGIE

M. Charles Dugast-Matifeux, l'érudit collectionneur vendéen, l'intime ami du regretté Benjamin Fillon, né en 1812 et décédé à Montaigu (Vendée). M. Dugast-Matifeux qui avait contracté très jeune le goût des sciences historiques, laisse

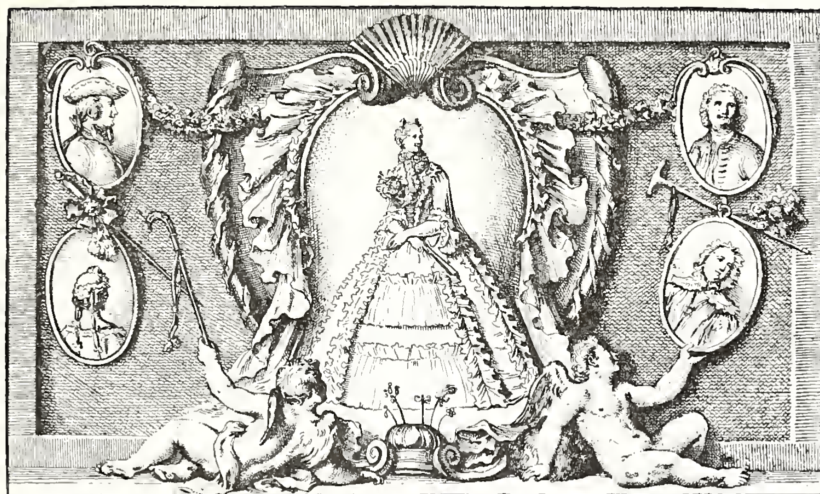
une bibliothèque riche en livres rares, parmi lesquels le premier livre imprimé en Bretagne, et une collection de manuscrits et d'autographes, bien connue des spécialistes, possédant des documents révolutionnaires de la plus haute importance. Le défunt avait légué, cette année même, le tout à la ville de Nantes, moyennant une rente viagère de mille francs, et c'était, on peut le dire, un véritable cadeau, car sa valeur pécuniaire n'est pas estimée à moins de cent mille francs. — M. Jules Lemonnyer, ancien libraire-éditeur, décédé à Paris, dans sa cinquante-quatrième année. M. Lemonnyer avait commencé « l'Edition nationale » des œuvres de Victor Hugo et de Molière, depuis continuée par Testard, et entrepris de nombreuses réimpressions illustrées d'œuvres célèbres du siècle dernier, telles les *Contes de La Fontaine*, et les *Baisers* de Dorat, etc. Son édition des *Contes de La Fontaine*, quoique peu appréciée en librairie, pour des motifs qu'il ne nous convient pas de rechercher ici, restera cependant précieuse au point de vue iconophilesque par la publication en fac-simile des cinquante-sept dessins en bistre que Fragonard avait improvisés, en se jouant, pour le duc de Choiseul, et dont quelques-uns seulement parurent dans la célèbre édition, restée inachevée, de 1795. M. Lemonnyer qui, lors de la signature du traité de l'*Édition nationale*, offrit à Victor Hugo un banquet resté célèbre, avait entrepris tout récemment une nouvelle édition (la 4e) de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour, aux Femmes et au Mariage*. — Louis Pfau, critique d'art, né à Heilbronn en 1821, décédé à Stuttgard, qui avait longtemps habité Paris et publié même en français plusieurs de ses ouvrages. S'étant lancé dans le mouvement révolutionnaire, en 1848, il dut s'exiler, et ce n'est qu'en 1866 qu'il put rentrer dans sa patrie. Louis Pfau fut un des premiers à rattacher l'art à l'industrie et à encourager les arts décoratifs. Ses ouvrages l'*Art dans l'État* et *Art et Industrie* seront toujours consultés avec fruit. — Léopold Martin-Laya, né en 1864, mort à Paris, le 15 avril, petit-neveu de Laya, l'auteur du *Duc Job*. Il s'adonna à la fois au journalisme et au théâtre, réalisa l'idée du *Figaro-Photographe* et fit représenter, le 5 décembre 1893, à la Porte Saint-Martin, *Napoléon*, pièce en 6 actes et 51 tableaux, qui obtint un grand succès.



Le Directeur-Gérant : ÉMILE RONDEAU. Paris. Impr. PAUL SCHMIDT, 20, rue du Dragon.

Boite aux ordures
A. Robida





LES COLLECTIONS DOCUMENTAIRES

DU

MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

(XVIIIe SIÈCLE)

I

J'en puis bien faire l'aveu, ce fut grâce à un roman et à une pièce de théâtre que j'entrai dans l'intimité du maréchal de Richelieu. Comme de juste, je le connus assez peu, et je fus mal préparé à démêler les côtés vraiment très inattendus d'un esprit de cette qualité. Il entrait dans la thèse du romancier, et dans celle du dramaturge qui nous le présentèrent, de symboliser en sa personne tout le XVIIIe siècle, fripon, libertin et insouciant, imaginé sur des mémoires, sur des chansons ou des racontars d'alcôve. On nous peignit le roué seulement, quand ses fredaines valurent pour lui,

comme pour la plupart de ses contemporains, un sport, j'oserais dire, un délassement à deux choses graves : la carrière à bien conduire d'abord et la science à perfectionner. Mal élevé, sans doute, Richelieu le fut « à ravir »; il en dut la peine à sa naissance hâtive — il vint au monde à sept mois, et son père était un vieillard — à son enfance pénible, à son entrée un peu prématurée à la cour de France, même aussi à la duchesse de Bourgogne, sa marraine, qui s'amusa de lui, comme fit la comtesse de Chérubin, et le nommait sa jolie poupée. Madame de Maintenon aggrava encore le cas par ses gâteries; elle le proclamait exquis en toutes choses, charmant à la danse, et mignon délicieusement. Alors si frêle, si menu, si petit garçon qu'il était, on le maria à une Noailles, dont il n'avait point les goûts. Tout de suite il déserta le logis, reprit son rôle de vert-vert, et ce fut bien hasard que madame la duchesse de quinze ans, sa femme, le rencontrât quelquefois dans une soirée. Il fit tant et si bien, osa de si grosses histoires que monsieur le duc de Richelieu, son père, réclama pour lui un petit logis à la Bastille, afin de lui ménager une retraite de quelques mois et de détourner de sa tête un orage tout prêt de fondre.

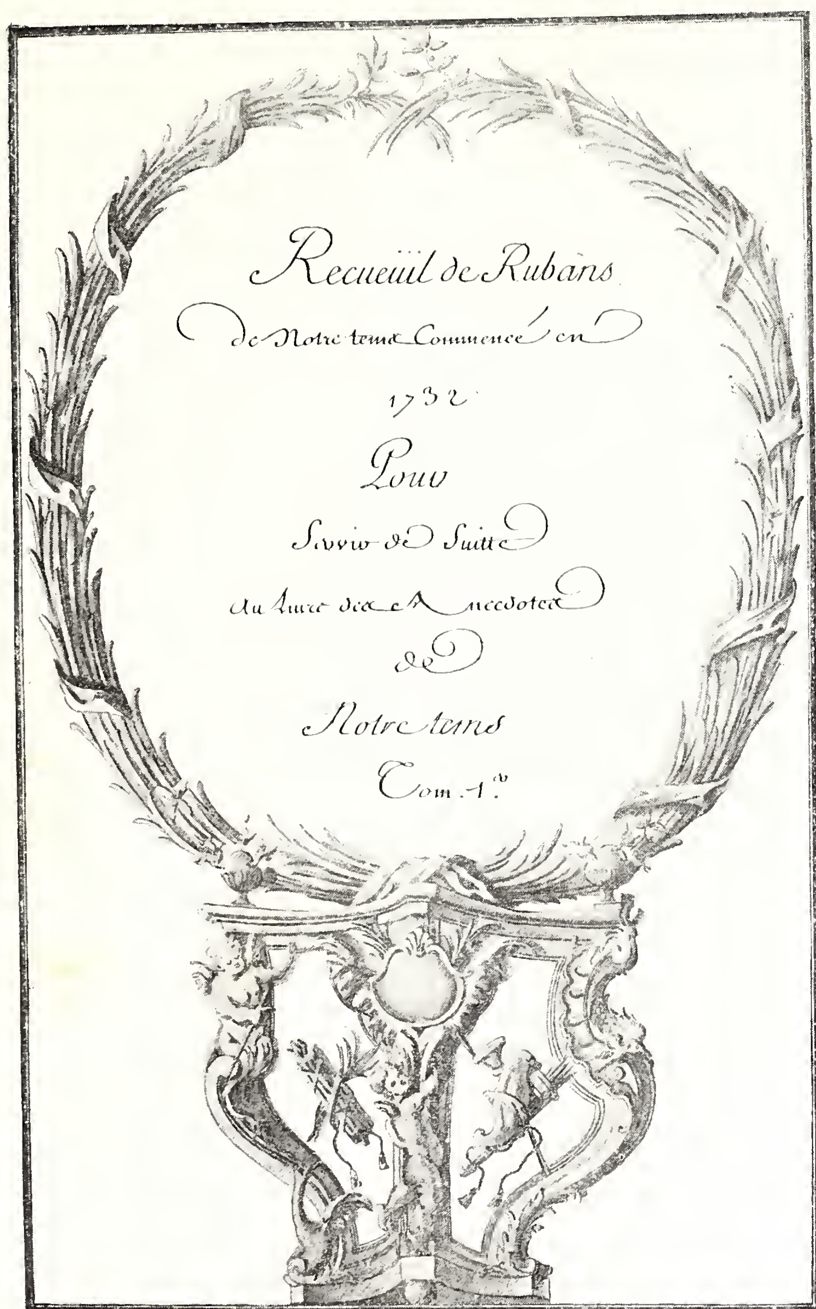
Installé là, on lui donna un précepteur — il était ma foi temps et le lieu était choisi! — un certain abbé de Saint-Rémy, qui lui serina les lettres latines à faute de pouvoir assurer son orthographe française. Aussi bien, ni Virgile ni Vaugelas ne l'eussent beaucoup servi à Denain où il se comporta galamment sous l'habit de mousquetaire. Il écrivait d'ailleurs moins qu'il ne parlait, et comme il parlait gentiment il fit sa route. Son grand tort fut de marquer un peu trop son antipathie pour le Régent; on l'impliqua dans la conspiration de Cellamare et on lui rouvrit à deux battants les portes de la Bastille. A ce coup il y allait de sa

tête, mais les femmes amies veillaient. Tout à l'heure elles le feront entrer à l'Académie; pour l'instant elles capitonnent son cachot, desserrent ses barreaux et lui arrangent une villégiature très convenable. En son honneur, mademoiselle de Charolais, de la maison de Condé, et mademoiselle de Blois, de la famille du Régent, se compromettent sans vergogne. La consolation de Richelieu est alors de voir sa tête passer en de bonnes mains, si on la lui coupe, comme autrefois le galant Cocconas. Heureusement il se tire du pas, sa chance insolente commence. Juste à l'heure qu'il fallait, le vieux Dangeau mourait, laissant un fauteuil libre dans le cénacle d'hommes graves, jadis fondé par le grand oncle, Monseigneur le Cardinal. Les dames sont toujours là. Sans doute le candidat de leur choix n'a guère d'autre titre que les poulets envoyés par lui aux quatre coins du monde, ce qui est peu; mais on a dans la maison un trésor caché d'indulgence pour les gens de bon lieu, fussent-ils médiocrement équilibrés en littérature. Le duc a vingt-quatre ans, on lui sait une bibliothèque rare, un penchant pour la lecture; des complaisants reverront son discours et au besoin... Que vouloir de plus? Il arriva tout naturellement ce qui devait être; bien mieux! Sa harangue de réception cueillie par lui dans les trois ou quatre soumises à son choix, émondée, polie sur l'ongle, parut de tous points un petit chef-d'œuvre de ton, d'esprit et de très fine malice.

Avec ses façons d'entendre la vie et ce demi-scepticisme de grand seigneur arrêté juste où il fût devenu blessant pour les autres, très avisé comme il est, et fort en avance sur son époque, le futur maréchal de France semblerait plutôt un de nos fin de siècle. Il a la crânerie de certains, leur besoin d'inventer la note inédite, de se créer d'autres sensations que le vulgaire, en ressuscitant les vieilles pra-

tiques d'alchimie ou d'hermétique. Durant un voyage qu'il fera à Vienne en qualité d'ambassadeur, la rumeur méchante le taxera de sortilèges. On en avait pareillement accusé le Régent et la duchesse de Berry, sa fille; on amplifia pour Richelieu. D'après les mieux informés, le duc eût sacrifié un enfant au soleil, ou peut-être à la lune, en la société de deux seigneurs allemands. Voilà qui le dut énormément amuser, et lui plaire non moins! Par malheur le catalogue de sa bibliothèque dément un peu la chronique. Ses livres de cabale sont peu nombreux et des moins audacieux. Il possède l'*Histoire de la philosophie hermétique* publiée par Coustelier près de quinze ans après son voyage à Vienne; le *Rite Egyptien* d'Hermann Conringius, et certain manuscrit, d'une belle écriture moulée, l'*Aurea Catena* d'Homère. On y peut ajouter deux ou trois livres d'astrologie béate, les *thèmes Génétliaques* de Rantzau, et des démonialités classées à la métaphysique.

Ce sont là fantaisies peu durables que, la gourme une fois jetée, les habiles abandonnent pour d'autres. Vers ses trente-huit ans, Richelieu devenu veuf de mademoiselle de Noailles, se remaria en très haut lieu; il épousait mademoiselle de Guise, de la maison de Lorraine. L'union mettait tout à coup le duc au premier rang. Sa femme était jolie, « elle ne dédaignait rien de ce qui ajoute à la beauté ». Richelieu s'en amusa. Toutes les recherches de coquetterie auxquelles le choix d'une corbeille princière le condamnèrent un temps, lui donnèrent l'idée de recueillir les étoffes, les dentelles, les menues babioles et les colifichets alors à la mode, et d'en former une collection complète. Composés par tout autre, ces recueils eussent fait rire, comme de nos jours la passion des papillons ou des assiettes peintes. Venant du duc de Richelieu, membre de l'Académie française, duc et pair, lieutenant général, l'idée rencontra plus de considération. On



Reproduction du titre original d'un des recueils constitués par le maréchal de Richelieu.

savait ces albums formés par des intendants mis en correspondance avec tous les fabricants de France et de l'étranger. Sous le titre d'*Anecdotes de notre temps*, la collection comportait plus de 50 volumes, in-folio, dont plus de 10 étaient réservés aux échantillons de soieries, aux rubans historiques, aux dentelles, à la lingerie ordinairement employée par les gens de la société. Et le mariage du duc en avait été si bien la cause déterminante qu'après 1736 on ne continua pas[1]. On s'en tint là. On s'en tint là aussi pour toute la partie graphique de la collection, les estampes de mœurs, les images de modes, même aussi pour la chronique écrite par un secrétaire sous la dictée du duc, touchant les coiffures, les paniers ou les chaussures. Il faut penser que le second veuvage de Richelieu le troubla au point de lui faire abandonner sa tâche. Mademoiselle de Guise mourut en 1740, six ans après ses noces. Sans vouloir trop présumer de son attachement envers la duchesse, on peut admettre un dégoût venu au maréchal. Le fait est que la bibliothèque continua à s'enrichir, mais sur d'autres données; on y vit dominer l'art militaire, la marine, les colonies, les pêcheries et les pièces topographiques, en un mot tout ce que le duc estimait plus congruent à son état et à ses fonctions.

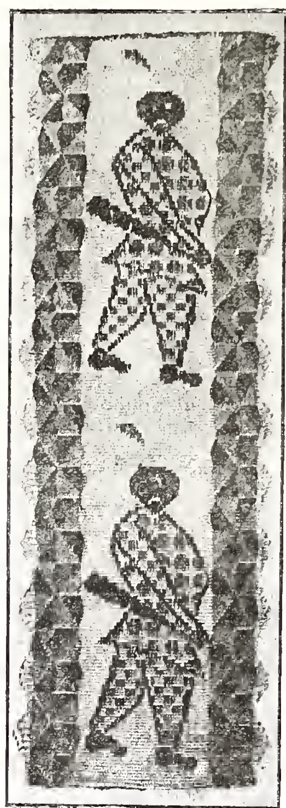
Mais pour en revenir aux recueils d'étoffes qui vont plus spécialement nous occuper, aux *cartables* ou albums portant le numéro 1606 du catalogue après décès, nous surprenons à 160 ans en arrière de nous la plus moderne intelligence, la plus clairvoyante peut-être et pressentante de tout le XVIIIe siècle. Car il s'en faut que ces lambeaux de tissus avec leurs légendes précises et quasi marchandes, leur date de fabrication et leur prix de revient, marquent seulement une fantaisie oiseuse et niaise. Ceci est pour le moins de l'histoire, autant que le récit d'une bataille ou le discours

1. Le mariage du duc de Richelieu avec Mlle de Guise fut célébré en 1734.



sur les variations des églises protestantes. M. de Voltaire, ami du duc de Richelieu, n'a rien écrit qui vaille ces petites notes appuyées du document probant. Si, comme on l'assure fréquemment, l'histoire est l'enseignement du présent par le passé, voici qui tient un rang supérieur dans les hiérarchies érudites. Babioles soit, mais qui n'est babiole au monde? Et celles-ci sont adorables, sûres, véritables, quand les belles phrases cachent parfois de si particulières billevesées. Là est, en résumé, l'histoire de notre commerce textile pendant près de dix années; on y voit le nom des manufacturiers, leur résidence, leurs produits et leurs débouchés, leurs clients. Eux aussi contribuèrent au gain de Fontenoy et leur façon était bien près de valoir l'autre. Peut-être jugera-t-on ces considérations un peu bourgeoises; je les reporte au maréchal de Richelieu qui les a eues avant nous autres et a très bien senti leur force.

Quand Richelieu mourut dans l'extrême vieillesse, d'une congestion pulmonaire, il achetait encore des livres. Mais on le raillait parce qu'il n'avait point su convenir de son âge, ni se faire une raison. Ce vieil homme de quatre-vingt-dix ans, non encore guéri de ses galanteries, remarié à une jeune veuve, personnifiait à la cour de Louis XVI la folie du siècle entier. On oubliait cruellement les batailles gagnées, les ambassades bien conduites, pour ne se rappeler que les sottises. Les courtisans avaient une impertinente manière de dire : « Voilà M. de Richelieu, qui s'est marié sous trois rois ! » Et ces règnes avaient été assez longs pour que cela tirât à conséquence. La jeune reine Marie-Antoinette, alliée aux Richelieu par les Guise, était de tous la plus dédaigneuse. Une chose le sauvait, c'était d'être filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne ! Aux approches de la Révolution, à la veille des États généraux, on eut encore la vision de ce revenant, lequel fleurait le grand siècle et en avait gardé les élégances souveraines. Il se trouva même que M. de Robespierre ou le sieur Marat le purent apercevoir, et qu'il dansa en la compagnie de dames dont une est morte en 1855. Or, son père à lui était venu au monde quand le cardinal de Richelieu vivait, en 1623.



ÉCHANTILLON DE RUBAN
A L'ARLEQUIN, 1718
(Rentrée de la Comédie italienne.)
[Collection du duc de Richelieu,
au Cabinet des Estampes.]

Né lui-même le 13 mars 1696, Louis-François-Armand de Vignerod, duc de Fronsac, puis de Richelieu, pair

et maréchal de France, chevalier des ordres, mourut le 8 août 1788 en son hôtel de la rue Neuve-Saint-Augustin. Le mercredi 7 janvier 1789 (et non le lundi 29 décembre 1788, comme porte le titre de son catalogue) le libraire Pissot mettait en vente sa bibliothèque dans l'hôtel même[1]. Le catalogue renfermait 2023 numéros et comprenait environ 10 000 volumes. Les vacations se poursuivirent du 7 janvier au 28 inclus, les dimanches exceptés. La Bibliothèque royale acquit une bonne part des manuscrits, et les fameux *cartables* d'étoffes[2] : les Pêcheries, un recueil d'éventails populaires, un livre de modes de 1730, un manuscrit sur les dates de réception d'artistes à l'Académie passèrent au Cabinet des Estampes. Plusieurs recueils topographiques y entrèrent également, mais on les dépeça et on les répartit dans les collections générales. On en reconnaît aujourd'hui les épaves au sigle *Rich.* imprimé au composteur sur la marge supérieure de droite.

II

Si l'on s'en tenait à l'esthétique pure, la période durant laquelle Richelieu réunit des échantillons n'est point, à beaucoup près, la plus seyante du siècle. Elle se place entre les grâces divines de la Régence, et les coquetteries supérieures de madame de Pompadour. La mode féminine verse dans les exagérations extrêmes des paniers et en prend quelque ridicule. Suivant la loi ordinaire, l'habit des hommes tend à s'arrondir aussi, à se crinoliner, à amplifier ses basques. Et comme pour un contraste la tête s'amincit, les cheveux se compriment et s'en viennent à peu de chose.

1. *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le maréchal de Richelieu, dont la vente se fera au plus offrant et dernier enchérisseur, le lundi 29 décembre et jours suivants de relevée, en son hôtel, rue Neuve-Saint-Augustin.* A Paris, chez Pissot, libraire, quai des Augustins, près la rue du Hurepoix, 1788, in-8°. (Les dates de vente ont été rectifiées à la fin.)

2. N° 1606 du catalogue.

Les perruques d'Hyacinthe Rigaud tombent devant celles de Nattier et de Van Loo.

Le maréchal de Richelieu nous dit lui-même, en une notice, d'où sortent les coiffures amoindries : de deux ladies entrevues à Versailles par le vieux roi Louis XIV et fort louées de leur décence. Les paniers? De deux grosses



Les Perruques à faces.

D'après une estampe de 1734.

dames soucieuses de se chercher un ventilateur dans les chaleurs de l'été. Ces pages documentaires ont une saveur très galante, elles commentent des goûts dont l'utilité nous échappait. Resterait peut-être à expliquer pourquoi ces jupes très amples, excellentes dans la canicule, s'élargiront bientôt pendant l'hiver jusqu'à devenir impossibles en carrosse, grotesques sur la scène d'un théâtre et formellement gênantes en toutes circonstances. Par malheur le duc ne

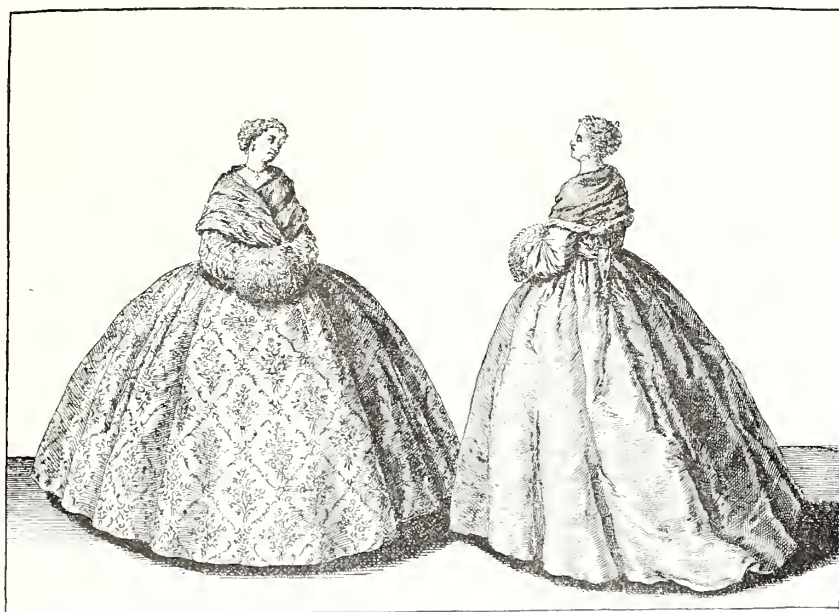
raisonne pas; en véritable chroniqueur il voit, il constate, et peut-être admire, parce que dans ce temps précis mademoiselle de Guise, sa jeune femme, est ainsi affublée et que nos accoutrements de jeunesse nous paraissent toujours les meilleurs et les plus joyeux.

Ces coquetteries furent surtout celles de la reine Marie Leczinska. Tocqué et Van Loo l'ont accommodée de cette sorte dans leurs toiles officielles si joliment poussées au détail minutieux. Par malechance ces peintures sont postérieures de près de dix ans à la date des collections faites par Richelieu. Quand il amasse pièce par pièce toutes les soieries et les garnitures réservées à la garde-robe de la reine, avec leur origine, leur prix de revient et l'indication des habits qu'elles servirent à faire, on est en 1733, en 1734, au plus tard en 1736. Elles seront démodées et oubliées lorsque Tocqué et Van Loo prendront séance, et il n'est plus loisible de comparer les originaux à leur traduction. Grand dommage en vérité, car ces échantillons de huit ou dix centimètres carrés, collés à plein sur les feuillets des *cartables*, demeurés tous neufs, donnent la sensation d'un luxe prodigieux et de prodigalités infinies. Je pourrais dire inattendues aussi, car Marie Leczinska est laide, et d'une modestie classée; elle est de toutes les dames de la Cour celle qui a le moins souci d'affiquets et de raretés. Alors que devaient souhaiter les autres? Et si l'on palpe ces tissus de soie et d'or lourds et raidis, que la surface des paniers forçait à employer par douzaine d'aunes, c'est une pitié qui vient pour la princesse. On s'explique mademoiselle Descine, alors toute jeune, gratifiée par le roi d'une robe de brocard et obligée de l'abandonner à peine d'en être écrasée. Voici un velours vert canard d'une épaisseur notable, semé de fleurs en or fin; Richelieu nous apprend que la reine en eut l'un de ses grands habits de cour

pendant l'hiver de 1734. Admettons douze aunes en tout, et chaque aune pesant deux livres, c'est aux épaules de la princesse un poids de dix à douze kilos, la charge presque d'un fantassin. Et je ne compte ni les jupes de dessous en peluche, ni le panier armaturé, ni le corset ni les chaussures, ni surtout les pierres des bracelets ou des colliers. Il s'ensuivait une obligation de marcher en madone andalouse, de s'arc-bouter, d'augmenter la largeur des sièges pour s'asseoir, et de donner à son cavalier la main de très loin, comme par-dessus une muraille.

Cette robe n'est probablement pas la plus cruelle de la série. Il y a çà et là des velours ciselés autrement impitoyables, doux au toucher, merveilleux de trame et de dessin, mais qui font un atour de bal plus massif qu'une draperie de fenêtre. On imitera ces velours pour le roi de Portugal, car entre les hommes et les femmes nulle distinction d'étoffes encore; ce qui sert aux unes convient aux autres. Le velours se taille en habit ouvert, les draps d'or en gilets et en parements, suivant qu'on peut le voir au Louvre dans le portrait du dauphin exécuté par Tocqué. Cependant la reine a des accalmies, les hommes jamais. Elle a loisir de remplacer pour ses déshabillés galants les gros de Tours par du *Marly* très souple, par des satins frangipane à mouches de soie. En 1736 elle a même une *robe abattue* de satin blanc, brodée çà et là de roses mousseuses au naturel, adorablement gracieuse et riche. Pour ses demi-deuils on lui a tissé une satinette violette tavelée de fleurs d'argent, et pour les fêtes une étoffe biche découpée à jour, laissant paraître le dessous, comme il s'en fabrique encore. On s'avise tantôt que les écrasements ne font point le charme, et Richelieu le constate. Il note quelques-uns de ces produits tout fabriqués d'or, d'argent, naguère si bien en faveur et pour l'instant abandonnés aux étrangers ou aux provinciaux.

Malgré tout, les principes de décoration persistent. Le tissu s'allège, l'ornement reste lourd et engoncé. Les feuillages et les fleurs sont à une échelle trop grande, à la façon de celles poussées au fer par les relieurs sur le maroquin des livres précieux. Le goût est vivace de ces contre-sens. Les gros de Tours taillés en jupes produisent une impression



Les Mantilles

D'après une estampe de 1734.

désagréable, comme si, pour couper une robe, on s'en était allé prendre un lé dans une pièce de tapisserie destinée à couvrir les murs. D'où les grands habits de cour ne sont pas seulement lourds aux épaules, mais pour le moins autant à la vue, et leur richesse touffue manque son but.

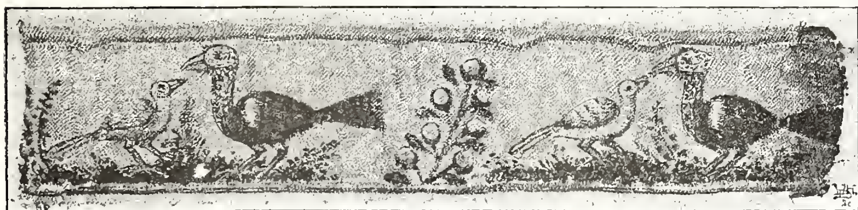
Un autre solécisme accentue les mécomptes. Au fur et à mesure qu'elles arrondissent et ballonnent leurs jupes, les femmes de 1736 amoindrissent et resserrent le buste, ou

compriment leurs cheveux. Elles ont aux épaules de mignonnes mantilles en gaze lamée d'or ou d'argent, toutes étriquées et minuscules, à peine bordées de jais, de *sourcils de hanneton*, ou de soie en coques. Marie Leczinska porte excellemment la mantille, elle en fait un vêtement plein de distinction et de simplicité. Mais à tout prendre, et eu égard aux emphases saugrenues de la jupe, le manteau royal a meilleure allure et plus de raison; il met un contrepoids et équilibre les chances. Aussi a-t-on moins d'étonnement lorsqu'on s'arrête devant les portraits de la reine en costume royal.

La part consacrée par Richelieu à la garde-robe de Marie Leczinska occupe à peine quelques feuillets de ses recueils. Il a tenu à passer tout en revue, à montrer aussi bien les soieries chères, les velours, les rubans, que les droguets paysans ou les draps militaires. Même il a réuni les toiles hiérarchiques, si l'on peut dire, de la table du roi, les dentelles des manchettes; il a mêlé les cotonnades simples aux voiles servant à la navigation. Toute l'histoire des fabriques installées au bagne de Marseille est écrite là, avec les échantillons de leurs produits, leurs prix en gros et leurs débouchés en France et à l'étranger. Entre temps il nous révèle les essais du sieur Olive à Marseille, et nous montre ses soies brodées en façon de Perse ou de Chine, dont quelques-unes coûtent jusqu'à 1000 francs la pièce de huit aunes. Olive fait le camelot jaspé, la moire anglaise, les herbages en soie sur coton. Puis ce sont les ateliers de Versailles; celui de Fanart entre autres, venu là en 1715, pour fuir la cherté des locaux parisiens. Fanart a exécuté un chef-d'œuvre, la tapisserie en moire pour les meubles de M. de Besenval, colonel des Suisses. Son concurrent est un sieur Noël Destèque, établi en 1729 pour le compte d'une marchande de Paris, lequel tisse des herbages sur trame de

coton. Tous deux travaillent à façon, qu'on leur fournisse ou non la matière première.

Restent les rubans. A ceux-ci Richelieu fait une place spéciale en ce qu'ils sont par excellence l'anecdote datée, le document, presque l'histoire. A chaque événement nouveau, les rubaniers ont imaginé de créer un type avec ou sans figures, que les grands n'ont point le respect humain de dédaigner et dont ils se parent volontiers. La Régence eut son ruban très simple, mi-parti de deux tons; le *Système* eut le sien, les comédiens italiens le leur. Un jour passé, les comédiens italiens de l'hôtel de Bourgogne ont



ÉCHANTILLON DE RUBAN A L'OISEAU
[Collection du duc de Richelieu, au Cabinet des Estampes.]

été jetés dans la rue et dispersés pour avoir, dans la *Fausse Prude,* raillé madame de Maintenon. En 1718, le Régent les rappela, et c'est en l'honneur de leur rentrée que divers rubans portèrent une figure d'arlequin. C'est ici le seul côté rétrospectif de la collection, les rubans et un petit morceau de brocard d'argent découpé sur le couvre-pied du lit de Fouquet, Fouquet le surintendant, l'année où les fripiers se partagèrent ses dépouilles.

Les rubans naissent de mille choses, d'une chanson comme le *Mirliton* ou l'*Allure,* de jeux comme le quadrille, d'un procès comme celui dit à la *Cadière*, d'un livre, comme le ruban *à la coque* en dérision d'un panégyrique imaginé par l'évêque de Soissons en l'honneur de Marie Alacoque,

d'un roman, comme le ruban *à l'écumoire* inspiré par la petite obscénité japonaise due à Crébillon fils. Parfois le ruban généralise et se fait rabelaisien, tel celui de la *grande confrérie* semé de croissants cornus. La grande confrérie est celle que Molière illustra dans sa vie privée et dans ses pièces, vous m'entendez assez. Enfin il est purement histo-



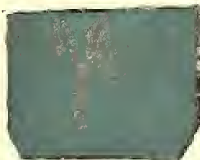
RUBANS POLONAIS A TENDANCES POLITIQUES
[Collection du duc de Richelieu, au Cabinet des Estampes.]

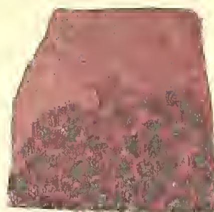
rique et paraît à l'occasion d'une paix, pour une guerre ou pour un siège de ville. Richelieu est allé à Dantzig, au temps où Stanislas Leczinski, beau-père du roi, lutte pour le trône de Pologne. Il en a rapporté ces rubans dont les dames polonaises paraient leurs cheveux en l'honneur du prétendant, et que les hommes portaient sur la poitrine ou à la garde de leur épée. Ici une constatation qui a sa phi-

Garderobbe de la Reine
1736.

Gros de tours
Lilas et argent
que la Reine
a porté l'automne
1736. en grand
habit







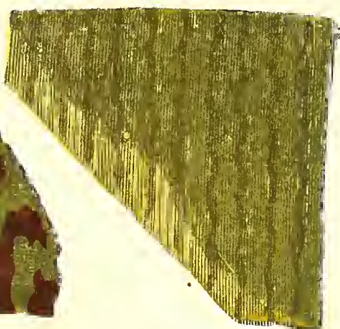
Satin couleur
de Rose et argent
que la Reine porte
en Jupon en hyver
1736.



Satin Biche
a bouquets d'argent
de coupé que la Reine
porte en grand habit
en hyver 1736.

Velour Cizelé
de Florence que
la Reine porte
en hyver 1736.





Gaze de tirée d'or
a clinquant pour
Meuriller que la
Reine porte en
hyver 736

Gros de tours
riche nué que
la Reine a
porté l'automne
1736.





Gros de tours
riche nué que
la Reine a
porté l'automne
1736

ÉCHANTILLONS D'ÉTOFFES DE ROBES AYANT APPARTENU A LA REINE MARIE LECZINSKA
[Collection du duc de Richelieu, au Cabinet des Estampes.]

losophie : ces emblèmes sont de deux sortes ; les compromettants, ceux qui annoncent en toutes lettres, ou par des initiales le nom de Stanislas; les opportunistes qui ménagent une porte aux moins convaincus. Sur ceux-ci on lit : « Vive le Roi! » Quel roi? Stanislas ou Louis XV, ou le concurrent de Stanislas au trône de Pologne? Richelieu ne précise pas, mais il laisse entendre, il met comme un sourire ambigu dans sa courte notice, et vous le sentiriez énormément amusé de ces palinodies.

Il montre en une place les rubans dits aux maréchaux de France, bordés de bâtons comme ceux que font les enfants en apprenant à écrire. « Ces rubans », dit Richelieu, « ont été ainsi nommés à cause des espèces de bâtons qui sont aux deux côtés et font allusion aux maréchaux de France qui ont été faits l'année dernière (1735), qui sont MM. de Coigny de Broglie, d'Asfeld, de Noailles, Tingry, Puisségur et Biron. Les trois derniers n'ont été déclarés que le 17 janvier 1735 ». A cette époque, Richelieu était candidat maréchal. Ces choses l'intéressaient, mais il avait encore douze ans à attendre : il ne fut créé que dans l'année 1748, tout seul d'une promotion.

Quelque jour un personnage ainsi installera chez nous la première roulette, la roulette moderne qui, après cent soixante ans, équilibrera le budget d'un État, et fera danser aux fortunes bourgeoises une sarabande comparable à celle de la rue Quincampoix sous le Système. Un ruban nous fixera la date précise. Saviez-vous ces choses? Moi pas. Ce sont les échantillons du maréchal de Richelieu qui me les ont apprises.

Et grâce aux feuilles qui les compriment et les sauvent, ils nous sont parvenus indemnes, battant neuf dans leurs tons clairs; ils ont gardé leur malice et l'on pourrait même dire leurs parfums d'époque. Ils sentent bon les marquis

poudrés, les dames jolies, les talons-rouges, toute une société entrevue à travers des récits souvent excessifs dans le pour et le contre. Ce qu'ils nous enseignent n'est que peu; mais ce peu est certain. Ils sont à mettre sur le rang des correspondances originales et des papiers d'archives, encore que prêtant bien moins aux interprétations et aux supercheries. Nous ne saurons jamais d'une façon indiscutable si le duc de Richelieu a réellement sacrifié un enfant à la lune; mais nous pouvons affirmer que pour avoir amassé ces fragments d'étoffe, pour les avoir soigneusement classés et annotés, il a écrit la plus curieuse page d'histoire sur les mœurs et les personnes du xviiie siècle.

HENRI BOUCHOT.



Le maréchal de Richelieu en 1720
d'après le portrait de Van Loo.



L'ARBRE DE CRACOVIE
Reproduction d'une eau-forte anonyme, de 1760.

LES NOUVELLISTES AU XVIIIE SIÈCLE

Le XVIIIe siècle fut l'âge d'or des nouvellistes. Jamais aucun terrain n'avait été aussi propice encore à leur développement, parce que jamais la curiosité des esprits, éveillée et excitée de toutes parts, n'avait été aussi grande, et que les journaux se multipliaient, sans être toutefois ni assez nombreux, ni assez libres pour satisfaire complètement leurs lecteurs.

Peu à peu, parmi les lieux de réunion habituels des nouvellistes, le jardin des Tuileries prend la première place. Déjà, à la fin du XVIIe siècle, plusieurs pièces du *Théâtre italien* de Gherardi prouvent qu'il s'acheminait à cette suprématie. On n'y pouvait paraître en certaines allées sans être assailli, comme Arlequin, par les nouvellistes[1]. Un petit livre de 1709 nous montre la cohue de ces maniaques

1. *Les Promenades de Paris*, par Mongin, 1695, III, sc. 1.

rabâchant cent fois les mêmes histoires au Palais royal, après quoi, « les coqs des pelotons choisissent ceux qu'ils trouvent dignes de leur tenir compagnie et leur font signe de les suivre aux Tuileries. » Il nous renseigne en même temps sur l'heure habituelle de ces réunions et sur les endroits du jardin où elles se tenaient de préférence. C'était vers six heures que s'opérait ce triage et, après le tour obligatoire dans la grande allée, la fleur des nouvellistes allait prendre séance sous les arbres, du côté de la terrasse qui borde la Seine. Les plus vénérables s'asseyaient, tandis que les autres, debout autour d'eux, ne se lassaient pas de récapituler tout ce qui s'était débité de plus important dans le jour, du Luxembourg à l'Arsenal, sans oublier les cloîtres, ni les cafés. La réunion durait jusqu'à huit heures[1].

Si Montesquieu, dans les *Lettres persanes* (1721), a un nouvelliste à mettre en scène, il nous le montre courant dans tous les coins des Tuileries pour assembler ses confrères, et les rassemblant près du bassin. Un certain comte de L..., mort récemment, avait été le président autorisé de ces nouvellistes des Tuileries, livrés à l'indiscipline, depuis qu'il avait disparu, par l'orgueil des jeunes, qui ne voulaient plus écouter les anciens[2].

Mais il ne faut pas attacher à ces indications une importance excessive, ni même y trop appuyer. Il entre toujours un peu d'arbitraire dans les raisons qui font donner la prééminence à tel ou tel jardin sur tel autre, et aux passages cités on pourrait en opposer bien souvent qui diraient à peu près le contraire.

La véritable, peut-être la seule suprématie des Tuileries consistait dans le rang hiérarchique de ce jardin royal, dont l'accès était d'ailleurs interdit aux mises négligées des nouvellistes subalternes. Quand sonnaient les six heures, la foule anonyme des artisans et des petits bourgeois trop modestement couverts ne pouvait ou n'osait suivre les chefs de file dans le parc qui servait de rendez-vous aux gens du bel air : c'est ainsi qu'il faut comprendre le passage cité plus haut et qu'il est, d'ailleurs, expliqué par l'auteur lui-même. En somme, les trois grands jardins de Paris continuèrent à se partager la clientèle par portions à peu près égales, sauf quelques nuances et quelques vicissitudes qu'il est impossible de suivre à distance. Le Luxembourg fut, sans doute, celui qui eut le plus à souffrir des chan-

1. L'*Ambigu d'Auteuil*, 1709, in-8.
2. Lettre 130.

gements naturels que le temps apporte ; sa déchéance néanmoins fut toujours bien loin d'être complète : on publiait encore en 1728 les *Nouvellistes du Luxembourg*[1], et beaucoup plus tard, lorsque Mercier voulut écrire, dans le *Tableau de Paris,* son chapitre des *Nouvellistes,* c'est encore sous les ombrages du Luxembourg qu'il nous les fait suivre ; mais l'on commençait tout au moins à le déserter à



NOUVELLISTES AU CAFÉ
D'après l'estampe originale de Gabriel de Saint-Aubin (1762).

la date où Mercier écrivait et il était abandonné pour les Tuileries quelques années avant la Révolution[2].

Quant au Palais royal, si les réunions y étaient moins triées qu'aux Tuileries, elles ne continuèrent pas moins à s'y tenir avec une assiduité et une affluence à peu près invariables. Sans cesse nous voyons reparaître son nom dans les chroniques du temps, les facéties, les satires, les comédies. Que Favart mette en scène, dans la *Soirée des boulevards* (1758), le nouvelliste Craquet et son ami Gobe-mouche, il ne manque pas de nous les présenter comme « la fleur des poli-

1. *Nouvelle comique,* petit in-8.
2. *Souvenirs et portraits* du duc de Lévis (*Metra le nouvelliste*), 1813, in-8.

tiques du Palais royal ». Longueville écrit l'*Hamadryade du Palais royal* en 1780, et Caraccioli, en 1786 et les années suivantes, les *Entretiens du Palais royal*, où il n'a eu garde d'oublier les groupes auxquels viennent se mêler les vieux soldats pour avoir le plaisir de causer et d'entendre causer guerre, les importants et les mystérieux se chuchotant à l'oreille des bruits invraisemblables, ou s'entretenant avec fracas des affaires publiques et financières, du déficit, de la prochaine assemblée des notables. Il y avait bien des raisons pour que le Palais royal continuât d'être le rendez-vous des nouvellistes : sa position centrale le rendait fort commode ; on y était à l'abri de la cohue, dans une magnifique promenade où l'on se trouvait à l'aise sans être aussi perdu, aussi dispersé qu'aux Tuileries et au Luxembourg, et surtout après 1781, alors que, à l'attrait de la promenade se joignait celui des cafés et des gazettes.

Les nouvellistes du Palais royal avaient leurs jours de prédilection et leurs heures favorites. Vers le milieu du siècle, les grands jours étaient le mercredi et le samedi ; les heures, la matinée jusqu'à midi[1]. Aux approches de la Révolution, on s'y rendait surtout en foule le soir, les jours où il n'y avait point de spectacle, et l'on y restait souvent à bavarder jusqu'à minuit[2]. Les bancs à l'ombre autour du rond d'eau, et un autre, très long, au bout du boulingrin, servaient de sièges principaux au commencement du siècle[3]. Plus tard l'arbre de Cracovie, dans la grande allée, fut le véritable quartier général.

Tous les jardins publics où se réunissaient les nouvellistes eurent leur arbre de Cracovie. Celui du Luxembourg était encore visible il y a quelques années : c'était un vieux marronnier à moitié mort qui s'élevait sur la gauche de la grande allée, un peu au-dessous du jeu de paume[4]. Mais il ne paraît pas douteux que le vrai, l'authentique, celui qui fut la souche de tous les autres et leur donna naissance par voie d'analogie et d'extension, ait poussé dans le jardin du duc d'Orléans. Lorsqu'on parle de l'arbre de Cracovie sans autre désignation, c'est du Palais royal qu'il s'agit.

Qui avait baptisé le marronnier du Palais royal et d'où lui venait ce nom qui allait vite devenir si fameux ? Est-ce de la Pologne, dont

1. *Journal* de Barbier, 11 août 1743. Panard, *le Nouvelliste dupe*, sc. 1 (1746).
2. *Entretiens du Palais royal*, t. I, 1786.
3. L'*Ambigu d'Auteuil*, 1709.
4. Ed. Fournier, *Comédie de La Bruyère*, I, 205.

les affaires fournissaient aux nouvellistes un intarissable aliment de conversation? Peut-être un peu, mais certainement beaucoup plus des *craques* qui se débitaient sous l'ombrage de l'arbre vénérable, et surtout du rapport de consonnance que, par une heureuse rencontre, il y avait entre ces *craques* et leur objet habituel. Le calembour était trop naturel et trop heureux pour ne pas se faire en quelque sorte de lui-même. Comme beaucoup d'autres termes d'argot, le mot *craque*, dans le sens de menterie gasconne, est très vieux, et Littré a tort de se demander si c'est la pièce de Collin-D'Harleville : *M. de Crac dans son castel*, qui a donné naissance à la locution. *M. de Crac* est de 1803, et nous avons vu Favart donner en 1758 le nom de Craquet à son diseur de bourdes.

Peu d'arbres ont joui d'une réputation pareille. On l'a célébré en prose et en vers, par la plume et par le crayon ; on l'a mis en chanson et en comédie. Il y est fait sans cesse allusion dans les écrits du temps. La première mention que nous trouvions, sans avoir fait d'ailleurs aucune recherche spéciale et sans garantir qu'elle soit bien la première en date, est le titre d'un vaudeville de Panard en 1742. Il était donc assez connu dès lors, l'arbre historique, pour que son nom servît de titre, sans avoir besoin d'explication. Trois ans après, dans la *Henriade travestie*, Monbron nous parle

De ces hâbleurs, passant leur vie
Dessous l'arbre de Cracovie.

En 1762, nous rencontrons une brochure anonyme dont le titre prouve, non moins que celui de la pièce de Panard, la popularité de ce marronnier déjà passé à l'état légendaire : *Sous l'arbre de Cracovie*. Signalons encore une estampe satirique — celle reproduite ici page 339 — où le même arbre, dont on nous donne le portrait avec une vingtaine de personnages groupés à sa base, est pris comme le symbole de tous les mensonges de la vie : « Un cabaretier qui ne frelate point, crac ; un marchand qui vend en conscience, crac ; une danseuse qui ne fait point de faux pas, crac, crac ! etc.[1] »

L'arbre de Cracovie, qui avait été l'un des plus beaux marronniers du jardin et étendait encore au loin son feuillage, mais qui était très vieux, s'abattit aux trois quarts en juillet 1779 et faillit

1. V. P. Lacroix, *XVIIIe siècle, Lettres, sciences et arts*, page 180, et *Musée des familles* du 15 janv. 1886. M. P. Lacroix y voit l'arbre de Cracovie du Luxembourg et le rédacteur du *Musée des familles*, qui nous semble plus dans le vrai, celui du Palais royal.



Reproduction d'après l'estampe originale, 1779. (Collection Hennin. Cabinet des Estampes.)

écraser dans sa chute une vingtaine de nouvellistes assemblés à son ombre[1]. Ajoutons tout de suite, pour achever l'histoire de cet arbre fameux, qu'il fut abattu en 1781, avec toute l'allée superbe dont il faisait partie et tous les autres arbres du jardin, sur l'emplacement desquels le duc de Chartres se proposait de faire passer trois nouvelles rues. C'était le début de cette transformation du Palais royal qui valut au prince tant d'épigrammes sanglantes et d'amers sarcasmes. Dans le deuil général, la disparition de l'arbre de Cracovie fut un deuil particulier et plus cuisant. On oublia presque ses voisins pour ne pleurer que lui. Un poète écrivit les *Adieux de l'arbre de Cracovie :*

Adieu, nouvellistes fameux
Qui, canne à la main, sur la terre
Traciez, près de mon tronc poudreux,
La Manche ou les états perdus pour l'Angleterre ;
Qui, sans sortir du beau jardin

1. *Correspondance secrète* de Métra, 19 juillet 1779.

Où depuis cent ans je végète,
En lorgnant Lise et sa soubrette,
Dans l'Inde battiez l'Africain
Et sur le Pô l'Américain;
Qui braviez les frimas, les Patagons et l'onde,
Et les orages destructeurs
Et, sédentaires voyageurs,
Avec Cook hardiment faisiez le tour du monde[1].

Goldoni raconte qu'il se trouva par hasard au renversement de l'arbre de Cracovie : en perçant la foule, il parvint à s'emparer d'une branche qui avait conservé ses feuilles et la porta aussitôt dans une maison de sa connaissance, où il vit les dames prêtes à pleurer et les hommes entrer en fureur[2].

Quelques jours avant que la cognée n'abattît ce patriarche, on avait trouvé attaché à ses fleurs un tronc avec cette inscription : « On recommande à votre charité Mgr le duc de Chartres. On prendra jusqu'aux pièces de deux sols, attendu l'extrême besoin d'argent de S. A. S.[3] » Ce n'était là qu'un faible échantillon des injures adressées de toutes parts à la spéculation marchande du héros d'Ouessant. On le représentait en chiffonnier, fouillant avec son crochet dans les tas d'ordures et cherchant des *loques à terre* (locataires). On assurait qu'il aurait beau arracher tous les arbres de son jardin, il en resterait toujours au moins un : le plat-ane. Et on lui adressait des lettres qui ne contenaient que ces quatre mots de l'*In exitu*, tournés en sanglante allusion à la conduite qu'on l'accusait d'avoir tenue à Ouessant : *Mare vidit et fugit*[4].

Tant de lamentations et de récriminations ne se trouvèrent pas justifiées par l'événement. Sans doute le jardin du Palais royal, réduit à la portion congrue, ne fut plus qu'une ombre de ce qu'il était, et le souvenir de la grande allée saigna longtemps dans le cœur des amis de la nature; mais, loin d'être abandonné, il devint, au contraire, plus fréquenté et plus bruyant que jamais; il fut sans cesse traversé et retraversé par tous les curieux qu'attirait sa transformation en un vaste et luxueux bazar. C'est à partir de cette date que le Palais royal devint une sorte de rendez-vous universel où

1. *Correspondance* de Grimm, éd. Tourneux, in-8, t. XIII, 12.
2. *Mémoires*, dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*, t. II, 320.
3. *Correspondance secrète*, 9 juillet 1781.
4. *Mémoires secrets*, 14 août.

l'on accourait de partout, où les étrangers, dans leur impatience, se faisaient descendre avant même d'avoir gagné leur hôtel[1]. Sous la Révolution, le jardin avec ses cafés, — le café de Foy, le Caveau, le café de Valois et bien d'autres, — fut le quartier général des nouvellistes, de ceux qu'un pamphlet de 1788 appelle les *Gobe-mouches*, en même temps que le forum tumultueux où les réunions populaires commentaient en permanence les événements du jour et les discussions de l'Assemblée. Toutes les nouvelles partaient de là ou passaient par là pour s'y amplifier, s'y grossir, s'y dénaturer. On y lisait les journaux à haute voix ; on montait sur les chaises, sur les tables, sur les arbres pour confirmer, démentir, expliquer et exploiter tous les bruits courants, et il en naissait à chaque minute, plus extravagants, plus chimériques, plus effrayants les uns que les autres. Mais les habitués du Palais royal, Saint-Huruge, le baron Detaintot, Camille Desmoulins, Chaumette et la cohue anonyme qui les entouraient n'étaient plus les purs et simples nouvellistes, les nouvellistes désintéressés et spéculatifs, si je puis ainsi dire, de l'arbre de Cracovie, ne cherchant que la satisfaction de leur curiosité ; ils étaient autre chose, ils étaient plus ou moins, suivant le point de vue, des patriotes, des législateurs de place publique, des esprits chauffés et brûlés par toutes les flammes de la Révolution. La nouvelle, qui était pour leurs prédécesseurs un but, n'était pour eux qu'un point de départ. L'action suivait de près. Ne nous aventurons donc pas sur ce terrain brûlant, et revenons en arrière, après nous être laissé entraîner fort loin par l'enchaînement des idées.

On a tracé bien souvent le tableau des nouvellistes et de leurs assemblées. Que de fois n'a-t-on pas dépeint leurs prétentions, l'importance qu'ils s'attribuaient, la vanité naïve avec laquelle ils se posaient en profonds politiques, connaissant tous les secrets d'État, prévenant et prédisant l'avenir! Ils faisaient marcher les armées à leur guise et tomber les murailles comme des cartes, traçaient des routes secrètes à travers les montagnes, jetaient des ponts sur les fleuves, installaient d'immenses magasins au milieu des déserts. Grands hâbleurs, aimant à faire parade de leurs relations, de leurs informations, de leur perspicacité, disputeurs intarissables, ils étaient aussi prompts à se donner des démentis lorsqu'ils avaient pris parti dans une question qui divisait la confrérie, que crédules

1. Caraccioli, *Entretiens du Palais royal.*

dans le cas contraire et prêts non seulement à avaler, mais à digérer les bourdes les plus monstrueuses. La manie des paris était fort répandue parmi eux : dès qu'une nouvelle arrivait, dès qu'on hasardait une conjecture sur l'issue de la guerre, aussitôt les paris s'engageaient pour ou contre. Sous la Régence surtout, les petits-maîtres qui s'étaient mêlés aux nouvellistes ne leur laissaient plus ouvrir la bouche sans parier impertinemment cent pistoles contre ce qu'ils disaient, avant même qu'ils eussent achevé leur phrase[1]. Tantôt ils se chuchotaient leurs nouvelles à l'oreille d'un air mysté-



PROMENADE DU JARDIN DU PALAIS ROYAL

Estampe en couleurs, avec texte anglais et français, attribuée à Debucourt (1787).
[D'après l'épreuve du Cabinet des Estampes.]

rieux ; tantôt ils criaient et gesticulaient comme des forcenés. Très calmes en temps ordinaire, ils s'échauffaient outre mesure dans les grandes circonstances, et alors, leur susceptibilité était extrême. Un jour, au Palais royal, on hua et voulut jeter dans le grand bassin un Bas-Normand qui quittait un peloton de nouvellistes en secouant la tête d'un air méprisant. Il fut sauvé à grand' peine par deux gardes du duc d'Orléans, qui feignirent de l'arrêter[2]. Il ne se glissait pas moins parmi eux des mystificateurs qui se jouaient de leur badauderie en faisant circuler les nouvelles les plus extravagantes. Mais

1. Montesquieu, *Lettres persanes*, l. 130. Legrand, *la Nouveauté*, sc. 11.
2. L'*Ambigu d'Auteuil*, p. 26.

celui qui, après avoir tiré un papier d'un air grave et important sous l'arbre de Cracovie et avoir surexcité l'attention par de longs préliminaires, annonçait le mariage des cantons suisses avec la république de Venise[1], devait se dérober par une prompte fuite à l'indignation de son auditoire.

On juge quel essor la guerre de la succession d'Autriche et la guerre de Sept ans durent donner aux assemblées en plein air du Palais royal, du Luxembourg et des Tuileries. Que de bourdes! que de *craques!* On raconte que, pendant cette dernière guerre, un particulier se déclara prêt à parier un écu contre toutes les nouvelles qui se débiteraient et qui auraient cours dans ces cénacles et qu'il se trouva à la fin en possession d'une rente considérable constituée avec le produit de ses paris[2].

La nouvelle guerre avec l'Angleterre en 1778 et les années suivantes alluma encore plus d'effervescence dans tous les esprits. Elle donna naissance à la création du premier grand cabinet de lecture pour les gazettes : « On vient de former à Paris, quai de l'Horloge, à la descente du Pont au Change, lit-on dans le *Journal des affiches* de 1778, un établissement qui peut être très commode pour cette classe si répandue d'hommes qu'on appelle *nouvellistes*. C'est un *Cabinet politique et géographique* qui réunit le double avantage de joindre à la lecture des journaux, gazettes françaises et étrangères, feuilles périodiques, etc., la communication des cartes géographiques et hydrographiques pour prendre connaissance des distances, des lieux dénommés dans les feuilles périodiques, ou pour en prendre des calques... On paye quatre sols par séance[3]. » Les exploits du comte d'Estaing et du bailli de Suffren faisaient délirer les imaginations des liseurs de gazettes. On discutait chaque jour quelque plan infaillible de descente en Angleterre. On raisonnait et déraisonnait à perte de vue sur ce pays, sa constitution, son armée, et les gens même qui avaient le plus de bon sens en parlant d'autre chose semblaient avoir perdu la tête dès qu'ils abordaient ce terrain. Le désastre de l'amiral de Grasse excita des clameurs d'indignation : les Parisiens surtout ne pouvaient se faire à l'idée que le magnifique vaisseau qui portait le nom de *la Ville de*

1. *Entretiens du Palais royal*, t. II, entretien 11.
2. *Feuille villageoise*. 3e année, n° 2.
3. On peut voir aussi La Blancherie, *Nouvell. de la républ. des lettres* pour 1779, p. 227.

Paris entrât à la remorque de la flotte dans les eaux de cette Tamise où ils avaient rêvé le débarquement de notre armée d'invasion. Mais l'impression ne dura pas. A la longue, l'ardeur primitive s'était amortie. L'esprit parisien avait repris le dessus. L'année suivante, un mot plus spirituel que patriotique courut tout Paris : « Comment va le siège de Gibraltar? — Assez bien. Il commence à se lever[1]. » Il s'agissait de ce fameux siège où les batteries flottantes, insubmersibles et incombustibles de l'ingénieur d'Arçon, qui devaient faire merveilles, furent coulées par la flotte anglaise, si bien que le comte d'Artois, venu pour assister à un succès qu'on ne mettait pas en doute, se vengea lui-même de sa déconvenue par un autre mot, en disant que la batterie qui s'était le plus signalée à ce siège était sa batterie de cuisine.

Ce fut pendant cette dernière guerre que se signala tout particulièrement, dans les réunions des nouvellistes du Luxembourg, un abbé dont nous ne savons pas le nom et qui n'est connu dans l'histoire que sous le sobriquet de l'abbé *Trente mille hommes*. Cet abbé était un vieil habitué du paisible jardin, et quand la lutte fut engagée entre les deux peuples, il s'y montra plus assidu que jamais. Chaque jour il arrivait dans l'allée des Carmes et développait ses plans. Grand stratégiste autant qu'ardent patriote, l'abbé réclamait une armée de trente mille hommes pour faire une descente en Angleterre et s'emparer de Londres. « Il faut lever trente mille hommes. Donnez-moi trente mille hommes, pas davantage, et c'est une affaire faite. Qu'est-ce que trente mille hommes pour la France? Bagatelle. » Et il expliquait les opérations avec une imperturbable assurance, il dessinait ses plans sur le sable. Suivant ce disciple de Turenne, qui n'était pas pour les grandes armées, trente mille hommes pouvaient suffire aux opérations les plus difficiles. L'abbé *Trente mille hommes* arrivait chaque jour au Luxembourg de bonne heure, déjeûnait chez le Suisse de la porte des Carmes, partageait avec son chien six échaudés à la porte d'Enfer, et ne quittait la place que contraint et forcé. Les jours de pluie, il se tenait à lire la gazette chez l'un des Suisses et la commentait à son chien lorsqu'il n'avait pas d'autre auditoire.

Ce chien-loup nommé Sultan, était presque aussi célèbre que son maître. Il lui survécut, et continua à faire son domicile habituel du

1. Mercier, *Tableau de Paris*, chapitre des *Liseurs de gazettes*.

jardin, couchant sur ou sous les chaises, suivant le temps qu'il faisait. Il ne voulut jamais s'attacher à un autre maître, bien que plusieurs amis de l'abbé lui eussent offert un asile après la mort de celui-ci, mais il acceptait volontiers à dîner en ville, et les habitués du traiteur ne l'oubliaient pas. Il demeura toujours fidèle au groupe des nouvellistes, qu'il suivait dans leurs promenades, s'arrêtant avec eux et examinant d'un air de profonde intelligence les figures qu'ils traçaient avec leurs cannes[1].

On assure qu'un bon bourgeois de la rue des Cordeliers, auditeur assidu et grand admirateur de l'abbé, d'ailleurs irréconciliable ennemi des Anglais comme lui, le coucha sur son testament en ces termes : « Je laisse à Monsieur l'abbé *Trente mille hommes* douze cents livres de rente. Je ne le connais pas sous un autre nom; mais c'est un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglais, ce peuple féroce qui détrône ses souverains, seraient bientôt détruits[2]. »

Avec le XVIIIe siècle le cercle d'action et d'évolutions des nouvellistes s'était étendu. Au Palais royal, aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arsenal, au quai des Augustins, où grouillaient les liseurs de gazettes, aux autres lieux de réunion en plein air étaient venus s'adjoindre les salons et les cafés. Au lieu d'être exclusivement, comme sous le règne de Louis XIV, les sanctuaires de la conversation et du bel esprit, les salons étaient devenus des endroits où l'amour des nouvelles se mêlait à l'amour de la nouveauté. Entre tous, celui de Mme Doublet de Persan se distinguait par ce caractère et il suffira de le prendre pour type. Mme Doublet habitait un appartement extérieur du couvent des Filles Saint-Thomas, où elle passa quarante ans sans sortir de sa chambre. Composé d'éléments tout semblables à ceux des autres salons célèbres de la même époque, de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse, de Mme Geoffrin, de Mme de Tencin, de Mlle Quinault, etc., il n'affichait pas cependant cette liberté de pensée dont usaient et abusaient les philosophes des cercles rivaux, et l'information y était la grande affaire. Deux registres y demeuraient en permanence ouverts sur une table, destinés à recevoir l'un les faits certains, l'autre les douteux. Chaque survenant, après avoir pris connaissance de la feuille du jour, y ajoutait

1. Dupont de Nemours, *Quelques Mémoires sur différents sujets : Histoires de chiens.*
2. Mercier, *Tableau de Paris,* chap. des *Nouvellistes.*



LES NOUVELLISTES AU PALAIS-ROYAL (1796)
D'aprés un dessin lavé à l'encre de Chine. [Collection Hennin, Cabinet des Estampes.]

son contingent. On triait, on *vannait* par la discussion cet amas confus de nouvelles à la main, et ce qui en restait pouvait passer à bon droit sinon pour la vérité absolue, du moins pour la vérité relative, la seule à laquelle puisse prétendre un journal. Les valets copiaient ces bulletins et s'en faisaient, dit-on, un joli revenu en les vendant au public. La police inquiéta plus d'une fois ce salon qu'elle trouvait dangereux, surtout dans les temps de débats contre le roi et les Parlements, car toute sorte d'affinités le poussaient à soutenir ceux-ci. Mais il était d'apparence si patriarcale ! Tous arrivaient à la même heure, s'asseyaient invariablement dans le même fauteuil, partaient à la même heure encore. Mme Doublet, une femme paisible, qui avait les cheveux gris et qui habitait dans un couvent, les appelait ses *paroissiens*, et les paroissiens de Mme Doublet, sauf peut-être Bachaumont, qui portait une ample perruque à la Louis XIV, avaient les cheveux blancs[1].

Ce *cabinet des antiques* n'en était pas moins un terrible cabinet noir où tous les secrets, tous les scandales du jour étaient fixés et

1. Grimm, *Correspondance*, édit. M. Tourneux, IX, 317.

enregistrés au passage, et de cette réunion plaeide de vieux *paroissiens* s'échappaient sur la grande ville ces feuilles volantes où toutes les choses du théâtre, de la rue, de la Cour, de l'Académie et des mauvais lieux, les travers, les vices, les ridicules, les chansons, les pamphlets, les bons mots, les épigrammes, les applaudissements et les sifflets, et tout ce que ce grand courant du xviiie siècle roulait dans ses eaux rapides et bourbeuses, s'entassait pêle-mêle, en attendant qu'elles se réunissent pour former les *Mémoires secrets*, ce vaste arsenal où tiennent par le menu vingt-cinq années du siècle.

Le plus intrépide collectionneur de ces nouvelles à la main, le véritable chef de cette assemblée de nouvellistes était Petit de Bachaumont, un épicurien riche et spirituel, gourmet avec recherche, voluptueux avec goût, *virtuose* passionné pour les arts, — la peinture surtout, — les embellissements de Paris, les beaux appartements, les belles maisons, les beaux mobiliers, autant qu'il pouvait l'être pour quelque chose : par-dessus tout curieux, dans les sens les plus divers du mot, et par là prédestiné à devenir l'ami intime de Mme Doublet. Il ne bougea pas de son salon pendant quarante ans, tenant à grand honneur sa charge de président, parfaitement placé à la tête de ce vilain petit monde égoïste qui s'amusait de tout sans s'inquiéter de rien. Personne ne savait mieux narrer une anecdote, ni trier, éplucher, vérifier celles des autres et leur donner un ton piquant. Il mourut à quatre-vingts ans passés, et Mme Doublet ne lui survécut guère ; elle avait quatre-vingt-dix-sept ans quand elle alla rejoindre son ami dans la tombe, ce qui explique suffisamment qu'elle n'ait pu survivre au regret de ne plus le voir. La plupart des *paroissiens*, — Falconnet, Mirabaud, Mairan, etc., — avaient pris modèle sur ces mémorables exemples de longévité, car la curiosité conserve. Mais, en passant de vie à trépas, Bachaumont laissait son monument, les six premiers volumes des *Mémoires secrets*, rédigés à l'aide des documents recueillis dans le salon de Mme Doublet, et qui, continués après sa mort par Pidansat de Mairobert et, après le suicide de celui-ci, par Moufle d'Angerville, forment dans leurs trente-six volumes, de 1762 à la fin de 1787, une mine inépuisable d'anecdotes, trop souvent scandaleuses, sur les hommes et les choses du xviiie siècle.

Les *Mémoires secrets* ont servi de type à une foule d'autres recueils dont le principal est la *Correspondance secrète* de Métra, rédigée, ou

du moins publiée chaque semaine à Neuwied, dans la Prusse rhénane, d'après les renseignements envoyés de Paris. On a presque toujours confondu l'entrepreneur de cette *Correspondance,* — et rien n'était plus naturel, — avec le fameux Métra, le nouvelliste, dont Grimm et le duc de Lévis nous ont laissé de si curieux portraits et qui jouit d'une véritable popularité au jardin des Tuileries, qui fut même un personnage important en son genre, sous le règne de Louis XVI. Mais si ce n'était lui, c'était au moins son frère, ou quelqu'un des siens.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'autres nouvellistes que les reporters. Quel besoin de courir après les nouvelles quand elles viennent nous chercher à domicile, sur les ailes du télégraphe et du téléphone, avec les cent journaux du matin et du soir?

VICTOR FOURNEL.





Livres illustrés et de documentation historique

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE ET ANALYTIQUE DES OUVRAGES RELATIFS A JEANNE D'ARC PAR PIERRE LANÉRY D'ARC[1].

« C'est le privilège des grands hommes de commencer réellement à vivre alors seulement qu'ils sont morts et de ressusciter, pour ainsi dire, après cette existence éphémère, pour vivre d'une nouvelle vie qui ne s'éteint jamais. Il y a plus, cette vie dont ils sont animés, ils la répandent dans le monde des vivants, ils l'en inspirent et le fécondent. »

En ce temple du souvenir, véritable immortalité des êtres humains qui se sont distingués d'une façon quelconque, qui ont marqué soit par leurs vertus particulières, soit par leurs aptitudes spéciales dans une des branches du savoir humain, Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, tient une des premières places.

Déjà en 1839, Vallet de Viriville estimait à 500 le nombre des auteurs qui s'étaient occupés de l'héroïne, et depuis lors, le chiffre n'a fait qu'augmenter, le mouvement n'a fait que s'accentuer. Jamais elle n'a été honorée d'un culte aussi passionné que dans ces dernières années ; jamais on ne lui a élevé autant de statues sur les places publiques, autant de monuments dans tous les domaines, qu'il s'agisse de sanctuaires, de livres ou d'opéras. En littérature, c'est toute une bibliothèque allant du grand ouvrage illustré au simple volume de colportage et c'est pourquoi nous saluons avec

1. *Catalogue méthodique, descriptif et critique des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans, depuis le* XVe *siècle jusqu'à nos jours.* 1 volume petit in-4° de 1000 pages, tiré à 300 exemplaires, illustré de 150 gravures, reproductions et vieux bois. — Prix : 40 francs. Vingt exemplaires numérotés sur Hollande, prix : 60 francs, et dix sur Japon, prix : 80 francs.

enthousiasme l'étude bibliographique, si complète, que vient de consacrer à la grande Française, M. Lanéry d'Arc. Déjà, en 1875, la *Société bibliographique* avait décidé de mettre au concours un catalogue raisonné des documents relatifs à Jeanne d'Arc considérée sous tous les aspects — bibliographie, étude des monuments et des œuvres d'art, — mais, soit que l'étendue de ce cadre, soit que le peu de temps accordé pour le travail aient effrayé les concurrents, le prix ne fut pas décerné. C'est donc ce travail que reprend, aujourd'hui, M. Lanéry d'Arc en bornant à la bibliographie le champ de ses recherches. En 1886 et en 1888 il avait publié, dans le *Bulletin du Bibliophile,* un premier travail classé par ordre alphabétique de noms d'auteurs; aujourd'hui, faisant mieux, il nous donne le véritable « Livre d'Or de la Pucelle », c'est-à-dire une bibliographie raisonnée par ordre de matières, rangeant chaque ouvrage suivant *son genre, son but, sa date,* divisant le travail dans son ensemble en deux grandes sections : *Jeanne d'Arc dans l'histoire* (histoire générale et monographie) et *Jeanne d'Arc dans la poésie, dans la musique et au théâtre.*

« Toutefois » dit l'auteur, « si tels sont les caractères qui ont servi de base en principe à nos divisions, nous avons admis certaines exceptions : nous avons fait rentrer dans la seconde section, celle des monographies, le plus grand nombre d'ouvrages possible; or, l'ordre que nous avons suivi pour classer ces études est celui des diverses phases de la vie de l'héroïne; commençant par sa naissance, son inspiration, sa nationalité provinciale, nous la suivrons dans les diverses localités qu'elle a traversées, dans son supplice et même après sa mort, dans la postérité, dans l'œuvre de réhabilitation et de canonisation. Plutôt que de faire un seul chapitre pour tous les panégyriques, où qu'ils aient été prononcés, un autre pour les statues, qui lui ont été élevées en cent localités différentes, un troisième pour les fêtes commémoratives qu'on célèbre en son honneur par toute la France, il nous a paru bon, au fur et à mesure que nous nous trouvions dans une contrée, d'étudier le rôle qu'y joua Jeanne, et, immédiatement, de voir les souvenirs qu'elle y a laissés, les monuments qui lui y ont été élevés, les fêtes qui lui ont été offertes, etc... Cet ordre nous est imposé d'ailleurs, par les ouvrages eux-mêmes. »

En principe, M. Lanéry d'Arc s'est borné aux livres imprimés consacrés exclusivement ou en majeure partie à Jeanne d'Arc; il n'a cité qu'accessoirement les articles de revues ou de journaux, les histoires générales, les bibliographies, les notices de dictionnaires. En ce qui concerne ce dernier genre, d'une banalité généralement désespérante, on ne peut que donner raison à l'auteur, mais, peut-être, aurait-il pu accorder une plus grande place aux études des magazines et, surtout, aux notices généralement accompagnées de gravures qui se trouvent dans les almanachs du XVIII[e] siècle et de la Restauration. (Almanachs de Gotha, Almanachs des Dames, *Almanach des Héroïnes, Jean de Paris et Jeanne d'Arc* (1814), etc.). C'est, dans sa bibliographie si consciencieuse, une partie tout à fait négligée.

Cette critique une fois faite, il faut reconnaître que cet ouvrage, avec ses 2200 notices, constitue réellement un livre d'or de Jeanne d'Arc, et continue — car M. Lanéry d'Arc fait erreur en considérant son essai de bibliographie spéciale comme le premier en l'espèce — les travaux de « catalogage » et de groupement, de spécialisation biblio ou iconographique, dans lesquels se sont déjà distingués plusieurs érudits.

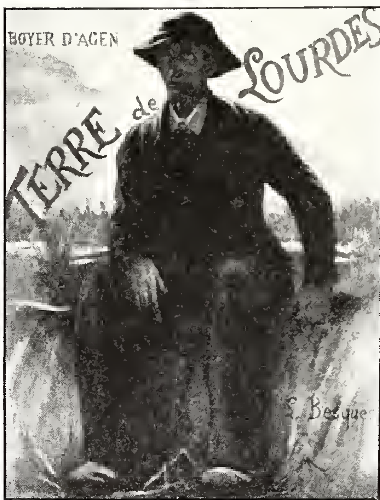
Ajoutons, comme renseignement, qu'une table des noms d'auteurs permet de retrouver les études dues à la même plume, disséminées dans les diverses sections du volume, à raison de leur caractère dominant.

J. G.-C.



TERRE DE LOURDES, PAR BOYER D'AGEN[1].

Étude paysanne ayant pour décor « la ligne adorablement bleue des Pyrénées », de laquelle se dégage la poésie robuste des durs rochers du pays et la mélancolie native des âmes campagnardes. En ces pages écrites d'une belle langue, on voit successivement passer le type local et ceux qui arrivent de toutes les parties du monde vers ce coin de terre; le montagnard campant avec son troupeau sur les hauteurs de Lourdes et les mille pèlerins, aux bannières célestes déployées et aux cierges allumés, venant par les cent un chemins de France.



Mais ce qui donne au volume un attrait tout particulier, c'est sa couverture, ce sont ses illustrations signées Besnard, Besques, Fraipont, Luque, Mège, O. Merson, Myrbach, Pille, Wagrez, Willette, assemblage pittoresque de noms et de talents. La couverture signée Besques avec son robuste paysan au regard inspiré, lourde.....ment assis sur la terre natale, est d'un effet tout particulièrement puissant. J'ajoute que cette édition illustrée a été tirée pour les bibliophiles à un nombre très restreint, chaque exemplaire étant numéroté, et que le cuivre de chaque hors texte doit être brisé après le tirage.

1. 1 vol. in-8. tiré à 800 exemplaires. Prix : 10 francs. Paul Ollendorff, éditeur.



LE COSTUME FÉMININ DEPUIS L'ÉPOQUE GAULOISE JUSQU'A NOS JOURS PAR MONTAILLÉ[1].

Après le corsetier Léoty, le tailleur Montaillé : c'est là un signe des temps; les spécialistes se mettent à écrire sur les objets qui constituent leur commerce ou leur industrie. Il y a quelques années encore, c'étaient de petites plaquettes-réclames qui se distribuaient : aujourd'hui, ce sont des recueils qui affichent des prétentions au livre. Le volume que publie la maison Montaillé est précédé d'une notice dans laquelle l'auteur cherche les raisons des brusques changements de la mode, raisons qu'il attribue à l'absence de toute règlementation, à la vulgarisation du goût, à la concurrence outrée et, surtout, à l'existence des maisons de nouveautés « copiant les créations des meilleurs faiseurs, les vulgarisant à des prix dérisoires sans se soucier de payer à l'ouvrière un salaire rémunérateur, ne visant qu'à vendre bon marché, toujours meilleur marché. » La couturière étant amenée chaque jour à transformer la mode, à mettre au goût du moment les élégances d'autrefois, M. Montaillé a pensé qu'il y avait lieu de composer pour les professionnelles et les mondaines un petit recueil offrant la substance des documents nécessaires et c'est la raison d'être de cette plaquette donnant en 58 dessins exécutés par Saint-Elme Gautier et accompagnés de courtes notices les transformations les plus caractéristiques de la mode féminine depuis l'époque gauloise jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Imprimé avec grand soin, en un très léger ton de sanguine, ce petit volume sera d'autant plus recherché des amateurs qu'il se présente sous une élégante couverture de Grasset.



FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ, PAR ALPHONSE DAUDET, ÉDITION DE LUXE AVEC 88 COMPOSITIONS DE GEORGES ROUX[2].

Les éditions illustrées d'Alphonse Daudet se suivent avec une rapidité vertigineuse, chez tous les éditeurs, dans tous les formats et à tous les prix. C'est décidément l'auteur le plus lu, le plus à la mode pour l'exportation, en Europe et en Amérique. Comme genre, comme façon d'illustrer cela varie peu; c'est toujours l'école des Bayard, des Rossi, des Bieler, un faire et un habillage absolument stéréotypés.

Le *Fromont jeune et Risler aîné* que publie Testard, véritablement infatigable dans ses éditions de romanciers français, ne sort point de ce genre : les illustrations de Georges Roux sont conçues et interprétées dans le même esprit. C'est un métier avec des gris voulus, avec des parties comme voilées, comme volontairement maintenues dans la pénombre.

1. 1 vol. in-16 colombier. G. de Malherbe, éditeur. Tome premier. Prix : 5 francs.

2. 1 vol. in-8 raisin. E. Testard, Charpentier et Fasquelle, éditeurs. Tirage à 1110 exemplaires numérotés. 35 sur Japon avec triple suite des eaux-fortes, 125 fr.; 50 sur Chine avec triple suite, 125 fr.; 25 sur Hollande avec triple suite, 100 fr.; 1000 sur vélin mécanique, eaux-fortes tirées avec la lettre, 30 fr.

J'avoue très sincèrement que cela ne m'enchante point, et je doute fort que sous cette forme, le livre rencontre un chaleureux accueil dans le monde des amateurs. Ceci me semble plutôt viser un autre public en formation — peut-être l'aristocratie des nouvelles couches sociales — d'autant que *Fromont jeune et Risler aîné* a déjà été abondamment illustré.

Même observation pour les vingt eaux-fortes de Desmoulin exécutées d'après les grandes compositions du volume. Ce ne sont pas de pareilles gravures qui feront oublier les Jouaust et les éditions similaires



PETITE BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE, PUBLIÉE PAR LA LIBRAIRIE ARNOULD.

Notre siècle étant celui de la vulgarisation, dans tous les domaines, il ne faut point s'étonner de la quantité de tentatives entreprises successivement par les éditeurs les plus différents en vue de nous doter de nouvelles collections des classiques, soit des chefs-d'œuvre de la littérature française. Jadis Charpentier s'était créé une spécialité avec une série in-32 carré dans laquelle prirent place un certain nombre de modernes, chaque volume étant orné d'une figure. Tout récemment, Dentu et Lemerre innovèrent, donnant des volumes illustrés avec goût, tirés avec soin, d'un in-32 se rapprochant quelque peu de l'in-24 du siècle dernier. Mais, auparavant déjà, la librairie Arnould suivant la voie ouverte par Charpentier, avait créé une « Petite Bibliothèque portative » qui se compose, actuellement, d'une vingtaine de volumes et qui est, il faut bien le dire, plus intéressante par ses illustrations que par sa typographie. *Manon Leseaut*, *le Lion amoureux*, *Daphnis et Chloé*, *Lazarille de Tormes*, *Paul et Virginie*, *Madame de Maintenon*, *la Religieuse*, *l'Ane d'or* d'Apulée, *le Voyage sentimental*, *les Contes* et *les Fables* de La Fontaine, *Atala*, *la Folie espagnole*, *les Contes de Boccace*, *le théâtre de Molière*, *les Contes et poésies de Boufflers*, ont pris place dans ce format de poche, chaque œuvre accompagnée d'une ou deux compositions hors texte, signées Paul Avril, Robida, Kauffmann, Fraipont, artistes ayant fait leurs preuves dans le domaine de l'illustration du livre. Les amateurs peuvent ne point garder le texte, mais ils seront certainement heureux de trouver dans cette petite bibliothèque des compositions intéressantes et variées, faciles à joindre à d'autres éditions.

J. DE L'ÉZILIÈRE.



LA VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS : VOLUMES XIV ET XV. VARIÉTÉS CHIRURGICALES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS, PAR ALFRED FRANKLIN[1].

M. Franklin continue son intéressante série sur la *Vie privée d'autrefois*, qui nous initie d'une façon si curieuse aux mœurs, usages, modes, arts et métiers des Parisiens, d'après des documents originaux ou inédits.

1. 1 vol. in-12. Plon et Cie, éditeurs. Prix : 3 fr. 50.

Le volume *Variétés chirurgicales* qui fait suite, en quelque sorte, à ses précédentes publications sur le même sujet : *Les apothicaires et les médicaments*, *Les médecins, les chirurgiens,* contient une monographie de la célèbre saignée si à la mode chez nos pères, une étude sur la chirurgie à l'Hôtel-Dieu, et de très singuliers détails sur les sages-femmes et les accoucheurs du temps jadis.

Puis viennent des séries de notices sur les opérateurs et les spécialités, dents et dentistes, pierres et hernies, châtreurs, renoueurs, oculistes, pédicures et sur les établissements hospitaliers de Paris à la fin du XVIIIe siècle. Tout un coin bien ignoré de la vie intime d'autrefois.

Dans les *Magasins de nouveautés*, dont l'origine remonte, paraît-il, au moins jusqu'au XVIIIe siècle, l'auteur étudie par le menu, avec citations à l'appui et maintes anecdotes amusantes, l'évolution de la mode, tant masculine que féminine. Il étale le luxe prodigieux des costumes sous Henri III, sous Henri IV, sous Louis XIV et, en un rapide coup d'œil, énumère successivement les modes charmantes du temps de Louis XV et de Louis XVI. Il nous fait également connaître l'organisation des corps de métiers, très puissants et très riches, qui travaillaient autrefois à l'élégance de nos aïeux, — si riches que les merciers purent prêter de l'argent à Louis XIV. Certains documents publiés par lui, — tels l'érection en communauté du métier de couturière (30 mars 1675) et le contrat d'allouage d'une couturière (9 avril 1687), — jettent un jour absolument nouveau sur les industries. Mais le titre du volume ne me paraît pas absolument conforme aux matières traitées, car il y est bien plus question de la mode et des détails du costume que des premiers magasins de nouveautés eux-mêmes, de ces boutiques de merciers qui étaient déjà de véritables bazars à la mode du jour. C'est là, du reste, une pure constatation qui n'enlève rien à l'intérêt du livre.

J. G.-C.



DICTIONNAIRE D'ARGOT FIN DE SIÈCLE, PAR CH. VIRMAITRE [1].
DICTIONNAIRE D'ARGOT ET DES PRINCIPALES LOCUTIONS POPULAIRES, PAR JEAN LA RUE [2].

Les publications sur l'argot sont à la mode en ce moment. Des écrivains à l'esprit chercheur, épris de curiosité et de pittoresque suivent la voie précédemment ouverte par Alfred Delvau, Lorédan Larchey, Jean Rigaud, et nous permettent de saisir ainsi toutes les transformations subies par une langue qui, « à dix ans de distance, devient presque méconnaissable et quasi incompréhensible pour qui n'en suit pas les évolutions et n'en connaît pas le mécanisme ». D'abord le volume de Virmaître dont les nombreuses publications sur Paris tiendront certainement grande place dans l'histoire pittoresque de notre époque. Contrairement à ses devan-

1. 1 vol. in-8. Paris, A. Charles, éditeur. Prix : 6 francs.
2. 1 vol. in-32. Paris, P. Arnould, éditeur. Prix : 1 franc.

ciers qui se sont évertués, comme il le fait fort bien remarquer, à attribuer à telles ou telles personnalités la paternité des expressions nouvelles, Virmaître ne cite personne, parce qu'il estime, non sans raison, que le peuple est l'auteur de tous les mots d'argot en usage, que la *langue verte* ne repose sur aucune règle fixe, qu'elle appartient à tous, à la masse, qu'elle se propage par la rue, par les ateliers, par les bouges, par tous les mondes où elle est la langue usuelle. Il se contente donc d'indiquer, à la suite de chaque mot, à quel argot il est emprunté et dans quel milieu il est en usage, et cette façon de procéder me semble beaucoup plus juste. Du reste, son dictionnaire est très nourri et si beaucoup d'expressions anciennes, jadis cataloguées avec soin, ne s'y trouvent pas, en revanche il abonde en termes qui ont pris naissance ces dernières années, et qui justifient bien le qualificatif de « fin-de-siècle ».

Tout autre est le petit dictionnaire qu'on pourrait appeler d'*argot de poche*, signé du pseudonyme de Jean La Rue, et précédé d'un long historique de ce langage à la fois étrange, admirable et horrible, sublime et grotesque, dont on veut voir l'origine dans le jargon du xv[e] siècle et à qui on donne pour berceau la cour des Miracles. C'est une énumération, courte et brève, d'une longue succession de mots dont quelques-uns ne se trouvent, il faut le reconnaître, ni dans Virmaître, ni chez ses prédécesseurs.



GENTILSHOMMES RURAUX DE LA FRANCE, PAR HENRI BAUDRILLART [1].

C'est un document précieux que ce volume de feu l'économiste distingué à qui l'on doit l'importante *Histoire du luxe à travers les âges,* et nul n'était plus apte à écrire ces biographies qui sont, en même temps, de véritables monographies. Du reste, il a fait précéder son livre d'une copieuse introduction qui explique, dans tous ses détails, l'ouvrage lui-même.

« Je réunis sous ce titre commun, » écrit-il, « un certain nombre de personnages qui, appartenant à la noblesse, soit de robe, soit d'épée, ont consacré leur existence à pratiquer la vie rurale ou donné pour but à leurs écrits le retour à ce mode de vie et à l'agriculture. Les premiers présentés, gentilshommes ruraux dans toute la force du terme, vivent sur leurs terres, tantôt se bornant à écrire leur journal, comme Gouberville, tantôt mêlant à l'existence rurale des travaux consacrés aux choses de l'agriculture, comme Olivier de Serres et Turbilly. Les seconds résident moins habituellement, mais la vie rurale et le retour à l'agriculture tiennent dans leurs écrits une place prépondérante. Tel est le savant magistrat, l'ingénieux conteur Noël du Fail. Tel est le marquis de Mirabeau, qui écrit un livre intitulé : « Philosophie rurale », et dont le principal ouvrage : « l'Ami des hommes », se propose le même objet. Tel enfin M. de Montyon, seigneur

1. 1 vol. in-8. Firmin-Didot et C[ie], éditeurs. Prix : 10 fr.

rural, qui fait dans ses écrits une part considérable aux intérêts et aux travaux de l'agriculture.

« Quant aux raisons qui m'ont fait tracer ces portraits, je dirai d'abord en toute simplicité que j'ai été attiré vers ces personnages qui, tous, sont ce que l'on peut appeler des originaux, quelques-uns moins sans doute, mais plusieurs à un très haut degré. Occupé de recherches sur l'état moral et économique des populations de la France, depuis une quinzaine d'années, en vertu d'une mission que j'en ai reçue de l'Académie des sciences morales et politiques, j'ai rencontré sur ma route, en jetant un regard sur le passé, ces physionomies fortes, nullement atteintes des maladies du temps, souvent souriantes, chez lesquelles presque toujours se présente l'alliance de l'amour des lettres et de la vie rurale. C'est par là qu'elles m'ont charmé. Je ne dis pas que ce soient les types les plus élevés de l'humanité, au sens philosophique ou poétique : ce sont gens assez positifs, bien que non insensibles aux grands intérêts généraux. Mais leurs qualités gauloises ou françaises ont bien aussi leur prix. Bref, il m'a semblé que si, dans l'espèce de monument (il l'est au moins par les dimensions) que constitue mon ouvrage sur les populations agricoles de la France, il y avait eu quelques recoins ou niches pour y placer quelques statues ou statuettes, j'y aurais mis volontiers ces images qui s'offraient comme modèles de la vie rurale. Mais comme elles n'y avaient pas trouvé une place, je la leur ai faite à part et je les ai réunies dans cette collection. »

Et, conformément au titre, conformément aux détails que vient de nous donner l'auteur lui-même, ce sont, effectivement, des biographies animées, vécues dans tous leurs détails, tant au point de vue de l'individu lui-même que des choses, des mœurs et des conditions de la vie rurale à différentes époques de l'histoire. Ajoutons que le volume, imprimé avec soin comme toutes les œuvres qui sortent des presses de la maison Firmin-Didot, est accompagné des portraits des plus marquants d'entre ces personnages.

L. L.



« LES CŒURS », POÉSIES ACCOMPAGNANT SOIXANTE-DEUX GRAVURES INÉDITES PAR PONTSEVREZ [1].

Voici une publication qui peut faire pendant aux *Sonnets Francs-Comtois* du XVIIe siècle dont le *Livre et l'Image* a précédemment parlé (voir page 73), avec cette différence, qu'ici, il ne s'agit point de poésies inédites, mais bien uniquement d'une succession d'emblèmes au caractère original et naïf ; soixante-deux planches représentant l'allégorie d'une passion, d'un vice, d'un travers, d'une vertu ou d'une simple inclination du cœur humain, chaque sujet ayant gravé, au-dessous, un distique d'un style déli-

1. Un vol. in-8 carré, tiré à 170 exemplaires numérotés, dont 150 sur Hollande à 30 fr. et 20 sur Japon à 60 fr. Librairies-Imprimeries réunies.

cieusement primitif. Mais tandis que l'éditeur des *Sonnets Francs-Comtois*, M. Courtaux, s'était surtout intéressé au texte, se contentant d'indiquer le sujet des estampes, l'éditeur des *Cœurs*, M. Pontsevrez, un érudit et un poète tout à la fois, a fait reproduire cette suite de planches également demeurées inédites et écrit pour chaque pièce un poème interprétatif, « adoptant le ton, l'allure, la coupe, le rythme de ses vers à la nature du sujet et à l'intention de l'artiste qui le composa. »

M. Pontsevrez croit que le livre dont les gravures devaient constituer ou le fond ou l'ornement, était projeté par les Plantin. Sans discuter avec lui sur un point bien difficile à éclaircir, je crois qu'il s'agit là, encore une fois, d'un de ces recueils d'emblèmes si populaires aux XVI[e] et XVII[e] siècles, qui constituaient de véritables albums d'images, n'ayant pour tout texte que le distique placé au-dessous de chaque gravure.

Ceux qui connaissent les petits almanachs du premier Empire et de la Restauration, avec leur succession de vignettes sur les cœurs, trouveront certainement un véritable plaisir à regarder ces naïves images qui vont du cœur joyeux, du cœur sans cérémonie, du cœur de musique (*sic*), du cœur de cabaret (*sic*), du cœur oiseleur et pêcheur (*sic*), au cœur fruitier (*sie*), au cœur de tripot (*sie*), au cœur braillard, au cœur amoureux ou simplement féminin, et à autres amusantes interprétations toutes imprégnées de cette saveur particulière au XVI[e] siècle.



LA POSTE ET LES MOYENS DE COMMUNICATION DES PEUPLES A TRAVERS LES SIÈCLES PAR EUGÈNE GALLOIS[1].

Depuis que la *Vapeur*, l'*Electricité*, le *Téléphone* ont réduit les distances dans des proportions considérables, il semble que l'on se reporte avec une certaine coquetterie ou, tout au moins, avec une satisfaction non déguisée, vers les époques lointaines où les rivières et les fleuves étaient encore les véritables chemins qui mettaient les peuples en communication. D'où la quantité d'études, de monographies sur la poste et tout spécialement sur le timbre-poste, ce dernier étant, du reste, une monnaie d'échange particulièrement prisée et possédant même, à Berlin, un *Musée postal* unique au monde, véritable histoire vécue, véritable musée d'enseignement technologique dont l'initiative est due au D[r] von Stephan aujourd'hui secrétaire d'État des Postes impériales. C'est en se servant des curieuses gravures du luxueux catalogue publié par ce Musée postal que M. Eugène Gallois a mis au jour son ouvrage dans lequel il passe successivement en revue les moyens de communication chez les peuples de l'antiquité et dans l'ancienne Gaule, les postes depuis leur origine, au XVI[e] siècle, puis aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, jusqu'à l'invention des chemins de fer; tandis que la partie moderne se trouve

1. Un vol. in-16, avec 136 figures. Paris, librairie J.-B. Baillière et Fils. Prix : 5 fr.

consacrée aux timbres-poste, aux cartes postales, à l'organisation de l'Union postale universelle, aux Télégraphes et aux Téléphones.

Bien divisé, le livre est intéressant; il est seulement regrettable que l'éditeur n'ait pas apporté plus de soin au tirage des vignettes. Sans nuire nullement au sérieux de l'ouvrage toute la partie graphique aurait pu être plus soignée, et cela n'eût fait que doubler l'attrait de la publication.



COURTISANES ET BOUFFONS. ÉTUDE DE MŒURS ROMAINES AU XVIe SIÈCLE PAR E. RODOCANACHI.

Etude fort curieuse sur la courtisane dont l'action fut si considérable dans l'Italie de la Renaissance, conséquence imprévue du grand mouvement littéraire et artistique qui marqua la fin du moyen âge. L'auteur a divisé son travail en deux parties : *Grandeur* et *Décadence*, et c'est réellement l'histoire intime de cette génération de courtisanes « très affinées de mœurs et de langage, instruites, lettrées même, et quoique un peu débonnaires, vivant en apparence le plus décemment du monde. » Personnes considérables, du reste, qui servaient de modèles aux peintres, d'inspiratrices aux poètes et aux écrivains, qui groupaient autour d'elles de véritables petites cours, qui donnaient lieu à des rapports d'ambassadeur, qui constituaient un des attraits de la métropole du christianisme, qui recevaient distinctions flatteuses et marques de respect, qui, souvent, se trouvaient sur un pied d'égalité parfaite avec les femmes de vie régulière.

M. Rodocanachi qui s'est fait connaître par une succession d'études sur certains côtés de l'histoire italienne, à qui l'on doit déjà de très précieuses monographies — telles *Le Saint-Siège et les Juifs*, *Le Carnaval à Rome au* XVe *et au* XVIe *siècle*, *Victoria Colonna et la Réforme en Italie* — continue ainsi de la façon la plus curieuse ses recherches de documentation historique à travers les mœurs du passé.





L'Impression du Catalogue de la Bibliothèque nationale.

Le *Journal officiel* du 17 mai a publié le long et intéressant rapport rédigé par la commission qui, à la Bibliothèque Nationale, étudie la question du catalogue, question ardue, qui a déjà donné lieu dans la presse quotidienne à des commentaires passionnés et dont l'importance est considérable pour tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux industries graphiques.

D'après ce rapport, le catalogue est prêt, en fiches, et... il n'y a plus qu'à le livrer aux typographes,

Nous nous bornerons ici à retracer et à fixer les grandes lignes du travail présenté par la commission à M. le Ministre de l'instruction publique.

Tout d'abord, il faut noter que l'*inventaire* actuellement prêt — préparation du catalogue — ne comprend que les livres imprimés. Et, à ce propos, voici une statistique qui marque, avec éloquence, le progrès de ce *fonds* à la Bibliothèque.

Année	1610.		1 000	volumes.
—	1645.		1 329	—
—	1651.	Colbert	10 658	—
—	1671.	Nicolas Clément (1er catal.)	35 000	—
—	1688.	Nicolas Clément (2e catal.)	43 000	—
—	1838.	Naudet	520 000	—
—	1851.	Beugnot	800 000	—
—	1893.	Delisle	1 934 157	numéros,
		comprenant au moins :	2 600 000	volumes.

Il y a donc 2 600 000 volumes à cataloguer, — nous ne parlons pas des journaux, etc. — Comment la *copie* qui sera remise à l'imprimeur en a-t-elle été faite ? — C'est, surtout, d'après le *Bulletin mensuel* relatif à tous les volumes *entrés* dans le mois que ce travail a été établi.

La publication du *Bulletin* et la place définitive assignée aux ouvrages, telles sont, en effet, les deux mesures qui ont arrêté le désordre et mis à la portée des chercheurs le moyen d'obtenir tout livre nouveau.

Plus de 200 000 volumes entrés à la Bibliothèque (depuis 1877 pour les livres étrangers, depuis 1882 pour les livres français) ont été décrits dans le *Bulletin*. Après quinze années d'expérience, il est permis d'affirmer que l'impression du

Bulletin est devenue une garantie d'ordre incomparable et un instrument de recherche dont la Bibliothèque ne saurait plus désormais se passer.

C'est grâce à ces *Bulletins* constituant une sorte de supplément perpétuel, que l'on est parvenu à donner à l'inventaire sa forme définitive : vingt exemplaires du *Bulletin* sont imprimés d'un seul côté sur des feuilles de papier pelure. Ces exemplaires, découpés au moment de la publication, sont collés sur des fiches ou des cartes distribuées dans les différents services; chaque série se trouve ainsi tenue perpétuellement au courant.

D'après ce *Bulletin*, — et, antérieurement, d'après les fiches manuscrites, — le catalogue général pourra être imprimé facilement, et comptera trois grandes divisions :

1º Ouvrages dont les auteurs sont connus;

2º Œuvres collectives et anonymes;

3º Groupes d'ouvrages spéciaux.

Maintenant, de quelle façon procédera-t-on pour l'impression?

La commission estime qu'à la fin de cette année, on pourra remettre à l'imprimeur les premières feuilles de l'inventaire (lettre A), le reste suivant à bref délai. On s'est déjà préoccupé du choix du type qui avait un rapport étroit avec l'étendue de la publication, Les caractères et la justification des catalogues méthodiques ont été écartés; le type du Bulletin périodique auquel sont habitués le service et le public de la Bibliothèque a semblé préférable. La commission exprime le vœu que le grand format in-4º soit adopté. Chaque page pourra contenir en moyenne une quarantaine de notices, ce qui donnera par volume de 800 pages 32 000 notices.

Le catalogue général comprendrait ainsi au plus, dans son ensemble, 80 volumes.

Cette évaluation concorde assez exactement avec les observations faites au *British Museum*, où l'impression du catalogue est commencée depuis quelques années. On sait que cette grande entreprise est poursuivie avec activité : 267 fascicules sur les 500 que doit comprendre l'œuvre totale ont déjà paru. En étudiant les proportions de cette publication, il est permis de croire que les prévisions de la commission ne sont ni au-dessus ni au-dessous de la vraisemblance.

Lorsque la rédaction aura été préparée, suivant les règles proposées, l'impression pourra commencer et se poursuivre avec une rapidité régulière.

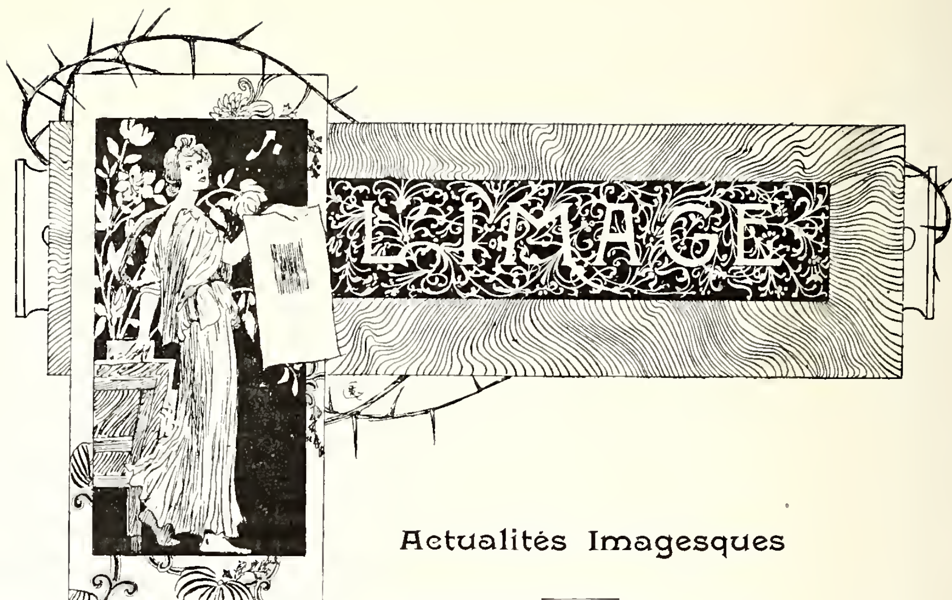
La matière de chaque volume sera complète au moment où le bon à tirer de la première feuille sera donné. A la date de ce bon à tirer, inscrite sur le faux titre du volume, les additions seront arrêtées et les livres qui se rapporteront au fragment alphabétique du volume seront réservés pour le supplément, composé, vraisemblablement, des *Bulletins* périodiques ultérieurs.



Un article de M. Parker dans la *Nineteenth Century* de mai constate les progrès intellectuels accomplis par l'Amérique. Le nouveau monde aurait à l'heure actuelle environ 6 000 bibliothèques qui augmentent de 200 à 300 par an, 19 000 périodiques et 5 000 cercles consacrés spécialement à l'étude de Shakespeare.

Voyez-vous la France possédant des associations spéciales pour étudier Rabelais, Molière ou Victor Hugo!





Actualités Imagesques

L'EXPOSITION CARPEAUX (19-30 MAI).

En général, les sculpteurs et la sculpture n'ont pas grand'chose à voir avec l'image confiée au papier, avec l'illustration proprement dite. Il faut faire exception, ici, pour Carpeaux qui ne fut pas seulement le merveilleux sculpteur que chacun sait, mais qui, à l'exemple de ces artistes du XVIIIe siècle dont les Saint-Aubin resteront toujours le type le plus achevé, fut un graud croqueur devant l'Eternel. Qu'il fût au théâtre ou dans un salon, à pied ou en voiture, en chemin de fer, en omnibus, en bateau même, Carpeaux ue sortait pas sans un album, sans un crayon; en tous lieux, il preuait de rapides croquis, des notes, des indications graphiques qu'il conservait précieusement et qui, réunies avec soin par sa veuve à l'exposition du quai Malaquais, se trouvent constituer, aujourd'hui, les documents les plus précieux pour l'histoire du second Empire, de la guerre et des événements de 1870.

Toutes les fêtes, toutes les grandes solennités de la période impériale donnèrent lieu ainsi, successivement, à de curieuses et belles esquisses qui prendront place, quelque jour, à côté des compositions officielles de Baron. Du reste, intimement mêlé au mouvement mondain de l'époque, Carpeaux ne s'est pas contenté de retenir le côté extérieur des choses et des gens; il a pénétré plus avant, il a égalemeut observé en humoriste, en satiriste. Ses charges du prince Napoléon et des grands personnages de l'époque, de l'empereur lui-même, — M. Maurice Guillemot a reproduit dans la *Revue Monégasque*, un bien amusant Napoléon III croqué dans le fond d'un chapeau — le montrent sous uu jour éminemment spirituel et finement railleur, cherchant toujours à saisir des attitudes, à esquisser des pochades.

Carpeaux fut de ceux que remuèrent bien vivement les événements de l'année terrible. Il avait l'intention d'illustrer un grand ouvrage sur le siège et, dans ce but, nota minutieusement les moindres détails de la vie du Paris d'alors : queues à la porte des boucheries, départs de troupes, postes sur les remparts, manifestions devant la statue de Strasbourg, transports de blessés, etc... Les croquis exposés à l'école des Beaux-Arts out montré ainsi au public une illustration bien différente de tout ce qu'on a pu voir jusqu'à ce jour : des ébauches



TOILETTE DE BAL (1812)

D'après une aquarelle inédite de Auguste Garnerey, exécutée pour le costumier Leroy.

pleines de mouvement et de coloris, remarquables par leur concision descriptive autant que par leur intérêt documentaire, laissant souvent l'impression d'un Michel-Ange ou d'un Géricault épris de vie moderne, de contemporanéité, tandis que d'autres pages commencées en des croquis tracés du bout de la plume rappellent beaucoup les petits dessins de Gustave Doré.

Cette suite d'esquisses devait aboutir à une publication à l'eau-forte, malheureusement, comme le dit Maurice Guillemot, dans la préface par lui écrite pour le catalogue, l'œuvre n'a pas été exécutée; il n'existe guère que deux ou trois cuivres dont il faudrait tirer des épreuves.

Bref, personne n'a été au même degré que Carpeaux, partisan convaincu de la langue imagesque comme traductrice par excellence, des instantanéités de vision et des formes multiples du mouvement. Maurice Guillemot se complaît à nous en donner des preuves : « Des danseuses au foyer de l'Opéra répètent à la barre devant l'artiste; sans qu'elles s'en doutent, dit-il, il les croque dans le fond de son chapeau, et saisit leurs poses, au vol pour ainsi dire; à Rome il assiste à une tuerie de porcs, aussitôt il reproduit la scène, les bêtes courant affolées pour échapper au massacre et les bourreaux les saisissant au hasard dans le tas. »

Ceci pour conclure que celui dont les doigts fébriles cherchaient sans cesse à pétrir dans la glaise des attitudes, des ébauches de statues eut également, sous toutes les formes, le sens de la vie et du mouvement.

Entre tous Carpeaux fut un graphique.



UNE TOILETTE DE GARNEREY.

Auguste Garnerey n'a pas laissé de nom chez nous; il fut pourtant un rival d'Horace Vernet, un fort habile homme, et l'associé artistique du banquiste merveilleux et divin à qui madame Sans-Gêne dut ses costumes de cour. Garnerey donnait l'idée en une petite aquarelle mignarde et pignochée, et là-dessus Leroy arrangeait, brodait, et livrait aux ateliers des coupes impayables. Tout récemment, notre ami et collaborateur M. Henri Boucher a retrouvé au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale un des livres de comptes de la maison Leroy, rien n'est plus suggérant ni plus drôle pour qui s'intéresse aux mémoires, aux petites chroniques de la cour impériale. On y surprend dans leurs luxes ou leurs lésineries toutes les belles de la Cour; madame Sans-Gêne y a sa place, non point très brillante, mais très éloignée de celle occupée par madame de Lucay ou madame Walewska.

Le dessin d'Auguste Garnerey que nous reproduisons ici montre une dame en costume de bal de 1812 environ; la robe est en satin, le corsage à buse, la tête coiffée à la *Paisible*. C'est une actrice jouant dans quelque rôle du théâtre moderne. L'original fait partie d'un recueil qui a figuré à la vente Taylor où il a été acquis par le libraire Gougy, et c'est à l'obligeance de ce dernier que nous devons de pouvoir en donner une reproduction.



Les publications militaires illustrées se sont, depuis quelques années, excessivement développées. Sur ce point, la fin du siècle se rapprochera de la période initiale, si riche en suites de toutes espèces.

Depuis l'*Armée française* de Detaille, publiée par les Goupil, tous les pays

ont tenu à élever à leur armée un monument graphique. Après l'*Armée italienne*, l'*Armée espagnole* et voici, aujourd'hui, l'*Armée suisse*, également de format in-folio, également avec des planches en couleurs tirées à Zurich par MM. Frey et Conrad [1].

C'est un jeune peintre M. D. Estoppey, déjà connu comme illustrateur, qui a été chargé de l'exécution des 40 planches qui doivent constituer cet album. Comme Detaille, comme tous les artistes qui ont collaboré à ces différentes publications, il a, avant tout, cherché à rendre le soldat suisse avec précision et sincérité. Ses hommes ne sont point campés en des poses d'opéra-comique; ils sont simples, pleins d'allure sans recherche d'effet, et présentent, on ne peut mieux, pour qui connaît l'armée suisse, les types des races différentes qui concourent à donner à l'ensemble son caractère spécial.

Ainsi comprise, cette illustration ne rend pas seulement la fermeté des attitudes, le pittoresque des uniformes, la variété des physionomies; entrant dans tous les détails de l'armement, de l'équipement, du harnachement, elle se trouve être à la fois, comme l'*Armée française* de Detaille, artistique et documentaire.

Bien certainement, tous les collectionneurs d'estampes militaires voudront avoir dans leurs cartons l'*Armée suisse*.



Les ombres du *Chat Noir* tiendront une grande place dans l'imagerie pittoresque de notre époque : d'abord, ce fut, pour ainsi dire, l'œuvre personnelle d'un artiste, Caran d'Ache, puis, peu à peu, tous les illustrateurs de la maison s'y mirent et au premier rang, parmi ces derniers, il convient de placer notre collaborateur, Fernand Fau, dont la dernière œuvre, le *Secret du Manifestant*, représentée le 27 novembre 1893, obtint d'emblée, un très grand succès. Aujourd'hui, ce petit drame-express paraît en librairie et c'est sa couverture, agrémentée d'un amusant défilé de sergents de ville, que nous reproduisons.



..... Il en pleut... il en pleut même à verse.
Si vous voulez savoir leur occupation,
Ces agents cherchent la manifestation ;
Car, ce jour même, des grévistes en font une
Pour réclamer aux gouvernants de la fortune.

Ainsi s'exprimait M. Jacques Ferny, l'auteur des paroles destinées à servir d'explication au défilé des ombres plus ou moins chinoises; ainsi M. Fernand Fau a orné sa couverture d'une véritable procession de sergots lancés à la recherche des manifestants.

1. 1 vol. in-folio devant paraître en 15 livraisons à 2 fr. jusqu'à fin décembre 1894. Préface de M. le colonel Frey, chef du département militaire, études par les différents chefs d'arme de l'armée suisse. Genève, Ch. Eggimann et Cie, éditeurs.



Reproduction d'une carte d'adresse gravée par Choffard.

Le Livre et l'Image a donné antérieurement (voir pages 127 et 128) les prix atteints par une série d'adresses commerciales gravées datant du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Dans cette vente figurait, justement, la carte que nous reproduisons ici et qui fait partie des nombreuses pièces gravées par Choffard. Tandis que les attributs du haut sont bien dans la note du jour, — Mercures ailés et Renommées dont l'époque fit si grand usage, unissant ainsi l'esprit commercial aux allégories victorieuses popularisées par les figures de Vernet pour Bonaparte; — tout au contraire, la vignette du bas — une vue de Marseille — empruntée à la grande série des Joseph Vernet sur les ports de France, rappelle une des œuvres les plus connues du siècle précédent. Et ceci est intéressant parce que c'est l'indication de l'emploi, dans un but industriel, de peintures qui, pour l'artiste, ne semblaient pas devoir jamais servir à pareil usage, et à une époque surtout où la réclame commerciale ne s'était point, comme de nos jours, emparée de toutes choses. Peut-être serait-il curieux de rechercher si les autres vues des ports de France ne servirent pas également, dans différentes villes, à des cartes d'adresse industrielles.



LES TIMBRES-POSTE PRIMÉS AU CONCOURS.

Le Livre et l'Image a déjà mentionné, en quelques lignes succinctes, le concours ouvert en vue de nous doter d'un timbre « républicain, moderne et français ». Ce concours n'a pas eu de résultat en ce sens qu'aucun projet n'a été adopté et



Projet de M. Le Chevrel.

que le jury s'est contenté de décerner des mentions honorables, sans doute pour ne point décourager les bons élèves, mieux encore, pour les encourager à continuer dans cette recherche de la trinité démocratique qui a toutes les apparences d'un petit jeu de casse-tête chinois.

Dans un très spirituel article la *Revue des arts graphiques* a quelque peu malmené ce concours où le grotesque tient une si large place, et s'est amusée à détailler par le menu les sujets et les genres : les républiques aux poses innombrables et aux attributs non moins nombreux ; la série des animaux, lions, coqs, pigeons, colombes, aigles, hirondelles, abeilles, bœufs, etc.; tout le bazar des allégories depuis le soleil et les glaives, jusqu'aux locomotives, sans oublier les urnes ressemblant quelquefois à des moutardiers; puis les personnages en vis-à-vis, le stock des grands hommes de l'histoire, les cartouches, les drapeaux, les damiers, les copies de statues, et, enfin, les chromo qui eussent fait d'excellentes marques pour boîtes à fil.



Projet de M. Daniel Dupuis.



Projet de M. Bourgoin.

Dans la presse on a quelque peu critiqué, dans le public on a beaucoup ri et nous savons, d'autre part, que l'article du *Livre et l'Image* a eu, partout, les honneurs de la reproduction. La conclusion, si l'on voulait être logique, ce serait le timbre-poste historique ou héraldique, alors que le jury a, au contraire, porté ses préférences sur des allégories formées de personnages en pied et sur des femmes coiffées du bonnet phrygien. Toujours les vieux poncifs, toujours l'ancien attirail.

Nous donnons ici, d'après le journal l'*Illustration*. les projets primés, après leur avoir fait subir une réduction un peu supérieure à la réduction exigée par le format du timbre, afin que l'on puisse bien se pénétrer de cette vérité que le petit format ne nuit point à la clarté et au style d'une image quand celle-ci se trouve logiquement conçue en vue de cette réduction. Comme le dit fort bien, à ce propos, M. Roger Marx : « Quant à conclure du résultat du concours à l'impossibilité de posséder un timbre artistique, un timbre national, républicain et bien français, à cause du format réduit de l'image, c'est douter étrangement du présent et c'est oublier, aussi, toutes les charmantes vignettes officielles que Prudhon a signées et qui ont fait tenir sur un espace minuscule des conceptions si élevées; tant de rêve et tant de beauté. »



Projet de M. Mouchon.

Assez de têtes de Républiques, qu'elles soient sévères ou souriantes, assez de banalités, assez de lieux communs graphiques; tout cela c'est le passé. L'avenir, au contraire, appartient au timbre documentaire, au timbre qui reproduira, qui popularisera les effigies des gloires nationales et les actions d'éclat du pays. Nous l'avons dit, nous le répétons aujourd'hui, et si bureaucrates et jurys ne veulent point le comprendre, il nous suffira d'avoir été des premiers à indiquer ce qui doit être, ce qui sera un jour, le timbre de l'avenir.

J. G.-C.



C'est par son cabaret, uniquement, que messire Salis, seigneur de Chatnoir-ville-en-Vexin, aujourd'hui retiré des affaires, avait donné à la rive droite, je veux dire à Montmartre, sa réputation artistique. Plus lettré, le directeur de



DESSIN DE GASTON NOURY POUR L'AFFICHE DU SALON DES CENT, DANS LES GALERIES DE « LA PLUME »

la Plume, M. Léon Deschamps, est arrivé à créer sur la rive gauche, chose autrement difficile, un véritable mouvement artistique et littéraire. Cela a commencé par une revue, a continué par des soirées et des dîners, puis s'est accentué encore avec les expositions. Et c'est ainsi qu'on a pu voir sur les murs la

ravissante affiche de Gaston Noury dont les deux femmes au minois souriant, à la pose gracieuse seront, quelque jour, un document précieux pour fixer les modes de 1894 : les cheveux en rideau couvrant l'oreille et la dentelle du chapeau tombant en abat-jour sur le front.



UN PORTRAIT CHINOIS DE NAPOLÉON.

De même qu'on retrouve jusqu'en Chine les traits du Roi-Soleil, de même la figure de Napoléon paraît avoir été populaire dans les contrées les plus lointaines et chez les exotiques de tout acabit.

Le dessin que nous reproduisons ici est, en effet, l'œuvre d'un Chinois habi-



Napoléon mort, dessin exécuté par un Chinois en 1821. Aquarelle sur papier de riz.

tant l'île de Sainte-Hélène au moment où Napoléon mourut. Il appartient, aujourd'hui, à madame Molin qui nous a autorisés à le reproduire. Peut-être fut-il pris le même jour que celui de William Rubidge, dont le croquis a été depuis gravé en Angleterre par H. Meyer. Un fait certain, c'est que le type fut souvent reproduit chez nous, mais nos artistes ont invariablement fait disparaître les favoris que Rubidge et le Chinois donnent à l'Empereur.

Le dessin est à l'aquarelle sur papier de riz, et il est traité à la façon chinoise, c'est-à-dire d'une manière très sèche. De plus, l'artiste est mal à l'aise pour transcrire une physionomie européenne et des vêtements français. Quoiqu'il en soit, c'est ici une preuve nouvelle de la popularité énorme de Napoléon, et ce portrait devra s'ajouter aux vingt mille pièces de tous genres se rapportant à l'Empereur, le jour où quelqu'un se sentira assez hardi pour entreprendre l'iconographie napoléonienne. H. B.



A travers les illustrés :

— *L'Art français*, la revue de MM. Firmin Javel et Galli, vient de se donner une couverture, illustrée par M. J. A. Faivre dans la note moderniste.

— *Le Monde illustré,* accordant une place toujours plus grande à la curiosité et au document graphique, publie sur les cartes de visite, sur les cartes à jouer des chroniques signées Guy Tomel qui contribueront certainement beaucoup à vulgariser dans un certain public le goût de la collection pittoresque.

— *L'Artiste* se tourne de plus en plus vers l'image, vers l'iconographie descriptive. Tandis que M. Germain Hédiard continue par Charlet ses études sur les maîtres de la lithographie, M. Louis Morin, qui s'est déjà fait connaître par ses volumes de fantaisie illustrée et par son travail sur les illustrateurs français (publication en langue anglaise à l'usage des Américains), inaugure toute une série sur *quelques artistes de ce temps.* Ont déjà ainsi défilé par la plume et par l'image Jules Chéret, Daniel Vierge, Lepère, Louis Legrand.

— *La Plume* a consacré tout un numéro spécial à Eugène Grasset, enrichi de 107 compositions ou dessins de l'artiste, la plupart inédits, le texte se composant des articles consacrés au grand maître décorateur par certaines sommités de la critique artistique.



Quelques libraires continuent à publier des catalogues illustrés qui pourront être placés par les amateurs à la suite des célèbres répertoires de la librairie Morgand. Tels à Paris Rondeau, à Bruxelles Deman. Dans le premier, au milieu d'une importante collection de reliures, il faut signaler un exemplaire, avec reproductions, de la célèbre *Gallerie des Modes et Costumes français* (1778-1786), la plus belle collection de costumes et coiffures de l'époque Louis XVI. Dans le second, une reliure en peau de truie, exécutée par Claessens à Bruxelles, et le plat intérieur d'une reliure de Bretault pour *la Femme à Paris,* de Octave Uzanne.



Les portraits d'écrivains ou de collectionneurs et les sujets littéraires aux Salons :

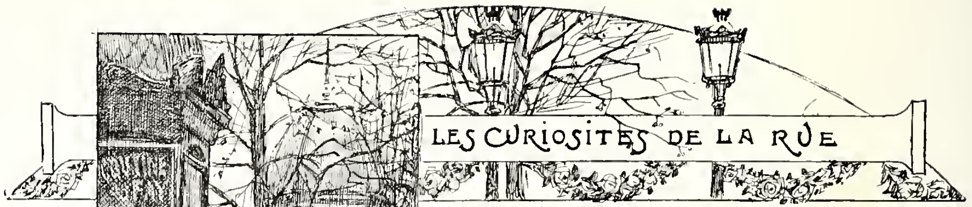
Aux Champs-Élysées : Boyer d'Agen, l'auteur de *Terre de Lourdes*, par Mme Boyer-Breton; Victorien Sardou, par Karl Cartier; Madame Juliette Adam, par Franzine d'Issoncourt; Jules Simon, par Schommer; Henri Welschinger, par Umbricht; une allégorie littéraire, *Le poète et la Muse de Lamartine*, par A. J. Edouard; *Une lecture chez Piron*, par Tito Lessi; et *Apothéose de Guttenberg*, plafond par Paul Quinsac.

Au Champ-de-Mars : Les deux Muses, portrait d'Armand Silvestre, par Jean Béraud; Denis Poulot, le *zolaiste* sans le savoir, par Frappa; François Coppée, par Lafon; Sauvageot, par Rixens; Hugues Le Roux, par la baronne de Sparre; de Montesquiou-Fézensac, par Whistler; Edouard Hubert, l'ancien rédacteur du *Monde illustré*, et Destailleur, par J. J. Weerts.

Comme peintures décoratives : *Une Imprimerie*, pour la bibliothèque de Rouen, par M. Baudouin, et *Victor Hugo offrant sa lyre à la ville de Paris*, plafond pour l'escalier du préfet à l'Hôtel de Ville, par Puvis de Chavannes.

A noter également que, jamais, le livre et le journal pris comme prétexte, comme sujet à peinture n'avaient tenu une place aussi grande : les salons fourmillent en *lecture intéressante*, en *un livre intéressant*, en *la fin du livre*, etc.







Images polychromes extérieures

LES FORAINS DU CAFÉ RICHE.

Voici enfin l'image qui, triomphante, prend possession des façades des maisons, égayant de ses sujets pittoresques et de ses chaudes polychromies les grises devantures de pierre. Voici, comme au moyen âge, la maison historiée avec des sujets, des attributs parlants, avec des scènes de la vie contemporaine. Ce ne sont plus, suivant la mode antique, des chevaliers à la Dürer, des danses des Morts à la Holbein, mais bien des figurants de la haute noce en ces énergiques pochades signées Forain, si particulières par leur façon de résumer, de synthétiser la forme extérieure des personnages et par l'expression énergiquement brutale des physionomies.

Là où régnait, représentant toute une génération disparue, toute une façon de vivre et de causer en public, l'ancien café Riche, se dresse, aujourd'hui, la brasserie-café Riche, la brasserie enfonçant son premier coin en 1867 et montant, depuis lors, à l'assaut de tous les cafés; la brasserie que l'auteur de ces lignes étudiait et décrivait, dès 1885, dans un volume qui, depuis, a fait son chemin : *Raphaël et Gambrinus.*

Forain, le représentant par excellence des pochades, du simple trait aux indications à la fois sommaires et narquoises, était l'homme indiqué pour ces silhouettes mosaïquées qui ont l'éloquence du langage. Annotateur, sous toutes les formes, de la vie parisienne, il ne sera plus seulement l'illustrateur de nos journaux, il devient le décorateur des façades, l'égayeur de la rue. Pris dans la foule, ses types synthétisent les vices et les passions du jour, ou bien encore esquissent les personnages de la comédie qui se joue sous nos yeux. Ici le jeu; là l'amour. Ici, tout le public qui gravite autour du cheval et du champ de course; là, le soupeur et la soupeuse, la

bouquetière, le marchand de journaux, la dame qui traverse ou qui se prépare à ouvrir son parapluie, avec son pendant, le monsieur qui, le nez au vent, flairant les jeunes trottins, part en chasse.

Et, à côté de ces vignettes en couleurs courant le long des fenêtres comme des frises décoratives, apparaissent les figurines de faïence, aux reliefs accentués, tenant à la fois de l'Italie et de l'Allemagne, lourdes d'allures, mais amusantes de formes. A l'extérieur, ce sont quelques personnages; à l'intérieur, c'est une succession de figures sculptées paraissant comme plaquées au mur. Énumération curieuse pour les mœurs du temps.

De Daniel Dupuy, la *Marchande d'oranges*; de Jean Hugues, la *Chanteuse de café-concert*; de Bartholomé, la *Loïe Fuller*; de Lefèvre, le *Garçon de café;* de Coutan, la *Porteuse de pain* et la *Marchande de poisson;* de Charpentier, la *Danseuse de l'Opéra;* de Blanchard, le *Crieur de journaux;* de Raffaëlli, la *Marchande de fleurs,* le *Vieux camelot vendant des crayons et le Plan de Paris.*

Jadis, extérieurement, c'était la façade cossue et solide de la maison bourgeoise de bonne allure; aujourd'hui, c'est un peu le dehors des restitutions hâtives, de toutes ces copies de palais, de maisons ou de brasseries dont 1878 nous avait donné l'avant-goût et qui triomphèrent à l'Exposition de 1889.

Quoiqu'il en soit, la tentative est intéressante, et valait la peine d'être notée parmi les curiosités de la rue. Il y a vingt ans le grand bazar, le *Printemps* avec ses céramiques; aujourd'hui, la brasserie, le café-brasserie Riche avec ses mosaïques de Facchina, — primitif pompéien, ayant passé par le moyen âge et retrouvant à la fin du siècle la tradition d'autrefois; — demain, sans doute, le bal public, le concert, le théâtre.

Dès maintenant l'élan est donné.

J. Grand-Carteret.



LES AFFICHES DU JOUR A PARIS ET A LONDRES.

Excursions lointaines, bains de mer, cycles, gymnasiarques, étoiles des cafés-concerts, voilà le plat du jour en fait d'affiches, sans compter les réclames habituelles pour les produits de telles ou telles maisons.

Ici, les chemins de fer, Orléans, Ouest, Nord, Est, Paris-Lyon-Méditerranée, avec leurs paysages sans cesse renouvelés, finissant par constituer un véritable panorama mural. Un Japhet pour les chemins de fer du Nord qui a des allures de chromo italienne. Là, les cycles : « cycles Withvorth », avec ses ravissantes frimousses de keepsake, dessinées par Pal; cycles Gladiator, homme et femme en tandem; bicyclette Raleigh, avec un portrait de bicycletteur, ce nouveau dieu du jour; cycles New-Rapid, clown avec une femme en croupe; cycles Mégret, un Arabe quittant son cheval pour enfourcher l'instrument vainqueur muni du pneu; vélocipèdes Rouxel, deux bicyclistes en tandem dans un ciel bleu sombre, par Lunel, sans parler du gendarme enfourchant, sans sourire, l'instrument qui doit lui permettre de faire triompher la Loi.

Puis c'est l'*Echassodrome* de Paris, inauguré par les « échassiers landais »

— encore une invention pour faire suite à l'hippodrome et au vélodrome — avec un dessin signé Fiochi, mettant en présence des échassiers, des chevaux de trot, des bicyclistes, James Corbett, le « champion du monde en boxe anglaise », dans ses différentes attitudes, en pied, en buste, en garde, s'exerçant sur une vessie, ou encore le « merveilleux sauteur Darby » sautant par-dessus un billard sur lequel jouent deux clowns — une affiche de Gray qui a quelque peu la couleur et les allures d'un Guillaume.

Au milieu de ces banalités plus ou moins réclamières, tranchent nettement, bien particulières d'allure et de forme, les affiches des étoiles des cafés-concerts : une nouvelle Yvette dessinée par Steinlen, dans une ravissante tonalité verdâtre, Reschal en pied, avec son type faubourien, Sulbac en buste, avec sa tête poupardc, Polin en tourlourou naïf, Lucile Wraïm à la taille élégante, à la frimousse fin de siècle, tandis que sa chevelure poudrée rappelle la Régence; Brunin en fille de village; Mme Nicolle en Vénus des quais; et Mathias en type de pochard, et Plébins, et Vaunel, le célèbre diseur; toutes les créations du jour depuis le pioupiou jusqu'au paysan à grand parapluie rouge.

Mêlez à tout cela les apéritifs, les digestifs, les coca, les chocolats, le Figaro à mandoline signé Lefèvre qui s'appuye sur un bâton de réglisse « Figaro », et vous aurez la physionomie exacte d'un mur d'affiches parisien en juin 1894.



UN MUR D'AFFICHES A LONDRES, AVEC LA NOUVELLE ÉCOLE DES DESSINATEURS

D'après une composition du *Pall Mall Budget.*

Voulez-vous, par opposition, vous transporter à Londres : le *Pall Mall Budget* va nous donner, sous une forme humoristique, l'impression exacte d'un mur de la grande cité anglaise avec ses dessins aux tendances extra-modernes. A Paris, l'affiche purement commerciale semble vouloir résister aux influences artistiques; elle se complaît dans sa banalité. A Londres, tout au contraire, la même recherche d'art existe aussi bien pour une image destinée à figurer une villa, une nouvelle création de la mode féminine que pour le panorama de Waterloo ou une exposition de l'Académie Royale. Le mur a son style, comme les couvertures des périodiques, comme les illustrations des grands recueils. On dirait qu'un esprit créateur a passé par là comme, jadis,

Napoléon quand il songeait à la décoration des maisons et des boutiques, quand il inspirait ces ornementations tout à fait spéciales qui donnent, aujourd'hui encore, une allure particulière à certaines maisons de Paris. Et il s'en suit que le mur loudonien a une physionomie personnelle qu'on chercherait vainement ici.

Un musard.



Quelques drôleries de l'enseigne :

⊱→ Au Point du Jour :

Mme SOMMIER,
Sage-femme de 1re classe.

⊱→ Rue Turbigo, à un déballage portant pour enseigne : *Au Tombeau de la chaussure :*

« On liquide, on liquide : si élastiques que soient les cuirs, les « veau », nous ont tué. Tout à dix francs ! A dix francs les deux pieds ! Pour le prix d'un pied vous pouvez être chaussé au complet. »

⊱→ Rue de Vaugirard, une enseigne de chantier :

M. PANCHÈVRE successeur de TUEVACHE.

Que va dire la Société protectrice des animaux ?

⊱→ Rue Le Peletier, piquante raison sociale de marchand de vins :

SOULARD ET BOILEAU.



La réclame et les hommes politiques :

Au coin de la rue Saint-Denis et du boulevard, sur une de ces vieilles maisons qui nous reportent encore par la pensée au Paris de Louis-Philippe, un magasin de confection installé à la dernière mode, avec de grandes affiches illustrées sur calicot, montrant à tous les vêtements aux coupes les plus modernes. Ainsi habillés, ainsi transformés en réclames de tailleurs, ce sont les hommes du jour, Rochefort, Paul de Cassagnac, Clémenceau, qui encore ? Et on les change, paraît-il, suivant les besoins de l'actualité. Jadis la Porte Montmartre distribuait des prospectus sur lesquels prenaient place les célébrités ; maintenant, le progrès aidant, ces dernières se trouvent transformées en mannequins. Où nous arrêterons-nous dans ce domaine, dans cette soif d'américanisme à outrance ?





Les Grandes Ventes

ESTAMPES.

Collection de feu M. Josse. — Vente faite à la galerie de la rue de Sèze, les 28 et 29 mai. (Me Léon Tual, commissaire-priseur. — MM. E. Féral, Ch. Mannheim et J. Bouillon, experts.) — La vente a produit dans ces deux vacations 666 757 francs.

Gouaches et dessins des maîtres français du XVIIIe *siècle.* — No 1. Baudouin (Pierre-Antoine). *Le Confessionnal :* 3 350 fr. — No 2. Baudouin (Pierre-Antoine). *Le fruit de l'amour secret :* 4 650 fr. — No 8. Cochin (Ch. Nicolas). *Mme de Pompadour jouant Acis et Galatée sur le théâtre des petits appartements, à Versailles :* 16 600 fr. — No 11. Fragonard (Honoré). *La Leçon de danse,* dessin à la sépia : 10 900 fr. — No 12. Fragonard (Honoré). *Le Verrou,* sépia : 8 100 fr. — No 13. Freudeberg. *Le Bain,* dessin à la sépia : 5 400 fr. — No 14. Freudeberg. *L'Occupation,* dessin au bistre, le trait à la plume : 7 000 fr. — No 15. Freudeberg. *La Visite inattendue,* sépia : 2 100 fr. — No 16. Freudeberg. *La Soirée d'hiver,* sépia : 2 150 fr. — No 17. Freudeberg. *L'Événement au bal,* sépia : 1 250 fr. — No 18. Freudeberg. *Les Mœurs du temps,* aquarelle : 1 220 fr. — No 19. Greuze (Jean-Baptiste). *Le Paralytique :* 8 000 fr. — No 20. Hoin. *Le Rêve d'amour,* aquarelle gouachée : 4 150 fr. — No 21. Lavreince (Ch. Nicolas). *Le Lever des ouvrières en modes,* gouache : 8 900 fr. — No 22. Lavreince (Ch.-Nicolas). *Le Coucher des ouvrières en modes,* gouache : 4 700 fr. — No 23. Lavreince (Ch.-N.). *Les Apprêts du ballet :* 3 900 fr. — No 24. Lavreince (Ch.-N.). *Le Remède,* gouache : 3 250 fr. — No 25. Lavreince (Ch.). *Les Deux Indiscrets,* gouache : 3 200 fr. — No 26. Lavreince (Ch.-Nicolas). *Le Lever,* gouache : 1 200 fr. — No 27. Leguay (Ch.-Etienne). *Les Baigneuses,* gouache : 2 810 fr. — No 30. Moreau (Louis). *Les Dangers de l'escarpolette,* gouache : 2 250 fr. — No 31. Moreau (Louis). *Le Jet d'eau,* gouache : 1 230 fr. — No 35. Quéverdo. *Les Accords du mariage,* aquarelle : 550 fr. — No 36. Rowlandson. *Le Chevalier d'Eon faisant une passe avec le sergent Léger, soldat des Gardes,* aquarelle : 2 800 fr. — No 37. Saint-Aubin (Gabriel de). *Composition*

allégorique sur l'inauguration de la statue de Louis XV (dessin sur un trait gravé ou une épreuve à l'eau-forte légèrement indiquée) : 1 400 fr. — N° 38. Saint-Aubin (Gabriel de). *Le Marché aux fleurs du quai de la Mégisserie*, sanguine : 1 650 fr. — N° 41. Saint-Aubin (Auguste de). *La Promenade sur les remparts*, sépia : 14 500 fr. — N° 42. Slodtz (attribué à M. A.). *Le Bal du May*, aquarelle : 3 800 fr. — N° 43. Watteau. Huit têtes. Sanguine et crayon noir : 30 000 fr. — N° 44. Watteau (Antoine). Trois têtes de jeunes femmes. Sanguine et pierre d'Italie : 24 000 fr. — N° 45. Watteau (Antoine). Trois jeunes femmes. Dessin aux trois crayons : 8 200 fr. — N° 46. Watteau (Antoine). Jeune Femme assise tenant un éventail, dessin : 7 000 fr. — N° 47. Watteau (Antoine). Deux Femmes. Dessin aux trois crayons : 10 300 fr. — N° 48. Watteau (Antoine). Trois personnages debout, sanguine : 5 300 fr.

Estampes. — N° 53. Baudouin (d'après P. A.). *Le Désir amoureux*, par D. Mixelle, en couleur (E. B. 19), épreuve avant toute lettre et avant que les têtes des deux amants aient été remplacées par deux colombes : 300 fr. — N° 54. Debucourt. *La fille enlevée*, épreuve en couleurs : 2 800 fr. — N° 55. Desrais. *Le Bijou de la reine*. Petit almanach de poche : 880 fr. — N° 57. Janinet (F.). *Nina*, d'après Hoin, *portrait de Mme Dugazon* dans le rôle de *Nina ou la Folle par amour*, épreuve avant toute lettre, en couleur : 1 505 fr. — N° 59. Lavreince (d'après N.). *Ah! laissez-moi donc voir*, par Janinet, en couleur (E. B. 2), épreuve avant toute lettre : 600 fr. — N° 60. Lavreince (d'après A.). *L'élève discret; Pauvre Minet, que ne suis-je à ta place?* Deux pendants, gravés en couleur, par Janinet : 1 705 fr. — N° 61. *Ah! le joli petit chien: Le petit Conseil*, deux pendants gravés en couleur par Janinet : 2 200 fr. — N° 62. Lavreince (d'après A.). *Jamais d'accord: Le Serin chéri*, deux pendants gravés en couleur, par Dnargel (Legrand) : 805 fr. — N° 63. *Le Joli petit serin*, par Mixelle, en couleur : 905 fr. — N° 64. *Les Petits Favoris*, pièce appelée par M. Bocher : *le Joli Chien*, épreuve en couleur, avant la retouche, avant toute lettre et avant qu'un second petit chien ait été ajouté au premier : 1 025 fr. — N° 65. Mixelle. *Le Matin; le Roman*, deux pendants, gravés en couleur d'après Garneret, épreuves du premier état, avant que le jupon ait été allongé : 710 fr. — N° 67. Queverdo (d'après F. M.). Moitié de calendrier décoré dans le haut de six vignettes relatives au mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, épreuve avant toute lettre : 305 fr. — N° 68. Regnault. *Le Lever*, épreuve avant toute lettre : 1 200 fr. — N° 69. *Le Bain* (d'après Baudouin), épreuve en couleur : 530 fr. — N° 70. Saint-Aubin (d'après Aug. de). *Tableau des portraits à la mode; Promenade des remparts de Paris*, deux pendants, gravés par P.-F. Courtois : 530 fr. — N° 71. Saint-Aubin (G. de). Spectacle des Tuileries. Première et seconde vue, épreuves retouchées à la plume par le maître, seize ans après leur apparition : 2 105 fr.

— *Choix de très beaux livres modernes ornés d'aquarelles originales par Robaudi, Draner, Jazet, etc. Riches reliures de Marius Michel, Ruban, Meunier, Raparlier, etc...* (Vente du 5 juin. A. Durel, libraire.)

Vente intéressante, curieuse surtout, comprenant quelques beaux livres de l'époque romantique : — ainsi, un joli exemplaire des *Chants et chansons populaires de la France*, 1844, avec les couvertures conservées, vendu 275 francs, — mais principalement des livres absolument contemporains, dans le nombre même quelques-uns dont l'encre est encore fraîche et qui ont affronté pour la première fois les enchères. On y retrouve toutes les publications artistiques de ces trois dernières années, les livres de Conquet, de Ferroud, de Testard, et

les plus beaux de chez Calmann Lévy, Quantin et Launette. Même les deux volumes imprimés « pour Henri Beraldi » à 138 exemplaires, deux volumes qui, d'emblée, ont fait prime : *Paysages parisiens*, vendu 300 francs broché, et *Paris qui consomme*, 280 francs, dans le même état.

Presque toujours les exemplaires étaient de choix, tirés sur papiers de luxe; plusieurs enrichis de dessins originaux dans les marges. Depuis un certain temps, on a mis beaucoup trop de dessins dans beaucoup trop de marges; de quoi n'abuse-t-on pas? On a fait du faux luxe; on s'est adressé à des barbouilleurs quelconques; on a, de la sorte, fatigué les amateurs. Il n'en reste pas moins que, lorsque les dessins sont dus à de véritables artistes, rien ne vaut ce genre d'ornementation.

Signalons de ravissantes aquarelles de Robaudi, au nombre de 17, sur le volume de Maupassant, intitulé : *Des vers* (nº 86), vendu 400 francs; 41 aquarelles de Draner jetées, avec autant de finesse que de verve, dans les encadrements du *Rosier de madame Husson* (nº 87), 805 francs, et 125 aquarelles du même Draner, sur les marges d'un exemplaire en graud papier de la *Grande Duchesse*, de Meilhac et Halévy.

D'autres livres de la vente ne contenaient qu'une seule aquarelle, en général, sur le faux-titre; ainsi, celle de Paul Avril, dans le *Roi Candaule*, édité l'anuée dernière par Ferroud. Cet exemplaire sur Japon avec trois états des gravures et une reliure symbolique de Raparlier, a fait 403 francs.

C'est surtout au point de vue des reliures que cette vente offrait un très grand intérêt.

Marius Michel, l'instigateur du mouvement que d'autres exagèrent, y était représenté par quelques belles œuvres, en particulier, sa très belle et très harmonieuse composition, en cuir incisé, pour un exemplaire du livre de André Theuriet, *Nos Oiseaux*, édité chez Launette, exemplaire qui a atteint 1000 francs et sa reliure janséniste doublée de maroquin La Vallière pour *Hérodias* (nº 36), vendu 436 francs.

De Ch. Meunier, il y avait quelques travaux présentant un cachet personnel. Souvent on lui a reproché d'imiter Marius Michel; on a surtout regretté qu'il provoquât ainsi des comparaisons qui ne tournaient pas à son avantage. Son décor pour l'exemplaire des *Affiches illustrées* (nº 84), vendu 280 francs, est bien de lui et à lui, avec ses qualités et ses défauts. Il en est de même des demi-reliure pour les *Histoires extraordinaires*, d'Edgard Poë : ici, sa fantaisie quelque peu macabre s'est heureusement exercée. Vendu 107 francs.

De Ruban, il y avait plusieurs œuvres excellentes également dignes d'éloges comme compositiou et exécution. A noter une reliure pour le *Roi Candaule* (nº 48) vendu 310 francs, et une autre charmante reliure recouvrant *Mariette*, de l'édition Conquet, que le catalogue décrit en ces termes : « Reliure allégorique : sur le plat supérieur, Mariette est représentée par une cocotte en papier fièrement campée sur une branche de fleur d'oranger; sur l'autre plat, Mariette est pendue à une brauche de fleurs de pêcher, » (nº 55) laquelle a atteint 444 francs.

Que nous sommes loin du temps où les relieurs, — je parle des plus habiles et des meilleurs, — à la tête d'un maigre assortiment de fers, poussaient les mêmes ornements sur tous les volumes confiés à leurs soins, quels qu'ils fussent! Dans notre siècle même, Thouvenin, Vogel et autres appliquaient indifféremment la même « cathédrale » sur *Notre-Dame de Paris* ou sur les *OEuvres de Parny*. Actuellement, on veut que le style de la reliure soit scrupuleusement adapté au livre, et l'on a mille fois raison. On va plus loin, non seulement on

cherche des ornementations allégoriques, ce à quoi il n'y a nul inconvénient, mais encore, on veut produire par la reliure des effets qu'elle n'est pas appelée à rendre ; on demande au maroquin ce qu'il n'est pas destiné à donner. Tels les travaux de sculpture sur cuir auxquels se livre M. Raparlier fils, au prix d'un labeur et avec un talent dignes d'un meilleur emploi. Il a exécuté en « mosaïque modelée », sur un *Roi Candaule*, la reine Nyssia, sur les *Trois Mousquetaires* et sur le *Chevalier de Maison-Rouge* les principaux héros des romans. L'effort est grand ; la difficulté vaincue est considérable ; on se rend compte que M. Raparlier est un élève distingué de l'École des Beaux-Arts. Mais à quoi bon cet effort ? Malgré tout leur mérite, sa reine Nyssia, ses mousquetaires, son chevalier de Maison-Rouge ne peuvent pas soutenir la comparaison avec ceux que Paul Avril, Maurice Leloir, Le Blant ont dessinés ; et ces figures-là reviennent assez souvent, et sous des aspects assez variés dans l'illustration, pour qu'il soit au moins inutile de les reproduire, en outre, par des procédés forcément défectueux, sur la couverture. Chacun son rôle et son domaine ! Que le relieur n'entreprenne pas sur le terrain de l'illustrateur ! Il reste encore au relieur assez de moyens d'affirmer ses aptitudes décoratives. M. Raparlier lui-même l'a prouvé sur d'autres volumes vendus le 5 juin, notamment sur un exemplaire du *Drapeau*, de M. J. Claretie, vendu 215 francs.

D'Eylac.

Pour terminer quelques prix, sans autre commentaire :

N° 4. Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, avec 5 beaux portraits ajoutés, reliure de Marius Michel : 221 fr. — N° 23. *Courrier Français*, collection complète en 9 vol. demi-rel. 455 fr. — N° 25. *Cours de Danse fin de Siècle*, illustrations de Louis Legrand, reliure de Ruben, exempl. unique sur grand Japon avec une aquarelle originale en noir et en couleurs : 570 fr. — N° 38. *Un Cœur simple* : 268 fr. — N° 39. *Album de Forain*, ex. sur Chine : 72 fr. — N° 40. *Nous, Vous, Eux !* par Forain, ex. sur Chine : 54 fr. — N° 45. *Mademoiselle de Maupin*, ex. unique en grand papier vélin tiré pour le graveur M. Champollion (reliure de Chambolle-Duru) : 720 fr. — N° 56. *La famille Cardinal*, ex. sur Japon rel. mar. La Vall. : 152 fr. — N° 58. *La Légende des Sexes*, de Haraucourt, avec aquarelle originale de Rassenfosse : 120 fr. — N° 65. *Cromwell* de Victor Hugo, avec la préface (1828) : 55 fr. — N° 69. *Notre-Dame-de-Paris* (édition Testard) ex. sur Japon : 235 fr. — N° 70. *Les Misérables* (édition Testard) ex. sur Japon : 355 fr. — N° 71. *En rade*, par Huysmans, manuscrit : 156 fr. — N° 77. *Une Cour*, par Lavedan, ex. sur Hollande, avec 13 aquarelles originales de Bourdin (reliure de Meunier) : 237 fr. — N° 78. Lazarille de Tormès, ex. sur Japon, avec 1 dessin de Maurice Leloir : 316 fr. — N° 95. *Le Dernier abbé* de Paul de Musset, ex. sur grand papier vélin d'Arches, avec aquarelle de Rassenfosse : 176 fr. — N° 102. *Les Types de Paris*, ex. sur Japon, avec un dessin original de Raffaëlli : 169 fr. — N° 103. *La Danse*, par Paul Renouard : 181 fr. — N° 105. *Uylenspiegel* (1re année, 1856) journal avec lithographies de Rops : 131 fr. — N° 108. *The English Danse of Death* par Rowlandson : 470 fr. — N° 131. *Le Pierrot*, journal, par Willette : 39 fr.



Les ventes se suivent et ne se ressemblent pas. Les 11 et 12 mai avait lieu à la salle Georges Petit la vente d'une série d'aquarelles originales, sépias, encres de Chine, etc., par Aronda, Bayard, de Beaumont, Bieler, Fraipont, Girardet, Merwart, Myrbach, Rossi et autres, ayant servi aux illustrations de la collec-

tion Guillaume. Malgré le boniment des éditeurs, appelant cette collection « la plus célèbre et la plus recherchée de France », les 676 originaux se sont assez mal vendus et les artistes ont été peu satisfaits au point de vue de leur renommée à eux.

Une seconde vente de dessins originaux provenant du *Courrier français* (1er juin) n'a également pas rencontré le même accueil que la précédente (23 avril).



LE RÉPERTOIRE DES VENTES.

Nous avons déjà parlé, lors de son apparition, de la publication le *Répertoire des Ventes* que dirige M. Pierre Dauze et qu'on trouve divisée en trois parties distinctes auxquelles on peut souscrire séparément si on le désire. Voici, à nouveau, pour répondre aux demandes de nos abonnés, quelques renseignements sur ce recueil.

La première partie, intitulée *Gazette des Ventes*, contient les nouvelles de la semaine concernant les ventes publiques de livres, autographes, tableaux et gravures, en France et à l'étranger, avec les prix des pièces les plus importantes. La seconde partie : *Les prix d'adjudication*, donne la liste complète des prix réalisés aux ventes faites à Paris et paraît dans les mêmes conditions. La troisième partie : *Table alphabétique descriptive*, par noms d'auteurs (ou d'ouvrages anonymes) de livres, autographes, gravures, estampes et tableaux, donnera pour les livres un bref résumé des titres, avec le nom de l'éditeur et de l'imprimeur, la dimension, reliure et valeur de toutes les pièces ayant atteint 10 francs et au-dessus; pour les autographes, le nom de l'acquéreur, s'il est possible, et toutes les pièces d'une valeur de 5 francs; pour les gravures et estampes, les noms des peintres ou dessinateurs, ainsi que ceux des graveurs pour toutes les pièces atteignant 15 francs; pour les tableaux, le sujet, la dimension, et les prix à partir de 100 francs. Enfin, pour les dessins et aquarelles, seront également donnés : le sujet, la taille et le prix, à partir de 15 francs.

Au point de vue des ventes, ce sera très certainement le recueil le plus complet qui ait jamais été publié, à la condition, toutefois, que les prix d'adjudication soient vérifiés avec un soin tel que toute erreur se trouve, pour ainsi dire, impossible.



NÉCROLOGIE

Ernest Thoinan, décédé à Paris, à l'âge de 66 ans, bibliophile érudit, devenu un de nos musicologues les plus compétents. Il avait débuté comme écrivain en 1863, par *La Musique à Paris en 1862*, en collaboration avec Albert de Lasalle, s'était fait connaître par des séries de notices, et de monographies, par une réimpression de l'*Entretien des Musiciens* de Gantez, par les *Origines de l'Opéra Français* (1886), en collaboration avec M. Nuitter, et l'année dernière, il avait publié une *Histoire des Relieurs français* qui restera son œuvre capitale.



TABLE DES GRAVURES

GRAVURES HORS TEXTE

GRAVURES DANS LE TEXTE

I. Estampes et Dessins.

II. Autographes.

III. Passe-partout pour les Chroniques : « Livres, Lettres, Image, Curiosités de la rue, Ventes ».





TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Études.

Les Curiosités de la rue.

Les Grandes ventes.

L'Image.

Les Lettres.

Les Livres.

Mille moins un petits papiers (Notes sur les périodiques à images étrangers) par un Book-Trotter.

Nécrologie.

Le Directeur-Gérant : ÉMILE RONDEAU.

Paris. Impr. PAUL SCHMIDT, 20, rue du Dragon.

Supplément au n° 11 (janvier 1894), de “ Le Livre et l'Image ”.
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4, avec titres, tables et couverture)

SOMMAIRE DU N° 11 :

TEXTE

GRAVURES HORS TEXTE

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Janvier 1894)

I

LES REVUES

— *Paris-Photographe.* Revue mensuelle illustrée de la photographie et de ses applications aux Arts, aux Sciences et à l'Industrie. Directeur : Paul Nadar. — Revue mensuelle. Chaque numéro contient, en plus d'études variées, une grande composition en héliogravure et une succession de petites photographies, reproduction des grandes photographies d'actualité de Nadar. Le fascicule du 30 novembre 1893, particulièrement intéressant, donne les pensées et les signatures de tous les officiers de l'escadre russe, ainsi que la réunion de leurs photographies. Ce numéro reproduit également l'étude de M. Grand-Carteret : *Cinquante ans de photographie.*

— *Revue des Traditions Populaires.* Cette intéressante revue publie dans son fascicule de décembre 1893 une étude de M. Paul Sébillot sur l'état présent de l'exploration traditionniste en France, étude accompagnée d'une curieuse carte.

— *Le Correspondant.* Nos de décembre et janvier 1894 : *Quelques années de ma vie*, très intéressants souvenirs de Mme Octave Feuillet, *le Comte Elzéar de Sabran et ses papiers inédits*, par Pierre de Croze ; la Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Moutchenu, commissaire du gouvernement français, par G. Firmin-Didot.

II

CATALOGUES DE LIVRES ANCIENS EN DISTRIBUTION

Paris :

— *Bulletin de l'Amateur de Livres anciens et modernes, rares ou curieux*, paraissant tous les deux mois (Mémoires et Souvenirs de Personnages célèbres de la Révolution, du Directoire, de l'Empire et de la Restauration). Publié par Alexandre Môre, libraire, 11, rue Guénégaud. Novembre-Décembre 1893.

— *Librairie Ancienne et Moderne*, Dorbon, 6, rue de Seine (catalogue mensuel).

— *Bouquinerie Ancienne et Moderne*, Lucien Gougy, 15, rue de Seine (catalogue mensuel).

— *Catalogue trimestriel de livres de tous genres, brochures, portraits, vues, autographes*, Ernest Renart, 16, rue Sainte-Cécile.

— *Catalogue de Livres Anciens et Modernes*, paraissant tous les deux mois (blasons, généalogie, noblesse, almanachs, livres en tous genres), librairie Techener, 219, rue Saint-Honoré.

Province :

— *Catalogue mensuel*, Bernoux et Cumin, 6, rue de la République, à Lyon.

— *Le Bibliophile de Guienne*, catalogue mensuel, librairie veuve Moquet, à Bordeaux.

A NOS LECTEURS

Fidèle à son programme, *le Livre et l'Image*, qui a rencontré partout l'accueil le plus empressé, continuera à paraître en 1894 aux mêmes conditions.

En outre des études déjà annoncées et qui paraîtront au fur et à mesure, il commence aujourd'hui les articles de M. de Claye sur la vente de Lignerolles ; et il donnera avant peu une étude illustrée de lithographies de Lunois sur les boutiques des marchands d'images et d'estampes à Paris; une étude de M. Félix Desvernay, administrateur de la Bibliothèque de Lyon, sur les enseignes pittoresques de Lyon, avec quantité de croquis de M. Girrane, un jeune dessinateur plein d'avenir; une série d'études de M. Grand-Carteret sur l'art dans la réclame, sur l'annonce illustrée dans les journaux en Angleterre et en Allemagne, sur les ex-libris à l'étranger, sur le graphique et les illustrations tauromachiques en Espagne; la suite des articles de M. E. W. Foulques sur le livre et le journal illustré en Italie, etc.

Il ne négligera rien pour être varié et pittoresque, pour donner satisfaction à ceux qui recherchent en même temps la belle estampe et le document graphique.

John Grand-Carteret. Émile Rondeau.

SPECTACLES PARISIENS RECOMMANDÉS

ODÉON. — 8 h. 1/4. — Le Fils naturel.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Mme Sans-Gêne.
NOUVEAUTÉS. — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
PORTE ST-MARTIN. — 8 h. — Napoléon.
VARIÉTÉS. — 8 h. — Les Brigands.
RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Les Rois.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. — Cousin-Cousine.
MENUS-PLAISIRS. — 8 h. — La Revue Sans-Gêne.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Sureouf.
CHATELET. — 8 h. — Le Chat du Diable.
CLUNY. — 8 h. 1/2. — Ah ! la pau. . la pau... la pau...
NOUVEAU-THÉATRE. — 8 h. 1/2. — Miss Dollar.
NOUVEAU-CIRQUE. — Express-Revue. — Le Yacht de M. Durand, pantomime nautique à grand spectacle.
CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — La Danse serpentine à cheval par Miss Néville. — Le caniche voltigeur. — Dimanches, jeudis, matinée à 2 h. 1/2.
JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION du Bois de Boulogne. — Ouvert tous les jours.
MUSÉE GRÉVIN. — Le général Dodds devant Cana. — Cronstadt. — Les coulisses de l'Opéra. — Pantomimes lumineuses. — Orchestre hongrois.
FOLIES-BERGÈRE. — La Loïe Fuller. — Baronne de Rahden. — Emilienne aux Quat'z'arts.
CASINO DE PARIS. — Bouillier et Rider. Spessardi et ses ours merveilleux.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.



CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

EN VENTE *aux Bureaux du* **Livre et l'Image**

LE BIBLIOPHILE



Souvenir affectueux, mon cher [illegible], pour vos soins si dévoués

Meissonier

Dessin de Ernest MEISSONIER
Gravé à l'eau-forte par L. Monziès

(*Dimensions de la planche : hauteur* 18 *centim.; largeur* 12 *centim.*)

Nous avons la bonne fortune de présenter aux Amateurs une charmante gravure à l'eau-forte d'après un merveilleux dessin de Meissonier.

Le sujet qui a pour titre **le Bibliophile** trouvera sa place dans le portefeuille de tout vrai amateur d'estampes, et peut aussi servir à décorer une bibliothèque ou la pièce intime où l'on se retire pour travailler et lire en paix.

Le tirage très restreint, ainsi que la qualité de finesse d'exécution de cette gravure, due à la pointe de M. Monziès, auteur de la gravure *la Lecture chez Diderot*, et de tant d'autres dessins de Meissonier, gravés du vivant du Maître, nous permettent d'assurer que cette épreuve sera cotée d'ici fort peu de temps à un prix supérieur. La planche sera détruite après le tirage.

DÉTAIL DU TIRAGE :

Il a été tiré : **75** épreuves avec remarque sur japon impérial au prix de *Cent francs.*
10 épreuves sans remarque pour le propriétaire du dessin.
15 épreuves de présentation pour l'artiste.

(*Ces 25 dernières épreuves ne sont pas mises en vente.*)

Toutes ces épreuves sont déclarées et timbrées au Cercle de la Librairie.

Supplément au nº 12 (février 1894), de “ Le Livre et l'Image ”.
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4, avec titres, tables et couverture)

SOMMAIRE DU Nº 12 :

TEXTE

I. Édouard Tricotel et les nomenclatures de livres dans les oeuvres des vieux poètes français, par Gustave Mouravit.

II. La Bibliothèque du comte de Lignerolles (deuxième partie), par D'Eylac.

III. Les Livres : Livres d'amateurs. — *Études sur les filigranes des papiers lorrains*, par Lucien Wiener. — *Les cris de Londres au* XVIIIe *siècle*, préface et bibliographie des principaux ouvrages sur les cris de Paris, par A. Certeux. — *Propos de Bibliophile.* — *Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque Nationale*, par Henri Beraldi. — *Gloires et souvenirs militaires*, par Charles Bigot. — *La Reliure*, études d'un praticien, par Em. Bosquet. — *Saggio di una bibliografià ragionata per servire alla storia dell' epoqua Napoleonica*, par Alberto Lombroso. — *La Fin du Monde*, par Camille Flammarion. — *L'art de composer et de peindre l'éventail, l'écran, le paravent*, par G. Fraipont. — *Dictionnaire de la Céramique* (faïences, grès, poteries), par Édouard Garnier.

IV. Les Lettres : *Auteurs, éditeurs et libraires*, par M. Albert Cim. — Conférence de M. de Montesquiou-Fezensac sur Mme Desbordes-Valmore. — Nouvelles diverses.

V. L'Image : Les Idées sur le nu et la décence en 1806. — Les calendriers muraux. — Albums de Bac. — Invitation d'André Gill pour un bal masqué de 1869. — Nouvelles diverses. — Billet de banque fantaisiste. — A propos du concours de reliure de 1893. — Une exposition internationale d'affiches à Bruxelles. — Mille moins un petits papiers.

VI. Curiosités de la rue : Affiches murales et affiches roulantes, par J. Grand-Carteret.

VII. Les Grandes Ventes : Ventes Maglione, Lortic, et de Lignerolles.

VIII. Nécrologie.

GRAVURES DANS LE TEXTE (Titres de volumes, reliures et documents divers)

GRAVURES HORS TEXTE

Reliure en maroquin brun aux armes de J. Aug. de Thou.* — *Reliure en maroquin rouge pour** *le Décameron.* — ***Affiche de Chéret pour le Palais de Glace, coloriée au patron par l'artiste lui-même. — ***Affiche de Guillaume*** pour les dentifrices du docteur J. V. Bonn. — ***Affiche de Grün*** pour le concert des Décadents. — ***Affiche de Guillaume*** pour les chapeaux Delion.

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*
Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Février 1894)

III

Chez Plon, Nourrit et Cie :

— *Un Anglais à Paris, notes et souvenirs*, traduits de l'anglais par J. Hercé (tome II). Ce nouveau volume embrasse la période qui s'étend de 1848 à 1871, c'est-à-dire toute la brillante époque du second Empire. Louis Napoléon, Lamartine, Guizot, Béranger, de Morny, Rouher, l'impératrice Eugénie, le sculpteur David d'Angers, la reine Victoria, les maréchaux Vaillant, Niel, Lebœuf etc., les hommes et les femmes célèbres de la Cour, les héros de la guerre franco-allemande, les hommes politiques du 4 septembre et les personnages de la Commune, défilent dans ce livre, tous caractérisés de la façon la plus fine et la plus juste. Ajoutons que l'auteur narre mainte histoire inédite, maint trait original sur la vie intime des Tuileries et de Compiègne, sur le mariage de l'Empereur, sur la façon dont les hostilités se sont engagées avec l'Allemagne, sur les origines de la troisième République, le siège de Paris et le drame sanglant de la Commune, sans oublier le tableau complet de la vie artistique et littéraire durant le règne de Napoléon III. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

* * *

Chez E. Testard :

— Le dernier fascicule de l'*Homme qui rit* de Victor Hugo. L'ouvrage, complet en deux beaux volumes in-4, est merveilleusement illustré par Charles Delort de nombreuses compositions qui, suivant le texte pas à pas, l'interprètent de la façon la plus artistique, et en doublent l'attrait. L'illustration de l'*Homme qui rit* est, de toutes les œuvres de M. Delort, une de celles qui montrent le mieux la puissance et la variété de son talent.

* * *

Chez Charpentier et Fasquelle :

— L'*Épave*, un roman de M. Thomé de Gramond, dans la *Nouvelle Collection*, qui fera palpiter bien des cœurs et dont les deux héros s'attireront bien des sympathies. Que d'âmes de jeunes filles en rêveront, peut-être désirant en être elles-mêmes l'héroïne !

* * *

Chez Charles Delagrave :

— La douzième livraison du *Dictionnaire général de la langue française du commencement du* XVIIe *siècle jusqu'à nos jours*, par MM. Hatzfeld, A. Darmesteter et Ant. Thomas. On trouvera dans cette livraison certains termes grammaticaux, tels que *en*, *entre*, *encore*, dont l'origine et les acceptions diverses sont des plus curieuses, — des verbes tels que *engendrer*, *engouer*, *entendre*, *entretenir*, *épargner*, *épouser*, *emporter*, à l'occasion desquels on trouvera des détails souvent tout à fait inédits sur l'histoire de la formation de la langue française. — Enfin des mots dont l'étymologie est aussi curieuse que les acceptions et sens divers sont intéressants, tels que *encan*, *encart*, *enfant*, *ennemi*, *enseigne*, *entrée*, *envie*, *éperon*, *épice*, *épingle*, *éponge*, etc.

IV

Chez Perrin et Cie :

— La *Diplomatie de Louis XV et le Pacte de Famille*, par André Soulange-Bodin. Étude historique très consciencieusement faite à l'aide des documents inédits déposés dans les archives du ministère des Affaires étrangères et en les comparant avec les pièces publiées en Angleterre et en Allemagne sur la même période, qui, sans jeter un jour absolument nouveau sur l'histoire de la guerre de Sept Ans, donne cependant sur les hommes et les choses de l'époque des appréciations quelquefois assez inattendues. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

* * *

Chez Vic et Amat :

— *Souvenirs d'auberge*, par Paul Harel, avec l'auberge de Paul Harel à Échauffour comme frontispice. Série de petites nouvelles sur les personnages de toute sorte qui passent à l'auberge, voyageurs de commerce, herbagers, gentilshommes campagnards et gueux, étudiés par M. Harel dans ce décor si particulier. L'auteur cherche à opposer l'idylle rustique au drame parisien, et c'est avec raison qu'il dit : « Ces clients-là valent ceux des hôtels babyloniens ». — 1 vol. in-12, 2 francs.

* * *

A la librairie centrale des Beaux-Arts :

— *Les Artistes français* : Ingres, Eugène Delacroix, Corot, Chenavard, Decamps, Barye, Diaz, Courbet, Préault, Rude. Études d'après nature, par Théophile Silvestre. Édition illustrée de 10 portraits gravés sur acier Réimpression très soignée de ce volume publié pour la première fois en 1855-56 et devenu, aujourd'hui, classique. — 1 vol. in-8. Prix : 10 fr.

— *Venise. L'Art de la Verrerie, histoire et fabrication*, par Pieter d'Hondt, bibliothécaire adjoint de l'Académie royale des Beaux-Arts de Belgique. Réimpression également de ce volume qui n'a nullement la prétention de faire connaître des choses nouvelles, mais qui s'est borné à donner une analyse des recherches faites dans ce domaine par les savants et les spécialistes. — 1 vol. in-8 Prix : 5 fr.

* * *

A la librairie de *la Plume* :

— *Le Pêcheur d'anguilles*, de Léon Riotor, publié pour les amateurs de curiosités littéraires et bibliophilesques à un nombre très restreint d'exemplaires. C'est un poème d'après un lied en prose et avec un frontispice de Georges de Feure. Prix : 3 fr. 50.

* * *

Chez Émile Lechevalier :

— *L'Annuaire des traditions populaires*, publié par Paul Sébillot, secrétaire général de la société, avec l'indication des sociétés et des revues qui, dans le monde entier, s'occupent de traditionnisme, avec une notice succinte sur les divers musées d'ethnographie, dans lesquelles le folk-lore occupe une certaine place, donnant également les adresses de plus de 1000 traditionnistes, l'indication

du sujet spécial des études de chacun, et le nom de ceux qui sont morts de 1886 à 1893. Le volume se termine par une suite de dessins représentant des fées, des lutins, des diables, des amulettes, des scènes et objets populaires, et des sculptures rustiques. — Prix : 3 fr. 50; sur hollande, 5 fr.

*
* *

Chez May et Motteroz :

— *La Côte d'Azur*, par Stéphen Liégeard. Le livre de Stéphen Liégeard est classique. Deux critiques pouvaient cependant lui être adressées : son grand format, gênant pour le touriste, — son prix élevé, plus gênant encore au gré de maint acheteur. La nouvelle édition ne laisse rien subsister de ce double reproche. Grâce à un format diminué, quoique fort beau encore, le nouveau venu devient le compagnon indiqué de tout voyageur au pays du soleil, il fait doréuavant partie du bagage de l'hivernant, tandis que son prix réduit de plus de moitié, en dépit d'une augmentation de texte et de gravures (200), le met à la portée de toutes les buurses. On peut prédire à cette édition nouvelle la fortune de son aînée. — 1 vol. in-8 broché 10 fr., cartonné 15 fr.

— *La Bibliothèque d'histoire illustrée*, si habilement dirigée par MM. Vast et Zeller, et déjà si appréciée dans le monde des savants, des étudiants et des gens du monde, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi*, par M. Lecoy de La Marche, sous-chef de la sectiou historique aux Archives Nationales.

L'érudit médiéviste, qui a déjà fait ses preuves par de travaux antérieurs, présente dans ce volume cette curieuse époque du XIII[e] siècle sous un jour absolument nouveau. Envisageant la société sous trois faces : *les événements*, *les institutions*, *les hommes*, M. Lecoy de la Marche a su très habilement se tenir en dehors de la routine, en faisant table rase des opinions reçues et des jugements antérieurs; il s'est particulièrement attaché à peindre les mœurs d'après un genre de documents trop peu utilisé jusqu'ici, soit les anecdotes dont le XIII[e] siècle a laissé tant de recueils piquants. Empruntées aux édifices, peintures, sculptures, sceaux, miniatures, etc., les cent gravure de l'ouvrage rendent le public actuel contemporain de cette époque déjà lointaine et le font pénétrer dans sa plus étroite intimité. — 1 vol. in-8 broché 4 fr., cartonné 5 fr.

— *Lettres sur la sculpture* (leçons aux demoiselles), par Adolphe Pienne. De nos jours on s'est ingénié de toutes façons à rendre l'étude attrayante, à mettre la science à la portée du plus grand nombre, à vulgariser toutes les branches des beaux-arts. M. Adolphe Pienne a voulu apporter sa pierre à l'édifice et a pensé faire œuvre utile en publiant un ouvrage didactique, où la leçon se présente sous la forme d'une causerie aimable, familière, parsemée de vifs et spirituels dialogues. — 1 vol. in-8 illustré. Prix : 3 fr. 50.

— *Unité de la voix.* — Méthode synthétique du Chant et de la Parole, par le professeur F. Habay. Rompant en visière avec tous les préjugés, toutes les routines amassées par les systématiques et les empiriques de concert sur un art en soi très simple, l'auteur remonte d'un seul élan, à travers ces simulacres, au Principe de l'Unité vocale qu'il a retrouvé physiologiquement dans une étude

attentive des organes phoniques, quant à leur activité réelle, pratique, sans souci des pseudo-analyses purement verbales, et moralement, dans une observation approfondie de la nature propre des sons humains et de leur caractère intrinsèque : l'articulation. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Les Jeux de balle et de ballon*, par un juge du camp. Publié dans l'*Encyclopédie des Sports*, par Philippe Daryl, ce volume paraît à propos pour donner sur ces jeux les règles précises et les conseils qu'ils comportent.

Le *Foot-Ball*, qui, depuis quelques années, a pris en France tant d'importance et de développement, occupe naturellement la première place; quant au *Lawn-Tennis*, de plus en plus à la mode dans les châteaux et les villes d'eaux, les amateurs trouveront les renseignements les plus complets sur ce jeu de société par excellence. Ajoutons que ce volume qui sera accueilli favorablement à la fois par la jeunesse des Écoles, les gens du monde, les Stadistes, les Racingmen et les élégantes de la Société de sport de l'île de Puteaux, est illustré de 150 dessins inédits, dus au crayon de Genilloud, Le Riverend et Vavasseur. — 1 vol. in-8. Prix : 6 fr.

*
* *

Chez A. Siffer, à Gand :

— *L'Aînée*, par Charles Buet. Roman champêtre dont l'intrigue se passe dans le massif colossal des Alpes, qui se rapproche comme genre de l'école helvétique, et qui, comme tout ce qui sort de la plume de cet écrivain, est d'une fort bunne écriture. — 1 vol. in-12.

SPECTACLES PARISIENS RECOMMANDÉS

ODÉON. — 8 h. 1/4. — Le Fils naturel.
GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Famille.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Clara-Soleil.
NOUVEAUTÉS. — 8 h. 3/4. — Paris qui passe.
PORTE ST-MARTIN. — 8 h. — Napoléon.
VARIÉTÉS. — 8 h. — L'Héroïque Le Cardunois.
RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Izeyl.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. — Les Forains.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. — Cousin-Cousine.
MENUS-PLAISIRS. — 8 h. — La Revue Sans-Gêne.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Surcouf.
CHATELET. — 8 h. — Le trésor des Radjahs.
CLUNY. — 8 h. 1/4. — Tête de Linotte.
NOUVEAU-THÉATRE. — 8 h. 1/2. — Miss Dollar.
NOUVEAU-CIRQUE. — Express-Revue. — Boule-de Siam, pantomime nautique à grand spectacle.
CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Pantomime militaire en 3 tableaux. — Dimanches, jeudis, matinée à 2 h. 1/2.
JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION du Bois de Boulogne. — Ouvert tous les jours.
MUSÉE GRÉVIN. — Le général Dodds devant Cana. — Cronstadt. — Les coulisses de l'Opéra. — Pantomimes lumineuses. — Orchestre hongrois.
FOLIES-BERGÈRE. — La Loïe Fuller. — Baronne de Rahden. — Emilienne aux Quat'z'arts. — Les merveilleux Eugènes.
CASINO DE PARIS. — Troupe Alfred Halter et West. Spessardi et ses ours merveilleux.

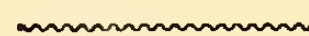
M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.



CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "



Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.



ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS DANS LE CENTRE DE LA FRANCE, LES PYRÉNÉES

ET SUR

Les bords du Golfe de Gascogne

La Compagnie d'Orléans, d'accord avec celle du Midi, délivre *toute l'année* des Billets d'excursion à prix réduits, permettant de visiter le **Centre de la France**, les **Pyrénées** et les bords du **Golfe de Gascogne**.

CES BILLETS DONNENT DROIT AUX PARCOURS CI-APRÈS, SAVOIR :

1er ITINÉRAIRE. — **Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnéres-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.**

2e ITINÉRAIRE. — **Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnéres-de-Bigorre, Bagnéres-de-Luchon, Toulouse, Paris.**

3e ITINÉRAIRE. — **Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnéres-de-Bigorre, Bagnéres-de-Luchon, Toulouse, Paris.**

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS

Prix des Billets : 1re Classe 163 fr. 50 c. — 2e Classe 122 fr. 50 c.

La durée de ces différents Billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

BILLETS POUR PARCOURS SUPPLÉMENTAIRES

NON COMPRIS DANS LES ITINÉRAIRES DES BILLETS DE VOYAGE CIRCULAIRE CI-DESSUS

Il est délivré de toute station des réseaux d'Orléans et du Midi, pour une autre station de ces réseaux située sur l'itinéraire des billets d'excursions énoncés ci-dessus, ou inversement, des **billets d'aller** et **retour** de 1re et de 2e classe, à prix réduits.

Ces billets sont délivrés, soit au commencement du voyage pour aller rejoindre l'itinéraire du billet d'excursion dont ils forment le complément et dont la demande doit être faite en même temps, soit au cours du voyage pour atteindre les points des réseaux situés en dehors de l'itinéraire du billet d'excursion.

Le délai de validité des billets pour parcours supplémentaires expire en même temps que celui du billet d'excursion auquel ils viennent se souder. Toutefois, ce délai est prolongé de trois jours pour le billet aller et retour délivré au commencement du voyage pour aller rejoindre l'itinéraire du billet d'excursion.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

POUR LES

Stations Hivernales et Thermales

DES

PYRÉNÉES ET DU GOLFE DE GASCOGNE

Des Billets d'*ALLER* et *RETOUR*, avec réduction de 25 % en 1re classe et de 20 % en 2e et 3e classes sur les prix calculés au Tarif général, d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés, toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'*Orléans*, pour certaines gares du réseau du Midi, et notamment pour **Arcachon, — Biarritz, — Dax, — Guéthary, — Pau, — Saint-Jean-de-Luz, — Salies-de-Béarn**, etc.

Durée de Validité : 15 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une ou deux fois de 10 jours, moyennant le paiement pour chaque période d'un supplément de 10 % du prix du billet.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

POUR LES

Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

Des **Billets d'Aller et Retour de Famille**, de 1re et de 2e classe, sont délivrés, TOUTE L'ANNÉE, à toutes les stations du réseau d'Orléans, avec faculté d'arrêt à tous les points du parcours désignés par les voyageurs :

Pour Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du Tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 500 kilomètres.

Pour une Famille de	2	personnes	. . . .	20 %
—	3	—	. . . .	25 %
—	4	—	. . . .	30 %
—	5	—	. . . .	35 %
—	6	—	et plus.	40 %

Durée de Validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

La durée de validité des Billets de famille peut être prolongée une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 % du prix du Billet de Famille.

La prolongation de durée de validité des divers Billets ci-dessus mentionnés ne peut être demandée que pour des Billets non périmés.

Supplément au n° 13 (mars 1894), de " Le Livre et l'Image ".
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4, avec titres, tables et couverture)

SOMMAIRE DU N° 13 :

TEXTE

GRAVURES HORS TEXTE

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Mars 1894)

VII

Chez Émile Testard :

— Dans l'*Édition nationale des OEuvres de Victor Hugo*, *William Shakespeare* inaugurant la cinquième série, *Philosophie*. — C'est le peintre Jacques Wagrez qui a été chargé de l'illustration de ce beau livre. Les trois premiers fascicules ne contiennent pas moins d'une trentaine de compositions d'un style élevé et d'une sévère exécution, gravées à l'eau-forte, présentant ceux pour qui Victor Hugo a écrit les chapitres des Génies : Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint Jean, Saint-Paul et Dante. Les eaux-fortes hors texte en tête de chaque fascicule sont d'un dessin exquis et d'un charme pénétrant. — 6 fr. chaque fascicule.

* * *

Chez Plon et Nourrit :

— *Mémoires du général Thiébault* publiés d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes.

Le premier volume, dont on n'a pas oublié le très grand succès, nous a fait revivre les scènes terribles et pittoresques de la Révolution. Le tome II, qui vient de paraître, nous conduit à l'armée d'Italie, nous montre Bonaparte à Rivoli, Masséna refoulant pied à pied les Autrichiens sur la route de Vienne, puis Berthier suscitant autour de Masséna une suite d'intrigues pour le compromettre, etc. De Rome, l'armée, sous le commandement infaillible de Championnet, s'avance à la conquête de Naples, et pour la première fois, cette campagne — laissée sans doute volontairement dans l'ombre par les complaisants de Bonaparte — nous apparaît la plus fertile en surprises, comme la plus glorieuse de toutes les campagnes entreprises sous la Révolution.

Entre tant de faits d'armes si glorieux et si saisissants, Thiébault, qui n'oublie jamais d'être un conteur aimable, nous fait pénétrer dans l'intimité de la société italienne ; cela nous vaut quantité d'anecdotes ; à Vérone, Padoue, Venise, Rome et Naples, il rencontre les femmes les plus séduisantes et les moins farouches, et se trouve mêlé aux aventures les plus romanesques. Bref, Thiébault se montre à nous ce qu'il fut réellement : l'homme de toutes les conquêtes. — 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

— *Au retour*, par Henri Ardel. C'est un cœur de mère luttant contre un amour passionné qui cherche à l'envahir, dont il nous peint les poignantes angoisses. Et ces scènes attachantes ont pour cadre les montagnes les plus pittoresques, les falaises, la mer, si bien décrites, qu'on croit les voir, qu'il vous semble respirer à pleins poumons l'air vivifiant qui les baigne. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Le tome III qui vient de paraître, nous initie d'abord à la situation si délicate faite à la Restauration naissante, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du royaume. Puis viennent les grands événements, si nombreux, si pressés, congrès de Vienne, traité du 3 janvier 1815 ; débarquement de Napoléon au golfe de Jouan ; départ de Louis XVIII et rentrée de Napoléon aux Tuileries ; Waterloo ; abdication de l'Empereur en faveur de son fils, retour du roi, etc., qui se déroulèrent dans l'espace d'une année, de 1814 à 1815. Nul n'était plus à même que le chancelier Pasquier de nous raconter, non seulement la succession des faits, mais encore leurs motifs et leurs dessous. Mêlé aux conseils du roi, d'abord comme conseiller d'État, puis comme ministre, il a connu de près ceux qui jouèrent un rôle dans ces temps difficiles, et son jugement sur les hommes et les choses offre le plus vif intérêt. — 1 vol. in-8. Prix 8 fr.

VIII

* * *

Chez Paul Ollendorff :

— *Le Livre d'Or des fêtes franco-russes*, par Bertol-Graivil et Paul Boyer, préface de M. Alfred Mézières. « Voici, dit l'académicien en quelques lignes pour lesquelles le mot *préface* est bien pompeux, le chapitre le plus récent et le plus attachant de notre histoire contemporaine. M. Bertol-Graivil suit les officiers de l'escadre russe depuis leur arrivée en France jusqu'à leur départ. Il note jour par jour, heure par heure, les manifestations dont ils ont été l'objet. Il recueille les paroles qu'ils ont entendues et celles qu'ils ont prononcées. Son collaborateur, M. Paul Boyer, y ajoute le commentaire le plus artistique par la reproduction de ses belles photographies prises sur le vif et d'une réalité saisissante. » C'est donc une sorte de récit des fêtes, un compte rendu de reporter joint à des illustrations de photographe, très exact et très documenté quoique moins vivant que le volume publié sur le même sujet de M. Marius Vachon. En tête les portraits de M. Carnot et du Czar et plus de cent dessins photographiques. — 1 vol. gr. in-4. Prix 5 fr.

— *Fleur d'Afrique*, nouveau roman par Maurice Dubard, drame d'amour écrit d'une plume élégante et alerte dont l'action se passe au Sénégal, dans les régions mystérieuses de l'Afrique. *Fleur d'Afrique* évoque une exquise figure de femme et étudie le type du vrai marin, l'homme fort au cœur d'enfant. — 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

* * *

Librairie Ch. Delagrave :

— *Histoire de la Peinture en France*, par V. Leroy-Saint-Aubert. Une centaine de biographies et une multitude de descriptions de tableaux. Précis à l'usage des gens du monde qui désirent apprendre et des artistes qui ont besoin de ne pas oublier. — 1 vol. in-12.

IX

A la librairie Tresse et Stock :

— Une nouvelle édition d'*A l'au l'eau*, de J. K. Huysmans, cette grise histoire d'un petit employé qui se débat contre la médiocrité de la vie et qui, las de ses vaines tentatives culinaires et amoureuses, finit par se résigner à n'être ni aimé, ni nourri.

Avec un portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Delâtre. — 1 vol. in-32, 2 fr.

— *De la Commune à l'Anarchie*, par le compagnon Ch. Malato, ouvrage d'impressions et de souvenirs, de descriptions de scènes tragiques ou comiques, d'appréciations de personnes.

Parti très jeune sur le même bateau qui emportait son père condamné à la déportation après la Commune, Malato a commencé d'observer et de penser étant dans cette société étrange de la Nouvelle-Calédonie où le Canaque, homme à l'état primitif, se rencontre avec le forçat, rebut de notre civilisation; où l'officier de marine, le missionnaire, l'exploiteur des mines de nickel, l'administrateur civil, voire le garde-chiourme, sont tantôt en lutte d'influence, tantôt en complicité d'intérêts.

Plus d'une personnalité en vue sera mal satisfaite des portraits qu'il a tracés. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

*
* *

Chez L. Grasilier :

— *Au sortir du couvent*, petit roman très simple, très honnête, que, sous le pseudonyme de Cat, publie une personnalité bien connue de la haute société parisienne. Le romanesque tient peu de place dans ce roman de la vie avec lequel Cat, après bien d'autres, a tenté de décrire les joies et les désillusions, les douleurs et les tourments qui attendent au début de leur carrière les âmes bercées dans le rêve. — 1 vol. in-18 jésus. Prix 3 fr. 50.

— *Mater Dolorosa*, par Raoul Gloria, à la fois un roman rempli du plus dramatique intérêt et une série d'études de mœurs délicatement crayonnées. — 1 vol. in-18, 2 fr.

* *
*

Chez Léon Vanier :

— *Mon verre n'est pas grand mais... je bois dans mon verre*, par Armand Bourgeois. Recueil de poésies vibrantes de sentiment et de patriotisme, dû à un de ceux qui, par les concours de l'*Académie champenoise*, par ses fêtes, par les publications qu'il fit éclore à Reims ou à Épernay, ont le plus fait pour la décentralisation. Couverture illustrée et préface de Ch. Fuster. — 1 vol. in-8. Prix : 3 fr.

*
* *

Chez Alphonse Lemerre :

— *Claudius Popelin, peintre émailleur et poète*, par Pierre de Bouchaud. Étude très fouillée sur le poète et le prosateur qui remit si bien en honneur les vieux arts du feu et fut doublé d'un penseur et d'un savant. Cette étude est écrite en un style agréable.

*
* *

A la Bibliothèque de *La Plume* :

— *Rythmes et Rires* par l'*Ouvreuse du Cirque d'Été*. L'ouvreuse Willy, autrement dit M. Gauthier-Villars, n'a point perdu la mauvaise habitude des calembours. Ce n'est pas : « Que d'eau! Que d'eau! » mais : « Que de noms! Que de noms! » estropiés et calembourdifiés, sous

X

prétexte de comptes rendus de concerts. Dans les colonnes d'un journal, passe! mais en volume, c'est pire à avaler que *Cent calembours pour un sou*. La musique calembourifère : il ne manquait plus que cela à ce que Victor Hugo appelait un bruit désagréable! — 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

— *Au seuil des Paradis*, par Alfred Gauche. Frontispice à l'eau-forte de Georges Griveau. Format excentrique, genre oblong, mélange de vers et de prose, sous ces trois titres génériques : « Extériorité, Évolution, Par le rêve », — des symphonies mystiques, des agonies et des rondel nuptial. — 1 vol. Prix : 3 fr. 50.

*
* *

Chez E. Deussay, 21, rue Croix-des-Petits-Champs :

Le *Paris-Adresses, annuaire général du commerce et de l'industrie*, édition de 1894, contenant plus de 210 000 noms classés par noms, par profession et par rues.

Le *Paris-Adresses*, qui contient cette année près de 2800 pages, a conservé son format commode, et sera utilement consulté par tous. Nombre de renseignements d'intérêt général y figurent, entre autres : les plans des théâtres et des arrondissements, la liste des abonnés au téléphone, celle des notables commerçants, ainsi que la liste complète des médecins avec leurs jours et heures de consultations, etc. Enfin, le nom de chaque rue de la capitale est suivi de son origine étymologique, ce qui constitue presque une petite histoire de Paris. Le prix du volume, relié, est de 10 francs.

SPECTACLES PARISIENS RECOMMANDÉS

ODÉON. — 8 h. 1/4. — Le ruban.
GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Famille.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Folle entreprise.
NOUVEAUTÉS. — 8 h. 3/4. — Paris qui passe.
PORTE ST-MARTIN. — 8 h. — Napoléon.
VARIÉTÉS. — 8 h. — Gentil Bernard.
RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Izeyl.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. — Les Forains.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. — Cousin-Cousine
MENUS-PLAISIRS. — 8 h. — La Revue Sans-Gêne.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Surcouf.
CHATELET. — 8 h. — Le trésor des Radjahs.
CLUNY. — 8 h. 1/4. — L'oncle Bidochon.
NOUVEAU-THÉATRE. — 8 h. 1/2. — Miss Dollar.
NOUVEAU-CIRQUE. — Express-Revue. — Boule-de Siam, pantomime nautique à grand spectacle.
CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Pantomime militaire en 3 tableaux. — Dimanches, jeudis, matinée à 2 h. 1/2.
JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION du Bois de Boulogne. — Ouvert tous les jours.
MUSÉE GRÉVIN. — Le général Dodds devant Cana. — Cronstadt. — Les coulisses de l'Opéra. — Pantomimes lumineuses. — Orchestre hongrois.
FOLIES-BERGÈRE. — La Loïe Fuller. — Les sœurs Barrison. — La belle Otero. — Fleur de Lotus, ballet d'Armand Silvestre.
CASINO DE PARIS. — Sisters-Chester, Miss Conrad Les Luri-luri, troupe Allison.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.



CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

Supplément au n° 14 (avril 1894), de " Le Livre et l'Image ".
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4, avec titres, tables et couverture)

SOMMAIRE DU N° 14 :

TEXTE

ABONNEMENTS

Un an, France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 ex. sur japon et 10 ex. sur chine : 80 fr. par an. — 20 ex. sur hollande : 70 fr. par an.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs;* Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothéeaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum;* FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro:* Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henri HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de Savigny de MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPŒLBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-eolonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette, — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de Saint-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Avril 1894)

XI

Chez Plon, Nourrit et Cie :

L'aveu par Henri Gréville. Dans ce nouveau livre de Henri Gréville, c'est la jalousie qui torture un cœur de femme et qui pousse une malheureuse créature, affolée par la souffrance, aux dernières extrémités. A ses côtés, prend place une jeune fille idéale, telle que l'auteur sait les peindre : figure adorable, faite de grâce, de raison et de dévouement. On peut dire que la féconde imagination de Henri Gréville est une mine inépuisable de caractères féminins d'une délicieuse originalité. 1 Vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

***

Librairies Imprimeries réunies :

Itinéraire illustré de la haute Égypte, par Al. Gayet. Aujourd'hui que la Compagnie *Cook and Son* a lancé sur le Nil toute une flottille de splendides bateaux touristes merveilleusement aménagés, dont les escales sont établies aux différents villages adossés aux capitales antiques, un tour d'Égypte ne demande pas plus de préparatifs spéciaux qu'un déplacement au bord de la Méditerranée ou en Italie.

Pour ce voyage, qui peut s'effectuer en trois semaines, l'*Itinéraire illustré de la haute Égypte* depuis le Caire jusqu'à l'île de Philœ que publie M. Gayet sera des plus précieux. Description rédigée uniquement d'après des notes personnelles, il se distingue tout au moins par cette originalité de se tenir hors des sentiers battus en n'invoquant l'autorité d'aucun livre antérieur sur le même sujet, et d'être conséquemment d'une sincérité à toute épreuve. 1 Vol. in-8. Prix : 6 francs.

***

Chez Armand Colin et Cie :

Lettres du XVIIIe Siècle. Lettres choisies de Voltaire de Mme Du Deffand, de Diderot, de Mme Roland et de divers auteurs, publiées avec une introduction, des notices et des notes par Albert Cahen, professeur de rhétorique au collège Rollin. Ce choix, dit l'éditeur dans un avertissement, a été fait pour donner sous ses aspects les plus variés, l'esprit de la société française au XVIIIe siècle. Dans ce but, quatre auteurs surtout ont été placés au premier rang parce que tout le XVIIIe siècle revit en leurs lettres, Voltaire au point de vue littéraire et général, Mme Du Deffand pour la société aristocratique, Diderot pour le monde plus libre des artistes, des philosophes, des journalistes, Mme Roland pour la petite et la moyenne bourgeoisie à la veille et pendant les premières années de la Révolution.

XII

Mais avec juste raison aussi, l'éditeur a pensé qu'un livre consacré au XVIIIe siècle ne pouvait pas ne faire aucune part aux Montesquieu, aux Jean-Jacques Rousseau, aux Vauvenargues, aux d'Alembert, aux Buffon, aux Mirabeau et il a également recueilli quelques lettres intéressantes de chacun de ces grands hommes. On trouvera encore dans son recueil quelques pages du plus spirituel de tous les étrangers, l'abbé Galiani, et de sa correspondante la plus fidèle, Mme d'Épinay.

Ajoutons que la publication de chaque auteur est précédée d'une petite notice sur l'écrivain lui-même avec un portrait. C'est donc à tous les points de vue un livre excellemment documenté. — 1 Vol. in-18 jésus, 3 francs.

***

A la librairie Ollendorff :

— *Ceux qui souffrent*, par Maurice Leblanc.

Il n'est point que les souffrances cataloguées, plaies du corps, misère, deuil, trahison. Il en est d'autres, plus vagues ou plus bizarres, petites douleurs ridicules, désespoirs grotesques, manies, tics, où se révèle notre âme malade. Et ce sont ces cas étranges que Maurice Leblanc étudie dans son nouveau livre en de courts récits d'imagination si amusante et de dénouement si inattendu. — 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

***

A la librairie Savine :

— Le premier volume du théâtre de B. Bjornson, ce Norwégien qu'on surnomma « l'Hugo du Nord », contient les deux versions du *Gant* et la traduction d'*Au-delà des forces*, la tragédie que *l'Œuvre* a représentée dernièrement avec tant de succès. « C'est le drame humain et vivant du doute en matière de religion : le miracle existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? » Une préface de M. Ernest Tissot précède les traductions de M. Monnier. 1 volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

***

A la Librairie Illustrée :

— *A travers le Maroc*. Un des artistes les mieux doués de notre temps, M. G. Montbard, que les Anglais nous ont enlevé et qui a conquis chez eux une situation prépondérante, publie sur le Maroc, dont on parle tant depuis des mois, et qu'il a visité dans tous les sens, un livre fort intéressant qui, par ses belles et très nombreuses illustrations, justifie son sous-titre : *Notes et croquis d'un artiste*.

1 vol. grand in-8. Prix : 12 francs.

XIII

A la librairie Ollendorff :

Énigme sans clef, par Mme Urbain Ratazzi, œuvre piquante et d'une grande intensité de mouvement qui intéressera au plus haut point les femmes. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Celui qui revient, par Georges de Peyrebrune, roman qui interprète d'une façon absolument nouvelle l'éternité de l'amour, ce rêve de toutes les femmes et de tous les passionnés. L'auteur le poursuit jusque dans l'au-delà de la vie, et touche ainsi aux questions les plus modernes, — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

***

Chez George Carré :

Théologie musulmane. Rouzat-Us-Safa (Jardin de Pureté) *Bible de l'Islam ou l'histoire sainte suivant la foi musulmane*, par l'historien persan Mirkhoud, traduit par E. Lamairesse. Après l'hindouisme et le bouddhisme l'auteur entreprend de nous faire connaître la religion musulmane observée par lui pendant trente-trois ans dans l'Inde et en Afrique. Il estime qu'il y a pour la France intérêt capital à savoir les sentiments et les croyances des populations qu'elle administre ou qu'elle combat, l'entente sur la religion étant la première nécessité de la politique coloniale. La *Bible de l'Islam* comprendra trois volumes, et c'est le premier qui vient de paraître. — Un vol. in-8. Prix : 6 francs.

***

Chez Grasilier :

— *Révoltes Scandinaves*, par Maurice Bigeon, un nouveau venu dans les lettres, dont le grand mérite est la sincérité. Il cherche tour à tour dans la vie et les œuvres de J. Brandès, de Jonas Lie, de Grieg, de Bjornson, de Strindberg, de Bang, de Garhord et d'Ibsen, les manifestations individuelles et passagères, mais unies entre elles par un lien caché, d'un état d'âme qui va de l'orgueil intellectuel, de la foi dans la science qu'ont connus nos ancêtres, de 1840 à 1860, au dégoût de la vie, à la révolte contre les lois établies, au désir du néant qui semblent travailler les intelligences de notre temps. C'est un livre d'actualité au moment où le mouvement scandinave est si accentué chez nous. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

***

Chez Félix Alcan :

Dégénérescence, par Max Nordau. Traduit de l'allemand, par Auguste Dietrich. Tome II : L'égotisme. Le Réalisme. Le vingtième siècle. Ce volume n'est pas inférieur en intérêt au premier. L'auteur y complète l'étude des mystiques par celle des « égotistes », des esthètes et des réalistes ou naturalistes. Il établit les différences entre l'égoïsme qui reste normal et l'égotisme qui ne l'est pas, et il étudie les manifestations particulières de celui-ci dans la littérature moderne. Sous le titre de « parnassiens et diaboliques », il comprend d'abord Théophile Gautier, de Banville, Baudelaire, et montre la dégénérescence caractérisée par le souci exclusif de la forme joint au mépris du sens, une recherche maladive des excitations voluptueuses, la dépravation des sens, etc. Parmi les esthètes il étudie longuement Ibsen et, sans méconnaître son talent, il montre, par nombre de citations extraites de ses pièces, que ses héros sont des êtres dangereux, que leur morale est celle des impulsifs de nos maisons de santé. Nietsche, qui finit actuellement son existence dans une maison de fous, est de même sévèrement jugé, et M. Nordau établit comment les vérités, sous sa plume, se transforment en erreurs et en sophismes. Pour Zola, l'auteur dénonce la prétention exagérée de son école de nous offrir le miroir du monde, tandis que le roman « réaliste » n'est autre chose que le miroir de l'écrivain ; le penchant instinctif des réalistes est de représenter des insensés, des criminels, des prostituées ; leur symbolisme, leur pessimisme, leur coprolalie et leur prédilection pour l'argot, autant de symptômes de dégénérescence ! Un chapitre est consacré aux imitateurs allemands de Zola, qui ont la prétention d'avoir fondé la littérature « jeune allemande ». L'auteur conclut que la science l'emportera sur l'art et que l'imagination devra céder de plus en plus la place à l'observation. Les dégénérés seront, il est vrai, fatalement vaincus dans la lutte pour la vie, mais il faut cependant mettre en garde contre le mal les gens qui suivent la mode et s'abandonnent à la contagion. En montrant dans certains écrivains et artistes des malades, M. Nordau a cherché à protéger la société elle-même, la santé publique. — 1 vol. in-8. Prix : 10 francs.

XIV

SPECTACLES PARISIENS RECOMMANDÉS

FRANÇAIS. — 8 h. 1/2. — Les cabotins.
ODÉON. — 8 h. 1/4. — Les deux noblesses.
GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Famille.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne.
NOUVEAUTÉS. — 7 h. 3/4. — Son secrétaire.
PORTE-ST-MARTIN. — 8 h. — Monte-Cristo.
VARIÉTÉS. — 8 h. — Madame Satan.
RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Fédora.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. — Le bonhomme de neige.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h.
MENUS-PLAISIRS. — 8 h. — Mademoiselle ma femme.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Les cloches de Corneville.
CHATELET. — 8 h. — Le trésor des Radjahs.
CLUNY. — 8 h. 1/4. — Une fille pour deux pères.
NOUVEAU-THÉATRE. — 8 1/2. — Nos bons chasseurs.
NOUVEAU-CIRQUE. — L'agence Bidard. — Fragson.
JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION du Bois de Boulogne. — Ouvert tous les jours.
MUSÉE GRÉVIN. — Le général Dodds devant Cana. — Cronstadt. — Les coulisses de l'Opéra. — Pantomimes lumineuses. — Orchestre hongrois.
FOLIES-BERGÈRE. — Liane de Pougy. — Les sœurs Barrisson. — La belle Otero. — Fleur de Lotus, ballet d'Armand Silvestre.
CASINO DE PARIS. — Sisters-Chester, Miss Conrad, Ballet des joujoux.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.



CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondrons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du " *Livre et l'Image* "

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

ARTHUR BLOCHE

EXPERT PRÈS LA COUR D'APPEL

DIRECTION

DE

VENTES PUBLIQUES

Rédaction de Catalogues

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

Bijoux, Argenterie.

25, RUE DE CHATEAUDUN, 25

PARIS



Rédacteur en chef : Pierre DAUZE

LES PRIX EN VENTE PUBLIQUE

des	en	sont
LIVRES	FRANCE	donnés
AUTOGRAPHES	ANGLETERRE	chaque
ESTAMPES	ALLEMAGNE	semaine
TABLEAUX	ETC.	dans le

RÉPERTOIRE DES VENTES

publiques cataloguées

CHAQUE ANNÉE { **RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE** / **DESCRIPTIF** des mêmes articles.

Prix de souscription annuelle : 36 *francs.*

NUMÉRO SPÉCIMEN ENVOYÉ GRATUITEMENT SUR DEMANDE

ADMINISTRATION : 24, boulevard Poissonnière, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur, Bruxelles.

LA CURÉE

PAR ÉMILE ZOLA

Compositions de Georges JEANNIOT — Édition E. TESTARD

Un magnifique volume, format in-8 jésus, imprimé à petit nombre par Charles Hérissey, d'Evreux, et illustré par GEORGES JEANNIOT de 75 compositions gravées sur bois par Ruffe, et de 6 compositions hors texte, gravées à l'eau-forte par Louis Muller.

Nous avons souscrit et mettrons en vente dès l'apparition :

Les 10 exemplaires (nos 2 à 11), *sur papier des Manufactures impériales du Japon,* contenant :

1o Le tirage à part sur Japon de toutes les gravures sur bois;

2o La suite des eaux-fortes en *quintuple état :*

1o Eau-forte pure, en noir;
2o Avant lettre, en noir, avec remarque du graveur;
3o La même suite, tirée à la sanguine;
4o Avec lettre, en noir;
5o Avec lettre, en bistre.

Prix : 300 francs.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST & DE BRIGHTON

PARIS A LONDRES

Par Rouen, Dieppe et Newhaven.

NOUVEAU SERVICE ACCÉLÉRÉ

Les Compagnies des chemins de fer de l'Ouest et de Brighton ont l'honneur de porter à la connaissance du public qu'à partir du lundi 19 mars 1894, la durée du trajet entre Paris-Saint-Lazare et Londres, par le service de jour, sera réduite d'une demi-heure.

Par suite, le départ de Paris-Saint-Lazare, actuellement fixé à 9 heures du matin, sera reporté à 9 h. 30.

Le départ du soir de Paris-Saint-Lazare reste fixé à 9 heures.

Supplément au nº 15 (mai 1894), de " Le Livre et l'Image ".

ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4, avec titres, tables et couverture)

SOMMAIRE DU Nº 15 :

TEXTE

GRAVURES HORS TEXTE

ABONNEMENTS

Un an, France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 ex. sur japon et 10 ex. sur chine : 80 fr. par an. — 20 ex. sur hollande : 70 fr. par an.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration, à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs;* Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum:* FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro;* Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henri HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de Savigny de MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPŒLBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de Saint-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Mai 1894)

XV

Chez Plon, Nourrit et Cie :

— *Brave Fille*, par FERNAND CALMETTES. Simple histoire de pêcheurs, où l'on retrouve une sorte de grandeur épique. L'héroïne, Élise Hénin, fille de matelot, s'embarque pour la grande pêche ; à force de volonté, de persévérance et de foi, elle accomplit de grandes tâches. Le drame très saisissant se déroule au milieu de cette population rude et vaillante de nos côtes de la Manche. — Un vol. in-8. Prix : 3 fr. 50.

* * *

Chez Paul Ollendorff :

— *Un Pair de France Policier* (1815-1822), par le comte d'HÉRISSON. C'est la suite des intéressantes études entreprises par l'auteur sur les girouettes politiques les plus célèbres. Cette fois, il s'agit de Mounier, ex-secrétaire de Napoléon, et véritablement le modèle du genre, « qui se recommandait à la fois aux royalistes, aux impérialistes et aux libéraux, parce que réellement il n'était ni royaliste, ni impérialiste, ni libéral, mais bien fanatiquement avec ceux qui tiennent la queue de la poêle ». L'auteur qui se réclame de Taine et de son école, s'est servi de nombreux documents laissés par Mounier lui-même, alors qu'il avait été bombardé directeur de la police politique, et d'autres documents également inédits, notamment d'une correspondance de La Fayette et de Benjamin Constant. Ce volume ne vise pas l'homme seulement, il attaque aussi le système et se trouve être « le plus terrible des réquisitoires contre cette époque si voisine de la nôtre, et cependant si peu connue et si mal jugée ». — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Les Gaîtés du Chat Noir*, préface de JULES LEMAITRE, simple glose sur ce qu'a été et ce qu'a fait ce chat éclectique, ingénieux descendant du Chat Botté, qui sut réconcilier la bourgeoisie et la bohème ; ce chat, qui sut faire vivre ensemble le Caveau et la légende dorée. Mélange de proses et de poésies signées Alphonse Allais, Alfred Capus, Jules Jouy, Maurice Donnay, Edmond Haraucourt, Raoul Ponchon, E. Goudeau, Willy, Mac Nab, etc. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

* * *

Chez Léon Vanier :

— *Nouveaux contes de la Reine Mab*, par LÉON MICHAUD-D'HUMIAC. Série de contes divisés en deux sixains ; Mab psychologue, Mab philosophe et moraliste. — Un vol. in-18 élégamment imprimé. Prix : 3 fr. 50.

* * *

A la Librairie Illustrée :

— *Pinteau Roupoil et Compagnie*. Nouvelles farces militaires, par CARLES LEROY, 480 dessins de Draner. Série de ramolotades désopilantes présentées au public sous une couverture dessinée par A. Clérice. — 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

XVI

— *Madame Sans-Gêne*, par EDMOND LEPELLETIER. Roman tiré de la pièce de MM. V. Sardou et Émile Moreau. I. La Blanchisseuse. Roman historique dans la note de ceux qui, dus à la plume de Jules Claretie, rencontrèrent, il y a quelques années, un si grand succès. — 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

— *La Botanique amusante*, par F. FAIDEAU, professeur à l'école J.-B. Say. Recueil d'expériences faciles sur les plantes communes, de procédés pour la culture pratique, en appartement, des plus gracieuses fleurs des champs et des bois. Un chapitre fera la joie des enfants, c'est celui qui indique comment, à l'aide de brins de paille, de jeunes tiges, de noyaux, on peut fabriquer des instruments plus bruyants qu'harmonieux. On y trouvera tout en s'amusant, d'utiles notions de botanique. Volume illustré de 59 gravures, Prix 3 fr. 50.

* * *

A la librairie de l'*Édition nationale* (Émile Testard, éditeur) :

— *Œuvres complètes* de VICTOR HUGO, *William Shakespeare* : c'est le trente-septième volume, illustré par Jacques Wagrez, de nombreuses compositions artistiquement gravées à l'eau-forte par MM. Ruet et Jeannin. Il faut louer surtout, sans réserve, les belles compositions hors texte d'un dessin si serré et d'un arrangement toujours habile : *Les joyeuses commères de Windsor. Macbeth, Roméo et Juliette, Ophélie*, et surtout le *Shakespeare et sa Muse*, qui sert de frontispice au volume.

— Le fascicule I de *Littérature et Philosophie mêlées*, orné de jolies compositions, dues au talent très sincère de M. MERWART et gravées de la façon la plus artistique par M. Boisson, avec une grande planche hors texte gravée par Deblois, d'après une savante composition de TATTEGRAIN, *Le grand Condé fait donner l'assaut à Lérida avec trente-six violons en tête des colonnes*.

Ce fascicule commence le trente-huitième volume.

* * *

Chez Charpentier :

— *L'Année Littéraire*, par PAUL GINISTY, avec une préface par HENRI HOUSSAYE. C'est la neuvième année de ce recueil qui, cette fois, ne donne qu'un choix plus ou moins arbitraire des soi-disant soixante ou quatre-vingts ouvrages importants parus en 1893. Les ouvrages analysés se trouvent rangés sous les dénominations suivantes : L'Histoire — Le Roman — Études Littéraires — Choses de théâtre — La Poésie — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

* * *

Chez May et Motteroz (Librairies-Imprimeries réunies) :

— *Crèvecœur*, par MAURICE LEFÈVRE, un séduisant conteur qui possède le double sens de l'observation

et du pittoresque. C'est un roman villageois plein d'entrain et d'humour, d'une vraisemblance confinant à l'histoire véridique, suivi de deux nouvelles d'un tour essentiellement parisien : *Par amour*, « histoire très invraisemblable du chevalier Gaëtan des Houzeaux et de demoiselle Yolande de la Mothe Mirette », et le *Château de Cartes*, croquis lestement troussé des mœurs du second empire. Ajoutons que le texte est accompagné d'illustrations variées, dues au crayon de Th. Chartran, de A. de la Gandara, et de A. Parys. — Un vol. in-18, Prix : 3 fr. 50.

— Bibliothèque des Sciences et de l'Industrie. — Cette intéressante bibliothèque vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Les Constructions métalliques*, dû à M. Guy le Bris, ingénieur-chef du service central de la direction des travaux à la Compagnie de l'Ouest.

Après une introduction sur les divers métaux employés, M. Guy le Bris entre dans les considérations les plus approfondies sur les ponts en fonte et en tôle, les ponts suspendus ou mobiles, en Amérique comme en Europe, un long et substantiel chapitre est consacré aux palais des expositions universelles depuis 1855 jusqu'à 1893; enfin l'auteur n'a garde d'oublier les édifices religieux, les gares des chemins de fer, ni même les habitations métalliques d'origine récente.

C'est la première fois que se trouvent réunis en un ouvrage à la portée de tous des renseignements disséminés jusqu'à présent au hasard dans des articles de revues; de plus, trois cents illustrations variées et entièrement inédites éclairent le texte, documenté avec la plus grande précision. — 1 vol. in-18. Prix : 5 francs.

— *Exposition historique de Madrid, 1892-1893. (L'Espagne du quatrième Centenaire de la découverte du Nouveau Monde)*, par Émile de Molènes, subdélégué général des Comités français.

Cet ouvrage joint à un tableau d'ensemble des fêtes du Centenaire l'étude critique de l'exposition de Madrid, la plus grande et la plus belle manifestation d'art et de science ethnographique qui ait eu lieu jusqu'à ce jour.

Dans sa marche rapide et étroitement vécue, où se rencontrent l'anecdote et le portrait, il embrasse une quantité énorme de connaissances que l'auteur a assimilées avec une rare dextérité de main et un art de transition extrêmement remarquable. Elles intéressent à la fois les arts, l'histoire et bien des industries. En outre, ce livre — véritable livre de bibliothèque — associe à son but d'utile commémoration les noms de tous les contemporains qui, de loin comme de près, ont eu part au Centenaire. — 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

* * *

Chez Heugel, au *Ménestrel* :

— La partition de J. Massenet : *Thaïs*, la comédie lyrique que le théâtre de l'Opéra représente en ce moment, avec une couverture et un titre en couleurs, tout à fait suggessifs, dessinés par Jean Veber.

— La partition et le livret de : *Portrait de Manon*, le charmant petit acte de MM. Georges Boyer et J. Massenet. Couverture décorative avec un portrait de Manon.

* * *

PÉRIODIQUES :

Le *Figaro Illustré* a promis à ses lecteurs de leur donner, dans le cours de l'année, plusieurs numéros spéciaux.

Le fascicule d'avril entièrement consacré à l'armée française a commencé cette série.

La photographie instantanée en couleurs a permis aux éditeurs de cette magnifique publication de donner à ce numéro un aspect entièrement nouveau; nulle autre n'a encore offert au public un tableau aussi animé, aussi vivant de notre armée, de l'entraînement que subit le soldat, de sa vie de tous les jours, à la caserne et en manœuvres.

Ce fascicule sera un précieux document pour les Français qui aiment leur pays. — Le numéro : 3 francs.

SPECTACLES PARISIENS RECOMMANDÉS

FRANÇAIS. — 8 h. — Cabotins !
ODÉON. — 8 h. 1/4. — Les deux Noblesses.
GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Ma Gouvernante.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne.
NOUVEAUTÉS. — 7 h. 3/4. — Champignol malgré lui.
PORTE-ST-MARTIN. — 8 h. — Tibère à Caprée.
VARIÉTÉS. — 8 h. 1/2. — Madame Satan.
RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Fédora. — La Dame aux Camélias.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. La Fille de Paillasse.
MENUS-PLAISIRS. — 8 h. — Madame Nicolet.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Les Cloches de Corneville.
AMBIGU. — 8 h. 1/4. — Les Chouans.
CHATELET. — 8 h. — Le trésor des Radjahs.
CLUNY. — 8 h. 1/4. — Une fille pour deux pères.
THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 8 h. 1/4. — La Charbonnière.
NOUVEAU-THÉATRE. — 8 1/2. — Nos bons chasseurs.
NOUVEAU-CIRQUE. — Le Moulin du Gué, folie nautique.
JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION du Bois de Boulogne. — Ouvert tous les jours.
MUSÉE GRÉVIN. — Le général Dodds devant Cana. — Cronstadt. — Les coulisses de l'Opéra. — Pantomimes lumineuses. — Orchestre hongrois.
FOLIES-BERGÈRE. — Liane de Pougy. — La belle Otero. — Fleur de Lotus, ballet.
CASINO DE PARIS. — Edmée Lescot, Miss Sita, les Sunbeams, les Borghetti, Miss Jessie, Ballet des joujoux.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.



CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "



Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondrons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du " *Livre et l'Image* "

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

Arthur BLOCHE

EXPERT PRÈS LA COUR D'APPEL

DIRECTION

DE

VENTES PUBLIQUES

Rédaction de Catalogues

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

Bijoux, Argenterie.

25, RUE DE CHATEAUDUN, 25

PARIS



Rédacteur en chef : Pierre DAUZE

LES PRIX EN VENTE PUBLIQUE

des LIVRES, AUTOGRAPHES, ESTAMPES, TABLEAUX en FRANCE, ANGLETERRE, ALLEMAGNE, ETC. sont donnés chaque semaine dans le

RÉPERTOIRE DES VENTES

publiques cataloguées

CHAQUE ANNÉE { **RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE** / **DESCRIPTIF** des mêmes articles.

Prix de souscription annuelle : 36 *francs.*

NUMÉRO SPÉCIMEN ENVOYÉ GRATUITEMENT SUR DEMANDE

ADMINISTRATION : 24, boulevard Poissonnière, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur, Bruxelles.

LA CURÉE

PAR ÉMILE ZOLA

Compositions de Georges JEANNIOT — Édition E. TESTARD

Un magnifique volume, format in-8 jésus, imprimé à petit nombre par Charles Hérissey, d'Évreux, et illustré par GEORGES JEANNIOT de 75 compositions gravées sur bois par Ruffe, et de 6 compositions hors texte, gravées à l'eau-forte par Louis Muller.

Nous avons souscrit et mettrons en vente dès l'apparition :

Les 10 exemplaires (nos 2 à 11), *sur papier des Manufactures impériales du Japon,* contenant :

1° Le tirage à part sur Japon de toutes les gravures sur bois ;

2° La suite des eaux-fortes en *quintuple état :*

1° Eau-forte pure, en noir;
2° Avant lettre, en noir, avec remarque du graveur;
3° La même suite, tirée à la sanguine;
4° Avec lettre, en noir;
5° Avec lettre, en bistre.

Prix : 300 francs.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST & DE BRIGHTON

PARIS A LONDRES

Par Rouen, Dieppe et Newhaven.

NOUVEAU SERVICE ACCÉLÉRÉ

Les Compagnies des chemins de fer de l'Ouest et de Brighton ont l'honneur de porter à la connaissance du public qu'à partir du lundi 19 mars 1894, la durée du trajet entre Paris-Saint-Lazare et Londres, par le service de jour, sera réduite d'une demi-heure.

Par suite, le départ de Paris-Saint-Lazare, actuellement fixé à 9 heures du matin, sera reporté à 9 h. 30.

Le départ du soir de Paris-Saint-Lazare reste fixé à 9 heures.

Supplément au n° 16 (juin 1894), de " Le Livre et l'Image ".

ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAINE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4, avec titres, tables et couverture)

SOMMAIRE DU N° 16 :

TEXTE

ABONNEMENTS

Un an, France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 ex. sur japon et 10 ex. sur chine : 80 fr. par an. — 20 ex. sur hollande : 70 fr. par an.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration, à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs;* Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum;* FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro;* Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henri HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de Savigny de MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPŒLBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de Saint-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Juin 1894)

XIX

Chez Plon et Nourrit :

— *La Vénitienne*, par ERNEST DAUDET. Intéressante tentative de roman d'aventures du temps de la Restauration, dont Venise sous la domination autrichienne et la Bretagne quelques années après l'extinction de la chouannerie, avec une vue sur le Paris de 1820, forment le cadre. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Badinage*, par JEAN DE LA BRÈTE. Un tableau de la vie parisienne, emportant dans son tourbillon deux châtelaines ruinées, qu'un brillant héritage est venu subitement enrichir. Par un piquant contraste, c'est à la campagne, à l'ombre des grands bois, que s'achève la gracieuse idylle, éclose dans le cadre poétique d'un vieux manoir tapissé de lierre. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Mémoires du chancelier Pasquier publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier de l'Académie Française.* Tome IV. Cette *Histoire de mon temps* offre un intérêt d'autant plus vif que l'auteur n'a pas assisté en simple spectateur aux grands événements qu'il raconte. Il y a pris souvent une part active. On a déjà lu les trois premiers tomes, qui embrassent la Révolution, le Consulat, l'Empire de 1789 à 1815. Aujourd'hui vient de paraître un nouveau volume qui commence la *Restauration et va* de 1815 à 1820, années durant lesquelles le chancelier Pasquier a joué un rôle considérable. Au nombre des pages les plus curieuses nous citerons celles qui ont trait à l'affaire de M. de la Valette, au procès du maréchal Ney, à Chateaubriand, à Talleyrand, à M. Decazes, à la loi sur la presse, à l'assassinat du duc de Berry, aux complots, aux conspirations, enfin aux luttes de tribune, aux conflits parlementaires et diplomatiques de cette période si intéressante et si mal connue de la génération nouvelle. C'est de l'histoire comme on l'aime aujourd'hui, de l'histoire *vécue* et en même temps vue de haut, jugée par une intelligence très vive et très droite. — Un vol. in-8. Prix : 8 francs.

* * *

Chez Paul Ollendorff :

— *L'Étranger*, par JULES CASE, non au sens national du mot, car il s'agit d'un être qui vit dans la retraite, la mélancolie, dans le renoncement au bonheur que lui refuse la vie. — 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

* * *

Chez Delagrave :

— *Histoire générale des Beaux-Arts*, par M. ROGER PEYRE. Ouvrage contenant plus de 300 illustrations d'après les œuvres les plus célèbres.

C'est, comme l'indique lui-même l'auteur, une sorte de grammaire abrégée en même temps qu'un répertoire des mots et des faits principaux se rapportant au sujet; et c'est bien, pour la première fois peut-être, une histoire générale, puisqu'elle commence à l'art égyptien pour aller jusqu'à nos jours, et que, d'autre part, l'auteur a cru devoir accorder sous forme de supplément, une place à la musique, l'art par excellence de notre fin de siècle et des périodes d'énervement intellectuel.

Comme facture, comme arrangement, au point de vue littéraire et au point de vue typographique, c'est le genre des ouvrages de M. Rambaud publiés par la librairie Armand Colin, forme nouvelle et, très certainement, la meilleure pour les publications qui visent à la diffusion de l'enseignement.

XX

* * *

Chez Georges Carré :

— *Les Bisexués gynécomastes et hermaphrodites* par le Dr ÉMILE LAURENT. Les gynécomastes et les hermaphrodites ne sont pas seulement des êtres curieux à étudier pour le biologiste et le philosophe tératologue; ce sont aussi des êtres appelés à vivre en société, et, par conséquent, dignes de fixer l'attention du psychiâtre et du psychologue. Ils constituent aussi pour le médecin légiste et le magistrat un important problème. L'auteur a pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de condenser dans un volume unique tous les documents épars publiés sur ces malformations. Il n'a réservé qu'une petite place à la question médico-légale de l'hermaphrodisme, qui est bien connue. Il s'est surtout préoccupé du côté psychique, que les auteurs avaient jusqu'ici laissé un peu dans l'ombre, envisageant l'hermaphrodite, non pas comme une pièce anatomique, mais comme un individu vivant de la vie psychique et sociale. — 1 vol. in-8. Prix : 5 francs.

— *Le Mécanisme de la vie* par le Dr J. GOUZER. L'auteur arrive à cette combinaison que la vie dans la matière organisée est un *mouvement* et non une *force*; puis il étudie l'*âme de la matière* c'est-à-dire l'énergie et la *conscience* qui s'anime sous la pression de cette énergie. — 1 vol, in-8. Prix : 4 francs.

* * *

Chez Grasilier :

— *Journal d'un Amoureux*, par M. GUY DE CHARNACÉ, œuvre très vivante, très passionnée, tout en restant très chaste dans la forme, qui montre dans l'auteur un délicat et un écrivain de race. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

* * *

Chez Perrin et Cie :

— L'*Armée à l'Académie* par G. DE LA JONQUIÈRE, capitaine d'état-major. Une série de biographies fort intéressantes sur tous les immortels qui ont manié à la fois la plume et l'épée, deux armes qui, de primo abord, paraissent antipathiques l'une à l'autre et qui, cependant, comme le disait si bien Richelieu « sont germaines et inséparables ». Nombre d'immortels dont la mémoire s'était quelque peu ternie, sont ainsi remis en lumière; de Racan à Chateaubriand en passant par Mézeray, Scudéry, Bernardin de Saint-

Pierre et le duc de Richelieu. Tout cela en une langue fort correcte, si bien que M. de la Jonquière se charge, à nouveau, de nous montrer combien ceux qui manient l'épée savent également bien manier la plume. — 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

— *Le Vrai chevalier de Maison-Rouge : A. D. J. Gonzze de Rougeville* (1761-1814). D'après des documents inédits, par G. Lenotre. Tout, en ce moment, sur la scène et dans la littérature, est au chevalier de Maison-Rouge popularisé par le récit si pittoresque, si dramatique d'Alexandre Dumas. L'auteur déjà connu par de nombreuses chroniques, très curieusement documentées, parues dans le *Monde Illustré* et par un ouvrage sur la guillotine, a voulu, en écrivant la vie réelle de ce personnage que Dumas fait se poignarder en 1793, au pied de la guillotine, alors qu'il vécut jusqu'en 1814, protester contre le défaut des romans historiques qui est de mettre en scène des personnages authentiques et de les faire agir d'une façon purement fantaisiste. Ce qui est surtout curieux dans l'étude de cette existence, jusqu'à présent absolument mystérieuse, c'est que Rougeville, de tous les royalistes peut-être celui qui se compromit le plus, continuera sa vie mouvementée, périlleuse, remplie d'intrigues, à travers les polices du Directoire, du Consulat et de l'Empire. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

*
* *

A la Bibliothèque de *La Plume* :

— *La Bien-Aimée,* poésies par Madeleine Lépine, avec avant-propos de Léon Deschamps présentant la poétesse au public. Pièces de vers excellant dans les nuances de l'affection, dans la traduction de tout ce qui vient du cœur. Le préfacier déclare qu'il y a trouvé « une grande sincérité dans le lyrisme, une qualité d'âme au-dessus du sujet traité le plus souvent, une douce perversité féminine qui s'ignore et demande à grands cris le pourquoi des douleurs ressenties ». — 1 vol. sur Hollande. Prix : 3 fr. 50.

*
* *

A la Bibliothèque de la *Revue Méridionale,* à Carcassonne :

— *Eloge de Pierre Goudelin* (1579-1649) suivi d'une étude sur le réveil poétique des idiomes d'oc actuels par Gaston Jourdanne. Il s'agit, ici, d'un travail couronné par l'Académie des jeux floraux de Toulouse, le 3 mai 1893, dans lequel l'auteur, déjà connu par plusieurs publications spéciales, prend la défense de cette langue des poètes du midi encore parlée par près de dix millions de Français, quoique certains s'entêtent à la considérer comme un vulgaire *patois.*

*
* *

REVUES :

— *La Vie Contemporaine.* — Après avoir successivement absorbé la *Revue Internationale de Rome,* et la *Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* la *Vie Contemporaine* (ancienne *Revue de Famille*) vient encore de conclure avec la *Revue Parisienne* des arrangements à la suite desquels cette dernière publi-

cation lui est adjointe. La *Vie Contemporaine* affirme ainsi, une fois de plus, sa vogue si justifiée à tout égard par son vivant intérêt, par sa variété et par son unique modicité de prix. Dans son numéro du 15 mai, elle a commencé un pathétique roman de Jean Carol : *Sœur Jeanne,* qui fera sensation.

— *Revue des Revues et Revue d'Europe et d'Amérique.* Instructive, amusante, donnant à côté de la reproduction des meilleurs articles du monde entier des études inédites, cette revue constitue en quelque sorte une véritable encyclopédie du mouvement intellectuel dans tous les domaines, esthétique, littérature, science, politique, philosophie, théâtre, bibliographie, économie sociale, le tout étant égayé par une série de caricatures empruntées aux recueils humoristiques les plus connus. — Bi mensuelle : 60 centimes le fascicule.

SPECTACLES PARISIENS RECOMMANDÉS

FRANÇAIS. — 8 h. — Cabotins !
ODÉON. — 8 h. 1/4. — Le Fils naturel.
GYMNASE. — Clôture.
VAUDEVILLE. — Clôture.
NOUVEAUTÉS. — 7 h. 3/4. — Champignol malgré lui.
PORTE-ST-MARTIN. — Clôture.
VARIÉTÉS. — 8 h. 1/2. — Madame Satan.
RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Fédora. — La Dame aux Camélias.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. — Le Train 12. — Fleur de Vertu.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. La Fille de Paillasse.
MENUS-PLAISIRS. — 8 h. — Madame Nicolet.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Les Cloches de Corneville.
AMBIGU. — 8 h. 1/4. — Les Chouans.
CHATELET. — 8 h. — Le Juif-Errant.
CLUNY. — 8 h. 1/4. — Une fille pour deux pères.
THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 8 h. 1/4. — La Prière des Naufragés.
NOUVEAU-THÉATRE. — 8 1/2. — Nos bons chasseurs.
NOUVEAU-CIRQUE. — Le Moulin du Gué, folie nautique.
JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION du Bois de Boulogne. — Ouvert tous les jours.
MUSÉE GRÉVIN. — Le général Dodds devant Cana. — Cronstadt. — Les coulisses de l'Opéra. — Pantomimes lumineuses. — Orchestre hongrois.
FOLIES-BERGÈRE. — Liane de Pougy. — Le Réveil d'une Parisienne, pantomime.
CASINO DE PARIS. — Edmée Lescot, Miss Sita, les Sunbeams, les Borghetti, Miss Jessie, Ballet des joujoux.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.

CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondrons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du " *Livre et l'Image* "

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS



PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE.



LE LIVRE & L'IMAGE

REVUE ILLUSTRÉE



TOME III



Janvier-Juin

1894



PRIX : **20** FRANCS



Exemplaire tiré sur

VÉLIN



PARIS

19, BOULEV. MONTMARTRE, 19



